

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

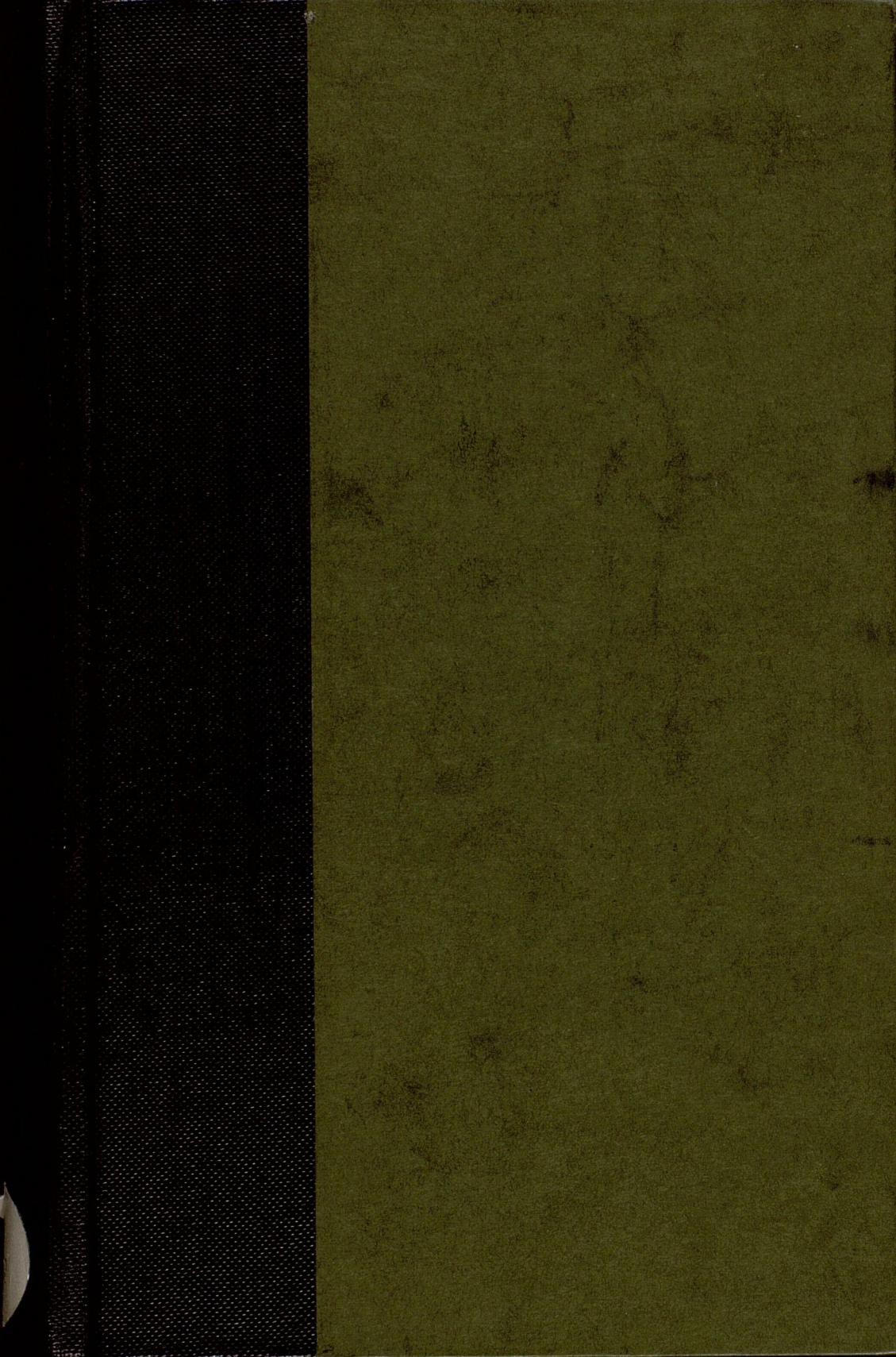
Le Magasin littéraire et scientifique, Gand ; Bruxelles ; Paris, 15 janvier 1895– 15 décembre 1895 (1^{ère}-12^e livraison).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



II
82752
A

BVL
012/23 16 21

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

1895

LE MAGASIN
LITTÉRAIRE



GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER
PLACE ST.-BAVON

e année — Premier semestre



L'ÉTAT ACTUEL DES TRADE UNIONS

ET LE

CONGRÈS DE NORWICH (3-8 SEPTEMBRE 1894)

DANS les commencements de ce siècle, l'Angleterre présente à l'observateur un triste spectacle de déséquilibre social.

Issue, à la suite d'une lente évolution, des régimes industriels précédents, la grande industrie affirmait rapidement sa prépondérance. D'énormes richesses furent créées, mais, inégalement réparties, elles ne profitèrent qu'à un petit nombre et ces trop rapides succès amenèrent, au point de vue social, un ébranlement profond.

A aucune époque et dans aucun pays, peut-être, la situation de l'ouvrier ne fut plus lamentable et l'on douterait volontiers des récits qui nous racontent ces hontes et ces misères, s'ils n'étaient l'œuvre d'écrivains dignes de foi et basés sur les documents officiels.

L'ouvrier n'est aux yeux des premiers grands industriels — « gens rudes et grossiers, dépourvus de toute aspiration élevée et stimulés par le seul désir de faire fortune le plus vite possible » (1) — qu'une simple unité de travail.

(1) SCHULZE-GAEBERNITZ, *Zum socialen Frieden*, I, pp. 25 et s.

L'égoïsme le plus étroit préside au contrat de travail et l'on entend des patrons proclamer cyniquement l'antagonisme irréductible qui les sépare des travailleurs. « Il ne peut y avoir de rapport entre eux et nous, disait un patron, parce qu'il est de l'intérêt des employeurs de se faire donner le plus d'ouvrage possible, pour le plus bas prix possible. » Et le même patron affirmait « qu'il est aussi impossible d'effectuer une union entre les classes supérieures et les classes inférieures de la société, que de mélanger l'huile et l'eau; il n'y a pas entre elles de réciprocité de sentiment (1) ».

La classe ouvrière subissait une dépression matérielle et morale qui ne pouvait durer. Poussés à bout, et désespérés, beaucoup songèrent à la révolte. Des troubles, des émeutes, des bris de machines, des rencontres sanglantes avec les agents de l'autorité se multiplièrent sur tous les points de l'Angleterre.

Après 1830, un parti ouvrier nettement révolutionnaire se forme. C'est le parti des *Chartistes*, qui sous des dehors purement politiques (2) poursuit en réalité le bouleversement social et dans les réunions du parti, on ne se fait pas faute de le proclamer. « Le Chartisme, mes amis, disait un orateur de meeting, ne poursuit pas un but politique. Il ne s'agit pas de vous donner le droit de suffrage. Le Chartisme est avant tout une question de couteau et de fourchette; la Charte que nous voulons, c'est un bon logis, de la bonne nourriture, de la bonne boisson, des hauts salaires et une courte journée de travail (3). »

Voilà ce qu'on entendait dans les assemblées noc-

(1) TOYNBEE : *The industrial revolution*, pp. 191...

(2) Les *chartistes* réclamaient la *charte du peuple*, c'est-à-dire : le suffrage universel — vote au scrutin — parlements annuels — abolition du cens d'éligibilité, fondé sur la propriété — salaire aux membres du Parlement — division égale des collèges électoraux.

(3) SCHULZE-GAEVERNITZ : loc. cit., p. 61.

turnes et l'on imagine aisément le succès de semblables discours adressés à des malheureux tout préparés à faire la révolution par la condition misérable de leur existence.

Parmi les classes aisées d'ailleurs, de-ci de-là, le pressentiment de grands troubles prochains se faisait jour. « Tous les plans de réforme, disait un vieux réformateur, viennent trop tard pour prévenir les maux épouvantables que j'ai vus depuis longtemps grandir autour de nous et pour lesquels je ne vois pas de remède. » — « Nous sommes engouffrés, disait un autre, et nous roulons inévitablement à l'abîme. » — Un troisième déclarait que s'il avait connu le français, il aurait fui en France, afin d'éviter à ses enfants les dangers de la révolution qui se préparait (1).

Ceux qui parlaient ainsi furent heureusement de mauvais prophètes et si le bouleversement qu'on redoutait ne s'est pas produit, la cause en est surtout à la réaction énergique provoquée par l'excès même du mal.

L'opinion publique, un instant grisée et troublée, revint à la notion exacte de la justice sociale. Avec vigueur et persévérance, elle réclama l'intervention du législateur pour prévenir et réprimer les excès de l'industrialisme et le Parlement eut assez de bon sens, pour ne pas refuser obstinément les lois justes et nécessaires qu'exigeait la situation.

Dans cette œuvre de rénovation sociale qui date en Angleterre, principalement de la moitié du siècle, les ouvriers eurent une grande part et leurs associations réalisèrent ce que la loi ne pouvait leur donner.



Longtemps cependant les associations ouvrières eurent à lutter contre les suspensions du législateur, contre les

(1) TOYNBEE : loc. cit., p. 193.

tracasseries de l'autorité, contre l'hostilité ou l'indifférence de l'opinion publique et leur complète émancipation est un fait relativement récent, consacré par le régime très libéral des lois de 1871, 1875 et 1876.

Débarrassées, grâce à ces lois, des entraves et des restrictions qui gênaient leur libre fonctionnement et dotées d'autre part de certaines garanties précieuses de stabilité, les Trade Unions ont élaboré patiemment et sur des bases solides une organisation nouvelle du travail.

Le marchandage collectif par les ouvriers coalisés a remplacé l'ancien système du marchandage individuel des conditions du contrat de travail.

L'ouvrier n'est plus réduit à débattre seul avec le patron le prix de son travail et à subir trop souvent la loi du plus fort. C'est l'association qui marchande, c'est elle qui discute à sa place les conditions du marché.

On peut dire que les associations ouvrières ont réalisé dans une large mesure la véritable liberté du contrat de travail, parce qu'elles ont rétabli l'égalité vraie entre les contractants.

Les *Trade Unions* ont relevé ainsi considérablement la situation matérielle des ouvriers par la conquête notamment d'une journée de travail moins longue et par une augmentation constante des salaires (1). Elles ont fait aussi l'éducation intellectuelle et morale d'une notable

(1) On constate que de 1860 à 1883 les salaires ont augmenté dans 8 des principales industries sur 9, à raison de 10,30 % au minimum et de 49,53 % au maximum et ces augmentations de salaires ont toutes coïncidé avec des diminutions considérables des heures du travail.

(FRANÇOIS : *Journ. des Econom.* janvier 1894, cité par LECLERC : *Professions et sociétés en Angleterre.* — Paris, Colin 1894. — p. 210.)

D'après Giffen, les heures de travail ont diminué de 20 % dans les cinquante dernières années.

Si ces résultats ne sont pas dus exclusivement aux Trade Unions, il est hors de doute cependant qu'elles y ont pris une grande part.

partie de la classe ouvrière et lui ont ménagé une place très honorable dans l'ensemble de la société anglaise (1).

L'association libre a, sans aucun doute, été pour l'ouvrier anglais le plus puissant agent de son émancipation en ce siècle; elle lui a conquis une situation qui le met hors de pair avec les ouvriers du continent.

Cependant, il faut se garder de trop généraliser cette conclusion.

Si le progrès de la classe ouvrière anglaise a été très grand, il n'a été ni uniforme, ni général.

Une élite seule a pu profiter pleinement des avantages que procure l'association.

Tandis que cette aristocratie du travail se développait matériellement et moralement, l'armée nombreuse des travailleurs ordinaires, dont les métiers ne requièrent pas grand apprentissage et s'ouvrent par conséquent au premier venu, doté d'une solide paire de bras, — la grande masse des journaliers et des manouvriers végétait dans l'isolement et la misère.

Vers 1887, un mouvement d'émancipation commence à se dessiner dans cette foule désorganisée, l'idée d'association est agitée et discutée. En 1889, éclate la grève des ouvriers des Docks de Londres, grève mémorable par la gravité des intérêts en jeu, par sa durée, par la ténacité et l'énergie déployée du côté des chefs, chargés de maintenir la cohésion entre ces milliers d'hommes, réfractaires jusque là à tout esprit de corps, grève mémorable enfin par l'appui qu'elle a trouvé dans l'opinion publique et par la victoire qui l'a couronnée.



Lord Rosebery, premier ministre de la Reine, a pu

(1) On trouvera de nombreux et intéressants détails à ce sujet dans le beau livre de M. MAX LECLERC que nous venons de citer et particulièrement aux pages 20, 21 et 251.

définir cette gigantesque grève de 1889 : « le point de départ d'une ère nouvelle dans l'histoire, non seulement de l'Angleterre, mais de l'humanité » (1).

Sans aller jusqu'à partager cette appréciation trop emphatique peut-être, on peut dire que la grève des Dockers marque certainement une date mémorable dans l'histoire du Trade Unionisme.

La victoire remportée par les grévistes stimula les premiers efforts d'organisation tentés parmi les *unskilled labourers*, elle leur fit entrevoir un avenir meilleur que l'association pouvait leur procurer; elle fut dès lors le signal d'un mouvement d'ensemble et dans toutes les parties du pays, on vit surgir de nouvelles Unions, pleines de vigueur, de hardiesse et d'excessive confiance.

Mais bientôt apparut clairement la différence profonde entre ces nouvelles associations et les anciennes.

Ces dernières avaient toujours compté exclusivement sur le *self-help*, sur la puissance de l'initiative individuelle et corporative, pour réaliser les buts de leur organisation. Elles avaient par leurs seuls efforts réussi, dans nombre d'industries, à diminuer la durée du travail journalier, elles avaient conquis des salaires plus élevés, elles avaient alimenté de nombreuses caisses d'assurances pour les temps de trouble et de souffrances.

Les nouvelles Unions renoncèrent dès l'abord à entretenir ces institutions d'assistance mutuelle. La mutualité coûte cher, il faut prélever de fortes cotisations sur les salaires des membres pour alimenter les différents services. Or, les salaires des nouveaux venus étaient bien maigres et nullement en état de supporter semblables charges. Incapables de subvenir à l'assurance ouvrière, les nouvelles Unions réclamèrent donc les assurances par l'Etat.

(1) SCHULZE-GAEVERNITZ : op. cit. II, 485.

De plus, issues des couches inférieures du monde des travailleurs, les nouvelles recrues n'étaient pas douées de la même force de résistance, de la même ténacité, ni de la même persévérance que l'élite des ouvriers de métiers. Elles se découragèrent très vite, avant même d'avoir entamé la lutte et de la foule des associations nouvelles, suscitées par la grève des Dockers, une minorité seule a pu subsister et poursuivre sa carrière.

En présence de cette impuissance du *self-help*, des voix se sont élevées de toute part pour réclamer une intervention plus active et plus généreuse de l'Etat dans les questions ouvrières.

Un esprit nouveau a donc pénétré parmi les Trade Unions réputées les plus solides remparts de l'individualisme; les principes interventionnistes et collectivistes gagnent du terrain et cette lutte entre les deux doctrines rivales constitue le caractère dominant de l'histoire contemporaine du Trade Unionisme.



Cette évolution qu'opèrent actuellement les associations ouvrières anglaises vers le collectivisme, s'est manifestée notamment au sein des différents Congrès des Trade Unions depuis 1889.

C'est à partir de 1868, que les Trade Unions ont organisé leurs Congrès annuels. A cette époque, les associations ouvrières luttèrent encore pour obtenir la reconnaissance légale et certaines capacités civiles. Les Congrès étaient destinés à hâter la réalisation du but. Ils étaient dirigés par un comité parlementaire de dix membres, plus un secrétaire, lesquels étaient chargés de faire triompher au parlement la cause de la protection légale des associations ouvrières.

Lorsque les lois de 1871, 1875 et 1876 eurent donné pleine satisfaction sous ce rapport, les Congrès

et le Comité parlementaire perdirent considérablement de leur importance, mais n'en subsistèrent pas moins. Depuis une dizaine d'années, les réclamations de plus en plus pressantes des interventionnistes leur ont donné un regain de vitalité.

L'assistance aux Congrès est facultative. Généralement, les grandes associations envoient seules des délégués dont le nombre est fixé à 1 par 2000 membres ou par fraction de 2000 membres. Chaque association participante contribue également aux frais du Congrès, à raison de 1 livre par 1000 membres et de 10 shillings par délégué. Les décisions prises en ces réunions annuelles n'engagent en aucune façon la ligne de conduite des associations. Ces décisions sont de simples vœux, mais elles ont l'avantage de marquer les courants d'opinion qui dominent dans le monde unioniste.

A ce titre, les différents Congrès qui ont suivi celui de Liverpool en 1890, ont présenté un vif intérêt. En 1891, le Congrès a tenu ses réunions à Newcastle, sur la frontière de l'Angleterre et de l'Ecosse; en 1892, à Glasgow; en 1893, à Belfast. En 1894, c'était au tour de Norwich, le chef-lieu du comté Norfolk, à recevoir les délégués des Trade Unions.



Lorsqu'on quitte Londres, de la gare St Pancrace, le train de la *Great Eastern Railway Co* traverse pendant de longues minutes encore l'immense ville qui semble ne vouloir jamais finir. Les faubourgs succèdent aux faubourgs, les fabriques aux fabriques, que surplombent les énormes cheminées, pourvoyeuses ordinaires des brouillards de Londres.

Puis, l'agglomération s'éclaircit, des arbres apparaissent ourlant de vert les abords des maisons. Celles-ci s'espacent et disparaissent à leur tour.

Nous sommes dans la *country*, dans la campagne anglaise. Voici Cambridge, la tranquille ville universitaire, qui paraît absorbée dans la muette contemplation des fines sculptures gothiques de ses vieux collègues. Les gens que l'on croise dans les parcs et les allées touffues qui ombragent la *Cam*, parlent bas. Personne ne veut troubler cette douce sensation de rêveuse quiétude qui engourdit les êtres et les choses.

Voici Ely, petite cité de 8000 habitants à peine, — un village plutôt — mais tout enorgueilli de sa splendide cathédrale, l'une des plus grandes et presque la plus longue du monde entier. Sa haute tour carrée flanquée de rondes tourelles, et criblée d'ouvertures cintrées, domine au loin la verte campagne que peuplent les troupeaux de forts moutons.

Le train nous débarque enfin à Norwich, — « l'ancienne cité » — (*the ancient city of Norwich*) pour employer l'appellation usitée dans le pays.

Ancienne, la ville l'est certainement. Quelques-uns la font remonter aux Romains, d'autres, plus modestes, se contentent de lui assigner une origine anglo-saxonne ; il est certain que, de suite après la conquête des Normands, la ville s'est développée. La belle cathédrale, dont la flèche fuit gracieusement dans les airs, et le vieux château, massive construction cubique, qui commande la ville, datent en partie de cette époque.

Norwich compte environ 100,000 habitants. Malgré cela elle est une cité paisible, où la grande industrie commence à peine à prendre pied. Toute la contrée avoisinante, tout ce coin retiré de l'*East Anglia*, le comté de Norfolk notamment, dont Norwich est le chef-lieu, ont conservé un caractère nettement agricole. Si vous consultez la carte, vous verrez qu'en ce coin de l'Angleterre, Norwich est à peu près la seule ville, la seule localité importante. Tout le reste est la *country*. Et cette constatation n'est pas sans importance au point de vue des Trade Unions.

L'association ouvrière, au même titre que toute autre institution humaine, si elle réagit sur son milieu, en subit également et vivement l'influence stimulante ou énervante.

Le milieu agricole n'est pas du tout un milieu propice au développement des Trade Unions. Voilà bien des années déjà et surtout depuis 1872 que l'on a essayé de grouper les ouvriers des champs en vue d'améliorer leur condition. A partir de 1890 le mouvement d'organisation s'est accéléré, mais il faut bien le dire, l'expérience faite par les Trade Unions agricoles n'est rien moins qu'encourageante. L'isolement dans lequel vivent, éloignés les uns des autres, les ouvriers agricoles — leurs maigres salaires — la concurrence de plus en plus grande que leur font les machines et les manouvriers de qualité très inférieure : tout cela réuni, empêche les associations agricoles de se former ou de prospérer.

De plus, en Angleterre, comme partout ailleurs, l'émigration de la population des campagnes vers les villes augmente constamment. Habités à gagner peu, la moindre élévation de salaire que leur procure le travail à la ville, paraît très grande aux campagnards et leur immigration continue, contribue également à augmenter l'offre du travail dans les villes, à empêcher la hausse des salaires et à rendre l'association ouvrière de plus en plus difficile.

Aussi, un coup d'œil jeté sur une carte de la répartition des Trade Unions dans les différentes parties du pays, montre le développement relativement très faible du mouvement unioniste dans le comté de Norfolk. Il y a là de 1-3 % d'Unionistes sur le total de la population, alors que dans d'autres parties, la proportion dépasse 7 % et que la moyenne générale pour l'Angleterre est de 4 %.

Il y a donc très peu d'ouvriers enrôlés dans les

associations de l'*East Anglia*, et ces associations sont bien faibles et incapables de grands efforts.

Le centre industriel, la ville de fabriques, la grande industrie, sont au contraire les milieux favorables à la Trade Union. Et dans son discours inaugural, le président du Congrès de Norwich, saluait avec joie l'avènement et les progrès de la grande industrie à Norwich comme un gage du renforcement prochain du mouvement syndical. « Vous venez à un bon moment, disait-il aux délégués, pour hâter par vos exemples et vos conseils l'éclosion de l'Unionisme parmi nous. »

L'œuvre du Congrès des Trade Unions comprend en effet parmi ses principales missions, la mission de propagande. Et ce n'est pas sans intention que Norwich avait été choisi cette année comme siège des assemblées. La présence de nombreux délégués, les discours prononcés, les meetings spéciaux, les cortèges qui accompagnent nécessairement la tenue des congrès, laissent des traces dans les esprits et stimulent l'initiative. C'est de la semence unioniste, qui portera ses fruits.

Chaque soir des 6 jours qu'a duré le Congrès un ou plusieurs grands meetings de propagande se sont tenus. Le plus important fut celui de la *Women's Trades Unions League*. Ces meetings publics et très suivis, rassemblent parfois 4 à 5 mille personnes. Les célébrités ouvrières y prennent la parole et plaident vigoureusement la cause de l'association, insistant surtout sur les grands résultats obtenus dans d'autres parties du pays. Peu ou presque pas de phrases sonores, de déclamations creuses, d'appels à la révolte. Un exposé de faits simple et frappant, une revendication énergique et fière des droits ouvriers et des réformes nécessaires : voilà le sujet ordinaire de ces discours de meetings.

Le dernier jour du Congrès, le samedi 8 septembre, un grand cortège des associations ouvrières avec drapeaux, musiques et meeting en plein air a terminé l'assemblée annuelle.

Toute la population fait d'ailleurs un accueil chaleureux aux Congressistes, qui viennent pendant une semaine, secouer la vieille cité assoupie. Il faut noter surtout l'accueil réservé aux délégués des ouvriers par les représentants de la bourgeoisie ou des patrons.

A la séance d'ouverture, l'aîné des *aldermen* remplaçant le *mayor* empêché, est venu souhaiter la bienvenue au Congrès. Puis, M. Colman, le célèbre fabricant de moutarde, prend la parole; il dit tout le bien qu'on attend du Congrès et invite les délégués à un *Garden Party* dans sa propriété de *Carrow Abbey*. L'après-midi du premier jour, les congressistes se rendent en excursion à Cromer, petite station balnéaire de la mer du Nord et sont reçus royalement par M. Hoare M.P. en sa villa. Le vendredi c'est au tour du Mayor et de la Lady Mayoress d'offrir une grande réception aux délégués.

Ces détails frappent vivement l'étranger. Ils affirment mieux que de longues considérations la place importante qu'occupent les Trade Unions dans la société anglaise; ils marquent les énormes progrès réalisés par la classe ouvrière, dont beaucoup de représentants ont su s'élever au niveau social des classes bourgeoises. On reçoit là-bas les Congressistes ouvriers comme on reçoit chez-nous les membres d'un Congrès médical ou d'un Congrès de la paix.



C'est dans le *St-Andrews Hall*, une ancienne église de Dominicains (*black friars*) désaffectée par la Réforme et aujourd'hui propriété de la ville, que le Congrès tient ses réunions.

Sur une estrade élevée, le bureau a pris place. Tout autour sont rangées, en demi cercle, des tables recouvertes d'un tapis vert. 372 délégués, représentant

1 080 545 unionistes sont présents. Le Lancashire en envoie, à lui seul, 111 et le district de Londres, 54.

Dans le fond de la salle s'élèvent en gradins les tribunes : la tribune publique, toujours bien garnie d'auditeurs, la tribune réservée dont l'accès — tout comme dans un Congrès bourgeois — n'est permis qu'aux personnes munies de cartes spéciales, et qu'on recherche avidement.

L'aspect général de ce Congrès est bien celui d'un Parlement, selon la remarque souvent faite, avec cette différence peut-être que la tenue, le bon ordre des discussions, la facilité de parole des membres de ce Parlement du travail, pourraient utilement servir d'exemple à plus d'un Parlement connu.

Voici, avec quelques détails, la physionomie des principaux chefs ouvriers, objets de l'attention générale pendant toute la durée du Congrès (1).

John Burns est certainement la personnalité dominante. Président du Comité parlementaire, il est de droit vice-président du Congrès.

Né à Londres en 1859, de parents écossais, John Burns fit l'apprentissage du métier de mécanicien. Dès 1877, à peine âgé de 18 ans et encore apprenti, il commence à parler dans les meetings. A vingt ans il entre dans la Société des Mécaniciens Unis. Engagé comme mécanicien à bord d'un bateau, pendant les années 1880 et 1881, il emploie ses loisirs à la lecture d'Ad. Smith et de John Stuart Mill. De retour à Londres, nous le trouvons travaillant aux côtés de Victor Delahaye, l'ancien communard que le gouvernement français devait déléguer plus tard, en 1891, à la Conférence internationale du travail, réunie à Berlin par Guillaume II.

(1) Ces indications biographiques sont extraites en grande partie de WEBB : *History of Trade Unionism*, p. 370. 371 et R. A. WOODS : *English Social Movements*.

En 1883, Burns se fait inscrire à la *Social Democratic federation*, dont il devient bientôt un des membres principaux. Dans les années suivantes, le jeune tribun intervient activement dans les démonstrations organisées par les sans-travail. Sa participation à une manifestation interdite par la police, qui se termina d'une manière sanglante, lui valut 6 semaines de prison.

En 1889, Burns est élu au Conseil du comté de Londres et c'est au cours de la même année qu'il s'affirme comme un des chefs du Néo-Unionisme par sa direction vraiment brillante de la grève des Docks, dont nous parlions tantôt.

Pendant 6 semaines, Burns maintient en grève près de 120,000 hommes, indisciplinés et incapables jusque là de toute action combinée. Pendant 6 semaines il prévient les défaillances, il stimule les volontés chancelantes, il se dépense de toute manière au profit d'une cause qu'il croit juste et dont l'opinion publique proclame d'ailleurs l'entière équité. En même temps il empêche tout excès, tout trouble et maintient le calme et la tranquillité au milieu de ces masses mécontentes et exaspérées par une longue lutte. Burns s'est révélé à cette occasion un véritable conducteur d'hommes et le triomphe final des grévistes a récompensé ses efforts.

Depuis 1892, il est un des membres les plus en vue du Parlement, très respecté de tous.

Incontestablement, Burns est la physionomie la plus caractéristique parmi les chefs ouvriers du moment. Orateur puissant, doué de la voix de stentor si utile aux tribuns populaires, il en impose fortement aux assemblées ouvrières. Nul mieux que lui ne réussit à frapper l'imagination, à exposer une situation, à enlever un auditoire.

D'un extérieur rude, d'un caractère souvent violent, John Burns ne ressemble cependant en aucune façon à un vulgaire agitateur, pêcheur en eau trouble. C'est

un convaincu, qui possède une foi robuste dans l'avenir de la classe ouvrière, mais il n'est pas révolutionnaire. D'après lui « il faut se garder de révéler aux ouvriers leur puissance et leur force, avant qu'ils soient suffisamment instruits et formés pour en user dignement ». Et il insiste énergiquement sur la nécessité de développer intellectuellement, socialement et moralement l'individu. Lui-même d'ailleurs a mis courageusement en pratique cette théorie de l'amendement individuel. Il prêche d'exemple, car Burns est dans toute la force du terme un *self-made man*, un autodidacte, un ouvrier qui a eu le courage de prendre sur ses heures de repos le temps nécessaire à son instruction et à son éducation. Ses connaissances sont solides et le fruit de rudes sacrifices, son caractère est loyal et son honnêteté proverbiale.

C'est ce qui explique l'ascendant considérable qu'il exerce sur ses compagnons et le respect qu'il a su inspirer à ses adversaires eux-mêmes.

Un trait pour finir cette esquisse : John Burns ne boit jamais d'alcool et ne fume pas. Il a d'ailleurs sous ce rapport, de nombreux imitateurs dans la classe ouvrière (1).

Tom Mann n'est pas un caractère moins intéressant à explorer. Né en 1856, il travailla comme enfant dans une houillère; puis il fit son apprentissage de mécanicien à Birmingham, d'où il arriva à Londres en 1878, pour s'inscrire à la Société des Mécaniciens Unis. Comme son émule et ami J. Burns, Tom Mann poursuivit avec âpreté l'œuvre de sa propre instruction. Il s'engagea dans le mouvement coopératif et devint bientôt aussi un des

(1) Dans le discours inaugural du Congrès, le président, un ouvrier mécanicien, insista énergiquement sur la nécessité de combattre énergiquement le jeu et la boisson « qui, disait-il, sont pour la classe ouvrière, la source fréquente de maux plus redoutables que le capitalisme lui-même ».

lecteurs assidus de Henry George. En 1884, Tom Mann s'embarque pour les Etats-Unis, où il travaille pendant 6 mois. De retour au pays, il s'affilie à la fédération socialiste et ne tarde pas à prendre place dans les premiers rangs du Marxisme. Bientôt, on le voit parcourir tout le pays en propagateur des doctrines du maître. En 1889, il revient à Londres pour organiser l'Union des ouvriers du gaz et prêter main forte à J. Burns dans la grève des Docks. A la fin de cette grève, T. Mann est nommé président de l'Union des ouvriers des Docks, dont il s'efforce d'établir solidement l'organisation jusqu'en 1892. En 1891, T. Mann est désigné pour prendre part aux travaux de la Commission royale du travail et en 1894, il devient secrétaire de l'*Independent Labour Party*, du parti ouvrier indépendant, qui se propose de poursuivre la réalisation des revendications ouvrières, en se détachant des deux partis historiques : les *whigs* et les *tories*.

Comme orateur, T. Mann ne possède pas l'organe puissant et l'extérieur imposant de John Burns. Ses dehors sont plus fins, plus distingués, il n'est pas orateur populaire, mais il excelle dans la dialectique, dans le raisonnement serré et il brille par la richesse de ses connaissances. Cela ne l'empêche pas d'exagérer souvent et, sur beaucoup de questions, ses solutions sont plus radicales que celles de Burns.

J. Burns et T. Mann méritent, mais à des titres divers, la situation éminente qu'ils occupent dans leur parti. On trouverait difficilement en Angleterre et sur le continent, deux hommes aussi jeunes — Burns a 35 ans et Mann 38 — disposant d'une influence aussi étendue et d'une situation aussi respectée. Ce sont des apôtres, des convaincus, et aussi des désintéressés : car leurs divers postes de confiance ne leur rapportent pas plus de 75 francs par semaine et l'exercice de leur métier leur vaudrait certes autant, sinon davantage.

Tous les deux appartiennent à la Société des Mécaniciens Unis, tous les deux sont au Congrès des Trade Unions les délégués de cette société, l'une des plus puissantes parmi les anciennes Trade Unions et cependant Burns et Mann sont les chefs incontestés du mouvement néo-unioniste.

Un autre chef, dont la présence au Congrès est très remarquée, est M. *Ben Tillett*. Au physique, nous ne pouvons mieux le décrire qu'en le comparant à Max Waller, qu'une mort prématurée enleva sitôt aux lettres belges de langue française. Beaucoup se souviennent encore de cette fine figure d'éphèbe qu'encadrait une abondante chevelure d'enfant. Ben Tillett reproduit absolument le même type et l'on est tout étonné du puissant talent d'orateur que révèle à la tribune ce jeune homme grêle et chétif.

Lui aussi s'est élevé petit à petit; de simple ouvrier dans les entrepôts de thé, il est devenu le président actuel de l'Union des Docks et son autorité, sans égaler encore celle de Burns et de Mann, est très grande parmi les Unionistes.

Keir Hardie, le fougueux délégué des mineurs de l'Ayrshire en Ecosse, président du parti ouvrier indépendant et membre du Parlement, est un type de tribun tout différent des précédents. C'est un sectaire, un exalté, un intransigeant, qui, bien qu'exerçant une grande influence, ne paraît pas jouir d'une considération correspondante. Extérieurement aussi, il tient à se distinguer au Congrès des autres membres et au Parlement des autres députés ouvriers. Tandis que ceux-ci se piquent d'être habillés toujours en véritables *gentlemen*, K. Hardie s'obstine à n'endosser que son veston de travail. Il est le Thivrier du Parlement et du Congrès des Trade Unions.

Et maintenant que nous avons fait connaissance des principaux chefs, passons à l'examen des travaux du Congrès.



Le discours d'ouverture est prononcé par M. Delves, le président du comité local d'organisation, auquel revient en cette qualité la présidence du Congrès.

M. Delves est mécanicien de son état. Son discours est véritablement remarquable. C'est une œuvre caractéristique et instructive.

La question sociale prime à l'heure actuelle toutes les autres questions, dans les différents pays. Nous ne suivrons pas l'orateur dans tous les développements qu'il donne à cette idée. L'exposé qu'il fait de l'état des diverses questions est très clair, très pratique, peut-être un peu unilatéral.

Il est plus intéressant de noter les solutions qu'il préconise.

« Pour remédier aux maux des conditions actuelles du travail, nous devons mettre en œuvre avec sagesse et indépendance notre influence politique et le *trade unionisme*.

« Nous répudions de toutes nos forces les moyens violents, mais l'intervention de la loi s'impose de plus en plus. « Légiférez », tel sera le mot d'ordre de l'avenir, jusqu'à ce que notre ancienne arme de combat : la grève, soit remise parmi les anciens flingots des temps passés. »

Et dans un passage ultérieur de son discours, l'orateur indique quelle sera la solution finale. « La seule orientation possible que nous puissions donner à la solution dernière des problèmes industriels est le collectivisme. En attendant, tous nos efforts actuels en vue d'une reconstruction sociale, s'inspireront du modèle collectiviste. Nous corrigerons les maux de l'ancien individualisme par ce collectivisme là, qui, tout en préservant et élevant l'Etat, améliorera et enoblira l'individu. Nous avons coopéré avec trop d'ardeur à ces tendances modernes de l'amélioration individuelle pour les méconnaître et ne pas les utiliser et, en notre

qualité de trade-unionistes, nous devons dès maintenant commencer à cultiver et à pratiquer la moralité industrielle qui prévaudra sous le régime collectiviste. »

Il n'est pas facile de se faire une idée bien exacte de la pensée de l'orateur, ni de la nature de la morale plus élevée qu'introduira le collectivisme à venir. L'orateur s'est borné à des affirmations très générales qui ne permettent d'entrevoir de la société idéale que des contours indécis, noyés dans le brouillard des phrases.

Néanmoins les deux préoccupations dominantes du Congrès apparaissent dès ce discours d'ouverture. C'est d'une part la réclamation d'une intervention plus énergique du législateur; c'est d'autre part la solution collectiviste.

Parmi les 126 propositions, portées à l'ordre du jour des délibérations et qui se rapportent aux sujets les plus variés et souvent se répètent l'une l'autre, deux questions principales ont marqué d'une physionomie spéciale le Congrès de Norwich.

1) La question des 8 heures légales.

2) Le vote du programme collectiviste.

On se souvient encore de l'émoi causé en 1890 par la nouvelle que le Congrès de Liverpool venait de se rallier à la fixation d'un maximum légal de la durée du travail journalier.

Jusqu'à cette époque, malgré les tentatives faites aux différents Congrès, les Trade Unions avaient exclu la loi de ce domaine et défendu énergiquement le système de la diminution progressive des heures de travail par les efforts isolés ou combinés des associations.

Depuis 1890, la majorité s'est accrue d'une manière continue en faveur du régime interventionniste.

Au Congrès de l'an dernier, à Belfast, les 8 heures légales furent votées par 197 voix contre 18, mais avec cette restriction que la loi ne serait pas obligatoire dans toutes les industries, mais seulement dans les industries,

où la majorité des ouvriers se prononcerait pour les 8 heures (*trade exemption*).

Cette année-ci les partisans des 8 heures légales l'ont définitivement emporté. Par 256 voix contre 5, « le Congrès demande au Comité parlementaire d'introduire un bill fixant à 8 heures la durée du travail journalier dans les boulangeries et dans toutes les autres industries et métiers, à l'exception des mineurs, dont la journée sera réglée par Act spécial. »

Il faut remarquer que la proposition primitive se contentait de demander la fixation légale des heures de travail dans les boulangeries, où de l'avis unanime la durée du travail est excessive. C'est par voie d'amendement que M. Benn Tillett a introduit au dernier moment la partie de la résolution étendant le vœu à l'ensemble des industries.

Il n'est plus question cette fois d'exempter de la loi certaines industries. La loi sera générale : tel est le vœu de la presque unanimité du Congrès. Il convient cependant de noter que sur les 372 délégués : 261 seulement ont pris part au vote.

L'industrie minière est seule exceptée de cette résolution, parce qu'un Act spécial, rédigé par la Fédération des mineurs de Grande Bretagne, est soumis depuis plusieurs années au Parlement.

Mais tous les mineurs ne s'entendent pas sur la question. Ceux du Durham et du Northumberland, qui, actuellement déjà, travaillent en fait moins de 8 heures, ne se soucient pas de voir augmenter par la loi, leur journée de travail. Ils proposent donc le système facultatif, mais la fédération des mineurs ne veut pas accepter cette transaction.

Aussi, lorsque le 13 août dernier, la Chambre des communes eut voté en troisième lecture le bill des 8 heures dans les mines, mais avec la restriction demandée par les mineurs du Durham et du Northumberland, les

députés représentant la fédération des mineurs, retirèrent le projet.

Cette intransigeance se conçoit d'autant moins qu'en fait, la question de la réduction des heures de travail dans les mines ne paraît pas, en Angleterre du moins, présenter une réelle importance.

D'après une statistique publiée par la commission royale du travail, la journée des abatteurs (*hewers*) dans 13 districts miniers, était en moyenne de 8 $\frac{3}{4}$, descente et remonte comprises — la durée du travail effectif de 7 $\frac{1}{2}$ heures. En moyenne, ces ouvriers ne travaillent que 5 $\frac{1}{4}$ jours par semaine, soit un peu moins de 40 heures.

Dans aucun district on ne travaille plus de 45 heures par semaine. Si même la moyenne de la durée de la journée de travail dépasse les 8 heures, comme on ne travaille guère plus de 5 jours par semaine, le nombre des heures de travail par semaine est partout inférieur à 48 (1).

La fixation uniforme de la journée de travail à 8 heures aurait pour résultat de diminuer légèrement la durée du travail journalier, mais les patrons répartiraient le travail sur un plus grand nombre de jours par semaine, et l'on ne voit pas bien l'avantage que les mineurs retireraient de cette réglementation.

On dit, il est vrai, que cette statistique ne concerne qu'une certaine catégorie d'ouvriers et que l'uniformité dans la durée du travail, réglerait mieux la production.

Après le vote au Congrès de la résolution en faveur des 8 heures, un incident qui n'était pas sans rapport avec cette question, a vivement passionné l'assemblée.

Il s'agissait, ainsi que cela se pratique chaque année, de procéder à l'élection du secrétaire du Comité parle-

(1) D' F. SPENCER BALDWIN : *Die Englischen Bergwerksgesetze*. — 1894. p. 250.

mentaire. M. Fenwick, le secrétaire sortant, est précisément l'un des délégués des mineurs du Durham et il avait défendu leurs intérêts à la Chambre des Communes. Depuis 1890, il avait été constamment réélu secrétaire, bien que ses opinions sur la question des 8 heures fussent en opposition avec celles de la majorité des congressistes.

Cette fois la coupe était pleine et la récente attitude du secrétaire du Comité parlementaire lors de la discussion du bill des mineurs, la fit déborder.

Les attaques les plus vives, surtout de la part de la Fédération des mineurs, furent dirigées contre M. Fenwick et donnèrent lieu à des discussions très mouvementées.

Trois candidats se trouvaient en présence : M. Fenwick, le secrétaire sortant, M. Sam Woods, vice-président de la Fédération des mineurs de Grande Bretagne et M. Tom Mann. Après ballottage, M. Woods fut élu contre M. Fenwick.

Les chiffres du premier tour de scrutin ne manquent pas d'intérêt. Sur 362 votants, M. Woods obtenait 140 suffrages, M. Fenwick, 117 et M. Tom Mann, collectiviste déclaré, 105.

Sur 362 délégués, 105 se déclaraient donc nettement et franchement pour le candidat collectiviste. M. Woods, quoique partisan des 8 heures sans restriction, ne se range pas en effet parmi les collectivistes déclarés.

Or, c'est par 219 voix contre 61 que le Congrès se rallie au programme du collectivisme intégral, en émettant l'avis « qu'il est essentiel au maintien des industries anglaises de nationaliser la terre et d'une manière générale, l'ensemble des moyens de production, de distribution et d'échange ».

On ne peut être plus complet dans l'énumération des revendications collectivistes et c'est là la manifestation la plus grave du changement qui s'est opéré

dans les tendances des associations ouvrières anglaises.

Mais il n'est pas facile de démêler dans le vote de ce programme radical ce qu'il y a de définitivement acquis et ce qui n'est qu'accessoire et transitoire. Il serait téméraire aussi de vouloir prédire la marche de l'évolution collectiviste des Trade Unions et de déterminer quel sera son terme d'arrivée.

Un fait est certain pour le moment, c'est que l'esprit nouveau introduit dans le monde unioniste par les nouvelles Trade Unions a gagné de proche en proche et s'est infiltré dans les anciennes associations d'ouvriers des métiers. La propagande interventionniste et collectiviste a fait des recrues dans ces milieux, qui sont redevables cependant d'avantages considérables au *self help* et à la coalition organisée des efforts individuels.

Ce changement d'attitude se remarque notamment parmi les ouvriers textiles du Lancashire. Il est sensible aussi dans d'autres industries et pour citer un exemple frappant : M. Broadhurst, un ancien secrétaire du Comité parlementaire, représentant de la Trade Union des maçons et qu'on attaquait vivement au Congrès de 1889, pour ses opinions ultra-individualistes, a voté cette année la résolution en faveur du collectivisme.

Une autre remarque s'impose également, c'est que les chefs des Trade Unions, collectivistes déclarés, sont unanimes à réprouver l'emploi des moyens violents et révolutionnaires.

La répugnance pour tout ce qui n'est pas légal, pour tout excès, pour toute violence, paraît très vivement enracinée dans la masse de la population ouvrière. Une longue éducation, une pratique constante de la liberté et du *self-help* a accumulé petit à petit un capital de sens pratique et de sagesse politique, contre lequel se briseront toutes les entreprises utopiques ou révolutionnaires.

Le vote du programme collectiviste n'apparaît donc

pas comme le signe précurseur d'une révolution sociale.

La nation anglaise a su sortir triomphante de la situation anormale et éminemment dangereuse, créée, dans la première partie de ce siècle par le développement rapide et les excès de la grande industrie. Elle trouvera, à plus forte raison, dans les multiples ressources de sa féconde vitalité, les moyens propres à trancher les graves problèmes qui se pressent nombreux au devant d'une solution.

Pour nous, l'évolution actuelle des Trade Unions peut servir d'avertissement et d'enseignement à ceux qui s'illusionnent et pensent que l'association libre et volontaire est une panacée, un moyen unique et souverain de résoudre les difficultés si complexes que soulève l'organisation du travail.

ERNEST DUBOIS





JOSÉ-MARIA DE HEREDIA



ES pages ne prétendent ni à la forme ni à l'importance d'une étude.

Elles souhaiteraient uniquement, — sans oser l'espérer, — rendre l'impression indéfinissable et intime causée par la poésie de M. de Heredia dans la perfection sereine de ses vers.

Telle, longtemps après que les derniers accords d'une musique aimée se sont évanouis dans l'air charmé, l'âme se surprend à vouloir ressusciter en elle l'écho mystérieux des modulations éteintes et espère retrouver encore le plaisir envolé avec les vibrations suprêmes.



Un petit volume, les *Trophées*, renfermant, avec le romancero du *Cid*, quelques sonnets et un fragment épique, les *Conquérants de l'or*, voilà tout ce que le poète abandonne à la critique pour se dévoiler à elle, pour lui permettre de pressentir le caractère de son talent et les influences qui ont présidé à la création de son œuvre.

Tâche périlleuse et téméraire sans doute que celle de deviner une âme sous ces consonnances harmonieuses, et de remonter, sans s'égarer, jusqu'à la source inexplorée d'où l'inspiration a jailli.

Et cependant, c'est bien là l'énigme qui se pose : car on ne peut exiger que l'intelligence s'arrête, satisfaite, aux splendeurs des apparences et à l'irréprochable ordonnance de ces strophes, sans se sentir tentée d'en pénétrer les origines et d'en scruter les mystères.

Pourquoi M. de Heredia affecte-t-il cette impassibilité hautaine dans son culte exclusif de la forme ? Pourquoi cette persistance à ne vouloir essayer son art qu'aux réminiscences mythologiques, aux traditions vagues d'ancêtres disparus, aux descriptions toutes matérielles et extérieures des éblouissements de l'Orient et des Tropiques ?

Pourquoi la douleur et l'amour, cette double synthèse des sentiments humains, troublent-ils si rarement l'implacable perfection de ses strophes ? Et si, par hasard, il les chante, pourquoi sa voix semble-t-elle nous parvenir de mondes très lointains et de siècles très reculés, alanguie par la distance et par le temps ?



Écoutons ce sonnet « à l'oubli » que le poète, non certes sans intention, a inscrit au frontispice de son livre, comme l'épigraphe destinée à nous révéler sans doute le sens de son œuvre et la caractéristique de son talent :

Le temple est en ruine au haut du promontoire.
Et la Mort a mêlé, dans ce fauve terrain,
Les Déesses de marbre et les Héros d'airain
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

Seul, parfois, un bouvier menant ses buffles boire,
De sa conque où soupire un antique refrain
Emplissant le ciel calme et l'horizon marin,
Sur l'azur infini dresse sa forme noire.

La Terre maternelle et douce aux anciens Dieux,
Fait à chaque printemps, vainement éloquente,
Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe ;

Mais l'Homme indifférent au rêve des aïeux
Ecoute, sans frémir, du fond des nuits sereines,
La Mer qui se lamente en pleurant les sirènes.

Qui n'a subi l'étrange fascination des ruines?

D'une part, c'est la rectitude morne et endormie de leurs formes grandioses, c'est le calme souverain et oppresseur qui se dégage de cette échappée sur la mort.

D'autre part, c'est la vie; avec la végétation, elle envahit la nudité rigide des murailles; avec l'oiseau, elle se joue sous les arches brisées; avec la lumière, elle fouille jusqu'aux derniers recoins les ombres sépulcrales; avec la présence de l'homme lui-même, elle ranime les solitudes stupéfaites. De telle sorte que, malgré le temps et la mort, ces grandes masses défuntes tressaillent encore sous les baisers discrets de la nature et du soleil.

Image de l'oubli et du tombeau, les ruines évoquent cependant les souvenirs d'antan, et l'austérité de leurs formes ou le culte superstitieux du passé ne peuvent les garantir des influences de la vie ambiante.

Sous la froideur archaïque de ce sonnet liminaire, sous la correction sévère de ses lignes, qui rappellent l'immobilité séculaire du passé, n'est-ce point un sentiment tout intime et tout vivant, mélange de lassitude passive et de tristesse poignante, qui effleure l'âme à cette évocation d'un monde disparu?

Aux ruines, figées dans leur placidité immuable, la nature et le souvenir peuvent prêter l'illusion de la vie. Derrière les strophes admirables des *Trophées*, qui semblent ne vouloir emprunter, dans leurs contours impeccables, que la rigidité marmoréenne des sculptures antiques, il nous a paru, par instants, percevoir des frissons d'âme, réveils timides de forces latentes, retours fugitifs d'un mouvement qui, jadis, les aurait animées. Les affections ou les gloires oubliées ne laissent-elles

donc pas, dans leurs reliques, suivant l'expression du poète lui-même,

L'âme de leur parfum et l'ombre de leur rêve?



Sans doute, l'âme de Heredia s'est éveillée aux féeries de la nature, toute avide du mystère des choses, en même temps qu'elle naissait à l'être, toute ardente des énergies ataviques et des fiertés de sa race.

Et tandis qu'il se grisait à la lumière et aux senteurs « des Antilles bleues, pâmées sous l'ardeur de l'astre occidental », tandis qu'il y laissait courir sa pensée et ses espoirs, croyant, au milieu des enchantements de ces cieux, arracher à la vie son secret et en pénétrer le sens, il rêvait aussi, dans sa jeunesse enthousiaste,

ce destin glorieux
De tomber au soleil ainsi que les ayeux,
Jeune encore et pleuré des héros et des vierges.

Et il proclamait heureux celui qui, pour la gloire et pour la liberté, comme l'aigle foudroyé en plein vol dans l'espace immense, sait mourir d'une mort éblouissante et brève, dans l'orgueil de la force et l'ivresse du rêve.

Mais, bientôt, il croit s'apercevoir que l'existence n'est que chimère, qu'elle promet ce qu'elle ne peut tenir; et alors, dans la négation de toute foi supérieure et de toute croyance consolatrice, découragé de n'avoir pu deviner l'énigme du bonheur, déchu dans l'impossibilité de ses désirs inassouvis, trompé dans la vanité de ses aspirations, il est sorti de la jeunesse, comme on sortirait d'un songe ensoleillé, pour n'en conserver qu'une impression de désillusion amère; il a demandé à l'Art pur l'idéal convoité que la Réalité lui refusait, et dissimulant ses angoisses sous un stoïcisme d'emprunt,

il a cru pouvoir se réfugier dans le culte de la Forme, comme dans un asile inviolable et sacré.

Trop fier pour redire ses déceptions et pour livrer son âme à une curiosité profane, le poète, cependant, du sein de l'indifférence hautaine où il s'est juré de poursuivre son rêve de Beauté impassible, laissera deviner encore, malgré lui, sous la splendeur de ses rimes, des sentiments que le temps ni la distance n'auront pu effacer.

L'âme de l'artiste ne pourra se soustraire aux réveils passagers de l'âme ancestrale, et les exigences impérieuses de la Race viendront le ressaisir jusqu'au milieu des subtilités de son art.

Désormais, par un accord bizarre de ces influences contraires, il chantera la mythologie, si favorable à l'expression du beau plastique, dans l'immobilité sereine que les siècles ont prêtée à ses chefs-d'œuvre et à ses légendes; il dira les gloires des ancêtres disparus, leurs illusions et leurs conquêtes, avec cette impression de fatalité vague dont la mort et les traditions ont revêtu leurs exploits; il dépeindra l'éclat des Tropiques et de l'Orient, dans leur azur inexorable et leur lumière aux tons si crus, avec cette sensation oppressive que laisse l'inconscience de leurs splendeurs.

Toute sa volonté, faite d'amertume, ne peut interdire à son regard, avide de beauté formelle, d'aller parfois, comme les yeux assombris de l'aïeul qu'il chante,

chercher encor

Dans le ciel de l'émail ardent et métallique
Les éblouissements de la Castille d'Or.

Il obéira, à la fois, à la voix de son art et à la voix de son sang dans ces strophes mâles et fières qu'il dédie au fondateur de Carthagène des Indes :

Toi, tu fondas, orgueil du sang dont je naquis,
Dans la mer caraïbe une Carthage neuve.

Qu'il module ses vers comme une musique, qu'il

cisèle ses sonnets comme les bronzes ou les camées anciens, avec l'unique souci d'exprimer leurs formes idéales, ses chants trahiront, à son insu peut-être, le charme pénétrant et triste que l'oubli donne au passé.

S'il sait détailler les dessins d'une arme, les sculptures d'une coupe, les délicatesses d'une miniature, il sait comprendre aussi la poésie de la mer Bretonne, il sait s'éveiller aux fiertés de sa race, il sait compâtrer aux regrets lointains de Sabinula, la triste exilée.



Et, jusque dans la recherche de la Beauté absolue, dans le rythme des sons, dans l'éclat des couleurs, dans la cadence des rîmes, dans la matérialisation splendide des conceptions, ce sera la lutte toujours que lui imposeront les ardeurs ataviques de son sang et le tourment de l'idéal; non plus la lutte de la vie réelle, mais la lutte pour l'art pur, la lutte entre l'intransigeance de son génie, et l'aridité des mots, et la rigidité des vers, et la concision des strophes, et les rigueurs de la phrase, la lutte entre la nature et le rêve; — lutte plus abstraite peut-être et plus raffinée que celle d'une âme aux prises avec les lois du monde concret, mais non moins angoissante dans son effort à saisir la perfection de la forme que dans ses révoltes contre la destinée.

Cette souffrance de l'artiste, M. de Heredia l'a connue; il a éprouvé l'inertie aveugle et brutale de la matière qui se refuse toujours à la réalisation dernière de l'idée; il l'a combattue, et sans doute, — pourquoi ne pas l'avouer? — a-t-il aimé jusque dans la défaite cette poursuite insensée d'un idéal impossible.

Lisez son sonnet à Michel-Ange : il semble y avoir mis tout ce que son âme, éprise de beauté, célébrait de velléités inassouvies, d'inquiétudes secrètes, d'efforts sur-

humains, de rage impuissante à ne pouvoir exprimer l'essence de son rêve.

Certe, il était hanté d'un tragique tourment,
Alors qu'à la Sixtine et loin de Rome en fêtes,
Solitaire, il peignait Sibylles et Prophètes
Et, sur le sombre mur, le dernier Jugement.

Il écoutait en lui pleurer obstinément,
Titan que son désir enchaîne aux plus hauts faites,
La Patrie et l'Amour, la Gloire et leurs défaites;
Il songeait que tout meurt et que le rêve ment.

Aussi ces lourds Géants, las de leur force exsangue,
Ces Esclaves qu'étreint une infrangible gangue,
Comme il les a tordus d'une étrange façon;

Et dans les marbres froids où bout son âme altière,
Comme il a fait courir avec un grand frisson
La colère d'un Dieu vaincu par la Matière!

Ne semble-t-il pas que ce soit la plainte de l'art lui-même, dans sa tentative éternelle et vaine de ravir la perfection convoitée?



Ainsi, à travers les pages des *Trophées*, se présentent le caractère de cette poésie étrange, faite de regrets comprimés, de souffrances inavouées, d'ardeurs latentes, sous les apparences affectées d'un culte exclusif pour la Forme.

Il n'est pas jusqu'à ce titre des *Trophées*, qui, à cet égard, ne paraisse éloquent : dans sa concision glorieuse, ce mot ne marie-t-il pas les souvenirs guerriers des ancêtres aux luttes soutenues par le dernier rejeton de leur lignée pour la conquête de son idéal esthétique? et le poète n'y chante-t-il pas à la fois les triomphes des vieux héros et les victoires de son rêve dans la poursuite de l'Immortelle Beauté?

PAUL DE SMET



LES DEUX ORFRAIES

Pantoum sur un Romancero andalous

I

*Et la lune au front blanc riait dans les roseaux.....
Le Tage clapotait au pied des oseraies.....
— Un Andalous chantait, en voguant sur ses eaux :
« Ma señora, vois donc! j'ai tué deux orfraies! » —*

*Le Tage clapotait au pied des oseraies
Et, dans les oliviers, le vent bruissait là-bas.....
— « Ma Señora, vois donc! j'ai tué deux orfraies :
Meurent-ils donc aussi, les anges du trépas? » —*

*Et, dans les oliviers, le vent bruissait là-bas,
Comme un avant-coureur de l'Esprit des tempêtes :
— « Meurent-ils donc aussi, les anges du trépas? » —
Merced, en frémissant, dit : « Malheur sur nos têtes! » —*

II

*A l'avant de la barque, avec de longs sanglots,
La vague déferlait sous la brise nocturne.
— « Merced, quand je conduis notre esquif sur les flots,
Pourquoi le chant fuit-il ta lèvre taciturne? » —*

*La vague déferlait sous la brise nocturne
Et l'orfraie, en rasant, jetait son cri de mort...
— « Pourquoi le chant fuit-il ta lèvre taciturne?
De nos cœurs cependant l'hymne est un doux accord! » —*

*Et l'orfraie, en rasant, jetait son cri de mort,
Et l'écho répétait ce même cri dans l'ombre!*
— « De nos cœurs cependant l'hymne est un doux accord,
Je suis joyeux!..... Merced, pourquoi donc es-tu sombre? » —

III

*Le fleuve au loin tressaïle et sort de sa torpeur ;
De gros nuages noirs glissent par la montagne.*
— *Elle dit : « Alfonso. rame plus fort! j'ai peur :
J'entends l'oiseau funèbre et le frisson me gagne! » —*

*De gros nuages noirs glissent par la montagne,
La nature s'irrite, ah! l'esquif va périr!*
— « *J'entends l'oiseau funèbre et le frisson me gagne!
Voici l'heure fatale où nous allons mourir! » —*

*La nature s'irrite, ah! l'esquif va périr,
Car la foudre a frappé sa mâture qui penche!*
— « *Voici l'heure fatale où nous allons mourir :
Adieu, mon Alfonso!... l'orfraie a sa revanche! » —*

IV

*Et, sur l'onde en courroux, comme un grand feu follet,
Le canot s'enflammait!..... Trop tard vint l'accalmie!.....*
— *Luttant contre les flots, le fiancé parlait :*
« *Neue autour de mon cou tes mains, ô pauvre amie! » —*

*Le canot s'enflammait!..... Trop tard vint l'accalmie,
Trop tard l'orage enfin tut ses grondements sourds!*
— « *Neue autour de mon cou tes mains, ô pauvre amie!
Hélas! la rive est loin et mes bras se font lourds! » —*

*Trop tard l'orage enfin tut ses grondements sourds :
Deux âmes s'exhalaient dans un baiser qui tremble!*
— « *Hélas! la rive est loin et mes bras se font lourds!
L'orfraie est là!..... Mon ange, adieu!..... Mourons ensemble! » —*

*Deux âmes s'exhalaient dans un baiser qui tremble
Et sur deux corps blémis ricanaient deux oiseaux!*
« *L'orfraie est là!..... Mon ange, adieu!..... Mourons ensemble! » —*
— *Et la lune au front blanc riait dans les roseaux. —*

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM



PROBLÈMES SOCIAUX

DEUX FRÈRES

A notre grand ami : le Prolétaire!

I



Le fait suivant s'est passé, il n'y a pas bien longtemps, en Norvège.

Dans un petit village de la côte occidentale de ce pays, entre Aalesund et Christiansund, village qui s'appelle Kaufkirkler, — (ne le cherchez pas sur la carte; il est si petit qu'on ne l'y a pas signalé,) — deux hommes jeunes encore, les frères Volkerschild, viennent d'hériter de leur père un assez joli patrimoine de prairies, de bois, de terres cultivables et même un certain nombre d'actions et d'obligations, valeurs de tout premier ordre, sur l'Etat. Cette fortune, partagée par eux en moitié, peut s'élever en totalité à 143,884 couronnes norvégiennes, soit environ 200,000 francs de notre monnaie.

En Norvège, pays assez pauvre, et surtout dans un village reculé de ces froides contrées, pareille somme constitue une aisance peu ordinaire. Les deux frères Volkerschild sont considérés là bas comme de riches bourgeois, comme les « *gros bonnets* » de leur canton.

Ils ne se sont mariés ni l'un ni l'autre; et maintes filles au village les regardent cependant — ainsi que leurs écus, — d'un œil fort doux et très encourageant.

Mais Ulrich et Waldémar — tels sont les noms de ces jeunes hommes, — n'ont pas la tête aux amourettes! Ils ne se sentent guère de vocation pour le mariage.

Car ils poursuivent un idéal plus élevé, — en tout cas plus difficile, — que celui de constituer simplement une famille et de s'établir bourgeoisement sur leurs terres, comme tous leurs concitoyens.

Vous le savez : la Norvège est en ce moment très remuée par les idées démocrato-socialistes. Son Parlement est des plus avancés; sa population fort instruite. Les Norvégiens depuis plusieurs années déjà, sans révolution violente, sans grèves à main armée, sans attentats brutaux à la Propriété, — froidement, calmement, en ayant l'air, ma foi! de bien savoir ce qu'ils font et ce qu'ils désirent, — sont arrivés aux limites extrêmes du radicalisme — théorique. — Je dis « *théorique* », parce que, jusqu'à présent, du moins, les députés de là bas ont beau prononcer de superbes discours, promettre au Parlement le règne prochain de l'âge d'or, et voter des lois de plus en plus radicales et parfois même révolutionnaires, — en *pratique*, rien n'est changé.

Il y a en Norvège tout comme jadis, des pauvres et des riches, des heureux et des malheureux, des affamés et des repus. Le Problème social y est aussi cruel que partout ailleurs, en Europe.... Et il faut l'avouer, le peuple n'y est guère plus satisfait, ni plus prospère que dans nos contrées « arriérées » et décadentes.

Mais voilà : les deux frères Volkerschild expliquent précisément le phénomène par la « *non application pratique* » comme l'écrit Bebel, le démocrate-socialiste allemand, des principes régénérateurs.

— « Si tous ceux qui détiennent un capital, disent-ils,

voulaient venir sérieusement en aide à tous ceux qui ne possèdent rien, l'équilibre des richesses s'établirait comme par enchantement, et il n'y aurait plus de *question sociale*. » —

Or, comme maintenant ils viennent d'hériter d'un patrimoine considérable, que depuis plusieurs années déjà ils développent devant leurs concitoyens ces théories radicales, qu'ils sont considérés dans leur village comme les plus « fortes têtes », et que tout naturellement, à partir de ce jour un rôle plus important leur est dévolu, qu'il s'agit de « prêcher d'exemple », de montrer à tous comment des bourgeois riches peuvent contribuer au bonheur du peuple et le faire participer à leur richesse, — Ulrich et Waldémar Volkerschild ont décidé de donner un grand exemple à leurs compatriotes, à leur pays, à l'Europe toute entière et d'appliquer en petit, dans une seule commune, — (n'ayant pas les moyens de faire la chose plus en grand,) — cette formule du « *bien de tous à tous* » que préconisent Bébél, Marx, Liebknecht et qu'ils voudraient voir adopter partout.

Et remarquez qu'Ulrich et Waldémar ne ressemblent pas à ces ambitieux de mauvaise foi, qui prêchent l'égalité et le partage des richesses seulement quand ils n'ont point un seul maravédis dans leurs poches, mais qui deviennent féroceement conservateurs et rétrogrades le jour où, par hasard, quatre sous leur appartiennent en propre...

Non, ce sont de très honnêtes gens que les frères Volkerschild; de bons chrétiens, de sages patriotes. Ils croient sérieusement à la possibilité d'une entente entre le riche et le pauvre, le propriétaire et le prolétaire, entente faite du dévouement de l'un et de la bonne volonté de l'autre; leur rêve, leur idéal serait de voir régner au village de Kaufkirkler, qu'ils habitent, — une paix et une prospérité générale par la saine application des vrais principes réformateurs.



Oui! Mais seulement voilà : Ulrich et Waldémar, absolument convaincus qu'il faut faire du bien au peuple et se sacrifier soi-même, au bonheur général de l'humanité, — ne se trouvent plus du tout d'accord quand il s'agit de décider de quelle façon ils doivent agir pour arriver à ces fins.

Ulrich, nature ardente, généreuse, primesautière, (comme il s'en rencontre plus souvent qu'on ne le croit sous des dehors froids et sérieux, dans ces pluvieux climats du Nord), Ulrich a un cœur noble et vibrant, disposé à toutes les immolations; mais une tête un peu légère, lui fait préférer à toutes autres, les résolutions brutales, les mesures extrêmes et spontanées.

Waldémar, au contraire, est plus calme, plus réfléchi, plus pratique. Désireux de faire le bien, d'améliorer le sort de ses contemporains le plus possible, très disposé, pour arriver à ce but, d'abdiquer toute convenance personnelle, il se demande cependant à quoi va aboutir son sacrifice et quels résultats produiront ses bienfaits?

Ayant ainsi chacun son tempérament et ses idées, les deux frères sont loin de s'entendre..... Aussi leur fortune a-t-elle été entièrement séparée, afin que l'un et l'autre puisse agir à sa guise et essayer du système de réforme sociale qui lui paraît le meilleur.



Ulrich, lui, a beaucoup lu. Tous les auteurs qui ont traité des questions humanitaires, Bèbel, La Salle, Adrien Marx, Liebknecht, lui sont familiers. Il en partage les théories; en partie du moins, car il répugne, à cause de son éducation religieuse, aux idées trop positivistes et absolument impies que professent la plupart des écrivains modernes. Mais un auteur dont le jeune homme a fait son apôtre et qui répond entièrement au

côté exalté, pieux, et même un peu mystique de sa nature, c'est Léon Tolstoï, le grand écrivain russe; pour Ulrich, l'oracle infaillible. Prendre l'Évangile comme modèle, et en suivre les indications « à la lettre » en tout et pour tout, dans chaque action de la vie, lui semble une chose absolument simple et logique. Ayant entendu un Dimanche son pasteur, à l'Église protestante du village, interpréter l'Évangile de S^t-Luc (Chapitre XII versets 33 et 34) :

« Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumônes. —
« Faites-vous des bourses qui ne s'usent point, un trésor inépuisable dans les cieux, où le voleur n'approche point et où la teigne ne détruit point. — Car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. »

Et conclure par les versets 25 et 26 du Chapitre XVIII :

« Qu'il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu! Car il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

Ulrich se sentit comme illuminé; il crut comprendre que Jésus lui indiquait désormais la voie à suivre et qu'il fallait faire le sacrifice complet de tout son argent aux pauvres. Suivre les théories de Tolstoï et de la Bible — à la lettre, — dans l'acceptation radicale des mots, c'est renoncer pour soi-même à toutes les richesses, sacrifier son bien et son bien-être, tout luxe personnel et toute espèce de satisfaction égoïste par amour de Dieu et du prochain; c'est rentrer dans le rang, humble parmi les humbles, pauvre parmi les pauvres....

Ulrich, pour se conformer à ces principes, commença donc par annoncer dans sa commune qu'il mettait ses biens en vente et qu'il comptait en partager intégralement le produit entre les habitants du village.

Ceux-ci étant presque tous des misérables pêcheurs, chargés d'une nombreuse famille, et gagnant péniblement leur vie, vous voyez que le principe absolu était là strictement observé, et que l'application n'en pouvait être mieux justifiée.

Seulement pour vendre des terres il faut des acquéreurs... aux acquéreurs, il faut des capitaux, sinon une propriété quelconque n'a plus aucune valeur... c'est limpide! — Or ce village était pauvre; pas d'acheteurs dans le village. — La contrée n'était pas riche; il y avait eu de mauvaises récoltes dans la province, ces dernières années : pas d'acheteurs dans la province. Pour trouver des amateurs. Ulrich, qui avait été à Christiansund pour se défaire de ses valeurs en portefeuille, et en avait retiré une vingtaine de mille francs, fit insérer des annonces dans les grands journaux. Alors, il est vrai, des capitalistes étrangers, des Anglais, se présentèrent. Ils offrirent des prix dérisoires, puis d'autres acceptables mais néanmoins bien modestes. Ces terres qui valaient 50,359 couronnes, (1) ou 70,000 francs, Ulrich les leur céda pour 50,000 francs, soit 35,971 couronnes et 22 öres, y compris la ferme qui en dépendait. Les acquéreurs mirent aussitôt le terrain en jachère, se contentant d'y faire paître quelques troupeaux, car ils ne venaient là que l'été, pour s'amuser à la pêche au saumon, dans les *fjords*. Les femmes du village, qui jadis, quand leurs maris étaient à la mer, gagnaient quelque argent à moissonner ces terres à l'époque des récoltes, se virent privées de cette ressource; mais, comme elles savaient déjà qu'Ulrich n'avait vendu son bien que pour le distribuer à tout le monde, elles se résignèrent volontiers à ce sacrifice.

Voici ce qui leur fut plus pénible : au temps

(1) La couronne vaut 1 franc 39. Elle se divise en 100 öres.

du père d'Ulrich et de Waldémar, il était toléré que chaque habitant de la commune vint faire en automne sa provision de bois mort dans la partie de la forêt qui appartenait aux Volkerschild. Les Anglais maintenant, l'avaient défendu, ayant besoin eux-mêmes de ce bois pour chauffer la maison, transformée désormais en une espèce d'hôtellerie. Il est vrai qu'en attirant les étrangers dans ce village chacun pouvait espérer retirer quelque bénéfice de leur présence. Mais les sujets de Sa Gracieuse Majesté impériale et royale apportaient ou faisaient venir d'Angleterre tout ce dont ils avaient besoin. — depuis leur thé et leur wiskey jusqu'à leurs *tubs* et leurs marmites. Sauf quelques bibles protestantes, généreusement distribuées aux indigènes, ceux-ci ne voyaient pas la couleur de leurs guinées..... mais, comme grâce à la noble initiative d'Ulrich, ils allaient tous bientôt partager un grand patrimoine, — de ce petit ennui les habitants de Kaufkirkler se consolait encore facilement.

Une privation plus pénible pour les braves gens du village fut celle de la viande de boucherie, dont l'usage leur fut entièrement interdit... Dans ces contrées froides et lointaines, le nombre de troupeaux est limité; leur élevage difficile; leur entretien assez coûteux. Cependant, jusqu'à ce jour, comme la consommation de la viande était fort restreinte, que les pêcheurs et leurs familles ne se payaient guère une tranche de bouilli que les dimanches et jours fériés, que l'*offre* par conséquent dépassait toujours la *demande*, le prix du bœuf, du mouton, du veau, celui du lait, du beurre, et même de la volaille, et des œufs, s'était toujours maintenu à un tarif des plus modérés. Du jour où des *gentlemen* d'outre-mer s'installèrent dans la contrée, il leur fallut se procurer chaque semaine d'énormes quantités de *beefsteaks* et de *mutton-chops*. Les poulets, les œufs, le beurre, le lait se trouvèrent monopolisés à leur usage. Les denrées

alimentaires ils les payaient, il est vrai, d'un bon prix ; mais des entrepreneurs de Christiansund étant venus accaparer tous les troupeaux, toutes les basses-cours, la *demande*, désormais, dépassant régulièrement l'*offre* des consommations alimentaires, — le prix de toute chose monta soudain à Kaufkirkler d'une façon absolument disproportionnée. Il n'y eut plus aucun rapport entre le modeste salaire que gagnait le pêcheur du hameau, et la cherté relative des objets de première nécessité. Il fallut renoncer au morceau de viande du Dimanche, à l'omelette au beurre, à la volaille des grandes fêtes et se contenter, tout comme dans la semaine, de pommes de terre et de harengs frais.

Il est vrai que pour consoler ses concitoyens, Ulrich leur expliquait, livres d'économie politique à la main, qu'il est prouvé par les meilleurs statisticiens que plus les denrées deviennent chères dans un pays, plus la richesse nationale augmente, cette majoration de la valeur de tous les produits contribuant à la longue au développement général du bien-être ; pour le moment, les habitants de Kaufkirkler ne mangeaient plus que de la soupe maigre, et leur seule ressource était de se dire que cet état de chose ne pouvait durer longtemps, qu'il était nécessairement transitoire. En effet, Ulrich Volkerschild comptait distribuer bientôt tout son patrimoine au peuple ; à partir de ce moment, évidemment, chacun pourrait se payer de succulents potages et de larges tranches de viande fraîche.



Ce jour, désiré, arriva.

Ulrich, ayant été entièrement payé de sa terre, par les Anglais, et ayant réuni les cinquante mille francs, qui lui venaient de ses biens-fonds, aux vingt mille, qui lui provenaient de la vente rapide de son portefeuille, —

fit annoncer un Dimanche matin, après le prêche, que la distribution intégrale de la somme de 50,359 couronnes, (soit 70,000 francs de notre monnaie) serait faite le Dimanche suivant, sur la place du village, en beaux écus sonnants et à parts égales, entre tous les habitants de Kaufkirkler.

Grande joie naturellement dans la contrée....

— « Ah! quel brave homme que cet Ulrich Volker schild! En voilà un, au moins, qui met réellement en « pratique les principes qu'il a toujours défendus! » disaient tous les paysans.

Et quelques voix ajoutaient :

— « Ce n'est pas comme son frère Waldémar, qui « lui aussi prétendait être l'ami du peuple, mais qui, « jusqu'à présent, de son patrimoine, n'a rien vendu et « rien distribué! »

En effet, Waldémar, esprit plus pratique et moins sujet aux emballements irréfléchis, n'avait pas l'air de vouloir suivre le généreux exemple d'Ulrich, et paraissait, au contraire, le blamer carrément des résolutions qu'il venait de prendre.

Chaque fois que ce dernier rencontrait son frère, il lui demandait :

— « Dis donc, Waldémar, comptes-tu faire aussi « quelque bien au peuple? Ta part de fortune, comment « vas-tu l'employer? Quand nous n'avions d'argent ni « l'un ni l'autre, tu n'étais pas le moins ardent à parler « de sacrifices et maintenant tu n'as pas l'air pressé de « les accomplir »....

— « C'est, » répondait Waldémar, « que je compte « réfléchir sérieusement avant d'agir et que je n'ai encore « rien décidé à ce sujet. Si tu as lu beaucoup Auguste « Comte, Bébel, Considérant, Prudhon, La Salle, Tolstoï, « surtout moi j'ai travaillé Le Play. Je ne sais trop « encore à quelles résolutions définitives me mèneront « ces études, mais, en tous les cas, il me semble certain

« que je ne ferai pas de mon capital le même usage que
« toi. Celui que tu préconises me paraît désastreux pour
« tout le monde. »

— « Et pourquoi cela, s'il te plaît? » répondait
Ulrich; « l'abandon de tout mon héritage à mes con-
« citoyens ne te semble-t-il pas une action belle et
« raisonnable? »

— « Très belle, peut-être, mais raisonnable, cer-
« tainement pas... Tu connais l'histoire du banquier
« Rothschild de Frankfort? »

— « Parfaitement : deux socialistes, en 1848,
« vinrent un beau jour lui demander de partager ses
« capitaux entre tous les citoyens de la Nation Allemande.
« Rothschild leur répondit : je possède en réalité une
« somme de 80 millions de florins, comme vous pouvez
« vous en assurer par mes livres. — Il y a 40 millions
« d'habitants dans ce pays; cela vous fait précisément
« deux florins par tête : en voici quatre pour vous
« deux..... et f..... iches moi la paix! »

— « Exactement. Et les deux compagnons une
« heure après, avaient été boire les quatre florins au
« cabaret d'en face et étaient tout aussi pauvres qu'a-
« vant leur visite et pas plus satisfaits.... »

— « Plus mécontents, même, je le sais, dit Ulrich,
« et je comprends l'apologue. L'anecdote est jolie,
« spirituelle; comme on dit aujourd'hui elle est *sugges-*
« *tive*; mais mon cas, avoue-le, n'est pas du tout celui
« du baron israélite..... »

— « Il y ressemble. »

— « Non! Car je me flatte, moi, de ne pas être
« un utopiste; et je comprends très bien qu'il faut
« d'abord établir une proportion raisonnable entre le
« capital à partager et le résultat à obtenir.

« Les quatre-vingt millions de Monsieur de Rothschild
« si gros qu'ils semblassent réunis (ensemble), ne con-
« stituaient plus qu'une *unité* dérisoire quand ils se

« trouvaient divisés entre quarante millions de mains.....
« Mais, ici, ce n'est pas du tout la même chose!...
« J'ai aujourd'hui une somme liquide de 70.000 francs
« dont je puis disposer pour le bien d'un seul hameau.
« Ce hameau est peu peuplé; très pauvre. Il ne pos-
« sède en tout (en comptant les hommes valides, les
« femmes, les enfants, les vieillards) qu'une population
« de deux cents habitants..... Or 70,000 francs divisés
« par 200, combien cela fait-il par tête? Trois cent
« cinquante francs, si je ne me trompe, ou bien 251
« couronnes et 79 öres. Et comme il y a la part des
« vieux et des enfants mineurs, qui ne peuvent guère
« en disposer par eux-mêmes, naturellement ces parts
« vont grossir d'autant celle de chaque famille. Exemple :
« un pêcheur avec sa femme et quatre enfants se trou-
« vera avoir aussitôt entre les mains une somme de
« 2100 francs, somme plus forte certainement qu'aucune
« autre possédée par lui jusqu'à ce jour. Le voilà dans
« une aisance relative; il pourra mieux outiller et armer
« des navires, ce qui lui permettra d'entreprendre des
« pêches plus lointaines et de gagner, par conséquent, un
« salaire plus considérable; sa femme à la maison,
« élèvera un porc, ou bien achètera une vache; les
« quelques terrains qu'ils possèdent vont être culti-
« vés avec soin; les enfants, ne devant pas travailler
« pour gagner quelques centimes, iront à l'école plus
« longtemps, ils y acquièreront une instruction plus
« complète, et deviendront par la suite de meilleurs
« ouvriers.....

..... « Les vieillards enfin, n'auront plus besoin de
« peiner leurs derniers jours, pour gagner de quoi
« subvenir à leur misérable existence..... Jouissant d'une
« petite fortune personnelle et apportant, de ce chef,
« une certaine somme dans le ménage, ils ne seront
« plus, comme aujourd'hui, à charge de leurs enfants
« ou de leurs petits-enfants dès que les forces les

« abandonneront..... Enfin je suis persuadé qu'avec ce
« simple *déplacement de richesse* de 70,000 francs
« notre hameau de Kaufkirkler se transformera entiè-
« rement..... et il me semble que si mon exemple
« modeste était suivi volontairement par tous les riches
« d'une grande nation et surtout d'un continent, si tous
« les propriétés individuelles servaient ainsi à l'usage
« commun, l'équilibre social serait établi du coup et
« personne ne souffrirait plus la misère! »

Ainsi parlait Ulrich Volkerschild; mais il ne parvenait pas à persuader Waldémar....

— « Je voudrais que tu aies raison, » répliqua ce dernier, « car, en ce cas, la question sociale serait
« bien moins difficile à résoudre qu'on ne le croit
« généralement. Néanmoins, et jusqu'à preuve du con-
« traire, je conserve mon opinion : tu fais fausse route.
« En abandonnant au peuple ta fortune, en lui sacri-
« fiant ton propre bien-être et toutes les jouissances
« légitimes que tu pourrais te procurer avec ton argent,
« non seulement tu ne feras pas le bonheur de tes
« semblables, mais, comme résultat final, tu augmen-
« teras leur misère! »

— « C'est impossible! »

— « Pardon, c'est très probable; car l'expérience,
« — même tentée dans ces proportions médiocres,
« dans les limites étroites de ce village, — amènera,
« j'en suis presque certain, le résultat suivant : une
« partie des braves gens qui auront participé à tes
« largesses et qui auront obtenu leurs 350 francs, les
« dépenseront aussitôt. Ils feront de cet argent en
« quelques semaines..... mettons en quelques mois, si
« tu veux,.... le même emploi que les deux ouvriers
« de Frankfort des quatre florins du baron de Roth-
« schild..... Ils les boiront ou les gaspilleront, et ils
« boiront et gaspilleront encore l'argent de leurs enfants
« et de leurs vieux parents;.... à moins que le gou-

« vernement ne s'en mêle et qu'il ne leur confisque pro-
« visoirement ces sommes, ce qui est invraisemblable.
« ... En tous cas, au bout d'un certain temps, ces
« prodigues n'auront plus rien de leurs 350 fr. et
« alors, ils retomberont dans leur paupérisme originel,
« qui leur paraîtra d'autant plus dur.... »

— « Eh! tant pis pour eux alors!.... » s'exclama Ulrich, « si c'est par leur faute! »

— « Soit, » fit Waldémar, « mais le fait n'en sera
« pas moins acquis, et la misère que par ta générosité
« tu vas tenter de supprimer de ce canton, n'en existera
« pas moins, tout comme autrefois. »

— « Evidemment. Mais remarque-le : notre popu-
« lation de Kaufkirkler est sobre, très sage, relative-
« ment instruite et intelligente. Le cas que tu prévois
« ne constituerait à tout prendre que l'exception; le reste
« du peuple jouirait d'un bien-être inconnu et d'une
« prospérité grandissante tous les jours.... »

— « C'est encore là, » répliqua Waldémar, « une
« erreur complète.... En donnant à *tous* les habitants
« de ce hameau la même somme, tu augmentes la
« *masse de métal* qu'ils auront dans leurs poches,
« mais tu ne les rends ni plus riches, ni plus heureux.
« Je comprendrais que cette somme de 70,000 fr. tu
« en fasses cadeau à une, à deux, à quatre, à dix
« familles, si tu crois. Ceux-là au moins possèderaient
« un capital *supérieur* à celui de leurs voisins, et pour-
« raient certainement profiter de tes bonnes intentions
« pour améliorer sensiblement leur sort. Mais si CHACUN
« devient propriétaire de la même masse monnayée, il
« n'y aura plus du coup aucun avantage pour personne.
« Les parents, il est vrai, disposeront momentanément des
« 350 fr. de leurs enfants mineurs; mais s'ils sont hon-
« nêtes et ne gaspillent pas, pour leur usage personnel,
« cet argent dont ils restent responsables, cela reviendra
« exactement au même : tous les pères de famille qui

« auront quatre enfants seront égaux entre eux; ceux
« qui en auront cinq ou six, ou sept, ou qui garderont
« chez eux de vieux parents infirmes, seront aussi dans
« des conditions identiques..... Le seul résultat que tu
« obtiendras sera celui-ci : que tous nos compatriotes,
« se *croyant* plus riches, voudront dépenser davantage;...
« les besoins de luxe augmenteront;... les exigences des
« femmes seront plus grandes;... et bientôt la privation
« d'un grand nombre d'objets, qui deviennent aussitôt
« indispensables, sera d'autant plus pénible. »

— « Voilà un raisonnement spécieux mais qui doit
« être complètement faux, » dit Ulrich; « car rien ne
« peut aller à l'encontre de ce fait certain et évident
« comme la lumière au soleil : que chaque habitant de
« Kaufkirkler ayant 350 fr. de plus dans sa poche est
« devenu riche de 350 fr. qui ne lui appartenaient pas
« et qu'il peut maintenant améliorer son sort d'autant
« de fois qu'il les possède! »

— « Et voilà précisément ce qui te trompe et où
« réside l'illusion, » répondit encore Waldémar. « Tu
« ne comprends pas donc, que du moment où *chacun*
« de nos concitoyens dispose d'une somme uniforme
« de 350 fr, par le même fait cette somme n'en vaut
« plus que 300 d'autrefois et peut-être 250? »

— « Non, j'avoue que je ne saisis pas pourquoi »

— « Parce que le métal monnayé, — (que ce soit
« du platine, de l'or, de l'argent, du nickel, du cuivre,
« peu importe), — n'est simplement qu'une représenta-
« tion conventionnelle des autres richesses de la Terre
« et un moyen plus facile d'en échanger les produits.
« Du moment où *tout le monde* aurait un louis d'or
« dans la main, cette pièce ne serait plus un objet
« assez rare, et personne n'échangerait son blé, son vin,
« sa bière ou ses bestiaux contre ce minéral sans valeur,
« comme il ne viendrait en tête à personne de troquer
« ses produits contre les cailloux de la grand'route. Si

« la valeur des métaux, (et des billets fiduciaires qui
« les représentent), était entièrement annulée, il faudrait
« forcément en revenir aux trafics primitifs des peuples
« barbares, on payerait les objets en nature; une paire
« de souliers contre un poulet, un veau gras contre un
« habit d'hiver, un bouquet de fleurs contre un journal
« du soir..... Enfin, le système des sauvages de l'Afrique
« centrale, — ce qui n'est pas commode! »

— « Je le reconnais.... Mais je ne vois pas en
« quoi le partage de mes biens..... »

— « Attends, nous y voilà..... *Tous* tes concitoyens,
« les habitants de Kaufkirkler, vont donc posséder 350
« francs, grâce à ta générosité. S'ils ne dépensent pas
« cet argent, et le mettent dans un sac, sans en jouir,
« — hypothèse du reste peu probable , — c'est là un
« capital mort, sans valeur active : tout autant vaudrait
« leur donner des cailloux. Maintenant, s'ils échangent
« cet argent *entre eux*, pour leurs transactions ordi-
« naires, fatalement cette abondance disproportionnée
« de métal monnayé fera monter le prix de tous les
« objets dans le village, sans en augmenter le nombre
« et la qualité : par conséquent nos compatriotes n'en
« seront pas plus riches d'un sou.

« Et enfin s'ils font circuler, par des achats, ces
« sommes dans les villages voisins, dans la province,
« dans le pays tout entier, alors le résultat pour le
« bien-être de chaque habitant de Kaufkirkler, sera
« insignifiant et dérisoire; cette somme de 70,000 fr.
« se noiera dans le tourbillon des capitaux universels;
« trop faible, trop médiocre, leur aisance momentanée
« donnera lieu à plus d'inconvénients que d'avantages
« comme je le disais tout à l'heure, le besoin de luxe,
« de confort se développera dans le hameau et nos
« braves pêcheurs sentiront d'autant plus leur misère
« par la suite..... »

— « Peut-être si, seul, j'étais à partager ainsi mes

« biens. Mais si le grand Tolstoï finissait par faire
« école? Si, suivant à la lettre les recommandations et
« les préceptes de l'Évangile, toute la Norvège, toute
« l'Europe partageait ses biens à mon exemple?... »

— « D'abord, interrompit Waldémar, je t'en prie,
« ne mêle pas l'Évangile à cette affaire... Tolstoï, et
« toi, et vous tous qui prétendez l'expliquer et l'appli-
« quer à la lettre, je vous prouverai, quand vous
« voudrez, que vous ne saisissez pas du tout le sens
« de ce Livre sublime et que d'un cas *particulier* et
« *spécial*, comme celui du jeune homme de Béthanie,
« vous en arrivez à déduire des conclusions absolument
« erronées — mais laissons cette question spéciale.... »

— « Parce qu'elle te gêne, parbleu! »

— « Parce qu'elle n'a rien à faire avec le Socia-
« lisme et l'économie politique des temps modernes....
« Je prétends, moi, que si, selon ton rêve, TOUS les
« « capitalistes » distribuaient leurs richesses à *parts*
« *égales* à TOUS les « Prolétaires », à ceux qui ne
« possèdent RIEN — (et remarque d'abord combien ce
« partage serait compliqué, car, suivant l'heureuse
« expression d'un Français spirituel on est toujours le
« Rothschild de quelqu'un; mais n'importe!), je pré-
« tends, moi, que la situation sociale du monde entier
« se trouverait empirée à un tel point que de vivre
« sur cette planète deviendrait tout à fait insupportable.
« La richesse égale pour tous, c'est par le fait même
« la misère égale pour tous.... Et si TOUT LE MONDE
« avait de l'argent, . . . c'est exactement, comme si per-
« sonne n'en possédait.... Tu ne comprends donc pas
« cela, mon cher frère? »....

— « Je comprends, mon cher frère, qu'après avoir
« prodigué au peuple les protestations de dévouement
« et de sympathie quand tu attendais comme moi l'héri-
« tage de nos parents, il te semble un peu dur aujour-
« d'hui de te dépouiller de tous tes biens en sa faveur! »

— « Moi? pas du tout! Mais j'attends pour lui
« venir sérieusement en aide, qu'il soit entièrement
« ruiné par des utopistes comme toi. »

— « C'est ce que nous verrons, égoïste visionnaire! »

— « Oui, c'est ce que nous verrons, — plus rapi-
« dement que tu ne te le figures, — anarchiste de
« bonne foi! »

Là dessus, Ulrich et Waldémar se quittaient, indignés,
furieux et, comme il advient toujours dans des discus-
sions semblables, sans être convaincus ni l'un ni l'autre.

II

Ce fut donc le Dimanche suivant, sur la grande
place de Kaufkirkler que la distribution de la fortune
d'Ulrich Volkerschild commença.

L'Ancien du village (ce qui correspond là-bas au
Maire ou au Bourgmestre) avait fait placer de grandes
tables tout auprès de l'Eglise. Sur ces tables, Ulrich
vint lui-même vider pendant l'office sept grands sacs
de cuir, qui contenaient chacun dix mille francs d'argent
monnayé. Ces sacs avaient été apportés sur un chariot
de la ville voisine, où se trouvait une succursale de la
Banque, laquelle avait consenti volontiers à échan-
ger en autant de couronnes les bank-notes anglaises
qu'Ulrich avait reçues en paiement des nouveaux
propriétaires.

Aidé par deux vieux pêcheurs, très honnêtes, et
par le maître d'école, il fit ensuite deux cents tas de
251 couronnes 79 öres, soit 350 fr.; et après les avoir
rangés symétriquement sur les tables, Ulrich, qui joignait
à son bon cœur, une grande modestie, chargea l'Ancien
du village de faire la répartition générale, ne voulant
pas assister à cette opération....

— « C'est un acte de justice sociale que j'accom-

« plis, » disait-il ; « une simple restitution d'un plus
« riche envers des plus pauvres. Je ne veux pas que
« mes concitoyens se croient obligés de me remercier.
« Je ne leur fais pas une aumône J'établis un
« principe et je donne un exemple. Et pour bien le
« prouver à tous, avant de m'éloigner, je prends moi-
« même la première part, soit les 350 fr. qui me revien-
« nent, comme la deux centième partie de ce capital,
« puisque je suis moi-même un des deux cents habi-
« tants de ce village — et le plus pauvre aujourd'hui
« probablement, car sauf les habits que j'ai sur le corps,
« il ne me reste plus rien en ce moment. »

— « C'est parfaitement juste, » lui dit l'Ancien du village.

Ulrich s'éloigna et bientôt tous les habitants valides, les hommes, les femmes, les enfants se groupèrent autour des tables, attendant leur tour pour recevoir l'argent.

L'acte s'accomplit avec un certain décorum et avec le calme d'une population à qui on restitue son bien — et non pas avec l'empressement avide de mendiants qui vont émarger un subside au bureau de bienfaisance. Chaque chef de ménage est appelé à haute voix, d'après l'ordre alphabétique de son nom. Il s'avance, accompagné de sa femme et de ses enfants. Il touche autant de fois 350 fr. (251 couronnes et 79 öres) qu'il a de membres vivants dans sa famille et signe un reçu sur un registre *ad hoc* que lui présente l'Ancien.

S'il y a des absents, des malades, des infirmes, ou des pêcheurs en voyage, c'est le plus proche parent de ceux-là qui vient toucher la somme en leur nom. Cinq ou six ne répondent point à l'appel.... Leurs parts sont mises soigneusement de côté, dans des sacs, pour leur être délivrées plus tard. L'Ancien, le maître d'école et le pasteur protestant du hameau prennent leurs parts les derniers, et, avant de lever la séance, l'Ancien a soin de demander à haute voix si

aucune protestation ne s'élève parmi la foule, si tout le monde a bien la même somme dans sa poche.

Chacun est satisfait. Personne ne réclame. Et cette population, très digne, décide simplement alors, sur la proposition du maître d'école, de voter publiquement avant de se disperser, l'ordre du jour suivant rédigé par ce dernier :

*« La commune de Kaufkirkler, réunie sur la
« place du village le 7 novembre 18... constate que
« le citoyen Ulrich Volkerschild, fidèle aux promesses
« qu'il avait faites autrefois, vient d'accomplir un acte
« loyal de justice égalitaire; qu'il a restitué à tous
« les habitants et fait distribuer à parts égales la partie
« des richesses accumulées par ses parents dont il se
« trouvait être le détenteur; et qu'appréciant hau-
« tement l'exemple qu'Ulrich Volkerschild donne ainsi
« à sa province, à la Norvège, au monde entier, elle
« espère qu'il en sera de même partout, dans tous
« les pays. »*

Cet ordre du jour fut voté, — (non pas, comme on pourrait le croire, par de bruyantes acclamations; les Norvégiens n'ont pas, grâce à Dieu! le tempérament de ces foules hurlantes et tapageuses, qui s'emballent à tout propos, comme nos populations latines) — cet ordre du jour fut voté simplement par chacun, en se découvrant la tête, pour les hommes, et en s'inclinant pour les femmes... puis, sans autre démonstration de joie ou d'enthousiasme, tout le monde rentra au logis.



Cependant Ulrich les contemplait de loin s'en aller, ces bons habitants de Kaufkirkler, et il constatait que leurs figures ne resplendissaient pas d'une joie folle, comme on aurait pu s'y attendre. C'est qu'en effet, pour un grand nombre, il y avait comme un regret au cœur....

Depuis plusieurs jours ils savaient que 50,359 couronnes, ou 70,000 fr., divisées par 200 donnaient 250 couronnes 79 öres, ou 350 fr. à chaque villageois. Mais ils ne s'étaient pas très bien rendu compte à quelle masse d'argent pouvait correspondre pareille somme. Généralement ils étaient si pauvres, qu'ils ne voyaient guère passer par leurs mains que dix ou vingt couronnes à la fois et ainsi un chef de famille qui avait neuf petits enfants, un vieux père demeurant chez lui, une vieille tante et sa femme, devait toucher douze parts, soit 3021 couronnes et 48 öres, ou 4,200 fr. Or il s'était figuré que ce capital représentait un si énorme tas de métal monnayé qu'il avait amené avec lui un chariot attelé d'un de ces petits chevaux agiles du pays. Il fut très désappointé de voir que toute la somme qui lui revenait pouvait facilement tenir dans une petite brouette. Un autre, étant veuf avec deux enfants, avait pris un grand sac à pommes de terre pour y enfermer son bien. Tout étonné celui-là encore de s'apercevoir qu'une serviette avait suffi. Mais la plus ennuyée, — parce que le village entier se moquait d'elle — fut une jeune fille, orpheline de père et de mère, n'ayant qu'une seule part à recevoir, et qui s'était munie d'un seau à traire les vaches.... C'est qu'elle croyait sérieusement qu'on allait le lui remplir tout entier d'argent ! La pauvre eut les larmes aux yeux quand elle vit qu'il n'y en avait même pas de quoi garnir le couvercle !

— « C'est étrange, » se dit Ulrich, « moi qui m'imaginais que mes compatriotes seraient tous enchantés : « les voilà presque tristes ; il y a comme une désillusion « dans leurs regards.... A quoi donc pouvaient-ils s'attendre de plus, et n'ai-je pas tenu entièrement les « promesses que je leur avais faites ? »....

Cependant un seul citoyen paraissait au comble de la joie : c'était le cabaretier Johan. Jamais depuis qu'il était établi à Kaufkirkler, il n'avait fait une recette

égale à celle de ce jour là ! En effet, beaucoup de pêcheurs voyant pour la première fois un aussi grand nombre de couronnes entre leurs mains, s'empressèrent d'aller acheter à Johan des mesures d'eau de vie, qu'ils portèrent aussitôt à leurs maisons et à leurs bateaux, pour leurs futures campagnes de pêche. De plus ce jour là, le cabaret ne désemplit pas jusqu'au soir, et l'Ancien du village dut faire dresser un certain nombre de procès-verbaux pour ivresse, chose qui, dans cette commune, n'arrivait presque jamais.

Le Pasteur protestant ne fut pas satisfait de ses ouailles ce dimanche : à l'office du soir il ne vint presque personne.

Et le Maître d'école, le lendemain, ne vit arriver aucun élève à la classe. Les parents, sur les capitaux empochés, avaient presque tous donné quelques sous à leurs enfants, et ceux-ci passèrent la journée joyeusement à jouer aux billes.

Mais ce ne furent là que de bien petits inconvénients en comparaison d'autres incidents plus graves qui bientôt se passèrent à Kaufkirkler.

Et d'abord, comme depuis l'arrivée des Anglais acquéreurs des biens d'Ulrich Volkerschild, tout le monde, ou à peu près, avait été privé de viande de boucherie et de volaille, il y eut une réaction générale de tous les estomacs affamés et les ménagères de chaque famille exigèrent aussitôt qu'une certaine somme leur fut allouée sur chaque part, afin de procurer à leurs enfants des repas succulents et variés. Pendant quelques jours on se payait des « veuleries » comme jamais il n'y en avait eues, de mémoire de vieillards, dans la commune. Et le porc frais, et l'oie grasse, et le canard sauvage figurèrent au menu quotidien de chaque chaumière. Plus de harengs salés ou de poissons de rebuts, comme d'habitude. Des saumons superbes, et des truites de premier choix, s'il vous plaît ! « Quand on a de l'argent

« plein les poches, c'est bien le moins qu'on en profite, « parbleu ! » disaient tous ces pauvres gens, dont la gloutonnerie n'avait jamais été à pareille fête ; et c'était plaisir, vraiment, de passer, sur le coup de midi, à travers les rues du hameau tant le fumet des cuisines décelait d'appétissantes promesses..... Il est vrai que quelques mécontents protestaient déjà, en disant que cela ne pouvait pas durer ainsi, et qu'il était inutile et nuisible d'habituer les enfants à une nourriture aussi substantielle, si celle-ci ne pouvait pas leur être continuée par la suite... Mais ils étaient rares ceux-là qui donnaient raison à ces oiseaux de mauvais augure. Un besoin de ripaille tenait tout Kaufkirkler et c'était à qui songerait le mieux à se remplir le ventre...

Ce premier excès amena bientôt deux résultats : d'abord plus personne ne trouva de goût au travail quotidien, au pénible labeur de la pêche qui constituait la seule industrie de ce misérable hameau. — Que la mer fût belle, ou les vents favorables ; n'importe : les barques restaient affalées sur le rivage, les voiles ballant le long des mâts ; — puis les provisions de luxe, déjà si chères, augmentèrent encore dans des proportions énormes, et toujours pour la même raison ; que la *demande* à Kaufkirkler dépassait l'*offre* de beaucoup.

Ah ! par exemple ! — ce fut le beau temps des entrepreneurs étrangers, des revendeurs en gros, des agents d'affaires de Christiansund, qui se jetèrent sur la contrée comme autant d'oiseaux de proie, accaparèrent toutes les denrées d'un coup, par des spéculations hardies, puis, sans crainte d'aucune concurrence, débitèrent ces marchandises en détail à des prix fantastiques.

Jamais dans la province on n'avait vu chose pareille ! Et les paysans n'y comprenaient rien : comment ? une poule qu'ils avaient vu céder par leur voisin à un commis de l'entrepreneur pour la somme de 2,50 fr.,

était revendue au marché sept et huit francs!... Et elle trouvait acheteur à ce prix là!... Tout le monde s'indignait, protestait.... mais finissait par payer! — C'était à ne pas y croire! Et pourtant le fait était tout naturel : il provenait simplement, qu'en ce moment là, trop d'argent monnayé se trouvait en possession de trop de monde.... Par conséquent, au paysan éleveur de bétail ou de volaille on donnait *moins* et l'acheteur en détail payait *plus* que la valeur réelle des objets. — Un seul individu en profitait ; l'intermédiaire, le spéculateur intelligent et rapace, qui n'était pas du pays, et qui en emportait l'argent.

Quelques esprits sages tâchèrent de réagir contre ces abus. Ils voulurent prêcher d'exemple et ne s'adresser pour leurs achats de blé, de viande et de légumes que directement au paysan.... Mais, là encore, le résultat ne répondit pas à leurs efforts. Pour la quantité de vivres que Kaufkirkler consommait actuellement il était impossible de recourir seulement aux éleveurs d'alentour... Il fallait faire venir la plupart des denrées de beaucoup plus loin ; c'étaient les négociants en gros qui, seuls, pouvaient se charger de ce soin et qui, seuls (naturellement), réalisaient les bénéfices.

Conclusion : comme première manifestation de la richesse universelle à Kaufkirkler on constatait : 1° Une notable diminution du travail général et de la bonne volonté de chacun à gagner son pain quotidien ; 2° le renchérissement formidable de l'alimentation faisant sortir une somme relativement énorme de la poche des habitants, l'engouffrant dans celle, plus vaste, de deux ou trois trafiquants sans vergogne, qui emportaient leur butin loin de la contrée.

Ce résultat avait été prévu par Waldémar Volkerschild dans ses conversations avec son frère ; mais peut-être n'avait-il pas cru avoir si promptement raison. Du reste bientôt d'autres ennuis surgirent qui vinrent encore

prouver à tous combien il avait vu sagement les choses
et combien il avait été sage de ne pas imiter Ulrich
dans sa folie généreuse.

(A suivre)

Comte EMÉRIC DU CHASTEL





SAINT JEAN BERCHMANS

AU PÈRE OLIV. FÉRON, S. J.

*Vieillards à cheveux blancs, invoquez le jeune homme ;
Demandez-lui conseil, mères aux fronts pensifs ;
Que votre bouche avec un saint respect le nomme,
Prêtres qui nous montrez les périlleux récifs...*

*Allez à la froideur de cette âme économe,
Rêveurs au cœur brûlé de désirs excessifs ;
Lutteurs ivres de bruit, que la foule renomme,
Saluez ce héros des prodiges passifs !*

*Allez à lui, vous tous qu'il devrait mal comprendre,
Vous à qui dans sa route il ressemble si peu :
Ses mains ont les trésors de sagesse à répandre :*

*Dieu lui montre la terre et son oreille peut
De ce cloître où la paix de l'infini l'inonde
Oùir distinctement battre le cœur du monde.*



L'ATTENTE

A. M. A. CHAUFFARD

*O Dieu de l'Évangile et de l'Apocalypse,
La terre est votre longue et douloureuse éclipse ;
Vous êtes parmi nous, sans qu'on vous puisse voir
Sinon par un effort de la foi, de l'espoir...
Seigneur, patiemment nous attendons le soir,
Nous attendons cette heure
Où sur les froids débris de l'humaine demeure,
Vous paraîtrez — soleil absolu du ciel noir !*



LE CHRIST INFINI

A MONSEIGNEUR CARTUVVELS

*Je suis devant le Christ infini : je l'adore
Au ciel, dans le passé terrestre, sur l'autel...
Ma foi, le dépouillant du voile accidentel,
Le regard en la sphère où par Lui tout se dore ;*

*Je ne puis pas — devant l'Hostie — aux pieds d'un Dieu
Dont l'unique séjour soit ce point de l'espace :
Je suis devant le Christ infini qui dépasse
Tout l'humain horizon, toute époque et tout lieu.*

*En m'inclinant devant l'autel de ma paroisse
Je m'incline devant le Christ présent partout :
Sur les nouveaux autels érigés n'importe où,
Il vient, pour que le peuple adorateur s'accroisse ;*

*Et ce Christ est celui de Nazareth : je vois
Son travail aux côtés de Joseph, de Marie ;
Et ce Christ est celui du Calvaire : meurtrie,
Mon âme suit le plus douloureux des convois...*

*Je contemple mon Christ infini ; je l'exalte
Avec les cœurs pieux auxquels ma foi répond,
En un rêve joignant, de l'Espagne au Japon,
Les mystiques sommets où mon esprit fait halte ;*

*J'unis ma faible voix au cœur universel
Dont les accords du fond des temps lointains murmurent :
Les prophètes, les rois, le peuple juif s'émurent
Et par les psaumes préludèrent au missel ;*

*J'écoute les martyrs des époques prochaines,
Ayant teint de leur sang l'autel du divin Cœur,
Prolonger leur hommage aux pieds du Christ vainqueur
Lorsqu'il apparaîtra forgeant au mal des chaînes ;*

*Je vois, j'entends nos fils — tous ceux qui n'auront pas
Imprimé sur leurs fronts le signe de la Bête —
Vers un autel encor, tremblants, porter leurs pas,
Devant l'Hostie avec amour courber la tête*

*Et — la dernière Messe avant paye leur dette —
Monter, en achevant les hymnes d'ici-bas;
J'écoute enfin le chœur céleste qui répète :
« Gloire au Christ infini par delà le trépas! »*



LA VIE ET LA MORT

*La vie est le sentier qui mène au but céleste :
Dieu l'a bordé de fleurs et semé de cailloux ;
Foulons le cailloutis pénible d'un pas lesté —
Et près des fleurs faisons nos haltes... à genoux!*

*La Mort, peine divine, est l'effroyable roche
Qui doit nous écraser le corps, le cœur, l'esprit...
La roche branle : seul, devant sa chute proche,
Le saint — chez qui tout mal fut réparé — sourit.*

JEAN CASIER





RÉCETTES DE THÉÂTRE

VICTORIEN SARDOU

(à propos de la 400^e de *M^{me} Sans Gêne*
et de la 100^e de *Gismonda*)

A M^r Alf. D.

LE critique dramatique de « l'Echo des phosphates », si ce n'est pas celui de « la Revue des Cyclistes », a dit, l'autre jour, en sortant d'une représentation de *Gismonda*, ce mot désormais historique : Enfoncé, Ibsen ! Ce critique était plein de sagesse. M. Sardou vient tout simplement de triompher du naturalisme et du symbolisme, des auteurs chers à Antoine et des auteurs chers à Lugné-Poé. Et sa victoire a sauvé l'avenir du génie national. Dans les mains de ce prestigieux dramaturge, l'esprit français va redevenir « éminemment parisien » et d'une clarté à éblouir M. Sarcey lui-même. Nous allons enfin revivre les jours heureux où régnaient le vaudeville à couplets et l'opérette à grand spectacle, où il n'était pas encore question de la Norvège ni du symbole, où les spectateurs étaient d'âme simple et digéraient sans inquiétude.

Et je ne veux pas être le dernier à féliciter de ce triomphe l'heureux auteur et le plus heureux directeur et moi-même, le tout-à-fait heureux critique, dont le

métier va se trouver, du même coup, singulièrement facilité. Car je vais pouvoir vous raconter les pièces sans effort et avec la certitude de les comprendre. Elles sont simples : on n'y sent pas le moins du monde le frisson du mystère. Elles sont très bien faites : nous n'avons pas, à les entendre, de surprise désagréable et nous les trouvons exactement telles que nous pensions qu'elles seraient. Elles sont écrites sans prétention : la duchesse d'Athènes au XIV^e siècle, l'Empereur Napoléon I^{er} et une blanchisseuse y parlent à peu près le même langage, le langage « éphémère » qui a eu cours en 1894 sur le boulevard. Enfin, ce théâtre est un excellent article d'exportation. Vainqueur de l'étranger en France, M. Sardou va vaincre l'étranger chez lui. Et mon patriotisme, en dernier lieu, peut bien féliciter la France, sinon la littérature française.

Et ce ne sont pas seulement des pièces qui amusent, ce sont des pièces qui instruisent. M. Sardou instruit les foules à la façon de Dumas père. Car dans ses drames, il y a autre chose que le drame, il y a quelquefois tant d'autres choses qu'il ne reste plus de place pour le drame lui-même. C'est le cas de *M^{me} Sans Gêne*. Les aventures extraordinaires de l'héroïne, au prologue blanchisseuse, au dernier acte duchesse et favorite de l'Empereur, ne sont au fond qu'un prétexte à mettre en scène l'Empire. Les habiles ne suivent pas la mode : ils la prévoient et la devancent. Grâce à M. Sardou, Napoléon a retrouvé auprès du public une partie de son ancienne popularité. A la vérité, on l'a bien un peu déguisé pour qu'il réussisse encore à nous plaire. On a accommodé ce géant à notre taille et on lui a ingénieusement prêté nos petites passions. C'est un empereur d'opérette, c'est un empereur « en bourgeois ». Un Napoléon courtisé par une blanchisseuse et trompé par sa femme ; un

Napoléon qui fait des potins et qui se cache derrière les canapés : voilà qui nous étonne un peu. Mais nous avons tort de nous étonner. « Nous avons changé cela, » disait ce médecin de Molière qui plaçait le cœur à droite. M. Sardou, aidé de M. Lévy, a changé l'histoire. Le vrai Napoléon, c'est le « Napoléon intime » ; le faux, c'est le Napoléon de la légende. Celui-ci sans doute a bien remporté quelques victoires et fait quelques conquêtes ; mais victoires et conquêtes, pour l'historien consciencieux, n'ont aucune importance : le caractère seul est important. Et direz-vous qu'il n'est pas caractéristique, ce Napoléon en robe de chambre qui tisonne le feu avec fureur, mange le dessert avant la soupe et puise nerveusement dans sa tabatière ? Il était bon de descendre sur la scène du vaudeville, à côté de M^{me} Réjane, le Napoléon de la colonne, ne fût-ce que pour le dégeler, et M. Sardou est une manière de grand historien qui ne raconte pas l'histoire à l'usage de tout le monde, mais qui la découvre à l'usage de son théâtre.

Encouragé par son dernier succès et rendu plus audacieux, M. Sardou a, cette fois, transporté la scène de son drame annuel à Athènes, mais à Athènes au XIV^e siècle. Ni vous, ni moi ne connaissons cette époque ; et les historiens peut-être ne la connaissent pas non plus. Rassurons-nous, M. Sardou ne la connaît pas davantage. Et aussi bien, il s'en préoccupe peu. Que son héroïne vive au quatorzième siècle ou sous le premier Empire, elle a toujours le même langage très ordinaire et les mêmes extraordinaires aventures. Ce sont les « jeunes » qui prétendent que le milieu doit influencer sur le drame, et les pièces des jeunes ne dépassent jamais la trentième. Aux yeux d'un dramaturge expérimenté, le milieu n'est esquissé que pour amuser le spectateur, quand il n'y a pas d'action, ou pour laisser à l'action, quand il y en a une, toute liberté d'aller jusqu'à l'in vraisemblance. C'est le drame qui

nécessite le milieu. On ne croirait guère et on ne s'intéresserait pas du tout, sans doute, aux aventures d'une de nos contemporaines, qui, tout en se disant très fière, se refuserait à tenir sa parole et tomberait amoureuse d'un rustre, après dix minutes de conversation. Mais Gismonda est une Vénitienne et cela se passait en 1410. Que répondre à cet argument? On aime mieux y croire que d'y aller voir. M. Sardou est un très habile homme : ah! qu'il est habile, M. Sardou! A la vérité, quelques historiens lui reprocheront de ne pas leur avoir donné ce tableau d'histoire qu'il leur avait promis; quelques archéologues, d'avoir prêté au Parthénon plus de colonnes qu'il n'en avait en réalité; quelques philosophes, d'avoir négligé le sens général et la poésie curieuse de cet âge de l'humanité... Mais les historiens, les archéologues et les philosophes ne font pas la loi au théâtre : c'est le public qui la fait. Qu'importe qu'on satisfasse les délicats, puisqu'au reste rien ne saurait les satisfaire. Car chacun sait qu'il faut mépriser le public pour le dominer.



Le mépriser, c'est-à-dire ne pas s'exagérer ses exigences. Au fond, il est bon enfant : il se montre facile à contenter. Il ne va au théâtre, disait D'Ennery qui avait une esthétique simple, que pour rire ou pour pleurer. Il faut donc et il suffit que de neuf heures à minuit, il rie ou il pleure; le mieux serait qu'il rie et qu'il pleure. A ce but, tous les procédés sont bons et les meilleurs sont ceux qui ont déjà réussi, parce qu'ils ont quelques chances de réussir encore. Avec une tranquille et sereine opiniâtreté, il convient de s'en tenir à ceux-là. Prenons les vieux sujets et les vieilles recettes : rajeunissons-les en les simplifiant. Car c'est une façon d'être original que de savoir mépriser l'originalité.

Il y a d'ailleurs des sujets qui s'imposent à l'écri-

vain dramatique soucieux du succès et du goût de ses contemporains : il y a des sujets à la mode. Il faut être assez habile pour les découvrir et assez audacieux pour ne pas en inventer d'autres. Que de *M^{me} Sans Gêne* j'ai vues avant d'avoir vu la trois cent soixante et unième représentation de *M^{me} Sans Gêne* au Vaudeville ! Il y a quelques années, *M^{me} Sans Gêne* se jouait à l'Ambigu et s'appelait *M^{me} la Maréchale*. Et c'était bien la même grosse commère indulgente et bavarde, déplacée mais non dépaysée par les caprices du hasard dans un milieu de noblesse et de traditions. Supposez qu'une Madame Angot soit devenue duchesse : vous saisissez bien tout ce que ce contraste a de réjouissant et de savoureusement imprévu. M. Sardou l'a saisi peut-être avant vous et certainement après M. Lemonnier. Et il n'a pas craint de transporter ce comique facile, qui fait pâmer les galeries supérieures, sur une scène plus distinguée et plus aristocratique, devant des « snobs » qui devaient en rire parce qu'ils n'y étaient point habitués. Et puis, il a compté sur l'esprit de *M^{me} Réjane* pour adoucir et « parisianiser » un peu l'esprit du Boulevard du Temple. Car il savait bien qu'elle a des gestes qui valent les plus jolis « mots » : oh ! l'ineffable coup de pied qu'elle lance dans sa longue traîne pour s'en débarrasser, l'inattendu contraste d'une camisole sur un manteau de cour, le charme délirant des mots d'argot dans une bouche de duchesse...

Il y a là de quoi faire courir tout Paris, et, pour le retenir, il suffit de l'intéresser à un drame quelconque, le premier inventé, le plus invraisemblable et le plus superficiel. Car quand on a ri, n'est-ce pas ? on est désarmé. Aussi, après deux actes et demi de cette gaieté légère, *M^{me} Sans Gêne* tourne brusquement au tragique. Comment ? C'est le secret de M. Sardou. Il n'est pas besoin du reste que cela se

suive. Il suffit que le héros du drame futur apparaisse de temps en temps dans les premiers actes de comédie. Nous avons vu, dès le Prologue, un royaliste étranger, poursuivi par les soldats de la Révolution, se faufiler dans la boutique de la blanchisseuse sympathique. Cet émigré, oublié à peu près, nous apprenons au second acte qu'il est devenu amoureux, dix ans plus tard, de l'impératrice Marie-Louise, et qu'il veut la voir avant de partir pour un exil définitif. Et pendant tout le troisième acte, nous nous demandons avec anxiété s'il la verra, s'il la verra sans danger et si Napoléon, réussissant à surprendre l'intrigue, ne réunira pas dans un même châtiment le diplomate infidèle et l'épouse coupable. Nous en serons quittes pour la peur, car le diplomate n'est pas infidèle puisqu'il sert son pays et l'épouse n'est pas coupable puisqu'elle n'a avec le diplomate que des relations diplomatiques. Cette double innocence éclate au quatrième acte pour la plus grande joie de l'Empereur, de la blanchisseuse et du public. Le drame s'achève en une réconciliation générale : le spectateur, qui est sans haine, souhaite qu'on se réconcilie au dénouement. Au fond, de drame, il n'y en a que l'ombre : il n'y a qu'une combinaison de circonstances bien agencées qui font qu'on croit longtemps qu'un drame va venir. Et cette attente est délicieuse, tandis que le drame serait nécessairement triste. M. Sardou sait admirablement ce qui nous fait plaisir et a cette habileté suprême de ne nous donner rien de plus.

Il y a un drame dans *Gismonda* et c'est triste. Un roturier aime une duchesse et finit, à force d'amour, par s'en faire aimer. Ce sujet n'est pas nouveau. Il est vieux comme le dix-neuvième siècle. C'est le sujet de *Ruy Blas* et, plus récemment, du *Maître de Forges*. Mais il est d'un effet certain sur un public démocratique. Car les démocrates laissent vivre en eux une passion singulière et tenace pour les grandes dames, « les très grandes dames »,

comme dit le candide Buridan. Une fois choisi ce sujet populaire, la pièce est admirablement aménagée, avec un art élémentaire et sûr. Au premier acte, une circonstance fortuite — oh ! combien ! — rapproche le séduisant roturier de la fière duchesse : Almério arrache aux fauves l'enfant de Gismonda. Au deuxième acte, la fière duchesse résiste au vœu qu'elle a fait d'épouser le séduisant roturier, sauveur de son enfant. Au troisième, elle y cède. Au quatrième, elle le sauve à son tour. Et au cinquième, elle l'épouse. C'est tout-à-fait simple et tout-à-fait clair. Chaque fin d'acte est une surprise. Et au troisième acte, se place naturellement la grande surprise, la « scène à faire ».

Car, dans *Gismonda* comme dans *M^{me} Sans Gêne*, la « scène à faire » est faite ; elle est faite inexorablement. Il n'y a rien d'imprévu, pas même la façon dont elle est faite, pour ceux qui ont l'habitude de ce théâtre à surprises. C'est la scène à revirement : vous vous lasserez de l'entendre avant que les auteurs « aimés du public » se lassent de la faire. La recette en est bien connue. Le personnage de qui dépend le sort du héros et de la pièce, arrive en scène avec les sentiments qui ont été exposés, expliqués, et confirmés par des menus faits durant les premiers actes : il en sort avec des sentiments tout opposés qui rendent nécessaire le dénouement désiré. En vingt minutes, il fait volte-face complète. C'est très amusant et ça nous fait voir — jusqu'à ce que nous y pensions un peu — la vie simple et toute facile. Napoléon est dans une colère terrible contre M^{me} Sans Gêne qui compromet par ses allures de marchande des Halles la dignité de sa cour : il la voit et elle lui parle : il en fait sa favorite. Gismonda déteste Almério qui a eu l'audace de lever les yeux sur elle : elle le voit et il lui parle : elle en fait son mari. « Ce qu'il fallait démontrer, » comme disent les géomètres. Tout le drame est concentré dans cette scène. Tous les senti-

ments y sont exprimés dans leur irréductible intensité. Et pourtant le dénouement sort de là comme un diable d'une boîte. C'est d'un mécanisme ingénieux et précis. Un enfant peut le faire marcher.



Les personnages dans les pièces de M. Sardou ont donc un singulier rôle qui est, à dire le vrai, de n'en avoir point. Une fois le milieu esquissé, le sujet choisi, les principales scènes indiquées, ils sont comme enfermés dans un cadre rigide d'où, sagement, l'auteur ne leur permet pas de sortir. La liberté, c'est-à-dire la vie, dès qu'ils naissent, leur est enlevée. Ils n'ont point de révolte, car ils sont admirablement disciplinés. Ils marchent au feu de la rampe comme les grenadiers du grand Frédéric. Ils font à l'heure dite les gestes qu'il faut, disent les paroles qu'on attend, nouent et dénouent avec une netteté singulière et prévue les intrigues les plus compliquées. Le bon Séraphin ne créait pas de marionnettes plus perfectionnées pour amuser notre enfance, que M. Sardou pour distraire notre jeunesse.

Car notre grand dramaturge compte sur nos grandes comédiennes pour insuffler à ces fantoches de bois la vie qu'il a oublié d'y mettre. On a dit qu'il ne faisait ses pièces que pour elles ; par reconnaissance, elles collaborent avec lui : elles achèvent les pièces qu'il a commencées. Elles y mettent cette personnalité éparse et composite qu'elles ont acquise peu à peu, en jouant leurs rôles à succès. Et par un subtil détour, les héroïnes de M. Sardou se trouvent avoir tout ensemble la tendresse des héroïnes de Racine, l'âpreté des héroïnes de Dumas et la généreuse hauteur des héroïnes de M. Georges Ohnet. Vous avez ce rare plaisir, de voir défiler, dans une même pièce et dans une même soirée, les gestes célèbres, les attitudes exquises, et les tirades applaudies de Phé-

dre, de Froufrou et de la Comtesse Sarah. C'est « l'acte des théâtres » d'une revue très bien agencée et où il ne manque — qui s'en plaindrait? — que l'insupportable compère.

A vrai dire, ce n'est pas la maréchale Lefèvre que nous avons vue au Vaudeville : ce n'est pas Gismonda que nous avons vue à la Renaissance : c'est M^{me} Réjane et M^{me} Sarah Bernhardt. Et pour qui sait être Parisien, voilà un plaisir délicieux entre tous. Le nez spirituel, les yeux ronds, la bouche trop grande, les cheveux fous, l'air de gamine effrontée et pourtant pas très perverse, avec je ne sais quoi dans le regard, dans les traits, dans l'attitude, de brusquement et d'involontairement attendri, telles sont les séductions que M^{me} Réjane a retrouvées dans ses souvenirs d'actrice et de femme pour préciser un peu la pâle et banale figure de M^{me} Sans Gêne. Et les tendresses languissantes et coquettes, et les brusques soubresauts d'énergie, et la passion voluptueuse et violente et souveraine, M^{me} Sarah Bernhardt la mêla au hasard de son beau génie prodigue dans le scénario fragmentaire que l'auteur a jugé inutile d'écrire. Les Parisiens ont eu encore une fois l'occasion de célébrer le culte de leurs chères comédiennes volages — et ils en doivent à M. Sardou beaucoup de reconnaissance.

Ils la lui témoignent en accourant en foule aux théâtres où l'on joue ses pièces. Les directeurs sont à ses genoux. Les actrices changent de troupe dans l'espoir qu'il leur fera un rôle. Les étudiants le portent en triomphe et le couvrent de fleurs. Les députés soulèvent à son sujet des incidents parlementaires et le gouvernement en est ébranlé. « C'est le grand succès de l'année ». Les critiques eux-mêmes hésitent à le juger : M. Francisque Sarcey exulte et M. Jules Lemaitre désarme son ironie. J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas m'associer à ce concert

unanime de louanges et, parce que je suis plus jeune, à me montrer moins enthousiaste. Aussi fais-je le vœu de ne pas m'étonner qu'on joue les pièces de ce triomphateur dans tous les théâtres et même — et surtout — au Nouveau-Cirque.

PHILIPPE MALPY

Paris, 31 Décembre 1894





PETITE CHRONIQUE.

On annonce la mort de miss Christina-Georgina Rossetti, la principale poétesse anglaise. Elle était sœur du grand poète-peintre Dante-Gabriel Rossetti et du critique William-Michaël Rossetti. Elle prit part au mouvement artistique provoqué par son frère Dante et devint « la Reine des Préraphaélites ».



Le Concours triennal de littérature dramatique a établi, pour la seconde fois, officiellement l'indigence des dramaturges belges et le haut talent de M. Maurice Maeterlinck. Le jury s'est souvenu de l'impertinence dédaigneuse que mit l'auteur de *l'Intruse* à repousser, il y a trois ans, la couronne de lauréat académique qui lui était tendue et il a décidé qu'il était impossible « de ranger M. Maeterlinck parmi ceux qui aspirent cette année à la couronne triennale ». Ce concurrent écarté, le jury n'a trouvé personne qui méritât les lauriers.



Un membre de l'Académie flamande s'est donné la peine de traduire en vers flamands *Africa*, qui a ému, plusieurs soirs consécutifs, le public du Théâtre flamand, à Bruxelles.

Le salon annuel de *Pour l'Art* est ouvert depuis le 12 janvier. Parmi les exposants, notons M.M. Coppens, Dardenne, Delville, Fabry, Fernand Du Bois, Gandara, Emile Gallé, Point, Séon, Fichet, Verhaeren et Puvion de Chavannes.



Le deuxième concert populaire de la saison aura lieu à la Monnaie, le 20 janvier. On y entendra *Francesca da Rimini*, paroles de Jules Guillaume, musique de Paul Gilson.

Au deuxième concert organisé par la *Société des Nouveaux Con-*

certs et qui aura lieu, le 27 janvier, à l'Alhambra, on entendra la célèbre maîtrise de Saint-Gervais qui y exécutera, sous la direction de M. Charles Bordes, de la musique religieuse des écoles espagnole, française, flamande et italienne, entr'autres la *Messe du Pape Marcel* de Palestrina.



Il est question d'ériger, à Vienne, une statue à Frans Liszt.



Petits aphorismes de M. Charles Dumercy :

On a dit que les décorations sont le tatouage des gens civilisés. Cette définition est inexacte; pour le tatouage, il faut un épiderme qui soit sensible; pour les décorations, il en faut un qui ne le soit pas.

Il y a des décorations qui s'achètent et des décorations qui ne s'achètent pas; mais toutes se paient.

Si quelqu'un a mérité d'être décoré, c'est bien l'inventeur des décorations.

Pour être décoré, il faut un titre. Un titre nobiliaire suffit quelquefois.

Pour conduire les hommes, il faut les petites ficelles et les grands cordons.



Dans l'*Art moderne* du 6 janvier, une belle page inédite d'Octave Pirmez sur Victor Hugo.



Un critique hollandais, le docteur Johannes Dyserinck, révèle une incroyable mutilation dont fut victime le célèbre *Banquet des Arbalétriers* de Van der Helst, au Musée d'Amsterdam. En 1648 la toile mesurait 5 m. 60 de largeur sur une hauteur de 4 mètres. Ses dimensions actuelles ne sont plus que de 5 m. 30 sur 2 m. 27. Il paraît que c'est en 1815, sous la direction de C. Apostool, assisté de Jérónimus de Vries, le concierge du musée, qu'un nommé Chris Meuli s'est offert ce massacre. On présume que le tableau a été rogné parce que la salle qui l'attendait n'était point assez haute pour le contenir. On a préféré démolir un chef-d'œuvre qu'un plafond.



On sait que Goya mourut à Bordeaux où il avait dû s'exiler à la suite d'une algarade dans laquelle il avait failli tuer le duc de Wellington. Il y fut enterré et ses restes y reposent encore. Mais le cimetière où il est inhumé devant disparaître bientôt, le gouvernement espagnol a demandé l'autorisation de transporter à Madrid la dépouille du grand peintre. Goya sera enseveli dans le Panthéon du cimetière de San-Isidoro.



M. Henry Houssaye a été, le mois dernier, élu membre de l'Académie française, en remplacement de Leconte de Lisle. Beaucoup eussent préféré un poète au fauteuil qui fut celui d'Hugo. Henry Houssaye est l'auteur de deux très beaux livres d'histoire : 1814 et 1815.

M. D.



LES REVUES

La Jeune Belgique (décembre) : Iwan Gilkin : *Le cerisier fleuri*; Maurice Cartuyvels : *Allaitement*.

La Plume (décembre) : Mario Varvara : *Georges Docquois*; *La littérature d'un politicien*; Paul Vérola : *Maurice Bouchor et les symboles*; Jacques des Gachons : *L'Heure d'espoir*.

L'Hermine (décembre) : Louis Tiercelin : *Une fête bretonne à Paris*; Emile Boissier : *Le Fiancé de Christiane*.

Revue Bénédictine (janvier) : D. Gérard van Caloen : *Rome et la Russie*.

Mercure de France (janvier) : Georges Rodenbach : *Le halo des malades*; Francis Vielé-Griffin : *Ronde d'avril*; Alfred Vallette : *La vie muette*.

Pages d'Art (octobre-novembre-décembre) : Georges Bidache : *A Toulouse*; Raymond Marival : *La mare*; Camille Maryx : *La comédie de l'amour, d'Ibsen*.

Revue du Monde catholique (décembre) : Emile Ollivier : *L'empire libéral*; X. : *Fables Jésuites*; *La richesse des Jésuites*.

Etudes Religieuses (décembre) : P. Martin : *Les trois villes de M. Zola*; P. Delaporte : *Leconte de Lisle*.

L'Ermitage (décembre) : Henri de Régnier : *L'absent*; *Médail- lon pastoral*; Henri Mazel : *Les Baux*; Raymond Bouyer : *Les antinomies de l'art actuel*.

La Nervie (janvier) : Henry Bordeaux : *La vie muette de M. Beaubourg*; Oscar Wilde : *L'enfant de l'étoile*.

Pages de science et d'art (janvier) : Maurice Cartuyvels : *Etude sur l'œuvre de M. Iwan Gilkin*; José Hennebicq : *Etats d'âme*; *Le regret du passé*.

Stella (décembre) : Camille Lémonnier : *Pages retrouvées*; André Van Hasselt : *Fragment*.

Durendal (décembre) : J.-K. Huysmans : *Sainte Lidwine*; Wil- liam Ritter : *Les grands néo-idéalistes allemands*.

Revue Générale (janvier) : Eugène Gilbert : *Chronique litté- raire*; Charles Buet : *Un isolé*.



LES LIVRES

Le Spiritisme, manuel scientifique et populaire etc... par le R. P. J. J. FRANCO, S. J.; traduit de l'italien par AUG. ONCLAIR, prêtre. Bruxelles, Société belge de librairie, 1894.

Il nous faudrait, pour apprécier avec autorité ce livre d'actualité, deux titres qui nous font entièrement défaut : la science théologique et la connaissance des pratiques spirites. Ces deux éléments indispensables le R. P. Franco les possède et, par leur combinaison, il arrive à la conclusion que le spiritisme est d'origine démoniale et constitue une manifestation nouvelle du satanisme. De là s'impose pour l'auteur la conclusion que tout ce qui touche au spiritisme, doit être évité avec soin, et parmi ces appendances, le savant jésuite n'hésite pas à classer l'hypnotisme et le magnétisme animal.

Nous avons avoué notre double incompétence : nous serions tentés sinon de faire dans le spiritisme et ses accessoires une part plus large que celle que lui assigne le R. P. Franco, à la supercherie des médiums et à l'intervention d'un agent naturel, non classé encore dans la science, mais dont la détermination se ferait peut-être si ces phénomènes occultes étaient soustraits au monopole du charlatanisme.

Toutefois c'est une circonstance que paraît corroborer la thèse de l'auteur, le fait que les pratiques de cet ordre se sont dérobées jusqu'ici à la recherche scientifique, si active à notre époque. M. H.

L'évolution du mouvement syndical ouvrier en Belgique, par M. ETIENNE DE SMET, avocat. Gand, Hoste, éditeur.

Le discours prononcé à Gand par M^e Etienne de Smet, à l'occasion de la séance solennelle de rentrée de la Conférence française du Jeune Barreau, a rencontré chez tous les auditeurs un accueil sympathique. Une pensée généreuse et un souffle largement démocratique l'animent; il répond à ces aspirations de l'heure présente vers la paix sociale et la réalisation de la justice intégrale. L'auteur débute par quelques considérations historiques du plus haut intérêt, qui démontrent la profonde révolution subie par la conception juridique de l'association professionnelle. Il ne se perd pas dans l'infini des détails; il a très judicieusement choisi quelques faits importants qui jalonnent la marche rapide de cette rénovation. Voici quelques exemples que nous lui empruntons : en 1860 le tribunal de Gand condamnait des ouvriers pour avoir refusé de travailler le Dimanche, sous prétexte que cette entente tombait sous le coup de la loi prohibitive des coalitions; vers la même époque le corps judiciaire le plus illustre du continent, la Cour de Cassation de France, dénonçait aux rigueurs du Parquet même les associations ouvrières qui poursuivaient pacifiquement un but légitime! Et voici qu'aujourd'hui la loi va réserver ses faveurs, accorder la reconnaissance légale à ces mêmes syndicats qu'elle frappait de ses plus impitoyables sanctions! Vit-on jamais revirement comparable à celui-là!

Nous n'avons pas à rechercher ici les causes de cette radicale transformation. Un sentiment nouveau est né : quelques uns se sont faits le porte-voix officiel de la misère du pauvre et de l'exploité; ils ont eu pour alliés naturels les sentiments de pitié et de justice des uns, les craintes, les effarements des autres.

Mais ces tendances contradictoires ont produit un résultat bienfai-

sant qui nous pousse dans une voie nouvelle. Souhaitons qu'un jour, quand les classes supérieures comprendront mieux leurs devoirs et leurs intérêts, un rayon de paix descendra dans les derniers cercles de l'enfer social!

Le distingué conférencier discute ensuite le projet de loi déposé par le gouvernement. Les quelques modifications qu'il propose sont dominées par cette très juste pensée, que la loi nouvelle ne doit pas être une œuvre de défiance contre les ouvriers, qu'elle doit, au contraire, leur garantir une complète liberté.

Tolie, lege, dirions-nous au législateur belge, qui va élaborer le premier titre au code du travail; il y a dans cette étude de modeste apparence, mais de réelle valeur, une foule d'idées justes, qui amélioreraient l'œuvre législative projetée.

L. V.

L'Art en Suisse : Edmond de Pury, par WILLIAM RITTER; Gand, Siffer, 1894.

Par une élégante brochure sur le peintre Edmond de Pury, M. Ritter inaugure quelque chose comme les pandectes de l'art helvétique, une œuvre qu'il se propose d'intituler « l'art en Suisse ».

Edmond de Pury est Suisse d'origine mais Vénitien d'adoption artistique : ce n'est pas toutefois la Venise moyen-âgeuse que le peintre retrace; ce n'est pas à l'ancienne école vénitienne qu'il se rattache. Pury est le peintre moderne de la moderne Venise, de la Venise semi-orientale émergeant ses basiliques byzantines du bleu des lagunes, somnolant sous l'azur de son ciel, de la Venise des nobles mendiants issus du croisement de tous les sangs dans ce carrefour des races latines, slaves et barbares, de la Venise des gueux parés des resplendissants haillons que caresse le soleil.

Admirablement M. Ritter évoque les groupes qu'Edmond de Pury a fixés sur ses toiles; invinciblement il suggère au lecteur la séduction de ce talent dont il s'est proclamé le « Zéléteur ». Et pour rendre la maîtrise de son peintre de choix, sa plume emprunte à tous les arts : c'est tantôt au prestige du mot et de la forme littéraire qu'il confie le soin de communiquer son enthousiasme, c'est parfois à la riche gamme des couleurs dont se charge sa palette d'écrivain, c'est souvent enfin à l'évocation de reminiscences musicales pour lesquelles son âme d'artiste semble avoir une prédilection rare. Tous ceux qui ont lu et admiré M. Ritter, ont remarqué cette tendance du littérateur à puiser ses souvenirs — peut-être faudrait-il dire ses images — dans le domaine de la musique, et son roman *Égyptiaque* constitue à cet égard une œuvre puissamment originale, dont la mémoire nous est revenue plus d'une fois en lisant la brochure *Edmond de Pury*.

Par un éloge inconscient, un critique malveillant a reproché à M. Ritter d'écrire tour à tour avec la plume, le pinceau et la flûte : il aurait pu y ajouter le ciseau et le burin. La flûte étonnait le brave homme : eh! mais l'art n'est-il pas un, l'écriture n'est-elle pas destinée à rendre toute belle pensée? Si M. Ritter se sert de la flûte, comme le dit en plaisantant le critique, n'a-t-il pas une supériorité sur ceux dont l'âme n'est ouverte qu'aux harmonies de la forme et de la couleur?

M. Ritter paraît d'ailleurs assez en froid avec ses compatriotes, les industriels horlogers de Neuchâtel et de la Chaud-de-Fonds. Cela ne présente rien de surprenant, quand on considère la vigueur avec laquelle il mène la croisade contre les incroyants de l'art. Mais qu'il doive s'en réjouir ou s'en apitoyer, il nous faut le lui dire en terminant, il se trouvera des aveugles toujours, partout, et ailleurs que dans les marais de la Béotie, ou dans les cités lacustres, ou dans les basses plaines des deltas.

M. H.

Le Péché, par CHARLES BUET. -- Paris chez Qllendorf.

C'est une œuvre remarquable que vient de nous donner M. Buet. *Le Péché* est une étude audacieusement fouillée, pittoresquement écrite... et chaste. C'est dire qu'elle est conçue au point de vue catholique, car les catholiques seuls, on l'a proclamé déjà, ont les mains assez pures pour traiter dignement certains sujets. La vie se déroule dans ce livre avec ses chûtes et ses faiblesses, — sobrement exposées, — avec ses remords aussi et les luttes qu'ils font sans cesse renaître, mais avec les révoltes et les mépris surtout, d'une conscience chrétienne au fond... La figure du marquis Raymond d'Ayguières, très bien entourée d'ailleurs, y apparaît profondément humaine, plus molle et plus lâche peut-être que la moyenne, mais si vraie avec sa volonté atrophiée par le désœuvrement... âme toute préparée aux pires ravages.

On ne reprochera pas à ce livre d'être fade, de n'oser regarder la vie réelle sous l'angle de la vérité. Et à ce point de vue encore nous aimons *le Péché*, car nous avons trop peu d'œuvres viriles et fortes, et ce reproche de fadeur souvent fait aux catholiques, il faut bien reconnaître que nous l'avons fréquemment mérité. Oh ! J'entends d'ici la critique qui va surgir — qui a surgi plutôt, puisque M. Francisque Sarcey s'est chargé de la déposer, je ne sais plus où — Immoralité, dit-on, sadisme, ce mélange de passion et de religion !

La critique est neuve, on le voit : elle sert chaque fois qu'un catholique ose une œuvre hautaine et fière... Nous n'avons pas à nous y arrêter, n'étant nullement enclins à prendre pour directeur de conscience, un pontife laïque, — même M^ossieur Sarcey. Certes ce livre n'est pas écrit pour des enfants, et ceci est une qualité, mais il traite comme il convient, cette vieille histoire de l'adultère, qui est plus qu'un simple fait-divers, qui est *le Péché*, « mot admirable qui renferme, en ses deux syllabes, tout ce que l'homme peut commettre de mal contre Dieu, contre lui-même et contre ses semblables. »

Les catholiques feront bien de lire et de répandre ce bon et beau livre.

J. S.

La vaine aventure, par ALFRED MORTIER. — Paris, édition du *Mercure de France*.

Une banale histoire triste, une vaine aventure de lassitude et d'ennui de vivre, que sauvent seulement — présage de mieux — quelques pièces au rythme pur, à la grâce souple et facile. Telles : *Ses yeux*, *Idylle*, *Sérénade*... — Absence de sens moral, plus qu'immoralité voulue.

J. S.



LE VER-LUISANT

POÈME EN PROSE

A PATRICE



MON Ny, t'en souvient-il?

Un soir de l'été dernier, nous étions sur les bords du lac si bleu, qui semblait un grand morceau du ciel criblé d'étoiles, dans son cadre d'Alpes dentelées, que la lune argentait.

Nous errions sous les châtaigniers, vieux de trois siècles, dont les frondaisons touffues nous cachaient les astres.

L'odeur des mousses fraîches, des sureaux et des troènes humides de rosée parfumait l'air si pur. Dans les feuilles susurrant la brise, et rien ne troublait le silence.

Rien que nos pas heurtant les cailloux du chemin, rien que ton rire perlé et le doux clapotis des vagues expirant sur la grève.



Mon Ny, t'en souvient-il?

Soudain, la nuit se fit plus claire, les étoiles brillèrent davantage sur l'azur sans tache, et les montagnes d'argent se diaprèrent comme des masses d'orfèvreries,

et l'eau se moira d'un réseau d'or ténu, et la brise murmura plus fort dans les hautes branches.

Une cloche tintait au loin, par vibrations prolongées, ainsi qu'une coupe de cristal heurtée contre une autre coupe. Un rossignol, perdu dans l'ombre des verdure, lança quelques trilles sonores, puis se mit à chanter à plein gosier. Là-bas, sur l'onde miroitante passèrent, une par une, traçant des sillons de lumière, de petites barques de pêcheurs, les unes, poussées par le rapide battement des rames, qui plongeaient, ruisse-lant d'étincelles, les autres aux larges voiles gonflées, s'écartant comme les ailes de gigantesques albatros.

Et ton rire, petit enfant, se modula en arpèges d'une douceur infinie. La musique de cette cloche s'envolant dans l'espace, la mélodie capricieuse de l'oiseau invisible, le frissonnement de l'eau sur les galets, le babil des rameaux entrechoqués par la brise, toute cette harmonie t'enchantait.

Et tes yeux couleur de tan riaient à voir ces clartés irisées, ces vapeurs diaphanes sur les cimes, les paillettes d'or du Léman, la blancheur nacrée de la voie lactée et les mondes que le bon Dieu a semés à profusion, par myriades, dans l'éther.



Mon Ny, t'en souvient-il?

Tout près de nous, scintille dans l'herbe une lumière éclatante, une petite flamme adamantine, d'un vert clair d'émeraude...

Et tu me pris la main, un peu effrayé, en me disant :
— Vois! une étoile qui est tombée du ciel!..

Et peu à peu, rassuré, tu t'approchas, et long-temps, longtemps, tu regardas brûler ce petit feu, qui parfois s'éteignait une seconde, pour se rallumer presqu'aussitôt, plus vif, plus chatoyant.

— Non, te dis-je, ce n'est pas une étoile, mon Ny. C'est un ver luisant, une luciole.

— Alors, c'est une bête, dis?

— Oui, mon Ny. C'est un insecte, fort laid, et qui porte avec lui sa lumière.

— Et pourquoi a-t-il une lanterne, puisque les autres n'en ont pas?

Je répondis de mon mieux à l'innombrable série de tes questions, car dès que tu as prononcé une fois ce mot : « Pourquoi », il n'y a aucune raison pour que tu en finisses, à moins que le sommeil ne vienne tout à coup clore tes paupières, ou qu'une friandise ne ferme ta bouche, — rouge comme une fraise des bois.

Mais tu ne voulais pas dormir, ce soir-là, et je n'avais rien à t'offrir, sinon quelque mûre de ronce ou les baies en corail d'une grappe d'épine-vinette.

Et pour apaiser enfin ta curiosité, qui mettait en défaut ma logique et triomphait de ma science, — je ne suis un savant que pour toi! — je consentis enfin à capturer le ver-luisant, je l'enfermai dans un cornet en papier et l'emportai à la maison.

Là, tu voulus qu'il fût mis sous un verre, près de ta couchette, et ce fut en contemplant la petite lueur verte, tremblotant parmi quelques brindilles de mousse, que tu fis ta prière et que tu t'endormis.



Mon Ny, t'en souvient-il?

Le lendemain, dès l'aurore, j'étais près de toi, guettant ton réveil, et ta première parole, dès que tu eus ouvert les yeux, fut :

— Et ma bête?

Je te la montrai, sous le verre aux minces parois : un insecte hideux, repoussant, velu, malpropre, à la

fois araignée et sauterelle. Et tu te mis à pleurer, en disant :

— C'est ce monstre qui a mangé ma bête ! ma jolie bête à lanterne, qui brillait comme les étoiles.

Et il fallut un prolix discours pour te persuader que ce monstre était bien cette luciole qui t'avait charmé. Oui, la répugnante bestiole, gisant, flasque et recroquevillée parmi les brins de mousse, était la gracieuse porte-lumière, le diamant, le grain de phosphore qui rutilait dans les ténèbres...

Et dès lors, petit enfant, durant nos promenades, le soir, au bord de la grève où déferlent les vagues écumeuses, sous les vieux arbres touffus, le long des haies de troëne et de sureau, quand tu voyais s'allumer dans l'herbe l'étincelle verdâtre d'une luciole, ton rire se taisait, et c'est d'une voix désolée que tu me disais :

— Pourquoi le bon Dieu a-t-il mis cette belle flamme au front d'une si horrible bête ?



Mon Ny, souviens-t'en !

Quand tu seras devenu homme, et fatigué de la vie, tu compteras combien de fois, dans ton passé, tu te seras épris de lucioles brillantes parmi les ténèbres de la nuit, et que tu auras, au grand jour du soleil, vues telles qu'elles sont....

Tu réfléchiras alors que la beauté n'est qu'une apparence, et que rien ici-bas n'est parfait : ni le paon splendide, vêtu d'or, de pourpre et d'azur, — et qui croasse plus aigrement que le corbeau ; ni le rossignol, chantre divin, petit paquet de plumes grises ; ni le scarabée, cuirassé d'émeraude, et dont la piqûre est venimeuse ; ni la luciole, diamant sans pareil, qui n'est qu'un ver immonde...

CHARLES BUET



LES LAS D'ALLER

... toujours poussés ...

LAMARTINE, *Le Lac*

Pour le R. P. FÉLIX JANSSENS, S. J.

*A travers l'âpreté de vastes altitudes,
à travers des déserts jaunâtres et sans fin,
je les ai vus passer traînant leurs lassitudes,
brisés, anéantis par le froid et la faim.*

*Leur nombre était énorme ; enfants, hommes et femmes
marchaient lents et pensifs, pareils aux pèlerins,
pâles, les fronts lassés, les prunelles sans flammes,
et suivant éperdus la longueur des chemins.*

*Quelques-uns avançaient, les yeux fixés à terre,
sans pleurer ni maudire ; ils se sentaient souffrants
pour quelque étrange mal accompli par leurs pères
et dont ils supportaient les douloureux tourments.*

*Calmes étaient leurs yeux, leurs douleurs sans blasphèmes ;
ils se savent formés pour un séjour meilleur
vers lequel ils s'en vont, qu'ils adorent, qu'ils aiment
et dont brille au lointain une vague lueur.*

*Mais d'autres s'en allaient, en crachant l'anathème
au Maître Créateur. Leurs bras audacieux
se dressaient menaçants. En gestes de blasphème
ces enfants de l'orgueil semblaient narguer les cieux.*

*D'autres veulent maner, reposant sur la route,
ils refusent d'aller en l'étrange chemin ;
mais un souffle d'En Haut leur sonne la déroute,
ils marchent malgré tout, sans repos et sans fin.*

*Ils savent bien qu'un jour arrivera la tombe,
ils savent bien qu'un jour ils auront le repos ;
mais pourquoi faut-il donc que sur les fils retombent
des péchés qu'ont commis des pères aux tombeaux.*

*Les gestes révoltés, les noirs enfants du doute,
la démarche brisée et les yeux grands ouverts,
s'en vont en ignorant la fin de cette route.
Est-ce dans l'oasis ou dans les grands déserts ?*

*Ils se frappent le cœur en leur étrange rêve,
ils regardent hagards ces énormes chemins
où depuis si longtemps ils avançaient sans trêve,
et dans des gestes fous ils se tordent les mains.*

*Il en est se couchant sur les roches de pierre,
il en est s'accrochant aux ronces du chemin,
il en est qui voudraient se cacher en la terre :
rien ne peut arrêter le convoi pèlerin.*

*Car une main de fer en avant le repousse ;
toujours il doit marcher, frappé de tous les maux,
de son pas lent et lourd, mourant et sans secousse,
comme un convoi de morts que l'on mène aux tombeaux.*

*Vaguement le domine une plainte infinie ;
gémissements et pleurs accompagnent les pas
de tous ces fatigués, ces maudisseurs de vie,
qui malgré leur vouloir ne s'arrêteront pas.*

*D'autres voudraient aller comme le vent qui passe,
mais une force immense englace leur ardeur ;
ils sont comme cloués, engourdis à leur place,
et doivent tous subir la commune lenteur.*

*Et, la nuit et le jour, la troupe pénitente
marche sur les chemins d'un pas las et traînant ;
on sent peser sur elle une faute accablante
qu'elle doit racheter par les pleurs et le sang.*

*Cette troupe, c'est nous, accablés de vengeance ;
c'est notre humanité souffrant d'énormes maux,
traînant incessamment le deuil, la pénitence
sur le chemin trop long conduisant aux tombeaux.*

*Mais ne maudissons pas un arrêt si sévère,
humblement expions le mal fait par autrui,
élevons nos regards au-dessus de la terre,
nous pourrons voir au Ciel une clarté qui luit.*

*Quand viendront la fatigue et la désespérance,
quand nous, les las d'aller, verrons faillir nos cœurs,
regardons vers les cieux, nous aurons conscience
d'avoir été créés pour des mondes meilleurs.*

BAUDOUIN KERVYN DE VOLKAERSBEKE

Nazareth, Septembre 1894





PROBLÈMES SOCIAUX (1)

DEUX FRÈRES

JUSQU'A ce jour les habitants de Kaufkirkler s'étaient contentés d'habits grossiers, les hommes ayant le gros pantalon de cuir et la veste de laine du pêcheur norvégien, les femmes, le simple mais gracieux costume à jupe de toile empesée et à casaque bleue claire.

En hiver, de lourdes peaux de bête les faisaient ressembler un peu, il est vrai, à des Esquimaux; mais, enfin, ces vêtements, parfaitement adaptés au climat rigoureux de leur pays, étaient très commodes et bien suffisants pour de pauvres gens comme eux...

Cependant, la distribution des 350 fr. terminée, la première idée de tout ouvrier fut de se payer des habits « à la mode », — des habits tout faits — provenant d'un grand magasin de Christiansund. Une délégation de jeunes gens se rendit à la ville et en rapporta pour les pères, les frères et les cousins tout un *stock* d'horribles redingotes noires, de pantalons rayés, et même de chapeaux haute forme; tout cela payé relativement très cher et

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 janvier 1895.

accoutrant ces larges épaules de marins d'une façon si lamentable et grotesque que, réellement, le dimanche, quand ils allaient à l'église, ces hommes de Kaufkirkler, qui se voyaient tous les jours depuis leur enfance, avaient peine à se reconnaître l'un l'autre et se riaient au nez mutuellement.

Mais ce fut bien pis encore pour les femmes ! Piquées par je ne sais quelle coquetterie de mauvais aloi et se voyant riches tout à coup d'une somme dont aucune jusque-là n'avait pu disposer, elles rejetèrent, comme indignes d'elles, la jupe ample et la casaque brodée qui leur dessinait gracieusement la taille. Il leur fallait maintenant des souliers en cuir vernis, au lieu de leurs sabots de bois, qui tenaient les pieds si chauds en hiver ! Des robes à taille, en soie changeante ou en foulard à pois, à rayures criardes, avec des garnitures en fausse dentelle. Des manches à gigot, des volants autour de la jupe raide leur épaississaient le corps. Des pélerines en drap anglais s'esbrouffant à la moindre brise. Et des chapeaux en feutre ou en paille, avec des plumes et des fleurs artificielles, d'un goût affreux, leur encadrant la tête d'un lourd fatras. Tout cela acheté sans discernement, en hâte, dans un magasin de « nouveautés » de la ville, qui était enchanté de l'occasion qui s'offrait soudain d'écouler ainsi tout le vieux *stock* de ses « rossignols » les plus démodés.

Généralement jolies et bien faites, les filles de Kaufkirkler n'étaient plus à retrouver sous ces déguisements carnavalesques, qui les enlaidissaient considérablement. Mais elles se croyaient superbes et comptaient exciter l'envie de toutes les autres femmes du canton. Il est vrai qu'elles grelottaient sous ces étoffes trop minces, ces pélerines trop légères. Plusieurs tombèrent malades : mais le beau sexe, de tout temps et dans tous les pays, a toujours sacrifié l'hygiène et le confort à ce qui lui paraissait plus « chic », plus « select ». Celui de Kauf-

kirkler ne fut pas exempt de cette faiblesse. Il la compliqua au contraire d'une autre manie de mauvais aloi : celle des bijoux faux et des « camelotes » de magasins à vingt sous.

Jadis on trouvait en Norvège, comme chez toutes les populations maritimes des côtes du Nord, de très jolies parures en argent ancien. C'était là le cadeau d'un fiancé économe, qui, ayant épargné sou par sou sur sa paye, revenait parfois au village avec un gracieux collier bien ciselé, une paire de boucles d'oreilles d'un dessin classique et charmant. Ces bijoux-là, vraiment artistiques et rares, se transmettaient dans les familles de génération en génération; il était d'usage chez les femmes de pêcheurs de s'en parer les jours où elles accompagnaient leurs maris à leurs bateaux, au moment du départ pour la pêche, afin qu'ils conservassent de leurs compagnes un souvenir plus gracieux.

Mais ces objets vieillots et délicats n'avaient plus aucun succès auprès des paysannes de Kaufkirkler. Maintenant il leur fallait du clinquant, du similor, toute cette joaillerie à bon marché que des « voyageurs de commerce » importent jusque dans les plus lointaines contrées.

Le bruit s'étant répandu dans la province que les habitants de Kaufkirkler étaient tout à coup devenus des « capitalistes », bientôt ce fut au village comme une invasion subite de marchands ambulants, de juifs et de revendeurs de toute espèce, race habile, intrigante, avide de gain, souple à la réclame; chaque famille, chaque chaumière reçut la visite de ces bavards, insinuants et tenaces, qui étalaient aux yeux éblouis de chaque femme des « stocks » variés de broches en perles fausses, de bracelets en cailloux du Rhin, de colliers en plaqué doré; toute la verroterie de Venise, le mauvais corail de Naples, le laid filigrane de Gênes, les cuivreries de Constantinople; jusqu'aux diadèmes et aux

peignes d'écaïlle douteuse, et jusqu'aux bimbéloteries parisiennes à l'esthétique abominable; tout cela fut débâllé en un scintillement confus d'objets brillants, qui éblouissait et hypnotisait les clientes dès l'abord.

La tête perdue, les lèvres sèches, avec des envies de femmes grosses ne pouvant résister à d'aussi fortes tentations, celles de Kaufkirkler se mirent à dévaliser les cassettes de ces marchands, ne distinguant plus rien, affolées, en un besoin soudain de se parer comme des madones, de resplendir comme des châsses. Et ce furent des rivalités subites entre la femme du pêcheur et la « dame » du secrétaire communal, des jalousies inconnues jusqu'alors entre la boulangère du coin et la marchande de harengs de la grand'place!

Quelques vieilles femmes, il est vrai, prêchaient encore l'économie et la sagesse : elles s'obstinaient à préférer, avec leur goût sain d'autrefois, les quelques bijoux en bon argent lourd, solide, dûment contrôlé, qui faisaient jusqu'alors l'ornement de ces pauvresses, à ces colifichets sans valeur réelle et dont le Mont de Piété de Christiansund n'aurait pas donné, certes, une couronne, en cas de nécessité subite.

Mais personne ne les écoutait! La fièvre de luxe qui passait sur Kaufkirkler était trop forte, le coup de fortune générale trop subit, trop imprévu! Le « bon marché » de tous ces bijoux était si tentant, les « occasions » de tous ces objets si avantageuses! Il fallait bien profiter de circonstances aussi exceptionnelles! En quelques semaines une assez forte part de la somme reçue par les femmes de Kaufkirkler fut dépensée ainsi en babioles, et les rapaces spéculateurs qui s'étaient abattus sur le village, ne trouvant plus de bénéfice à un plus long séjour, quittèrent le hameau, emportant au loin un capital de sept à huit mille francs, que personne ne revit jamais.

Cependant ce ne fut là qu'un premier passage de

sauterelles. D'autres légions de trafiquants de toute sorte devaient aussitôt les remplacer.

Alors, on vit défiler des charlatans bruyants et bigarrés, des marchands d'orviétan, des débitants de pilules magiques, guérissant de toutes les maladies et remédiant à tous les maux. Ce furent aussi des arracheurs de dents, dispensateurs d'élixirs merveilleux; ce furent des commis spéciaux chargés de produits pharmaceutiques, annonçant à grand renfort de réclame qu'ils possédaient le secret d'empêcher les hommes de maigrir, les femmes d'engraisser, les enfants d'avoir le croup, les chevaux de se communiquer la morve, les bœufs et les vaches de gagner le haut-mal ou la peste bovine. Ce furent enfin des inventeurs de machines agricoles, devant faciliter toutes les cultures et tripler le rendement des terres de dernière classe. Ce furent des spécialistes, montrant dans leurs baraques des modèles de bateaux de pêche, de filets perfectionnés, d'engins nouveaux, plus pratiques peut-être, mais très coûteux.

Et tous les jours, sur la place publique, c'était désormais un monôme de savantes conférences, devant la foule ébaudie. Des orateurs étrangers à la commune préconisaient des nouveaux systèmes de culture et de pisciculture. Ils prédisaient un succès certain, un rendement merveilleux, de vraies récoltes d'Egypte, de réelles pêches miraculeuses, si seulement on voulait suivre leurs conseils et acheter leurs ingrédients.

— « Il en faut finir, disaient-ils, avec la routine
« des habitudes séculaires. Les vieux agriculteurs et les
« vieux marins ne comprennent rien au progrès des
« civilisations et aux découvertes de la science moderne!
« Nous sommes l'Avenir, la Prospérité et la Richesse!
« Suivez-nous, peuple de Kaufkirkler! »

Et à ce bruit, au contact de cette foule grouillante, à l'aspect de ce mouvement inusité, le peuple de Kauf-

kirkler semblait, il est vrai, se galvaniser et renaître. Désormais on vivait comme en une foire perpétuelle, comme en une grandiose kermesse, une vraie sarabande de tous les instants; mais à la vue de tant de nouveautés et de tant d'attractions diverses, la tête des habitants ne semblait plus solide sur leurs épaules; elle tournoyait comme en un perpétuel cauchemar!

L'argent distribué à chaque famille s'écoulait en un fleuve large, et les écus, dilapidés en achats puérils, n'avaient plus de valeur aux yeux des paysans. D'après le calcul de quelques esprits moroses, comme il s'en trouve toujours parmi les foules, la somme dépensée en vaines acquisitions, en remèdes baroques, en inventions contestables ou saugrenues, s'élevait encore à neuf ou dix mille francs de notre monnaie!



Mais le dernier coup fut l'installation d'une baraque foraine!

Un jour, en effet, il arriva à Kaufkirkler six « caravanes » (1) immenses, traînées par douze chevaux et flanquées d'un nombreux personnel. Bientôt une vaste tente fut dressée devant le marché. Et un énorme écriteau se balançait, attaché à deux arbres par une ficelle :

THÉÂTRE — CIRQUE — CONCERT
DES FOLIES OLYMPIENNES

— « Qu'est-ce que cela? » se demandèrent les habitants stupéfaits. Jamais, dans ce village écarté, on n'avait vu un pareil déballage! Les jours de fête, parfois, une

(1) On appelle « caravanes » les wagons ambulants dans lesquels voyagent les forains.

modeste baraque, ou bien un carrousel pour les enfants avaient été établis sur la place. Mais un « Théâtre — Cirque — Concert », personne à Kaufkirkler n'en avait souvenance !

Quelques marins, qui avaient navigué au loin et fait escale dans les grands ports de mer, expliquèrent aussitôt en quoi devait consister le spectacle. Dans une piste soigneusement sablée, des chevaux allaient tourner en rond. Des écuyers en brillant costume et des filles, moitié nues, en maillot, feraient des tours d'adresse et sauteraient à travers des cerceaux dorés. — Puis, sur une petite scène dressée au fond de la salle, on verrait certainement quelques pitres débitant de lourdes balourdises, peut-être aussi des ombres chinoises ou des apparitions fantasmagoriques, éclairées au moyen de lanternes magiques. Enfin, des femmes encore, accompagnées par un piston solo, une clarinette et une grosse-caisse, viendraient chanter quelques refrains et initier les habitants de ce village aux splendeurs des élucubrations de café-concert !

Spectacle attrayant entre tous et bien fait pour attirer une foule énorme dans la vaste baraque, d'autant plus que les places n'étaient pas chères : quatre öres à tous les rangs !

Ce fut dès lors un affolement, une poussée générale vers le cirque, le soir de la « première ». Et l'habileté de la troupe dépassa l'attente universelle.

Les chevaux, les pitres, les clowns, les écuyères, tout cela obtint un succès énorme.

Les transformations lumineuses stupéfièrent littéralement ce public naïf, qui semblait croire presque à un sortilège, tant les « trucs » étaient habiles et les changements à vue rapides.

Mais ce qui révolutionna la jeunesse et enthousiasma l'auditoire tout entier, ce furent les débuts de quatre filles superbes, dont le programme donnait les

noms : *Hécla*, *Etna*, *Vésuvia* et *Strombola*, quatre noms de volcans, s'il vous plaît, comme l'expliquait savamment le Maître d'Ecole. Habillées de jupes rouges, très courtes, corsetées d'une cuirasse de cuivre aux reflets d'or, les épaules à découvert, les jambes emprisonnées dans de clairs maillots, la chevelure largement répandue, et parmi laquelle se mêlaient des brindilles d'argent, de vagues poussières diamantées, — ces quatre filles vinrent brailler à tue-tête des chansons étranges, auxquelles, il est vrai, presque personne ne comprit un mot, mais qui, bientôt, sonnèrent à toutes les oreilles comme un appel sauvage à de coupables ivresses, à de mystérieuses luxures. Et ces femmes, après avoir chanté, dansèrent aussi : elles dansèrent dévergondément, avec des poses impudiques, je ne sais quel infernal galop, rythmé par des coups de cymbales et des éclats de grosse caisse. En main elles avaient des lances qui scintillaient ; au bras des boucliers en métal que, brusquement, parfois, elles entrechoquaient entr'elles.

A la vue de cette sarabande, comme un délire s'empara de tous les spectateurs. Jamais les nerfs paisibles de ces êtres calmes et froids n'avaient ressenti une secousse pareille. Les yeux des hommes déjà s'allumaient d'une convoitise mauvaise ; ceux des femmes, d'une méfiance subite et comme d'une crainte irraisonnée. Transportée soudain, comme en un rêve enchanté, Kaufkirkler toute entière ne se possédait plus, subissait le rut de sensations ignorées jusqu'à ce jour, éprouvait comme une poussée d'instincts nouveaux, qui du cœur lui montait au cerveau, en un envahissement de désirs coupables.

L'« Ancien », présent au spectacle, secouait la tête, approbateur, des sénilités malsaines aux lèvres. Le Maître d'Ecole, transfiguré, ruminait un compte-rendu enthousiaste, pour un journal local hebdomadaire, qu'il comptait

fonder sous peu, ayant acheté à la ville voisine, avec ses 350 francs, un jeu complet de caractères d'imprimerie et une presse à main de petit modèle.

Enfin, quant aux gars du village, leur délire ne connaissait plus de bornes! Bruyamment ils claquaient des mains, ils tapaient des pieds, cassant les banquettes, — et le refrain de la sarabande, repris en chœur par tous les spectateurs de leurs voix rudes et discordantes, montait en cacophonie grandiose, comme un hymne suprême à la débauche!

La représentation terminée, chacun se promit de retourner tous les soirs à ce spectacle étrange. On ne parlait plus à Kaufkirkler, entre hommes, que de la beauté capiteuse des quatre filles qui y figuraient. Leurs grossiers appas et les oripeaux dont savamment elles se revêtaient, fascinaient ces mâles simples, insoupçonneux de tous les luxes. Dans ce petit hameau norvégien, dans cette paisible paroisse, les fards outrageux de ces impudentes, leur décolletage provocateur, leurs chansons et leurs grimaces lubriques, tournaient toutes les têtes, éveillaient tous les plus bas instincts. Et ces « Volcaniques olympiennes » obtinrent là-bas plus de succès, firent certes plus de victimes que dans les grandes villes sceptiques, où elles avaient passé tout d'abord.

Lors, ce fut aux femmes à pleurer!

Lors, ce fut aux filles à se désespérer, en silence, de longs jours!

Des révoltes et des jalousies insoupçonnées se réveillèrent soudain en ces natures honnêtes et simples, qui voyaient leurs maris ou leurs fiancés désertir le chaste foyer familial pour courir après ces danseuses.

Et ce furent de sombres rivalités entre père et fils, qui surgirent tout à coup. Ce fut l'argent dilapidé, gaspillé, en une fièvre de dépense, pour arriver à posséder ces drôlesses, qui dans d'autres contrées valaient vingt

sous, peut-être, mais qui, maintenant, vu la concurrence, tenaient habilement la dragée haute à chacun.

Elsa, la femme d'un pêcheur, avait mis de côté sa part de 350 francs et deux parts de ses petits enfants, espérant pouvoir acheter avec cette somme un bateau neuf pour son mari. Celui ci, allant tous les soirs à la baraque des folies olympiennes, mangea d'abord le petit capital qui lui appartenait en propre, puis il exigea celui de sa femme, qui ne le lui donna qu'en pleurant. Enfin il en arriva, ce marin jusqu'à ce jour honnête homme et bon père de famille, à *voler* en cachette le pécule de ses enfants. Et quand la mère, révoltée, voulut lui faire comprendre l'indignité de sa conduite, ce furent des gourmandes et des coups. Un vrai enfer pour ce pauvre ménage!

Et Christine, la blonde jeune fille, qui devait épouser sous peu Hendrick le facteur? Bientôt il n'en fut plus question, de cette union si heureusement assortie, car toutes les nuits Hendrick se galvaudait au café-concert et, en quelques semaines, non seulement il n'eut plus une couronne dans sa poche, mais il devint *très* malade, comme beaucoup d'autres jeunes gens, du reste, car ces maudites saltimbanques ne s'étaient pas contentées seulement d'empoisonner le village moralement!

Et pis encore : une rixe, une rixe terrible et sauvage, un soir, éclata, aux environs du cirque. Aveuglés d'une passion mauvaise, qui désormais ravageait tous les cœurs, quelques marins, se voyant préférer d'autres matelots plus fortunés, commencèrent à crier et à siffler pendant la représentation, haineusement, avec des hurlements de bêtes qui ont faim. Aussitôt les autres, furieux, prirent le parti de leurs « déesses », et les deux camps, affolés, s'étant provoqués à la sortie, des couteaux brillèrent, de lourdes masses de fer furent lancées en guise de projectiles, et bientôt une bataille

en règle s'établit, bataille terrible et qui dura longtemps, jusqu'à ce que le sang coulât et qu'il y eût des blessés et un mort. Et les filles, pendant la bagarre, riaient à gorge déployée du haut de leurs tréteaux, chatouillées qu'elles se trouvaient, en leur amour-propre, de ce combat féroce, dont elles étaient l'objet. Mais cette fois, c'en fut trop !

Les autorités, prévenues, s'en mêlèrent et, par ordre du Gouverneur de la Province, qui dut envoyer plusieurs brigades de gendarmerie à Kaufkirkler pour rétablir la paix, le *Cirque — théâtre — concert — des Folies Olympiennes* reçut l'ordre de quitter la commune dans les vingt-quatre heures. Malheureusement le mal était fait ; le village bouleversé ; les ménages désunis ; presque tous les jeunes gens perdus de santé à jamais. Et le directeur de la baraque, dont la caisse n'avait guère été à fête pareille, avoua lui-même, en s'en allant, que lui et ses donzelles emportaient de Kaufkirkler la somme énorme de 7194 couronnes et 24 öres, soit dix mille francs, qui certes, ajoutait en riant cet ignoble impresario, avait facilement été gagnée par elles.

Or donc, que restait-il maintenant des 70,000 francs distribués par Ulrich aux habitants de son village ?

En dépenses diverses de nourriture, de luxe et en boissons, il avait certes été gaspillé environ trois mille francs.

En habits de confection, en toilettes, en bimbélote-ries et en bijoux, sept mille francs.

En achats de toute sorte, en inventions, remèdes et perfectionnements inutiles, neuf mille francs.

Enfin le *Théâtre — Cirque — Concert* avait coûté à la population du hameau une somme ronde de dix mille francs.

C'est donc un total de vingt-neuf mille francs qui se trouvaient dilapidés en quelques semaines, sans que

cet argent eût produit quelque chose d'utile et de vraiment sérieux, sans qu'il eût profité à d'autres gens qu'à des intrigants, des utopistes, des bateleurs ou des saltimbanques.

Donc, sur la somme primitive de soixante-dix mille francs, il ne restait déjà plus que *quarante-un mille francs* !

Or que devinrent-ils ? A quoi furent-ils employés ceux-là ?

— C'est ce que nous allons voir.



Evidemment tous les habitants de Kaufkirkler n'étaient pas des prodiges ou des débauchés. Il y avait au contraire dans ce village un grand nombre d'excellents esprits, sages, modérés, économes, qui, s'ils avaient cédé tout d'abord aux instances de leurs femmes et de leurs enfants et s'ils s'étaient accordé quelques objets de luxe ou de fantaisie, bientôt s'étaient ressaisis, étaient devenus raisonnables et ne pensaient pas du tout à gaspiller une fortune qui leur tombait si inopinément du ciel.

Parmi eux se trouvaient le Pasteur, homme fort intelligent, chargé d'une nombreuse famille ; un petit armateur de pêcheurie, père, lui aussi, de cinq enfants ; un maître cordier, déjà assez âgé, dont le commerce ne prospérait guère, et qui aurait bien voulu économiser un petit pécule pour l'époque où il serait incapable de travailler. Il y avait encore quelques infirmes, de vieux marins retraités, plusieurs servantes, qui jadis avaient servi à la ville, et des veuves sans ressources, des vieilles filles, qui, avec leur part de 350 francs, désiraient se constituer lentement une dot convenable. Tous ces braves gens formaient comme qui dirait « l'élément conservateur » de la commune, la partie saine et sensée

du pays, ceux-là que les innovations effrayent, auxquels les révolutions répugnent.

Ayant aujourd'hui entre les mains un capital monnayé relativement important pour des prolétaires, ils ne pensaient tous qu'à le faire fructifier le plus avantageusement possible, qu'à le placer n'importe où et n'importe comment, mais à larges intérêts, afin que ces gros ronds de métal fissent des petits le plus vite possible.

Oui. Mais là encore une difficulté surgit et des plus sérieuses. Comment utiliser cet argent? A qui donc le confier pour qu'il ne restât pas improductif au fond des tiroirs?

Le déposer aux caisses d'épargne? Mais le rendement en est désormais dérisoire : 2 1/2 p. % par an! Huit francs soixante-quinze centimes pour trois cent cinquante de capital, c'est pas la peine vraiment d'y aller voir! Les fonds d'Etat? Ceux de la Norvège, de la Suède, de la Hollande, de la Belgique, de l'Angleterre ou de la France, les sérieux, les solides, sont inabordables désormais. Il faut être millionnaire pour s'en offrir le luxe. Et les autres Etats menacent de faire faillite tous les jours. Quoi alors? Prendre des chemins de fer? C'est incertain! Des tramways? C'est dangereux! Mettre son argent dans une banque, dans les mines, dans les spéculations lointaines? Il n'y a que les financiers de profession qui puissent se reconnaître dans ce dédale d'affaires compliquées, dont les prospectus couvrent maintenant les murs de Kaufkirkler de réclames étincelantes et bariolées, mais pour lesquelles les personnes raisonnables éprouveront toujours une répugnance, très justifiée d'ailleurs!

Nos petits capitalistes étaient donc bien embarrassés quand, un beau matin, apparut à Kaufkirkler un nommé Jean Mathias, notaire fort connu dans le canton et que tout le monde disait très à son

aise. Cet homme, d'un abord agréable, d'une figure joviale et sympathique, venait au hameau, prétendait-il, pour prémunir ses bons amis les pêcheurs et les paysans contre les dangers que pouvaient offrir les affaires véreuses dont les affiches s'étaient partout.

— « Pas d'emballement! Pas d'illusions! » disait-il; « ne vous laissez pas allécher par les promesses fallacieuses dont ces annonces sont prodigues! *La Société des bateaux à vapeur du Sahara* vous garantit onze pour cent d'intérêt annuel; soyez convaincus qu'elle ne les payera pas deux ans de suite. *Les funiculaires du Kamtchatka* assurent que leurs recettes doubleront le capital en cinq ans : c'est là un mensonge que les conditions climatiques de l'exploitation rendent par trop grossier. Quant au *pont aérien* qui doit relier l'Ecosse à la Norvège au moyen de tubes à air raréfié, l'idée peut être pratique et même grandiose, je le reconnais, mais, quand on voit l'entreprise dirigée par un syndicat d'ingénieurs louches et de banquiers véreux, quand déjà, depuis trois ans que les travaux sont commencés, les actionnaires ont dû emprunter en obligations pour dix fois la somme du capital primitivement engagé, dites-moi si, raisonnablement, malgré les dividendes de vingt pour cent qu'on a distribués jusqu'à ce jour avec l'argent encaissé, malgré les primes, malgré les lots, malgré les espérances illusoires de subventions gouvernementales, de concours princiers, dites-moi s'il est possible d'accorder sa confiance à d'aussi éhontés spéculateurs?

« Voyez-vous, mes amis, il n'y a encore qu'une seule manière de faire fructifier votre argent d'une façon habile et prudente, tout à la fois, c'est de la confier à un homme qui demeure dans le pays même, que vous pouvez voir tous les jours, dont vous connaissez la fortune, dont vous appréciez l'intelli-

« gence, l'honnêteté, le dévouement, qui, tout en faisant
« prospérer cet argent dans des proportions modestes
« il est vrai, mais inattaquables, peut vous le rendre
« dès que vous le lui demandez, sans tenir compte des
« jeux de bourse ou des crises industrielles. Je ne vous
« désigne pas cet homme : c'est à vous de le choisir ;
« tout ce que je peux vous dire, c'est que, s'il vous
« donne 4 1/2 % de vos dépôts, c'est là, certes, le *maxi-*
« *mum* de ce que vous pouvez raisonnablement exiger. »

Et Mathias, satisfait de sa petite harangue et des jalons qu'il avait plantés dans l'esprit de ses auditeurs, s'en retourna chez lui, au bourg voisin, convaincu que son habile discours porterait des fruits.

Il en porta en effet ; car, après mainte hésitation et maints conciliabules, les « économes » de Kaufkirkler délibérèrent finalement que rien ne serait plus sage et plus intelligent que de confier leurs petits magots au notaire Jean Mathias, un homme qui avait du bien au soleil, qui faisait certainement pour trente mille couronnes (41,700 francs) d'affaires par an, dont la probité avait toujours été au-dessus de tout soupçon. Si celui-ci consentait à recevoir l'argent des Kaufkirkliériens, à l'employer avantageusement à des taux raisonnables et suffisants, ce serait là évidemment plutôt un acte de complaisance envers de pauvres diables, qu'une spéculation dont il n'avait plus besoin pour faire fortune.

Aussi les « prudents » et les « raisonnables » du village eurent-ils bientôt fait de mettre leurs quarante-deux mille francs restants dans un grand sac, et, déléguant trois des leurs pour le porter à Christiansund, chez Mathias, après en avoir reçu quittance en due forme, ceux-là dormirent désormais, comme l'on dit, sur leurs deux oreilles.

Cependant ce doux sommeil ne dura pas longtemps. Et le réveil fut des plus désagréables.

L'« intègre » notaire n'était pas aussi bien dans ses affaires qu'on le croyait généralement. Depuis plusieurs mois déjà il s'était mis à spéculer secrètement sur un lot de terrains à vendre à Christiansund. Une nouvelle rue près de laquelle une caserne devait être bâtie, lui avait été adjudgée tout entière, sous un nom d'emprunt.

Il comptait en recéder les lots à un prix fort avantageux, dès que l'édifice serait construit. Et, en attendant, pour compléter le prix d'achat, il avait disposé non seulement de tout l'argent à lui confié par des anciens clients, mais partout encore il avait battu la campagne pour se procurer de nouvelles ressources. Sa visite à Kaufkirkler avait réellement eu pour but de se faire donner des fonds par ces villageois crédules et, quand il avait vu ces fonds dans sa caisse, Mathias n'avait mis aucun scrupule à les employer aussitôt de la façon qu'il croyait la plus avantageuse. Il se disait, du reste, que ce n'était là qu'un emprunt passager qu'il faisait à la bourse de ses bons amis les Kaufkirkleriens, et qu'aussitôt les sommes rentrées et son bénéfice acquis, il en disposerait d'une façon moins hasardeuse.

Mais, malheureusement, la caserne ne s'édifia pas auprès de ses terrains. Une intrigue municipale, comme il y en a dans toutes les grandes villes, fit changer les plans au dernier moment. Il fut décidé que cet édifice militaire serait érigé en un quartier plus rapproché du centre. Mathias resta avec ses lots invendus, subissant soudain une dépréciation énorme. Du coup, son passif dépassa de plusieurs centaines de mille couronnes l'actif de sa fortune. Il lui fallut déposer son bilan, se démettre de sa charge, partir même pour l'étranger, subitement, un soir, sans donner son adresse à personne, car la justice informait, déjà, contre lui.

Et quand les braves gens de Kaufkirkler, apprenant

soudain cette catastrophe, se présentèrent à Christian-sund avec leur reçu si bien fait, pour réclamer les dépôts, il leur fut répondu par le liquidateur du notaire que non-seulement il ne leur revenait pas une öre, mais qu'ils étaient même passibles d'une forte amende envers le gouvernement, car Mathias avait négligé de faire enregistrer l'acte, et que, par conséquent, le spéculateur étant en fuite, c'étaient eux qui devaient être tenus responsables de cette illégalité. Ainsi furent perdus les derniers quarante-deux mille francs.

De l'héritage de *cent mille* francs qu'Ulrich Volkerschild avait touché nominalelement du chef de son père, et dont il n'avait pu obtenir du reste, grâce à une vente trop rapide, que soixante-dix mille francs, pour les distribuer à ses concitoyens, il ne restait rien, absolument rien !

Ou plutôt, pardon, il restait exactement les 350 francs qu'Ulrich, le jour de la distribution générale, avait d'abord prélevés sur la somme totale, comme constituant la deux-centième part du capital, lui revenant à titre personnel d'habitant du village. Cet argent, Ulrich n'y avait pas touché, car, grand admirateur des principes de Tolstoï et observateur scrupuleux de toutes ses théories, notre jeune philosophe avait décidé que, d'après les conseils du Maître, il lui fallait, comme tout le monde, gagner d'abord sa vie quotidienne au moyen d'un métier manuel.

Ulrich n'en connaissait aucun ; son père, riche propriétaire, s'étant contenté de faire donner à ses enfants une éducation littéraire et libérale très soignée. Mais ce n'était pas là une difficulté propre à arrêter un enthousiaste et un exalté comme Ulrich. *Tout ce que l'on veut fortement, on le peut*, dit un proverbe. Ulrich voulut apprendre une profession pratique, à laquelle il consacrerait toutes ses journées pour se procurer sa nourriture matérielle, tout comme le plus modeste des prolétaires. Il se réservait les soirées et, au

besoin, les nuits, pour se livrer à l'étude de ses sciences favorites, peut-être même pour écrire quelque beau livre d'économie politique et sociale, rédigé d'après les doctrines nouvelles et dont le plan depuis bien longtemps lui trottait de par la tête.

Après quelques hésitations, pour imiter de plus près l'exemple de Tolstoï, son modèle immortel, ce fut au métier de cordonnier qu'Ulrich arrêta son choix. Hardiment et sans vergogne, il entra comme apprenti chez le savetier du village, acceptant une rémunération dérisoire, qui, à peine, lui permettait de manger du pain noir, de boire de l'eau claire et de s'abriter sous une hutte abandonnée. Et tandis que les habitants de Kaufkirkler se donnaient du bon temps et s'amusaient ferme, lui rapiécait les vieilles semelles, piquait le cuir et tirait le fil du matin au soir, acquérant bientôt une habilité suffisante pour confectionner lui-même quelques grossières chaussures.

Alors, Ulrich s'établit « pour son compte ». Il ouvrit une petite boutique sur la place du hameau, vis-à-vis l'église, et bientôt on put voir balancer devant sa porte une enseigne, qui ne manquait pas de fierté :

ULRICH VOLKERSCHILD

philosophe-démocrate-cordonnier

fait le neuf — répare le vieux.

La clientèle, les premiers temps, vint assez nombreuse.

D'abord, parce que c'était le moment de la grande prospérité de Kaufkirkler, et que les habitants, en leur fièvre de luxe, échangeaient précisément leurs sabots de bois contre des bottes de cuir.

Puis, parce que la réputation de cet original socialiste avait grandi de par la province, que sa tentative personnelle de partage des biens avait attiré sur lui

l'attention de toute la Norvège, que les journaux s'étaient occupés des Volkerschild, les uns pour louer la généreuse initiative de l'aîné, et les autres pour tourner en dérision cette expérience hardie et admirer la sagesse du cadet.

Des polémiques quotidiennes surgit une curiosité universelle pour ce « type » nouveau, qui osait mettre carrément en pratique ces mêmes théories que les communistes, ses confrères, se contentaient prudemment de prêcher dans leurs écrits.

Et, quand on sut dans toute la Péninsule qu'Ulrich se faisait ressemeleur de bottes, qu'il cousait déjà proprement des tiges à des cous de pieds en peau molle, ce fut désormais un engouement, une mode; chacun voulut avoir une paire de souliers confectionnés par le courageux radical. Les jolies *misses* anglaises, qui faisaient en Norvège leur classique excursion estivale, ne dédaignèrent pas de faire même un détour pour venir présenter de larges pieds britanniques à la mesure du philosophe. Et les « captains » amateurs de pêche, qui occupaient ses anciennes propriétés, trouvèrent piquant, eux aussi, de rapporter en Grande-Bretagne un échantillon de son savoir-faire d'ouvrier.

Ce n'est pas, il faut l'avouer, que le travail fut élégant et l'ouvrage solide! Son ancien patron, le vieux savetier du village, n'était pas bien fier de son élève; dédaigneux, il ne s'expliquait guère comment tant de personnes convenables et généralement pourvues d'admirables chaussures anglaises, pouvaient avoir recours à ce « gâcheur de cuir bouilli ».

Mais enfin, les premiers mois, Ulrich n'eut pas à se plaindre de sa clientèle. Il avait toujours trop de commandes; il vendait sa marchandise au prix qu'il voulait; et des personnes bien informées nous affirmèrent même que, dans maint castel de la lointaine Albion, ces « chefs-d'œuvre » de cordonnerie contemporaine figurent actuellement sous un globe, parmi les

collections rares du musée et les curiosités de la galerie d'honneur, avec cette flamboyante inscription :

*Pair of boots made by the hands of Ulrich Volkerschild
philosophical-democratical shoemaker (1)*

Par malheur, ce bel engouement ne dura qu'un temps, et un temps limité.

Le nombre des Anglais voyageant en Norvège n'est pas énorme et les habitants de Kaufkirkler, à part qu'ils étaient déjà presque ruinés, se lassèrent bientôt de le faire travailler. Décidément ces maudites chaussures ne tenaient pas aux pieds ! Le vieux savetier en savait plus long ; quoique moins savant, il en fabriquait de meilleures, positivement. Peu à peu la boutique d'Ulrich ne fut plus achalandée que par de rares clients excentriques. Les heures de son travail manuel furent forcément et considérablement écourtées. C'est à peine s'il gagnait maintenant de quoi payer le loyer de son magasin et ses achats de cuir. Il ne lui restait plus rien pour subsister. Mais, en revanche, il pouvait consacrer ses nombreuses heures de loisir à l'éclosion de son œuvre littéraire et économique, qu'à l'imitation de Tolstoï, il voulait écrire tout en travaillant. Cette œuvre consistait en une exposition très courte et très simple de ses principes démocratiques, puis en des exemples pratiques, en des observations très nombreuses de faits, qui tous prouvaient le bien fondé de sa thèse.

Pour cela il comptait sur les documents quotidiens que lui fourniraient ses concitoyens. Aussi les observa-t-il soigneusement, dès que chacun eut sa petite fortune entre les mains. Qu'allaient-ils en faire ? Comment emploieraient-ils cet argent ?

Hélas ! dès le début, il lui fallut bien constater

(1) Paire de bottes fabriquée par Ulrich Volkerschild, le cordonnier philosopho-démocratique.

que la sagesse des Kaufkirkliériens ne correspondait pas à ses prévisions. Il dut enregistrer le coup de folie qui passa sur le village, l'exagération des dépenses de luxe, la crédulité des uns, la débauche des autres, le peu d'esprit pratique du plus grand nombre. Ceci fut pour Ulrich un premier coup.

Mais un autre plus pénible encore fut celui de « l'épargne » des gens « raisonnables ». « Comment » se dit-il, « je tâche de donner à cette commune « l'exemple de la division des richesses! Je brise le faisceau capitaliste, j'en éparpille les débris entre deux cents mains! Et voici que ces nigauds, ces fils de l'économie routinière, ne trouvent rien de mieux à faire que de reformer à eux tous une partie de ce même capital pour le confier, à gros intérêts, à un seul individu? Mais ce n'est plus là du tout le principe que je voulais voir adopter! Et j'aime presque mieux alors les « dépensiers ». Eux, au moins, ont fait rouler les pièces dans un grand nombre de poches diverses! »

Et Ulrich voulut protester, expliquer à ceux qui jadis l'écoutaient bouche béante, quand il faisait de grands discours, qu'ils se trompaient, qu'ils faisaient fausse route, que ce n'était ni pour la dilapider, ni pour l'entasser dans un même coin qu'il avait partagé sa fortune avec eux.

On ne l'écoutait plus!

Depuis qu'il réussissait si mal à faire des souliers et qu'il n'avait plus que ses 350 francs abandonnés dans un tiroir, la popularité d'Ulrich avait beaucoup baissé à Kaufkirkler et la considération générale allait ailleurs, à son frère, par exemple — « Un homme « raisonnable », disaient déjà les paysans, « qui lui au moins a gardé du bien au soleil! »

Et si quelqu'âme plus généreuse prenait la défense d'Ulrich et leur répondait :

— « Mais, en somme, cet homme s'est dépouillé
« pour vous; il a sacrifié à une idée et à un principe
« tous les avantages de la fortune et toutes les jouis-
« sances du bien-être. »

— « Bah! » répondaient ces ingrats, « il savait
« ce qu'il faisait! C'était un ambitieux qui voulait nous
« voir tous dans la misère pour ensuite nous diriger
« plus facilement. C'est un malin. Il s'est fait ainsi
« une réputation universelle. Il peut devenir chef de
« parti en Norvège quand il voudra; député, ministre
« même; et quand il sera au pouvoir il rattrapera
« facilement la somme qu'il nous a partagée à grand
« bruit. »

— « Et du reste, » ajoutaient d'autres encore,
« quand on a un frère qui possède de l'argent, on
« n'est pas à plaindre. On peut toujours recourir à sa
« bourse. »

En quoi, du reste, ces villageois se trompaient dans les deux cas. Ulrich n'était pas un ambitieux vulgaire. Il avait été absolument de bonne foi en tentant son expérience. Mais, de la voir échouer misérablement, surtout quand il apprit la débâcle du notaire Mathias, et que rien absolument ne demeurerait maintenant de ses 70,000 francs cela lui fut profondément pénible. Quant à demander l'aumône à son frère Waldémar, certes, Ulrich aurait préféré crever de faim dans un coin de la forêt.

Mais, tout entier désormais au livre qu'il voulait écrire, il renonça à la cordonnerie et divisa les 350 francs de sa part en 700 portions de 50 centimes chacune. Et il calcula qu'en dépensant ces cinquante centimes tous les jours pour acheter un morceau de pain et aussi le papier et l'encre qu'il lui fallait, en allant habiter de nouveau dans la hutte abandonnée qu'il avait déjà occupée une fois, il aurait devant lui sept cents jours, soit près de deux ans pour terminer son

travail et qu'alors il trouverait peut-être un éditeur et laisserait en tous cas *une œuvre* à la postérité!

Et, comme tous les fanatiques, il se disait de par lui-même :

— « Au fond je ne suis pas battu. Qu'importe
« que mon expérience personnelle n'ait pas réussi?
« En quoi donc cela prouve-t-il que mes théories
« soient défectueuses? Si les braves gens de Kaufkirkler
« n'ont pas été assez habiles, assez intelligents ou
« assez sages pour mettre mes doctrines en pratique,
« s'ils n'ont pas su profiter de l'aubaine qui leur était
« octroyée, est-ce une raison pour devoir affirmer
« que partout, en tous les temps et dans tous les pays,
« ces doctrines n'auront aucun succès? Est-ce moi
« qui ai eu tous les torts? Ne serait-ce pas plutôt
« ces paysans grossiers qui, faute d'éducation suffisante,
« d'instruction atavique, se sont trompés dans l'appli-
« cation du remède? »

Et de sa défaite, fièrement, il voulait encore tirer des conclusions triomphales. Il s'obstinait toujours à nier l'erreur originelle de sa thèse. Il concevait maintenant son livre futur, prenant un tout autre aspect, devenant la Bible du communisme, montrant par des exemples ce qu'il ne faut pas faire, afin de réussir.

Tous les faits recueillis, toutes les observations accumulées, les fautes commises, les errements constatés devenaient en son esprit comme autant d'arguments nouveaux, profitables à ses principes. L'expérience, tournant entièrement à sa confusion, lui semblait un apport puissant et précieux. Si on veut entreprendre une sincère et durable réforme sociale, c'est par le dévouement de chacun à tous et de tous à chacun qu'on y arrivera. Abolition des appétits grossiers, exaltation des sentiments nobles et généreux; le foyer, la commune, la société tout entière ne formant qu'un intérêt unique et n'ayant qu'un seul but. Pas de gaspillage

personnel, et pas d'accumulation égoïste de capitaux entre des mains vénales ou infidèles. Enfin le règne de la Paix définitive, de la Justice suprême, de l'Egalité réelle, en une association d'hommes probes, modérés et intelligents, des hommes qui seraient des Anges et non plus des pêcheurs stupides, de lourds paysans, comme ses chers concitoyens de Kaufkirkler!

Voilà ce que rêvait Ulrich; voilà le résumé de l'ouvrage qu'il voulait écrire et qu'il comptait intituler :

Le triomphe d'une défaite.

Malheureusement, ses forces physiques le trahirent bien avant l'œuvre accomplie.

Avec cinquante centimes par jour, ce délicat, élevé dans un milieu de bourgeois aisés, ne pouvait se soutenir suffisamment. Il maigrissait, il dépérissait à vue d'œil.

Bientôt, quand il travaillait, il lui fallut se nourrir plus fortement. Il dut prendre sur son petit capital un franc, puis deux, puis trois, tous les jours pour pouvoir manger de la viande et boire de la bière. Il lui fallut aller chercher l'abri d'une chambre bien chauffée, car, l'hiver, les bises du Nord congelaient en même temps son encrier et ses idées.

Et malgré tout, Ulrich ne produisait plus rien de bon. La suprême étincelle de la pensée, trop vibrante tout d'abord, lentement s'éteignait en lui. Sous l'aiguillon perpétuel de la privation physique, puis bientôt de l'incertitude morale, l'enthousiasme des premiers temps s'engourdissait.

Il vint un temps où Ulrich fut absolument incapable de tout travail. Anémié, la tête vide, le corps affaibli, il se traînait à travers les rues du village, sans même pouvoir plus recueillir des « documents humains ». Et c'est qu'à Kaufkirkler on commençait à le considérer comme un halluciné, comme un fou. Les gamins déjà le suivaient, le huaient, le couvraient de quolibets et parfois lui lançaient des pierres.

Enfin, dix mois n'étaient pas écoulés qu'Ulrich avait épuisé toutes ses ressources, et qu'à moitié mort de froid, il était recueilli un soir en un état de misère extrême, et à moitié délirant, la mort aux lèvres.....

Alors, ceux de Kaufkirkler eurent un remords; il faut leur rendre cette justice, un bon mouvement de charité chrétienne souleva leurs âmes rudes, et pour récompenser Ulrich Volkerschild du bien qu'il avait voulu faire à la commune, ils le recueillirent au bureau de bienfaisance du village, et lui firent balayer tous les jours les corridors de l'hôpital civil.

(*A suivre.*)

COMTE ÉMÉRIC DU CHASTEL





LA LAMPE ÉLECTRIQUE

*L'autre soir, la Lampe électrique,
Brillant d'un éclat sans pareil,
Toute seule éclairait une place publique;
C'était un vrai petit soleil!
La foule, amassée autour d'elle,
Ne cessait d'admirer la lumière nouvelle
Qui, disait-on, devait détrôner désormais
Le pétrole et le gaz. — La lampe, toute fière
De ces propos flatteurs, redoublait de lumière
Et s'enivrait de son succès.
« Avec raison, dit-elle, on vante ma puissance,
« Car, vraiment, à Phébus je fais la concurrence,
« Et pourtant, malgré ma splendeur,
« Il me reste un regret; ne suis-je pas la sœur
« Des étoiles du ciel; si, traversant l'espace,
« Près d'elles je pouvais briller!... Pourquoi faut-il
« Qu'un misérable fil
« M'attache à cette place? »
— Comme elle caressait ce rêve ambitieux,
Voilà que l'ouragan se lève impétueux;
Le vent, soufflant avec furie,
Brise le fil qui la relie
Au courant d'électricité,
Et la lampe s'éteint et sa vive clarté
Qui, tantôt, éclairait plus d'un mille à la ronde,
Se change en une nuit profonde.*

*Telle parfois, rêvant un plus vaste horizon,
L'orgueilleuse Raison
Vient rompre ses liens et, dans sa libre course,
Follement s'isoler de l'Éternelle source
De lumière et de vérité;
Mais dans les ténèbres du doute
Elle tombe aussitôt, cherchant en vain sa route,
Au milieu de l'erreur et de l'obscurité.*

JULES ONRAET



RECETTES DE THÉÂTRE

LES DRAMATURGES DU NORD

(A propos de la représentation de *Maison de Poupée*
d'Ibsen au Théâtre du Vaudeville)



ES représentations que le Théâtre de l'Œuvre (1) et — trop rarement — le Théâtre du Vaudeville (2) donnent des drames scandinaves, soulèvent les critiques les plus vives et les plus intransigeantes admirations. C'est un contraste réjouissant pour le scepticisme littéraire que celui — à ce sujet — des feuilletons du *Temps* et des chroniques de la *Revue Blanche*. « Ennuyeux » ou « sublime », il n'y a pas de milieu entre ces jugements contradictoires. Et si vous n'arrivez pas à vous faire une opinion, vous avez au moins le malin plaisir de voir défaire toutes celles que les autres se sont faites. M. Jules Lemaître,

(1) Il convient de remercier ici M. Lugné-Poé dont l'initiative avisée a préparé ces représentations et dont le talent — très singulier et très personnel — a bien rendu ce qu'il y a d'un peu mystique dans ces drames.

(2) M^{lle} Réjane a joué le rôle complexe de Nora avec une intelligence merveilleusement souple de comédienne; pas assez — peut-être — avec une intelligence de femme.

avec la souplesse habituelle de son intelligence, a essayé de concilier les jugements et de réconcilier les adversaires : il a dit aux uns qu'Ibsen était un habile homme, aux autres qu'au fond, il était Français ; mais, malgré la hardiesse bienveillante de ses affirmations, pour vouloir contenter tout le monde, il n'a, comme il arrive, contenté personne. Je ne reprendrai pas sa thèse, bien qu'elle soit aimable et spécieuse. — et puisque décidément, dans ce duel de littérateurs, il faut choisir l'un des deux partis, je me résous, avec une modeste assurance, à en choisir... un troisième.

Aussi bien, il me semble qu'on engage dans ce débat beaucoup de questions qui n'y sont pas mêlées. « Il faut distinguer, disait un député raisonnable, car, quand on ne distingue pas, on est dans la confusion. » Distinguons Quelques-uns, que réjouissent les vaudevilles, reprochent aux drames scandinaves de ne pas les amuser ; d'autres, qui veulent, en même temps que des plaisirs littéraires, goûter des plaisirs patriotiques, de n'être pas français. Avec une inégale générosité de motifs, tous ont également raison. Car il ne faut pas prétendre étudier les pièces étrangères « en soi » : ce n'est pas notre rôle : c'est le rôle des étrangers. Il serait presque impossible, et d'ailleurs dangereux, de chercher à mesurer la valeur intrinsèque de ces œuvres : apprécions leur valeur à notre point de vue. Pourquoi les drames scandinaves n'amuse pas les Français ; si oui ou non ils sont Français d'origine ; dans quelle mesure leur influence est utile à l'esprit français : voilà trois questions qu'un critique peut se poser à ce propos avec l'assurance de n'offenser personne et quelque espoir de les résoudre. Il ne faut pas craindre, dans certains cas, d'être égoïste, dans les cas précisément où l'égoïsme s'appelle patriotisme et personnalité.

I

L'admiration des drames scandinaves n'est pas à la portée de tout le monde : c'est pour quelques-uns la seule raison qu'ils aient d'y applaudir, pour la foule sa grande raison de n'y aller point. Le culte d'Ibsen a ses initiés et ses contempteurs systématiques. Pour nous qui ne sommes pas des uns et qui voulons tâcher de n'être pas des autres, nous avouons avec ingénuité avoir été surpris à la première lecture et surtout à la première représentation d'une de ces œuvres. J'imagine que la musique de Wagner, quand elle parvint à s'imposer sur les scènes lyriques de Paris, y provoqua les mêmes admirations aveugles, le même mépris ignorant et, chez les modérés, le même étonnement gêné. Et ce sera éternellement le sort de toute tentative artistique qui prétendra ramener l'art à une observation plus sincère de la vie. On en vient à s'habituer tellement aux conventions qu'on se déshabitude de la vérité; les conventions vous paraissent plus naturelles que la vérité même. Pour écouter les drames poétiques d'Ibsen comme les drames lyriques de Wagner, il faut se faire une âme plus simple, plus débarrassée d'intelligence, plus ouverte aux sensations, comme enfantine. Et c'est à quoi l'on n'arrive qu'après un peu de travail. Mais on y éprouve des plaisirs de qualité rare et d'autant plus profonds qu'ils ont été, au début, un peu laborieux.

Extérieurement d'abord, et à un point de vue purement technique, les drames scandinaves ne sont pas du tout construits comme les drames français. Ne craignons pas de dire que s'ils sont moins intelligibles, c'est surtout qu'ils veulent être moins intelligents. Ils sont pleins de détails inutiles ou tout au moins dont on ne comprend pas l'utilité directe. Un critique influent

s'extasiait l'autre jour sur le talent d'un de nos fabricants de vaudevilles : « Dans ses pièces, disait-il en substance, tous les détails sont utiles à l'action. Vous entendez parler d'un tourne-vis : méfiez-vous et retenez ce tourne-vis : ce tourne-vis servira à quelque chose. » Oh! cette littérature où les tourne-vis ont un peu plus d'importance que les sentiments! Cette conception d'une vie si bien machinée qu'il n'y reste plus rien de vivant! Ces productions d'un esprit où l'imagination s'est pour toujours asservie à la domination despotique du « petit fait »! Dans les drames scandinaves, au contraire, les faits ne servent jamais en tant que faits, mais en tant qu'ils sont significatifs d'un état d'âme. Il n'y a pas de faits nécessaires : supprimez-les, l'action n'en marchera pas moins à son but. Il n'y en a pas d'inutiles : supprimez-les, l'expression du sentiment sera moins achevée. De là un peu d'obscurité pour un Français, habitué à une sélection plus « utilitaire », si je puis ainsi parler, des détails de la vie : mais de là, par contre, une impression de vie intime, plus inexplicable, moins voulue et plus naturellement sincère. Relisez le premier acte de *Maison de Poupée*, l'arrivée de Nora toute joyeuse et insouciant, amusée intérieurement du plaisir que sa présence va faire dans la chère maisonnée. Elle est chargée d'un tas de gros paquets : elle s'en débarrasse au hasard sur la table, sur les chaises : elle fredonne une chansonnette : elle rit aux gens et aux choses. Elle appelle bien vite ses enfants pour les embrasser, les câliner, jouer avec eux, comme elle jouait, il n'y a pas longtemps, avec sa poupée. Son mari rentre qui la gronde affectueusement de sa folie, en souriant à tout ce bonheur dont elle est l'âme. C'est le rire léger, heureux et sain d'une mère de famille qui ignore la souffrance et le mal, qui est encore, un peu volontairement, pour réjouir les autres, mais surtout par l'exquise tranquillité de sa conscience,

une enfant à peine femme. Délicieuse scène d'intérieur, comme je n'en sais pas de plus aimable dans notre théâtre. Non pas un tableau aux lignes nettes, aux personnages précis, s'enlevant sur le fond sombre des peintres classiques : mais une toile d'impressionniste, aux couleurs de clarté, par petites taches lumineuses, harmonisées dans du soleil.

Aussi est-ce vainement qu'on chercherait dans ces pièces les délimitations auxquelles notre théâtre nous a habitués. Sans doute et nécessairement, ces drames se divisent en actes et en scènes : sans doute, ils renferment une exposition, un nœud et un dénouement ; mais il serait impossible d'en définir avec quelque précision les différentes parties. Elles s'organisent l'une avec l'autre si intimement qu'on ne saurait les séparer. Elles forment comme un tout indivisible, un tout vivant. Car il semble que l'auteur se préoccupe assez peu de l'intrigue précise du drame, de l'action qui met aux prises les personnages en tant qu'individus humains : il l'oublie à suivre leur existence dans ses sinueux détours : mais il n'oublie pas le sens profond de son œuvre, la crise psychologique et morale où les événements les jettent en tant qu'hommes. Ce sens profond se dégage lentement des circonstances, des mille petits faits qui l'ont voilé à nos yeux. Par suite, tandis que les premières scènes se déroulent, il règne dans la pièce et dans nos esprits une incertitude qui peut lasser l'attention : on ne sait pas où l'on va ; le dramaturge paraît lui-même ne pas le savoir : il s'est comme défendu de le savoir. Et ce n'est qu'une fois la pièce finie qu'elle devient tout-à-fait claire. Il en est ainsi dans la vie où les âmes ne sont définies, où les choses ne sont certaines qu'une fois qu'on a vécu d'elles. Cette femme-enfant, que nous avons vue d'abord si insoucieuse et si frivole, renferme en elle un secret que nous venons peu à peu à connaître, par hasard,

par des demi-confidences, dans le calme de l'intimité ou dans l'effroi d'une menace violente. Les deux ou trois scènes, parsemées à la fin du premier acte ou au milieu du deuxième, sont des suppléments d'exposition. Et nous ne devinerons tout à fait l'âme de Nora, c'est-à-dire l'exposition ne sera finie, qu'au dénouement. Pour rétablir, par un voyage en Italie, la santé de son mari, elle a fait un emprunt : elle s'est mise dans les mains d'un avocassier à qui l'existence a été trop dure et qui veut prendre sa revanche; et comme elle avait immédiatement besoin d'argent, elle a consenti à toutes les conditions qu'il lui a plu de lui imposer. L'une d'elles était la signature de son père : son père était mourant, incapable de supporter aucune émotion : elle a imité la signature. Aux yeux de la loi, c'est un faux : aux yeux d'une morale un peu rigoureuse, c'est une espèce de mensonge. Et, Nora, dans toute la pièce, se débat contre les conséquences sociales de son acte et contre le remords trop scrupuleux de sa faute généreuse. Voilà le drame. L'action n'y va pas, comme dans nos pièces modernes, d'un fait à un fait, d'une situation, par exemple, à un mariage : elle va d'un fait à un sentiment : et en marchant, elle s'approfondit.

Elle s'approfondit jusqu'à ce que se révèle l'idée morale qui a imposé l'œuvre à son auteur. La pièce nous est d'abord apparue comme une comédie réaliste, puis comme un drame psychologique : elle devient enfin une tragédie morale. L'héroïne, par le travail intérieur de son âme, découvre et nous découvre la thèse d'Ibsen. Et, parcequ'on y a été doucement et naturellement incliné par les faits, on est tout prêt à accepter ses conclusions. Effacés dans l'existence de tous les jours qui ne les révèle pas à eux-mêmes, vivant — pendant longtemps — de la vie normale et de la morale ordinaire, quand une heure d'angoisse survient qui fait surgir soudainement en eux un être de passion

qu'ils ignoraient, ils s'aperçoivent que jusque là ils ont été emprisonnés, étouffés par les cadres de la société. Leurs sentiments, en prenant tout-à-coup une grande intensité, font éclater les convenances. Ils comprennent, par l'effet de la grâce, qu'il y a quelque chose de supérieur au bien social, c'est le bien en soi, et qu'il faut savoir sacrifier l'un à l'autre. Ils se font révolutionnaires par un soudain élan de leur vertu. Nora, dans la crise qu'elle a traversée et qui a intéressé toute son âme intime, est devenue femme. Elle a conscience que sa prétendue faute est, aux yeux de Dieu, une belle action. Forte de sa foi nouvelle, elle va tout dire à son mari : elle croit que la grâce descendra en lui, comme elle est descendue en elle : elle attend « le prodige ». Mais Helmer n'a pas souffert : il n'est pas digne de la vie véritable. Il l'accuse, au nom de la morale sociale, et lorsqu'il se sait quitté des conséquences sociales de sa faute, il la lui pardonne. Il n'a pas compris : il n'a pas compris qu'il y a une morale supérieure à la morale sociale et qu'il y a aux actes humains des conséquences plus importantes que les conséquences sociales. Le prodige ne s'est pas opéré. Il n'est qu'un honnête homme comme les autres : elle est plus qu'une honnête femme. Les deux êtres que le hasard a fait se rencontrer, ne se convenaient pas. Ils étaient de mondes différents. Dès qu'elle s'est connue et qu'elle l'a connu, Nora s'enfuit...

Ces procédés de mise à la scène, cette structure complexe et indécise du drame, cette morale mystique, il était impossible qu'un public français les acceptât, car ils n'étaient aucunement français.

II

Ils étaient français d'origine, a dit M. Jules Lemaître dans un récent article de *la Revue des Deux Mondes*.

La littérature contemporaine des écrivains du Nord, c'est notre littérature de la fin du Romantisme. Au fond, Ibsen est un composé de Georges Sand et d'Alexandre Dumas fils. (1) De l'un, il a la vague sentimentalité, de l'autre le goût des problèmes moraux. Et loin de s'effrayer de cet envahissement des Barbares scandinaves, il faut y voir le plus éclatant témoignage qu'on puisse rendre de notre influence intellectuelle en Europe.

Je serais bien fâché de n'être pas de l'avis de M. Jules Lemaître, dont j'aime par dessus tout l'intelligence délicieuse, si j'étais sûr qu'il fût lui-même tout à fait de son avis. Mais j'ai cru bien des fois reconnaître qu'il y avait deux hommes en lui, un Tourangeau et un Parisien, un classique et un fantaisiste, un Normalien et — imperceptiblement — un Bohême. Si j'attaque l'un des deux, je suis bien certain d'avoir au moins l'autre pour moi : cette considération fait taire mes scrupules. C'est le Tourangeau qui a écrit l'article : il a été pris d'un accès de chauvinisme littéraire ou peut-être simplement qu'il a trouvé convenable de faire dans la Revue de Monsieur Brunetière un article « brunetièresque ». Il y aurait certainement réussi s'il y avait mis une conviction plus entière et si le gai compagnon qui vit à côté de lui n'avait pris un malin plaisir à lui souffler les objections.

Je n'ai guère qu'à les lui répéter, car il a pris soin

(1) « Ce que Nora va chercher, Indiana le rencontre. Indiana épousant Ralph en présence de la nature et de Dieu, c'est Nora, après sa faute, trouvant l'époux de son âme, le choisissant dans sa liberté.. — Seulement, tandis que les révoltés d'Ibsen se sou'èvent contre la loi et la société en général, les insurrections de M. Dumas visent toujours un article déterminé du Code civil ou des préjugés sociaux. »

(JULES LEMAÎTRE, *Revue des Deux Mondes.*)

lui-même de noter les différences qui séparent essentiellement les deux littératures : il avoue que les milieux sont différents et aussi les « passés », la « vie intérieure », la conscience morale, la conscience religieuse... Nous n'en demandons pas davantage pour soutenir la thèse opposée à la sienne, car, en vérité, il ne peut guère y avoir de différences ni plus profondes, ni plus nombreuses. Que reste-t-il en effet de commun entre les dramaturges du Nord et les écrivains français? Une idée, l'idée que le devoir individuel est quelquefois en conflit avec le devoir social et que, dans ce conflit, il ne faut pas hésiter à préférer le devoir individuel, en un mot qu'il y a une antinomie entre la morale mondaine et la morale humaine. Voilà bien la critique de M. Brunetière, qui réduit les œuvres à l'exposition d'une idée et qui, grâce à cette abstraction tout arbitraire, établit entre elles des rapports de parenté ingénieux et imaginaires! Mais que j'y reconnais peu la critique impressionniste de M. Lemaître! A ce compte et si tout le germe de son œuvre est enfermé dans sa thèse, Ibsen ne serait pas seulement redevable de sa personnalité à Georges Sand, mais à Rousseau, mais aux stoïciens, mais au premier révolté de la première société humaine.

De cette idée, à qui donc faut-il faire honneur sinon à ceux qui, pour l'avoir profondément sentie, l'ont exprimée avec le plus d'éloquence? Et dira-t-on que ceux-là sont les écrivains français? Ce serait nous enlever nos qualités les plus aimables que de le dire. Nous sommes trop sociables pour être si énergiquement individualistes. Si un Rousseau se promet de haïr les hommes qui lui ont menti, on sent dans son brusque effort vers l'isolement le regret de la société qu'il veut quitter. Il y a plus de dépit que de conviction ferme dans son anarchisme provisoire. C'est un révolté, ce ne sera jamais un isolé. Les écrivains scandinaves, au contraire, vivent dans un pays de longues nuits et de

brumes éternelles. Leur âme, dans le silence, le mystère et les ténèbres de la nature sans horizon qui les enferme, se replie en elle-même, se recueille, s'approfondit. Les images qui se forment en elle sont plus nettes et plus précises que les fantômes qui se dessinent vaguement dans leur prison de brouillards : la vie intérieure prend plus d'intensité et plus d'importance que la vie extérieure. L'individualisme en eux ne reste pas à l'état d'idée ou de sentiment superficiel : il naît des conditions mêmes de leur existence. Prétendra-t-on que les vagues déclamations de Rousseau aient plus appris à Ibsen que l'âme même de son pays qui vivait en lui? Croira-t-on qu'il ait attendu la lecture de Georges Sand pour analyser la plus caractéristique et la plus puissante de ses tendances? Son originalité est profonde en vérité, puisqu'elle est l'originalité même de son pays.

III

Et c'est en somme cette originalité que nous aimons en lui. Continuerons-nous de l'aimer avec autant d'enthousiasme? Ou faut-il croire à la renaissance prochaine du génie latin que prévoit M. Jules Lemaître, après avoir démontré qu'en réalité il n'est pas mort? Cette influence des poètes du Nord se limitera-t-elle aux littérateurs? S'étendra-t-elle au public? Comme elle a fourni une nouvelle formule à nos écrivains, fournira-t-elle à notre esprit une nouvelle forme? N'est-elle qu'une mode? Est-elle la première phase d'une évolution à venir? Toutes questions auxquelles il est difficile de répondre autrement que par un calcul de probabilités.

Nous avons connu les drames scandinaves à un moment opportun. Nous étions las du naturalisme, de la peinture au microscope et de la littérature scientifique. La photographie minutieuse de la réalité, qui avait un instant intéressé notre curiosité, finissait par la

décevoir : nous en venions à sentir confusément qu'à force d'être fidèle, elle nous trompait, que quelque chose lui échappait et lui échapperait toujours, la vie des êtres et notre propre vie; que l'analyse, en un mot, ne saisissait pas l'inalysable effort qui anime le monde. Il nous fallait une autre doctrine que le réalisme, mais qui tout de même, en apparence, n'en fût pas très différente. Car nous avons trop d'expérience de la réalité pour monter d'un élan à un idéalisme imprécis ou à un vague mysticisme. Les drames scandinaves ont eu pour nous cette utilité de nous ménager la transition; ils nous ont épargné cette ère de tâtonnements pour sortir de la vérité exacte et nous élever jusqu'à la vérité essentielle. Appuyés sur l'observation scrupuleuse des faits, ils en dégageaient la signification profonde. Au début du siècle, nous étions des poètes lyriques : à la fin, nous sommes devenus des savants : le théâtre scandinave était la synthèse du lyrisme et de la science, de la vie intérieure et de la vie profonde. Il était utile à guider nos premiers pas vers le renouvellement.

Doit-il nous conduire jusqu'au bout? Ayant les mêmes répugnances, emploierons-nous les mêmes procédés? Il ne le semble pas. A suivre plus loin nos guides, nous risquerions de perdre notre initiative et de nous égarer loin de notre véritable chemin. Cette synthèse de la vie extérieure et de la vie intérieure, le théâtre scandinave l'a opérée par le sentiment et l'a exprimée par le symbole. Et l'âme française n'est ni profondément sentimentale, ni du tout symboliste. Parce que notre cœur est moins riche que notre esprit, nous sommes habitués à considérer les faits en eux-mêmes, et à les noter directement par des mots. Les musiciens et les poètes — j'entends les vrais, ceux qui ont découvert l'harmonie de leur âme et de la nature — sont le petit nombre parmi nous. Or le théâtre est fait pour le plus grand nombre et, par suite, par le plus grand

nombre. Il a toujours été et il a des chances d'être toujours chez nous plus rationnel que sentimental et, plus dramatique que poétique.

Ce goût d'un public d'ailleurs restreint pour les drames scandinaves, il ne faut donc s'en exagérer ni l'utilité, ni le danger. C'est une fantaisie passagère. C'est une manière de galanterie. L'esprit français a été très galant pendant sa longue vie, et cela ne l'a pas empêché de faire son chemin dans le monde : au XVI^e siècle, il a aimé l'Italie, au XVII^e l'Espagne, au XVIII^e l'Angleterre, au début du XIX^e l'Allemagne et parfois plusieurs nations ensemble. Maintenant c'est le tour de la blonde Norvège. Rassurons-nous. Il n'y a que les amours qui tuent : les amourettes délassent l'esprit en changeant les idées. Notre originalité n'y perdra rien, car notre originalité, c'est en somme notre sociabilité. Nous sommes, par nature, hospitaliers et aimables. D'avoir compris, à leur époque brillante, toutes les littératures de l'Europe, de leur avoir demandé une direction nouvelle plus encore que leurs chefs-d'œuvre, d'avoir été en somme des emprunteurs de bonne foi, qui ne font pas banqueroute, mais qui font fortune, c'est un de nos mérites, non pas le plus profond, mais qui peut-être nous distingue le mieux. Nos littérateurs, en même temps que les interprètes de l'âme française, sont les intermédiaires de la pensée humaine.

Paris, 1^{er} février 1895

PHILIPPE MALPY





CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Voyages, critiques, romans, poésies

- T. de Wyzewa : *Chez les Allemands* (Perrin, édit.). — William Ritter : *Second voyage au Montenegro*. — Gabriel Séailles : *Ernest Renan* (Perrin, édit.). — Bernard Lazare : *Figures contemporaines* (Perrin, édit.). — Edouard Rod : *Les Roches blanches* (Perrin, édit.). — Paul Adam : *La Parade amoureuse* (Ollendorff, édit.). — Jean Casier : *Flammes et Flammèches* (Lacomblez, édit.).

I — VOYAGES

M TÉODOR DE WYZEWA est un des esprits les plus rares et les plus complexes de notre époque. Il a lu, regardé et compris beaucoup, et il en est très las. Il est un intellectuel qui voudrait n'être qu'un sensitif, et qui pour un sentiment profond et sincère donnerait ses plus chères idées; il est un styliste qui raffine ses expressions pour les rendre plus simples. Aujourd'hui, dans son livre *Chez les Allemands*, il nous donne une double peinture de l'Allemagne d'autrefois et de l'Allemagne d'aujourd'hui, de l'Allemagne du rêve et de l'art, et de l'Allemagne des soldats, des boutiquiers et des professeurs.

La première partie de son livre est consacrée aux visions d'art; à Augsbourg, à Munich il s'attarde à la contemplation des primitifs allemands. Il célèbre

tour à tour, avec une expression singulière et émue, les Wohlgemuth, les Dürer, les Holbein, les Jean Burgmair. Puis il raisonne ses impressions : « La gloire des peintres anciens, italiens, belges et allemands, naît de leur continuel souci du réalisme dans l'art. Ces peintres, toujours, ont exactement restitué les sensations qu'ils percevaient, sans nul effort à les modifier. Mais les peintres des divers pays percevaient des sensations diverses. Les Flamands, par une grâce qu'ils ne devraient point aujourd'hui renier, étaient exclusivement des sensitifs; ils avaient la perception nette des couleurs, des formes, mais une perception rarement altérée par des tourbillons d'images passionnées. La passion, au contraire, l'afflux d'impressions rapides, innombrables, était présente toujours aux âmes italiennes, déformant leur vision, empêchant la constante netteté de leurs sensations... » Avec les maîtres italiens « nous n'assistons plus à des spectacles vivants; nous laissons agir sur nous, comme une musique, la mobile harmonie des lignes étrangement sinueuses, parfois encore (dans les psaumes triomphaux du Frère Angélique) un élan sonore des couleurs. » La peinture des Allemands est émouvante et sensible : ils attachent aux choses qu'ils perçoivent un placide cortège de songeries : « ...L'enchantement d'une sincérité parfaite, d'une vision parfaitement nette, parfaitement positive et en même temps pieuse au-delà de toutes, aux seuls peintres allemands nous le pouvons demander. Et ils nous donnent, au surplus, ces dignes et bons hommes, une délice de santé, d'émotion calme et tiède... »

Mais si l'Allemagne de l'art ravit M. de Wyzewa, l'Allemagne de la vie positive lui ménage de cruelles désillusions. Ce pays est pour lui comme une vaste plaine nocturne où dansent les *willics*, les lutins qui entouraient le voyageur de leur ronde et l'empêchaient

de partir : il est pris dans la ronde captivante des choses mortes, car là-bas, selon lui, les morts seuls sont beaux.

Autrefois, tous nos écrivains de France, Renan, Taine, Michelet, vantaient l'Allemagne. Aujourd'hui, elle a perdu pour nous son charme de rêve; elle semble inélégante et vulgaire à notre passion de la grâce et de la distinction. M. de Wyzewa se plaît à nous signaler la gaucherie et la lourdeur des Allemands : d'après lui, leurs cinq sens sont restés à l'état primitif, ils ne perçoivent pas les nuances des sensations, la musique elle-même n'est chez eux qu'un besoin naturel. Leurs instincts sensuels sont restés à l'état primitif, sans se pervertir, mais sans s'affiner, se bornant à devenir toujours plus tenaces et plus impérieux. Mais une certaine poésie, rêveuse et sentimentale, demeure chez eux plus étroitement mêlée qu'en aucun autre pays aux menus détails de la vie. Et le voyageur fait une analyse très jolie et très douce de ce *gemuth* « formé de deux éléments, d'un rêve et d'une émotion ». C'est par cette poésie un peu ridicule mais charmante tout de même qu'ils plaisent encore.

M. de Wyzewa nous montre ensuite la démoralisation actuelle de l'Allemagne, que Berlin commence : Berlin, ville improvisée, offrant déjà les derniers progrès de la science, transformant par son influence le caractère et les mœurs germaniques, ville déplaisante et antipathique, que les Berlinoises eux-mêmes n'aiment pas, où ils viennent uniquement pour affaires, façon de foire permanente où l'on vient pour gagner ou dépenser son argent. L'âme allemande était composée de trois éléments, de rudesse sensuelle, de passivité morale et de sentimentalité intellectuelle; mais le dernier est étouffé à Berlin, et le premier domine les autres.

Le voyageur énumère tous les maux que l'exemple de Berlin introduit en Allemagne : croissance du vice et de la prostitution, souffrances de l'ouvrier par suite de l'excès de labeur et de l'insuffisance de l'alimentation, absence de la vie de famille, le mariage devenu une sorte de marché, l'adultère fréquent, le divorce passé à l'état d'habitude courante. Ainsi les Allemands ont perdu le charme ancien de leur race ; ils ont perdu l'habitude de limiter leurs besoins, et le goût de la vie de famille, et la salutaire crainte du mal : vingt ans ont suffi à Berlin pour décomposer l'âme allemande.

Ce livre semble donc un réquisitoire contre l'Allemagne moderne. Sans doute, l'auteur est dur pour elle et la juge sévèrement ; cependant on se rend compte à la lecture, qu'il a, malgré tout, de l'affection pour ce pays de la bière et du rêve, et qu'il regrette de ne pas le trouver aussi beau qu'il l'aurait évoqué d'après son art.

Mais ce que j'ai surtout aimé dans *Chez les Allemands*, c'est le joli sentiment mélancolique de certaines pages qui dénotent chez M. de Wyzewa un sensitif un peu ironique et désenchanté. Dans cette note, — mélange d'humour adoucie et curieuse, d'intellectualisme lassé et de nervosité attendrie, — il pourra, quand il le voudra, écrire des livres délicieux.



M. WILLIAM RITTER vient de publier pour quelques-uns le récit de son *Second voyage au Monténégro*. Il y a là d'admirables sensations de nature. L'auteur est un enthousiaste qui sent avec tout son cœur, qui laisse pénétrer son âme tout entière par les visions de la beauté, que ce soit la beauté de l'art ou celle de la nature. Dans ses deux romans, *Egyptiacque*

et *Ames blanches*, dans toutes ses critiques d'art qu'il sème dans les revues avec la prodigalité d'un artiste sûr de ne point épuiser ses richesses, dans cet *Edmond de Pury* où il y a de si jolies notations de Venise, on retrouve ce même désir d'exprimer par des mots les visions, les impressions qu'il a ressenties, de les restituer dans leur intégralité, de matérialiser ses frissons artistiques, et son style pittoresque, tourmenté, varié, ardent, exaspéré, est bien celui qui convient à un écrivain qui veut faire entrer la peinture dans l'art littéraire.

Je ne m'attarderai point sur son petit livre, me réservant d'étudier plus profondément son œuvre à l'occasion de son prochain roman; je ne veux qu'en citer un passage. C'est une *Sonate au clair des étoiles*, qu'il chante parmi les montagnes abruptes du Montenegro, au-dessus du Scutari :

« ...Il me semble que jamais je n'ai vu les étoiles si belles... Elles m'apparaissent comme lavées, comme rajeunies. Les mille pierreries célestes sont appropriées de toutes les poussières atmosphériques, de toutes les buées aériennes, au travers desquelles nous les voyons trop souvent d'en bas comme à travers des lunettes enfumées. Nous sommes plus près d'elles; et comme reconnaissantes de ce que nous soyons montés vers elles, elles brillent comme jamais. Et leur regard se fait plus expressif, plus incisif, plus pénétrant, et sous la franchise et la pureté de ces regards, il semble que l'on n'oserait *pas même* pécher *en pensée*. On se sent fouillé, examiné, sondé, jugé par ces regards d'étoiles... Jamais je n'ai si bien compris ce mot d'un héros de Péladan : « Je n'osai pas, un grand lys me regardait! » — Y sont-elles pour quelque chose, les célestes constellations, dans la primitive pureté de mœurs des pâtres et des héros de ce pays : pourquoi pas?... Les hautes solitudes alpes-

tres, sous des cieux limpides et froids, sont bien faites pour épurer et rendre chastes, comme les paradis tropicaux pour exciter toutes les végétations, même celle des fleurs du mal... Et je dis cela, sans une minute faire le procès à la liberté individuelle et à la responsabilité, je me laisse aller à une impression, non point à un raisonnement... »

Les nuits d'étoiles nous donnent en effet une impression de pureté délicieuse, que merveilleusement rend l'artiste. Cette purification de notre âme par la nature, Péladan l'a exprimée en cette phrase : « Il faudrait à certaines heures troublantes pouvoir mettre entre nos désirs et nous de la brise fraîche, de la mer murmurante, de la nuit étoilée, toutes choses qui maîtrisent les cœurs. »



II — CRITIQUE

« La haine, — dit M. BERNARD LAZARE dans la préface de ses *Figures contemporaines*, — est en littérature, comme en politique, comme en art, une passion primordiale et indispensable; celui qui ne sait pas haïr ne saura pas aimer ce qui, pour lui, est le beau. Quelques-uns estiment qu'on devrait se borner dans la vie à pratiquer l'œuvre de sympathie; je le veux bien, mais cette œuvre n'existe que si, à côté d'elle, il y a l'œuvre de haine : on ne peut édifier que si l'on sait détruire. »

Ce principe n'est point pour me déplaire. On ne parle bien que de ce qu'on aime — ou de ce qu'on hait. L'amour et la haine ne sont que les deux formes d'un même sentiment; celui qui aime l'art d'un amour noble et pur poursuivra forcément de sa haine tous ceux qui attendent à sa splendeur et altèrent sa magni-

ficence. Cependant je crois que l'œuvre de haine est à peu près inutile : il vaut mieux mépriser les médios et les exploiters que d'engager la lutte avec eux, et celui qui, par exemple, montre au grand jour les ouvrages d'un artiste inconnu me plaît davantage que celui qui éreinte quelque renommée de mauvais aloi.

Je ne partage point toutes les admirations et les haines de M. Bernard Lazare, mais j'ai lu son livre avec beaucoup de joie, parce que son style est ferme et coloré, et parce que ces petites figurines sont à la fois très enlevées, et profondes et aiguës. « Ce qui frappe le plus dans ces *Figures contemporaines*, — comme le dit M. Eugène Gilbert dans la *Revue Générale*, — c'est la verve, une verve endiablée, à l'emporte-pièce, qui très souvent rencontre le mot juste, le trait significatif donnant à une physionomie son cachet définitif de ressemblance. »

Je signalerai particulièrement les critiques de Brunetière, du comte de Montesquiou, de Barrès, de Paul Adam, d'Henri de Régner, etc.



Renan mort ne trouve plus autant de fidèles que Renan vivant. Déjà M. Challemeil-Lacour lui succédant à l'Académie parlait de lui avec un fiel et un sans-gêne un peu déplacés, parce que, si l'on peut ne pas admettre un mot de sa doctrine, si l'on peut ne pas aimer ses contradictions, son dilettantisme et son sensualisme de la fin, il faut au moins faire à ce grand esprit l'honneur de le comprendre et il en faut parler en connaissance de cause. Aujourd'hui M. SÉAILLES nous donne une biographie psychologique de Renan, dont les conclusions fortement motivées sont dures à juste titre pour l'auteur

de la *Vie de Jésus* : mais qu'il y a loin des pages de discussion sincère et droite de M. Séailles aux phrases panachées de M. Challemel-Lacour!

Je veux citer quelques phrases de la très belle préface de ce livre; elles suffisent à en montrer l'esprit et à prouver l'importance que M. Séailles attribue à notre vie morale, ainsi que sa haine du scepticisme et du dilettantisme :

« Renan a renversé l'ordre d'une belle vie. L'éducation religieuse, qui s'est prolongée pour lui pendant les longues années de l'enfance, lui a fait une richesse morale qu'il a crue d'abord inépuisable. Contenue par des habitudes anciennes, remplie par des travaux austères, toute livrée à la passion désintéressée du vrai, sa jeunesse a continué son enfance et ne lui a laissé ni regrets ni remords. Trop rassuré peut-être par ce passé, il a laissé couler sur la route les trésors acquis, il a mis du temps à les épuiser, mais à ce jeu de prodigue il s'est ruiné ou à peu près. L'impossibilité où il se voyait de plus en plus de faire des sottises l'autorisait à dire toutes celles qui lui passaient par la tête; il se rendait cette justice qu'il n'avait fait aucun mal, il ne songeait pas qu'écrire, c'est agir, et qu'on a sa part des fautes de tous ceux dont on affaiblit la conscience et la volonté.

« Nous avons autre chose à faire qu'à jouir, en rentiers de la vie, du spectacle des choses. Nous avons à gagner notre vie morale, à nous créer nous-mêmes, à faire de nous des vivants en entrant dans la réalité vivante. La conscience de ce devoir suffit à nous convaincre que l'esprit n'est pas une eau dormante où se reflètent en passant les formes qu'il n'a point créées, pour lui donner la puissance d'une œuvre à laquelle il reste étranger; elle nous révèle par son exercice même une force spontanée que la réflexion ne peut détruire, parce qu'elle n'est jamais

sans usage, une force qui est présente en nous, y agissant encore, la nature créatrice des formes antérieures qu'elle continue par les formes idéales d'une vie de plus en plus une, de plus en plus harmonieuse, dans l'embrassement d'un accord de plus en plus vaste d'éléments accordés... »

M. Séailles prend Renan depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il montre les influences qui agirent sur son enfance et la formation de son caractère flottant et indécis; il étudie la crise morale qui devait rejeter loin de l'Eglise le petit séminariste d'Issy et de Saint-Sulpice. Puis il oppose la doctrine de Renan en 1848 et celle du même Renan en 1880 : dans l'une le philosophe a foi en la science et défend avec âpreté la méthode historique, dans l'autre il est revenu de tout ce qu'il a cru, gardant de la religion le goût du culte et du ton religieux, imaginant une aristocratie intellectuelle d'où il regarderait de haut le défilé des événements, s'amusant au spectacle du monde, et finissant par afficher pour la femme un ridicule amour sénile. La conclusion de M. Séailles est une attaque violente contre le dilettantisme qui rend impossible le développement de notre vie morale.

Ce livre, écrit avec fermeté et parfois avec chaleur, est un livre de sincérité et de bonne foi. Il plaira aux âmes avides des études philosophiques et désireuses de connaître le travail qui peut s'accomplir dans un homme lorsqu'il ne sait pas choisir parmi ses idées et lorsqu'il s'attarde à *caresser sa petite pensée*.



III — ROMAN

Dans une étude pénétrante que les lecteurs du *Magasin littéraire* se rappellent certainement, M. Michel de Haerne, étudiant le *Silence* de M. EDOUARD ROD, se

demandait quelle était la conclusion du livre. Je crois que les *Roches blanches*, le nouveau roman du célèbre écrivain, préoccuperait autant et même davantage mon excellent confrère au point de vue de sa moralité. Il serait certainement d'accord avec moi pour en reconnaître les qualités de facture et de style, et j'espère que nous serions aussi d'accord sur sa pensée maîtresse.

Le livre est fait avec un art accompli. Il y a aujourd'hui chez l'auteur de la *Course à la mort* une sûreté de main, une habileté d'exécution qu'il ne dépassera guère. D'un trait il sait noter ses personnages et leur donner de la vie; d'un détail il sait indiquer les crises des âmes; les paysages du lac Léman et de la Suisse sont bien dessinés, tout en restant au second plan, pour ne point ombler les analyses d'êtres que préfère le romancier. Le sujet est ici d'une simplicité extraordinaire : c'est la psychologie d'un jeune pasteur protestant qui éprouve une passion illégitime pour M^{me} Massod de Bussens, qui l'aime de son côté. Le dénouement, c'est la séparation de ces deux êtres qui volontairement sacrifient leur amour au devoir.

Il n'y a rien là que de très moral, semble-t-il. Oui, mais c'est qu'il n'y a plus ici de croyance au devoir. Le pasteur se soumet sans croire à cette paix intérieure qui sera la récompense de son sacrifice; il se remémore cette légende qui donne son nom au livre, cette légende de deux amants qui, ne voulant point réaliser leur amour, furent changés en roches blanches, et il pressent « ce qu'est le sort des hommes qui ont trop d'âme pour ignorer l'amour, trop de vertu pour s'y livrer dans l'insouciance et dans la joie; qu'ils résistent ou qu'ils tombent, la douleur les attend; il faut que la lumière qui brille en eux les dévore ou s'éteigne, et, s'ils ne sont pas

les coupables victimes de leur cœur, c'est que leur cœur n'a plus qu'à se pétrifier ».

Il y a dans ces lignes et dans presque toute la fin du livre, comme un regret de la passion insouviée. Et, du reste, tous les derniers romans de M. Rod ne sont-ils pas une divinisation de l'amour? Avoir une belle passion lui semble un idéal dans la vie, ou plutôt la seule chose qui vaille la peine de vivre. Tandis que dans ses premiers livres, — la *Course à la mort*, le *Sens de la vie*, les *Trois Cœurs*, il peignait des héros souffrants de l'impuissance d'aimer, il analyse aujourd'hui des êtres qui souffrent de l'excès d'amour, et qui soumettent leur vie à une grande passion : Michel Tessier, pour satisfaire sa tendresse pour Blanche Estève, sacrifie sa femme, ses enfants et sa situation politique; Kermoyan dans le *Silence* semble avoir une existence extérieure agitée, et au fond ne vit que pour une femme à laquelle il ne peut survivre; et le pasteur Trembloz des *Roches Blanches* ne croit plus assez à l'idée de devoir pour ne pas regretter la réalisation de son amour. Il faut vivre, il faut sentir, il faut aimer, et la passion qui est assez forte pour abolir en nous les préjugés sociaux, mondains, religieux, est une chose sublime.

Sans doute je rends brutalement des idées qu'il faudrait exprimer avec des nuances; le manque de place en est la cause. Je crois d'ailleurs que sous cette réserve délicate et fine du romancier, il y a un désir d'individualisme à outrance, un rêve de vie libre et indépendante, doublée par l'intensité des sensations, par la franchise des actes. Cette franchise me plaît même encore; elle suffit à différencier les romans de M. Rod des compromis, des hypocrisies et des petites lâchetés qui traînent dans les romans mondains. Ici, les personnages acceptent nettement leur situation. Michel Tessier et sa femme ne cher-

chent point à se leurrer l'un et l'autre, ils se disent leurs pensées les plus profondes à l'heure où il est le plus pénible et le plus rare de descendre jusqu'au fond de soi-même et de ne pas tâcher d'arranger les choses ainsi que l'enseigne la vie courante; et M^{me} Massod de Bussens dit à son mari sans hésitation sa coupable passion pour le pasteur Trembloz. Cela est mieux que l'hypocrisie.

Quant à la divinisation de la passion, il suffit d'opposer au principe de l'individualisme celui du renoncement : l'on ne doit pas marcher sur l'existence des autres, sous prétexte de donner libre cours à la sienne. Nul ne doit faire du mal à autrui, pas plus dans le monde moral que dans le monde physique. C'est là un devoir dont la noblesse s'impose, et d'ailleurs nulle âme un peu haute ne peut avoir du bonheur au prix de la souffrance des autres.



M. PAUL ADAM est certainement l'un des meilleurs stylistes de ce temps. Il possède le sens du rythme et de l'harmonie à un point extrêmement rare. Sa phrase se déroule avec une ampleur et une magnificence admirables. De plus, il grandit les sujets qu'il traite par le symbole qu'il y incarne, et il y fait tenir ainsi toute une part d'humanité. Peut-être a-t-il trop éparpillé aux quatre vents les fantaisies d'un talent merveilleux, peut-être ne s'est-il pas assez condensé en une œuvre qui resterait comme un monument de Beauté : mais ses fidèles savent découvrir à travers la série déjà longue de ses œuvres le prestige d'un esprit subtil et puissant comme cette précieuse essence de roses que les rois de Perse enfermaient en de fastueux flacons de cristal.

Son dernier livre, *la Parade amoureuse*, est un

assemblage de contes étranges et intenses dans leur modernité symbolique. Il en est de splendides : le premier, par exemple, ou le *Clown*, ou *Marthe*, ce mythe de l'Amour enfantant la Mort. Voici en quelques lignes une évocation de l'amour de Marthe pour un berger : « Deux semaines, ils furent roi et reine sur la multitude des brebis, à la crête des collines. Ils assistaient au crépuscule, les âmes à l'unisson. Leurs pieds étaient sur terre comme des tiges fortes ; et les astres du soir se doublaient dans leurs yeux. Entre le sol et le ciel il n'y avait que leur bonheur. »

Pourquoi faut-il que je sois obligé d'ajouter à ces éloges des réserves sur la nature un peu trop hardie de certains de ces contes ? M. Paul Adam s'attarde trop à notre gré à certaines perversités de nos mœurs actuelles, à certaines sensations trop aiguës de notre âge. Et c'est ce qui empêche de le louer absolument.



IV — POÉSIE

Dans un très intéressant article sur les *bases physiologiques de la parole rythmée*, M. Verriest, professeur à la Faculté de médecine de Louvain, écrivait en manière de conclusion, après avoir tenté de démontrer que l'art est une manifestation des lois inhérentes à notre organisme, et que l'esthétique est engendrée directement par la physiologie : « ... Les origines du rythme, de la cadence et de l'harmonie de la parole, doivent être cherchées dans l'appareil moteur et sensible de la respiration, et des muscles de l'articulation verbale. Il faut laisser la langue au peuple comme il faut laisser le grain à la terre. Le fermier n'intervient que pour récolter, battre, et

nettoyer le grain. Que les grammairiens et les académiciens en fassent autant et suivent le conseil du poète : ... Laissez la poudre aux soldats et la parole aux poètes! »

La parole est aux poètes, mais la plus grande anarchie règne dans leur camp. Si les réglementations du classicisme ne reposent sur aucune base sérieuse autre que la tradition, les démolisseurs de cette tradition n'ont encore rien trouvé pour mettre à la place. Qu'ils déforment les vers habituels en des coupes étranges, qu'ils créent de nouvelles formes de vers réguliers tels que les vers de 13 et de 14 pieds, qu'ils imaginent le vers libre, peut-être le seul logique après tout, je ne vois point dans leurs œuvres une orientation de la poésie future. J'aime les poésies de Laforgue, de Henri de Régnier, de Vielé-Griffin, d'Adolphe Retté, et tous les caprices de leur prosodie, mais j'aime aussi les nobles vers réguliers de José-Maria de Heredia et du grand poète qu'est Albert Giraud. C'est qu'il y a une chose qui domine toutes les discussions de cénacles, qui fait la beauté du vers régulier comme du vers libre, qui ne s'acquiert point parce qu'il faut en avoir le sens, et qui est la seule raison d'être de la poésie : c'est le rythme. Les ouvriers d'art doivent se préoccuper de la technique de leur métier; on ne peut leur donner aucun conseil, parce qu'ils auront dans l'oreille la seule règle qui fera leurs vers harmonieux.

Si j'ai parlé des nouvelles formes modernes du vers, c'est que dans son nouveau recueil *Flammes et Flammèches*, M. JEAN CASIER a introduit des coupes de vers dont il n'est pas coutumier. Jusqu'ici, dans ses poèmes de foi et d'amour mystique, il avait gardé les vieilles traditions classiques; aujourd'hui il s'en écarte : il coupe en trois le vers de neuf pieds, dans l'alexandrin il place la césure après la 5^e syllabe, il

fait des vers de 14 et de 16 pieds, il a recours à l'assonance, à la demi-rime, etc., empruntant leurs procédés aux langues flamande, anglaise, allemande. Toutes ces nouveautés, il a le droit de les introduire dans sa poésie, et la versification française s'affranchit trop des règles pour qu'on puisse les lui reprocher. Ce que je voudrais seulement, c'est que son vers fut un peu plus chantant, un peu plus fluide et musical; il s'alourdit parfois de consonnances sans sonorité, de syllabes sans douceur. Mais le poète connaît son art, et quant au penseur, il est parmi ces nobles âmes éprises du plus pur Idéal. Il serait puéril de ma part d'insister, car l'auteur est trop connu et trop aimé des lecteurs du *Magasin littéraire*.

HENRY BORDEAUX





LE DROIT PRIVÉ ET LA QUESTION SOCIALE

*Discours prononcé à la Fédération des Avocats belges
le 23 décembre 1894, par M^e H. DE BAETS (1)*

NOUS n'avons pas assisté à la dernière réunion de la Fédération, cette fête « étrange » dont M^e de Baets dit, qu'elle est le fruit d'une pensée mystique, d'un besoin de prédication, d'une ardeur d'apostolat — indiquant bien ainsi la note dominante de son discours. Nous devons donc recourir au témoignage de ses auditeurs pour savoir l'impression que fit cette page exubérante de vie, d'audace et de foi dans l'avenir.

Hélas — nous disait un conservateur qui avait mis bien du temps à reprendre ses esprits, tant le choc avait été vif — trois fois hélas! Malgré la crise morale si grave que nous traversons, il sort de nos rangs des hommes assez téméraires pour se faire entrepreneurs de démolitions! Tout ce que nous avons respecté, tout ce qui assurait aux classes dirigeantes une prépondérance incontestée, ce Code civil surtout, œuvre géniale d'esprits, assagis par la tourmente révolutionnaire, affirmant ces grands prin-

(1) Gand, A. Siffer, éditeur,

cipes, la Propriété absolue, la Liberté du contrat, l'Indépendance de l'Individu, est mis au rancart comme une défroque usée. Ce que nous appelions *principes nécessaires et éternels*, avec un souverain dédain, M^e de Baets le traite de « routines et de préjugés ». Cette méthode simple de raisonner qui coulait la déduction du « principe » dans un moule invariable, devient du « légisme opaque et répugnant » auquel s'oppose je ne sais quel droit scientifique « limpide et pur ». Et voilà qu'on nous invite à extirper « la cataracte légiste », pour nous montrer combien sont fondées les revendications les plus aveugles, combien justifiées les réactions contre un ordre social, qu'à la suite d'enseignements autorisés, nous proclamions le dernier terme, l'aboutissement final de l'évolution humaine ! L'anarchie d'idées n'était pas assez grande, il fallait encore apporter aux générations jeunes, des éléments nouveaux d'incertitude, il fallait leur dire que la route suivie jusqu'ici était fautive, il fallait surtout les soustraire à l'impulsion que nous leur avions imprimée !

Conservateurs vous êtes aveugles, répondait un socialiste clairvoyant, et combien votre tactique, vos attitudes de Cassandre, renforcent notre action et secondent nos efforts ! Vous croyez avoir à vous plaindre des paroles de M^e de Baets, alors que c'est nous surtout qui avons lieu d'être inquiets. Dans une de vos réunions — lorsque les ballottages du 21 octobre n'avaient pas encore ramené la victoire sous vos drapeaux, et que vous étiez étourdis de vos premières défaites — vous applaudissiez le démocrate catholique, quand il vous exhortait à l'espérance, montrant, par l'histoire de votre passé, combien habilement vous aviez réussi à « exproprier le parti libéral de l'idée juste, qui était sa force et sa grandeur ». Il vous disait alors que vous aviez eu raison d'inscrire sur

vos bannières ces mots magiques, qui faisaient vibrer la fibre d'enthousiasme latente dans l'âme populaire : « autonomie communale, liberté de la famille, liberté d'enseignement ». Le peuple a cru à votre sincérité : fatigué d'une politique tracassière, il a quitté la firme doctrinaire, dont le suffrage universel a déclaré la faillite définitive. Ne vous engageait-il pas alors à « couper le bloc socialiste » comme vous aviez « coupé le bloc doctrinaire », à ne pas vous effrayer d'un mot, à descendre au fond des idées à travers les contingences superficielles ? Vous l'acclamiez alors, et aujourd'hui, rassurés par les hasards du régime majoritaire, confiants dans une concentration avec les survivants du pharisaïsme doctrinaire, vous oseriez le blâmer ? Dût-il bondir, je n'hésite pas à le dire bien haut, le vrai conservateur, le conservateur dangereux pour nous, c'est ce belliqueux orateur, dont les témérités de langage, plus encore que les audaces d'idées, vous remplissent d'effroi et d'épouvante !

Que fait-il donc si ce n'est montrer que cet enseignement traditionnel et sans critique, avait caché l'essence des principes sous la scorie de conceptions artificielles et fausses !

La propriété, loin de la battre en brèche, comme nous le faisons, il vous engage à la rétablir sur sa véritable base : le travail, le respect dû à l'inviolabilité humaine. Tandis que nous l'attaquons en montrant les abus inséparables, il dit à la foule que le droit de propriété n'implique en aucune façon le droit d'abuser ; qu'elle reçoit de la morale révélée par le Christ des limitations qui fortifient le principe. Mais en supprimant ce qui précisément rend vos enseignements si choquants, en condamnant hautement les abus, ne rend-il pas la propriété infiniment respectable, ne fait-il pas appel aux instincts les plus indéracinables de l'âme humaine ! Et quoi donc

vos Pères de l'Eglise, Saint Jérôme proclamant l'iniquité des richesses, Saint Jean Chrysostome dans ses brûlantes homélies au peuple de Byzance, stigmatisant les jouisseurs de son temps, qui, eux aussi, revendiquaient le *jus abutendi*, n'en ont-ils pas dit de plus fortes?

Vous blâmez M^e de Baets de légitimer en quelque sorte la réaction collectiviste, contre les excès de l'individualisme, et les souffrances que cette organisation amorphe a infligées aux déshérités! Mais votre Pape Léon XIII n'a-t-il pas écrit, cette phrase qui pour un catholique est un irrévocable anathème, que la société actuelle avait engendré pour la classe ouvrière des « souffrances imméritées »? Et vous prétendez la prendre en bloc, cette société, et ne prêcher au peuple qu'une stupide et démoralisante résignation!

Votre procédé est celui d'un avocat subtil qui trouve dans la cause la plus détestable de suffisants éléments pour une bonne plaidoirie. M^e de Baets semble avoir de sa profession une idée plus haute! Résolument il avoue les misères, franchement il indique les améliorations d'ordre législatif et d'ordre moral, mais énergiquement il affirme le principe!

Et ne voyez vous pas combien le principe devient plus fort quand on le présente aux masses dégagé de tout ce que le Code autorise, mais que leur sens moral reprouve! Si tous vous étiez comme celui-là nos armes se briseraient d'elles mêmes dans nos mains; les masses quitteraient peut-être la maison collectiviste, comme elles ont abandonné la maison doctrinaire, pour se ranger de nouveau sous la houlette de l'Eglise!

Et notre conservateur s'en allait pensif, peut-être était-il converti, peut-être avait-il découvert que c'était lui, et non M^e de Baets qui avait fait fausse route!

Oui, M^e de Baets a eu raison de parler comme il l'a fait!

Le Code civil mérite tous les reproches qu'il lui adresse. C'est une œuvre hâtive, sans lien logique, sans esprit d'observation, qu'on n'a admirée que par une sorte d'accoutumance, contre laquelle aujourd'hui on réagit avec peine. Ses auteurs, qui ne sont pas des modèles de grandeur morale, avaient été pleins de superbe devant l'Ancien Régime chancelant; aux temps de leur jeunesse, ils avaient déchaîné les fureurs et les passions populaires; lâchement ils s'aplatirent devant l'idole impériale et sur son ordre et sous sa dictée, ils rédigèrent ce Code, quand l'âge et les béatitudes possessoires eurent calmé leurs instincts. Leur seule idée directrice fut la défiance du peuple; ils ont taché de briser chez lui tout ressort de résistance; préventivement ils ont étouffé tout organisme corporatif qui pourrait lui donner conscience de sa force et de son droit. La régénération sociale consistera à faire le contrepied de tout ce que le Code a fait, et à reprendre l'évolution juridique, au point où la Renaissance romaine l'a figée dans une rigidité cadavérique.

Proclamons donc bien haut, que la Propriété n'existe pas pour la jouissance et le plaisir de quelques privilégiés; qu'elle n'existe qu'en raison d'une fonction sociale dont le propriétaire doit s'acquitter; que la succession *ab intestat* n'a pas pour but d'entretenir la paresse de quelques uns par les « espérances » qu'elle fait naître; que son rôle dans l'économie sociale est délétère et démoralisant, si elle rappelle ces loteries, où le seul titre d'acquisition est la chance et le hasard; qu'elle n'est légitime que dans sa conception coutumière, c'est-à-dire quand elle est conçue comme une copropriété, créée ou accrue par un travail commun, restant au survivant par suite du décès de l'un des associés. Et nous voilà familiarisés avec l'idée de

l'accroissement du domaine collectif, conséquence de la limitation du droit de succéder.

Proclamons surtout que la fin dernière du droit, est la personnalité humaine; que le droit n'est adéquat à son but que quand il favorise le développement normal de l'individu dans l'association libre! Celle-ci sous la forme gémignée de syndicats et de coopératives réalisera tout ce qui dans le Collectivisme est juste et pratique.

Mais nous laisserons à la science et à la pratique, plus encore qu'à la loi, le soin de dégager ces conclusions. La codification a fait son temps, elle enraie le progrès, grâce à un fétichisme béat pour cette file d'étiquettes numérotées, qui se suivent trop souvent sans ordre logique! La race anglo-saxonne est la première race du monde : jusqu'ici elle a su se passer d'un Code civil; elle a une législation incohérente, mais elle a une magistrature éminente qui se charge d'assouplir la loi aux besoins de la vie; elle a surtout, ce qui nous manque, la force morale, le respect souverain de la dignité humaine.

A travers la chevauchée d'idées qui piaffaient avec une allure de bataille, l'orateur nous a montré dans un avenir lointain — dont il nous appartient de rapprocher l'échéance en adoptant ses idées — ces deux choses que l'Écriture nous dit étroitement embrassées : la Justice et la Paix! Son admirable et mystique péroration, son ardente invocation au Rédempteur, dont la liturgie catholique célébrait à ce moment l'Avent, nous a donné une sensation de réconfort, qui se communiquera à tous ceux qui liront cette œuvre, la plus vigoureuse qui soit sortie de la plume originale et sincère de M^e de Baets.

LOUIS VERHAEGHE





PETITE CHRONIQUE

La réception de M. de Heredia à l'Académie aura lieu vers la fin de mars. Il a fallu que, pour célébrer congrûment son prédécesseur, le poète des *Trophées* lût avec acharnement les œuvres complètes de M. Charles de Mazade. Dure nécessité qui légitime bien des retards. Tirer de ces ternes bouquins un éloge quelque peu coloré n'est pas d'une difficulté banale : M. de Heredia, dit-on, y a réussi. C'est son vieux camarade du *Parnasse*, M. François Coppée, qui le recevra.



Autres nouvelles académiques.

M. Paul Bourget sera reçu le dernier jeudi d'avril. Les deux fauteuils vacants, ceux de Duruy et de Lesseps, sont brigüés, le premier, par M. Jules Lemaitre qui sera vraisemblablement élu, le second par MM. Barboux et Charmes. Barboux et Charmes ! Il paraît que les lettres françaises n'ont rien de mieux à offrir, pour l'heure, à l'Académie.



De M. Maurice Barrès on annonce un livre prochain : *Leurs figures*. On se rappelle un bel article de psychologie parlementaire paru, sous ce titre, dans le *Figaro*, lors des scandales du Panama. Le livre sera du même ton, contestablement indulgent pour les meneurs de la politique en France, imbéciles et bandits, proclame Barrès. Peut-être le livre paraîtra-t-il à l'étranger, dans quelque revue ou journal.



Un amusant paradoxe de Barrès *Contre le Livre* :

« S'il est une idée répandue, universellement acceptée, c'est que l'imprimerie a affranchi l'esprit humain. Aux mains de tous elle a mis les livres, et ne tient-on pas ceux-ci pour une force révolutionnaire ? C'est une vue inexacte. Les livres sont la prise des morts sur les vivants.

Ce que jetèrent d'abord les presses sur le monde, c'est Duns Scot, c'est Saint Thomas, cent livres théologiques, expression d'un état intellectuel déjà passé. Eux qui ne dominaient plus les esprits en cette année 1450, ils les ressuscitèrent par la force de l'invention d'un Gutenberg.

L'humanité, dégagée jusqu'à mi corps des préoccupations subtiles de la scolastique, fut recouverte subitement par le flot imprévu des éditions qu'on en fit.

Virgile pourtant fut imprimé en 1470, Homère en 1488, Aristote en 1498, Platon en 1512. Cinquante ans après l'invention et passé une première recrudescence de mysticisme disputeur, l'humanité s'élançait, avec quelle violence, on le sait, aux autels de l'antiquité.

Mais là encore, cette jeune Renaissance, elle se donnait aux Morts. Que n'eût-elle pas créé d'inouï, de plus séduisant qu'elle-même, si sa veine, sa jeune veine ne s'était pas mêlée au fleuve, malgré tout glacé, des anciens!

Toujours les morts commandent à la vie. Quand nous les descendons au caveau, que ne pouvons-nous placer à leurs côtés les dangereux trésors que leurs mains viennent de laisser choir! Nous vivons dans un ordre social qu'ils nous imposent, que nous n'avons pas choisi.

De nos pensées elles-mêmes sommes-nous les maîtres? Combien en est-il que nous ayons vérifiées dans notre esprit? Formules et préjugés, c'est tout notre bagage. Les morts habitent notre cerveau, animent tout notre être.

Tous les livres sont des morts. »



M. Jules Huret nous apprend que M. Maurice Maeterlinck, tout en préparant, cet hiver, sa traduction de *Novalis*, un album de chansons illustré par Georges Minne, et un volume d'essais, « arpente avec ivresse, sur ses infatigables patins, les canaux glacés de Flandre. »



La Trilogie célèbre de Zola, *Lourdes, Rome, Paris*, ait des jaloux parmi la gent lettrée. Voici que l'on annonce, à grand bruit de trompette, de M. Léon Daudet, une Tétralogie, dont l'action se déroulera à Londres, Berlin, Amsterdam et Paris, et qui sera, affirment les journalistes du Boulevard, l'histoire anticipée des bouleversements sociaux qui se préparent. Les passions, nous confie une gazette, y seront aussi nombreuses que les personnages. Allons! tant mieux.



Dans la *Revue blanche*, de magnifiques sonnets de M. Pierre Louys, parmi lesquels celui-ci à la mémoire du maître des *Poèmes barbares* :

POUR LA STÈLE DE LECONTE DE LISLE.

Sur ma stèle, au milieu des lauriers et des piques,
Etranger, sur le lit de mon dernier sommeil,
Un ciseleur de pierre a sculpté le soleil
Et la cigale d'or et les paons olympiques.

J'ai chanté les héros, les morts, les lieux épiques,
De la sainte Hellas l'impossible réveil,
Et, les yeux éblouis d'un souvenir vermeil,
J'ai dit vos mers de pourpre, ô golfes des Tropiques!

Et c'est là mon tombeau. La paix du sol natal,
Lcs parfums, la splendeur du songe oriental
N'environneront pas ma dépouille exilée;

Mais l'austère vivant est le mort glorieux.
J'ai vêtu mes désirs d'une cuirasse ailée,
Et j'ai rendu leur âme et leurs vrais noms aux Dieux !



La *Plume* publie un très beau numéro spécial, celui du 15 janvier, consacré à Puvis de Chavannes.

Nous y avons lu, à la gloire du maître, un *Hommage* de M. Stéphane Mallarmé dont nous ne voudrions, à aucun prix, priver nos lecteurs. Le voici, en son texte authentique :

Toute Aurore même gourde
A crisper un poing obscur
Contre des clairons d'azur
Embouchés par cette sourde

A le pâte avec la gourde
Jointe au bâton frappant dur
Le long de son pas futur
Tant que la source ample sourde

Par avance ainsi tu vis
O solitaire Puvis
De Chavannes jamais seul

De conduire le temps boire
A la nymphe sans lincol
Que lui découvre ta gloire.



M. Albert Sorel, reçu à l'Académie, le 7 de ce mois, y a prononcé un magnifique éloge de Taine, à qui il succède. « Il est un des rares hommes, a dit le récipiendaire, qui ont contribué à changer la figure et à modifier l'allure intellectuelle de leur siècle. Il a fait avancer, par sa méthode, l'étude, et par ses livres la connaissance des choses humaines; il a jeté un éclat incomparable sur nos lettres, et, après avoir fondu quelques-unes de nos plus belles statues de l'art français, il en laisse à ses successeurs le moule profond, solide et délicat; enfin, il a donné, par l'admirable tenue de son existence, un modèle de l'art de vivre à qui se propose de vivre pour la science et pour la vérité. » Bel éloge, et mérite !



Le *Journal* a ouvert une souscription publique pour l'érection d'un tombeau à la mémoire de Villiers de l'Isle-Adam et l'achat d'une concession perpétuelle, la dépouille du grand écrivain étant menacée d'être dépossédée du coin de terre qu'elle occupe. L'appel aux amis et aux admirateurs de Villiers a été écouté : l'auteur d'*Axel* ne sera pas chassé de sa tombe.

M. D.



Aux Poètes. — « Où sont-ils les chants d'Étudiants belges? Quels refrains peuvent animer leurs réunions et égayer leurs promenades? — Rien qui soit à eux : Des airs de café-concert et des couplets d'alcazar, Pourquoi, sur ce point comme tant d'autres où il se moule aux modèles communs, l'Étudiant ne pourrait-il dégager sa personnalité et s'affirmer, une bonne fois : quelqu'un? »

Ces remarques de *l'Escholier* qui donc ne se les était faites? Et qui donc par conséquent n'applaudirait et n'encouragerait les tentatives en ce sens?

Or voici que *l'Escholier* — toujours à l'avant-garde pour les fières et généreuses initiatives — ouvre un concours : un concours de chants d'étudiants!

« Les étudiants ont tous des cœurs, dit le vaillant petit journal, et les cœurs chantent. Et comme au *Commersbuch* de Leipzig se pressent les hymnes variés — ainsi les voulons-nous. Chant estudiantin national ou pour toutes les heures de notre vie estudiantine : heure d'union — heure d'adieu — heure de campagne — heure funèbre — heure de bière. D'où, l'objet de concours : *un de ces chants — sur un air connu et populaire.* »

l'Escholier offre au vainqueur un prix de cinquante francs. — Ce prix pourra être partagé.

Toutes les communications à ce sujet doivent être envoyées au bureau de *l'Escholier*, 37, Rue des Ursulines, Bruxelles.

Nous souhaitons de tout cœur une brillante réussite au concours annoncé : la tentative est neuve et belle — puisse-t-elle rencontrer un plein succès!

J. S.



La conférence des Bourgmestres de l'agglomération bruxelloise met au concours la question de savoir s'il est possible de créer, d'organiser et de mettre en pratique une caisse de chômage pour les ouvriers de cette agglomération.

La conférence a arrêté un programme qu'elle remet à tous ceux qui en font la demande. Des exemplaires de ce programme sont déposés au secrétariat de la ville de Bruxelles à la disposition des personnes qui désireront prendre part au concours.

Pour plus amples renseignements on peut s'adresser à M. Alphonse Malevé, chef de bureau (Instruction publique et Beaux-Arts de la ville de Bruxelles), secrétaire de la conférence.

Prix de 1000 frs. et de 300 fr.



LES REVUES

L'Université catholique (janvier) : Abbé Delfour ; *M. Brunettière*; Reure : *M. Armand Callat et fils à l'exposition de Lyon.*

Revue Néo-Scholastique (janvier) : Simon De Ploige ; *La théorie thomiste de la propriété.*

Etudes Religieuses (janvier) : P. Martin : *Lourdes de Zola* ; P. Delaporte : *Leconte de Lisle*.

L'Ermitage (janvier) : Joseph Declareuil : *Nuit d'Afrique* ; Saint Antoine : *L'union des trois aristocraties*.

Le Réveil (décembre) : Frédéric Friche : *Le concours triennal* ; Paul Arden : *Le déserteur*.

Stella (janvier) : Francis Vielé-Griffin : *Romance sans paroles* ; Charles Van Leerberghe : *L'initiation matinale*.

L'Hermine (janvier) : Emile Boissier : *Le fiancé de Christiane* ; Louis Tierclain : *Kéruzel*.

La Plume (janvier) : Félix Regamey : *Vivent les Auvergnats, amis des arts* ; Vicomte de Colleville : *Edouard Brandès*.

Pages d'Art (janvier) : René Gardia : *La mode de demain* ; Henri Mazel : *Les doms* ; Henry Muchart : *Idylle Louis XVI*.

Pages d'Art et de Science (février) : Léon Ryx : *Pour l'art* ; Maurice Cartuyvels : *Etude sur l'œuvre d'Iwan Gilkin*.

La Jeune Belgique (janvier) : Valère Gille : *Poèmes et Odelettes* ; Louis Delattre : *Le conte de la petite Vieille au Chien* ; Fernand Séverin : *Vers* ; Paul Alériel : *L'âme en exil* ; Iwan Gilkin : *Satan*.

La Nervie (février) : Emile Leconte : *Roland de Marès* ; Maurice Magre : *A des meubles*.

Durendal (janvier) : Pol Demade : *Une femme de tête* ; Firmin Vanden Bosch : *Imogène*.

Mercure de France (février) : Augusto Ferrero : *Giosué Carducci* ; Emile Bernard : *Les ateliers* ; Léon Bloy : *Enquêtes et curiosités*.

La Revue Générale (février) : Henry Bordeaux : *Le marquis Costa de Beauregard* ; Firmin Vanden Bosch : *L'épiphanie des idées*.



LES LIVRES

Commentaire des articles révisés de la Constitution belge, par MM. CHARLES THIEBAULD et ALBERT HENRY, avocats. — Bruxelles, Bruylant-Christophe. 1894.

La Constitution de 1830 avait donné naissance à une littérature juridique en même temps très nombreuse et de grande valeur. Les noms de Huytens, de Thonissen, etc. étaient attachés à des ouvrages considérables sur notre pacte fondamental.

Un travail nouveau s'imposait à l'égard de la Constitution rajeunie en 1893. Messieurs Thiebault et Henry ont entrepris cette œuvre, et dans un livre qui se distingue à la fois par les qualités de la forme, et par celles du fonds — exécution typographique soignée, méthode dans le groupement

des documents, clarté dans l'exposition des réformes, — ils ont apporté une première pierre à l'édification du monument juridique dont les bases ont été posées par la Constituante de 1893.

Les auteurs ont groupé, autour des divers articles revisés, les discussions tant de la Chambre que du Sénat qui se rapportent aux dispositions nouvelles. Ils ne se sont pas arrêtés à de longs commentaires : leur livre est une œuvre de la première heure. Les discussions n'ont pas encore surgi sur les points d'application : les commentaires de détail, les controverses secondaires eussent été en général prématurées. Quoi qu'il en soit le livre de MM. Thiebauld et Henry contient en germe tout le développement auquel est appelée l'œuvre de la revision ; c'est le manuel indispensable pour tous ceux qui voudront approfondir notre nouvelle législation constitutionnelle.

La matière est vaste ; dans l'intérêt de la science juridique belge, nous souhaitons que les auteurs en poursuivent l'étude

M. H.

L'École et l'État : *Essai de législations comparées*, par LOUIS DERIE, Docteur en philosophie et lettres. Avec une Lettre-Préface de Mgr DE HARLEZ, Professeur à l'Université de Louvain. — Bruxelles, Société belge de librairie. 1835.

En une brochure de quelques pages, M. Derie résume les éléments principaux de la question scolaire, l'âme des luttes clerico-libérales. M. Derie expose les législations diverses qui se sont succédé en Angleterre, en France, en Prusse et en Belgique. Nous ne nous attarderons pas à ces données de la discussion, faute d'espace ; disons brièvement à quelles conclusions s'arrête l'auteur.

Instruction obligatoire : seul moyen d'arriver à l'instruction universelle, le corollaire obligé de la généralisation du suffrage.

Intervention officielle : stimulant nécessaire et soutien indispensable dans un pays où l'initiative privée est insuffisamment développée, et où les ressources des particuliers ne sont pas assez abondantes.

Gratuité progressive : elle est demandée par l'esprit d'égalité qui est une des caractéristiques des démocraties. — Deux réserves ici : l'égalité est une utopie que la gratuité ne réaliserait pas même sur les bancs de l'école ; quel prix attachera-t-on à ce qui ne coûte ni peine, ni argent ?

Groupement des intérêts scolaires par cantons ; création d'écoles confessionnelles ou autres, en proportion de la population scolaire ; répartition des subsides dans la même proportion, mais en n'ayant égard qu'à des séries de cinquante ou cent élèves pour éviter les rivalités tracassières ; conseil scolaire cantonal élu au suffrage des pères de famille, avec représentation proportionnelle.

On le voit dans son petit format la brochure de M. Derie renferme une infinité de choses excellentes.

M. H.





UN POÈTE POUR PETITS ET GRANDS

WALTER CRANE

N peut ne pas aimer les Anglais; il est impossible de ne pas les admirer pour une multitude de raisons, à commencer par celle-ci que je cueille dans Paul Bourget. « Je crois que, pour un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, les chances les plus complètes de bonheur sont d'être un Anglais de bonne famille achevant ses études à Oxford. » Pour moi, j'étends ces chances de bonheur au bébé et à l'adolescent tout aussi bien qu'au jeune homme, et j'estimerai que le peuple arrivé au meilleur épanouissement possible de sa jeunesse, à celui qui se rapproche le plus de l'idéal grec antique, soit l'harmonie de la culture physique pour la plus grande expansion de la personnalité, n'a pas perdu son temps et son histoire, et qu'au point de vue de la morale et du droit communs, il a davantage son mot à dire que tout autre dans les soi-disant œuvres de civilisation; et cela je l'estimerai en toute sécurité si je pouvais admettre la morale et le droit *communs*, ce dont j'ai bien soin de me garer de toute ma foi catholique, de toutes mes convictions et de toutes mes expériences.

En art, les Anglais arrivent toujours à primer par la victoire de la qualité sur la quantité, dans ce domaine

résultat infiniment enviable. Leurs expositions ne sont jamais des bazars, leurs peintres jamais des industriels, et l'on peut dire de leurs artistes en général qu'ils sont d'un grain intellectuel incomparablement plus fin que ceux des autres nations. Et je ne m'en étonne pas ; il est tout naturel de devenir Whistler et Burne-Jones dans un pays où, bébé, l'on a eu entre les mains les albums de Walter Crane, dans un pays où l'on n'a jamais songé à bannir idiotement le merveilleux de l'éducation.

Walter Crane est peut-être le premier semeur d'idéalité artistique dans la bonne terre des âmes enfantines, qui soit aujourd'hui en ce monde. Même quand il illustre des chansonnettes drôlatiques et humoristiques où il s'agit de personnages ridicules et de leurs aventures avec des ânes, des bœufs et des porcs, il reste toujours de bon ton ; le mot pour rire chez lui n'est jamais vulgaire.

C'est à Bucarest, dans l'atelier de Grigoresco, que j'ai appris à connaître Walter Crane... Grigoresco m'en parlait comme du Messie des petits enfants ; toutefois la conviction du Maître me laissait un rien sceptique. J'admettais volontiers que Walter Crane fût un véritable artiste, puisque Grigoresco me l'affirmait et que j'estime Grigoresco un artiste grand comme ma bien-aimée Roumanie, mais de là à tenir Walter Crane pour, je le répète, un enseigneur d'idéal artistique, pour le premier éducateur d'art des petits enfants anglais, il y avait loin ! Aujourd'hui j'en suis si convaincu que j'entonne de tout mon cœur ce petit cantique à sa gloire.

I

Voici sous mes yeux six albums de Walter Crane : *Bouquet-Bébé*, *Opera-Bébé* et *Esopo-Bébé*, la *Flûte de Pan*, les *Fleurs animées*, et le *Championnat du lys et*

de la rose, où son art culmine. Je vais me donner une joie de gosse à feuilleter les quatre premiers, et un raffinement de blasé cérébral à commenter les seconds par un de mes poètes favoris, ce qui me sera une occasion bien-venue de le relire. La délectation sera double et je voudrais bien arriver à la faire partager à mes lecteurs.

Schumann, dans l'*Album pour la Jeunesse* et dans les *Scènes enfantines*, a seul été assez conscient de l'âme des tout petits et de l'art qui la traduit tout en lui convenant, pour être comparé au Walter Crane des albums-bébés. *L'Art d'être grand-père* de Hugo s'adresse, conformément à son titre, aux grands-pères bien plus qu'aux enfants, et contient des pages de polémiste et de sectaire blessantes pour la religion de beaucoup. Walter Crane et Schumann, eux, ont à la fois la candeur et l'innocente malice des enfants et oublient de se donner les allures prophétiques et vaticinatrices qui, d'après Hugo ou plutôt son exemple, conviennent au génie. Il faut donc, non point les analyser doctoralement, mais jouer avec eux et jouir d'eux en se refaisant bambin pour quelques heures. C'est la meilleure manière, je crois, de les raconter.

Déjà les cartonnages, l'aspect extérieur des albums de Walter Crane ont l'apparence d'un joujou bien soigné pour bébé bien soigneux; c'est propre et bien tenu comme une *nursery* d'Outre-Manche; les trois premiers d'un format un peu carré, bleu foncé à tranches jaunes, vert et rouge à tranches rouges, brique à tranches carminées, le tout vernissé, sont ou des recueils de ces chansons de petits enfants anglaises si différentes de celles allemandes que Humperdinck a orchestrées avec une telle science dans son délicieux *Hänsel und Gretel*, ou une traduction des fables d'Esopé aussi laconique et mordante que l'original; chaque fable a la longueur d'un proverbe. La décoration du texte et

l'arrangement sont d'une fantaisie et d'un esprit où l'incohérence et le coq-à-l'âne apparents procèdent toujours d'un raisonnement judicieux et d'une logique enfantine excessivement bien comprise.

Et le grand charme de tout cela pour nous autres étrangers, c'est que ce soit tellement anglais. A commencer par le type des bébés eux-mêmes et de leurs jouets, gamins aux cheveux longs parce que c'est joli, fillettes aux cheveux courts parce que c'est pratique, bas de coton bleu bien tendus sur de longues jambes que l'on devine déjà fortes et agiles, robes à la Kate Grenaway, fourreaux quadrillés, chaises à roulettes et à balcon d'osier tressé, balles élastiques coupées ou mi-parties rouges et vertes, volants et raquettes, maisonnettes, bateaux à voile ou à vapeur peints en beau rouge brique. Et quand les bébés ont grandi, les vêtements prennent encore davantage la coupe, la tournure anglaises; les petits êtres ressemblent à des bibelots amusants, à des poupées monstres chiffonnées par des mamans d'un goût à la fois pratique et excentrique, très particulier, toujours amusant, toujours humoristique, sans prétention autre avec cela que celle d'une très grande simplicité. On pourrait reconstituer d'après ces images toute la vie des bébés d'Angleterre, comme d'après les *Scènes enfantines* toute une journée ordinaire des petits enfants d'Allemagne, et cela vaudrait en son genre le *Musée de Béguines* de Georges Rodenbach. Leurs menues aventures, les petits événements réguliers ou imprévus de leur vie, la façon dont on les vêt, les nourrit, les amuse, ce qu'on leur raconte, leurs jôujous, leurs petits meubles, leur théâtre et leurs promenades, tout cela se trouve figuré dans les albums Walter Crane très décorativement, avec les éléments les plus hétéroclites, par un artiste qui a étudié les enfants au point de savoir lui-même se faire enfant. Pégase ailé réduit en cheval de bois sur patins arqués, Pégase devenu

balançoire pour garçonnet tapageur sonnant de la trompette en se balançant sur son dada ailé, est bien le symbole de toute cette partie de l'œuvre.

On a souvent comparé Walter Crane à Grasset, bien à tort, selon nous, du moins dans tous ses ouvrages pour enfants. Le seul point de contact par où, à la rigueur, pourrait s'établir un parallèle, c'est le fait que tous deux ont renouvelé l'art décoratif dans leur pays et lui ont ouvert un nouveau monde d'inspirations. Mais Walter Crane est avant tout spirituel, humoriste, s'il est grave il ne l'est jamais qu'à la façon anglaise, en pince-sans-rire. Grasset, lui, est un tendre et un mystique de la forme, il a du style, et en outre un très grand style dont il est le créateur. Le style de Walter Crane est celui de Swift et de Sterne amenuisé et innocenté à l'usage des enfants, mais pour la plus grande joie des parents. Si Crane raconte, par exemple, en quatre tableaux, à la façon des *Fliegende Blaetter*, qu'une vieille femme s'étant assise au bord d'une route au pied d'un poteau indicateur s'y est endormie entre ses deux paniers et contre son parapluie, qu'un vieux monsieur étant venu à passer eut la bizarre idée de couper une demi-aune d'étoffe dans le bas de la robe de la vieille, que cette dernière, à son réveil, fit une tête impossible et poussa de tels cris à reconnaître ses jupes ainsi écourtées qu'elle attira un petit roquet du voisinage, lequel n'eut rien de plus pressé que de chercher noise à ses mollets, l'humoriste se contentera, pour les marges décoratives de la chanson, de suspendre au bout de longues attaches bleues, comme celles qui pendent à la ceinture des couturières provinciales à la vieille mode, les coquins de ciseaux. Plus loin il encadrera son histoire naturelle drôlatique de deux crocodiles, dont l'un avec componction essuiera un pleur sincère d'une gourde patte recouverte d'un fin mouchoir de toile frais. Il remplira des intervalles blancs allongés,

d'une frise de gamins poursuivis par un vieux régent armé de verges, ou par une glissade sur de la glace qui finit par casser. Il aura l'extravagante idée, pour faire danser une gigue à une sirène à queue recourbée, de lui mettre la main dans celle d'un petit anglais déguigné et gommeux en frac. Il emploiera pour ces ornements des couleurs variées aussi naïves, aussi boîte-à-couleurs enfantine que possible. Tout cela, d'une folle gaîté et d'un esprit étourdissant, n'a qu'un très lointain rapport, comme on le voit, avec l'art si fastueusement simple et sérieux de Grasset.

Mais il y a en Walter Crane infiniment mieux; ces « arrangements » sont dans son œuvre des délasséments, de petits mots pour rire, des intermèdes : *scherzos* grotesques et *humoresques*; il reste à caractériser les véritables illustrations où, même dans ses bébés-albums, la souveraine beauté de la forme humaine, si bien sauvegardée et pieusement conservée en Angleterre par le préraphaélitisme, reprend tous ses droits.

II

Ces illustrations multicolores, conventionnelles mais vraisemblables, sont la plupart du temps des chefs-d'œuvres de fantaisie et de bon goût. Elles sont d'un dessin très correct, très serré, et si la note humoristique n'y domine plus guère, elle n'en est cependant point à tout jamais exclue. Mais ce qui m'enchant le plus, c'est d'y rencontrer certaines pages qui sont d'un art aussi grand et d'une idéalité aussi parfaite que les plus belles toiles de l'art néo-idéaliste moderne. Après avoir regardé des photographies de nus de Stuck, de fantaisies mythologiques de Böcklin, des lithographies profanes ou dévotes de Greiner, de Thoma et de Steinhausen, des eaux-fortes de Marius Bauer, ce Rembrandt orientaliste, des reproductions de Burne-Jones, des estampes colorées de

Grasset, mes yeux ne subissent aucune impression de déchéance à s'arrêter sur certaines enluminures de Walter Crane. Celle intitulée *Jack et Jill* dans *Opéra-Bébé*, cette jolie fillette et ce joli garçon anglais qui portent un seau d'eau trop lourd, débordant, en bas une pente verte tranchée en diagonale sur le ciel bleu, et où des oies blanches errent dans l'herbe grasse, me satisfait autant que les compositions les plus harmonieuses; c'est d'un rythme de bas-relief antique, d'une franchise de dessin dont aucun maître ne rougirait, enfin d'une couleur qui, étant donné le procédé, ne saurait être surpassée. Je crois que, si je devais être condamné à ne plus jamais voir que six « images » à mon choix, celle-là serait l'une des élues. Et pourtant il en est bien d'autres tout aussi remarquables dans Walter Crane : celle qui semble un merveilleux carton de vieille tapisserie où quatre mignonnes fillettes se tenant par la main rondent dans les fleurs autour d'un petit arbuste grêle, celle surtout où trois bachots à proue relevée en col de cygne, précédés de deux petits poissons, fendent l'eau bleue, montés par trois créatures de rêve, debout, presque un peu inspirées de Burne-Jones, deux auréolées, la voile de leur esquif enflée par un souffle propice, la troisième en bonnet phrygien désespérée de sentir tomber sa voile en plis flasques. La première de ces jeunes filles, la centrale, toute vêtue de vert, joue du violon d'une façon presque aussi belle que la S^{te} Cécile de Thoma...

Et puis il y a encore cette bergère qui a perdu ses moutons dans une plaine verte où poussent quelques jonquilles au bord d'un ruisseau bleu; elle a beau sonder l'horizon; il n'y a rien, sinon à droite, au ciel, un petit nuage qui plane allongé, et un gros croissant de lune qui monte, puis à gauche un arbre pas encore feuillu qui secoue ses chatons à la brise. Ailleurs il y a aussi le bon roi Arthur si drôle avec son profil aquilin de vieux beau et son œil de face comme le dessinent les enfants et les japonais.

Il y a parfois des idées un peu quintessenciées à la façon comte Robert de Montesquiou, ainsi cette jardinière-fée qui cultive des plantes dont la fleur s'épanouit en rose visage d'enfant, idée reprise et ennoblie par sir Edward Burne-Jones. Il y a le petit homme faisant une printanière déclaration à une exquise petite mijaurée, sur un banc empire ombragé par un pommier fleuri, tandis qu'on voit au fond l'amour frapper à la maison pour s'en envoler par la fenêtre; et cela, moins ce dernier détail, donne l'exacte réduction pour un théâtre d'enfants d'une scène de *Werther* jouée à Vienne par Van Dyck et Renard.

Tout cela est extrait au hasard d'*Opera-Bébé* et de *Bouquet-Bébé*. L'Esopo a un tout autre caractère. Walter Crane s'y efforce de demeurer enfantin tout en faisant de l'archaïsme; et il arrive très bien à donner aux enfants de premières notions sur l'antiquité d'une façon aussi artistique que récréative et pédagogique à la fois. Là encore il y a des chefs-d'œuvre d'entrain, de verve, de bonne humeur et de sens décoratif. A signaler ainsi l'illustration des fables du *Meunier, son fils et l'âne*, d'abord, le chef-d'œuvre du genre, où l'Orient d'aujourd'hui s'allie si bien à celui d'Apulée et de Lucien, de la *Fortune réveillant l'enfant* couché au bord d'un puits, du *Charretier embourbé*, du *Chien lâchant la proie pour l'ombre*, des *Grenouilles qui demandent un roi*... Il faudrait les citer toutes. Je suis absolument certain qu'un petit grec du temps de Périclès se fût diverti de ces charmantes figurations, autant qu'un petit anglais d'aujourd'hui, et qu'Appelles leur eût souri avec complaisance, aussi bien que Grigoresco. Il en est qui sont de vrais tableaux; il y aurait peu à changer au *Hâbleur* pour en faire un Alma Tadema, au *Lion* et à la *Statue* pour en faire un Böcklin. Dans la fable du *Voyageur* en manteau aux prises avec Borée qui rage et Phébus persuasif, il règne bien plus de sens décoratif que dans

les peintures de M. Léo-Paul Robert; Borée remplacerait facilement l'Ange du jugement, et Phébus y apparaît infiniment plus miséricordieux et presque aussi divin que le Christ du grand peintre neuchâtelois. Certains motifs sont faits pour nous procurer un joyeux rire : ainsi la stupéfaction des vieux faunes qui s'exclament à voir le berger souffler dans ses mains pour les réchauffer et souffler dans sa soupe pour la refroidir, allégorie qui cache — on l'ignore trop — tout un chapitre de thérapeutique occulte complété par Paracelse.

Sans en avoir l'air Walter Crane a conçu cet album avec beaucoup de sérieux, je crois qu'il serait difficile d'y reprendre une erreur archéologique grave, et franchement, pour un ouvrage d'enfant, la critique la plus austère ne se fût pas cru le droit d'exiger tant de l'auteur.

Et du coup voilà la condamnation de Jules Verne prononcée par le délicieux enlumineur anglais.

III

La *Flûte de Pan* s'adresse déjà aux grandes personnes qui sans doute se seront davantage complu aux albums de Walter Crane que les enfants eux-mêmes. Car il doit en être de ces bijoux comme des fables de La Fontaine et de Fénelon, comme des albums de Tœppfer, le plaisir qu'ils font va en raison inverse du degré de jeunesse de leurs possesseurs. Dans ce dernier ouvrage des motifs de décoration un peu japonaise me choquent un brin, non point qu'ils ne soient charmants, mais parce que je préfère Walter Crane quand il est Walter Crane tout seul. Heureusement que ces souvenirs japonais ne dominant pas, et nous retrouvons notre poète enlumineur dans des scènes d'un charme aussi grand que celui des volumes précédents : idylles et pastorales largement senties et naïvement rendues, chasses fantastiques qui se déroulent en nombreux épisodes comme

sur les tapisseries de haute lice, danses, décamérons ou heptamérons moyenâgeux, guitares, plumages, capes et épées; la couleur même devient sentimentale et atténuée, nous ne sortons guère des bleus, des jaunes, des rouges, des bruns délicatement harmonisés dans le gris. C'est une œuvre qui s'adresse particulièrement aux amis de Walter Scott et des vieilles ballades éternellement jeunes, qui s'adresse surtout aux amoureux; c'est le menu blanc cadeau qui se peut offrir à une petite fiancée et qui se chargera de parler mieux que le donateur pour le donateur. Toute cette latente poésie d'aube du classique morceau de Schiller sur le premier amour dans le *Chant de la Cloche* est unie à celle des vieilles complaintes bretonnes dans cette œuvre gracieuse et reposante où l'humoriste cède définitivement le pas au poète.

A refeuilleter cet album de la vingtième année il semble qu'une éclaircie vient d'avoir lieu dans ma vie, et pendant quelques instants l'heure a cessé de couler pour moi. Je me suis exquisement rappelé les jours où je lisais *Graziella* et *Raphael*. Pas besoin de répéter qu'ici comme ailleurs, il se trouve des encadrements et des illustrations de toute beauté. La fille de la mer, la sirène sur son écueil qui par son miroir magique attire les navires à leur perte; le valaque qui dans les bois couronne de fleurs son aimée; le petit jeune homme qui enlève ses souliers éculés parallèle à la servante qui remet un pot de grès sur la huche, la jeune fille qui de bon matin s'en va de la chaumière paternelle douillettement enfouie au creux d'un vallon, dans une campagne où les bois entrecourent les prairies; les rendez-vous au clair de lune sous des portiques renaissance; les gens d'armes casqués qui trinquent dans des gobelets d'argent; les somptueux repas dans des salles à manger féodales; les martiales scènes maritimes, tout d'un bout à l'autre serait à cataloguer. La musique de ces ballades se fait également plus riche, il ne s'agit

plus de chansons, mais de véritables lieder, toujours populaires cependant et c'est ce qui en fait la séduction. Combien différent-ils de ceux de Brahms auxquels Max Klinger vient de donner une parure inouïe et si différente aussi de celle de Walter Crane. On dirait deux arts totalement étrangers. Et cependant les uns comme les autres sont de la musique et du dessin, les uns comme les autres de la poésie.

IV

Le comte Robert de Montesquiou Fezensac, qui a écrit quelques uns des livres les plus curieux de notre temps, a enfermé dans la serre chaude de son *Chef des odeurs suaves* presque toute la botanique poétique... Et Walter Crane, dans sa fête des fleurs, s'est souvenu des filles-fleurs de Wagner au second acte de Parsifal, et il a consacré un album aux personnifications florales. Tel Suchard, une fois, sur l'enveloppe de plaquettes de chocolat que je me souviens avoir croquées jadis. Comme quoi les plus insipides vers et vignettes de confiseurs peuvent être repris par des artistes de génie, vengés du bourgeoisisme et de la boutique, et haussés jusqu'à l'immortalité.

C'est un éblouissant défilé que celui des fleurs animées de Walter Crane. La mascarade a tout le charme d'une forêt enchantée pleine de rameaux d'or, et jamais aquarelle reproduite par des procédés mécaniques n'eut autant de fraîcheur délicate. A laquelle de toutes ces exquises s'arrêter? Je voudrais pouvoir toutes les commenter d'un vers ou de quelque épithète prise au *Chef des odeurs suaves*, cette encyclopédie, non pas des fleurs de rhétorique, grâce à Dieu, mais de la flore poétique. Il faudra pour cela refaire un double volume, tant l'un et l'autre, celui du peintre et celui du trouvère si rare trouveur se complètent. Je cueille donc quelques

fleurs au hasard, et les noue d'une banderole de vers montesquivins quand elles s'y prêtent.

Et d'abord il va sans dire que le poète connaît le peintre, il s'en inspire à maintes reprises, et le cite souvent :

Filles-fleurs de Wagner que vit d'abord Granville,
Que Walter Crane imite en un album subtil,
Votre jupe-pétale en ce livre défile,
Votre jambe s'effile et retombe en pistil.

.....
De Crane c'est un bûl costumé de fleurettes,
Une procession de lys féminisés,
De muguets-dames, de personnes-pàquerettes,
De chevaliers-coucous, de seigneurs irisés.

et plus loin :

La robe japonaise avec son fil d'arane
Sur des fleurs de pécher, peut encore gagner,
Dans la lutte des Filles-fleurs de Walter Crane,
De celles de Granville et celles de Wagner.

Les perce-neige apparaissent sous forme d'enfants armés en guerre contre les frimas, casqués de la blanche corolle et, brandissant pour épée un fétu de leurs feuilles aiguës et dures, ils marchent à la conquête du printemps, tandis que

La Primevère
.....
Erre inouïe,
Toute éblouie
De son matin,
Et tapissée,
Et hérissée
D'herbe et de thym.

Les roses anémones vétissent de roses fillettes des tuniques cisailées de leur feuille et rappellent les bisquains en flammèches velues des pâtres de Transylvanie.

Admirable le geste dont le banneret-tulipier porte sa fleur tandis que son page secoue l'un dans l'autre, pour les féconder, deux des flamboyants calices.

Les tulipes, fleurs enflammées,
Tisons d'or, grenats écrasés,
Éclorent les âmes lamées
De leurs panaches embrasés.

Elles sont fauves, rutilantes,
. dardant
Les langues fraîches et sanglantes
De leur vivant buisson ardent.

Oh! le joyeux carillon bleu des jeunes filles agitant
les hyacinthes, et quelle belle allure médiévale ont les
chevaliers de l'iris teneurs sur leur cheval houssé et
cuirassé de pétales de la hampe rigide comme une lance
où s'éploie la fleur étendard :

C'est un iris plein de mystère
Aux pétales en entonnoir ;
Ocellé comme une panthère
Et tigré comme un tigre noir.

Ocellé d'yeux froids et lugubres
Et de magnétiques regards
Aux envoûtements insalubres
Comme la robe des jaguars.

Les muguetts timides semblent plantés dans le sol
comme des dieux termes et arc-boutent leur tige chargée
de clochettes blanches contre leur tête pour en faire
pleuvoir l'haleine embaumée. Mais il faut au matamore-
pivoine un porte-queue pour soutenir ses opulentes
lourdeurs carminées, et la rose a toutes les peines du
monde à refuser un baiser à l'ardeur chérubine d'un
blanc page angélique qui porte ses attributs.

Le pétale de rose est en forme de cœur
.
Le pétale rose est un cœur respiré
.
Le pétale de rose a rougeur et candeur
.
O cœurs, effeuillez-vous, et saignez, ô pétales.

Et pendant ce temps les floramies églantines, pieds-

nus dans leurs pétales repliés en sandales, chevelures blondes fournies par l'auréole mousseuse des étamines, apparaissent d'une coquetterie et d'une légèreté de costume un peu provocantes; ces deux pages rosacées sont peut-être les capitales de l'album.

Le blanc lys hiératique, presque religieux,

C'est le beau lys des champs qui n'œuvre ni ne file,
Le pur lys au dessus de la foule servile;

et les flammes oranges des lys jaunes, ses frères ennemis, offrent le plus imprévu contraste. Bien plus terribles, les rouges à gueules tigrées vomissent des léopards.

L'aconit et les campanules s'allient perversement, l'aconit pour coiffer le moine et les campanules pour fleurir de tentatrices créatures acharnées à suivre ses pas. Le coquelicot coiffe un tambour-major nègre dont le groom bat du tambour sur la graine. La marguerite des champs pait avec les bœufs aux gros yeux de marguerite dans les pâturages, et les filles-œillets, de tous leurs pétales denchés, marchent à la conquête de l'amour.

Les œille's sont de purs yeux
Dont le parfum est l'œillade :
Clin d'odeurs délicieux
Clair de fleur qui se taillade.

La jeune première convulvulus putipharise le chaste jeune premier chèvre-feuille très embarrassé, et tout son corps prosterné chante :

La grimpante fleur qui plaît à mon œil
C'est le chèvre-feuil;
La tortile fleur que j'aime et je cueille,
C'est le chèvrefeuille.

Très prude, la grande dame-tournesol a arboré une lourde toilette de grand style, et de sa fleur s'évente avec tant de majesté que c'est à croire vraiment, lorsque « le jardin dit la messe »,

..... Que l'ostensoir du tournesol donne l'absoute.

Les chrysanthèmes portent les cols et les éventails de plumes de la cour d'Elisabeth. Enfin la rose de Noël s'éploie dans la solitude et s'étiolé comme une hâve poitrinaire aux jours trop comptés.

La rose de Noël a l'air religieuse;
Son pétale est coquille et cornette à la fois
.....
Elle baisse la tête, elle retient sa voix
.....
Elle garde les fleurs malades, met des bandes
Aux parterres gelés, au massif orphelin.

V

Le *Championnat du lys et de la rose* surpasse encore tout ce qui précède. Nulle tapisserie de haute lice, nulle enluminure de manuscrit médiéval ne vaut ce délicieux album qui participe également de l'un et de l'autre. On se souvient du grand tournoi de Alby la Souche dans *Ivanhoë* et du soin minutieux que met Walter Scott à en décrire tous les incidents et toutes les péripéties; tel Walter Crane; et je défie n'importe quelle jeune fille de parcourir ces feuillets et de ne pas tomber immédiatement amoureuse du chevalier du lys et du chevalier de la rose; je la défie encore davantage de faire un choix et de l'arrêter sur le lys ou la rose au dépens de la rose ou du lys. Telle la Laurence de Cinq-Cygnés de Balzac également amoureuse des deux frères de Simeuse — *cy meurs!* — et les tuant tous deux de son refus de se marier avec l'un plutôt que d'évincer l'autre. Jamais non plus Walter Crane n'avait été aussi décoratif; les blancs pages qui sonnent de la trompette dans des calices de calas monstrueux, les tribunes de dames blanches et de dames roses, la reine-été vêtue de drap d'or sur son trône et sous

les bannières onduleuses et flambardes du lys et de la rose, le finale enchanteur où les dames du lys épousent les chevaliers de la rose, et les dames de la rose les chevaliers du lys, les nobles danses blanches et roses de la noce, il faut tout retenir; dans tout cela il passe, mêlés, comme un souffle héroïque et précieux, une haleinée de Thérould et un parfum du comte de Montesquiou, c'est la *Chanson de Roland* mêlée au *Chef des odeurs suaves*, et c'est à tourner toutes les têtes, à les enivrer d'aromes subtils, de grâce fragile et de couleur émue. Je ne comprends même plus qu'après avoir parcouru cet album il soit encore des jeunes filles amoureuses...

Si j'étais mes sœurs, il n'existerait plus pour moi de jeunes gens après les chevaliers du lys et de la rose de l'incantateur-magicien Walter Crane.

WILLIAM RITTER





BÉGUINAGE

*D'albes maisonnettes, rosées
sous le vague soleil levant,
tremblotent, aux chansons du vent,
dans les frênes gris de rosée.*

*L'église envoie hors ses auvents
d'aériennes voix, très osées
d'éveiller les fleurs, arrosées
pour prier la Vierge et l'Enfant...*

*Puis on n'entend que le silence
d'angéliques robes frôlées
en fraîches blancheurs d'innocence —
et l'onde s'endort dans le lierre
sous les mystiques envolées
d'archaïques chants de prière.*

GEORG. TARMOUËL





SOLDAT CHRÉTIEN

A M. JEAN CASIER

*Le sabot dentelé des hautes guilledines
Résonne sous l'ogive en tiers-point du portail.
Le seigneur de Noircarme écarte le vantail
De son robuste poing de preux casseur d'échines.*

*Le burin de l'épée et le labour des balles
Ont, dans sa vieille chair, gravé le souvenir
De tous ceux qu'il occit de ses mains colossales,
Car il portait un glaive et le savait tenir.*

*Un lourd glaive d'acier des forges ibériques
Avec pommeau cavé, plein de saintes reliques,
La garde en croix latine, avec cinq fleurs de lys
Et damasquiné par Virgilius Solis.*

*Les pistoliers ont fait halte dans la cour vide.
L'église, aux flancs limés par le vent de la mer,
Recourbe le contour grêle de son abside,
Où Saint Georges flamboie en un long vitrail clair.*

*D'un bond le vieux seigneur s'est mis hors de sa selle,
Et d'un pas, non point lourd, mais grave et solennel,
Ainsi que marche un prêtre en montant à l'autel,
Il gravit les degrés usés de la chapelle.*

*Courbant son large torse, où courent les sanglots,
Vers le sol, le baron se prosterne et sa bouche
Baise le parvis noir, que balaye à longs flots
La cascade d'argent de sa barbe farouche.*

*Tandis qu'au fond des nefs, baigné de lueurs douces,
Aux bras de la Madone, ineffable prison,
Un Jésus tout enfant, qui lui tend ses mains douces,
Accueille, en souriant, sa guerrière oraison.*



DANSE MACABRE

*Magdalen, ma douce sœur,
Fantôme de vapeur bleue,
Allons-nous voir le festin
Qu'on donne au pays lointain ?*

*Entends-tu les basses grêles
Que brode aux musiques frêles
Du heurt des squelettes secs
La sourdine des rebecs ?*

*N'as-tu point quelque épouvante
D'ouïr la plainte navrante
Des verres entrechoqués
Par ces membres disloqués ?*

*Ne te semble-t-il pas presque
Au seuil de l'horrible fresque,
Sentir sur ton cœur tout seul
La caresse d'un linceul ?*

*Ah ! fuyons loin de ces choses
Et que le parfum des roses
Éparses dans la nuit d'or
Chasse cette odeur de mort !*

*Dans l'azur, ma chère mie.
Pourquoi vous être endormie ?
Las ! Vos grands yeux sont occlus
Et vous ne m'entendez plus !*

FLEURY VINDRY



PROBLÈMES SOCIAUX (1)

DEUX FRÈRES

III

CEPENDANT tous les événements que nous venons de raconter, s'étaient écoulés en quelques mois à peine. Le frère d'Ulrich, Waldemar Volkerschild, tout ce temps là, n'avait fait qu'observer, sans mot dire, les résultats de l'expérience et ceux-ci n'avaient que trop répondu à son attente!

Désormais il était fixé sur ce point : que toute tentative de partage égalitaire ne pouvait être qu'utopique et néfaste, tant pour celui qui détenait le capital, que pour ceux auxquels ce capital devait être distribué. Du jour où les habitants de Kaufkirkler ne possédèrent plus une seule öre, Waldemar triompha, — modestement du reste — mais il triompha! Et comme il était bon et généreux, que lui, également, voulait le bien du peuple et l'amélioration progressive de son état social, ce fut à son tour d'essayer, selon ses modestes moyens, d'une

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 février 1895.

réforme utilitaire, dont il avait, grâce à ses études intelligentes, soigneusement élaboré le projet.

En quelques mots voici comment il disposa de sa fortune :

Nous savons qu'il avait également hérité de son père une somme de cent mille francs. N'ayant pas voulu vendre précipitamment ses biens, comme son frère Ulrich, pour les convertir en argent comptant, cette somme de cent mille francs était donc encore complètement intacte. Lentement il commença par réaliser son portefeuille, profitant du moment où les actions se trouvaient au pair; cela lui rapporta trente mille francs. Cette somme il la versa tout entière dans la caisse de la municipalité de sa commune, à la condition expresse que son revenu, dûment garanti, serait consacré aux œuvres de bienfaisance dont Kaufkirkler avait la charge. C'était là un premier tribut de charité destiné aux infirmes, aux veuves, aux orphelins, aux vieillards, enfin à tous les *impuissants* du travail. Il jugeait cette offrande obligatoire pour tout homme possédant un capital indépendant.

« Je ne fais, » disait-il, « ni une aumône ni une « restitution; — pas plus que mon frère, je ne suis « un riche » qui abandonne son superflu à plus « pauvres que lui, mais je ne suis pas non plus « un idéologue qui, comme cet excellent Ulrich, pré- « tend remédier à tous les maux, en éparpillant son « bien. Ce que je veux, moi, c'est qu'à Kaufkirkler « tous ceux qui n'ont pas réellement la possibilité de « travailler puissent cependant être *certain*s de trouver « les secours suffisants que nécessite leur infériorité « matérielle ou morale. »

Ce premier acte de *charité pure* — mais *logique*, (d'après son système) — ce premier acte de charité accompli, Waldemar en posa un autre.

Nous savons que Kaufkirkler était un village de pêcheurs; la vente du poisson constituait la seule richesse

du pays. Or depuis la folle tentative d'Ulrich, depuis cette pluie d'argent qui s'était momentanément répandue sur le pays, mais dont la bienfaisante rosée s'était aussitôt desséchée sous le coup de vent des passions rapaces et des appétits ruineux, l'industrie locale avait fortement périclité. Les bateaux étaient en mauvais état, les voiles pourries, les cordages rongés par les rats; à bord, les machines à vapeur, qui servent aux pêcheurs pour ramener le *çhalut*, avaient besoin de réparation et de graissage; enfin les engins de toute sorte, les barils, les harpons, les filets se trouvaient désormais dans un état vraiment déplorable.

Et la pêche, naturellement, se ressentait de cet abandon. Aujourd'hui Kaufkirkler obtenait à peine la moitié des bénéfices que le village réalisait, jadis, en des temps plus prospères.

Aussi Waldemar comprit-il que c'était là précisément l'industrie qu'il devait protéger, et le commerce qu'il lui fallait développer pour faire revivre la prospérité publique. Par l'apport des soixante-dix mille francs, dont il pouvait encore disposer, il espérait régénérer le village.

Et comme il voulait, plus logiquement que son frère, le *bien de tous par un seul et le bien de chacun par tous*, voici comment il s'y prit. Lui aussi il répartit son capital en deux cents parts, représentant chacune également une valeur nominale de trois cent cinquante francs. Ces parts il les affecta, par acte dûment légalisé, à chaque habitant du village. Chacun, après avoir signé un papier à l'Hôtel de Ville, se trouva possesseur d'un titre (d'une *action*, si vous voulez) correspondant exactement à *un deux centième* de la somme précitée; mais il fut bien spécifié par Waldemar (et chaque habitant dut consentir d'abord, pour lui et pour les mineurs qu'il représentait, à cet arrangement), il fut spécifié que ce titre nominatif ne pouvait

être ni vendu, ni cédé, ni engagé par lui et par ses descendants sous aucun prétexte, tant que les conditions suivantes n'auraient pas été remplies.

Avec les soixante-dix mille francs de capital il allait être d'abord procédé à une amélioration notable du matériel des bateaux; les engins, les cordages, les machines seraient entièrement renouvelés; la pêche, par conséquent, pourrait s'effectuer dans un plus vaste rayon; et de côtière qu'elle était, devenir « pêche à eau profonde »; chacun s'efforcerait, par son énergie et son courage, de faire réussir la spéculation entreprise et d'obtenir un rapport plus considérable. Il était spécifié, d'autre part, que si les bénéfices ne répondaient pas à l'attente de Waldemar, chaque pêcheur, chaque famille, devenait responsable, sur sa part, des déficits qui pourraient se produire.

Si l'entreprise donnait des bénéfices, alors chaque habitant devait toucher, à la fin de la campagne, une somme proportionnée au capital dont il se trouvait détenteur. Seulement il était convenu aussi que l'argent de cet intérêt ne serait pas remis entre les mains des actionnaires.

Cet argent devait s'accumuler lentement et grossir la somme originelle jusqu'à ce que le capital de trois cent cinquante francs fût *doublé*.

Alors seulement (quand la somme de chaque part serait arrivée à sept cents francs), alors le possesseur du titre pourrait disposer d'un *quart* de cette somme; quand celle-ci serait *triplée*, il pourrait disposer d'un *tiers*; quand elle serait *quadruplée*, l'actionnaire pourrait toucher une moitié de la somme totale : sept cents francs; et le reste continuerait à s'accumuler de la même façon.

Différents cas encore étaient soigneusement prévus. Si un des possesseurs de part se mariait, avait des enfants, et mourait ensuite, son titre revenait à ses descendants, ou s'il était indépendant, sans héritiers

directs, à ceux qu'il désignerait comme ses légataires par disposition testamentaire spéciale.

L'action ou les actions divisées en autant de fractions égales devaient être partagées entre ceux-ci ; ils entraient dans les droits du défunt et couraient les mêmes risques que lui. Pas plus que le précédent possesseur les héritiers ne pouvaient vendre, céder ou engager leurs fractions de part ; s'il y avait déficit, ils étaient tenus aux mêmes sacrifices.

Et un autre cas encore était spécifié. Tous les habitants de Kaufkirkler n'exerçaient pas uniquement l'état de pêcheur. Quoique en petit nombre, on comptait naturellement aussi d'autres métiers dans le village : quelques cultivateurs, quelques charpentiers, un cordonnier, un tailleur, un maçon, un maréchal, un boucher, et puis le maître d'école, le *scribe* communal, et M. le Pasteur aussi ! A tous ceux-là, Waldemar attribuait des parts comme aux autres, trouvant que, s'ils ne participaient pas directement au travail maritime, ils contribuaient cependant de leur côté au bien-être général de la commune. Il eût été absurde de les exclure des avantages possibles de l'opération. Seulement, comme leur métier ne les attachait pas fatalement à la mer et qu'il fallait également prévoir qu'un certain nombre de citoyens et les jeunes filles pouvaient quitter Kaufkirkler et transporter ailleurs leur industrie ou leurs charmes, se marier dans quelque village lointain, il fut établi, une fois pour toutes, que celui qui ne contribuerait plus par sa présence à Kaufkirkler même, au bien-être *local* de cette petite commune, ne perdrait pas pour cela son action, qu'il continuerait à toucher des dividendes sur les bénéfices généraux, tout comme les habitants de la commune, mais qu'il lui serait retenu de ce chef, trente-trois pour cent sur les dividendes annuels ; qu'en cas de perte, il payerait dix pour cent de plus. Et ceci encore était très juste : car toute

association doit avoir forcément des limites raisonnables. et si l'apport d'un associé est moindre que celui des autres actionnaires, il faut bien qu'il compense cette défaillance par une amende proportionnée.

Voilà donc quel était le système préconisé par Waldemar à Kaufkirkler. Selon lui, cette combinaison offrait les avantages suivants :

1^o Elle faisait progresser par la capitalisation d'une somme relativement rondelette, l'industrie locale de la pêche maritime, qui périlclitait dans ce village.

2^o Elle intéressait chaque habitant à la bonne réussite du travail.

3^o Elle procurait à chaque citoyen le moyen d'augmenter, lentement, il est vrai, mais d'une façon presque certaine, sa fortune personnelle; elle lui permettait d'accumuler pour ses vieux jours, sans bourse délier, ou de léguer à ses proches, un capital correspondant à l'effort accompli.

En un mot, c'était l'application pratique du système qui fut prôné depuis par Sir Elliot pour l'exploitation des mines d'Angleterre, avec cette différence, cependant, que l'ouvrier, étant lui-même le seul actionnaire de la société, ne pouvait en toucher les bénéfices que le jour où le capital se trouvait doublé, triplé, ou quadruplé.

A cette nuance près, l'organisation était la même que celle patronnée en grand par l'économiste britannique. L'État qui devrait fournir le premier capital roulant, était représenté ici par le généreux Waldemar. Les actionnaires des mines de charbon de la Grande Bretagne, qui recevraient toujours une compensation régulière pour la *propriété* qu'ils avaient abandonnée, c'étaient les quelques armateurs de Kaufkirkler, à qui la société louait leurs bateaux à un prix rémunérateur; et enfin, le prolétaire, le pêcheur, qui naviguait en haute mer, percevait, comme tout ouvrier, le salaire régulier qu'il

avait coutume de toucher et se trouvait exactement dans la même situation que jadis au point de vue de la rémunération quotidienne. De plus, il avait conscience qu'en travaillant bien et honnêtement, le capital qui lui avait été gratuitement octroyé, augmenterait chaque année d'autant.



Et remarquez-le bien : pour obtenir ce résultat, qui de prime abord paraissait merveilleux, Waldemar Volkerschild n'avait pas eu besoin de se ruiner entièrement, comme son frère, pas plus que l'État anglais ne devrait fatalement faire banqueroute pour fournir à chaque citoyen la part de capital qui lui reviendrait de droit. — Grâce à l'habile mesure de ne délivrer un quart des bénéfices de l'entreprise qu'après que le capital aurait été doublé, Volkerschild conservait par devant lui, comme fonds de réserve, la presque totalité du capital primitif, plus les premiers intérêts de celui-ci. Il n'eut même pas besoin de vendre sa propriété à des étrangers, comme Ulrich, et de se dépouiller entièrement pour venir en aide à ses concitoyens. Il continua d'habiter sa maison, vécut encore du produit de ses terres et de son jardin. Il lui suffit simplement de donner en son nom, et en celui de tout le village de Kaufkirkler, une hypothèque sérieuse sur son bien. Aussitôt une banque de Christiansund consentit à ouvrir à la nouvelle société des *pêcheries maritimes* un compte-courant avantageux. Elle lui fournit, contre un léger intérêt prélevé sur les bénéfices bruts, toutes les sommes nécessaires au développement de l'affaire.

Évidemment, si celle-ci devait mal tourner, Waldemar Volkerschild était ruiné et ses concitoyens perdaient toutes leurs espérances. Mais, lui, il avait fait d'avance le sacrifice indispensable de sa petite fortune, en cas de non réussite. Il consentait *librement* à risquer

la chose pour améliorer le sort du peuple qu'il aimait. Et les autres, les misérables, les prolétaires, ceux qui avant ce jour ne possédaient absolument rien, en tous les cas, pouvaient-ils devenir plus pauvres qu'ils ne l'étaient jadis ?

Un comité, nommé par tous les actionnaires, à la majorité des voix, fut chargé de veiller constamment aux intérêts de tout le monde. Ce comité, composé des pêcheurs les plus compétents, devait surveiller chaque bateau en partance, assister, au retour, au déballage des poissons, les faire vendre à la ville voisine, et régler le compte des armateurs et des employés de ceux-ci à la fin de chaque campagne.

Et le grand avantage qui résultait de ce système, c'est que les armateurs savaient d'avance la somme qu'ils devraient toucher pour la location de leurs bateaux et surtout, que l'argent dont ils avaient besoin pour acheter les engins nécessaires à la pêche, pour réparer leurs navires, pour se fournir de vivres et de charbon, que cet argent, dis-je, leur était avancé SANS INTÉRÊT. Le bénéfice de l'entreprise devait uniquement s'établir sur la plus grande quantité de poissons pêchés, sur la meilleure qualité de ceux-ci, enfin sur une vente forcément plus avantageuse.

Ainsi les uns — les « *possédants* » — trouvaient plus facilement du crédit, étaient sûrs de retirer un revenu fixe et raisonnable de leurs propriétés, et les autres, — les pauvres diables, — avaient un salaire régulier, et de plus une lointaine espérance de réaliser des économies, d'accumuler quelque argent, pour leurs vieux jours.



Certes, cette combinaison était très habile. Je dirais même que c'était LA SEULE — (de tant de systèmes divers préconisés aujourd'hui par des sociologues), —

qui eût une chance de succès; car elle était basée sur le respect des droits de tous et sur un sentiment de charité vraiment chrétienne, qui consisterait à mettre en principe : que le propriétaire comme le manoeuvre doivent tous les deux obtenir non-seulement une rémunération proportionnée de leur effort et de leur travail, mais encore avoir l'espoir d'une amélioration sérieuse de leur situation pour l'avenir.

Aussi les Kaufkirkleriens, quand Waldemar leur eut bien expliqué ses théories, furent-ils d'abord extrêmement enthousiasmés de ce système. Il faut avouer qu'il y avait de quoi, car les premiers « exercices » de la nouvelle société des *pêcheries maritimes* dépassèrent en leurs résultats les prévisions les plus optimistes.

Waldemar ne voulut d'abord participer à l'affaire que pour sa deux centième part, comme tous les autres. Pour bien prouver son désintéressement, il tenait à ne pas figurer dans le comité de surveillance. Mais comme c'était un homme intelligent et laborieux, qu'il avait étudié cette question d'une façon toute spéciale, et qu'en somme c'était lui qui avait inventé le système, les pêcheurs lui demandèrent bientôt, comme une faveur suprême, d'assumer également la direction de l'entreprise.

Il y consentit. Mais étant un esprit aussi positif que généreux, il estima que tout travail mérite un salaire proportionné à l'effort musculaire ou mental qu'il comporte. Aussi déclara-t-il qu'il ne s'occuperait des intérêts de la société que si un traitement annuel de mille francs lui était assuré. Les habitants de Kaufkirkler trouvèrent ses prétentions bien fondées et pendant quelque temps ils n'eurent pas à se plaindre de leur résolution.

Le premier bilan clôturé se chiffra par trente-cinq francs de bénéfice pour chaque actionnaire. La seconde année quarante-cinq francs furent ajoutés au capital de chaque action. La troisième fut moins bonne; une tempête terrible avait sévi sur les côtes de la Norvège

un soir de décembre. Plusieurs bateaux de pêche avaient péri dans la tourmente et les armateurs, cette fois-là, ne purent rembourser l'argent qu'on leur avait prêté. Le mécompte était prévu : en cas de force majeure les armateurs n'étaient tenus à aucune restitution envers la société. Et néanmoins, tous frais payés, les bénéficiaires furent de quinze francs par action.

C'étaient encore les années grasses de l'Égypte ; la société des *pêcheries maritimes* pouvait espérer de se relever de cet échec et de réparer l'effet de ces contretemps fâcheux, par un effort plus grand d'abnégation et de travail.

Malheureusement les années maigres survinrent tout-à-coup. Le seul obstacle qui n'avait pu être prévu par Waldemar surgit au moment où l'on s'y attendait le moins. Comme dans les mines d'Angleterre il peut arriver soudain que les filons se tarissent ou bien que les galeries soient brusquement envahies par l'eau, ainsi le filon exploité par les pêcheurs de Kaufkirkler se vit brusquement coupé à son tour.

Le Golfstream avait jusque là apporté sur les côtes de Norvège comme un fleuve immense et pressé de poissons de toutes sortes ; un jour, sans dire pourquoi, le courant se déplaça soudain. La « marée » devint rare ; la pêche ingrate et difficile. Et les bénéficiaires de la cinquième année d'exercice ne se chiffrèrent plus que par cinq francs par action. Ce fut un coup très rude pour l'entreprise. Mais la sixième année, la situation devint tout-à-fait inquiétante ! Non-seulement les dividendes des bilans antérieurs furent absorbés par les frais généraux, mais il fallut vendre pour cinq mille francs de terrains, appartenant jadis aux Volkerschild, afin de compenser la banque de Christiansund de ses avances annuelles et se procurer le matériel nécessaire pour la prochaine campagne d'été.

La septième année ne fut pas plus favorable.

Décidément cette côte de la Norvège ne valait plus rien pour la pêche en haute mer, et les pertes sèches de la société s'élevaient maintenant à douze mille cinq cents francs. Malgré des prodiges d'économie et de bonne administration, Waldemar et son comité ne pouvaient rien obtenir d'une spéculation aussi défavorable. Un ancien proverbe a dit : « Où il n'y a plus rien le Roi perd ses droits. » Et logiquement, lorsqu'il n'y a presque plus de poissons dans une région, il devient impossible d'en débiter en quantité considérable.

C'est ce que M^r Elliot a négligé de prévoir dans son système (brillant du reste) des mines anglaises exploitées par l'Etat. C'est aussi ce dont Waldemar Volkerschild, n'avait pas tenu compte.

Et puis, dans l'élaboration de son plan, il n'avait pas tenu compte non plus de la misère de la nature humaine, de cette rébellion instinctive, de ce mécontentement fatal, qui surgissent soudain au cœur des hommes, dès que les événements ou les difficultés matérielles vont à l'encontre de leurs désirs, de leurs espérances ou de leurs appétits.

Hélas! Lors il arriva à Kaufkirkler, ce qu'il arrive et arrivera toujours dans tous groupes organisés, dans toute société dont la prospérité périclité. Quelle que soit la forme adoptée, si « les affaires » ne vont plus, des mécontentements se font jour, des contestations s'élèvent, et la partie paresseuse et turbulente du peuple ne prétend attribuer la fallite de tous qu'à la faute de quelques-uns. Dès que les besoins et les instincts se trouvent en jeu, les hommes redeviennent aussitôt ces bêtes fauves, qui jadis, nous assure-t-on, rapaces et cruelles, s'entre-dévorait dans les cavernes aux époques préhistoriques des lointains atavismes. L'effort résigné devant une mauvaise situation économique quelconque n'est pas fréquent, et c'est-là *la seule pierre d'achoppement infranchissable* de tout système concret et absolu !

Waldemar s'en aperçut bientôt; car, dès que la « *Société des pêcheries maritimes* » n'obtint plus, par son exploitation, de bénéfices sérieux, des partis se formèrent à Kaufkirkler, et le nombre des frondeurs et des mécontents grandit et s'augmenta tous les jours. D'abord ingrats au sacrifice accompli par Waldemar, certains pêcheurs lui reprochèrent la médiocre direction de l'entreprise.

« Si nous avions été à sa place, » dirent-ils, « nous aurions mieux conduit les affaires. Nous n'aurions pas monté l'affaire de façon à rester ainsi sans travail depuis que les poissons diminuent. Vraiment il fallait être un naïf et un utopiste, comme ce bourgeois pédant, pour employer *notre* argent d'une façon aussi déplorable! »

Et ceux qui murmuraient ainsi n'étaient encore que ces mécontents éternels, que ces critiqueurs de profession que l'on rencontre partout chaque fois qu'une âme généreuse veut briser les chaînes de la routine et tenter une réforme utile; gens peu redoutables en somme, de la caste des ingrats purs et inoffensifs.

Mais, bientôt, surgirent les fortes-têtes, ceux-là qui connaissent tout, qui ont étudié toute chose et qui, sans rien comprendre aux questions spéciales, veulent régénérer les sociétés comme les Etats.

— « Ah! vraiment, » disaient ceux-là, « mais le problème est bien simple et il faut être réellement rétrograde et arriéré à l'excès, pour n'en pas saisir immédiatement la limpide solution! Il n'y a plus de poisson le long des côtes, pour les petits et nombreux bateaux que possède Kaufkirkler?... Eh bien! qu'on en construise un ou deux très grands; que tout le capital de la société, que celui de tous les armateurs serve désormais à cette dépense urgente, favorable au bien de tous. Et que ces bateaux filent sur l'Islande

« à la recherche du poisson. Il n'y aura plus qu'une
« seule pêche, qu'un seul effort, qu'un seul patron
« (le Dieu Etat des socialistes purs) et tant pis pour
« ceux qui possédaient une barque à eux! tant pis,
« tant pis pour ceux qui détenaient quelques économies
« personnelles! Nous allons devenir tous les esclaves
« d'un même maître, soit! mais nous partagerons tous
« collectivement les bénéfices *immédiats* de l'entreprise. »

Et d'autres ajoutaient encore :

— « N'est-il pas stupide de se contenter d'une paye
« médiocre, qui à peine nous procure le pain quotidien,
« dans l'espoir de nous ne savons quelle accumulation
« lointaine de bénéfices incertains, tandis que notre
« salaire quotidien aurait pu être augmenté chaque
« semaine de quelques couronnes? On ne vit qu'une
« fois, parbleu! et nos enfants n'auront qu'à se tirer
« d'affaire comme ils le pourront plus tard! »

Alors, dans la commune de Kaufkirkler, on vit
éclore une organisation collective, composée non seule-
ment de tous les capitaux provenant des biens de
Waldemar Volkerschild (dont on liquida le produit,
remboursant les hypothèques à la Banque de Chris-
tiansund) mais encore des quelques sommes d'argent
dont les autres habitants pouvaient disposer. Les frais
généraux inhérents aux dépenses à faire pour l'achat
d'un matériel plus puissant, furent couverts par l'apport
volontaire de tous les Kaufkirkleriens, séduits par les
déclamations de quelques démagogues. Le village tout
entier consentit à grouper tous ses biens et à ne plus
former qu'une seule société collective universelle. D'après
les principes nouveaux, chaque habitant ne se considéra
plus que comme un enfant d'une même grande famille.
Chaque membre de cette famille devait avoir droit, par
le fait de sa naissance, à une part égale des bénéfices
totaux, n'importe le métier qu'il exerçait, n'importe la
dose de travail qu'il apportait à la communauté; et le

père de cette famille, le père à tous, devait être la *Commune*, la COMMUNE productrice et dispensatrice générale des richesses et du bien être!

Il fut entendu, une fois pour toutes, que chacun serait tenu, en principe, à fournir à l'association générale le *maximum de travail* dont ses forces physiques et son intelligence seraient capables. Le salaire ne devait plus être proportionné à la tâche, mais également divisé entre le nombre de bouches à nourrir. Généralement il devait se payer en nature et chacun pourrait se fournir, sans frais, aux magasins publics, de tout ce dont il avait besoin.

Pour prouver la légitimité de ce principe, qui d'abord semblait favoriser singulièrement les paresseux, les propagateurs du système avaient objecté à Waldemar Volkerschild qui, lui, était loin de s'y rallier de bon gré (bien qu'il comprenait désormais, combien son plan personnel était défectueux) que : « si on possède un cheval plus robuste et un plus faible, ce n'est pas une raison de malmener ou de nourrir chichement le faible, parce qu'il ne parvient pas à tirer un chariot aussi lourd que le robuste... de même on ne peut pas exiger d'un être maladif ou incapable l'égale dose de service public que d'un être vigoureux ou intelligent. — Chacun aura donc accompli une tâche *suffisante* s'il remplit celle-ci aussi bien qu'il le peut! »

Mais cette nouvelle réforme d'abord votée d'enthousiasme par toute la population de Kaufkirkler, bientôt ne donna pas de meilleurs résultats que la précédente. Les marins qui durent s'embarquer sur les deux ou trois bateaux, qui remplaçaient les anciens, pour s'en aller chercher le poisson jusqu'aux côtes lointaines de l'Islande, commencèrent par murmurer et bientôt se révoltèrent ouvertement. Il leur semblait souverainement injuste de supporter les fatigues et les dangers d'une expédition pareille, tandis que leurs voisins, le cordonnier

ou le tailleur accomplissaient commodément leur tâche, donnaient leur *maximum de travail* et recevaient le même salaire, paisiblement accroupis au coin d'un poêle dans leurs demeures bien closes.

« Par le seul fait d'avoir choisi un métier plus doux. « moins aventureux, » s'écriaient-ils, « voilà un certain « nombre de nos concitoyens qui vivent comme des « princes, et restent au logis avec leurs femmes... et « les nôtres, tandis que que nous, nous exposons notre « vie tous les jours! C'est là une inégalité de traitement « qui révolte la raison et que nous ne voulons pas « supporter plus longtemps! »

Pour remédier à cet inconvénient il fut décidé que chaque citoyen, à tour de rôle, s'embarquerait sur les bateaux pêcheurs et prendrait sa part des métiers pénibles, tandis que ceux qui demeureraient à terre s'adonneraient à des professions plus calmes et sédentaires. Mais l'application de cette mesure produisit des résultats plus déplorable encore. Car, quand ceux qui d'ordinaire pétrissaient le pain ou bien soignaient les bestiaux, dûrent partir en haute mer, mettre la main à la manœuvre, manier les chaluts, gouverner les barques, et que, d'autre part, les vrais matelots se virent forcés de prendre le rabot ou le compas, il en résulta une confusion telle, la production des deux côtés fut si médiocre, que, du coup, les bénéfices qu'aurait pu donner la recherche du poisson au large, se trouvèrent engloutis, que tous les autres travaux agraires et industriels se virent enrayés et que, finalement, la commune de Kaufkirkler, ayant épuisé toutes ses ressources, fut réduite à la plus noire misère.



Et alors?... alors ce fut la révolte et ce fut l'anarchie dans toute son horreur! Comme des rats, se battant dans un navire, quand la disette commence, il arriva

à Kaufkirkler ce qui fatalement doit arriver dans toute réunion d'hommes dont la prospérité périclité et dont les ressources sont épuisées. Chaque groupe de métier reproche aux autres groupes leur négligence et leur fainéantise. Des grèves redoutables éclatent, soudain, dans chaque profession. Plus personne ne veut travailler pour les autres et tout le monde prétend vivre sans travailler. Ce petit village norvégien de quelques feux montre au monde le tableau réduit de ce que deviendra une nation ou même l'Europe entière si les théories radicales et franchement socialistes devaient, un jour, entièrement triompher. La Déesse-Commune (qui venait d'y remplacer le Dieu-Etat préconisé par Waldemar) à son tour fut renversée de ses bases d'argile — et les mauvaises têtes, les sectaires, les « sans-travail » et les « sans-patrie » du lieu, n'admettant plus aucune organisation sociale, ni aucun maître, niant l'efficacité de tout effort commun et de tout travail collectif, décidèrent désormais de brûler tous les vaisseaux, de faire sauter, au moyen de la dynamite, l'école, la mairie, l'hôpital et le bureau de bienfaisance, de renverser toutes les chaumières, de disperser tous les troupeaux, afin, disaient-ils, que plus personne ne possédât rien, que le nivellement démocratique fût complet sous l'effort suprême de leur révolte et de leur colère!

Ils prétendaient que chacun devait agir à sa guise, en un individualisme féroce, n'admettant plus ni direction, ni contrôle d'aucune sorte! La participation aux bénéfices généraux, récemment tentée, ils la proclamaient une forme hypocrite de socialisme, démodée et inefficace. C'était, prétendaient-ils, tout simplement un quatrième état plus autocratique encore que les trois autres et qui substituait le règne de quelques dirigeants à celui d'une bourgeoisie égoïste et repue. Ce qui leur fallait simplement à eux, c'était se ruer sur la société toute entière et la culbuter de fond en comble. « Vive

l'anarchie, » s'écriaient-ils, « l'anarchie productrice de
« désordre et de bouleversement ! Renversons tout, détrui-
« sons tout et puis après ? Après, on verra ! Et ce qu'on
« verra ne peut être, en tous les cas, plus mauvais
« de ce qu'on a vu jusqu'à ce jour ! Si c'est la
« misère pour tout le monde, eh bien ! au moins ce
« ne sera plus la misère pour nous seuls ! Et c'est une
« consolation, tout de même, cela, nom de ! »

Les grandes phrases lues dans les livres, souvent mal comprises, toujours mal digérées, montaient aux lèvres de ces naïfs et en faisaient des criminels : le principe d'amour naissant du principe de haine, comme l'avait écrit Bebel ; la propriété, même collective, étant un vol, comme l'affirmait Proudhon ; la civilisation étant un recul et l'état sauvage l'idéal, comme l'assurait Lassalle : voilà les théories sur lesquelles s'appuyaient ces énergumènes.

Et alors, grâce à la misère, à la faim qui, désormais, tenaillait les entrailles de tous les habitants du hameau, soudain une émeute éclata. Emeute terrible et sanglante, dont nos lecteurs doivent se souvenir d'avoir lu les détails dans les journaux de l'époque. Une vraie folie rageuse qui de proche en proche, comme une fièvre épidémique, se communiquait. Des hommes disposés à tous les excès se complurent aux plus laides besognes. Avant que les autorités de la Province ne fussent prévenues et qu'elles pussent y apporter remède, Kaufkirkler fut mise en feu et en sang, et réduite en un tas de ruines.

Cette commune, jadis si paisible, vit les frères se lever contre les frères, les familles s'entre-déchirèrent entre elles, les femmes, les épouses, les mères oublièrent soudain tous sentiments de pudeur ou de délicatesse et dans un coup d'hystérie suprême, se livrèrent aux cruautés et aux obscénités les plus odieuses sur les cadavres mêmes de ceux qui périssaient en combattant.

Il y eut là quelques nuits de bouleversement et de terreur où, à la lueur des incendies qui flambaient, on aurait pu se croire vraiment dans quelque cercle épouvantable de l'Enfer dantesque ! Et quand des troupes, appelées en toute hâte, vinrent camper enfin sur la place principale de ce malheureux village, quand « l'ordre » régna sur ses ruines fumantes, les soldats ne trouvèrent plus que les débris de quelques maisons abandonnées et, çà et là, les restes d'une population errante dispersés dans les bois.

Waldemar Volkerschild, considéré par ces forcés comme la cause première de ces révoltes et de ces désastres, avait été grièvement blessé dans la mêlée. Affaibli par la perte de son sang, découlant d'une large blessure, il s'était traîné péniblement vers une caverne, éloignée de quelques kilomètres de Kaufkirkler, où déjà son frère Ulrich, dès le commencement des derniers événements, s'était de nouveau réfugié. Momentanément, celui-ci y vivait tout seul, en philosophe, se nourrissant de glands et de racines, buvant de l'eau claire et se vêtissant de la peau des bêtes qu'il trouvait mortes dans la forêt.



Et quand il vit arriver Waldemar, à moitié mort, il l'accueillit en ricanant et il lui dit, en une illumination subite d'intelligence : « Eh bien, mon cher frère, « si tes objections à mon système, à moi, avaient « quelque valeur, tu peux avouer à ton tour que le « tien n'était pas meilleur. Tu avais raison de douter « de l'efficacité de ma tentative ; mais au moins celle-ci « avait eu l'avantage relatif de laisser après son échec « toute choses en l'état où elle les avait trouvées ; mais « la tienne, plus fatale encore, a amené un bouleversément général ; la haine, la misère, l'incendie et les

« meurtres odieux de ces derniers jours sont ton œuvre;
« et ton expérience à toi se termine dans la boue et
« dans le sang. Désormais il ne nous reste à vivre le
« peu de temps que nous passerons encore sur cette
« terre, que d'après le mode primitif de l'homme
« quaternaire : en bête fauve dans les cavernes; si c'est
« là le seul résultat de nos sacrifices et de notre dévoue-
« ment, il faut avouer que l'humanité est encore bien
« peu avancée dans l'ordre des êtres. »

— « C'est vrai, répondit Waldemar, et je reconnais
« maintenant que tout effort trop rapide et trop ambi-
« tieux de notre intelligence ou de notre cerveau n'a
« pour résultat final que de faire rétrograder la Civilisation
« de plusieurs siècles, d'enrayer ainsi le Progrès légitime
« de la race humaine
.



Enfin ils avaient compris tous les deux que le lent travail des âges ne se laisse pas violer ainsi par de brusques surprises; que les conditions sociales d'une commune, d'un Etat, des Nations réunies doivent se modifier lentement, par des progressions successives, et non au moyen de soubresauts maladroits; que les hommes, étant bien loin encore d'être des Anges, mais, jusqu'à ce jour, de médiocres crustacés, à peine éclos de leurs carapaces, il faut compter, quand on leur propose des réformes, avec leur nature débile, leurs prédispositions vicieuses, et l'égotisme féroce qui encore domine tous les cœurs; et qu'on ne peut espérer l'amélioration d'un régime aussi incomplet, que de la poussière des siècles!...

Parbleu !

Il faut douze millions d'années pour former un banc de corail, un dépôt calcaire prend vingt siècles pour se grouper, et quelques sociologues et songe-cieux

voudraient modifier, en cent ans, non seulement toute l'organisation sociale adoptée depuis six mille ans, mais les qualités et les défauts inhérents en propre à la race humaine? Mais c'est de la folie! de la folie!! Je dirai plus : c'est de la bêtise.

Ces tentatives sont aussi antiscientifiques que le pourraient être celles d'une tribu errante de l'Afrique centrale qui déciderait un beau matin que les *goubis* épars dans le désert doivent ressembler à Londres, à Paris, à New-York, et posséder, comme ces capitales, des chemins de fer souterrains, des maisons à dix étages, des théâtres d'opéras luxueusement installés et, de par les rues, de la lumière électrique! Tout le monde rirait de ces prétentions enfantines. Il serait répondu justement à ces sauvages : « Commencez par grouper une population riche en un centre populeux ; tracez des boulevards à travers vos broussailles ; bâtissez des habitations en pierre ; creusez des canaux ; macadamisez des trottoirs ; et, dans quelques années, dans quelques siècles, votre contrée inculte se trouvera transformée, grâce à un travail régulier et sagement progressif, en une cité somptueuse et confortable.

Nous vivons sur une planète où rien ne s'accomplit efficacement par surprise. Cette planète, plus avancée, certes, qu'Uranie où bien que Jupiter, satellites d'arrière-garde, est bien loin d'égaliser cependant, en développement physique, Mars, Vénus ou d'autres petites planètes plus rapprochées du soleil. Il suffit de contempler à travers un télescope pendant cinq minutes l'espace infini qui nous enveloppe de toutes parts pour s'assurer de cette vérité mathématique : qu'au point de vue géologique nous sommes encore dans une période de formation cosmique, qui semble nous promettre pour l'avenir de nombreux perfectionnements. Or, comme tout se tient dans la Nature, il est plus que probable, presque certain, que, dans l'ordre moral, les planètes qui nous précèdent

sont en possession d'habitants aux sens plus développés, aux organisations supérieures, qui les prédisposent au Bien et leur facilitent l'exercice de la Vertu. Que nous tâchions de mériter un jour de séjourner, à notre tour, dans ces contrées enchanteresses, quand nous aurons accompli ici-bas toute notre tâche de vaillants « terriens », c'est parfait !

Maïs proposer de brusques réformes, imposer à de simples mortels, nos semblables, une organisation sociale bonne tout au plus pour des Anges et pour des Saints, en tous cas pour des habitants de Terres du Ciel plus lumineuses et plus avancées, c'est là un effort insensé et utopique qui ne peut que bouleverser l'ordre de la Nature et enfreindre les décrets sublimes du « Grand Horloger » mystérieux.

Celui-ci évidemment a réglé sa pendule d'une certaine façon que nous ne comprenons pas toujours, mais qui, cependant, même pour nos intelligences médiocres et bornées, apparaît, en somme, logique et irrévocable.

Il faut donc simplement se résigner à marcher très lentement dans la voie du bien et des perfectionnements possibles ; il faut accomplir uniquement, et sans se lasser jamais, l'effort modeste et immédiat que nos intelligences actuelles comportent ; enfin, simple lamelle vibrante du mécanisme compliqué de l'Univers, il faut laisser à Celui qui en détient toutes les puissances orchestrales le soin suprême... de tourner la manivelle.

Comte EMÉRIC DU CHASTEL DE LA HOWARDERIE

Boulogne s/m, Août 1893

Nice, Novembre 1894





DE BANANE AU STANLEY POOL

NOUS voici à bord vers la fin d'un mois de navigation, en vue du Congo.

Depuis le départ d'Anvers, on a eu les mille riens qui font l'intérêt de la traversée : d'abord le passage de nombreux steamers dans le Pas-de-Calais et sur les côtes françaises ; plus bas, de ci de là, un monstrueux cachalot qui montre de temps en temps son grand dos au dessus des flots noirs de l'Océan ; plus bas encore vers le Sud, les vilains et rapaces requins, qui jouent dans le sillage blanc du vaisseau, y cherchant quelque proie.

On a fait escale à Las Palmas : jolie ville, toute blanche, collée contre le flanc vert sombre d'une colline des îles Canaries : elle a l'aspect oriental, ce qui vous indique soleil, chaleur, nonchalance et malpropreté, le tout ensemble.

Plus loin, au bout de 8 à 10 jours, on jette l'ancre devant Freetown, capitale de Sierra Leone, ville anglaise, à rues plus ou moins bien alignées, dans lesquelles paissent de gros moutons et de grasses chèvres, et où, le vautour, perché sur un toit de chaume, attend une carcasse à ronger. Il fait très chaud et très humide à Freetown.

Le steamer se remet en marche, et bientôt on

passé l'Equateur. D'après une ancienne coutume de marins, le passage de la Ligne est encore fêté à bord de certains navires.

Le but : donner quelque argent aux matelots ; la fête : une espèce de mascarade. Voici.

Les matelots se déguisent en Neptune et sa cour ; le principal personnage, en l'occurrence, est le barbier. — Neptune a un orchestre complet, pour lequel toutes les vieilles caisses de zinc, de bois, de tôle, ont été dérangées des coins où elles dormaient paresseusement depuis bien longtemps.

Au moment où l'on passe l'Equateur, le canon tonne. Neptune apparaît avec sa cour sur le pont et demande au capitaine si tous ses passagers ont reçu le baptême de la Ligne. Après avoir reçu l'autorisation de remplir cette formalité, il se rend avec son cortège, assemblage singulier et cocasse de couleurs criardes, à l'arrière du steamer, s'assied devant une grande bêche remplie d'eau. Devant lui se trouve un petit escabeau à deux pieds sur lequel vient s'asseoir le passager à baptiser. A peine installé là, un matelot le savonne en noir, avec la plus rugueuse des brosses et puis très précieusement le rase avec un immense rasoir de bois.

Tout cela se fait avec une agitation endiablée et pendant qu'on savonne le patient, qu'on le rase, qu'on lui tourne la tête de droite et de gauche, un matelot fait chavirer l'escabeau et le néophyte fait un superbe plongeon dans l'eau.

On est baptisé !

On se réhabille.

Passagers et officiers du bord boivent un verre de champagne, tandis que matelots et noirs boivent un verre de gin, après une quête faite auprès des passagers.

Quelques jours de navigation encore et voilà Banane en vue.

Nous sommes à une cinquantaine de kilomètres du continent mystérieux.

Immense et jaunâtre, le Congo, à plusieurs milles de son embouchure, roule vers l'Océan une foule de branches, de feuilles et de débris de tous genres, qu'il semble vouloir jeter loin de lui et que l'Océan semble vouloir refuser. C'est très nettement que l'on voit ainsi les flots jaunes du Congo se détacher sur le bleu foncé des eaux de l'Atlantique.

Et, là-bas, au fond de l'horizon, la terre bleu gris que l'on voyait tantôt avec peine à travers une légère brume, apparaît de plus en plus nettement : une plage blanc jaune borde un rideau de verdure sombre, dans laquelle quelques points blancs éblouissants indiquent les habitations.

A son embouchure, le Congo mesure, entre Banane et St Antoine, 13 mille mètres de largeur.

Descendu à terre, le voyageur est agréablement impressionné en voyant, au milieu des splendides cocotiers, aux longues et gracieuses branches vert foncé, bercées par le vent de la mer, deci-delà quelque propre maison de bois. Elle est toute blanche, comme s'il avait neigé, et entourée de fleurs aux riantes et gaies couleurs : on dirait une villa rustique au bord de la Méditerranée.

C'est à cette idéale petite station, si tranquille, si paisiblement endormie au bord du grand Océan, que l'Européen fatigué ou malade vient parfois demander un regain de vie ou de force avant de se décider à rentrer au pays natal.

Banane est le chef-lieu du district de ce nom. Plusieurs factoreries y prospèrent depuis un grand nombre d'années : la « Compagnie portugaise du Zaïre » y a une importante succursale, de même que le « Nieuwe Afrikaansche Handelsvennootschap » de Rotterdam. La « Compagnie belge des Produits » y a

également un comptoir, qui achète, en très grandes quantités, des noix palmistes. Plusieurs autres maisons de commerce font de Banane un port très animé et très suivi. De nombreux navires au long cours y viennent prendre des marchandises; les bâtiments de cabotage sillonnent sans cesse les eaux du grand fleuve; les marchands indigènes arrivent souvent de nuit, faisant tranquillement glisser sur l'onde leur longue pirogue qui fait clapoter l'eau.

Un système complet de bouées et de signes de pilotage rend l'accès du port des plus facile à tous les steamers.

On stoppe devant Banane une demi heure : le temps voulu pour prendre et déposer le courrier et pour que le pilote de rivière soit à bord. Jusque Boma le fleuve est parsemé d'îles et de larges bancs de sable, et il faut bien connaître les passes pour arriver sans encombre jusqu'à destination.

Et tandis que là, à fond de côle, la puissante machine fait entendre son grondement et ses pénibles gémissements, on avance vers Boma entre deux rives assez plates, très boisées, que surplombe de temps en temps un triste et solitaire boabab, le tout noyé dans un bain de chaleur et de lumière étrange.

Et on se prépare au débarquement. On re-foule à gros coups de poing au fond d'une malle les menus objets employés pendant la traversée; d'une autre malle on extrait un costume blanc tout frais. Le tout bien casé, ficelé, fermé, on remonte sur le pont. Le navire défile devant de belles îles couvertes d'une végétation riche et touffue : ici un village indigène est signalé, là on aperçoit un comptoir, plus loin quelque pirogue et le temps passe et les heures s'écoulent. On est à Boma et il y a sept heures qu'on a quitté Banane.

Boma.

Devant Boma, la résidence du gouvernement local, le Congo a une largeur d'environ 4700 mètres.

La ville est assise sur la pente douce d'une colline et ressemble fort aujourd'hui à un joli jardin anglais. Les chemins y sont larges, unis et bordés en grande partie de faux-cotonniers. Les maisons, qui sont en briques, en tôle ou en bois, sont dispersées çà et là sous un coin de verdure. Chaque habitation possède un jardinet où fleurissent les plus jolies fleurs que vous puissiez rêver : au milieu d'essences d'Europe, le flamboyant africain jette la note criarde de sa fleur rouge ou bien, là audessus, le paisible baobab laisse balancer son immense fleur blanche, saupoudrée de rose tendre et de vert, ou son gros fruit vert velouté, à l'intérieur tout rose.

Chacun se plaît à entourer son home de quelques ravissantes plantes. Boma a ainsi un aspect très coquet et très gai.

Sur une hauteur dominant une partie de la ville et tout le fleuve, le Gouverneur Général a un chalet fort gracieux.

Le presbytère est une coquette maison de bois, toujours ouverte et où l'hospitalité la plus franche attend tout visiteur. L'Église est une construction en fer de même que l' « Hôtel des Magasins Généraux ».

Beaucoup de comptoirs commerciaux attirent à Boma un grand concours d'indigènes.

Ils viennent de très loin dans l'intérieur, portant sur l'épaule ou sur la tête des poules, des canards, des régimes de bananes, des noix palmistes, du caoutchouc, de l'ivoire, qu'ils viennent troquer contre des étoffes, des fusils, de la poudre et les mille brimborions venus d'Europe.

Ce grand concours d'indigènes n'est dû qu'à

l'honnêteté des commerçants et à la prévoyance toujours en éveil de l'Etat, qui partout a institué des marchés, sources de bien-être et de ravitaillement.

Tous les jours un grand marché a lieu sous un hangard couvert. La police y est faite comme chez nous. — Chaque négociant ou négociante a son établi, bien primitif encore, car le sol sert à la fois d'étalage et de siège au gentil marchand ou à la jolie marchande. Les exercices militaires terminés, on voit les 6 ou 700 soldats de la force publique se rendre au marché et c'est par eux surtout que celui-ci vit et prospère.

C'est pendant mon séjour à Boma que je me suis mis un peu au courant des us et coutumes indigènes. Je faisais souvent venir un chef des environs et par l'intermédiaire d'un interprète nous causions parfois fort longtemps — pour dire très peu — ces moricauds parlent énormément.

Chez presque tous les Bacongo les pouvoirs publics appartiennent au chef et à une assemblée de notables. Cette assemblée se compose des nobles (gens de cour) et des hommes libres. Aucun autre homme, pas même le blanc, ne peut en faire partie.

Ces pouvoirs publics classons-les en trois : pouvoir législatif, pouvoir judiciaire et pouvoir exécutif, pour plus de clarté, car évidemment cette distinction n'existe pas nettement pour les noirs.

Le *pouvoir législatif* est exercé par l'assemblée des notables, présidée par le chef. Elle n'édicte jamais d'innovations : elle tient en vie les vieilles coutumes, ou bien les précise et les détermine. Les vieux nègres sont ici les plus écoutés.

Le *pouvoir judiciaire* appartient au roi pour les délits peu graves. Souvent pour ceux-ci il délègue son pouvoir à un homme de confiance. — Quand

un fait grave met l'action judiciaire en mouvement, le chef est assisté de l'assemblée.

Ce qui se présente encore parfois, — mais bien plus rarement qu'avant l'établissement des Belges au Congo, — c'est que la cause est remise de commun accord entre les mains du féticheur.

Ce féticheur, c'est un être soi-disant en relations constantes avec les esprits supérieurs. Il donne à l'accusé qui se soumet à l'épreuve de la « casque », un poison végétal fabriqué par lui. Si l'inculpé vomit le poison, il est déclaré innocent; s'il en meurt, il est châtié, comme il est censé le mériter.

Ce malheureux nègre rendra toujours la « casque », s'il a su payer au féticheur plus que son accusateur.

Quant au *pouvoir exécutif*, il est également dans les attributions du chef, mais le plus souvent celui-ci désigne son plus féroce guerrier pour le remplacer.

Ce mot de féticheur m'amène naturellement à dire un mot du nègre à un point de vue spécial.

La mort pour le congolais est un sommeil du corps; mais l'esprit, l'intelligence survit: l'âme prend une forme quelconque et continue à avoir un effet bienfaisant ou malfaisant sur la tribu. Pour que cet esprit soit favorable on essaie, dans beaucoup de tribus, de l'amadouer par d'horribles sacrifices humains: sur un cadavre, on immole des esclaves, des femmes, de pauvres petits enfants, dont les entrailles ensanglantées forment un linceul au mort!

L'idée religieuse existe chez bon nombre de congolais; ils ont la croyance d'un Etre suprême; ils admettent des relations entre un monde divin et invisible et le monde humain. Pour beaucoup le culte consiste dans des invocations devant les fétiches: ces pratiques sont destinées à déterminer l'intervention favorable des bons esprits ou à entraver l'action nuisible des esprits mauvais.

Le dieu suprême est *Mpoungou*; le fils s'appelle *Nzambi*. Au dessous de Nzambi il y a des divinités d'ordre inférieur, qu'on rend propices par des sacrifices et des pratiques superstitieuses. Certaines peuplades ont, à un degré peu développé il est vrai, le sentiment des grandes vérités morales : l'idée de justice et d'honnêteté publique; l'idée de châtiment et de récompense. Mais ces notions primordiales, inscrites au cœur de l'homme, ne font nulle part entièrement défaut : elles sont plutôt atrophiées par l'ignorance ou obliérées par la passion. L'expérience prouve, en effet, principalement pour les enfants ayant l'âge de raison, qu'il suffit d'invoquer ces grandes lois, pour que le nègre sente immédiatement la responsabilité de ses actes (1).

C'est à travailler ce champ inculte que s'appliquent nos missionnaires, nos vaillantes sœurs de charité.

Vous les connaissez, ces humbles servantes du Seigneur, ces âmes dévouées entre toutes. Vous savez l'abnégation qu'elles mettent à soigner les misères, à soulager des malheureux que leur cœur de chrétienne seul peut faire aimer.

Ici en Europe, vivant le jour et la nuit pour Dieu et le malheureux, elles ont encore parfois la douceur de sentir le baiser d'une mère, d'une sœur.

Mais là-bas plus rien; l'isolement le plus absolu.

Perdues dans un lointain et solitaire coin de l'Afrique, elles prient, elles travaillent, elles souffrent pour la rédemption de quelques âmes, n'ayant plus aucune satisfaction pour leur cœur sensible de femme, n'ayant pour unique soutien, que ce pauvre petit crucifix de bois, qui pend à leur ceinture.

Saluons-les donc avec respect et fierté ces

(1) Nous tenons ces notes d'un missionnaire.

héroïnes belges, qui sont là-bas loin à travailler pour Dieu et le salut des âmes!

Un mot de la propriété.

La propriété des biens mobiliers est personnelle et exclusive : tel est le cas, par exemple, pour les moutons, les chèvres, les porcs, les étoffes; ces dernières servent à un usage digne d'être noté, à l'ensevelissement. J'ai vu près de Banane, un homme mort depuis six semaines; on l'avait, suivant la coutume, enroulé dans toutes les étoffes qu'il possédait. Cela formait un rouleau d'un mètre de hauteur. On l'avait ensuite hissé sur une grille de bois où on l'enfumait. Jour et nuit, un feu couvert était entretenu sous la grille par ses servantes. On me raconta que cette opération de la fumigation dure fort longtemps parfois : ainsi un roi de Nemlao (près Banane) mourait en juin 1888 et en janvier 1889, il n'était pas encore enterré.

Pour les biens mobiliers, voici l'ordre de succession d'après la coutume indigène :

1° Enfants et descendants.

2° Ascendants.

3° Frères et sœurs.

4° Collatéraux mâles et enfin, à défaut d'héritiers de ces diverses qualités, les biens sont dévolus au chef.

Mais quand il s'agit de la succession au pouvoir, l'ordre est tout différent :

Alors viennent d'abord, le frère utérin du roi défunt et, à son défaut, les descendants mâles de la sœur du roi, par ordre de primogéniture. Et ceci parce que la filiation par les femmes donne au noir la certitude que le successeur est de sang royal.

Tel est l'ordre établi par la coutume. Mais si l'assemblée le juge utile, elle peut désigner, pour succéder au Roi, un homme remarquable autre que l'héritier naturel.

La propriété *des biens immobiliers* est en quelque sorte collective :

La terre arable, qui n'est le plus souvent qu'un lopin de terrain cultivé entourant le village, appartient au chef comme représentant le village tout entier. C'est, au fond, le bien de tous. L'usufruit seul fait l'objet d'une propriété privée. Le chef donne à chaque famille telle quantité de terre à cultiver et cette distribution se base sur les nécessités de chaque famille. Personne ne cultivait pour exploiter, pour vendre le fruit de la terre avant l'arrivée des Belges au Congo.

L'usufruit passe du père aux enfants.

Quand la famille est devenue trop nombreuse, le chef augmente la portion de terre à cultiver.

Tandis que la terre arable est à tous, le terrain sur lequel est bâtie la maison, le chimbèque, appartient au propriétaire de celle-ci et est transmissible comme tout bien mobilier.

Seulement, il ne peut être vendu à un étranger sans l'assentiment du chef.

Les délits spécialement punis de par la coutume sont les coups et blessures, le vol, l'adultère.

Les coups donnent droit à une indemnité; le vol également, quand voleur et volé sont de la même tribu. Mais si le volé est étranger, alors, tout est bien. Si le voleur n'est pas découvert, il s'en vantera près des siens et passera même pour fort intelligent. Dans ce cas, voler n'est pas un acte coupable, mais se laisser surprendre l'est, à leurs yeux.

L'adultère entraîne ou la mort du coupable ou une forte amende. Quant à la coupable, elle est fouettée.

Le mariage se fait le plus souvent d'après la coutume indigène, mais un mariage civil, officiel, devant l'Etat, existe pourtant aussi.

Le « fils de famille » a-t-il des velléités matrimoniales et a-t-il remarqué une jeune fille qui pourrait faire son bonheur, il s'entend d'abord avec elle : si l'amour y est... la fortune, la richesse font le reste.

L'amoureux se rend chez le père de la dame de ses pensées et lui demande : Combien pour ta fille?

Le père fixe un prix : autant de brasses d'étoffes, autant de fusils, autant de poudre. Le jeune homme, sans vouloir injurier sa belle, offre toujours beaucoup moins. Après deux ou trois séances de discussions fort longues, le père et l'amoureux finissent par s'entendre. Le jeune homme paie le prix convenu et la jeune fille est à lui.

Ne croyez pas que ce mariage coutumier permette au nouveau mari de recommencer souvent cette cérémonie. Non.

Et s'il a d'autres femmes, ce seront en quelque sorte des servantes qui travailleront dans la maison ou les champs, sous la direction de *la femme en titre* : ce sont pour ainsi dire des serves qui pour l'entretien que leur *doit* leur maître, s'occuperont à l'intérieur ou cultiveront quelques plantations.

Quand en tout, le nouveau ménage est heureux, rien de compliqué, mais si la femme est stérile, s'il naît des enfants morts ou mal faits, des querelles interminables surgissent entre beau-père et gendre. Celui-ci, qui se prétend lésé, exige ou une autre femme, ce qu'on lui accorde parfois, ou la restitution du prix. Ces discussions ne sont sérieuses que quand elles ont duré fort, fort longtemps et que tout le monde en a jasé. On termine cependant toujours l'affaire à l'amiable et on fête bruyamment l'accord établi : tamtam, gong, trompe, poudre, tout chante en chœur l'heureuse issue du différend.

Pour *le mariage officiel*, les fiancés demandent, par requête, au Gouverneur Général l'autorisation de

se marier. Celle-ci est régulièrement accordée, sauf quand il est constaté par les autorités de l'Etat qu'un empêchement légal existe.

Le Gouverneur Général, en donnant aux requérants l'autorisation, désigne en même temps un agent de l'Etat, ordinairement un magistrat, pour remplir, dans chaque cas particulier, les fonctions d'officier de l'Etat civil.

Le magistrat fixe jour et heure. Les parties se rendent au local désigné et l'officier de l'Etat civil lit aux futurs époux les fameux articles du mariage. Ceux-ci sont traduits et expliqués le plus clairement possible aux moricauds. Puis on demande à ce couple noir : M^r X..., consentez-vous à prendre M^{lle} Z... pour épouse? M^{lle} Z... consentez-vous à prendre M^r X... pour époux?

L'officier de l'Etat civil, après avoir reçu leur consentement, les déclare, au nom de la loi, unis par le mariage.

Il n'oublie jamais de les féliciter et de leur souhaiter bonheur et prospérité.

Les noirs qui ont un certain vernis de civilisation tiennent beaucoup à être mariés officiellement et s'empressent toujours de recourir à la Justice de l'Etat, quand dans le ménage noir tout n'est pas à la couleur de rose: ce qui se présente tout comme ici.

(A suivre)

AMAND WOLTERS
Juge de l'Etat Indépendant



BRIBES

L'œil du soleil

*Le soleil s'est levé dans un ciel pur. Combien
Va-t-il sécher de pleurs et semer de sourires ?
Combien de cœurs va-t-il enflammer pour le bien ?
Que va-t-il provoquer de chants ou de satires,
Eclairer de labeurs, mettre à nu de martyres,
Ce soleil qui voit tout et qui n'empêche rien
Et dont l'œil semble au mal dire un vague : C'est bien !*

Février 1889



Tranquillité

*Rien ne bouge : ni l'air, ni l'arbre, ni mon sang...
Je ne m'aperçois pas que le soleil descend
Et crois — ne sentant plus le bec du Temps rapace —
Au delà des vents de l'Espace
Jouir du Ciel que rien n'agite, où rien ne passe.*

30 août 1889



Soleil d'hiver

*Le soleil, sur des coins d'archaïques maisons,
Jette ses lames d'or, ses flamboyants tisons :
A ce contact sourit malgré soi la souffrance
Et la vieillesse prend un regard d'espérance. —
Le rayon de soleil qui traverse l'hiver
Me fait mieux tressaillir que tout le printemps vert !*

Février 1890

Neige

Sans bruit

La nuit

Accumulée.

Sur le sol noir tomba la neige immaculée :

Grâce au moëlleux tapis,

Les chocs des chariots ont pour moi des répits,

L'homme est doux — pas et voix paraissant assoupis!

1892



Coucher de soleil

J'ai vu le froid soleil dans le pâle brouillard

Se coucher... Riche et pauvre et jeune homme et vieillard,

Des champs ou de la ville, ont regardé sa gloire :

Sa rondeur sans rayons trouait le ciel sans moire, —

Et son grand disque blanc descend dans leur mémoire ...

Février 1892



Automne

Gloire aux bois dans l'effort de l'Automne aux abois!

Le soleil fuit, l'heure est sonnée;

La Nature frémit et pleure, condamnée :

Sous l'arrêt fatal, je la vois

D'une main convulsionnée

Se parer de tout l'or incandescent des bois

Pour s'éblouir et plaire une suprême fois!

Octobre 1892



Soir d'été

C'est le soir, c'est l'été : les combats de la nue

Mettent leurs flots de sang devant l'œil ébloui...

La poésie en moi monte et s'épanouit :

L'ardeur mystérieuse et douce est revenue,

Tant de fois ressentie et toujours mal connue!

Juillet 1893

Horlogerie

*La musique du Temps qui s'envole me frappe...
Au fond du magasin, étroit comme une trappe,
Où triomphe l'art genevois,
Vingt horloges faisant leur tic tac à la fois
De leur sèche et fluette voix
Disent : « Le Temps s'échappe...
Rêveur, écoute, vois! »*

Janvier 1894



RETRAITE

(Vers de 10 syllabes en 3-7)

A. G. DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM

*Votre appel, ô mon Dieu, recueille l'âme...
Loin de nous les vains bruits étourdissants!
Vous voulez, dans les cœurs obéissants,
Mettre l'ordre et la paix avec la flamme.*

*C'est bien Vous qui nous parlez aujourd'hui;
Dans l'orgueil votre douceur fait la brèche :
Le pécheur comprend le saint qui vous prêche
Et dont l'art près de l'autel vous traduit.*

*L'on reçoit vos surnaturels messages,
Ineffable et mystérieux Sauveur :
Et l'on va sentir et semer ferveur
Et pour Vous vivre jours pieux, jours sages...*

JEAN CASIER





RECETTES DE THÉÂTRE

FRANÇOIS COPPÉE

(A propos de la reprise de *Severo Torelli* (1) et de la première représentation de *Pour la Couronne*) (2)

A M^{me} F. E.



IMAGINE que François Coppée aime à s'égarer parfois dans les quartiers populaires et qu'il lui arrive d'assister, en spectateur inconnu, les Dimanches soir, aux représentations bruyantes du Théâtre Montparnasse ou du Théâtre des Batignolles. Il y a vu peut-être *Gaspardo le Pêcheur* et certainement *la Grâce de Dieu*. Je goûte aussi ces plaisirs simples. C'est seulement dans les coins perdus de sa vie trop hospitalière que le Parisien né à Paris se sent chez soi : il n'y subit pas la concurrence envahissante du Parisien né à Toulouse ou du Parisien né à Buenos-Ayres. Il se sent revenu dans sa famille et « au pays », un pays peu délimité sans doute, noyé dans la grand-ville,

(1) A la Comédie Française qui borne désormais son rôle, dans l'art dramatique, à poursuivre les vieux sociétaires et, dans la littérature, à reprendre les vieilles pièces.

(2) A l'Odéon, dont il faut louer la vaillante direction (MM^{rs} Marck et Derbeaux) et la vaillante troupe (Fenoux et Wanda de Boneza en particulier).

mais d'esprit pourtant très caractéristique et très singulier. Il reconnaît les figures amies qui ont souri à son enfance. Il retrouve les bonnes grosses joies et les douleurs bavardes que son cœur puéril savait comprendre et partager. Aussi est-ce avec ce bon public populaire qu'il se met le plus facilement en sympathie : parmi les petits commerçants du quartier, les employés à redingote de drap luisant, les grisettes pâlies et mélancoliques, avec, dans la salle mal éclairée d'un lustre pauvre, ça et là, aux galeries, la note criarde d'un shako de « pioupiou », le profil maigre d'un gavroche ; il retrouve éparses en images précises, son âme native de Parisien, sa première âme gouailleuse et sentimentale. Non, il ne songe pas à rire du vieux « mélo » ridicule : il est attendri de la douleur des autres, amusé de leur joie : car leurs émotions, à force d'être intenses, deviennent communicatives. Si ce n'est pas là un plaisir bien littéraire, c'est, dans son essence, à coup sûr, le plaisir du théâtre. François Coppée a voulu se donner ce plaisir à propos d'œuvres qu'il aurait faites. C'est à ce public qu'il a songé en écrivant *Severo Torelli* et *Pour la Couronne*. Car ce sont des drames pour le peuple ; mais ce ne sont pas, parce qu'il est Académicien, des drames populaires.

Le projet, en soi, était assez contradictoire. Comment le poète pourrait-il rester fidèle à ses intentions humanitaires, sans oublier quelques-uns de ses scrupules d'artiste ? Comment émouvoir fortement la foule par une œuvre de haute littérature ? Le mélodrame s'imposait à François Coppée homme du peuple ; la tragédie à François Coppée académicien. Il s'est tiré de la difficulté en inventant une nouvelle formule, ou plutôt en remettant à neuf une formule oubliée. Il a fait une sorte de tragédie-mélodrame, mais où il y a, comme on peut s'y attendre, beaucoup plus de mélodrame que de tragédie ; c'est-à-dire qu'il a imaginé une crise morale amenée par un

agencement ingénieux de circonstances. Peu importe, du reste, que la crise morale soit bien amenée : il importe avant tout qu'elle soit extrême. Car la vie intérieure n'apparaît au peuple, pour ainsi dire, qu'à ses sommets. Il est trop absorbé par les besognes de sa dure existence pour avoir le temps de se regarder vivre. Sa conscience reste, à l'ordinaire, ensevelie, dans le sommeil : il faut pour la réveiller une nécessité impérieuse, la nécessité des faits. Les faits, dans une tragédie classique, provoquent la crise morale : dans un drame populaire, il importe, en quelque façon, qu'ils la nécessitent. Par suite, la part laissée au hasard qui, devinant les intentions de l'auteur, combine les événements de la pièce, sera beaucoup plus grande dans le drame que dans la tragédie : le mélodrame y tiendra plus de place. — D'autre part, le but de l'auteur devra être moral et non psychologique. Car le peuple s'intéresse à la vie intérieure dans la mesure précise où elle provoque les actes, non pas dans la mesure incertaine où elle les explique. Il faut le mener le plus rapidement possible à des conclusions pratiques sans essayer de le retenir dans des théories qui lui sembleraient oiseuses. Il aime Corneille et n'a jamais compris Racine. Refaire du Corneille, mais, s'il se peut, du Corneille plus tendu et plus déterminé que les tragédies Cornéliennes, mettre aux prises deux devoirs également incontestables, également évidents et également impérieux, ne laisser au héros enfermé dans cette impasse ni une issue pour en sortir, ni un moment pour méditer sur lui-même, c'est réduire la vie intérieure à sa plus simple expression, mais c'est le seul moyen d'intéresser le peuple à la vie intérieure, c'est se résigner à employer des procédés mélodramatiques, mais pour échapper au mélodrame, c'est fermer les yeux sur les invraisemblances, mais pour découvrir aux âmes frustes un peu de vérité profonde.



Severo Torelli et *Pour la Couronne* commencent donc par un mélodrame. L'action y est engagée par des combinaisons de circonstances et les personnages n'y ont pas de caractère. Mais il n'est pas indispensable qu'ils en aient un, car ils n'auront pas à en montrer. Ce ne sont pas les hommes, dans ces pièces, qui gouvernent les événements : ce sont les événements qui gouvernent les hommes. Ils ne les gouvernent pas seulement : ils les tyrannisent. Ils leur enlèvent toute liberté sauf celle d'une décision unique et immédiate. Le mélodrame du début empiète à tel point sur la tragédie morale qu'il ne lui laisse que deux solutions possibles, celle du bien et celle du mal. Dès lors, il suffit que nous ayons été bien avertis que les héros sont bons ou qu'ils sont méchants pour que nous ne soyons pas étonnés s'ils choisissent l'une ou s'ils choisissent l'autre. La logique supplée dans ce genre du théâtre la vie qui en est, a priori, exclue.

Nous sommes à Pise en 1494. Les Pisans supportent impatiemment le joug des Florentins. L'un d'eux Gian Baptista Torelli a élevé Severo, qu'il croit son fils, dans la haine du tyran Barnabo Spinola. Il lui a fait jurer de le tuer. Et vous ne serez pas surpris, si je vous dis tout-de-suite que Severo Torelli est précisément le fils de Barnabo Spinola. Car c'est là la convention mélodramatique de « l'enfant supposé ».

Nous sommes dans les Balkans vers la même époque. Les Chrétiens sont en lutte contre les Turcs. Leur chef, Michel Brancomir, dont ils ont déçu l'ambition en lui refusant la couronne, a résolu de les trahir. Il prendra la place d'un guetteur, la nuit, dans un défilé, et à l'arrivée des Turcs, les laissera passer, sans allumer le bûcher qui doit jeter l'alarme dans le camp des Chrétiens. Et vous ne serez pas surpris davantage si le fils de Michel, Constantin, se dresse devant lui à l'endroit et au moment précis où il va exécuter son projet. Car

c'est par le même procédé que les personnages des vaudevilles se rencontrent justement quand et où ils ne voudraient pas se rencontrer. Il est bien entendu, dès l'abord, que nous sommes ici dans le domaine de la pure convention.

Les personnages ne sont pas moins conventionnels que les moyens qui amènent la situation morale où, brusquement, ils vont être jetés. Ils ont avec les héros de Dumas père un air de parenté. Ce sont les « types » qui servent à l'auteur dramatique comme les clichés à l'écrivain. Dans *Severo Torelli* ou dans *Pour la Couronne*, nous retrouvons le « traître » et le « tyran », le « saint évêque » et l'« estimable bourgeois », la « courtisane ambitieuse » et la « courtisane amoureuse », l'« honnête homme malhonnête par amour » et l'« honnête femme malhonnête par dévouement ». Et à la vérité, tant ils semblent respirer le même atmosphère à Pise et dans les Balkans, je ne suis pas bien sûr que ma mémoire saurait les placer dans leurs milieux respectifs, si Benko, par exemple, parade dans *Pour la Couronne* ou dans *Severo Torelli*, et si je ne prête pas à Severo Torelli les propos de Constantin Brancomir. Car ces jeunes héros se ressemblent ; ils sont frères ; ils ont à peu près le même caractère qui est, à la vérité, de n'en avoir point, et les mêmes vertus, car il les ont toutes. Leur perfection continue nous irrite parce qu'elle nous humilie. Leur impeccabilité nous paraît invraisemblable peut-être parce que nous péchons beaucoup. Il est dangereux d'abuser ainsi de notre faculté d'admirer : elle se tourne en méfiance. Ils s'interdisent de nous toucher, à force de vouloir nous surprendre.



La situation morale qui fait le fond de *Severo Torelli* est extrême. Je n'en sais guère au théâtre qui

soit plus extrême et M. François Coppée non plus, à ce qu'il paraît, puisqu'il l'a fait resservir dans *Pour la Couronne*. Constantin Brancomir comme Severo Torelli est dans la nécessité de tuer son père ou de trahir sa patrie. Si Severo n'assassine pas Barnabo Spinola, il est parjure au serment qu'il a fait de délivrer Pise du tyran. Si Constantin ne tue pas Michel, il livre les Balkans aux Turcs. C'est le conflit du devoir filial et du devoir patriotique. Le problème est large et précis.

Le drame pouvait être beau. Il y avait là matière à une étude psychologique singulièrement rare et qui méritait d'être traitée avec plus de profondeur peut-être encore que de délicatesse. Quand Dona Pia confesse à Severo le secret de sa naissance, le monde pour lui change soudain d'aspect. Celui qu'il s'est habitué à aimer n'est pas son père : son père, c'est précisément celui qu'il s'est habitué à haïr. Toute sa vie jusque-là n'est donc qu'une longue erreur : que sera sa vie désormais ? Ses sentiments les plus intimes reposent sur le mensonge. Ses croyances les plus ardentes sont des hérésies. Son âme vogue comme un vaisseau désarmé. A quoi se rattacher ? Dans quel port se réfugier ? Doit-il renier le passé parce qu'il est illégitime ? Doit-il le continuer parce qu'il est son âme même ? Redoutable problème dont la solution n'intéresse pas seulement l'avenir immédiat, mais toute sa vie, sa vie d'hier brusquement coupée, sa vie de demain qui ne sait où reflourir. A la vérité, Severo entrevoit le problème : mais il n'en sonde pas la profondeur psychologique. Il le comprend du dehors, par les faits ; il ne le sent pas au dedans, par la conscience :

Si je le tue,
J'accomplis un serment sur Dieu même prêté,
Je rends, nouveau Brutus, Pise à la liberté,
Ou, du moins, de cent ans de honte elle est vengée,
Je punis le bourreau de ma mère outragée,

Et j'assure à jamais le repos et l'honneur
Du noble Torelli, du père de mon cœur...
Si je l'épargne, ainsi que ma mère m'en prie,
Je suis parjure au ciel et traître à la patrie,
Je fais tuer demain dix hommes innocents,
Je suis l'objet de haine et l'horreur des Pisans,
Et le nom respecté du vieillard qui m'adore,
Je le couvre de fange et je le déshonore!...

C'est à ce jeu stérile d'opposer, dans des antithèses, les conséquences extérieures aux conséquences extérieures, les faits aux faits, que se borne, pendant trois actes, sa lutte morale. Et il n'est pas étonnant que ces trois actes, les trois derniers, soient les plus faibles. — Constantin, lui, ne médite même pas : il se résout dans un entr'acte. A la fin du deuxième acte, il s'écrie :

Mon père trahit, et je le sais : que faire?

et au commencement du troisième, il est décidé à le tuer s'il persiste à trahir. La démarche qu'il fait auprès de son père n'a pas pour objet d'affermir sa propre résolution, mais de combattre celle de Michel. Ce ne sont pas ses méditations intimes qu'il lui confie, ce sont des discours qu'il lui fait. Des discours, à la vérité, très habiles, où il passe en revue tous les arguments de sa cause, où il emploie tous les genres de pathétique, l'étonnement, la colère, la supplication et même la prosopopée — mais qui, par cela même qu'ils sont très habiles, demeurent un peu froids. De l'éloquence, mais de l'éloquence deux fois vaine, puisqu'elle ne convainc pas Michel qu'il fallait convaincre et qu'elle affirme trop les convictions de Constantin qui ne devrait pas être si convaincu. Encore la scène avait-elle des chances de nous émouvoir par un autre moyen, en s'élevant du cas particulier à la généralité. Si elle n'était pas intime, il restait qu'elle fût grandiose. Au fond, à le bien prendre, ce qui fait l'intérêt de ces drames, c'est la lutte de la nature contre la société; ce qui en fait l'origi-

nalité, c'est qu'ils présentent l'un des cas très rares où la société doit triompher de la nature. Ni Severo, ni Spinola, d'un côté, ni Constantin, ni Michel, de l'autre, ne semblent s'en douter. Ils manquent tous d'élévation dans les idées autant que de profondeur dans les sentiments. Aussi ces œuvres nous secouent violemment sans réussir à nous émouvoir. Leur auteur n'a pas su par les moyens que la psychologie ou la philosophie lui fournissaient, conquérir la sympathie pour ses héros : il n'a pas découvert les analogies profondes qu'il pouvait y avoir entre leur situation exceptionnelle et les situations ordinaires de la vie : il est resté un homme de théâtre, au moment où il fallait redevenir simplement un homme.

François Coppée, dans *Severo Torelli*, n'a sans doute pas osé pousser jusqu'à l'acte les conséquences de la situation où il avait placé son personnage : il l'a fait échapper, au dernier moment, du terrible dilemme où il l'enfermait. C'est Dona Pia elle-même qui assassine Barnabo pour venger son honneur de femme et pour libérer son fils de cet affreux devoir. Dans *Pour la Couronne*, le poète a été plus hardi, et je lui en sais gré : Constantin tue Michel. Mais je lui sais plus de gré encore de n'avoir pas terminé son drame par ce meurtre. Car l'œuvre morale n'a pas encore toute sa conclusion. Que ce soit pour sauver sa patrie, toujours est-il que Constantin a tué son père. Crime généreux, crime héroïque, assurément, mais il a commis un crime. A ce crime, la justice veut qu'il y ait une sanction. Cette conception d'une loi morale absolue, qui n'excuse pas la faute par ses motifs, qui ne fait pas intervenir le hasard dans ses considérants pas plus que dans ses arrêts, qui supprime en quelque façon la vie pour fortifier la moralité, est souverainement belle d'une beauté redoutable et salutaire : c'est la conception antique. Oreste, parce qu'il a tué sa mère coupable, est la proie des Furies. Mais elle est surhumaine et inhumaine. Les Grecs l'avaient

compris, car ils attribuaient ce pouvoir de justice absolue à un dieu aveugle et souverain, à l'*Ananké* : Coppée le remet à de petits événements adroits. Ici encore son drame semble avoir moins manqué de puissance que de grandeur. Bazilide, la courtisane ambitieuse qui a poussé Michel à trahir, a gardé le pacte de trahison scellé du sceau des Brancomirs. Quand elle apprend que Constantin est le meurtrier de Michel, pour se venger, elle le dénonce comme traître à la patrie et appuie sa dénonciation de ce document retrouvé bien à point. C'était ici surtout qu'il ne fallait pas de « ficelle » dramatique, et c'est ici que « la ficelle » est le plus visible. Constantin devait mourir de ses affections brisées, du souvenir sanglant, du remords de l'homicide, mourir de la mort de son âme. Qu'il soit victime des événements, et surtout que derrière ces événements, nous devinions la main trop ingénieuse et trop experte de l'auteur, plutôt que la volonté toute puissante et gauche de la Providence, voilà qui arrête notre émotion précisément quand elle va naître. Nous nous révoltons contre les événements stupides; bientôt, réflexion faite, nous nous irritons contre l'auteur, mais nous ne nous attendrissons pas sur les douleurs fortuites du héros. Les causes trop apparentes de cette mort nous en dérobent les motifs profonds, qui seuls pouvaient nous la faire accepter. Ce dénouement trop concerté nous déconcerte. Le drame à aucun moment de son évolution ne s'est mêlé à notre âme.



Faut-il donc croire que M. Coppée, dans cette œuvre d'art laborieuse, s'est interdit de rien mettre de sa personnalité? A-t-il réussi, pour plaire au public qu'il aime, à insensibiliser son âme délicate et tendre? Certes, à le prendre ainsi, il serait bien resté fidèle à

la doctrine vieillie des Parnassiens dont il se proclame le disciple. Et à défaut de la sincérité, il conviendrait de louer dans ces deux œuvres un effort pour être l'artiste qu'il a rêvé d'être, si continu et si heureux qu'il aurait abouti à lui faire oublier l'homme dont il a vécu la vie réelle. Mais l'art pour l'art, comme on disait naguère, l'art sans la vie, comme on dit aujourd'hui, me semble un idéal qu'aucun être humain n'est capable d'atteindre : et j'ai trop d'humanité en moi pour souhaiter qu'on l'atteigne. S'il est beau que M. Coppée, en ces temps de littérature pratique, se soit préoccupé de cet idéal, ma sympathie pour lui s'augmente de ce qu'il n'a pas réussi à le réaliser. C'est une impuissance qui l'honore. Donc il y a, dans ces œuvres austères, un peu de la personnalité moderne, frivole et charmante de leur auteur : mais une personnalité éparsée, réfugiée dans des détails, comme déguisée et involontaire. Et il faut plus de sympathie peut-être que d'intelligence pour la découvrir dans ces drames raidis et tendus par l'exemple obsédant de Corneille et de Hugo.

L'imagination du poète, étant naturelle et non pas acquise, fait déjà deviner un peu les souvenirs auxquels il se plaît et les goûts qu'il cultive. Elle est discrète, délicate et mélancolique, un peu pauvre de visions et de couleurs. Elle ne fait pas intervenir la nature grandiose et merveilleusement ondoyante pour collaborer à l'œuvre et l'amplifier; il ne s'agit pas pour elle d'orchestrer la mélodie sentimentale dans la symphonie de l'univers. Elle souligne seulement de petites images peu variées, en demi-teintes, quelques sentiments tout-à-fait généraux de l'âme. Elle ne craint pas de les répéter souvent, non pas qu'elles soient très significatives, mais parce qu'elles suffisent à traduire ses émotions plus intimes que grandioses, plus délicates que profondes. Elle note, par exemple, le bruit des torrents qui révèle seul la vie de

la nature survivant au sommeil, la conscience toujours vigilante du monde endormi :

Mais l'affreux clapotement des eaux
Et le vent de la nuit pleurant dans les roseaux,
Et deux ou trois hiboux sortis de leur repaire
M'ont chuchoté tout bas ces mots : « il est ton père ! »
(Severo Torelli.)

Quel calme ! Le torrent là-bas à peine pleure.
(Pour la Couronne.)

Elle parle des chiens pour symboliser la fidélité aveugle et profonde :

Car le chien du logis flaire une trahison...
Le chien du meurtrier lui lèche encor la main...
(Pour la Couronne.)

Elle songe aux étoiles qui voient et jugent tous nos actes pour en témoigner au dernier jour :

Quel éclat singulier ont, ce soir, les étoiles ;
On dirait des témoins ouvrant tout grands les yeux ..
Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu !...
Etoiles, j'ai tué mon père, jugez-moi !..

Et je ne souligne que pour mémoire « les papillons noirs », « les papillons blancs », « la fauvette » et « le vautour au bec crochu » qui peuplent les tirades de ces drames. Tout cela un peu banal et pauvre, mais aimable pourtant et délicat. On dirait de ces petites plantes à fleurs rares, à maigre verdure que les Parisiennes mettent à leur fenêtre, dès qu'un peu de soleil vient les visiter, et dont elles prolongent, à force de soins, avec un amour singulier, la grâce languissante et malade.

Et je ne sais pas si Militza, la délicieuse et chaste amie de Constantin Brancomir, n'est pas la sœur de ces petites Parisiennes mélancoliques. Assurément, elle n'a rien des almées impudiques et avides qui traînaient dans les camps turcs leur misérable vie de débauches.

On doute, bien qu'elle le dise, qu'elle ait gagné la dot de sequins qu'elle porte à son collier au prix de son déshonneur, ou si elle a livré son corps, par un rare privilège, elle a conservé très pure son âme et très intacte sa puissance d'aimer. Elle n'est pas ignorante du mal : mais elle en garde, dans ses grands yeux rêveurs, l'étonnement et l'effroi candide. Son cœur est resté vierge. L'amour qu'elle a voué à Constantin est pur comme un premier amour. Il est fait de gratitude, de pudeur et de dévouement silencieux. Car Constantin l'a sauvée deux fois, en la sauvant de l'esclavage et de la honte, car il a seul deviné la secrète innocence de son âme enfantine, et en la respectant, il la lui a révélée à elle-même. Aussi, toujours en éveil, elle pressent le danger, elle le lui indique, elle le console-avec des mots de tendresse et de douceur :

Je t'apporte des roses.

L'humble esclave n'a pas à deviner les causes
Pour lesquelles le maître a les yeux pleins de pleurs,
Elle en souffre et se tait. Je t'apporte des fleurs.
Ce sont celles que j'ai toujours le mieux aimées,
Nobles lys, doux œillets, roses très parfumées,
Celles qu'on reconnaît à leur odeur, la nuit ;
Et le simple sélam de Militza traduit
Son pauvre amour pour toi, triste maître à l'œil sombre,
Son amour qui fleurit et s'exhale dans l'ombre.
J'ignore tes chagrins, mais je sais seulement
Qu'au parfum de mes fleurs et de mon sentiment
Tu parais moins souffrir et que tu te reposes.
Je t'apporte des lys, des œillets et des roses.
Que mon bouquet dissipe un moment ton ennui.
Laisse-moi me placer à tes pieds avec lui !
En le cueillant, de toi ma pensée était pleine :
Daigne un peu respirer son souffle et son haleine,
O maître, laisse-nous embaumer tes douleurs.
Souris à mon sélam. Je t'apporte des fleurs.

(*Pour la Couronne*)

Et elle le sauve à son tour, en le délivrant, par un coup de poignard, de la vie déplorable et devenue trop injuste. En vérité, cette délicieuse figure n'a de Turc

que le nom. François Coppée ne l'a pas trouvée dans l'histoire. Militza est une Parisienne. Il l'a rencontrée le soir, vers l'heure du crépuscule, dans les grandes avenues désertes qui avoisinent la maisonnette blanche où il habite. Elle venait du travail, la démarche hâtive, les yeux baissés. Elle avait un petit chapeau de paille noire où fleurissait un bouquet de bluets. Il a goûté sa grâce discrète et modeste. Il a deviné sa pudeur sans ignorance. Il a respiré le parfum de cette fleur qui s'entr'ouvrait. Et peut-être bien qu'elle s'appelait Henriette. Et peut-être bien qu'aux jours de sa prime jeunesse, il l'a aimée ..

De cette sympathie native pour l'honnêteté des humbles et en même temps d'un amour instinctif de la vaillance et de la gloire, est fait, inconscient de ses éléments, le patriotisme de François Coppée. Il est de ceux, devenus très rares, qui aiment les petits soldats et les beaux régiments. Et c'est encore là un sentiment qui donne au poète l'illusion qu'il est sincère et au poème un air d'être inspiré. D'un bout à l'autre, *Severo Torelli* et *Pour la Couronne* en sont animés d'un beau souffle d'éloquence :

A l'aide, ô souvenirs guerriers des anciens jours !
Soirs enivrants après les batailles gagnées,
Désordre du butin, drapeaux pris par poignées,
Cri de joie et d'orgueil du père triomphant,
Heureux de retrouver son page et son enfant
Et baisant sur son front la blessure encor tiède,
Vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme, à l'aide !
Prouesses de jadis, exploits des temps passés,
Devant ce malheureux, accourez, surgissez,
Et faites-le rougir de sa trahison vile !
Dites-lui que demain, à son entrée en ville,
Les étendards pendus aux portes des palais,
Au passage voudront lui donner des soufflets.
Dites, oh ! dites donc au héros qui défaille
Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
Savent qu'il a rêvé ce crime exorbitant,
Qu'ils en parlent entre eux sous terre et qu'on entend,

Quand on passe, le soir, vers leurs tombes guerrières,
Un murmure indigné courir dans les bruyères!

(*Pour la Couronne.*)

Mais le patriotisme étant de tous les sentiments le plus accessible, il est facilement banal. Il semble qu'il doive se défier beaucoup de ressembler au chauvinisme. En vérité, le patriotisme de François Coppée ne s'en défie pas du tout. Il ne cherche pas à s'expliquer lui-même pour se faire accepter de l'intelligence : il faut qu'elle l'accepte tel qu'il est, comme un instinct, comme une foi. Un Sully-Prudhomme l'analyserait : François Coppée se contente de le sentir. C'est dans un esprit raffiné et volontiers ironique, dans une âme infiniment délicate, une croyance demeurée entière et toute puissante : c'est le patriotisme du peuple. Ainsi le poète tragique a gardé pieusement au fond de lui-même les sentiments simples des « humbles » dont il était et qu'il a naguère chantés.

Un mélodrame raconté dans des scènes d'exposition classique, une tragédie morale sans psychologie, un poème d'Eschyle sans le Destin, une œuvre artificielle encore plus qu'une œuvre d'art, mais où, çà et là, par hasard et involontairement, apparaît la physionomie sympathique de l'auteur, voilà *Severo Torelli* et voilà *Pour la Couronne*. Belles œuvres peut-être, mais pas du tout harmonieuses, parce qu'elles sont trop voulues. On y éprouve des plaisirs divers et mêlés : ce qui fait que beaucoup de gens peuvent y trouver leur plaisir, mais personne, sans doute, un plaisir complet. Elles sont pleines de beaux souvenirs et de beaux vers pour les lettrés, de beaux sentiments généreux et simples pour les bonnes âmes. Chacun peut y tailler un drame à son goût, mais un drame un peu bref et comme étouffé. François Coppée a compté sur la fantaisie des

spectateurs plus que sur lui-même pour en faire, arbitrairement et à force de coupures, l'unité : il laisse les gens libres d'y prendre exclusivement ce qu'il leur plaît. Aussi ne m'en voudra-t-il pas si j'ai aimé, dans le cadre somptueux de l'Italie du quinzième siècle ou dans le décor sauvage des Balkans, faire vivre et fleurir l'âme délicate de notre cher Paris.

Paris, le 1^{er} mars 1895

PHILIPPE MALPY





RELIGIEUSE

*Immobile, les yeux au ciel, les bras en croix,
A genoux sur la dalle, au pied du tabernacle,
Et pareille à la sainte implorant un miracle,
La nonne épand son cœur devant le Roi des rois.*

*Qu'elle a souffert du monde en ses jours d'autrefois!
Des rêves les plus chers elle a vu la débâcle;
Elle a connu l'espoir mourant devant l'obstacle,
L'amour et le bonheur s'envolant à la fois...*

*Mais à son Dieu toujours elle reste fidèle
Et c'est comme un encens pieux qui monte d'elle
Jusqu'au trône du Christ, son éternel amant;*

*Dans le deuil, elle attend la palme virginale
Et laisse décliner son existence pâle
Comme un soleil d'hiver — mélancoliquement.*

AUGUSTE LEFÈVRE





PAX IN PROCELLIS

*C'était l'étrange soir d'un jour gris de printemps.
Par un souffle brutal la feuille à peine éclose
Contre le tronc rugueux et contre l'exostose
Se sentait écrasée et geignait par instants.*

*Un ciel lourd et strié, d'un teint verdâtre-rose,
Jetait en tourbillons d'impétueux torrents,
Et les chemins boueux que la tempête arrose
Conduisaient au lointain leurs méandres safrans.*

*Les oiseaux se cachaient, et la nature entière,
Sous cet écrasement, courbait sa tête altière,
Ses blonds cheveux naissants par l'averse souillés.*

*Et dans cette furie, en ces rages fébriles
Je vis passer, paisible et les habits mouillés,
Un prêtre recueilli portant les saintes huiles.*

RENÉ SMITS





PETITE CHRONIQUE

Trois cents écrivains et artistes ont célébré, en un banquet, le 1 mars les nocés d'or littéraires d'Edmond de Goncourt. Bien que notre admiration pour l'œuvre considérable, roman, histoire, critique d'art, des Goncourt s'accompagne de nécessaires et graves réserves, nous nous associons volontiers à cet hommage digne d'un des Maîtres les plus probes et les plus fiers de la littérature contemporaine.

Nous reproduisons ici le beau toast que lui porta le poète Henri de Régnier :

« Messieurs,

Je ne tenterai pas, pour louer dignement M. de Goncourt, de remplacer, par une éloquence que je n'ai guère, une autorité que je n'ai point et je ne puis que lui apporter un hommage qui a plus de sincérité que de poids.

Je n'aurais donc nulle raison de parler ici si je ne me sentais exprimer avec le mien le sentiment de beaucoup d'autres. L'œuvre de Goncourt, qui compte des chefs-d'œuvre, appartient à tous; elle a gardé, du caractère d'avoir été initiatrice, le privilège de rester vivante et pour elle, aux suffrages de la surprise, a succédé l'assentiment de l'admiration. Ces livres qui furent d'abord des événements restent les irréfragables faits d'un art d'écrire nouveau et d'une façon de voir personnelle. L'influence en demeure considérable et l'attrait intact, car le temps en a déjà certifié la durée.

Nous en fêtons, ce soir, le robuste et délicat ouvrier. L'œuvre est variée, multiple, rare! Elle compte quarante volumes, et il suffirait d'en nommer les titres pour que chacun de nous ressentit ce qu'il a goûté à les lire de nerveuse beauté et d'original génie.

Le souci de la vie y domine avec le soin du vrai. M. de Goncourt a créé des vies : Demailly, Renée Mauperin, Madame Gervaisais, la fille Elisa, la Faustin vivent à jamais en leur vérité physique et sentimentale, corps et âme, en leurs destinées et en leurs minutes, car M. de Goncourt sait la structure et l'intimité des êtres comme il sait le détail d'un temps; un siècle lui est familier; il nous l'a rendu tel; il a porté dans l'étude du passé cette même observation profonde et minutieuse qui lui est particulière et d'un tour d'esprit si nettement français par sa justesse précise et sa grâce élégante.

Ainsi, précieuse aux psychologues et aux historiens qui y apprennent d'incomparables portraits d'âmes, cette œuvre est chère aux poètes qui y admirent les inventions ingénieuses et justes d'un style concis et imagé, les peintres et les sculpteurs peuvent s'y plaire, car ils y trouvent de ce qui est une représentation plastique et colorée, miracle d'une vision sûre de toutes les nuances et de toutes les attitudes.

Monsieur,

L'admiration a ici sa place comme l'amitié. L'une et l'autre s'y rencontrent dans un même sentiment, celui qu'inspire une existence comme est la vôtre, toute vouée aux lettres et à l'art.

Si, en exprimant médiocrement ce que j'aurais voulu mieux dire, je n'ai pu contenter que l'indulgence de mon illustre auditeur, j'eusse aimé, par contre, réjouir ses yeux en portant sa santé, non pas dans ce verre mal taillé, mais en haussant je ne sais quelle coupe japonaise de bizarre ou riche poterie qui eût été une allusion à ces objets curieux et charmants que vous aimez, Monsieur, et où vos heures de repos, en votre maison d'Auteuil, se distraient du noble labeur entrepris jadis, avec le double espoir d'une double jeunesse, continué aux années de lutte et que parachèvent maintenant les jours glorieux de votre haute maîtrise et de votre inépuisable activité. »



Auguste Vacquerie, l'auteur de *Jean Baudry* et de *Tragalabas*, est mort à la fin de février. En dépit des panégyriques outrés qui encensèrent son cercueil et que lui attirèrent la politique bien plus que les lettres, nous avons quelque peine à croire à l'immortalité promise au défunt par le secrétaire du syndicat des employés d'omnibus et par madame Paule Minck, femme émancipée. Vacquerie fut surtout l'ami fidèle — et c'est un grand mérite — de Victor Hugo; il n'en était plus que l'ombre survivante.



M. Emile Bergerat assure que la maladie qui a emporté Vacquerie datait de juillet 1848 : c'est de la chute de *Tragalabas* que le poète est mort. On peut en croire M. Bergerat, qui déclare s'y connaître : il n'y a de mortel que les douleurs mentales; seuls, les niais peuvent s'imaginer qu'une congestion tue. Voilà, en tous cas, une maladie qui faillit rendre son malade centenaire.



Chronique du chauvinisme stupide : les journalistes parisiens, ceux qui jetèrent feu et flamme quand l'opéra osa jouer *Lohengrin*, se coalisent pour faire défense aux artistes français d'exposer à Berlin. La seule pensée de cette exposition les soulève d'indignation. Motif : l'Alsace-Lorraine. On s'en doutait. A ce compte, est-il bien sûr que les artistes belges puissent exposer à Paris ?



Dans la *Revue de Paris* de février, de beaux vers de M. Robert de Montesquiou-Fezensac de qui l'on annonce un volume prochain : *Le Parcours du rêve au souvenir*, et une pièce en vers tirée d'un conte de Tolstoï.

M. D.



LES REVUES

L'Ermitage (février) : Paul Berthow : *La décoration moderne*; Edmond Pilon : *Adolphe Retté*; William Ritter : *Lettre de l'étranger*.

Etudes Religieuses (février) : P. Longhaye : *Bossuet homme de lettres*.

L'art Jeune (février) : Camille Lemonnier : *Jean l'Apôtre*; Henri Vandeputte : *Georgette Leblanc*.

Durendal (février) : Joseph Nicolas : *A bas le divorce!*

L'Hermine (février) : Jean de Bruges : *Une tombe*; Marcel Béliard : *La Bretagne qui rit*.

Le Rêve et l'Idée (janvier) : Francis Vielé-Griffin : *Cygnés*; Clément Rochel : *Le théâtre social*.

L'Université catholique (février) : Abbé Delfour : *M. Ernest Lavisse*.

La libre critique (février) : Albert Olivier : *Vieux livre*; Auguste Dosogne : *Comprendre la nature*.

La Plume (1-15 février) : Charles Baudelaire : *Le chien mort*; Jean Moréas : *A Ernest Raynaud*; (15-28 février) : Raymond de la Tailhède : *De la métamorphose des fontaines*.

Pages d'Art et de Science (mars) : Léon Rycx : *L'Œuvre d'Emile Verhaeren*.

Mercure de France (mars) : Charles Whibley : *L'art et l'industrie dans la Littérature anglaise*; Georges Eekhoud : *Un loyal début*.

Pages d'Art (février-mars) : Jean Viollis : *Voix au Crépuscule*; Henry Muchart : *L'heure indécise*; Camille Maryx : *Les Prétendants à la couronne d'Ibsen*.

Stella (février) : Emile Verhaeren : *Vers l'amour*; Fernand Roussel : *Le délicieux égoïsme*.

La Jeune Belgique (février) : Iwan Gilkin : *Odelettes Païennes*; Valère Gille : *Chronique littéraire*.



LES LIVRES

Charité par CHARLES BUET. — Gand chez Siffer.

J'ai dit ici même tout le bien que je pensais du *Péché*; j'ai louangé jadis, au défunt *Drapeau*, l'artiste qui avait œuvré les *Rêves des heures lentes* : il me sera donc permis, je pense, d'exprimer franchement mon sentiment au sujet de *Charité*. Et ce sentiment est celui-ci : Lorsqu'on a fait des œuvres si remarquables à des titres divers, que celles dont je viens de rappeler les noms, il est regrettable que l'on livre à la publicité des *machines* comme *Charité*, drame touchant et pompeux, rutilant de couleur locale romantique, et à mon avis, déclamatoire.

Déclamatoire? j'ai écrit ce mot comme un reproche; et voici que je me prends à douter : ne devrais-je pas le considérer comme laudatif? Je m'explique : M. Buet prend soin de nous avertir lui-même que *Charité* est une œuvre de jeunesse. Ce drame, dit-il, « n'a qu'une seule qualité, la sincérité. » Dès lors, un peu de déclamation, une légère boursoufflure n'est-ce pas la meilleure preuve — une preuve évidente — de cette sincérité dont l'auteur se vante et que je me plais à lui reconnaître?

Il me semble qu'oui, et ce livre dès lors, l'emporte sur tant d'œuvres factices. J'avais donc tort de regretter l'apparition de *Charité*. L'œuvre n'ajoutera rien, je crois, à la réputation de son auteur, mais elle plaira à plusieurs, et c'est bien quelque chose.

J. S.





PAUL FÉVAL INTIME



FÉVAL!

Au choc de ces deux syllabes vibrantes, l'imagination s'émeut. A travers la mémoire, la troupe des souvenirs se précipite, bruyante, multicolore, empanachée, semblable à un escadron de cavalerie qui dévale au galop dans le cliquetis des sabres et le scintillement des cuirasses.

Féval!

A ce nom magique, comme au coup de minuit, surgissent les êtres mystérieux. Dans les rues endormies de la grande ville, aux abords des hôtels où s'éteignent les lustres, l'œil des brigands s'allume; l'ombre des manteaux noirs flotte sur les blancheurs de la neige; soudain une porte s'ouvre, une voiture s'avance, une dague brille, un cri retentit cependant sur la grève où la mer murmure, chantent les belles fées et les vilaines sorcières hurlent dans la lande qui gémit.

Cher amuseur des temps bénis où l'on rêve brigands, sorcières et fées, faut-il donc qu'on t'oublie, quand l'âge est passé des grandes terreurs et des faciles extases? Ne devons-nous voir en toi qu'une sorte de bonne vieille nourrice qui, autrefois, berça de ses contes l'enfance de notre esprit? Devenus hommes, ta société n'a-t-elle plus rien à nous donner que des souvenirs stériles?

Oh! non.

Car un air de vie circule à travers tes romans, un air fort et sain comme l'haleine de la mer qui bat les falaises de ta chère patrie bretonne.

Puis, si tu es l'infatigable metteur en œuvre de ces récits merveilleux découpés à plaisir dans le tissu d'or des antiques légendes, tu es aussi l'auteur de cette histoire vraie où, tout simplement, se déroulent les *Etapas d'une conversion*, la tienne.

Et enfin, par delà la draperie chatoyante de ces livres fantastiques connus et aimés de tous, il y a un homme presque ignoré et cependant plus digne encore de sympathie que le romancier et l'artiste ne sont dignes d'admiration.

C'est l'homme surtout, c'est Paul Féval intime, qui fera le sujet de ces quelques pages.



I — La conversion

« O sublime ouvrier, seul maître du fertile travail, Dieu bon, cher Dieu, amour infini, patiente miséricorde; Jésus, fruit divin de la fleur immaculée, pain de salut, vin de miracle! baume et rayon! douceur, humilité, toute puissance! Jésus, ô Jésus de Marie! vous êtes partout et encore dans le sentier perdu, où la nuit d'un pauvre malheureux s'égaré. A l'heure bénie vous prenez la traverse qu'il faut, à l'heure juste; nul n'a entendu le pas de votre arrivée, et vous voilà, Seigneur Jésus, debout, au bord même de la mort : c'est pourquoi l'abîme recule!.... » (1)

Ces paroles d'adoration reconnaissante, écrites par Féval, figurent à la première page du livre de « Souvenirs » que Buet a pieusement déposé sur la tombe de son maître et ami.

(1) PAUL FÉVAL, *Le Coup de grâce*, p. 22 et 23.

Elles s'élèvent, ferventes comme les invocations d'un *Te Deum* au soir d'une bataille heureuse, embaumées comme les alleluias de l'encensoir aux jours de procession solennelle.

Pauvres inconscients du privilège dont nous sommes l'objet, enfants gâtés de la Providence jusqu'à devenir ingrats envers Elle, chrétiens qui, pour avoir toujours cru et prié, faisons bon marché du bonheur que donne la foi et des consolations qui découlent de la prière, l'enthousiasme de Féval nous étonne et sa piété nous semble presque de l'affectation.

S'il vous est arrivé de causer avec un converti, vous aurez été frappé de la place immense que tient la religion dans son intelligence, dans son cœur, dans sa vie. Peut-être vous aurez fait retour sur vous-même et vous vous serez dit : « Faut-il donc que ceux qui ont toujours possédé la vérité, l'estiment moins que ceux qui l'ont recouvrée ou découverte un jour? » La constatation est honteuse, cependant elle est vraie. Nous ne connaissons le prix ni de la lumière ni de la vérité, parce que nous avons toujours vu clair physiquement et moralement. Il en est de même de tous les biens dont la nature humaine jouit ou est privée. Nous ne savons bien ce que valaient nos parents qu'après les avoir perdus.

Mais quand un homme voit tout à coup se lever sur l'horizon morne de son existence le soleil splendide de la Réalité religieuse, imaginez ce qu'il doit ressentir. Tout ce qui avait jusqu'alors peuplé sa vie et absorbé son attention disparaît dans l'illumination soudaine. « Mes yeux et mes oreilles se sont couverts..., écrivait encore Féval, j'éprouve à m'approcher de Dieu une angoisse et une joie qui m'empêchent de rien voir, hormis Dieu lui-même, à travers l'immense bonheur de mes larmes » (1).

(1) PAUL FÉVAL. *Le Coup de grâce*, p. 483.

Cependant, quand le bruit du tonnerre de Damas est dissipé, quand l'embrasement du premier instant s'est assoupi, il se fait dans l'âme du converti une accalmie sereine où toute chose apparaît à sa vraie place, sous son vrai jour.

Transfigurés par un rayon de surnaturel, les moindres soins de la vie quotidienne rendent l'éclat merveilleux des gouttes de rosée sous le baiser de l'aurore. Le travail quelconque s'ennoblit et devient œuvre sanctifiante, en tout cas pour celui qui l'accomplit, peut-être aussi pour d'autres. Le menuisier St Joseph, St Thomas le philosophe, St François de Sales l'écrivain, apparaissent comme des ouvriers de mérite égal, tous grands, si petite que soit leur besogne.

Il n'y aurait donc pas lieu de crier « vanité et misère » si Féval, après comme avant sa conversion, s'était tenu au roman d'aventure. Amuser honnêtement le monde, contenter ce client capricieux sans faire accroc aux règles de la charité et de la pureté chrétiennes, n'est pas un problème si facile à résoudre, une tâche si commode à remplir. Après s'être distrait à la lecture d'une nouvelle, on se prend quelquefois à dire avec un haussement d'épaules : « Bah! de la fantaisie! Bien sot qui passe son temps à enfileur de pareilles balivernes! Il aurait mieux à faire que cela. » Erreur et injustice. Car il faut que les gens se divertissent et s'amuseur et la question importe beaucoup de savoir comment ils le feront, bien ou mal.

Féval aurait pu rester après l'heure du *Coup de grâce* ce qu'il avait été auparavant : le brosseur acharné de toiles grandiosement imaginées, plantureusement exécutées, aux types héroïques, aux couleurs rutilantes. Mais il crut qu'il avait mieux à faire et, laissant le fictif pour le réel, il entreprit de raconter tout bonnement les principaux événements de sa vie, à la gloire de la Providence dont il venait d'éprouver l'action bénigne.

Cette transformation, il aimait à l'appeler lui-même, en souvenir d'un mot que Veillot lui avait adressé, « la tardive naissance de son être ».



II — La vie passée

Paul Féval n'avait jamais attaqué l'Eglise dans ses livres, jamais il n'avait été ce qu'on appelle un impie. C'était plutôt un indifférent, et même un indifférent plutôt de pratique que d'idée. De sa patrie bretonne « où le sol est dur, où le cœur est fort » comme dit un cantique de Lourdes, de sa famille aux mœurs austères, aux habitudes dévotes, il emporta une impression religieuse que les orages de Paris n'effacèrent jamais complètement.

Jusque vingt ans il vécut dans le petit intérieur scrupuleusement honnête et modeste, dont l'image chère apparaît en maint endroit de ses ouvrages.

La physionomie de son père, conseiller à la Cour royale de Rennes, est nettement dessinée en ces deux lignes : « Mon père me paraissait être un homme doux et froid, pressé toujours de quitter les bruits du foyer pour se réfugier dans le travail » (1).

Le charme de la vie familiale, de la vie en province, imprégna profondément Féval. A certaines pages émues de ses livres, on voit qu'il a compris et senti toute la poésie des existences traditionnelles, intimes et simples. Oui vraiment, il y a une jouissance à songer que l'on habite la maison de ses ancêtres, à pouvoir mettre un nom sur toutes les figures que l'on rencontre, et cette jouissance n'est guère accordée aux cosmopolites, nombreux de nos jours.

(1) Cité par BUET. *Souvenirs d'un ami*, p. 38.

Cependant ni l'amour du foyer ni l'amour du clocher ne furent assez forts pour retenir l'imagination impétueuse et les désirs ardents du jeune Féval. Il rêvait de gloire littéraire, Paris le tentait. Il avait terminé ses études de droit. Son père était mort. Dans le dernier volume des *Étapes d'une conversion*, il nous introduit au cercle de sa famille : il y a les sœurs volontiers railleuses de ses ambitions d'écrivain; le frère aîné Charles, sagesse et dévouement incarnés; la pauvre maman enfin, résignée et vaillante. Sous le pseudonyme de Jean, il s'est peint lui-même (1) et les larmes viennent aux yeux à lire la scène où Jean monte dans la diligence qui le conduira à Paris :

« On attelait les chevaux à l'antique diligence, autour de laquelle les voyageurs se pressaient déjà. Louise passa son bras sous le mien et me dit :

— Bonsoir, mon petit Jean, n'oublie pas le bon Dieu. Voilà deux louis, j'ai vendu mes boucles d'oreilles, et il me reste encore un peu d'argent. Si tu as besoin, écris-moi, à moi toute seule.

Elle me donna un rapide baiser. Anne m'attirait par mon autre bras.

— Moi, je suis pauvre, me dit-elle, mais j'ai pris de l'avance chez la brodeuse et je t'apporte cinquante francs; n'oublie pas le bon Dieu et écris-moi, d'abord à moi, si tu te trouves dans l'embarras.

J'avais les yeux mouillés. Je fis un mouvement pour refuser, mais ses lèvres touchèrent mes joues et elle me quitta brusquement.

— Alors, comme ça tout de même, à vous revoir, notre Monsieur Jean, me dit Julienne à haute et intelligible voix. Paris est loin et les gens qui en

(1) *Jean* n'est pas uniquement et complètement Paul Féval, comme lui-même a eu soin de le faire observer dans l'introduction au *Coup de grâce*.

viennent ne sont pas toujours de bon monde. Voilà tout mon argent, tiré de la caisse d'épargne, voulez-vous me l'emprunter ?

Je l'embrassai, mais de mauvaise grâce, et n'acceptai point son offre. Je l'écartai même avec une certaine rudesse pour courir à Charles, qui arrivait juste au moment où la buraliste commandait :

— En voiture, messieurs les voyageurs !

Charles eut le temps de me dire :

— Sois brave garçon. Montre-toi à Dieu du haut en bas, aie confiance. Ne fais pas attendre tes lettres à maman, mais si tu as quelque chose à demander, n'écris qu'à moi.

L'instant d'après, j'étais entouré et couvert de baisers. Je me sentis aimé profondément et bien plus que je ne le méritais. Toutes ces pauvres lèvres qui cherchaient une petite place sur mes joues parlaient à la fois, disant la même chose : « Demande-moi, demande-moi, demande-moi. »

J'étais enlacé, j'étais porté et mon cœur se fondait en une émotion que je n'avais point prévue.

— Allons, la famille ! on n'attend que vous ! cria le conducteur, non sans attendrissement, quoiqu'il fit la grosse voix.

Ce fut Charles qui m'arracha à l'étreinte de maman et de mes sœurs. Il me fit gravir le marchepied et ferma sur moi la portière.

La diligence partait. Charles me cria :

— Demande-moi et prie la Vierge !

Je me jetai à la portière et je vis, à travers l'éblouissement de mes larmes qui jaillissaient enfin abondamment, maman toute chancelante, que mes sœurs soutenaient par les aisselles et tendant vers moi ses mains qui tremblaient. Charles me tournait le dos parce qu'il parlait à maman, la consolant, sans doute. J'eus ce tableau sous les yeux pendant le quart d'une minute,

à peine; la diligence sortait de la cour au grand trot et dès qu'elle fut dans la rue, je ne vis plus rien (1).

Mais les tristesses de l'adieu se dissipèrent, l'ambition et l'espérance reprirent le dessus et un beau jour, riche de jeunesse et d'ardeur, Féval fit son entrée à Paris.

Là, il lança sa barque au petit bonheur du courant littéraire, faillit rester en panne et mourir de faim, végéta dans les cuisines-caves d'un journal, émergea enfin en publiant successivement *le Club des phoques*, *les Chevaliers du firmament*, *le Loup blanc*, *les Mystères de Londres*.

Le flot montant de la popularité lui apporta la fortune. Puis vint la maladie, la douleur, le dégoût. Un certain docteur Pénoyée le recueillit, le guérit et par dessus, lui donna sa fille.

S'il est vrai qu'il faille « chercher la femme » dans toutes les vilaines affaires de ce monde, on peut ajouter avec quelque apparence de raison qu'on est presque sûr de la rencontrer aussi dans toutes les bonnes. Tranquillement, sans tapage ni précipitation, madame Féval entreprit le siège de l'âme de son mari : « Bien souvent, écrivait plus tard celui-ci, je suis resté en admiration, littéralement parlant, devant les solidités enfantines de cette foi pleine de vaillance, mais aussi de discrétion, qui s'affirmait avec une simplicité si tendre, avec une si fière candeur.

« Nous ne parlions jamais religion dans la rigueur du terme ; je me croyais, en cela comme en tout, beaucoup plus fort qu'elle, mais je fuyais néanmoins, évitant la bataille par mes fameuses leçons, entremêlées d'anecdotes ou de gaietés.

« Elle ne me poursuivait point sur le terrain de

(1) PAUL FÉVAL. *Le Coup de grâce*, p. 57, 58, 59, 60.

mes déroutes et j'aurais dû sentir dès lors à quel point je me trompais sur sa prétendue faiblesse. En l'absence de tout calcul, elle avait innée la victorieuse prudence des conquérants de l'apostolat qui laissent entrer l'ennemi dans leurs retranchements et l'y enferment. En ce temps, j'aurais éclaté de rire si quelqu'un m'eût dit que Marie, ma femme-enfant, mon élève à qui j'apprenais l'a b c des petites choses mondaines, avait la prétention de convertir son maître! Et pourtant, il est bien certain qu'à cette école dont j'étais le professeur en titre, c'était moi seul qui profitais (1). »

Pendant Féval, émule de Dumas, déversait dans tous les grands journaux de l'époque le torrent de sa verve éblouissante. A le voir mener ses romans, on songe à ces attelages superbes et fougueux qu'un écuyer gouverne seul, debout, la tête droite et le sourire aux lèvres. Il lance au public, sans compter, les fusées d'or de son imagination inépuisable, et le public lui jette en retour sa faveur, d'or aussi. Charles Chincholle, dans un article du *Figaro*, parle « des six cent mille francs qu'il avait économisés et de quatre-vingt mille francs que lui rapportaient, bon an, mal an, ses ouvrages, alors à l'état de production..... son train de maison, en 1872, était de quarante-huit mille francs par an. Il avait alors huit enfants, quatre garçons, quatre filles : le choix du roi, comme il disait (2) »

Riche, il voulut s'enrichir encore, il plaça sa fortune en fonds turcs, le sultan fit banqueroute à ses créanciers, Féval fut ruiné. Madame Féval était de ces personnes saintes dont le regard ne s'arrête pas à la surface des événements. Elle vit dans l'épreuve, non pas l'effet du hasard mais l'action de la Providence, et tout son soin fut de convaincre son mari que Dieu le

(1) PAUL FÉVAL. *Le Coup de grâce*, p. 328. 329.

(2) Cité par. BUET. *Souvenir d'un ami*, p. 379.

privait des joies de la terre pour le forcer à recourir aux consolations du Ciel. Féval hésita pourtant à faire le pas décisif. Il nous a rapporté au long les trente-six mauvaises raisons qu'il se donnait pour ne pas se convertir. Il fallut le glaive d'un souvenir vénéré, perçant tout-à-coup de part en part la cuirasse de sophismes dont ce pauvre cœur cherchait à s'envelopper, le souvenir d'un frère qui avait été un martyr et qui sans doute était un saint.

Comme toujours, il ne manqua pas de gens pour attribuer cette conversion à l'intérêt. N'y a-t il pas des écoliers qui retournent chaque pierre du chemin dans l'espoir de trouver dessous quelque vilaine bête?

On pourrait passer outre les critiques de ce genre : car il n'est pas un seul retour à Dieu, passé ou présent, sous lequel le monde ne se soit acharné à découvrir un mobile humain, amour trompé, espoir de fortune, ambition de hautes places. Mais si l'on veut discuter l'insinuation, peser le pour et le contre de sa vraisemblance, on en arrivera à se demander quel grand avantage Féval pouvait bien trouver à passer aux rangs des catholiques militants. Était-il empêché de refaire sa fortune là où il l'avait faite? N'était-ce même pas risquer une bonne partie de sa vogue que de s'astreindre aux réserves de langage, aux scrupules de moralité que la pratique de la religion chrétienne impose au romancier? Et depuis quand les romans dévots ont-ils un si fameux succès? Enfin, les catholiques sont-ils d'habitude si accueillants, si aimables envers leurs nouveaux frères?



III — L'humilité

Il faut l'avouer, nous catholiques, nous boudons parfois à l'œuvre de la miséricorde divine. Tandis que le Christ se fatigue à ramener la brebis égarée, nous faisons souvent, par irréflexion, je l'accorde, tout ce qu'il faut

pour l'écarter de la bergerie. Nous nous carrons devant la porte avec un air renfrogné, comme si l'Eglise était notre domaine propre et que nous fussions libres d'en permettre ou d'en interdire l'entrée quand bon nous semble. Ou bien notre mauvaise volonté prend une autre forme. Chez un converti d'hier nous exigeons une perfection consommée, nous recherchons avidement ses défauts, nous le poursuivons d'incessantes picoteries.

Naturellement irascible et doué de cette arme redoutée qu'on appelle l'ironie, Féval ne manqua pas d'occasions de s'exercer à la patience et à l'humilité.

Il avait entrepris de corriger tous ses anciens livres, résolu à brûler ce qu'il n'aurait pas le temps de revoir. En même temps il s'était mis à en écrire de nouveaux où il voulait célébrer les bontés de Dieu à son égard et envers sa patrie. Sans doute plus d'une fois au cours de ce labeur épuisant, en butte à de mesquines attaques, il eut besoin de reprendre force dans ce verset de l'*Imitation*, tendre et réconfortant comme une caresse maternelle : « Mon fils, que les travaux que vous avez entrepris pour moi ne brisent pas votre courage et que les afflictions ne vous abattent pas entièrement; mais qu'en tout ce qui arrive ma promesse vous console et vous fortifie. » (LIII, chap. XLVII.)

Songez quelles durent être les angoisses de Féval, subitement jeté dans la pauvreté avec ses huit enfants, lorsqu'il se rendit compte de la froideur qui l'environnait de tous côtés.

Il y avait de quoi sentir le frisson comme un homme tombé à l'eau qui croit voir les rives s'éloigner et le vide se faire immense et glacial autour de lui. De la part de ses anciens confrères en littérature, il n'avait plus guère à attendre qu'indifférence ou hostilité; Francisque Sarcey, apprenant sa conversion, avait dit : « J'aime beaucoup Féval, mais je ne parlerai

plus de lui. *Il a mal tourné.* » (1) Du côté de ses nouveaux coreligionnaires, s'il y avait des sympathies, il y avait aussi de la méfiance.

Féval eut la claire vue de sa situation. En parcourant ses lettres écrites à cette époque, on suit les péripéties de la lutte qui se livrait dans son âme entre la crainte et la résignation. Il en parle à ses intimes, simplement, avec cette pointe de gaieté moqueuse qui jamais ne l'abandonnait.

« Je me suis cru très abandonné, écrit-il à Buet, et même par vous. Vous savez à quel point le malheur rend défiant.... Il y avait des symptômes curieux mais terribles, pour moi qui connais si douloureusement tout cela! La fameuse phrase à tiroir : « Ce bonhomme est très bon, bien converti, doué de quelque talent; mais ne donnez pas ses livres à lire aux jeunes filles, aux jeunes gens, aux ouvriers, aux employés, aux nègres, aux blonds, aux dentistes, aux malades, ni surtout à personne », cette phrase sortait de terre ça vous ennuie, pardon; mais relisez tout de même, semblable chose pourra vous arriver. *Ce fut extraordinaire* : un coup de guillotine! « Le bonhomme est honnête, bien converti, truffé de bon vouloir; il n'écrit même pas beaucoup plus mal que M^{lle} Vermine, mais ne le donnez pas à lire à ceux-ci, celles-là, ni aux autres, croyez-moi! » Enfin, rien n'arrivera que par la volonté de Dieu et je ne puis vous dire à quel point mon vieux néant m'écrase dès que sa main n'est pas là. Je n'écris plus qu'à force de prier. » (2)

Le trait le plus admirable de Féval chrétien, c'est l'humilité.

Un ecclésiastique avait publié contre son œuvre « revue et corrigée » un article impitoyable. Féval

(1) BUET, *livre cité*, p. 84.

(2) Id., p. 89-80.

écrivit à son éditeur : « mon cher Palmé, j'aurais bien pu vous mettre cela dans ma lettre d'hier, mais j'ai passé une très mauvaise journée. Ce bon abbé C^{...} m'a fait un mal très cruel. Le mal que font les prêtres est toujours plus cruel à cause du respect qu'on est exposé à perdre. Je vous prie de rayer de votre pensée tout ce qui m'est échappé contre M^r l'abbé C^{...}. J'ai eu tort de ne pas me courber. Ces choses-là sont envoyées précisément pour qu'on se courbe. Surtout que nul n'écrive une ligne là-dessus. Quelle pauvre tête je suis ! J'ai été plus de vingt-quatre heures à avaler cette médecine. Tous les prêtres que je connais m'encouragent ; plusieurs me disent que je biffe trop. M^r C^{...} trouve qu'il faudrait tout biffer. Il a droit. Si vous le voyez, dites-lui de prier pour moi (1). »

Parfois le vieil homme, le « dindon » selon son expression, reparaisait. Sa nature violente et primesautière éclatait en paroles amères et bouillantes. Mais le repentir ne tardait pas et l'expiation volontaire donnait sa fleur incomparablement belle. Il s'était un jour emporté contre une personne rencontrée chez son éditeur ; le lendemain il écrivit :

« Mon cher monsieur Palmé,

Je devais communier ce matin devant la vraie croix de Clignancourt, mais... je suis un vieux dindon, et vous l'avez bien vu, un vieux dindon truffé d'orgueil. J'ai grossièrement péché hier et j'ai fait une course douloureuse en revenant de chez vous. Si vous revoyez cet homme, je vous prie de lui dire combien profondément je regrette ma dureté, et de lui en demander pardon de ma part Ci-joint ma crête coupée à ras. Repoussera-t-elle ? Hélas !

P. Fédinvaldon (2). »

(1) BUET, p. 91-92.

(2) Id., p. 224-225.

Lui qui si simplement avouait ses défauts et reconnaissait ses torts, avait certes le droit de faire une petite leçon à ses amis, et il n'y manquait pas à l'occasion. Ses billets à Léon Bloy sont particulièrement intéressants à ce point de vue : « Vous êtes admirablement pieux, lui écrivait-il, mais indépendant comme vous dites souvent. Or en quel coin demeure cette dame Indépendance dans l'Eglise? » (1) et encore : « Etes-vous revenu de la Salette, bon petit fauve, pieux mais vitriolesque? La douce Vierge a-t-elle émoussé vos crocs? » (2)



IV — Le romancier catholique

Humble, conciliant, prêt à se soumettre quand il s'agissait de lui et de ses œuvres, Féval ne croyait pas qu'il fût permis de se taire ou de transiger quand la dignité de l'art catholique était en question. Il écrivait :

« Les bonnes femmes et les bonshommes qui regardent le talent comme une obscénité m'épouvantent. Ils ressemblent, pour moi, à cet enfant, héritier de deux cautéreux et qui, voyant au bain un monsieur sans cautère, s'écria avec horreur : « Oh! le sale, il n'en a pas! » (3)

Se souvenait-il, en parlant de ces bonnes femmes, de certaine dame qui, lui renvoyant un jour des épreuves d'imprimerie, s'était scandalisée d'y rencontrer le mot « luxure ». Féval écrivit : « *luxure* : prière à MM. les compositeurs de prendre ce mot avec des pincettes, et de le reporter avec circonspection dans le catéchisme du diocèse de Paris, où l'auteur l'a trouvé. » (4)

(1) BUET, p. 147.

(2) Id., p. 153.

(3) I.I., p. 222.

(4) Id., pp. 85, 86.

Devant certaine catégorie de romans Féval se sentait ému d'indignation, la sainte indignation d'un fils en présence d'une caricature de sa mère. La religion prêche la pureté, non la pudibonderie. Elle n'est pas ennemie du sentiment, mais elle tient pour suspecte la sentimentalité, avant-coureuse ordinaire de la rêverie et de la passion. L'Eglise veut que nous pratiquions la vertu, mais sur la terre et dans le monde; or, jusqu'aujourd'hui du moins, la terre n'a pas porté que des roses et le monde n'a pas été peuplé que d'agneaux.

Ecoutez Féval : « Bonnes âmes maternelles qui dirigez des familles ou qui ouvrez des bibliothèques à l'innocence, garez-vous du sucre gluant quand il n'est pas de loyale qualité, garez-vous en plus encore que de l'effronté pétrole. Le pétrole est moins dangereux que la pommade; il met en défiance du premier coup les jeunes odorats par sa puanteur détestée, tandis que la pommade onctueuse, douceâtre et hypocrite, rassure les naïfs par le mensonge de son parfum. Mais elle a beau être incolore, elle tache. » (1)

Ce sont des « nouilles »; voilà l'étiquette collée par Féval sur ces livres insipides et uniformes, où des gens bien intentionnés s'acharnent à distiller de la quintessence d'idéal. L'exagération idéaliste est aussi dangereuse que le réalisme outré.

Je sais que le romancier catholique est exposé à un second péril, péril contraire. Romancier, il est obligé de mettre en œuvre le sentiment et souvent la passion. Catholique, il doit éviter l'ombre du scandale.

Ainsi l'écrivain catholique marche entre deux abîmes : d'un côté les conceptions vides d'un idéalisme faux, de l'autre des créations trop charnelles et l'attrait fascinateur de la passion puissamment décrite. Entre ces deux abîmes,

(1) *Le Coup de grâce*, pp. 284, 285.

il appartient à l'écrivain seul de préciser sa ligne de conduite et de tracer nettement sa voie. Mais la difficulté de la tâche doit être un motif d'indulgence à l'égard de ceux qu'une intention droite n'a pas préservés de tout écart.

Féval se rendait compte de ce double écueil.

S'il réprouvait la niaiserie fade, il savait aussi sacrifier une page d'émotion troublante. Dans la préface du *Coup de grâce*, il s'exprime ainsi : « Au fond de la retraite où Dieu m'abrite comme en un port de salut, convient-il à ma conscience, heureusement apaisée, d'agiter les autres consciences, fût-ce sous l'excuse de la meilleure intention? En vérité je ne le crois pas » (1), et il était si pénétré de la responsabilité terrible qui pèse sur l'écrivain chrétien qu'il disait à Léon Bloy « je crains tous mes propres livres à l'heure de la mort. (2) »

La mise en scène de la passion est donc un problème délicat et difficile. Mais il est un genre de réalisme dans lequel le romancier catholique peut donner franchement, sans crainte de scandale.

Ce réalisme consiste à décrire avec sympathie la vie commune, à nous révéler le charme du menu devoir quotidien exactement rempli. Nous en faire comprendre le charme c'est nous le faire aimer, nous le faire aimer c'est nous en rendre l'accomplissement plus aisé (3). Elles ont donc une portée morale, ces peintures de l'école hollandaise, où Teniers, Brauwer, Van Ostade, ont détaillé l'existence simple des artisans, leurs contemporains :

(1) PAUL FÉVAL. *Le Coup de grâce*, p. 4.

(2) BUET, *livre cité*, p. 153.

(3) Lire à ce propos, dans le *Roman naturaliste* de Brunetière, les belles études comparatives entre le réaliste anglais Eliott et le réaliste français Flaubert, l'un si sympathique, l'autre si dédaigneux pour les façons de penser et de sentir qu'on appelle couramment « bourgeois ».

ainsi un bonhomme de cordonnier, courbé sur sa besogne, tandis que son enfant joue à terre et que sa femme range la vaisselle. Naturalisme, matérialisme ! criera-t-on. Non pas, mais réalisme, soit ; mais ce réalisme-là, c'est la vérité, c'est la vie.

Que les artistes catholiques travaillent donc à nous rendre plus cher notre « chez nous », la maison, la famille, puisque notre place est marquée dans cette maison, au milieu de cette famille. Qu'ils nous inspirent l'estime des petites choses, puisque la plupart des vies ne se composent que de petites choses. Ne vous mettez pas en peine de promener vos personnages à travers l'Europe et le monde : les trois quarts de vos lecteurs mourront sur la paroisse où ils sont nés, sans avoir vu Constantinople ou Moscou. Ne vous échinez pas à construire un escalier d'honneurs et de dignités que graviront vos héros à la lueur favorable de leur bonne étoile : beaucoup d'entre nous garderont le rang social qu'ils ont hérité de leurs parents. Ne vous creusez pas la tête pour inventer des aventures extraordinaires et des situations exceptionnelles ; parlez-nous plutôt des tristesses obscures et des joies simples que nous rencontrons à chaque pas sur notre chemin.

Cela, c'est notre lot, à nous qui sommes le nombre ; et si Dieu a mis dans les mains de quelques-uns la lumière consolatrice de l'art, ce n'est pas pour la satisfaction d'une élite restreinte, mais au profit de la masse de l'humanité.

Vous me direz : en agissant ainsi, l'artiste ne renonce-t-il pas à toute inspiration grande et élevée ? Ne se renferme-t-il pas dans le domaine des émotions matérielles, des préoccupations terre à terre ? Non, certes. Car le sublime ne manque pas autour de nous, nous passons à côté de lui sans cesse, il est dans une multitude d'actes dont nous sommes constamment témoins. Seulement nous ne le remarquons pas assez. Il faut

qu'on nous le fasse toucher du doigt; quelle plus belle mission pourrait trouver l'artiste catholique?

Voulez-vous un exemple de réalisme chrétien, de simplicité sublime? Lisez le récit de « *la mort du Père* » par Paul Féval.



V — La vaillance

Le dédain de la vie commune et des devoirs quotidiens, le mépris des jouissances simples, le scepticisme philosophique, le dilettantisme égoïste, l'abus de la réflexion et de l'analyse, ont contribué à former autour de nos contemporains une atmosphère malsaine d'ennui, de dégoût et de découragement.

La troupe des littérateurs pessimistes s'est abattue sur le champ où verdoyaient les espérances de la jeunesse et l'on peut répéter d'eux ce que dit l'*Écriture* des sauterelles qui, à l'ordre de Moïse, fondirent sur l'Égypte : « Elles couvrirent toute la surface de la terre et gâtèrent tout. Elles mangèrent toute l'herbe et tout ce qui se trouva de fruits sur les arbres, qui était échappé à la grêle; et il ne resta absolument rien de vert, ni sur les arbres, ni sur les herbes de la terre, dans toute l'Égypte. » (Exode chap. X § 1.) Le roman triste a pénétré dans l'âme moderne comme une bande de voleurs dans un sanctuaire : ils ont dépouillé les autels et n'ont laissé derrière eux qu'un temple nu ouvert à tous les vents du dehors. Seule, parfois, dans la nuit, la rafale vient encore arracher un gémissement aux orgues endormies qui chantaient autrefois l'alléluia triomphal.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que les chrétiens eux-mêmes s'alanguissent peu à peu au parfum enivrant de cette fleur d'ennui que la littérature contemporaine cultive dans un parterre de prédilection. Le charme

étrange du malheur les subjugué, la voix ensolarcente des sirènes de l'abîme les grise. Ils donnent leur argent, leur temps et leur sympathie à des livres où l'existence est représentée sous l'image d'un fleuve noir dont le courant fatal emporte la barque humaine entre deux rives désolées vers l'inconnu morne.

Comme Féval devait s'indigner devant cette conception pitoyable et déprimante! Lui, le vaillant, jetant à travers ses livres, à poignées, la semence de vie et d'activité. La fantaisie pure, l'histoire du passé, le simple récit de la vie actuelle, au souffle de Féval, tout s'anime et vit, d'une vie ample et intense. Le courage, l'espérance, la confiance ardente et active circulent à travers ses livres et son style même y gagne un entrain particulier.

Prêcher la foi sereine et l'action jeune, cela est utile et méritoire, aujourd'hui et toujours, car la mélancolie et le pessimisme sont d'éternels et redoutables fléaux. Sans doute « tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes », mais ce n'est pas en se lamentant sur le triste état des choses qu'on servira la société.

Les œuvres d'un auteur ne sont que le prolongement de son être, le reflet de son esprit et de son cœur. L'homme était ce que sont ses livres. Il y avait en lui un courage dont l'épreuve et l'obstacle n'eurent jamais raison. Ce n'était pas le feu de paille de l'enthousiasme, c'était la flamme inextinguible de la volonté.

« Allons, écrivait-il à un découragé, allons, Beau-manoir, bois ton sang, mais avec la confiance que c'est un cordial souverain et que Dieu regarde les pochards de cette liqueur-là. Les *audaces quos fortuna juvat* sont ceux qui sourient à Dieu : une risette! » (1) et dans

(1) BUET, *livre cité*, p. 78.

une autre lettre : « Il faut pourtant bien faire, mon cher Buet, toujours, toujours, envers tout, contre tout, et mourir en bien faisant. C'est le devoir, si ce n'est pas le succès. Je vois encore ce pauvre grand Veuillot et je crois que je suis le seul. Il ne m'a jamais servi, c'est vrai, mais que de pensées viriles on rencontre dans sa parole ! Ces gens-là s'en vont. Travaillez, vous êtes jeune. Quoique vieux je travaille. *Expecta Dominum, viriliter age et confortetur cor tuum, et sustine Dominum*, et *ut* aux défaillances. (1) »

C'était, en effet, un travailleur opiniâtre. Au cours d'une étude publiée dans l'*Univers*, M. Edmond Biré disait de lui : « En même temps qu'il s'appliquait avec passion à la composition de tant d'œuvres nouvelles, qu'il écrivait, par exemple, en quelques semaines, sous le titre : *Pas de divorce!* tout un volume en réponse à une détestable brochure de M. Dumas fils, il revoyait avec soin ses œuvres anciennes. Plus de trente de ses romans furent ainsi corrigés par lui de manière à pouvoir être admis dans toutes les familles chrétiennes. Pour suffire à tant de travaux, Paul Féval s'interdisait tout repos, toute distraction (2). » Charles Chincholle disait aussi dans le *Figaro* : « Personne ne travaillait plus que lui. De sept heures à midi, il était à son bureau produisant, ne recevant personne. A midi déjeuner. De une heure à deux il recevait. Alors il partait vers Paris, allant faire sa récolte intellectuelle, se rendant à ses comités, payant sa dette aux relations très nombreuses. A six heures, il dînait. De sept heures à minuit, il travaillait avec ses collaborateurs, ou corrigeait ses épreuves (3). » Travaillant de la sorte, il pouvait écrire à son fils aîné cette lettre touchante : « Mon

(1) BUET, *livre cité*, p. 199.

(2) *Id.*, p. 314.

(3) *Id.*, p. 380.

chéri, tu veux une grande lettre que tu puisses relire ; voici une grande lettre qui va te dire combien je suis content d'avoir un bon petit garçon comme toi. Ta mère est enchantée. Elle m'a dit ce matin qu'elle se fâcherait avec moi si je ne t'écrivais pas bien vite ; aussi j'ai couru prendre ma plume, ne voulant pas être grondé. Et je n'avais pas besoin de cela, mon petit Auguste, c'est un grand plaisir pour moi que de t'écrire. Si je ne le fais pas plus souvent et plus longuement, c'est que je travaille comme un nègre pour tes petits frères et sœurs, ainsi que pour toi. Nous ne sommes pas riches, et vous êtes nombreux. Il faut que tout cela vive et reçoive une honnête éducation, aussi je ne passe pas mes jours à m'amuser (1). »

D'aucuns trouveront peut-être qu'il n'y a pas grand mérite à peiner pour les siens. On nous parle tellement de nos obligations envers la collectivité que nous en venons presque à considérer comme insignifiants et indignes de nous occuper nos devoirs entre notre famille, nos amis et le prochain qui, par hasard, nous demande un coup de main. Et pourtant faire son devoir professionnel, complètement et parfaitement, n'est déjà pas si petite besogne !

Féval, lui, s'efforçait à l'accomplir : rivé à sa table de travail ainsi qu'un bœuf à sa charrue, gardant, malgré l'accablement de la ruine et l'obsession d'une famille nombreuse, cette bonne humeur et cette gaieté qui éclatent comme une traînée de poudre à travers ses livres et ses lettres.

L'inventeur des noblaillons aux titres épatants, tels que la vicomtesse le Brec-du-Hartz de Cramayeul-en-Géveson-les-Fossés-sur-Papayoux, le caricaturiste du couple Duverdieux, moitié savant, moitié poète, vous le retrouvez,

(1) BUET, *livre cité*, p. 74.

toujours à l'affût du mot drôle, de l'expression bizarre, dans ces billets écrits en style haché, émaillés de néologismes, qu'il adressait à ses amis, au hasard des circonstances. Plus recherchées, moins naturelles que les lettres de Louis Veillot, celles de Paul Féval sont pourtant bien de la même source gauloise.

Oui, ce furent deux vrais Français, ceux-là, de la vieille terre de France chevaleresque et chrétienne, et j'aime à les rapprocher bien qu'ils ne l'aient pas été de leur vivant : ardents et généreux, débordants de vie et de combativité, dignes disciples de Saint Michel, l'archange-guerrier, que Léon XIII, par une inspiration sublime, nous invite à prier chaque jour, en ce siècle de lutte incessante.

.



VI

Tandis que j'achevais d'écrire cette petite étude, ma pensée devint moins précise et se noya dans une sorte de songerie.

Je me vis perdu dans les corridors sans fin d'un vieux manoir d'où l'on apercevait, au loin, la mer blanchissante sous la clarté de la lune. J'allais de salle en salle et d'étage en étage, poussé par une force invisible et irrésistible, et de temps en temps des êtres que je n'avais jamais vus passaient à côté de moi, silencieux comme des fantômes Des guerriers bardés de fer des pieds à la tête défilaient en faisant sonner les dalles; des hommes masqués, le manteau rejeté sur l'épaule, fuyaient au long des murs; de fières damoiselles voilées frôlaient le pavé de leurs robes traînantes et des petits pages à boucles blondes, vêtus de soie claire, descendaient en courant les escaliers de

Pierre. J'errais toujours quand une femme vint vers moi : elle portait la coiffe blanche et le tablier coquet des paysannes bretonnes. Elle me fit signe de la suivre et m'introduisit dans une vaste chambre. Des rideaux en velours cramoisi, des sièges en velours rouge, des meubles sculptés, un pêle-mêle de tableaux, de statuettes et de faïences, au centre une table chargée de papiers, de livres et de journaux et, absorbé dans son travail, un homme d'aspect robuste. Il était chaussé de sabots et portait le veston court des gars bretons. Sur la page placée devant lui, on lisait : *Le loup blanc*. Soudain il se retourna, ses yeux vifs riaient dans sa face bon enfant; il m'emmena vers un divan et se mit à causer, et tout en causant, il se levait, s'asseyait de nouveau, gesticulait, bondissait de fauteuil en fauteuil. Peu à peu les détails de l'appartement se fondaient dans la pénombre, je n'entendis plus la voix de mon interlocuteur; seule, la figure de Paul Féval demeura distincte devant moi, riieuse et bonne. . . .

GEORGES LEGRAND





ESPOIR EN DÉTRESSE

*Quand les pêcheurs flamands, par une nuit d'orage,
Voient leur frêle chaloupe où la bise fait rage,
Comme le goëland volant au ras des flots,
Virer toujours plus loin du havre et des falots,
Les pauvres savent-ils alors vers quelle rive
Le roulis mugissant de la mer les dérive?....*

*Qu'importe la buée immense à l'environ !
De leur puissante main retenant l'aviron,
Ils barrent au travers de la nuit et de l'onde,
Et disent, cœurs vaillants : — « Au flot mauvais qui gronde
Succédera le flot caressant et vermeil.
Aujourd'hui la tempête et demain le soleil! » —*

*Parfois, sur l'océan orageux de la vie,
Notre barque en détresse, à la côte ravie,
Cingle, nul ne sait où... Ne désespérons point !
Qu'importe que le ciel soit noir, le havre loin !
Qu'importent les éclairs sous la buée immense !
De son regard d'amour la douce Providence
Suit notre esquif battu par les flots en courroux !
Laissons nous emporter!.... Le Ciel veille sur nous !*



RONDE D'HIVER

A LÉANDRE VILAIN.

*Les bois craquent sous les glaçons ;
Le gel a nacré les buissons,
Plus d'oiseaux et plus de chansons.
Toutes les roses sont ternies
Et toutes les chansons finies,*

Les bois craquent sous les glaçons.

*La neige blanchit les gazons,
La bise souffle des frissons
Et morne vient la nuit... Pressons
Le pas, Ami! — Le feu rayonne
Joyeux, en l'âtre qui bouillonne.*

La neige blanchit les gazons.

*Les pieds sur les chenêts causons
De ces tant lointaines saisons.
Où, sous le bleu des horizons,
Errant au hasard des campagnes,
Nous parcourions bois et montagnes.*

O les trop lointaines saisons!

*Ou si tu l'aimes mieux, faisons
Des rêves... à ces frondaisons
Dont éclosent les floraisons
Au fond des cœurs, malgré la bise.
Aux fleurs que le cœur éternise,*

En d'immortelles floraisons!

*O les clairs soleils qui poudroient!
O les frondaisons qui verdoient!
O les bonnes fleurs qui rougeoient
Dans les jardins discrets des âmes!*

*Heureux l'esprit qui les comprend,
Heureux le cœur qui s'en éprend!
Trois fois heureux qui se surprend
Fleuri de ces divins dictames!*

Janvier 1895

FRANZ VAN CAENEGEM



DE BANANE AU STANLEY POOL (1)

LN arrivant au Congo, on trouve de bons et dévoués camarades, au milieu desquels on passe les premiers jours : l'éloignement de la patrie, de la famille, rapproche forcément... Mais ces beaux jours passent très vite, car les fonctionnaires de l'État ne restent jamais longtemps à Boma — du moins ceux qui sont destinés à aller dans le Haut-Congo. Ceux-ci reçoivent d'ordinaire assez rapidement leur mission : souvent au bout de dix ou vingt jours. C'est pour eux le moment de nombreux préparatifs, car, avant deux ou trois ans, ils n'auront plus guère l'occasion de renouveler ni leur trousseau ni leurs provisions.

On fait et défait ses malles; on cloue et décloue ses caisses, de manière à ce qu'approximativement chaque colis pèse les trente kilos que les noirs transporteront de Matadi au Stanley-Pool.

Vers le 10 et le 22 de chaque mois, un steamer de l'État transporte de Boma à Matadi, (soit 80 kilomètres) en sept ou huit heures, ceux qui se rendent à cette dernière localité ou en amont.

L'aspect du pays change. Tandis que de Banane

(1) Voir le *Magasin Littéraire*, du 15 mars 1895.

à Boma on n'avait que des rives plates ou légèrement ondulées, de Boma à Matadi, on voit les hauteurs s'accroître, le fleuve s'encaisser dans d'immenses massifs de rochers gris. En amont de Matadi, le Congo n'est plus navigable du tout, à cause des rochers, des chutes, des tourbillons. Stanley parle, en termes fort heureux, de cette partie du fleuve :

« Ce n'est plus, dit-il, le cours d'eau majestueux, dont la beauté mystique, la noble grandeur, le flot calme et ininterrompu sur une distance de neuf cents milles, avaient pour nous un charme irrésistible, malgré la férocité des tribus qui habitent ses bords. C'est un torrent furieux, roulant dans un lit profond, obstrué par des récifs de laves, des projections de falaises, des bancs de roches erratiques, traversant des gorges tortueuses, franchissant des terrasses, et tombant en une longue série de chutes, de cataractes et de rapides. »

Pour aller de Matadi à Léopoldville il faut donc marcher : *pedibusse cumme jambisse*, disait Tartarin sur les Alpes.

On ne reste d'ordinaire qu'un jour ou deux à Matadi, car, vers le 10 et le 22 de chaque mois, à l'arrivée du steamer de Boma, le commissaire du district de Matadi a toujours un grand nombre de porteurs à la disposition des nouveaux arrivés.

Les paperasseries terminées, on forme la caravane, et je puis assurer que cela ne se fait pas en silence. Les nègres crient, hurlent ou s'injurient, se poussent, s'arrachent les colis les plus légers et délaissent, là par terre, les plus lourds. Ceux-ci ne trouvent souvent preneurs qu'après une bonne taloche. Et ne croyez pas que cela soit immédiatement efficace, que le nègre se rende vite à cette manière de commander! Non! Il faut parfois donner à deux ou trois reprises le même ordre. Le noir finit quand même par obéir,

car il sait très bien que, si la charge n'est pas trop lourde, il est payé pour cela.

Nous ne pouvons parler de Matadi sans dire un mot du chemin de fer du Congo.

Ce chemin de fer, qui compte tant d'ennemis, et sur le compte duquel on a dit et écrit des choses remarquables comme invention, est aujourd'hui, malgré tout, en pleine voie de prospérité. — Je l'ai vue de près, cette œuvre gigantesque et hardie de nos ingénieurs belges et c'est profondément ému que j'ai fait, en revenant de Léopoldville, un trajet de 40 kilomètres par voie ferrée en plein Congo.

Le voyage est splendide : les travaux exécutés émerveillent, et l'on traverse un pays qui semble comblé de tout ce que la nature peut entasser de difficultés pour empêcher la vapeur de traîner dans ce milieu quelque lourd train : et cependant la locomotive passe.

Dans ce sauvage massif du Palapala, dans cette dégringolade de rochers en rochers, de versants en versants, on se demande à chaque courbe : par où passer maintenant? Car devant, derrière, à gauche, à droite, vous ne voyez que montagnes, rochers, ravins, forêts, le tout enchevêtré d'une façon inoubliablement sauvage.

Plus loin, pendant une demi-heure, la voie suit tous les méandres d'une capricieuse rivière, la M'Pozo, qui coule là à vingt mètres au-dessous. On file sur le bord d'un rocher et à pic, sous le regard du voyageur, roulent les flots impétueux et écumants du Congo.

Comme œuvre, c'est splendide; comme pittoresque, c'est incomparable.

Et bien naturellement, quand on admire ce gigantesque travail, on songe aux ouvriers qui y ont coopéré.

Vous représentez-vous bien ce qu'une entreprise de ce genre entraîne de difficultés?

Déjà ici, ou n'importe où, faire de grands travaux est chose difficile et ingrate : outre les obstacles de la nature à vaincre, il faut savoir manier l'ouvrier, ce qui est une science. Et alors encore, on peine parfois inutilement.

Là-bas, en Afrique, nos ingénieurs belges ont dû surmonter mille obstacles. Une montagne s'opposait-elle au passage du train, on la contournait; un rocher était-il planté là où la voie devait être posée, il sautait par la dynamite; un profond ravin séparait-il deux versants de montagne, on jetait par-dessus un tablier métallique, quelques poutrelles et l'on passait malgré tout.

Vous direz peut-être : cela se fait ici également. Non, je l'affirme, c'est magnifique, accompli sur le sol africain.

Le blanc travaille avec difficulté là-bas, sous les brûlantes morsures du soleil, dans une des régions les moins saines de l'Etat : il devrait se ménager, pouvoir compter sur des auxiliaires. Mais ce sont précisément ces auxiliaires qui ont fait défaut jusque hier : le noir n'avait jamais vu ni une pelle, ni une bêche, ni une pioche. Il ne savait par quel côté les prendre, loin d'en connaître l'emploi; de plus il n'y mettait pas toujours toute la bonne volonté et toute l'ardeur dont il est capable.

Mais tout cela n'arrête pas le Belge. L'ingénieur, le conducteur de travaux, le poseur de voies seront là incessamment, derrière ce noir, revêche au travail.

Les obstacles à vaincre étaient immenses; les instruments employés n'étaient pas, et ne pouvaient être, ce que la science moderne a inventé de plus perfectionné; la main de l'ouvrier n'avait jamais été exercée à un métier, et, malgré tout cela, on

a mené si bien cette colossale entreprise qu'aujourd'hui l'aurore de beaux jours s'est levée; les grandes difficultés sont vaincues, on n'a plus qu'à persévérer.

Le nombre des ouvriers va grandissant de jour en jour. La compagnie fait parfois recruter ses travailleurs sur toutes les côtes de l'Afrique, et agit si scrupuleusement, que là où, il y a trois, quatre ans, elle ne pouvait engager des hommes qu'avec peine, elle peut en refuser aujourd'hui. Ces ouvriers sont bien nourris, bien logés, bien traités. En cas de conflit, ils recourent immédiatement à la Justice.

Et quand l'un d'eux meurt, il trouve à son triste et solitaire chevet un prêtre qui vient à lui, ne connaissant ni les obstacles de la nature, ni les dangers du brutal soleil, ni les marches exténuantes. Une âme va se présenter devant le Dieu tout puissant, et presque toujours la suprême parole de consolation et d'encouragement, si impressionnante là-bas, quand on est tout seul, est prononcée et ramène espoir et courage au cœur le plus endurci. Cette sublime mission a été remplie par quelques prêtres courageux et sympathiques de notre diocèse avec un tact, un dévouement, une dignité au-dessus de tout éloge.

Soucieux des intérêts de tous, l'Etat oblige la Compagnie du Chemin de fer, quand un de ses ouvriers, venu d'une autre colonie, meurt à son service, à remettre sa succession (qui le plus souvent ne se compose que de ce que la Compagnie doit au défunt) entre les mains de l'autorité judiciaire locale.

Ce magistrat vérifie les comptes, reçoit le dû et envoie le tout au Directeur de la Justice. Celui-ci s'arrange alors avec les autorités consulaires compétentes, pour que la succession arrive en possession des héritiers.

Tout semble aujourd'hui vouloir faciliter l'entre-

prise commencée si durement : la nature, les travailleurs, la mortalité elle-même qui a diminué dans d'étonnantes proportions.

Espérons qu'il arrivera bientôt le jour heureux pour le Congo où l'on inaugurerà la ligne tout entière : ce sera le commencement d'une ère nouvelle de progrès et de vitalité.

Le chemin de fer terminé, au lendemain de sa mise complète en exploitation, tout transport par porteurs sera inévitablement supprimé.

Les marchandises arriveront de Matadi au Stanley Pool en trois ou quatre jours, dans un parfait état de conservation, au lieu d'avoir été, durant un mois, exposées, le jour, aux rayons ardents du soleil, la nuit, à la pluie et à l'humidité.

Tout ce qui est expédié aujourd'hui à dos de nègre, tant par l'Etat que par les nombreuses maisons de commerce et missions du Haut-Congo, sera fatalement chargé sur wagons, à Matadi. Quelle que soit l'élévation des tarifs, ce mode de transport sera évidemment moins coûteux que le trafic par porteurs.

L'importation d'Europe vers le Congo pourra considérablement augmenter, car le nombre limité des porteurs a été souvent cause, surtout au début, que les magasins de Matadi regorgeaient de marchandises qui attendaient là deux ou trois mois avant de pouvoir être dirigées vers la côte.

Le confort sera naturellement plus considérable et les blancs s'en porteront mieux.

Puis encore, toutes les richesses accumulées depuis nombre d'années dans les magasins de l'Etat ou des maisons de commerce du Haut-Congo, pourront prendre plus facilement, moins onéreusement et en plus grande quantité, le chemin des marchés européens.

Et enfin, dernier bienfait du chemin de fer, les porteurs, accoutumés depuis nombre d'années à travailler, à mériter un salaire, à se payer quelque confort, quelques douceurs venues d'Europe, demanderont nécessairement au Belge d'employer encore leurs bras!

Ce jour-là aussi, les cultures pourront être commencées en grand. C'est de prime-abord le travail pour lequel nous pourrons utiliser les 50,000 porteurs qui sillonnent aujourd'hui la route des caravanes.

J'avais, je le disais tantôt, fait une quarantaine de kilomètres en chemin de fer à mon retour du Stanley-Pool. Huit mois après, j'en fis jusque cent vingt par jour.

J'étais dans la gare de Matadi, où se trouvent les ateliers de la Compagnie qui retentissent du bruit incessant du travail et, tandis que je remontais sur les rochers vers la ville, je rencontrais des centaines de porteurs. Encore une preuve de travail et de succès que cette grande affluence des porteurs, que ce service du transport par la route des caravanes. Il faut, pour bien comprendre la chose, se rapporter à quelque dix ans en arrière.

Le noir n'avait jamais connu de la civilisation (qui fut portugaise au commencement) que la tyrannie et l'esclavage. Il savait que là, sous l'horizon de Banane, étaient cachés de grands vaisseaux qui le transporteraient au Brésil, où il devrait travailler et où les plus mauvais traitements l'attendaient. Ces pauvres nègres se cachaient dans la forêt, bien loin des côtes, et quand le Belge s'est présenté à eux, ils ont eu peur, ils n'ont pas osé d'abord sortir de leurs retraites. Ils étaient nombreux, et le blanc savait que, sans le concours de leurs bras, il ne pouvait songer à transporter ses marchandises vers le Haut-Congo.

Il a donc fallu commencer par inspirer confiance à ces malheureux terrorisés; leur apprendre que le travail est salarié par le blanc. Ce fut long et pénible, Mais la persuasion et l'honnêteté avec laquelle on négocia, amenèrent peu à peu plus de rapports entre blancs et noirs. A cette époque on formait de temps en temps, avec peine encore, une caravane pour quelque voyageur.

Que de progrès accomplis depuis ce temps! Aujourd'hui, l'État a organisé de telle façon le service du transport, que pas un jour ne se passe sans que l'on ne voie partir ou arriver de nombreuses caravanes.

Dans la région des Cataractes, c'est-à-dire entre Matadi et Léopoldville, un certain nombre d'agents recruteurs s'en vont toute l'année durant, de village en village, enrôler des porteurs. Le blanc donne au nouvel engagé un contrat et une avance de paiement; le noir se rend à la station convenue et reçoit là sa charge.

Et cette mission, qui, au premier abord, peut sembler facile, change d'aspect quand on connaît le nègre. Il faut agir très diplomatiquement parfois pour convaincre ce moricaud, très amoureux du *dolce far niente*. Mais, ici comme ailleurs, on a fini par réussir au delà de tout espoir, car il y a des mois où l'on voit plusieurs milliers de porteurs dans une station; chaque année plus de cent mille porteurs vont de Matadi au Stanley Pool ou vice-versâ.

Les porteurs sont tous payés en argent dans le Bas-Congo; plus haut des perles, des fusils à silex, des étoffes remplacent la monnaie.

Sur la route des caravanes

Quelques pages écrites au jour le jour.

Je suis parti de Matadi le 9 décembre 1892 à 4 heures après-midi.

Au bout d'une heure de forte montée, par un chemin rocailleux et pénible et d'une descente fort raide sur une montagne de gros cailloux, j'arrive à la M' Pozo, petite rivière de dix mètres de largeur, au courant très violent. Je la passe en pirogue, et de l'autre côté, je trouve ma tente dressée et tous mes porteurs, partis avant moi, au complet.

10 décembre

A 6 heures lever et déjeuner au lait. Région très tourmentée, panoramas splendides. D'une hauteur d'environ cinq cents mètres, je vois là-bas, dans le fond d'un ravin, un grand pont sur la M' Pozo, et un train que me signale son panache de vapeur blanche.

Sous l'ombrage d'un petit bois, au bord d'un joli ruisseau, je m'arrête quelques moments.

Au bout de dix minutes, je crie à mes hommes : « *N'Dolo* ». En route!

Après avoir gravi quelques collines, traversé quelques ruisseaux, descendu de roc en roc pendant une couple d'heures, me voici à N'Séké. Je m'installe en arrivant dans un fauteuil mécanique, qui manœuvre à la grande hilarité des moricauds. Je commande à mon boy mon dîner : rien que des conserves.

On place ensemble 2 ou 3 grosses pierres et en moins de deux minutes le feu lance sa fumée bleue vers le sombre dôme de la forêt.

En marchant ce matin, j'ai remarqué l'original garde-manger des porteurs. Tous ont un pagne serré autour des reins; en marche, celui-ci au lieu

de tomber jusqu'à la cheville, est enroulé comme un manteau de soldat, autour du ventre. Déroulez cela, et à vos pieds tombera du riz, du manioc, du sel, du poivre, du maïs, du tabac, une pipe! C'est leur valise à eux et il ne leur manque rien en voyage.

Le soir, les porteurs mangent quelque peu, fument beaucoup, causent intarissablement; d'autres, mélancoliques, chantent en se faisant accompagner par des battements de mains bien scandés; parfois l'un ou l'autre danse, au milieu de ses camarades couchés autour du feu.

Vers 10 heures, je me couche. Au milieu de la nuit, je pousse la tête hors de ma tente et je vois comme des milliers d'étincelles de feu qui s'entre-croisent sur le fond noir de la nuit. Je finis par m'apercevoir que ce sont, par centaines de mille, de tout petits insectes phosphorescents qui s'agitent dans une tardive danse.

11 décembre

De N'Séké je pars pour N'Duizi.

Route à travers monts et vallons, et de temps en temps une petite plaine couverte d'herbes hautes de trois à quatre mètres, qui barrent le sentier et où je marche les bras en avant pour me protéger les yeux.

Ravissante rivière que la N'Duizi : capricieuse et coquette, son eau est claire et pure; très sauvage, elle contourne avec fureur les gros blocs de rochers qui veulent lui barrer le passage, ou bien elle assaille ces obstacles, les couvre de son écume et finit par en dégringoler en gracieuses cascates.

13 décembre

Départ pour la *Lufu*.

Contrée montagneuse et sauvage. Descendu le « Mazemba » : pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure une pente raide ! Quel supplice ! A travers une forêt inextricable, où il fait à peine clair, un sentier presque imperceptible, dans une terre grasse et glissante, coupé de trente-six arbres renversés, de profonds sillons creusés par l'eau, de lianes qui tantôt vous emportent votre chapeau, tantôt vous prennent par la gorge, le bras ou la jambe. On franchit trois fois la *Lufu* avant d'arriver au poste. Enfin, montant une centaine de mètres sur des gros rochers, en descendant une centaine d'un autre côté, on arrive quand même !

Une heure de repos et je prends mes dispositions pour le dîner. Pour la première fois je mange de la chicuanque, ce pain indigène fait de manioc. Sans en raffoler, il faut reconnaître que c'est mangeable : le goût est aigrelet et, dans la bouche, la sensation est celle d'une pâte fort mal montée ; du moins cela réconforte parfaitement.

14 décembre

L'*Unionzo*. Par un plateau assez régulier, j'arrive vers 9 heures à Finda, emplacement d'un ancien village. Un marché s'y tient tous les deux ou trois jours : j'y demande des œufs, des poules ; il n'y en a pas. Alors il faut se rabattre sur les fruits.

Voici comment on procède aux achats : à une aimable marchande on présente une pièce de mouchoirs rouges, à dessins blancs et noirs. Pour cela on reçoit vingt séries de dix petits colliers de perles bleues. Cette perle (*Simbou*) est la monnaie.

A l'étalage d'à côté, je donne dix de mes petits colliers et je reçois dix mesures d'arachides, une espèce de noisette. L'unité de mesure est l'enveloppe d'un fruit qui peut contenir autant qu'une de nos cuillers à bouche.

Très amusants, très animés, très bruyants, ces marchés, où le caquetage des femmes, une grosse pipe à la bouche, discutant les achats ou les ventes, est entrecoupé des bruyantes disputes des hommes qui boivent là plus loin, assis par terre, leur vin de palme.

A chaque étape pour blancs, se trouve un chimbèque à deux places. Un chimbèque est une maisonnette aux murs et au toit de paille : comme mobilier, un méchant lit en bambou où l'on dort splendidement, quand on est bien lesté de fatigue.

18 décembre

Départ à 6 heures pour N'Kenghe. Route très pittoresque, très variée : montagnes, vallées, ruisseaux avec plusieurs ponts indigènes, c'est-à-dire un tronc d'arbre sur lequel, de son mieux, on joue au Blondin.

Remarqué un tombeau indigène : un monticule de terre, entouré de quelques gros cailloux et, autour du tout, une clôture de bambous plus ou moins bien faite; dans le monticule de terre, on a planté des verres cassés, des assiettes cassées, des bols cassés, des bouteilles cassées et, au-dessus du tout, un parapluie, cassé également. C'est sans doute, pour qu'on ne vole pas le mort qu'on l'a couvert de si belle façon.

22 décembre

De M'Pioka à Kendolo, cinq heures et demie de marche. Pays assez plat et assez monotone; on ne voit pas un village, pas une cabane, pas un

champ, rien enfin qui dise qu'un être humain vit dans ces parages. C'est triste.

A 25 minutes en avant de Kendolo, je suis passé par le grand marché de Kienzi. Deux ou trois cents nègres crient, se disputent, se promènent, courent; par-ci par-là, un marchand, perché sur une caisse, bat le tambour pour attirer la clientèle : cet infernal boucan me rappelle bien nos foires.

Mes porteurs restent au marché pour m'acheter ce que le blanc mange : poules, œufs, poissons, légumes, fruits.

23 décembre

Etant fiévreux en me levant, je me décide à ne pas marcher aujourd'hui. Mes porteurs jouent, chantent, dansent, fument, se coiffent. Un de mes moricauds s'est mis à se coiffer ce matin à 8 heures; à 6 heures du soir, l'opération n'était pas terminée : avec de l'huile de palme et de la cendre de bois brûlé les noirs fabriquent une espèce de mastic qui assure admirablement la solidité de l'édifice chevelu.

27 décembre

Deux agents de l'Etat me rejoignent aujourd'hui. Nous voilà trois pour faire les dernières étapes de la route.

28 décembre

A 10 heures nous arrivons, mes deux compagnons et moi, à Swenghi. Nous avons accompli joyeusement l'étape, faisant retentir les échos africains de chansons européennes.

31 décembre

N'Selembao! Dernière étape avant Léopoldville. En route nous faisons de magnifiques projets culinaires pour un dîner monstre, à réveillon...

Mais, à 8 heures, nous dormons tous.

1^{er} janvier 1893

On fait quelque peu toilette avant le départ, car, à 10 heures, on sera à Léopoldville.

Le trajet est littéralement enlevé. Nous sommes heureux d'avoir fini cette route des caravanes : voilà 22 jours que dure la marche.

Nous gravissons une montagne et, de là haut, je vois une immense nappe d'eau. C'est le Stanley Pool, sur les bords duquel se trouve Léopoldville.

Située à trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer, cette station est des plus saines. Elle a un grand avenir, car elle est le point terminus du chemin de fer et le port d'attache de la flotille de l'Etat dans le Haut-Congo. Léopoldville est construit sur une immense terrasse, coupée dans le mont Léopold et descendant par trois étages bien distincts vers le Pool, ce qui peut faire supposer que cette immense nappe d'eau fut, dans des temps reculés, beaucoup plus étendue.

Les cultures réussissent fort bien et couvrent une superficie de près de quarante hectares. Manioc, bananiers, goyaviers, cocotiers, ananas, riz, maïs, patates douces, caféiers, cannes à sucre, tout y pousse d'une façon merveilleuse. Le riz, le maïs, le manioc et la chasse suffisent à nourrir environ deux mille noirs et deux cents blancs.

A la rive se trouvent les ateliers de montage et de réparation des steamers et des allèges.

Les ressources sont nombreuses au Pool, car outre les établissements de l'Etat, il y a la « Société anonyme belge », deux importantes missions protestantes, trois jeunes missions catholiques, deux factoreries hollandaises; les maisons françaises même viennent toutes se ravitailler sur notre territoire.

Les constructions de Léopoldville sont en bois

ou en pisé. Il y a un an et demi pourtant. un magnifique et spacieux bâtiment en briques a été édifié pour le service du Commissariat de district.

A Léopoldville et aux environs on a commencé depuis quelques années l'élevage du bétail, première tentative qui a fort bien réussi.



Voici donc le chemin entre Banane et le Stanley Pool parcouru. J'ai parlé de ce chemin de fer, essayant d'en décrire la beauté, de montrer les colossales difficultés de la première heure, avec, à côté, l'aspect actuel de cette œuvre; j'ai parlé de la bienfaisante influence du prêtre dans ces lointaines contrées; de cette merveilleuse route des caravanes, peut-être unique au monde.

J'aurais pu, en m'étendant beaucoup, traiter de l'administration si bien conçue des Districts, de l'organisation de la Force publique, dont les troupes occupent de fait tout l'immense territoire de l'Etat, du service des Finances dont dépendent le cadastre, la dette publique, le système monétaire, du régime postal, du service de l'intendance, de la marine et de la santé.

Mais de tout cela surgit toujours la même idée : labeur et succès; tout cela prouve que tous nous avons compris la devise de l'Etat : *Travail et progrès*.

On est fier d'être Belge quand on a vu l'œuvre des compatriotes là-bas! Que de progrès accomplis, mais que de progrès à accomplir encore! Que de bras, inutiles ici, trouveraient là-bas une noble occupation! Quelle marche en avant ferait le Congo si la jeunesse belge allait travailler à cette œuvre unique au monde, unique dans l'histoire!

Janvier 1895

AMAND WOLTERS
Juge de l'Etat Indépendant



DERNIER SOIR

*Dans cette pénombre indécise
Qui n'est ni la nuit ni le jour,
Pour un suprême instant d'amour,
A mes côtés demeure assise !*

*Contemple ces derniers rayons :
Demain, hélas ! à la même heure,
J'occuperai seul — oh ! demeure ! —
La place où nous nous asseyons.*

*Demain, hélas ! lorsque les cimes
Bleurront dans le soir tombant,
Je gagnerai sans toi le banc
Où tant de fois nous nous assimes ;*

*Et là, je rêverai qu'un soir,
Un soir de paix et de lumière,
Sur la colline coutumière
Nous viendrons encoi nous asseoir !*

3 Avril 1894



LA FÉE D'AVRIL

*Te souvient-il du frais sentier
Dont nous foulions l'herbe et les mousses
Au temps où verdit l'églantier,
Au temps joyeux des jeunes pousses ?*

*Il n'y fleurissait nulle fleur,
Mignonne, quand nous y passâmes.
— Tu cheminais d'un pas frôleur,
Plus léger que le vol des âmes ;*

*Avec des sourires divins,
Tu disais d'ardentes paroles....
Le sentier, quand seul j'y revins,
S'émaillait de blanches corolles :*

*Et je glanai ces fleurs sans prix,
Ces fleurs qui semblaient être écloses
Sous le clair soleil de tes ris,
Au souffle de tes lèvres roses !*

Mai 1894



RÊVE



*Parfois je rêve encor des rêves enchanteurs,
Tout embaumés d'espoir et de foi printanière ;
Ils volent aujourd'hui vers une humble chaumière
Assise au fond des bois, sur de calmes hauteurs,*

*En un clair paradis d'azur et de lumière,
Où les brises n'auraient que de pures senteurs,
Où l'on furait le siècle et ses charmes menteurs,
Où l'Âme renaîtrait à sa beauté première....*

*Oh ! s'il m'était donné d'y pouvoir vivre un jour,
Peuplant selon mes vœux cet idéal séjour,
Je t'en ferais la seule habitante, ô Chérie !*

*Et, les yeux dans tes yeux, à la voix des forêts,
Devant les horizons pleins d'infini, j'irais
Bercer ma nonchalante et douce rêverie !*

Juin 1894

FRANZ ANSEL





RACINE A LA MODE

DANS la stérilité de cette année dramatique, nous avons eu la joie de découvrir un « jeune » : un « jeune » s'est révélé. Il a eu coup sur coup deux gros succès de presse : il a rallié dans une même admiration les écoles les plus différentes et les critiques les plus opposés. M. Jules Lemaître en a dit beaucoup de bien et M. Francisque Sarcey n'en a pas dit de mal. Il n'est pas jusqu'à M. Henry Baüer qui n'ait fait sur lui sa conférence, jusqu'à M. Laurent Tailhade qui n'ait dit son mot historique. Je dois à la vérité de constater que le talent de ses interprètes, M^{me} Sarah Bernhardt et M^{lle} Bartet, n'a pas peu contribué à sa fortune auprès du public parisien ; et il ne serait pas juste d'oublier que de vieux professeurs nous avaient naguère parlé de lui avec un enthousiasme documenté et des éloges larmoyants. Ce jeune inconnu n'est peut-être qu'un oublié : on découvre tous les ans un écrivain qu'on ressuscite : cette année, nous avons découvert et ressuscité Racine.

Les jeunes générations manquent de mémoire, et elles ont fait de mauvaises études : c'est d'une certaine façon un avantage, car les joies littéraires qu'elles retrouvent dans la vie après les avoir négligées au collège

ont toute la fraîcheur des joies nouvelles. Il faut rendre grâce à M^{me} Sarah Bernhardt et à M^le Bartet de nous avoir fait reprendre goût à des voluptés oubliées.

Et pourtant — faut-il l'avouer? -- le plaisir qu'elles nous ont donné était quelquefois mêlé d'un peu de regret. Etant très intelligentes, elles ont compris que, pour nous faire aimer Racine, il fallait un peu le rajeunir : et elles l'ont rajeuni avec une intrépidité pleine de candeur. Fortes de leurs bonnes intentions, elles n'ont pas craint l'anachronisme. Pour nous ramener à son culte dont elles se sont instituées les ingénieuses prêtresses, elles ont fait revivre leur dieu parmi nous un peu comme M. Jean Béraud introduit son Christ d'imagerie dans les salons de notre société dépravée. Je ne sais pas, en vérité, s'il convient de défendre Racine contre leur admiration parfois trop entreprenante et s'il est bien nécessaire de leur rappeler que l'impersonnalité est la loi suprême de l'œuvre d'art. Les chefs-d'œuvre sont plus aimables sans doute par ce qu'ils nous inspirent que par ce qu'ils nous disent et il est fatal que nos enthousiasmes les dénaturent.

La Phèdre que nous a présentée M^{me} Sarah Bernhardt a beaucoup voyagé. Elle sait le charme inexprimable des attitudes hiératiques ; elle a évidemment étudié les gestes simples et harmonieux des brahmanes hindous, car ses bras décrivent vers le ciel des courbes esthétiques. Elle s'est exercée à parler beaucoup de langues : elle martèle les syllabes avec la précision d'une Anglaise qui prononce les *th*. Et les peaux d'animaux bizarres où elle s'étend languissante et mourante d'amour étonnent par leur exotisme imprévu sous les portiques corinthiens des palais de tragédie.

La Bérénice qu'est M^le Bartet, n'ignore pas les romans de M. Paul Bourget. C'est une excellente « psychologue ». Ses moindres gestes, ses intonations, ses « temps » soulignent avec une ingénieuse subtilité

toutes les intentions du poète et aussi des intentions qu'il n'a peut-être pas eues. Elle le comprend presque trop bien parce qu'elle ne nous laisse pas souvent le plaisir de comprendre après elle. Nous voudrions collaborer à ses petites découvertes et qu'elle n'en eût pas toute la gloire.

Mais je m'en voudrais d'insister sur des critiques qui sont injustes en somme, puisque mon plaisir n'en a pas été troublé. Comme elles furent belles toutes deux et comme elles savaient aimer ! Cette lutte tragique d'une âme abandonnée à la faute sans l'avoir jamais consentie, ce contraste terrible d'une faiblesse infinie et d'une conscience implacablement scrupuleuse, cette logique dans la passion et cette passion de la logique, M^{me} Sarah Bernhardt, dans son rôle de Phèdre, l'a divinement exprimée. D'une voix nette et précise, de cette voix blanche où aucune émotion ne se lit, parce que les émotions qui s'agitent dans l'âme sont trop intenses, elle dressait la liste des fautes auxquelles l'impitoyable Destin l'a conduite :

Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.

Elle mettait un orgueil à se proclamer coupable

De crimes peut-être inconnus aux Enfers,

et c'était pour se condamner à la mort, pour se persuader à elle-même qu'elle se trouvait définitivement impuissante devant la vie. Et M^{lle} Bartet-Bérénice, plus résignée, mais non pas moins douloureuse, souffrant moins de la vie, mais souffrant autant de l'amour, se promettait au contraire de vivre pour perpétuer le souvenir de ses souffrances et de son amour :

Je vivrai...

Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.

C'est ainsi que M^{me} Sarah Bernhardt et M^{lle} Bartet nous ont fait comprendre que les pécheresses de Racine étaient, à leur façon, des saintes, conclusion dont Racine eût été peut-être un peu surpris, mais que le talent de ses nouvelles interprètes lui aurait certainement fait accepter.

PHILIPPE MALPY





CLASSIQUES PAÏENS ET CLASSIQUES CHRÉTIENS

QN s'est toujours vivement préoccupé des questions d'enseignement. Et l'on a eu raison. Car il n'y en a peut-être pas de plus importantes. On se rappelle le mot de Leibnitz : « Donnez-moi l'enseignement de la jeunesse pendant un siècle, et je changerai la face du monde. » A part une légère exagération, je crois que cela est à peu près exact. — Or dans le problème de l'enseignement il y a le problème des humanités. Et dans celui-ci un point capital est à considérer : celui de savoir quels sont les auteurs à mettre entre les mains des jeunes gens. C'est à l'examen de ce dernier point que sont consacrées la brochure de M. l'abbé Guillaume (1) et celle de M. Georges Dwelshauvers (2). Ni l'un ni l'autre ne sont enthousiastes de la situation actuelle. Tous les deux la déclarent fautive, anormale et injustifiable. Tous les deux sont d'avis que des réformes radicales sont indispensables et urgentes. Nous avons le regret de devoir constater que leurs critiques ne sont que trop fondées.



(1) *Les Jésuites et les Classiques chrétiens*, Gand, Siffer.

(2) *Les Classiques chrétiens et l'étude de la latinité*, Bruxelles, J. Lebègue et C^o.

Quels sont aujourd'hui les auteurs enseignés dans les collèges? Au premier rang il y a Cicéron, l'orateur romain, comme on dit. Or, je vous le demande un peu : désire-t-on que le jeune homme taille ses discours sur le parangon du *Pro Ligario* ou des *Catilinaires*? Mais d'abord — cela est clair — il n'y parviendra pas. Il serait impossible à un orateur contemporain de parler ainsi. Mais, si jamais il y parvenait, je fais des vœux pour que Dieu écarte de moi ce verbeux rhéteur. Avec son chapelet de ronflants commérages, il pourrait bien finir par me dépendre les oreilles. — Il y a Horace, l'épicurien. Celui-ci, dit Hello, « a un avantage : c'est de ne pouvoir être cité. Il échappe par « la nature de son obscénité à la honte d'une citation. » Pourtant, quand on proposera de mettre entre les mains de la jeunesse quelques auteurs modernes, dont l'étude serait un peu plus suggestive que celle de ce vieux podagre, les bons professeurs se signeront pieusement en criant à l'immoralité. — Mais il reste une perle : Ovide, le gracieux poète des *Métamorphoses* et l'édifiant auteur de *l'Art d'aimer*. Qui ne se souvient de *Philémon et Baucis*, ces deux vieux chez qui Jupiter un jour vient prendre un bain de pieds et qui, en récompense, sont transformés en chênes? Et dire que sur ces balourdises il faut que l'on peine pendant des années durement, et cela à l'âge où l'esprit s'ouvre, où sous une brise d'idéal le cœur s'éveille et où le jeune homme croit entendre pour la première fois — inexprimable joie de l'adolescence — tinter à ses oreilles le doux carillon de l'Art... Il a besoin d'air pur et de lumière, et on lui met entre les mains un Ovide, c'est-à-dire qu'on l'enferme dans une vieille casemate sentant le moisi, où bon gré mal gré il faudra bien que ses facultés se dépriment.

C'est un très beau mot que le mot d'*humanités*. Mais encore faudrait-il qu'il correspondît à quelque chose

de réel. Or, croit-on que ce soit le moyen de faire des *hommes* armés et cuirassés pour la lutte, que de s'efforcer de mettre la jeunesse en communion d'idées avec des auteurs qu'il nous est presque impossible de bien comprendre, parce que leur âme était par trop différente de la nôtre?.. C'est ce qu'ont très bien senti M. l'abbé Guillaume et M. Dwelshauvers. Ils ont dit, comme ce prélat dont parle quelque part M. Edouard Drumont : « Non, l'éducation d'aujourd'hui ne peut pas « faire des hommes : elle peut tout au plus former des « communiants! » — Là-dessus on a crié haro, et dans une revue, d'ailleurs estimable — *les Etudes religieuses* — le P. Delaporte a dressé contre ceux qu'il appelle un peu dédaigneusement « les réformateurs » ses classiques catapultes. Malheureusement ces engins ne servent plus, et ceux qui vont en guerre sans autres munitions auraient grand tort d'escompter un succès. M. l'abbé Guillaume, dans sa réponse aux *Etudes religieuses*, l'a prouvé une fois de plus.

Et ici qu'on nous permette de saluer de toute notre admiration respectueuse la clairvoyance et l'intelligence de ce prêtre qui a passé dans l'enseignement une bonne partie de sa vie, et qui en a rapporté cette conviction réfléchie, ardente, que notre éducation actuelle est mauvaise, parce qu'il y manque deux choses essentielles : l'esprit chrétien et la vraie méthode. Je vais tâcher d'expliquer exactement sa pensée : c'est aussi celle de M. Dwelshauvers.



Vers la fin du quinzième siècle se place un phénomène douloureux : *la Renaissance*. Jusque là le christianisme avait régné incontesté. Il y avait un art chrétien et une philosophie chrétienne. La littérature ressemblait à un jardin magnifique cultivé par des ascètes, par des moines, par des prêtres et par des artistes catholiques.

Une floraison s'y épanouissait délicieuse et touffue — lis, asphodèles et jasmins — floraison symbolique versant dans l'âme un calme pieux et surnaturel. Et, dans l'air odorant, de toutes parts on sentait flotter comme une vapeur très douce et très pénétrante de mysticisme. Puis un vent de tempête a soufflé. Le jardin des moines a été détruit. Et à sa place on a créé une sorte de parc grotesque peuplé de tritons, de sylvains et de nymphes, où les Renaissants sont venus brûler de l'encens à la Muse en rêvant de Vénus et de Cupidon. C'était la revanche du paganisme sur la doctrine du Christ. Alors est né chez nos ancêtres ce mépris imbécile pour tout ce qui tenait du Moyen âge. Les sots! ils ne voyaient pas que le Moyen âge c'était la tige montant toute droite dans une poussée de jeunesse et de vie, ivre de sa sève féconde et de ses bourgeons verts. Ils ont préféré l'Antiquité, rameau desséché laissant tomber ses feuilles mortes, couleur de rouille, qui s'en allaient tristement chassées par le vent d'automne. Et cela a duré quatre siècles!.. Aujourd'hui encore, la race des Renaissants a des continuateurs. Horace, Virgile, Cicéron, Ovide : voilà les artistes! Voilà les modèles à proposer à la jeunesse! -- Et les Pères de l'Eglise, qu'en faites-vous? — Ce sont des Moyenâgeux, qu'on les écarte. — Leur âme pourtant était assez riche d'idéalité et leur pensée ne manquait pas de noblesse. — Ont-ils copié Cicéron? — Non. — En conséquence foin de ceux-là, et on les met au ban de l'enseignement avec une sainte allégresse, en savourant le mot de Virgile : « *Di, talem avertite pestem!* »

Parmi les reproches que l'on fait aux Pères latins (nous ne voulons pas parler ici du grec), il y en a un que je veux signaler : « Les Pères ne savaient pas le latin, » dit le P. Delaporte. Ceci est tout simplement la négation de cet élémentaire principe de philologie que la langue est un organisme vivant. Or, qui

dit vie dit mouvement. Voilà pourquoi, dans l'étude d'une langue, il ne faut pas se cantonner dans un siècle déterminé. Le siècle d'Auguste a eu des écrivains remarquables. Est-ce à dire que les écrivains postérieurs doivent être mis au rancart? La langue est un phénomène essentiellement variable. A aucune époque de son histoire il ne lui arrive de se cristalliser en une forme définitive. La langue évolue éternellement. Et ce mouvement d'évolution ne s'arrête même pas au moment où — pour employer une expression courante — elle tombe à l'état de langue morte. En réalité une langue morte est un non-sens. Quand le latin a disparu comme langue propre, il s'est fondu avec des éléments nouveaux, et de cette fusion sont sortis les idiomes français, espagnol, portugais, italien et roumain qui n'en sont qu'une nouvelle transformation. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire d'une langue qui ait complètement disparu. — Cette manie de limitation et d'exclusivisme est surtout ridicule dans le cas qui nous occupe. Qui a parlé la vraie langue latine? Seraient-ce bien ceux à qui l'on concède d'ordinaire ce monopole? Beaucoup de savants croient que non. Horace, Cicéron, Virgile n'ont jamais employé l'idiome populaire. Ils parlaient grec en latin. Les vrais représentants de la langue du peuple, parmi les écrivains païens, sont Tacite et Juvénal... Puis est venu le christianisme. De même qu'il rénovait les âmes, il devait aussi rénover la langue. Et comme le christianisme est avant tout une religion populaire, il devait s'attacher de préférence à l'idiome du peuple, — c'est-à-dire au latin de la vieille roche, — et Saint Jérôme créa l'admirable langue que l'on sait.

Qu'on me permette de transcrire ici un passage caractéristique de J. K. Huysmans, — la citation est de la brochure de M. Dwelshauvers : « Au milieu de
« la décomposition de l'empire romain, le latin se mou-
« rait, avachi par les gaudrioles du Paganisme, exténué
« par les mesquines emphases de ses rhéteurs, lorsqu'au

« pied de la croix des saints le recueillirent. Il pela
« entre leurs mains et changea de peau. Il abandonna
« l'immobile indigence de sa syntaxe, agrandit les sen-
« tiers de son lexique, usa de tournures nouvelles,
« d'armatures neuves, parvint à forer les tréfonds des
« âmes, à rendre ces sentiments que fit éclore la venue
« du Christ : les adorations et les puretés, les contri-
« tions et les transes. Cette langue qui sentait le cautère
« et la rose s'arrêta de puer ; le christianisme la désin-
« fecta, fit repousser ses chairs, aviva leur pâleur
« d'anémone avec l'orfroï des chapes. »



Un mot de la méthode d'enseignement. « Que sont
« à présent, se demande M. Dwelshauvers, les études
« humanitaires ? Un exemple suffit à le montrer. Cet
« exemple sera celui de Virgile.

« Voici comment on étudie généralement ce poète :
« d'abord, la date de sa naissance, celle de sa mort ;
« l'énumération de ses œuvres, une courte biographie.
« Souvent, pas même cela ! Ces renseignements ne vous
« paraissent-ils pas extérieurs, superficiels ? Créent-ils en
« votre esprit une atmosphère virgilienne ? Je me con-
« tente de poser ces questions.

« Vient ensuite la traduction : on épelle une églogue,
« on fait un mot-à-mot, indispensable évidemment. Mais
« après, on passe à cette absurdité : mettre Virgile en
« « bon français ». On nomme « bon français » une
« phraséologie plate, un tissu d'expressions sans nerfs,
« du style coulant, du mauvais journalisme. Puis vient
« la cuistrerie par excellence : on fait faire à l'élève le
« plan de l'œuvre ! Cela, avec des grands A et des
« grands B, des 1^o et des 2^o, à vous étouffer toute
« intuition d'art à l'âme. Ensuite, l'analyse des diffi-
« cultés grammaticales, qui est nécessaire ; enfin, les

« rengaînes sur le style : ce doux Virgile, ce cygne de
« Mantoue, cet aimable pasteur », et autres pédago-
« cocasseries du même goût... De ce qu'il fallait dire,
« rien ! Quelle idée l'élève aura-t-il de Virgile ? Voici la
« définition conforme à l'enseignement qu'il aura reçu :
« Un bon crétin doucereux, obligé de couper en A, B,
« 1^o, 2^o, d'incompréhensibles mythologies, et entrelar-
« dant le tout d'une syntaxe abrupte et assommante. »

A cet enseignement — sorte de byzantinisme du dix-neuvième siècle — M. l'abbé Guillaume et à sa suite M. Dwelshauvers proposent de substituer ce qu'ils appellent la méthode de comparaison. Ce qui importe, quand il s'agit de former l'esprit du jeune homme, ce n'est pas d'ergoter sur l'étymologie d'un substantif ou d'un verbe, ou de chercher dans un poème l'application des règles d'un Lebatteux quelconque. C'est de saisir la psychologie d'un écrivain, sa conception du monde, ses idées philosophiques et religieuses, en un mot sa personnalité. L'œuvre ne se conçoit pas sans l'homme, il faut donc étudier l'homme ; mais l'homme, on ne doit pas l'oublier, ne s'abstrait pas non plus de l'époque où il a écrit. Il serait donc extrêmement intéressant de démêler dans une œuvre d'art la part qui est due au talent particulier de l'auteur et celle qui revient au milieu où il a vécu. Pour cela il n'y a pas de système plus efficace que le système de comparaison. Par les contrastes les choses saillent davantage. Dans les tableaux, c'est par les ombres qu'on fait ressortir les effets de lumière. Je prends deux ou trois auteurs — Virgile par exemple dans une de ses descriptions et Fortunat ou Adam de Saint-Victor — ayant passé par une éducation totalement opposée, dont les idées philosophiques sont aux antipodes, mais qui se touchent par un seul endroit : par le sujet traité. Je recherche les deux points indiqués plus haut : personnalité du poète, influence de l'époque. Je compare les deux poètes.

Je vois les similitudes et les divergences. Il est clair qu'une pareille étude serait autrement attrayante, autrement révélatrice des caractères d'une œuvre que les commentaires plus ou moins subtils auxquels on se livre aujourd'hui.



Je n'insiste pas. La majorité de mes lecteurs partagera sans doute mon avis. Au fond d'ailleurs il n'y a dans tout cela rien de bien révolutionnaire. Ni l'abbé Guillaume, ni M. Dwelshauvers ne réclament l'exclusion en bloc des auteurs païens. Ils ne désirent qu'une chose — et l'on aurait grand tort de la leur refuser : c'est un enseignement littéraire plus substantiel et plus nutritif, un enseignement qui s'inspire davantage des conditions dans lesquelles nous vivons, et dont l'esprit soit à la fois plus largement éclectique et plus profondément chrétien.

GEORGES VANDEN BOSSCHE





LE CONGRÈS DES POÈTES

AU mois d'août dernier, à la mort de Leconte de Lisle, M. Georges Docquois ouvrait au *Journal* la session d'un congrès sans précédent.

Il adressait aux poètes cette question :

« Quel est, selon vous, celui qui, dans la gloire ainsi que dans le respect des jeunes, va remplacer Leconte de Lisle? »

On lui a répondu et il vient de réunir en volume les cent quatre-vingt-neuf consultations qu'on lui a adressées.

Ç'a été une heureuse initiative sur le moule de l'enquête Huret, et il est fort intéressant — personne ne le contestera — d'y entendre, franchement dites, les opinions des jeunes.

Mais à part ce caractère de curiosité interviewiste, en est-il un autre? La succession de Leconte de Lisle ne pouvait-elle rester vacante, les interrègnes sont-ils interdits et le grand lama des poètes (1) est-il inévitablement nécessaire? Je ne le crois pas.

(1) Voici, sur cet échantillon zoologico-littéraire, quelques renseignements de René Do umic, le délicat humoriste des *Débats* :

La fonction de grand « poète national » est inamovible. Une fois élu, on n'a plus à redouter ni compétitions, ni révolutions. On a droit au respect des

Un poète, est-ce que ça meurt? A quoi bon alors le remplacer? Corneille est toujours, Hugo est toujours, Leconte de Lisle est toujours! *Manent et manebunt!* (1)

Les grands pontifes de la poésie ne sont pas comme les tablettes de chocolat du distributeur automatique (2). Quand l'une est tirée, l'autre la remplace... N'y a-t-il pas dans la maison du Christ quantité de petites chapelles qui ne lui sont pas dédiées? Un poète n'est effectivement mort que quand ses vers sont oubliés.

Heredia l'avait dit sur la tombe de son maître : « La France vient de perdre le dernier de ses grands poètes. Nul ne relèvera le sceptre qu'il avait recueilli des mains défaillantes de Victor Hugo. »

Et certes, parmi les sincères poètes d'aujourd'hui,

jeunes pour le restant de ses jours. On peut désigner son successeur; mais cette désignation n'a d'autre valeur que celle d'un avis; elle peut être ratifiée ou annulée par le Congrès qui, en la matière, est souverain. En aucun cas la fonction n'est transmissible *par voie d'hérédité*. Le titulaire doit remplir certaines conditions. Naturellement, il doit avoir été vacciné. Il peut d'ailleurs avoir un casier judiciaire. Je passe sur quelques points de détail. La condition essentielle est la suivante : « Ne peut aspirer à la charge de grand poète national que celui qui n'exerce plus aucune influence sur les écrivains de son temps et qui a cessé d'être dans le train. » Cette prescription est très sage; et on aperçoit tout de suite les motifs qui l'ont inspirée. En effet, le poète en titre ne doit pas être discuté. Il ne peut régner qu'à condition de ne pas gouverner. Il n'agit pas, il plane. Ce sont, direz-vous, les invalides de la gloire. Qui ne serait fier de prendre là ses invalides?

Ne croyez pas, au surplus, qu'il s'agisse d'une sinécure. Loin de là. Le grand lama des poètes remplit d'abord le rôle de grand bénisseur. Parvenu au faite de la gloire, il salue toutes les gloires naissantes. Il est l'*hôte désigné* des Muses de province. Il doit à chaque débutant un encouragement de forme emphatique et variée. C'est dans cette partie de sa charge que Victor Hugo se montra tout à fait supérieur. Il suffit, pour un sonnet, d'un adjectif sur une carte; mais un volume vaut une lettre. Il faut encore se prêter aux *interviews*, décider dans les contestations, présider les *banquets et représenter vis-à-vis de l'étranger*. Cela demande, comme on le voit, une grande dépense d'activité : *il faut une vieille robuste*.

Moyennant ces fatigues librement acceptées, mais auxquelles il n'a plus le droit de se soustraire, le « poète en titre » voit chaque jour son nom imprimé avec accompagnement d'épithètes louangeuses. L'admiration pour sa personne et pour son caractère, autant que pour son œuvre est de devoir. Quiconque y manquerait se verrait immédiatement exclu du syndicat des poètes. Il est placé désormais en dehors et au-dessus des querelles. Il est celui qu'on oppose à tous les autres, afin de les rabaisser.

(1) Auguste Duhamel.

(2) René Ferrand.

en est-il un seul qui, par une forme irrésistible ou une pensée neuve, rallie vraiment tous les suffrages?

Le fait seul d'hésiter à cette demande et le désaccord régnant entre les opinions données y répondent.

D'ailleurs, Leconte de Lisle avait-il été si incontesté? Sa splendeur verbale, sa puissance évocatrice, son génie personnel avaient-ils trouvé partout la gloire et le respect requis? Sans répondre « que le successeur de Leconte de Lisle devra être un éléphant, un bœuf, ou même, faute d'iceux, un veau » (1) il est permis de croire que le Jupiter à monocle, comme on l'a appelé, était aussi bien l'objet de débinages jaloux que d'ardentes sympathies.

Il fut si peu grec, qu'en traduisant Homère et Théocrite il ne réussit qu'à leur donner un air étrangement barbare. S'il fut un prince des poètes, il dut ce prestige à des causes qui ne furent point toutes littéraires — la hauteur simple et dédaigneuse de son attitude, son isolement, et sa beauté de vieillard olympien. (2) Imaginez Victor Hugo sans l'exil ou Leconte de Lisle sans la retraite!

Pourquoi demander le respect aux jeunes? Nous *Le respect* savons tous, hélas! qu'on ne devient respectable qu'en vieillissant (3). Il faut n'être jamais sorti d'un café où se réunissent des littérateurs pour ignorer leur manière de traiter avec une égale rosserie les amis qui viennent de les quitter et les mânes de Victor Hugo (4). Depuis quelques années les jeunes placent si drôlement (5)

(1) Laurent Tailhade.

(2) Alfred Poizat.

(3) Paul Arène.

(4) Charles Quinel.

(5) Voici le candidat favori de M. Fr. Nohain :

M. Georges Leygues, ministre; si le gouvernement n'ajoute rien à son prestige en comptant parmi ses membres un poète, la gloire de notre chère poésie

leur admiration ou leur respect qu'il est très difficile de pressentir sur quel écrivain stérile ou nébuleux ils vont les reporter (1).

Car, quoiqu'en dise le comte L. de Larmandie, notre jeunesse ne sera pas toujours fidèle à l'appel de la vraie gloire.

A-t-on respecté Rabelais et Molière? Le respect des jeunes va-t-il à tout écrivain qui a le respect de l'art et sauvegarde sa pensée des bassesses du siècle, à ceux dont l'œuvre belle, haute et ingénieuse, est un exemple, un plaisir, une joie? (2) J'en doute, et me rallierais bien plutôt à cette réponse : « Si on m'avait demandé dans *l'amour* des jeunes..... (3) »

Les jeunes

Etre des jeunes indique moins ceux que l'on pare de cette couronne un peu illusoire, un âge déterminé, (mettons cinquante ans pour n'affliger personne!) qu'un désaccord irrémédiable entre eux et les écrivains bien pensants.... Villiers et Barbey, même morts, demeurent des jeunes (4).

C'est aux jeunes donc que Paul Verlaine doit sa nomination et plutôt à l'amour qu'au respect dont il est l'objet de leur part (5).

française ne peut que s'accroître si nous lui donnons un ministre pour représentant.

Dans ces conditions, j'estime qu'il y a tout avantage, principalement auprès des étrangers, à désigner M. Georges Leygues comme notre poète national. Qui, d'ailleurs, serait mieux assuré du respect des jeunes que Celui dont dépendent en suprême ressort les palmes académiques et les emplois de maître répétiteur?

(1) Jean Rameau.

(2) Henri de Régner.

(3) Gabriel Mourey.

(4) Pierre Quillard.

(5) Voici les chiffres :

PAUL VERLAINE, élu, 77 mentions.

José-Maria de Hérédia (38), Stéphane Mallarmé (36), Sully-Prudhomme (32), François Coppée (26), J. Richepin (21), Léon Dierx (15), Catulle Mendès (14), Henri de Régner (11), Frédéric Mistral (9), Silvestre (Armand) (6), Albert Samain (5), F. Vielé-Griffin (5), Jean Moréas (4), Emile Zola (4), Auguste Vacquerie (4), de Strada (4), Anatole France (4), Gabriel Vicaire (4).

Mais je trouve, dans cette manière d'attribuer et de *L'élection* répartir les suffrages, une fausse compréhension des choses et une immanquable inégalité : il a paru pratique et juste à la fois de compter les mentions plutôt que les suffrages absolus de telle sorte que chaque votant avait à sa disposition plusieurs voix à répartir entre ses auteurs favoris. C'est de l'adulation pour ne pas dire de l'adultération et je ne m'étonne pas qu'ainsi Verlaine ait remporté la palme. Il est évident que, comme chef d'école, comme porte-drapeau concrétisant en sa personne tous les jeunes hommes qui de près ou de loin suivent ses théories, il devait être cité dans chaque consultation. Il n'a guère obtenu d'absolus suffrages, et, ne fût-ce que pour le dénigrer, l'admirateur de chaque groupe et de chaque tendance devait mettre « le pauvre gueux » en opposition.

Voyez-vous donc Paul Verlaine poète lauréat de la France? Le voyez-vous succédant à Leconte de Lisle qui — je cite l'enquêteur — devait ce titre à son âge et à la dignité de son œuvre comme de sa vie. Qu'on (1) ne vienne pas dire : « La vie, quelles qu'aient pu être ses erreurs, doit bénéficier d'une mise hors de cause. — Quand cette vie privée, jusque dans ses erreurs, a été l'inspiratrice de poèmes sans rivaux, nous n'avons qu'à nous incliner profondément... en plaignant beaucoup l'auteur » Qu'on (2) n'affirme pas : « Verlaine a fait preuve de dignité dans sa vie. »

L'humilité douce et bonne du poète de *Sagesse* et de la *Bonne Chanson* est certes touchante. Mais à côté de ces fleurs champêtres que de plantes corruptrices et vénéneuses de serres chaudes ! Le manque de caractère du *Poor Lelian* et l'inégalité de son génie sont trop flagrants pour l'instaurer au faite de la poésie contemporaine (3). L'œuvre de ce cœur orageux a trop de ténèbres

(1) Henri de Braisne.

(2) Maurice Boukay.

(3) Jean Lorrain.

autour de ses éclairs. — Il est trop sale pour un fauteuil à l'académie (1). Qu'on lui donne le 4^{me}, ou plutôt, qu'il reste à son lit de Broussais. — Il est inacceptable aux bourgeois (2), les jeunes faux-col trouveront qu'il manque de tenue, les duchesses diront qu'il sent le tabac et l'absinthe : c'est un Villon. — Et le seul motif vraiment plausible de sa consécration serait celui-ci (3) : « Quel profil pour une médaille ! »

En vérité, les suffrages précis, nettement pour telle personnalité contre telle autre, sont rares. Les affections respectueuses des jeunes se partagent. Et s'ils aiment dans Verlaine la grâce attendrissante du cœur et les tendresses expansives, ils admirent dans Heredia la structure du vers et ses évocations.

Ils ne savent se décider. D'un côté, ils se disent gavés de produits coloniaux et parnasseutiques, de l'autre, ils demandent le drame mystérieux et terrible et la vision éblouissante du décor de la vie. Malgré eux ils voudraient rester fervents de paroles sonores et de vocables colorés ; mais ils se sentent entraînés aux prairies coutumières où broutent les moutons de Panurge de la dernière heure et s'ils demeurent en théorie fidèles à l'harmonieuse tradition des siècles de beauté, en pratique — artisans eux-mêmes — le vers libre plus facile et plus avenant les captive.

Dès lors, lûs aux formes nouvelles, qui s'adaptant chez les vrais manouvriers de cette esthétique à l'âme compliquée de notre génération, ne revêtent, chez les virtuoses de second plan, qu'une parure d'occasion et un attifement conventionnel.

Ainsi, les louis disparus avec Banville, Hugo et

(1) Franck Vincent.

(2) M. Jøsinski,

(3) Paul Lheureux.

Leconte de Lisle, il est resté quelque pièces de cent sous : Verlaine, Heredia, Mallarmé, en rapport d'isolement et de hauteur artistique avec le défunt, Sully-Prudhomme pour son exquise bonté — et au fond du sac se heurte toute la menue monnaie divisionnaire (1).

Aussi s'éparpillent les suffrages.

Tous les poètes sont égaux, s'ils sont vraiment poètes (2). Le plus souvent nommé sera celui qui a le plus de lecteurs.

Il est aussi des éliminations. Pas de trop âgés : il faudrait dans un temps bref pourvoir à leur remplacement, ce qui serait ennuyeux pour nous. Pas de trop jeunes, vous savez bien, ceux-là qui adjectivent les substantifs et qui substantivent les adjectifs, qui colorent les voyelles et vocalisent les couleurs... (3)

Les prochains bateaux seront-ils obligés de prendre la mer sans boussole? (4)

Car une consultation en vers (5) n'aura guère plus de chance, j'imagine, et pourtant oyez son tour exquis :

*« Toi qui soupes d'un rêve et d'une fleur déjeunes,
Toujours l'âme à la joie et la lèvres au cruchon,
Nul barde, dans la gloire et le respect des jeunes,
Ne s'élançe plus haut que toi, Raoul Ponchon! »*

Le poète sera-t-il celui capable d'obtenir à ses frères la soupe et le bœuf, le logis et le tabac, un théâtre et une maison d'édition? (6)

Non. — L'entente sera impossible.

(1) Louis Marsolleau.

(2) Léon Deschamps.

(3) M. Jasinski.

(4) Ch. Sanson.

(5) Ch. Frémine.

(6) Saint-Paul-Roux.

Que résulte-t-il, somme toute, de l'enquête ? Nous avons vu le scrutin sophistiqué qui a amené l'élection de Verlaine.

Ensuite, les voix se sont partagées. Chacun en a eu, personne n'a été content.

Nous devons remercier M. Docquois, sinon du résultat pratique qu'il a atteint, au moins du bel effort qu'il a provoqué, des nombreux poètes qu'il nous a fait connaître et des idées neuves et multiples qui furent émises.

Je ne pourrais conclure mieux que par cette citation — la dernière — d'Emile Goudeau :

« Je crois bien que la plupart des poètes, s'ils voulaient user de franchise, répondraient : « *Moi.* » Au fond, ils auraient raison ; l'individualisme exalté, *le personnalisme à outrance, ne sont-ils pas pour les poètes la seule raison d'exister ?* Seulement, alors, au lieu du « *Moi* » orgueilleux, il est préférable, par modestie diplomatique, de répondre : « *PERSONNE.* »

THOMAS BRAUN





LE CHANT DE HILDEBRAND

ÉTUDE COMPARATIVE

PARMI les chants relatifs aux anciens héros germaniques et que les siècles nous ont conservés, il n'y en a qu'un dont nous possédions le texte ancien-haut-allemand du VIII^e siècle : c'est le *Hildebrandslied*. Tous les autres chants qui se rapportent à l'ancienne poésie populaire germanique ne nous sont connus que dans la nouvelle forme que le XIII^e siècle leur a donnée. Le hasard, qui nous a conservé ce précieux document, nous permet de mettre en regard deux rédactions d'un même sujet, faites à cinq siècles d'intervalle, et de constater d'une manière frappante les transformations qu'a subies la poésie populaire pendant cette époque, tant au point de vue de la structure extérieure que de la conception poétique elle-même.

Le chant de Hildebrand célèbre un épisode du cycle héroïque de Théodoric, qui apparaît dans la légende sous le nom de Dietrich von Bern (Théodoric de Vérone).

Dietrich, pour échapper aux poursuites d'Odoacre, s'était réfugié à la cour d'Attila, accompagné de son fidèle serviteur Hildebrand, qui s'exile avec son maître, abandonnant dans sa patrie sa femme et son fils encore

enfant. Trente années se passent. Après la mort tragique du Burgonde et de Kriemhild, victimes de la ruse perfide des Huns (1), et après une victoire remportée sur Odoacre et son armée, Dietrich rentre à Vérone. Avec lui revient également Hildebrand. Arrivé sur la frontière de son pays, le vieux serviteur aperçoit un jeune héros qui, à la tête d'une vaillante troupe, s'oppose à son passage. C'est son fils Hadubrand qui a grandi sous les yeux de sa mère, a été initié au maniement des armes par de vieux guerriers qui étaient restés dans le pays et montre par son ardeur et son indomptable bravoure qu'il a du sang de héros dans les veines. Un combat est inévitable.

Ici commence le récit poétique : « J'ai entendu dire que Hildebrand et Hadubrand demandaient à combattre, le père et fils, en face des deux armées. » Ce début indique que le chant a été rédigé selon la tradition orale qui circulait dans le peuple. Les deux héros se revêtent de leurs armures, saisissent les épées et se préparent à la lutte. Hildebrand demande à son jeune adversaire qui il est et qui est son père parmi les héros du peuple. Et Hadubrand répond : « On m'a dit que mon père s'appelait Hildebrand. Fuyant la colère d'Odoacre, il abandonna sa femme et son jeune fils pour s'en aller du côté de l'Orient. Toujours à la tête de son armée, il ne cherchait qu'à combattre. Je ne crois pas qu'il soit encore en vie. » Alors Hildebrand lui offre des anneaux précieux qu'il avait reçus du roi des Huns. Mais Hadubrand lui réplique : « C'est avec l'épée que l'on reçoit les cadeaux. Tu me sembles trop rusé, vieux Hun ; tu veux me séduire par tes paroles et me percer de ta lance ; ce n'est qu'en trom-

(1) Ces faits supposent connus les événements rapportés par les Nibelungen et auxquels Dietrich a pris une part considérable.

pant que tu es devenu si vieux. Des navigateurs qui s'en allaient vers l'Occident, sur la mer Méditerranée, m'ont dit qu'il a péri dans la guerre : Hildebrand, le père de Hadubrand, est mort. »

A ces mots, Hildebrand ne contient plus la douleur que font naître en lui ses sentiments paternels méconnus. La tendresse du père lutte dans son âme avec l'honneur du héros, et il s'écrie : « Malheur, Dieu tout puissant ! la triste destinée s'accomplit ! J'ai vécu soixante étés et soixante hivers toujours marchant et combattant avec mon peuple. Devant aucune ville je n'ai pu trouver la mort ! Et aujourd'hui, mon propre enfant veut me faire mourir ; il me tuera ou c'est lui qui périra de ma main. » L'ardeur de son adversaire l'oblige à combattre. La lutte s'engage furieuse, retentissante, les lances se croisent, les boucliers s'entrechoquent.

Ici finit le poème qui nous reste donc à l'état de fragment. Nous n'apprenons pas l'issue du duel entre le père et le fils. Mais ce qui manque ici n'a nullement été perdu. Le sujet de ce chant épique a continué à vivre ; l'épisode de Hildebrand et de Hadubrand a été chanté et transmis par le peuple de génération en génération, sous forme de tradition orale ; durant cinq siècles encore, il a vécu sur les lèvres du peuple, exposé à des influences de diverse nature, subissant des altérations nombreuses, en harmonie avec les idées, les tendances, l'idéal de chaque époque, jusqu'au moment où il fut de nouveau mis par écrit vers la fin du XIII^e siècle. Cette seconde rédaction provient d'un poète populaire qui, tout naturellement, a célébré le sujet conformément au goût de son temps et lui a donné une forme en rapport avec les traditions poétiques de son époque.

Essayons de faire ressortir le contraste qui existe entre ces deux poèmes. La forme, aussi bien que le fond, présentent des différences très-caractéristiques qu'il sera

certes intéressant de constater, parce qu'elles sont de nature à jeter quelque lumière sur la transformation qu'a subie l'idéal poétique chez la nation germanique dans le cours de cinq siècles.

Un mot concernant la forme. Le rythme poétique de l'ancien chant du VIII^e siècle repose sur l'*allitération*, c'est-à-dire que, dans chaque vers, deux, trois ou même quatre mots ou syllabes, qu'il s'agit surtout d'accentuer, commencent par la même consonne. C'est la forme poétique commune à toute la poésie germanique primitive (1).

Au XIII^e, et dès le XII^e siècle déjà, l'allitération a fait place à la strophe de quatre vers à rimes plates, telle que nous la trouvons dans les grands poèmes de la période moyen-haut-allemande. Souvent même la rime apparaît dans la césure, au milieu du vers.

Le fragment du VIII^e siècle contient cinquante-six vers allitérés; le poème du XIII^e, vingt strophes à vers rimés. Quant au fond même de ce dernier, nous remarquons une altération profonde dans la conception du sujet et une disposition toute différente dans les éléments de l'épisode. Cette modification fondamentale a fait perdre au poème primitif ce qui constituait son vrai charme, la naïveté, la simplicité et surtout la force et l'élévation poétiques : ces précieuses qualités, que possède seul le vieux fragment, nous font regretter profondément que le chant ne nous ait pas été conservé en entier. Il est surtout regrettable que l'inestimable recueil, dans lequel Charlemagne, au dire d'Eginhard, avait rassemblé les trésors poétiques des tribus germa-

(1) Par exemple :

ferahes frôttôro — her frâgên gestuont
fôhêm wortum, wer sîn fater wari
fireo in folche... (Hildebrandslied, v. 7-9)
...deganô dechisto, uuti Deotrihhe darbâ gistôntun (v. 24)
...heuwun harmlicco hvittê scilti (ibid. v. 63).

niques, soit irrémédiablement perdu, et que le *Hildebrandslied* soit le seul échantillon qui nous permette d'apprécier cette vieille poésie populaire.

D'abord, dans l'ancien chant, le fils se fait connaître immédiatement. Hildebrand sait donc que l'adversaire qu'il a devant lui, c'est son propre fils; de là la douleur poignante qui étreint le cœur du vieux guerrier, lorsqu'il reconnaît la nécessité d'engager la lutte.

Dans le poème postérieur, l'action se passe tout autrement : Hildebrand s'adresse à Dietrich, son maître : « Voilà trente ans que je n'ai plus vu ma femme Ute, je veux retourner dans ma patrie. » — « Mais, lui répond Dietrich, vois-tu là-bas dans la bruyère, sur la frontière du pays de Vérone, ce jeune héros? il te donnera de la besogne. » Les adversaires s'approchent; des reproches plaisants sont échangés; un long dialogue s'engage dans lequel ils s'insultent et s'excitent mutuellement. Le combat, enfin, a lieu et se poursuit jusqu'à ce que Hildebrand terrasse son ennemi. En ce moment seulement il lui demande qui il est, quelle est sa famille et sa patrie; et l'autre répond docilement à toutes ses questions.

Il est certain que la situation est bien plus émouvante et plus tragique, lorsque le père sait d'avance, en même temps que le lecteur ou l'auditeur, que c'est son propre fils contre lequel il se voit obliger de lutter, lorsqu'il voit son propre fils se méfier de ses paroles, si sincères pourtant, et lui adresser des reproches immérités de ruse et de perfidie. L'action perd son principal intérêt, lorsqu'on est censé voir se battre deux héros qui n'ont de communs qu'une bravoure à toute épreuve et un souverain mépris de l'adversaire.

Avec cette altération du sujet, les motifs qui poussent les héros au combat changent également. Dans le poème du XIII^e siècle, c'est tout simplement la lutte d'un défenseur de la patrie contre un envahisseur; rien de

plus; sauf à constater plus tard la singularité d'une rencontre entre un père et son fils, qui ne se sont point reconnus. Dans le chant primitif, au contraire, c'est l'incrédulité native, la méfiance invincible chez Hadubrand, c'est la surexcitation des sentiments d'honneur chez Hildebrand, qui rendent la lutte inévitable.

Rien de plus naturel que cette méfiance chez un vrai héros germanique qui se repose uniquement en sa bravoure et la force de son bras. La situation devient pathétique, lorsque le fils reproche au vieux héros, qui se dit son père, d'être un Hun perfide qui ne cherche qu'à le séduire. Rien de plus émouvant que de voir l'honneur et l'héroïsme chez le père obligés d'étouffer toute sa tendresse et son affection paternelles. Ces moments dramatiques font absolument défaut au poème postérieur.

De ce que Hadubrand ne révèle point son identité dès le commencement, résulte aussi, dans l'œuvre du XIII^e siècle, ce dialogue prolongé tout plein de paroles de superbe forfanterie et d'audacieuse provocation. Hildebrand, avant même d'engager le combat, se vante fièrement de sa victoire. Le fils riposte sur le même ton, et la conversation se poursuit ainsi pendant quelque temps dans un langage rempli de reproches, d'insultes et de méprisantes plaisanteries.

« Je lui hacherai son bouclier vert, dit le vieux héros, cela ne lui fera pas de bien; je lui briserai la cuirasse d'un coup vigoureux, que sa mère en pleurera une année entière. » Pareille fanfaronnade est étrangère à la vraie poésie populaire; aussi n'en existe-il le moindre indice dans le poème primitif.

Un autre caractère que possède seule l'œuvre du XIII^e siècle : c'est l'abus des traits spirituels, de la plaisanterie, la recherche de l'effet dans les paroles et les situations. « Que cherches-tu, vieux, dans le pays de mes pères? s'écrie Hadubrand. Tu portes une cuirasse

étincelante, tout comme un fils de roi; tu m'éblouis. Tu ferais mieux de rester chez toi et de t'asseoir tranquille et à l'aise auprès du feu de ton foyer. » Pareil langage révèle bien le poète qui médite son sujet et qui en combine les éléments dans le dessein manifeste d'y ajouter de l'intérêt et en vue de produire le plus d'effet possible. Mais que nous sommes loin de cette poésie simple, parfois rude et sauvage, mais expressive, énergique, saisissante, de la Germanie primitive.

Quant à l'issue du combat entre le père et le fils, le poème du XIII^e siècle (1) nous apprend que Hadubrand, terrassé et désarmé par son adversaire, fait connaître son origine, son nom et celui de son père et de sa mère.

Hildebrand, à son tour, découvre son identité. Les deux héros se reconnaissent, s'embrassent et remercient Dieu d'avoir la vie sauve; ensuite, ils retournent ensemble auprès de Ute, la mère, qui leur apprête un excellent repas.

Celle-ci s'étonne un peu de voir l'étranger à la place d'honneur, lorsque Hadubrand lui annonce que c'est Hildebrand, son père. On fait quelques libations et Hildebrand se fait reconnaître par sa femme, en laissant tomber dans la coupe de celle-ci un anneau qu'elle lui avait donné autrefois.

Il est peu probable que telle ait été la véritable fin du duel entre le père et le fils, dans le chant primitif. Il semble plus conforme au caractère brusque de ces guerriers germaniques de terminer l'action d'une manière plus éclatante, plus héroïque. Il est à croire que le chant du VIII^e siècle montrait le vieux Hildebrand donnant le coup mortel à son vaillant fils, élevant ainsi jusqu'au plus haut point le tragique de la situation. Tel est, en effet, le dénouement que certains documents postérieurs ont adopté.

(1) Au moins tel que Kaspar von der Roen l'a mis par écrit dans le Heldenbüch, au XV^e siècle.

Enfin, dernière transformation du sujet, la rédaction plus récente cherche à donner à la lutte entre le père et le fils, le caractère d'une action complète par elle-même, la présente comme un tout, comme un fait séparé, indépendant; c'est un récit comprenant introduction et conclusion et sans nul rapport avec d'autres récits de même nature. L'ancien chant, par contre, se détache du fond d'un vaste cycle épique. On sent que ce n'est là qu'un détail, qu'un épisode choisi dans une succession d'exploits du même genre, qu'un fragment détaché de l'ensemble.

Ces altérations diverses, que le sujet poétique de Hildebrand et de Hadubrand a subies dans l'espace de cinq siècles, montrent qu'au XIII^e siècle nous sommes déjà à une époque où la poésie primitive, spontanée et naturelle, avec sa simplicité, sa force et son élévation, a fait place à la poésie personnelle et recherchée d'un poète de profession.

Ce n'est plus cette inspiration saine et forte; ce ne sont plus ces accents qui retentissent dans l'âme du peuple tout entier; ce n'est plus cette poésie produite par le génie créateur d'une race et appartenant au fond commun de toute la nation. L'individu a pris la place de la collectivité. Le poète a fait son apparition; il s'est emparé de la tradition, l'a façonnée d'une manière consciente et réfléchie, selon les goûts esthétiques et littéraires de son temps, sachant ce qu'il faisait, visant à un but bien déterminé.

A ce point de vue, la comparaison de ces deux versions d'un même sujet — l'unique exemple de ce genre que présente la littérature germanique — est du plus haut intérêt; c'est ici que nous pouvons le mieux nous rendre compte du développement et de la transformation de l'idéal poétique chez une nation.

Février 1895

FÉLIX WAGNER





PETITE CHRONIQUE

L'Académie pleure M. Camille Doucet. Il serait malaisé de dire ce qui valut à cet immortel l'habit vert à palmes. Des vieillards érudits interviewés à ce sujet, assurent qu'en des temps très anciens M. Camille Doucet se révéla auteur dramatique en des comédies dont les titres mêmes sont à peu près perdus. C'est à peine si un alexandrin génial l'illustra :

Considération! Considération!

Comme il était secrétaire perpétuel de l'Académie et frileux excessivement, il passait sa vieillesse à élaborer, au coin du feu, son discours annuel sur les récompenses académiques. Il y mettait, dit-on, quelque ingéniosité et excellait, selon les spécialistes du genre, à coller un mot spirituel, sur chacune des œuvres couronnées.



M. Oscar Wilde, esthète londonien et poète, déshonoré par une accusation infamante, a été mis, ces jours-ci, en état d'arrestation. En Angleterre et dans le monde artistique universel, l'émotion produite par cette chute lamentable, est énorme.



Propager la gloire de M. Stéphane Mallarmé est un délice toujours neuf, un devoir auquel nous ne manquons jamais. C'est pourquoi nous transcrivons pieusement ici ce *Petit air* (guerrier) que le Maître donna récemment à la *Revue blanche* :

Ce me va hormis l'y taire
Que je sente du foyer
Un pantalon militaire
A ma jambe rougeoyer.

L'invasion je la guette
Avec le vierge courroux
Tout juste de la bague
Au gant blanc des tourlourous.

Nue ou d'écorce tenace
Pas pour battre le Teuton
Mais comme une autre menace
A la fin que me veut-on

De trancher ras cette ortie
Folle de la sympathie.



Un article bibliographique où M. Valère Gille fut, dans la *Jeune Belgique* de février, très sévère aux œuvres récentes de M. Emile Verhaeren et aux tendances littérairement anarchistes qui s'y manifestent, a jeté la discorde, dit-on, parmi les collaborateurs de cette revue. Un groupe nombreux de dissidents, parmi lesquels MM. Eekhoud, Demolder, Severin, projette, paraît-il, la fondation d'une revue nouvelle : *Le Coq rouge*. Cette éventualité n'est pas faite assurément pour imposer à MM. Giraud, Gilkin et Gille la cessation des hostilités légitimes contre l'anarchie poétique : le numéro de mars de la *Jeune Belgique* en témoigne avec véhémence. La *Jeune Belgique* a fait une si belle et si féconde carrière littéraire, depuis quinze ans, que nous ne pouvons nous empêcher de déplorer les dissensions qui menacent de scinder irréparablement un groupe de vaillants artistes de lettres.



Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1 mars, un bel article de M. de Vogüé sur Canrobert : *Le dernier Maréchal*.



Le grand événement littéraire de la saison, c'est assurément l'apparition de *En Route*, le dernier roman de M. Joris-Karl Huysmans, et la conversion de son auteur. Le bruit courait depuis quelque temps que l'ancien fidèle des soirées de Médan, l'adepte convaincu du naturalisme littéraire, l'auteur raffiné de *A Rebours*, qui avait promené son inlassable curiosité dans les milieux les plus suspects, s'en revenait peu à peu vers la Foi. L'on avait raison : la conversion de M. Huysmans est un fait désormais avéré et son dernier livre, évidente autobiographie, en témoigne. Il raconte, en des pages souvent poignantes de sincérité, les batailles qui se livrent dans une âme pour la conquête

de la lumière. Il est, en même temps, un bel acte de courage et de fierté, qui honore grandement M. Huysmans : nous l'en félicitons de tout cœur. S'il se rencontre, dans *En Route*, quelques passages d'expression trop crue qui en interdisent la lecture à certaines catégories de personnes, le livre n'en constitue pas moins une œuvre de tout point remarquable, digne d'une étude approfondie que l'on ne peut tenter ici. Bornons-nous, pour l'instant, à le signaler à l'attention de nos lecteurs.



Le succès du Salon de la *Libre-Esthétique*, qui vient de se fermer, a été considérable. Il a affirmé, dit l'*Art moderne*, l'intensité du mouvement artistique créé en Belgique depuis quelques années et dont le résultat a été de faire de Bruxelles un véritable centre d'art international. Le gouvernement a acquis, parmi les œuvres exposées, le *Givre* de M. Emile Claus, *Juin* de M^{lle} Anna Boch et le *Canal en Hollande* de M. Guillaume Vogels.

M. D.



Du 18 au 27 mars charmant salonnet au Cercle Artistique.

M. Herman Richir, à côté de ses portraits dont l'éloge n'est plus à faire et parmi lesquels celui de M. G. de Laveleye remarqué déjà à l'exposition « Pour l'Art » de 1894, primait par son naturel, nous dévoilait une série d'exquis petits dessins à la sanguine d'une finesse de main et d'une gracilité absolument féminines.

Remarqué : un adorable croquis de minois pensionnaire et, parmi les pastels, « Le Modèle », tonalités chaudes sans la moindre lourdeur et jeu de lumière très réussi.

Les Velasquez, souvenir de Tra los Montes, semblent un peu refroidis par notre pauvre ciel de mars.

M. Emile Van Doren offrait un vrai régal d'idéalisme.

Sensations fortement essentielles et non moins bien rendues. Ses toiles empreintes d'une poésie profonde, prises sur le vif à travers les bruyères limbourgeoises et les dunes de Knocke, impressionnent dès la première vue.

Paysages pétillant de soleil ou soufflant un vent de bourrasque, couchers nébuleux et matinées marines.

Somme toute : exposition des plus intéressantes de cet hiver et où la quantité n'a nullement nui à la qualité.

Bruxelles, mars 95

G. M.



M. Joseph Ryelandt, notre consciencieux collaborateur musical, vient de réunir en un cahier, chez Breitkopf et Härtel à Leipzig, cinq gentils morceaux, cinq petites fantaisies sentimentales. Ce n'est pas précisément le recueil de menues pièces faciles que les éditeurs

réclament à cor et à cri aux quatre vents des cieux à tous les jeunes compositistes, mais ce n'est pas non plus d'une difficulté insurmontable. Nous regrettons que M. Ryelandt n'ait pas interverti l'ordre de ces morceaux : les deux premiers nous paraissent les mieux venus : cet *appassionato* d'une si belle coulée Schumannienne, et ce passage matinal qui fait penser à un radieux ange de lumière épandu à travers l'argent d'immenses plaines de brumes et de rosées, un admirable paysage belge. Le *Chant d'amour* et la *Désolation* m'ont paru plus des morceaux voulus et déclamés, donc *joués*, que réellement sentis, exprimés sous la poussée d'une émotion intérieure, tandis que je me représente fort bien le numéro un écrit au retour d'une promenade aurorale et printanière dans la lumière blanche, écrit comme une sorte d'aquarelle de mémoire par un artiste furieux d'avoir oublié de prendre son bloc et ses couleurs en sa promenade. Le *Caprice* n'est pas méchant, ce qui ne veut point dire qu'il ne soit pas joli ; c'est un bon enfant ingénu qui fera toujours son petit effet d'enfant bien né quand on le promènera dans le monde, tandis que le délicieux *matin*, lui, semble une fraîche pochade de Claus ; j'en suis décidément amoureux, j'y reviens sans cesse. Comme quoi l'on peut peindre des paysages par des sentiments, s'il est assuré que la musique n'exprime que les sentiments. Il est vrai que nous nous doutions depuis longtemps que le passage n'est qu'un état d'âme. Bravo pour M. Ryelandt, mais qu'une autre fois il place ses morceaux les mieux venus à la fin du cahier et non point au début. Je donnerais tout le travail des numéros 3 et 4 pour la jeunesse blanche du premier.



Les lecteurs du *Magasin Littéraire* connaissent-ils *L'album des Légendes*, devenu *le Livre des Légendes*, paraissant tous les mois par livraisons illustrées tirées en couleur ? Des frères des Gachons les meilleures images, de délicieuses *mamages* précieusement, subtilement nuancées ; et les gentils textes sont de tout les gentils écrivains jeunes. Ces petits fascicules *devraient être* entre les mains de tous les jeunes gens et jeunes filles de langue française, comme en Angleterre les albums de Walter Crane. D'exquises teintes pâles atténuées se pament et meurent sur d'exquis dessins virginaux. Ce ne sont que jeunes tailles flexibles, courbées sous les aubépins fleuris, princesses de rêves déchirant leur traîne aux églantiers poudreux de fleurs, et beaux pages élançés d'entre les lys, beaux pages « *tras printr'un inel* », comme dit excellemment le roumain (qui exprime par « filé à travers un anneau » l'absurde « fait au moule » français), ornements ingénieux à la recherche d'un style décoratif nouveau, affiquets jolis, bref de petits cahiers mignons qui aux périodes claironnant d'azur et de gueules des siècles de force et de grâce, eussent traîné dans toutes les corbeilles à ouvrages des belles dames qui brodaient dans leur tour en regardant passer les cavaliers bien assortis le long des charrières de Crève-cœur, ou sous les traversins de tous les jolis servants d'amour en mal de romance et de virelais passionnés. Alors... le siècle est celui du fer et du papier

mais les troubadours et les trouvères sont éternels, et les frères des Gachons ne seront pas les derniers, à Dieu ne plaise.



M. Alphonse Germain est un critique d'art comme il y en a peu. Il a des principes et se rend compte du *pourquoi*; mais il en exprime les *parce que* en une langue un peu abstraite. C'est son seul défaut, si ce n'est pas un mérite; car cela donne à ses livres la tournure précieuse et savante, aussi scientifique qu'autorisée d'un manuel de la renaissance bourré, Dieu-merci, d'autant d'idées que de néologismes. Ses deux petits livres gros d'enseignement, *Pur le beau* et *Notre Art de France* ramènent infaillibles et impeccables à la plus pure orthodoxie artistique. C'est ce que l'on a écrit de plus *catholique* et de mieux initié sur l'art depuis Violet-le-Duc, Charles Blanc et Peladan; ces précieux ouvrages si joliment édités par la librairie Girard devraient être entre toutes les mains, surtout en celles de ceux qui ont la bonne volonté de parler d'art religieux, d'art idéal, au milieu de la confusion et de l'anarchie réaliste d'aujourd'hui. M. Germain met de la clarté dans nos idées, donne une forme à nos confus sentiments et précise nos vœux incertains; on peut se fier à lui, on sent en lui un frère en l'admiration, un aîné en la compréhension, et surtout on le sent plein de bonne volonté apostolique; et voilà pourquoi je voudrais que ses livres fussent beaucoup lus. Il y a trop à y apprendre pour le laisser passer en silence. Ce sont des livres de précurseur; ils préparent chez nous le triomphe définitif de Burm Jones, de Walter Crane, de Grasset, de Carlos Schwabe, de Moreau, de Böcklin, de Stuck et de toute la merveilleuse école néo-idéaliste moderne, fondée simultanément en France, en Angleterre et en Allemagne par Puvis de Chavannes, Dante, Gabriel Rossetti et Arnold Böcklin. A mon goût je voudrais les livres de M. Germain compléter par de ces transpositions littéraires explicatives et découvreuses de fresques ou de tableaux qui *illustrent* une pensée, servent d'exemples et suppléent autant que possible parfois à un voyage, parfois à une visite impossible dans un musée étranger. Mais un technicien comme lui doit mépriser la description des œuvres d'art, et dédaigneusement l'abandonner aux poètes, aux Théophile Gautier, aux Saint Victor, aux Goncourt, aux Fromentin. Pour moi je la considère comme une seconde œuvre d'art, analogue à la gravure par exemple d'après un tableau, et j'aimerais cette parure aux théories un peu luisantes sous leur forme néologique, et mathématiquement nues de M. Alphonse Germain. Je conçois cependant que ce soit là le moindre de ses soucis; il est assez riche pour se passer de cela. Toutefois la science de l'art ne mériterait-elle pas de prêcher d'exemple et d'être elle aussi une œuvre d'art, et sembler traduit du grec d'Alexandrie ou de Ravenne, à moins que du latin de la première Renaissance ne suffise pas entièrement pour charmer. Déjà tel quel cependant cela intéresse plus que tout ce qui s'écrit aujourd'hui par la critique officielle dans les grandes revues.

W. R.



LES REVUES

La Nervie (mars) : Roland de Marès : *Le mangeur d'excréments* ; Joseph Desgenêts : *Adolphe Retté*.

La Jeune Belgique (mars) : Valère Gille : *Sonnets* ; Iwan Gilkin : *Deux livres belges*.

L'Ermitage (mars) : Fernand Weyl : *Damp* ; Adolph Retté : *Epigraphe* ; William Ritter : *Arnold Boecklin*.

La Plume (1-15 mars) : Louis de Saint-Jacques : *Stuart Merrill* ; Andriè Ibels : *Eucharis* ; (15-31 mars) : Paul Masson : *Regards littéraires d'un Yoghi* ; Charles Buet : *En route*.

Durendal (mars) : Thomas Braun : *Les mois* ; Henri Carton de Wiart : *Inondations* ; Pol Demade : *Léon Bloy le misérable*.

Pages d'Art et de Science (avril) : Parsifal : *Le style et la pensée* ; E. de Belfry : *La moralité de l'art*.

L'Hermine (mars) : F. M. Luzel : *Heine, Le pèlerinage de Keulaar* ; Jules Rouxel : *Quelques pensées incohérentes*.

Mercure de France (avril) : *Une enquête franco-allemande* ; Olivier Georges Destrée : *L'adoration des bergers* ; Albert Samain : *Retraite*.

La Revue Générale (avril) : Henry Bordeaux : *Un portrait de Renan* ; Eugène Gilbert : *Chronique littéraire*.

Stella (mars) : Henri Vandeputte : *L'escalier* ; José Hennebicq : *A la mémoire du Comte de Villiers de l'Isle Adam*.



LES LIVRES

Passé le Détroit, par GABRIEL MOUREY. Paris, Ollendorff.

Voici, sur l'Angleterre et surtout sur l'art d'outre-Manche, un des livres les plus curieux et les plus attachants qui aient été depuis longtemps écrits. Ce n'est pas un livre de voyage, et il peut être utile d'en informer ceux qui se plaisent à suivre dans tous les détails de leur itinéraire les banals touristes qui pullulent à cette heure. C'est un album de sensations délicates, raffinées, frissonnantes et profondes. Une observation aiguë et toujours en éveil caractérise les motifs londoniens et les impressions d'histoire qui ouvrent le livre : il y a là une série de tableaux exquis et quelques superbes eaux-fortes.

Mais la partie capitale du volume est consacrée à l'étude de l'art

préraphaélite. On sait que cette école, dont Ruskin fut le principal théoricien et dont le peintre-poète Dante-Gabriel Rossetti fut le magnifique inspirateur, est fort à la mode aujourd'hui. La révolution esthétique qu'elle provoqua en Angleterre fut longtemps méconnue et bafouée, aujourd'hui on l'acclame, et les grands artistes qui en furent les promoteurs, Holman Hunt et Ford Madox Brown, Millais et Arthur Hughes, William Morris et Walter Crane, Rossetti et Burne-Jones, tous, les morts et les vivants, sont en pleine possession de la gloire.

La critique s'est occupée copieusement de leurs œuvres, ces derniers temps : livres et articles foisonnent tant et si bien que l'admiration menace de s'enbourgeoiser quelque peu.

Les pages que leur consacre M. Gabriel Mourey sont parmi les plus belles qu'ils aient inspirées, et ce m'est un regret de n'en pouvoir citer ici quelqu'une, parmi celles où il célèbre harmonieusement le génie de Rossetti et de ses disciples. Une étude sur le célèbre poète Swinburne ferme ce livre que liront avec joie tous ceux qui recherchent les précieuses émotions d'art.

M. D.

Amours antiques, par le comte ALBERT DU BOIS. Paris, Dentu.

Je serais tenté de quereller M. du Bois au sujet d'une profession de foi quelque peu païenne qui éclate, sans opportunité, dans la préface de son roman. Proclamer que le Christianisme a nui au culte de la Beauté est un paradoxe légèrement défraîchi depuis les romantiques; il faut laisser cela à Théophile Gautier. Si je ne querelle pas l'auteur, c'est parce que, dans son affectation, je crois entrevoir une sorte de malencontreux dandysme qui se plaît à choquer.

Le sujet est très simple : Glaucos, polémarque macédonien, un des plus redoutables ennemis d'Athènes, aime la jeune Thèa, fille de l'eupatride Aklaiôn, et la vierge adore Glaucos d'un amour condamné par toutes les lois de sa patrie. Aklaiôn force sa fille à épouser un vieillard riche, l'aréopagite Posidios, et, le soir même des noces, Thèa fuit en compagnie de Glaucos. Tous deux quittent le sol hostile de la Grèce. Mais leur bonheur est bref : envoyé par Philippe de Macédoine, son souverain, à Athènes, pour y négocier la paix, Glaucos s'en va, sachant bien que sa tête est mise à prix là-bas et qu'il se voue à la mort. Au moment du supplice, Thèa, qui l'a suivi, paraît, et les amants meurent ensemble, crucifiés sur la même croix.

Le drame d'amour, on le voit, n'est guère compliqué et ce n'est pas de ce côté qu'il y eut, chez l'auteur, grande dépense d'imagination. Mais ce livre vaut par la belle évocation d'Athènes qu'y a tentée M. du Bois. Il n'y étale point l'érudition minutieuse que Flaubert déploya dans *Salammbô*, et ceci n'est pas un reproche, car il se serait trouvé, sans aucun doute, des archéologues hargneux pour le chicaner sur maint détail.

Amours antiques est d'une belle ordonnance simple et se meut dans une lumière inaltérablement limpide, tout y est harmonieux et noble, même les cris de la passion. La phrase ample et sonore, qu'anime un beau lyrisme, révèle un artiste.

M. D.

A travers dix années — 1835-1894. *Etudes politiques. Etudes sociales. — Mélanges historiques et littéraires*, par CHARLES WOESTE, Ministre d'Etat, Membre de la Chambre des Représentants. — 2 vol. — Société belge de Librairie : Bruxelles. 1895.

Si vous le voulez bien, nous parlerons ici seulement du tome II de l'important ouvrage qu'est *A travers dix ans*. Aussi bien, les *Etudes politiques*, que renferme le tome I, ont, au moment de leur apparition première, soulevé trop de tempêtes et provoqué trop de polémiques pour que nous nous rendions coupables, pour une si minime part que ce puisse être, de souffler sur les brandons fumants. Après tout, le tome II, *les mélanges historiques et littéraires* ne constituent-ils pas une partie étonnante et remarquable de la nouvelle publication de l'éminent écrivain Confesserions-nous l'admiration que nous inspire cet homme d'Etat, ce dirigeant d'un important groupe parlementaire, ce juriconsulte éminent, qui trouve le loisir de retracer la silhouette d'hommes politiques, tels que Jacobs et Pirmez, au lendemain même de leur mort, qui dès leur apparition a analysé *l'Allemagne au Moyen-Age* du grand historien Janssen, les *Mémoires de Talleyrand*, *Le centenaire de la Révolution*, les *Cent ans de République aux Etats-Unis*, tous les ouvrages qui marquent dans le mouvement intellectuel, et en quelques pages d'une incomparable synthèse, résume ces importants travaux et les juge avec une sûreté et une critique merveilleuses, le tout d'une plume simple, correcte et élégante. Nous connaissons quelques uns des ouvrages analysés par l'éminent publiciste et nous nous souvenons de la précision et de la netteté avec laquelle il en rend compte ; c'est avec une satisfaction réelle qu'on y retrouve en raccourci tous les éléments essentiels de l'original et il semble que la lecture de ces mélanges littéraires puisse dispenser d'un immense labeur.

A ce seul titre, l'ouvrage de M. Woeste doit attirer l'attention ; pour le surplus, nous appartient-il d'en faire la critique ?

M. H.

Le Plan social de Gand, par LOUIS VARLEZ, Avocat près la Cour d'Appel de Gand. A. De Brabandere, Gand 1875.

Nous entendions dire récemment que la statistique, science belge, inventée par Dufief — croyons-nous — n'était nulle part restée plus arriérée qu'en Belgique. Et pourtant, ce que les institutions officielles disposant de multiples rouages n'ont pas réalisé, M. Varlez, l'a entrepris avec une initiative et une ténacité dignes de tous éloges.

Dans notre pays industriel, Gand est incontestablement une agglomération type, dont l'étude présente le plus haut intérêt ; c'est le champ de travail auquel M. Varlez s'est consacré, et la brochure qu'il publie aujourd'hui est le résumé remarquable d'un rapport présenté l'an dernier au Congrès international de Démographie et d'Hygiène de Buda-Pesth, sur la situation de la population industrielle de notre ville.

Le travail, très consciencieux et enrichi de nombreux tableaux synoptiques, repose en général sur des données positives, à l'abri de toute discussion. Si, par endroits, la précision n'est pas absolue, cela est uniquement imputable à l'insuffisance nécessaire de l'initiative privée.

Après avoir exposé la situation générale de la population ouvrière,

l'auteur examine, entre autres points, les questions si intéressantes de la proportion entre la grande, la moyenne et la petite industrie, du domicile ouvrier, de l'emploi des femmes, de l'âge des travailleurs, de la natalité, de la nuptialité et de la mortalité dans la classe industrielle.

M. Varlez poursuit l'étude démographique de notre ville; sous peu il fera paraître la seconde partie du *Plan social*. Il s'y occupera des syndicats ouvriers et patronaux, des sociétés de secours mutuels et des principales institutions sociales de Gand.

Disons aussi un mot d'un autre travail, publié récemment par le même auteur, : *L'école libérale et l'école réaliste* — Lamertin, Bruxelles 1895. — (Extrait de la *Revue universitaire*.)

Heureux, ceux qui à l'heure actuelle ont encore des convictions économiques! M. Varlez est de ceux-là; adepte de l'école fondée par Schmoller et que les Allemands appellent l'école réaliste, il place son idéal dans la concentration de toute activité entre les mains de l'État, et il trouve, dans le développement du fonctionnarisme, dans les manifestations actuelles de l'industrialisme gouvernemental: chemins de fer, charbonnages, brasseries, distilleries etc, des gages du triomphe final de sa foi économique. En somme on ne peut dénier tout vice à la théorie libérale et le vieil empirisme économique a bien peu de chances de reprendre vigueur, mais, prétexte ou raison, le fonctionnarisme universel de M. Varlez ne nous plaît guère.

Dans l'anarchie actuelle des idées, l'auteur a l'immense supériorité d'être un convaincu et un consciencieux. Si nous répugnons à concevoir son idéal, nous nous plaignons à rendre hommage au talent et au travail que les deux études de M. Varlez ne nous ont personnellement pas révélés, mais qu'elles ont affirmés une fois de plus.

M. H.

Les disciples à Saïs et les fragments de Novalis, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction, par MAURICE MAETERLINCK, Bruxelles, Lacmblez. 1895.

M. Maurice Maeterlinck, que l'originalité de l'art qu'il pratique et le talent dont il fait preuve, mettent au premier rang des littérateurs récemment célèbres, vient de faire paraître un nouveau livre.

L'Ornement des noces spirituelles de Ruysbroeck l'admirable, déjà traduit du flamand par le même auteur, établit combien le frappent certains ouvrages étonnants, d'auteurs aujourd'hui peu connus, qui à côté de sentiments et d'idées qui ne sont plus les nôtres, nous donnent le frisson de l'au-delà et nous préoccupent d'éternels problèmes de la nature humaine qu'ils n'ont, pas plus que nous, pu résoudre.

Aujourd'hui M. Maeterlinck nous traduit, avec ce souci de l'idée adéquate aux mots, qu'on lui connaît, *Les disciples à Saïs* et une série de fragments, dus à Frédéric von Hardenberg, né en 1772, en littérature « Novalis », mort à Dresde en 1801.

Œuvres mystérieuses, pleines d'hypothèses et d'incertitudes, faites pour charmer le poète, qui sait trouver dans des insinuations perpétuelles d'au-delà des frissons nouveaux, faites pour intéresser tous ceux que la littérature troublante de la fin du XVII^e siècle et d'a présent,

préoccupent. Documents à l'usage d'un petit nombre, le nouvel ouvrage de M. Maeterlinck réalise peut-être une des maximes des fragments traduits : « Chaque œuvre d'art a un idéal à priori; une nécessité en soi d'être là ».

M.

Prochainement :

Par les chemins, par PAUL ARDEN; Lacomblez. Bruxelles : 1895.





LES PARTICULARISMES NATIONAUX



OSTENDE-DOUVRES, traversée en trois heures et demie, trois services par jour ;

Londres-Vienne, vingt-neuf heures.

Berlin-Bruxelles, treize heures.

L'Amérique n'est plus distante de nous que de six ou sept fois vingt-quatre heures et la reporteresse Miss Bly réalise le tour du monde en soixante jours.

L'Union postale universelle assure, moyennant dix ou vingt-cinq centimes, les relations écrites entre les extrémités du monde civilisé. Le télégraphe, le téléphone suppriment toutes les distances pour l'échange de la pensée et la presse, sous ses formes multiples de journaux quotidiens, hebdomadaires ou mensuels, de revues et de magazines, rapporte rapidement jusque dans le dernier des bourgs pourris tous les événements marquants dans les domaines de la politique ou de la pensée.

La connaissance de trois ou quatre langues permet de s'assimiler tout ce qui se débite d'intellectualité dans l'univers civilisé.

Les modes de Paris ou de Londres règnent partout : l'Anglais revêt le *smoking* sous toutes les latitudes pour le *five o' clock*, et le colon brésilien de Rio-Janeiro ou de Bahia coiffe héroïquement, sous son climat équatorial, le cylindre noir du dernier bateau... des *Chargeurs réunis*,

tandis que la créole transforme ses toilettes d'après les renseignements de la *Mode illustrée*.

Dans ce chassé-croisé, sans cesse grandissant, des rapports internationaux, dans cet échange continu de relations, dans cette convergence toujours plus absorbante de toutes les activités vers les grandes capitales du monde, Londres, Paris, New-York, ne semble-t-il pas que le cosmopolitisme de notre époque doive s'accroître de jour en jour, que, sous son influence niveleuse, les nationalités doivent disparaître et, à plus forte raison, les particularismes provinciaux et régionaux?

Voyez ; des peuples restés pendant des siècles réfractaires à la centralisation, divisés en unités infimes, pénétrés du plus étroit particularisme, se sont unifiés à notre époque ; tel a été le cas pour l'Allemagne et l'Italie. Bavares, Hanovriens, citoyens des Villes libres ou Saxons, Napolitains, Italiens, Piémontais ou habitants des duchés de Parme ou de Modène ont fait assez bon marché de leur petite patrie spéciale et s'accoutument fort bien de leur nouvelle grande patrie, qui les prépare à la fusion définitive de la Confédération Européenne.

Et cependant, chose étrange, par un phénomène inverse, des mouvements particularistes se manifestent de toutes parts ; en Bohême, ce sont les Tchèques, en Transleithanie, les Roumains fatigués de l'oppression magyare ; en Scandinavie, c'est le peuple norvégien ; ailleurs, c'est l'Irlande, ce sont les Boers de l'Afrique Australe, les Irrédentistes, les Danois du Slesvig, les Provençaux, les Bretons, les Flamands. Nous en omettons beaucoup dans cette énumération déjà longue, mais c'en est assez pour démontrer la vivacité extraordinaire de l'esprit de nationalité à une époque d'apparent cosmopolitisme.

Sans doute, les divers mouvements d'opinion que nous venons de rappeler tendent à des buts très divers ; les uns réclament une indépendance politique complète, d'autres demandent une part d'autonomie, d'autres encore le respect

de coutumes locales ou la restauration des droits d'une langue; d'autres enfin se réduisent aux proportions d'une manifestation purement littéraire. Tous ont une caractéristique commune : ils se fondent sur les races ou ce que l'on est convenu d'appeler ainsi aujourd'hui; la plupart y joignent des revendications qu'on nous permettra d'appeler linguistiques; à quelques-uns s'ajoute un caractère religieux. A un point de vue différent, les uns relèvent de la politique internationale : tels les mouvements tchèque, irrédentiste ou croate; tel le mouvement magyare qui, en 1867, aboutit à scinder en quelque sorte la monarchie autrichienne; ceux-là ne tendent à rien moins qu'à compromettre l'équilibre européen; d'autres particularismes, comme la cause irlandaise, relèvent du droit public interne; il en est enfin qui n'émettent que des prétentions que nous appellerions d'ordre administratif, tandis que les Provençaux et les Bretons se déclarent satisfaits s'ils peuvent faire survivre leurs dialectes ou leur langue dans des productions littéraires.

Nous distinguons donc à notre époque deux tendances contradictoires : d'une part la multiplication des relations internationales, un certain cosmopolitisme superficiel, résultat de cet échange plus fréquent des idées, de ces relations plus suivies entre les antipodes des mondes géographique, industriel, scientifique, artistique ou intellectuel; d'autre part l'apparition de nationalités nouvelles, l'éveil de civilisations, de mœurs, de langues demeurées depuis longtemps en léthargie, au point qu'on en avait perdu le souvenir.

Découvrir la source du cosmopolitisme est chose aisée : nous l'avons nommée implicitement; elle réside dans la multiplication des moyens matériels de communication, dans l'invention des chemins de fer, des bateaux à vapeur, des télégraphes, des téléphones, dans l'organisation des

services postaux, dans la faveur dont a joui le libre-échange. Les modes parisiennes, l'émigration et la colonisation anglaises et allemandes en ont été de puissants facteurs.

Le ferment qui a fait se manifester dans ces derniers temps le particularisme n'est peut-être pas aussi aisé à déterminer. Nous l'attribuerions volontiers à l'esprit démocratique, cette dominante de notre époque; nous y voyons, dans certains cas, une réaction contre l'absolutisme et la centralisation toujours grandissants des trois derniers siècles; dans d'autres cas, c'est l'éveil de la conscience de la souveraineté chez les peuples, l'éveil de la conscience d'une existence propre, du respect dû à des mœurs, à des lois, à une langue personnelles; nous y percevons une volonté naissante de voir toutes ces choses chères respectées par l'Etat, trop longtemps répété dieu. Dorénavant l'Etat devra s'accommoder de ces particularismes, abandonner quelque chose de son ingérence à des pouvoirs moindres ou, s'il ne le peut, il disparaîtra pour faire place à d'autres groupements de peuples, moins rapprochés peut-être de l'utopie de l'équilibre européen et des autres rêves diplomatiques, mais plus conformes aux aspirations des populations.

Et les grandes inventions de ce siècle, les chemins de fer, les postes, les télégraphes, l'outillage mécanique, l'application de la vapeur à l'industrie, quelque paradoxal que cela puisse paraître, ont bien plus contribué à produire le particularisme, à réveiller l'esprit de nationalité qu'à favoriser le cosmopolitisme. Toutes ces inventions, comme aussi, pour l'ordre économique, le libre-échange, ont, dans une mesure inouïe, développé la richesse publique, augmenté le bien-être de chacun, relevé ce que les Anglais appellent le *standard of life*, « l'étalon de vie ». Tant que l'homme mène une existence de misère, son seul souci est de s'assurer le pain du lendemain, la subsistance, le logement, le vêtement de lui-même et des siens. Ne lui demandez aucune attention pour les objets d'ordre plus élevé : un peu

de religion, trop souvent matérielle, est tout ce qui peut occuper son esprit : l'art, la science, la politique, en un mot, tout ce qui requiert une parcelle d'intellectualité, sont pour lui choses de luxe, dont l'âpreté de l'existence ne lui laisse pas le loisir de s'occuper. Dans ces périodes de gêne, quelques individualités seules trouvent le temps de s'élever au-dessus du terre-à-terre du pot-au-feu familial.

Aujourd'hui la prospérité matérielle est remontée à un de ses plus hauts périodes, et graduellement, avec l'élévation du niveau de richesse, s'est développé le souci des choses de l'intelligence. Il y a cent ans une élite bourgeoise seule s'occupait des questions de politique et de gouvernement; le bien-être croissant, la petite bourgeoisie a revendiqué une part dans la conduite des Etats. Et tel est bien le caractère du mouvement révolutionnaire de 1830, national, mais bourgeois cependant, bourgeois en France où il amena la bourgeoisie Monarchie de Juillet; bourgeois dans toute l'Europe où il s'efforça d'établir le régime représentatif censitaire. La richesse publique continue à croître et les masses populaires s'agitent en 1848, puis le suffrage universel commence à s'introduire. Voilà pour l'ordre politique seulement. Mais le développement est parallèle dans tous les ordres intellectuels. Le livre, le journal cessent graduellement d'être des objets de luxe; les éditions populaires se multiplient; la presse quotidienne à cinq ou deux centimes se répand : tout cela est devenu pour les masses populaires un objet de nécessité, par suite du développement parallèle de la richesse et des besoins. Et ce peuple, qui aujourd'hui ne fait plus seulement que peiner, boire, manger, dormir et se multiplier, ce peuple qui s'éveille à la pensée, veut qu'on lui parle dans sa langue, qu'on comprenne ses mœurs, qu'on respecte ses traditions. S'il désire communiquer sa pensée, c'est sa langue encore qu'il emploiera, parce que seule elle lui

permet d'exprimer intégralement ses idées. Tout ce qui est étranger, il le rejette; d'instinct, il comprend que son développement n'est possible qu'en tenant compte de ses qualités propres. Et si graduellement il prend une part plus notable dans l'exercice du pouvoir, il imprime à la machine gouvernementale un caractère plus national, plus particulariste. Ce particularisme sera peut-être moins borné que celui des démocraties du Moyen-Age où les communes combattaient les communes rivales : cela tient à ce que la question des distances a été supprimée, à ce que l'intérêt est moins étroitement local; mais toujours subsiste, intégral, parce qu'il est indépendant du progrès matériel, le particularisme de race, de mœurs, d'histoire, de langue, et d'autant plus puissant que, la richesse publique aidant, le développement intellectuel pénètre dans les couches plus intimes de la nation.

Le manifeste flamand, adressé par l'abbé Lemire à ses électeurs du canton d'Hazebrouck, en juillet 1893, est un de ces faits minuscules qui mettent en lumière l'intime liaison qui existe entre l'avènement des masses populaires à la vie politique, la saine et chrétienne démocratie et le renouveau de langues que l'on croyait à la veille de disparaître, car on a tout fait pour en amener là le flamand dans le Nord de la France.

Qui a pu douter un instant, qu'à la suite de l'extension du suffrage en Belgique, la langue flamande ne résonnerait, pour la première fois après soixante-quatre ans, dans l'enceinte de notre Parlement? Nous n'apprécions pas le fait en ce moment, nous y reviendrons plus tard, mais nous le constatons. L'individu, s'il ne veut se trouver dans un état manifeste d'infériorité vis-à-vis de ses adversaires, doit pouvoir se servir, pour la discussion, de la langue dans laquelle naît sa pensée.

Tandis que le cosmopolitisme est d'ordre purement matériel, n'a de prise que sur l'élite qui profite plus

immédiatement du progrès des relations internationales, et ne peut avoir qu'à la longue une certaine influence sur les esprits et sur les mœurs de la masse, que partant il est purement superficiel, le courant particulariste, au contraire, est profond et durable; il prend sa source au plus intime du cœur de l'homme et des peuples; il tient à tout ce que nous avons de plus cher, notre religion, notre patrie, avec son passé, ses usages, sa langue, notre famille avec ses souvenirs, ses traditions; il se lie même étroitement à l'intérêt, à la prospérité matérielle : le cosmopolitisme, la centralisation pourront modifier le particularisme, mais l'entamer, non.

Une objection en faveur du progrès du cosmopolitisme semble pouvoir se tirer de l'unification encore récente de l'Italie et de l'Allemagne. Il serait aisé de révoquer en doute la stabilité de ces aggrégations; nous préférons y puiser un argument en faveur de notre thèse, y voir une manifestation de l'esprit démocratique contemporain, représenter comment des peuples de même langue, de même origine, de même nationalité, séparés par l'arbitraire des Congrès et des Traités, au mépris de toutes leurs aspirations naturelles et pour le plus grand avantage de quelques dynasties dont toute la force résidait dans la faiblesse de ces chaos, ont repris finalement conscience de leurs intérêts et, avec elle, la volonté de vivre pour eux-mêmes et par eux-mêmes, de se grouper, soit sous la forme monarchique pure, en attendant la république, soit sous la forme fédérative, pour ne plus être le traditionnel appoint de tous les remaniements de la carte européenne. Ici encore nous retrouvons le particularisme, mais un particularisme préventif de l'absorption imminente, du déchirement irrévocable.

Voilà comment les événements de 1848 sont une autre démonstration du caractère démocratique que nous avons assigné au principe des nationalités. Cette époque

d'expansion libérale, qui vit le grand soulèvement des Hongrois, fut marquée aussi par la première proclamation, éphémère d'ailleurs, de l'Empire allemand et par la première coalition de l'Italie contre l'étranger : trois manifestations avortées de ce qui devait aboutir, vingt ans plus tard, à la création de l'Etat hongrois, de l'Empire des Hohenzollern et de l'Unité italienne.

Ce sont d'ailleurs les soixante-dix dernières années de démocratie qui ont établi le groupement quasi rationnel des Etats européens. Le publiciste russe Novicof a dit que toutes les guerres européennes de ce siècle, sauf celle de Crimée, avaient été des guerres de nationalités. Cette affirmation est sans aucun doute empreinte d'exagération, mais, sans parler des révolutions grecque et belge en 1830, du soulèvement de la Pologne à la même date, les deux guerres du Danemark, la campagne Austro-Prussienne terminée par Sadowa et la guerre Franco-Allemande, ont constitué le nouvel Empire germanique; Solférimo, Mentana et la prise de Rome, rappellent la genèse du Royaume d'Italie; la paix de San-Stéfano et le traité de Berlin ont consacré l'existence de la Roumanie, de la Serbie et de la Bulgarie. Chacune de ces guerres, en un mot, a eu pour résultat la proclamation de quelques nationalités préexistantes.

C'est par la même paix de San-Stéfano que la théorie des nationalités a fait son apparition officielle dans le Droit des Gens. Le traité portait à son article 4 :

« Les limites définitives de la Principauté de Bulgarie seront déterminées par une commission... qui tiendra compte de la nationalité à laquelle appartiendront en majorité les habitants des frontières. »

Pendant des siècles, la France avait défendu la théorie contre nature des frontières naturelles.

Comme on le sait, la théorie des frontières naturelles consiste à vouloir faire coïncider les limites des Etats avec des accidents géographiques, tels que mers,

lacs, fleuves ou montagnes. Au point de vue militaire, stratégiquement, la théorie est exacte et se trouve d'application rationnelle dans les Etats fondés par la politique et la conquête, mais au point de vue expérimental et, dirions-nous, logique, elle est radicalement fausse.

Logiquement, du moins en ce qui concerne les fleuves, les lacs et les mers, ces accidents géographiques, loin de constituer une entrave à l'expansion d'une race ou d'une nationalité, sont encore aujourd'hui, mais ont été bien davantage aux époques antérieures, des moyens de communication. Et passez à l'observation, vous constaterez que le Pas-de-Calais n'a pas empêché l'Angleterre de devenir le Royaume de Guillaume-le-Conquérant, que la Méditerranée a été un perpétuel chemin de conquêtes, depuis la colonisation phénicienne, carthaginoise et grecque, jusqu'à celle de l'Algérie, en passant par les Croisades et l'établissement des Normands en Sicile et des Vénitiens dans toute la Méditerranée orientale. Les exemples se pressent en foule et le fait est tangible. Et les fleuves? Le Rhin est allemand sur ses deux rives; la Vistule est polonaise. Il n'est pas un fleuve d'importance qui serve de limite à une race, à une nationalité, ou même à un état fondé sur la race ou la nationalité.

Les montagnes du moins, serait-on tenté de dire, constituent des murailles suffisantes pour arrêter l'expansion des races. Cela paraît logique, mais expérimentalement cela est inexact : les Italiens sont établis sur les deux versants des Alpes, en Italie, en Suisse et en France; les Espagnols, ou mieux les Provençaux, non plus que les Basques, ne sont pas séparés par les Pyrénées; les Roumains habitent des deux côtés des Alpes Transylvaines; les Slaves des deux côtés des Carpathes.

Le système des frontières naturelles est artificiel et faux

La France l'abandonna après 1815, pour adopter d'abord le principe de la légitimité et, plus tard, celui des

nationalités. Ce fut une habileté de s'emparer de cette dernière théorie, qui finit par triompher dans la diplomatie et qui permit à la France d'intervenir dans les affaires européennes en s'opposant au nom des principes libéraux et démocratiques aux menées des autres puissances qui puisaient, elles, le prétexte de leurs coups de force dans le maintien de l'équilibre européen.



Dans son ensemble, le groupement des peuples européens est actuellement assez conforme au principe des nationalités.

Sans doute, il n'y a plus en Europe de races pures : le remous des invasions les a triturées profondément : les Anglais ne sont pas plus germains que les Français, les Roumains, les Piémontais ou les Roumains mêmes ne sont latins. L'élément dominant dans la langue semble le seul criterium des actuelles classifications de race. Mais si les races n'existent plus à proprement parler, les nationalités se sont formées, les patries existent avec des caractères assez nettement déterminés et dont la conscience d'exister est un des principaux. Ces groupements de peuples en nationalités ne sont pas toujours conformes à ce qui subsiste de vestiges des races dans la langue : d'ailleurs leur vraie raison d'être, digne de tout respect, réside dans les aspirations des masses et des individus.

Trois groupes ethniques se partagent presque toute l'étendue de l'Europe. La race latine, la race germanique, la race slave. A côté de celles-là, se placent, en rang très secondaire, les Magyars, les Finnois et les Turcs étroitement apparentés, et les Basques établis au fond du golfe de Gascogne.

Le *groupe latin* comprend l'Italie, l'Espagne, le Portugal, pays en décadence, ou subissant du moins

une éclipse momentanée, la France, la Roumanie, une portion de la Belgique et de la Suisse, enfin deux tronçons en Autriche.

Entre le colosse latin et le géant slave est limité le *tronc germanique*. Il comprend l'Allemagne, la Hollande, les régions flamandes de la Belgique, une partie notable de la Suisse, enfin quelques millions d'Austro-Hongrois; on peut y rattacher les Scandinaves et les Anglo-Saxons. C'est lui qui, à l'heure actuelle, est doué de la plus grande force d'expansion et jouit, dans son ensemble, de la plus intense prospérité.

Pour donner un aperçu de son étonnante vitalité, rappelons brièvement l'énorme émigration allemande vers les pays d'outre-mer et, en Europe, les empiètements germaniques du côté des races latines; la conquête et l'invasion subséquente de l'Alsace-Lorraine, le courant d'émigration des Flamands vers la France, l'envahissement de tout l'Ouest de notre continent par les Allemands.

Du côté de l'Est, vers les Slaves, semblable expansion; rappelons que la Prusse, Slave à l'origine, a quasi changé de race sous l'infiltration allemande; que par politique le même mouvement se poursuit vis-à-vis des provinces polonaises annexées; qu'en Autriche, jusqu'il y a trente ans, l'élément allemand dominait toute la monarchie, qu'il était en voie de transformer la Hongrie, la Bohême et la Croatie. De ce côté cependant, il y a recul à l'heure actuelle.

La *race slave* comprend la Russie, qui en est la tête, la Bulgarie, la Serbie, une notable portion de la Turquie d'Europe, et également deux groupes en Autriche. D'après certaines autorités, c'est à tort que l'on rangerait les Russes parmi les populations slaves. La grande majorité des habitants de l'empire russe, ceux mêmes qualifiés slaves, appartiendraient originairement au petit groupe finnois et auraient adopté la langue slave sous la poussée des populations de cette dernière race.

Mais il importe de ne pas perdre de vue ce que nous avons dit de l'extrême trituration des populations européennes. L'élément dominant dans la langue nous paraît le seul critérium de l'actuelle classification des races.

Quoiqu'il en soit de l'origine finnoise des Russes, ceux-ci refusent de l'admettre, des ukases impériaux ont même, par autorité de nous ne savons quelle tzarine, condamné cette opinion, un peu comme ce bon Parlement de Paris qui prétendait faire passer la désignation du véritable auteur de l'*Imitation* à l'état de chose jugée. — Jusqu'où peut aller le fanatisme de la Jurisprudence? — Les Russes parlent un idiome slave, se disent slaves, ont inventé le Panславisme et ont décidé de slaviser la Finlande, comme ils russifient leur Pologne.

Le Panславisme est une théorie politique qui s'appuie sur un élément ethnique et sur un élément religieux. Comme Protée, il est ondoyant et divers. Dans les limites de l'empire, il se montre purement russe et rêve d'unifier les peuples de la couronne par la langue russe et la religion orthodoxe. Les Polonais, par exemple, chrétiens et slaves, doivent devenir orthodoxes et russes. Le Panславisme d'exportation est tout autre : il tend à ressusciter les nationalités et les langues slaves; il favorise le christianisme grec, qu'il soit oriental ou orthodoxe. Le lien religieux rattache à la Russie la Grèce actuelle, de race grecque, la Roumanie, de race latine, et nullement slaves; la Serbie et la Bulgarie, slaves et grecques de confession, ont subi profondément l'influence des Tzars. En Autriche le Panславisme cherche à réveiller les nations de langue slave, sans agiter la question religieuse, mais en leur représentant l'empereur de Russie comme le protecteur né de leur existence propre, comme le *deus ex machina* de qui doit leur venir leur autonomie, sous l'hégémonie russe, et à la manière usitée en Pologne. naturellement, quoiqu'on ne le dise pas. On le voit, le Panславisme est une

variante de la politique des nationalités, mais une variante adaptée à l'usage et au profit des Moscovites : il a remplacé le système vieilli de l'équilibre européen et est destiné à justifier l'intervention des Russes dans les affaires de l'Autriche et de la Péninsule des Balkans. Il guigne Belgrade, Bucharest, Sofia et Constantinople et lorgne Prague, Cracovie et Agram.



La lutte est donc engagée, le *struggle for life* est déchaîné pour les races comme pour les individus. Le grand champ de bataille est l'Autriche : resté le dernier attaché aux principes de l'absolutisme, et à la diplomatie de la Sainte-Alliance, cet état n'a pas profité au moment opportun du remaniement de la carte européenne et il se trouve aujourd'hui constitué, si l'on peut ainsi dire, contre nature.

Comme l'indiquait déjà l'aperçu que nous venons de tracer, toutes les races européennes sont représentées dans l'empire austro-hongrois.

Déterminons en un rapide croquis la répartition des races dans la monarchie habsbourtienne.

Les *Magyars*, au nombre de six millions et demi d'âmes, descendent des Huns; ils appartiennent donc au groupe circassien ou altaïque et se rattachent aux Finnois et aux Turcs. Ils forment une masse à peu près compacte et c'est sans doute à cette circonstance qu'ils doivent d'avoir acquis, les premiers d'entre les peuples de la couronne autrichienne, leur indépendance nationale.

A l'Ouest des Magyars, sont la plupart des *Germaines* soudés par la Suisse, la Bavière et la Saxe à l'Empire allemand, de race quasi homogène. Le groupe germanique compte, en Autriche-Hongrie, dix millions d'âmes, dont deux environ en Translathanie, c'est-à-dire soumis aux Hongrois.

Il y a au contraire dix-huit à vingt millions de *Slaves*, dont quatorze millions de Cisleithans, gouvernés donc par les Allemands d'Autriche. On le voit, c'est très improprement que l'on considère l'empire austro-hongrois comme une puissance germanique; dans l'ensemble de la monarchie l'élément slave domine; il domine aussi dans les pays Cisleithans et c'est à peine si les Magyars l'emportent dans le Royaume de Saint Etienne.

D'où vient-il que l'Autriche-Hongrie est considérée comme allemande et un peu comme magyare, mais non comme slave, ce qui serait plus exact ?

Cela provient sans aucun doute de cette division que nous venons d'indiquer des populations slaves en deux groupes, l'un septentrional, l'autre méridional. Ces groupes mêmes se subdivisent en nationalités; ces nationalités à leur tour sont partagées par des divergences religieuses, et souvent aussi par la division arbitraire de l'ancien domaine autrichien en pays de la couronne royale de Buda-Pest et pays de la couronne impériale proprement dite de Vienne.

Les Slaves sont séparés, comme nous le disions tantôt, en deux tronçons.

Le *groupe slave septentrional* compte de 13 à 14 millions d'âmes; il comprend :

L'ancien royaume de Bohême engagé comme un coin dans l'empire Allemand et habité par les Tchèques au nombre de 5 millions; de tous côtés les frontières en sont rongées par les populations de langue allemande, sauf au Sud-Est, où il confine aux Slovaques et aux Polonais;

Les Polonais sont au nombre de 3 millions environ; c'est la part dévolue à l'Autriche dans les partages successifs du Royaume de Pologne : ici encore, nous trouvons un peuple distinct de langue et d'histoire. Tchèques et Polonais sont tous compris dans la Cisleithanie;

Les Slovaques au contraire sont soumis pour partie à chacune des deux couronnes de l'Empire. Il en est

de même des Ruthènes et Petits Russiens qui habitent à l'Est des Polonais : trois millions d'hommes à peu près.

Dans toutes ces populations la religion catholique romaine domine. Cependant, tandis que les Polonais appartiennent unanimement à notre confession, en Bohême, le protestantisme a quelque force, et parmi les Ruthènes, le rite grec-uni compte de nombreux fidèles : ces divergences religieuses font encore obstacle à une action politique commune des Slaves du Nord de la Monarchie.

Examinons à présent le *groupe slave méridional*, cantonné au Sud de la bande allemande et magyare dont nous parlions tantôt.

Styrie, Carinthie et Carniole, au Sud de l'Autriche proprement dite, forment un premier groupement, peuplé par les Slovènes.

Plus au Sud-Est se trouve l'ancien royaume de Croatie. Il se compose de trois parties : la Croatie propre, la Slavonie et la Dalmatie. On peut y rattacher historiquement et ethniquement la Bosnie et l'Herzégovine, anciennes provinces turques, occupées militairement par l'Empire depuis le traité de Berlin. Pour réduire à l'impuissance l'antique royaume de Croatie — appelé également royaume Jougo-Slave — l'on procéda à son démembrement définitif lors de la constitution du dualisme austro-hongrois, en 1867. La Croatie et la Dalmatie touchent à la mer Adriatique; la première au Nord, la seconde s'étendant en longue bande côtière, vers le Sud-Est. Par application de la maxime *divide ut imperes*, la Dalmatie a été rattachée aux pays cisleithans, tandis que la Croatie et la Slavonie étaient dévolues aux Hongrois.

Le groupe des Slaves du Sud compte 6 millions d'âmes, dont à peu près 2 millions pour les Etats cisleithans ou autrichiens propres. Ici encore se retrouve la dualité de rites catholiques; il faut ajouter, au point de vue confessionnel, une certaine proportion de Grecs-orientaux.

Reste à parler de la quatrième race représentée en Autriche-Hongrie : les *Latins*. A côté de l'unité de race, voici de nouveau, comme pour les Slaves, la pluralité de nationalité. Aux deux extrémités de l'Empire se trouvent, à l'Est, les Roumains, à l'Ouest, les Italiens. Ces derniers sont catholiques romains; leur importance numérique se chiffre à environ sept cent mille âmes. Ils se donnent, comme parti politique, le nom d'Irrédentistes : *Italia irredenta*, par opposition à l'Italie unifiée, rachatée, rédimée définitivement en 1870.

A l'autre extrémité de la Monarchie se trouvent les Roumains, au nombre de trois millions. Ils confinent aux Magyars et s'étendent jusqu'à la Mer Noire; ils achèvent ainsi de séparer les Slaves du Nord de ceux du Sud. Deux millions et demi de Roumains sont transleithans; six cent mille sont cisleithans. Quelques uns sont catholiques romains, d'autres appartiennent au rite grec-uni, mais la grande majorité est de confession grecque-orientale

Pour résumer cet exposé, disons que l'Autriche-Hongrie comprend, au point de vue politique, cinquante-six divisions; au point de vue ethnique, quatre races principales, se subdivisant en de très nombreux groupes parlant dix sept langues; enfin, au point de vue religieux, un dizaine de confessions distinctes. Ajoutons que les Juifs, de race sémitique, sont nombreux dans l'empire, et que l'hébreux s'y entend parler à titre de langue vulgaire.

(A suivre.)

M. DE HAERNE





LIED

*Vous étiez lassée et malade,
Accoudée à votre croisée,
Dans une peine inapaisée,
L'œil alangui, le front maussade ;*

*Sur les épaules, votre châle
D'Ecosse aux claires bigarrures
Que zébrait votre chevelure
Encadrant votre ovale pâle.*

*Or je promenais ma tristesse,
Ce mal d'amour, ce mal sans cause
Qui me fait vouloir toute chose
Lorsque toute chose me blesse.*

*Je vous ai vue ainsi, très-lassé ;
Vos grands yeux doux brillant de fièvre
Et votre sourire un peu mièvre
M'ont parlé, mais comme à voix basse.*

*Votre bouche est rosée et tendre,
Vous voudriez bien qu'on vous aime ;
J'ai fait ce même vœu, moi-même,
Et nous pourrions nous entendre.*

*Comme un bébé que l'on caresse,
Je m'appuierais à votre épaule :
Oh ! j'aime tant que l'on me frôle,
Que l'on me frôle avec paresse !*

*Vous, vous êtes très curieuse
De moi dont vous savez des choses :
Votre sourire pâle et rose
Parle d'amour mystérieuse.*

*Je veux bien, ma toute mignonne,
Essayer cette fois encore,
Mais songez que je vous adore :
Pour l'amour de Dieu, soyez bonne.*



ENTRE CHIEN-ET-LOUP

*Le soleil d'arrière-saison,
Celui dont les rayons sont pâles,
S'en est allé de l'horizon
Où pleurent de fraîches rafales.*

*Des fleurs mi-closes de septembre
Fleurent sur les meubles passés.
Entre chien-et-loup ; dans la chambre
L'ombre lutte aux rayons lassés.*

*A pas discrets, les lueurs pâles,
Lentes, s'exilent de la chambre....
Des chansons, lointaines rafales,
Traversent le ciel de septembre.*



TRADUIT DE THOMAS MOORE

*Repose sur mon cœur, pauvre biche blessée ;
Puisque ton âme souffre et qu'on t'a délaissée,
Oh ! viens te reposer sur moi !
Et mes baisers viendront sécher tes larmes douces ;
Je te rendrai la joie et, si tu la repousses,
Mes yeux pleureront avec toi.*

*Je t'aimais autrefois et maintenant je t'aime !
L'amour n'existe pas s'il ne reste le même
Dans la joie et dans les douleurs.
Je ne demande pas si ton cœur est coupable,
Mais je sais seulement que le malheur t'accable,
Et je veux essayer tes pleurs.*

*Tu m'appelais ton Ange autrefois, dans une heure
De radieux amour : maintenant que tu pleures,
Ton Ange est là pour te guérir.
Je me souviens encor de notre amour passée,
Et je veux te sauver, ô ma biche blessée,
Ou bien — à tes côtés — mourir.*

HENRY BORDEAUX





LA CLOCHE DE DON RAMIRO

A PABLO FECEI

I

RAMIRO d'Aragon ignorait qu'il devenait très vieux. Etendu en un dur fauteuil armorié, les jambes maigres croisées sous sa tunique de drap rouge et caressant de la droite son lévrier favori, il se laissait absorber par les souvenirs de son austère et glorieux passé.

Avec délectation, il se remémorait les psalmodies de Saint Pons de Tamier; les furieuses batailles d'autrefois et les victoires qui lui avaient valu l'inaltérable soumission de ses vassaux.

Aussi, c'est en souriant qu'il recevait, deux fois par mois, des ministres obséquieux, déclarant depuis des années que, dans le calme et la paix, seigneurs et manants chantaient sa gloire.

Cependant Ramiro, par une claire après-midi de printemps — qui en dira la cause? — remarqua avec étonnement que sa barbe, grise autrefois, égalait maintenant en blancheur l'hivernale hermine des sierras et que ses mains tremblaient visiblement. Presque en même temps — chose plus étrange — il sentit une vague inquiétude déséquilibrer son âme; cette inquiétude se changea bientôt en anxiété et fit si bien que le bon roi, sans prévenir ni chambellan ni homme

d'arme, monta furtivement, ce soir-là même, sur la plus haute tour du palais.

Le soleil se couchait. Ramiro, accoudé sur les créneaux et baigné dans un flot de lumière rose, regarda longuement, par-dessus sa ville illustre et deux fois notable, les quatre points de l'horizon.

Au nord, des villages flambaient comme des torches.

Au sud, des soldats brutaux dévalisaient des pèlerins, portant bourdons et coquilles et cheminant d'un cœur pieux vers la Galice.

Au levant, des bandits, la bouche pleine de malédictions, forçaient la porte d'un couvent de nonnes dont la cloche sonnait vainement l'alarme.

Au couchant, le roi, malgré ses yeux affaiblis, reconnût très distinctement l'archevêque qui, casqué d'or, la tunique pourpre prise sous une cuirasse et lance au poing, revenait vers la ville au milieu d'une fanfare et suivi d'une bande de hallebardiers chargés de butin.

Le bon roi comprit aussitôt qu'il était très vieux. Il invoqua mentalement Saint Jacques, se recueillit, et il est probable qu'il lui vint une pensée bien terrible, puisqu'il chancela un moment et s'accrocha des deux mains à une barre de fer pour ne pas tomber.

II

Voici que les trompes rauques des sonneurs royaux convoquent à grand bruit les vassaux ; et dociles ceux-ci, en chatoyants costumes de cour, une plume d'aigle sur la toque, s'en viennent sans tarder sur leurs nobles palefrois, le sourire aux lèvres. Puisqu'ils sont les maîtres, pourquoi désobliger un vieillard et lui donner de mauvaises pensées ?

Quand ils furent réunis, don Ramiro les regarda un moment du haut de sa tribune de chêne, puis, très

grave, il se leva, écarta les pans de son lourd manteau de velours bordé de vair et, les bras étendus en un grand geste d'oraison, il s'écria :

— « Vous tous qui m'écoutez, vassaux d'Aragon, ceux de la montagne et ceux de la plaine, au nom de la Passion amère de Notre Seigneur, au nom de la Reine du ciel jamais assez exaltée, n'oubliez pas ce que vous allez apprendre.

Moi, don Ramiro, fils de l'Eglise et votre roi légitime, je vous annonce et certifie que je ferai façonner une cloche!

Si les lois et décrets sont désormais violés, cette cloche parlera pour moi, car ma langue devient faible et il en est qui simulent ne plus l'entendre.

Cette cloche aura une voix si puissante qu'elle fera tinter les oreilles même de ceux qui vivent aux frontières des quatre royaumes voisins qui sont Navarre, Soria, Murcie et Valence!

Telle est la proclamation que je vous fais comme tenant le pouvoir et gardien des lois.

Plaise au Christ, plaise à la Vierge du Pilier, plaise au bienheureux chevalier Saint Jacques qu'il vous en souvienne et que l'obéissance rende vos âmes sauvés! »

Les vassaux écoutèrent ces royales paroles avec un respect simulé, et aucun trouble ne descendit dans leurs cœurs sans vertu.

Quand ils s'en furent vers leurs châteaux et forteresses, ils dirent maints bons mots, s'égayant de la cloche de Ramiro comme si, à force de vieillesse, le bon prince eût perdu l'esprit.

Dès la suivante aurore ils se remirent à chevaucher par tous les chemins du royaume depuis Huesca jusqu'à Tέρuel, rançonnant les paysans, battant les gens d'église comme ils avaient coutume.

Parfois ils s'arrêtaient un moment sur quelque

sommet et, tendant ironiquement l'oreille vers la ville du roi, ils s'écriaient avec des rires :

— Eh! sonnez donc, bonne cloche du vieux Ramiro!

Par tout l'Aragon, les seigneurs riaient; et même l'archevêque, au milieu de ses familiers, interrompait plaisamment les clameurs de son festin journalier, pour s'écrier par dessus le choc cristallin des coupes :

— Eh! sonnez donc, bonne cloche du vieux Ramiro!

Cependant, au fond de son palais, en son fauteuil armorié, le roi songeait, fixant les yeux sur l'épée de sa jeunesse et caressant son lévrier favori; mais de par ses ordres, nulle tour ne se construisait, nul fondeur d'airain n'allumait ses fournaises.

III

Or, le temps des Cortès étant venu, les seigneurs vinrent au palais selon la coutume. Quand ils furent réunis, ils remarquèrent, avec quelque étonnement, que quatorze sièges, plus la cathèdre de l'archevêque, restaient vides dans la salle. Le roi, du haut de sa tribune de chêne, drapé dans son manteau de velours bordé de vair, leur sembla compter ces absents d'un œil sombre; et tous blâmèrent ce manque de courtoisie envers un souverain si condescendant, si bon qu'il espérait se faire obéir au moyen d'une cloche.

Alors ils discutèrent les choses de l'Etat : les impôts, les monnaies, les corvées et le reste. Quand ce fut fini, le roi, très affectueux, introduisit ses hôtes dans la salle du festin et leur fit servir, en grande abondance, des mets rares sur des plats d'argent et des vins précieux en des coupes prises sur les Sarrasins.

La bonne chère et les liqueurs chaudes excitèrent peu à peu la hardiesse des vassaux; et, comme le vieux roi semblait s'être appesanti en son fauteuil, au haut bout de la table, une voix jeune et railleuse s'écria :

— Je bois à la première pierre du clocher royal!
Ramiro ouvrit les yeux et répondit :

— Ne vous donnez pas cette peine, mon clocher est achevé!

— Vraiment! répliqua le prince qui avait parlé; mais, pour qu'un son de cloche porte vos royales volontés jusqu'aux frontières de Navarre, Soria, Murcie et Valence, il faudra que le clocher soit bien haut, qu'il monte bien au-dessus des plus altières tours de la capitale illustre et deux fois notable; cependant nulle part on ne le voit surgir!

Ramiro répondit :

— Il est creusé dans la terre!

La voix du roi étant soudainement devenue lugubre, les sourires disparurent. Il y eut un temps de silence. Tous regardaient la barbe du roi qui s'agitait et ses yeux, profonds comme des trous, qui luisaient de colère.

Semblable à un vent froid, le mystère avait soufflé dans la salle, chassant les vapeurs du vin et les paroles railleuses. Les vassaux se taisaient, vaguement inquiets, tachant de comprendre et se heurtant à l'incompréhensible.

A la fin, dans l'insupportable attente d'un mot brisant le charme dominateur, une voix balbutia comme en rêve :

— Et la cloche?...

— Venez la voir et l'entendre, dit le roi de son ancienne voix de commandement et il se leva.

Des pages en justaucorps vert et bleu prirent les flambeaux des torchères, car la nuit était venue, tandis que d'autres, respectueux, offraient l'appui de leurs épaules au vieux roi. Le silencieux cortège traversa une galerie, atteignit une porte que les pages ouvrirent et qui laissa voir les premières marches d'un escalier de pierre qui s'enfonçait en spirale dans les ténèbres.

Le roi se mit à descendre, les seigneurs le suivirent entraînés par son autorité réveillée et par l'attraction d'un inconnu d'où semblait se dégager de la folie. Ils descendirent longtemps, les pas du roi étant lents et mal assurés. Quand ils atteignirent le fond de cette tour renversée, ils virent vaguement les voûtes d'un long caveau et leurs yeux, ironiques quand même, cherchèrent de divers côtés la cloche de l'insigne folie royale.

Mais soudain, dans la demi obscurité, leurs poitrines haletèrent, car une odeur âcre de sang venait de leur piquer les narines et de nouveaux flambeaux brusquement allumés éclairèrent, le long d'un mur latéral, sept bourreaux immobiles appuyés sur des haches ensanglantées. Alors leurs yeux, suivant un geste majestueux du roi, distinguèrent en face de ces exécuteurs, sur un sol humide où des pieds avaient pétri de la boue rouge, des têtes coupées aux yeux convulsés et aux lèvres violettes.

Les seigneurs reconnurent les têtes de leurs amis, des ducs, des princes, des comtes, des ministres. Il y en avait quatorze disposées de façon à tracer sur le sol un cercle parfait. Au centre de ce cercle, la quinzième, celle de l'archevêque, reconnaissable surtout à un lambeau de pourpre tranché avec le cou, se balançait lentement au bout d'une corde, battant horrible de cette cloche symbolique qui publiait le châtiment.

Et ce battant allait et venait, sous les yeux des vassaux, comme d'une paroi à l'autre de cet imaginaire bronze de colère; il allait et venait disant les sacrilèges et les profanations, disant les pillages et les meurtres, disant les sanglots des opprimés et le désespoir des faibles; il allait et venait, fascinateur, implacable, dénonçant les outrages aux lois et lançant coup sur coup les malédictions de la Justice sur la horde immobile des prévaricateurs!

Suffoqués de terreur, les vassaux comprirent; ils remontèrent en vacillant l'escalier de la tour du Juste, sellèrent eux-mêmes en hâte leurs montures et s'éloignèrent au galop dans la nuit en se bouchant les oreilles.

Ils entendaient toujours la cloche de don Ramiro.

Et, en un jour, le son de cette cloche porta le respect des lois par tout l'Aragon et jusqu'aux frontières des royaumes limitrophes qui sont : Navarre, Soria, Murcie et Valence.

HECTOR HOORNAERT

Madrid, 8 octobre





CHANSONS D'HIVER

I

Il y avait une fois...

(Contes de PERRAULT)

*Au son des flûtes et des hautbois
Le bal ondule et tourne en cadence,
Le bal des légendes d'autrefois,
Au son des flûtes et des hautbois...*

*Une clarté ruisselle à travers
Les verrières de la tour immense;
Le givre poudre les sapins verts,
Une clarté ruisselle à travers...*

*Les lampadaires sont de rubis;
La bise siffle et hurle en démençe;
Les oiseaux meurent de froid, tant pis!
Les lampadaires sont de rubis.*

*Et sous la voûte en lapis d'azur,
Rythmique et douce, glisse la danse
Sur le parquet de diamant pur
Et sous la voûte en lapis d'azur.*

*Il y a de mignonnes princesses
Aux robes à traînes de satin,
Secouant l'or de leurs longues tresses;
Il y a de mignonnes princesses !*

*Cendrillon en robe clair de lune
Est la plus belle; et d'un œil taquin
Plus d'un prince Charmant importune
Cendrillon en robe clair de lune.*

*Là figurent aussi maintes fées,
Fleurant la verveine et le jasmin,
Du hennin à long voile coiffées;
Là figurent aussi maintes fées.*

*Tambourins, fifres et castagnettes
Vont redoublant de joyeux entrain:
Ah! voilez bien le cri des choucttes,
Tambourins, fifres et castagnettes!*

*De noirs oiseaux volent alentour,
Heurtant la croisée aux vitres bleues,
Un mauvais vent souffle sur la tour;
De noirs oiseaux volent alentour.*

*Morgane inquiète ne rit point,
Voyant la perruche à longue queue
Se tordre d'angoisse sur son poing;
Morgane inquiète ne rit point.*

*« Dessinons un triple cercle en l'air!
Ogres et goules ont fait des licues
Pour se régaler de notre chair...
Dessinons un triple cercle en l'air! »*

*Et tout le bal s'envole en secret
Sous forme de grêles hochequeue,
De branche en branche dans la forêt...
Et tout le bal s'envole en secret.*

II

Les lutins de l'air
Vont danser au clair
De lune.

(V. HUGO)

*Sous la glace habite un lutin,
Nageur fugace et serpentin,
Qui chante emmi le froid gazon
Mainte chanson.*

« Hé! le braconnier! par ici
La loutre au poil brun a bondi...
Le long des saules, tout là-bas,
Porte tes pas! »

La nuit est noire et froid le vent!
La nuit est noire et l'on entend
Un clapotis dans l'ombre avec
Un grand bruit sec...

« Hé! le vagabond! as-tu faim?
L'oiseleur a jeté du pain
Sur la glace; cherche avec soin
Un peu plus loin. »

Le vent souffle en sourdine sur
Le champ de glace immense et pur
Et mêle sa plainte au glouglou
D'un large trou...

« Hé! le songeur! la lune luit
Sur la glace au vaste circuit!
Et viens donc, viens fouler un peu
Ce tapis bleu... »

La bise aux branches d'un sapin
Hutule, et l'on entend soudain
Glapir sur le champ glabre et nu
Un rire aigu...

« Hé! le bel enfant égaré!
Viens vite! je te coucherai
Dans un beau petit berceau blanc
Bien réchauffant... »

La lune saigne à l'horizon
Les peupliers, pris d'un frisson,
Pleurent en vols éparpillés
Leurs pleurs gelés.

« Hé! les spectres! mes chers amis,
Mes beaux gars aux crânes blêmis,
En quadrille! Je bats déjà
Un entrechat... »

*Sous la glace habite un lutin...
L'aube rougeoit au ciel lointain,
Pendant qu'un coq de son chant clair
Déchire l'air.*

III

... C'est à certains moments seulement, et lorsqu'on les regarde, que les choses se tiennent tranquilles comme des enfants sages et ne semblent pas étranges et bizarres; mais dès qu'on leur tourne le dos, elles vous font des grimaces et vous jouent de mauvais tours.

MAURICE MAETERLINCK

*Qu'est-ce qui craque dans la chambre au tapis vert?
Serait-ce qu'on entend voler, les soirs d'hiver,
Les fantômes des mouches mortes, ou, peut-être,
Les farfadets tambouriner sur la fenêtre?
Soyez prudent... la chambre est étrange l'hiver!*

*Sous un souffle de vent ou sous un souffle d'âme
Dans le foyer se gonfle et s'allonge la flamme;
Le chat ronronne, en s'étirant dans le fauteuil,
Et semble saluer d'un placide clin d'œil
Les lutins du foyer qui valsent dans la flamme...*

*Les ombres font d'étranges choses sur le mur.
Quelque chose a gémi dans un recoin obscur.
La pendule fait son tic-tac, grave et sournoise;
Je crois que les soldats de plomb lui cherchent noise...
Ho! Ho! mais regardez les ombres sur le mur!...*

*Le large abat-jour vert, tamiseur de mensonges,
Favorise le vol mystérieux des songes,
Et n'entendez-vous pas le rire querelleur
De la dame de pique et du valet de cœur?...
Le large abat-jour vert favorise les songes.*

*Il se fait tard; la chambre est louche et fait du bruit.
Il ne ferait pas bon y veiller à minuit.
On voit déjà la lune froide qui s'ennuie
Coller sa face blanche à la vitre bleue...
Vite! soufflez la lampe et couchez-vous sans bruit!*

IV

Dors paisiblement, petit Roi des anges !
(MAURICE BOUCHOR)

*Voici la floraison des roses de Noël
Du ciel, étincelant de mystiques guirlandes,
L'espoir descend au cœur comme un rayon de miel.*

*L'air qu'on respire est pur comme l'air des légendes;
Et l'on songe, devant la roseur des vitraux
Et les rameaux de paix, incrustés aux carreaux,*

*A la sérénité des choses éternelles
Et qu'en l'envol fervent de nos prières bruit
La palpitation future de nos ailes.*

*Et les cloches, la voix des cloches dans la nuit,
La voix des cloches qui se spiritualise,
Voix si vague, mon Dieu, si vague et si comprise...*

*Un enfant nous est né, pauvre et pleurant de froid,
Et les anges chantaient : « Hosanna! Gloire au Père,
Paix aux hommes! Enfant, vous êtes le vrai Roi,*

*Et vous attirerez à vous toute la terre
Lorsque vos bras en croix s'ouvriront sur le ciel,
Et les peuples vous nommeront Emmanuel! »*

*Oh! douceur d'adorer cet Enfant, de lui dire :
« Je suis le mage noir qui cherche son chemin,
Et voici l'or, voici l'encens, voici la myrrhe! »*

*La bénédiction de sa petite main
Est très suave et je ne sais chose meilleure
Pour celui qui trébuche et pour celui qui pleure.*

*Voici, parmi les ors et l'encens rituel
Et les longs cierges blancs qu'un vent d'extase effleure,
O mon âme, voici resplendir sur l'autel*

La floraison des roses blanches de Noël!

Décembre 1894

VICTOR KINON



COLIBRI

Dédié à mon ancien Copain 44

L'ANNÉE dernière, au mois de novembre, j'étais à Darjiling, cette ravissante petite ville, mi-anglaise, mi-hindoue, échelonnée sur le versant des montagnes himalayennes, et où la société élégante de Calcutta, pendant la saison des chaleurs, émigre à la suite du gouverneur du Bengale.

Par une chaude soirée, assis sous un berceau de laurier où grimpaient des roses admirables, devant le bungalow du lieutenant-gouverneur, je causais avec M^{rs} Renfield, jeune et charmante créole, qui a épousé un de mes anciens et de mes plus chers camarades d'Oxford. John Renfield, que sa qualité de cadet peu fortuné d'une noble famille a fait émigrer aux Indes, il y a cinq ans, a trouvé dans ce pays enchanteur, avec une aimable femme, une position importante et une fortune considérable. -- Devant nous, sur les pentes gazonnées, à l'ombre d'un massif de bambous, les deux petites filles de mon interlocutrice s'ébattaient joyeusement et leur mère les suivait d'un regard attendri.

« Si l'éducation des jeunes filles est si difficile à compléter dans ce pays, lui demandais-je, pourquoi n'envoyez-vous pas Maud et Nelly se perfectionner en Europe? »

La jolie créole dégagea lentement son beau bras nu des vêtements soyeux et flottants qui l'enveloppaient et m'indiqua, devant nous, dans un rayon du soleil couchant, un oiseau minuscule et de couleurs chatoyantes, qui, perché au-dessus d'une de ces roses épanouies, merveilles du Bengale, lissait coquettement ses plumes bigarrées et levait parfois la tête pour gazouiller quelques notes harmonieuses.

« Qu'advierait-il, my dear, me répondait-elle, si vous emportiez dans votre pays cet oiseau et cette fleur? » — Et, comme je ne répondais pas : « Ils mourraient, n'est-ce pas? reprit-elle en levant vers moi ses grands yeux sombres. Rose et Bengali sont nés d'un baiser du soleil. Vouloir les faire vivre sous un ciel différent, sur une terre étrangère, dans une autre atmosphère, serait folie et cruauté. Eh bien! cher, dans notre pays natal, tout imprégné d'un mysticisme profond, qui participe de toutes les religions et dépose au fond de nos âmes les emprunts superstitieux faits au Bouddhisme et au Catholicisme, aux Mahométans et aux Parsis, aux Shanars et aux Protestants, nous croyons, nous surtout, les femmes et les mères, aux pressentiments, à la fatalité, aux influences mystérieuses. Les fleurs, les oiseaux, les jeunes filles sont d'une même essence, d'une même nature. Et là où ces frêles créatures ne sauraient vivre, dit-elle en indiquant le rosier où l'oiseau chantait toujours, là, nos enfants aussi se laisseraient mourir. »

M^{rs} Renfield s'interrompit pour serrer contre son sein, d'un geste passionné, les deux fillettes qui accourraient joyeuses : « Vous ne me croyez pas, reprit-elle en souriant, mais nos races ne sont pas faites pour se comprendre, monsieur l'homme du Nord. Avant de me juger, écoutez l'histoire que je vais vous conter : elle est vraie, elle me touche de si près que j'en connais les moindres détails, elle s'est passée dans votre

pays, et il y a si peu de temps que vous m'excuserez si des larmes parfois se mêlent à mes paroles. »

Et, dans cette atmosphère moite et parfumée, sous ce ciel d'un bleu intense, entourée de ce fantastique décor de montagnes neigeuses et de plantes tropicales, avec, derrière elle, deux serviteurs cuivrés qui l'éventaient lentement de leurs gerbes de plumes d'autruche, la jeune femme aux vêtements blancs, à la peau brune et aux yeux noirs, me fit ce singulier récit :

« Il y a, dans un pays bien loin d'ici, une ville triste . . . si triste que jamais on n'en vit de plus triste. Dans cette ville, les hommes ne rient pas, les oiseaux ne chantent pas, les fleurs ne parfument pas, les enfants ne jouent pas, les femmes ne médisent pas. Vous en doutez? . . . Hélas! comment pourraient-elles deviser gaîment, les pauvres? Les dimanches, une mante couleur de deuil enveloppe leur corps, et sous ces plis grossiers, mais chastes, on ne sait s'il est jeune ou courbé; un capuchon, frangé de dentelle noire, cache les boucles blondes comme les bandeaux blancs et met dans l'ombre les frais minois et les figures ridées. Les jeunes hommes ne peuvent les dévisager au passage et, comme un cheval muni d'œillères, leurs yeux, dans l'ombre de la capuche sombre, ne voient que droit devant elles, le chemin de l'église. Adieu donc, coquetterie et commérages!

Les autres jours, sur le seuil des maisonnettes trop petites, aux noirs pignons espagnols, elles passent des heures nombreuses, accroupies sur une chaise basse; sur leurs genoux, relevés à la hauteur de la tête inclinée, est posé le tambour des dentellières; leurs yeux rougis fixent les mille petites épingles du dessin compliqué, et leurs mains, rapides mécaniques, agitent en un mouvement perpétuel les fuseaux qui s'entrechoquent : tic-tic-tic.

Cette ville, si triste, renferme cependant beaucoup

de belles choses : dans ses musées, qui sont de vieilles maisons ou des hôpitaux anciens et sombres, il y a profusion de richesses en or et en pierreries, et beaucoup de petits morceaux de bois et d'ivoire sculptés, des livres jaunis que nul ne sait lire, des parchemins, aux larges sceaux de cire, conférant maint privilège dont personne ne profite plus : ce sont des antiquités, et leur valeur est grande.

Les églises, très nombreuses, sont aussi des musées. Beaucoup d'étrangers viennent de fort loin pour les visiter, non pas pour y prier, car il y fait si humide et si sombre que la prière se gèle sur les lèvres, mais pour y admirer, éclairés d'une lumière portée par le sacristain, les tableaux très remarquables qui ornent les murs de pierre. — Ces tableaux ont été faits par d'anciens peintres du pays; ces artistes savants et consciencieux ont passé plusieurs années à chacun de leurs chefs-d'œuvre, car ils travaillaient au blaireau et à la loupe, et leur travail est d'une minutie si admirable que vous pouvez compter, par exemple, les onze mille compagnes de Sainte-Ursule et les veines du cou tranché de St-Jean-Baptiste.

Or, en contemplant cette ville triste qui est un si beau musée, le Bon Dieu, qui voyait chaque jour les ménagères soigneuses préserver sous un globe de cristal leur pendule dorée, eut l'idée aussi de garantir ses trésors de toute poussière étrangère : de son souffle tout-puissant, Il creusa la calotte du ciel comme un globe de verre, et en recouvrit la belle ville triste. — Cela vous explique pourquoi l'air y est plus lourd, pourquoi le soleil y brille rarement, pourquoi les habitants ne rient jamais, pourquoi les fleurs, les oiseaux et les jeunes filles qui viennent d'un autre pays, s'y flétrissent et y meurent.

Il y a, dans cette ville triste, un nombre incalculable de tours tristes et de couvents tristes. Chaque

couvent, chaque tour a une cloche, et ces cloches sonnent toujours, et toujours elles sonnent le glas. Non loin de là pourtant sont nés les joyeux carillons et un beau jour, pour faire diversion aux sonneries de deuil, les édiles de la cité avaient installé ces grelots de folle harmonie dans leur sombre beffroi.

C'était un carillon d'une gaîté bruyante et radieuse; ses accords seraient des fusées qui, toute vibrantes, jailliraient vers le ciel pour retomber en légères cascades de notes cristallines et perlées.

Quand le carillon arriva dans la ville triste, ses clochettes mignonnes, heureuses de vivre, de frétiler et de chanter, eurent un long frémissement. --- On le hissa dans une tour carrée, très haute, qui semblait avoir été lavée de sang noir, et dont l'ombre immense et géométrique s'allongeait, menaçante, sur la grande place déserte.

Le sonneur mit le carillon en branle, mais, au lieu d'un éclat de rire, ce fut un long, un douloureux sanglot; et, sans pouvoir s'élever dans cette atmosphère trop lourde, les notes si pures retombèrent en larmes mélodieuses sur la ville morte et sur les canaux sombres.



Un jour, une petite fille étrangère traversa les rues tristes, avec une personne de la ville, qui lui indiquait le chemin. A son passage, les habitants se retournaient pour la regarder encore : ils n'avaient jamais vu de petite fille si étrange, si joyeuse et si jolie.

Elle était, vraiment, tout à fait délicieuse. Figurez-vous une chevelure d'un noir bleu, toute bouclée, qui encadrerait, de ses mèches folles, le plus charmant visage d'un ovale fin et délicat; le teint, très mat, avait des reflets d'or bruni; la bouche, que le sourire mutin entr'ouvrait sur une rangée de perles, semblait teinte

du jus des mûres; le nez, un peu arqué, était presque diaphane, et, sous les paupières fendues en amande, les yeux noirs énormes, tantôt rians, tantôt rêveurs, semblaient garder l'éclat d'un soleil ardent et le souvenir de visions féeriques.

Le père de cette jolie enfant était fonctionnaire anglais aux Indes, la mère, une créole, était morte, et le père n'ayant pas le temps de s'occuper de la petite, avait pris des renseignements pour envoyer la fillette faire son éducation sur le continent.

« Vous serez très-bien là-bas, my darling, dit à l'enfant de dix ans, son tendre père. Cette ville ressemble à Venise la belle; dans ce couvent, vous apprendrez toutes les langues, vous deviendrez une jeune fille accomplie et je serai fier de vous! » — « Good-bye! »

L'enfant était partie joyeuse, et joyeuse encore elle sautillait sur les pavés pointus, cherchant à mettre le pas de ses pieds mignons à l'unisson de la démarche grave et majestueuse de sa duègne. — « Oh! Madame, s'écria-t-elle tout-à-coup, de sa voix un peu gutturale, mais chantante et harmonieuse, Madame, quels beaux oiseaux, là, immobiles sur cette eau noire! Pourquoi ne chantent-ils pas, ne remuent-ils pas? Pourquoi l'eau n'est-elle pas bleue et rapide comme chez nous? »

« Mon enfant, dans notre « Ville triste » tout est noir, et l'on a enfermé l'eau dans des canaux pour qu'elle ne puisse pas courir et vagabonder. Ces oiseaux sont des cygnes; ceux-ci sont vivants, mais ils ne bougent jamais de place; dans les hôtels, dans les maisons, vous en verrez d'autres, en zinc ou en plâtre; le cygne est aimé de mes compatriotes : il ne chante que quand il va mourir. »

Les tours de la cathédrale se mirent à gémir : Ding-Dong. L'enfant frémit comme avaient frémi les joyeuses clochettes du carillon : « Ces cloches font froid, » dit-elle.



Parmi les couvents de la Ville triste, il en est un plus triste que tous les autres : une cour murée le précède, comme un préau de prison ; ses parloirs ont des grilles de fer ; ses cloîtres de pierres nues et humides semblent pleurer toujours et vous écraser sous leurs voûtes trop basses. -- Ce fut là qu'on enferma le petit oiseau des pays chauds.

Les pensionnaires, fortes filles aux joues roses et aux cheveux raides couleur de lin, prirent en affection la petite étrangère, la comblèrent de gâteries, et, comme elle était si mignonne, si frileuse et si exotique, lui donnèrent le gracieux surnom de Colibri.

Les religieuses étaient toutes bonnes et douces, et leurs visages, pâlis par les jeûnes et la mortification, souriaient toujours sous l'ampleur flottante de leurs voiles noirs. Mais il en était une, meilleure et plus douce que toutes les autres ; elle était si bonne, si bonne, que tout le monde l'appelait : « Bonne-Mère. »

C'était Bonne-Mère que la petite Colibri préférait ; comme un oiselet frileux, elle se pelotonnait sur ses genoux, cachait sa tête bouclée dans les ailes de la cornette et disait tout bas : « Bonne-Mère, j'ai froid, froid, fais taire les méchantes cloches ! »

Sans les cloches, ces tristes cloches, la petite fleur transplantée eût pu vivre heureuse dans cette atmosphère de prières et de tendresse. Mais, impressionnée, dès son arrivée dans la ville, par ce glas funèbre, sa nature nerveuse tressaillait en un douloureux écho chaque fois que le son détesté parvenait jusqu'à elle. Et, sans compter les cloches de la ville, qu'on n'entendait bien qu'au jardin ou quand les fenêtres étaient ouvertes, la pauvrete avait étudié toutes celles du couvent même, où l'on sonnait toujours, toujours. Il y avait la cloche du lever, celle du coucher, de la récréation, du réfectoire et beaucoup d'autres encore. Il y en avait une plus moderne : une sonnerie électrique, qui la faisait sursauter

quand elle grinçait soudain ; il y en avait une préhistorique et lamentable, faite de deux morceaux de fer qu'une religieuse frappait l'un contre l'autre en arpentant les cloîtres, et Colibri pensait alors à un lépreux annonçant son passage.

Le supplice du jour reprenait la nuit, plus lancinant, plus terrible. La chambrette où Colibri logeait avec trois de ses compagnes n'était séparée que par un préau étroit de la grande tour grise de la chapelle. A 3 heures du matin, on pouvait voir, à travers une fenêtre grillée de la tour, les nonnes monter, en une allure de fantôme, un cierge à la main, les degrés du jubé... Puis, dans l'obscurité profonde, retentissait lentement, fatalement, les sons inégaux de la cloche lugubre ; chaque religieuse, tour à tour, devait sonner trois ou quatre coups, de sorte que les uns, tintés d'une main précipitée, semblaient des cris de désespoir lancés vers le ciel, et les autres, faibles, hésitants, faisaient penser au rôle impuisant, à la plainte délirante d'un moribond.

L'enfant écoutait, les yeux grands ouverts, le cœur oppressé, le corps mouillé d'une sueur froide. Son lit de planches était si bas, si étroit, qu'elle se croyait dans son cercueil, et la lueur blafarde de la veilleuse se jouait fantastique dans les plis de ces grands rideaux blancs, qui pendaient rigides aux baldaquins des lits et semblaient les linceuls prêts à l'ensevelir.

Un matin, elle ne put se lever ; sa tête trop lourde retomba sur l'oreiller, quand la surveillante donna le signal du réveil.

On envoya quérir le docteur.

C'était un brave homme au crâne chauve, tout gros, bon enfant, si expérimenté par de nombreuses années de médication dans les collèges et les pensionnats, qu'il prescrivait toujours du jujube et constatait « qu'on était un peu nerveuse ».

Il examina l'enfant, l'ausculta :

« Un peu de fièvre, le cœur un peu faible, un peu de mal du pays, d'anémie, beaucoup de nerfs. Cela sera rien, ma Sœur, rien du tout. — De l'air, du calme, un siphon. Bien le bonjour ! »

Quand la religieuse, après avoir reconduit le médecin, revint près de la petite malade, celle-ci délirait : « Bonne-Mère, fais-la taire, la vilaine cloche des Matines; elle est trop lourde, elle crie trop fort, elle veut tuer Colibri ! »

Durant toute une semaine la petite eut une fièvre intense; Bonne-Mère ne quittait pas son chevet, et, pour la calmer, posait, comme une caresse, sa main froide et douce sur le front brûlant de l'enfant sans mère.

Un jour, la petite créole se réveilla souriante. Par la fenêtre ouverte, l'air pur et un rayon de soleil pâle, mais joyeux, pénétraient dans la chambrette; Bonne-Mère, assise au pied du lit, lui souriait. Elle se souleva, écouta un instant, puis, les yeux brillants : « Bonne-Mère, elles sont parties, dites ? »

« Oui, ma chérie, elles sont parties depuis hier. On célèbre aujourd'hui la mort de Notre Sauveur; les cloches se taisent en signe de deuil, et toute la chrétienté prie et jeûne en pensant à son Dieu. Vous, ma grande fille, votre devoir est d'être raisonnable et de vous guérir bien vite. »

« Oh ! oui, Bonne-Mère, si les vilaines sont parties et si le soleil de chez nous revient, je serai vite guérie ! »

Pendant toute la journée, l'enfant fut joyeuse. Son gai sourire était revenu et, avec force gestes et cris de joie, elle se mit à raconter à la Sœur des histoires de sa patrie lointaine : « Oh, si vous me voyiez, Bonne-Mère, étendue sur un large howdah de velours pourpre, sur le dos de Boy, mon éléphant favori. Accroupi derrière-moi, un hindou, au turban éclatant, agite un grand éventail de plumes blanches; un coureur nous précède, et du haut de mon énorme Boy, les palanquins,

les chameaux, les cavaliers, les porteurs d'eau, chinois, hindous, cipayes et coolies, toute cette foule affairée et chamarrée, semble grouiller à mes pieds comme des fourmis. Oh ! si vous voyiez, Bonne-Mère, les pagodes aux toits d'or, les idoles de métal précieux, les danses des Nautchgirls, les illuminations des soirs de fête, les richesses des gaikwars et des maharajahs. » — Et l'enfant décrivait les splendeurs de son pays, et ses aspects si variés. Son langage imagé empruntait aux dialectes hindous les expressions qui lui manquaient, pour faire revivre aux regards placides de la religieuse ces rutillements de couleur et de lumière, cet excès de vie et de mouvement, qui confond le jugement de l'étranger et forme l'essence même du caractère de ce peuple disparate d'origines, de castes, de religion, de coutumes, de vêtements, de langages.

Elle lui parlait des charmantes saisons d'été passées à Darjiling; et de cette colline que souvent, devant l'aube, elle gravissait avec sa vieille bonne, une fervente Parsis qui cachait à tous son culte et ses dévotions. La petite disait comment elles restaient debout toutes deux, la vieille et l'enfant, dans un religieux silence, le visage tourné vers l'Orient où devait apparaître l'astre divin. Et comment, lorsqu'un premier rayon de soleil « teignait d'un rose vif l'éclat marmoréen des neiges éternelles », la vieille femme tombait à genoux et, courbant sa tête grise dans la poussière, marmottait en une langue bizarre des incantations mystérieuses.

Fatiguée d'avoir tant parlé, Colibri, le sourire aux lèvres, s'endormit en rêvant à sa patrie.



La nuit fut bonne et, le lendemain, comme l'air était doux, on ouvrit toute large la fenêtre de la petite malade.

Elle reposait très calme; sa tête ravissante, renversée sur l'oreiller, semblait une fine miniature d'ivoire dans l'ébène de ses cheveux. La religieuse, agenouillée, égrenait le gros chapelet qui pendait à sa ceinture.

Tout à coup, porté par un léger souffle de vent, un chant doux comme un murmure pénétra dans la chambrette, et la Sœur, levant les yeux au ciel, répéta le refrain : « *Gloria, gloria in excelsis Deo!* »

Puis soudain, l'air vibra, et une clameur énorme, surhumaine, faite de mille voix diverses, de cris aigus, de plaintes étouffées, d'appels, de mugissements résonna sur la ville entière. Toutes les cloches étaient en branle.

La petite créole se leva d'un bond, les bras tendus, les yeux fous : « Les voilà, elles sont revenues, elles me prennent, elles me tuent! »

La religieuse la saisit dans ses bras, la recoucha, et par ses baisers et ses paroles tâcha de la calmer : « Sois raisonnable, mon enfant chérie, elles ne sonnent que pour le Bon Dieu, elles vont se taire, et, entends-tu... celle que tu n'aimes pas, la vilaine cloche des matines, elle ne dit rien, j'ai recommandé qu'on ne la sonne pas »

« Oh! si, elle sonne, Bonne-Mère, elle se venge, elle est descendue de la tour, elle est entrée dans ma tête et elle sonne, elle sonne! »

La petite délirait, et cela dura sept heures. Le médecin, appelé en toute hâte, ne put que constater la fièvre cérébrale. Vers cinq heures, comme le soleil couchant baignait la chambre de ses reflets rouges, Colibri demanda à être portée devant la fenêtre ouverte, et Bonne-Mère s'y assit, en la tenant sur ses genoux.

« Soleil, beau Sourya, murmura la petite créole en tendant les bras, prends-moi, emporte-moi sur tes rayons de feu jusqu'à ta montagne sacrée. Emmène-moi loin des cloches, loin de la ville triste, là où je suis née, où l'on t'aime... Donne-moi chaud, Dieu Soleil... prends-moi chez toi... chez nous... »

La petite voix lassée se tut ; le globe de pourpre disparut derrière la grosse tour grise et l'ombre se répandit, funèbre, dans la chambre.

Un dernier rayon, mince ligne de lumière, filtra à travers le campanile, sous la cloche des matines, la cloche meurtrière, et vint, en se jouant, se poser, comme un baiser, sur la bouche entr'ouverte de l'enfant. Colibri, à cette caresse, ouvrit ses grands yeux de velours, elle serra un peu la main de Bonne-Mère, sourit doucement et son dernier soupir s'envola sur la voie lumineuse.

18 février 1895

SINCÈRE





JORIS-KARL HUYSMANS (1)

« Je suis allé à l'hôpital des âmes, à l'Eglise on vous y reçoit au moins, on vous y couche, on vous y soigne; on ne se borne pas à dire, en vous tournant le dos, ainsi que dans la clinique du pessimisme, le nom du mal dont on souffre. »



EST une âme de choix qui revient à Dieu, et elle lui revient de loin — du lointain des carrefours, ténébreux et boueux, du naturalisme où, jusque là, elle fila ses rêves et ses désirs aux pieds des Omphales du Vice et de l'Orgueil..

Joris-Karl Huysmans fut l'un des auteurs des *Soirées de Médan* et conquit sa célébrité initiale en gravitant dans l'orbite d'Émile Zola; ses premières œuvres révèlent le systématique souci de se conformer, dans l'analyse de la vie, aux préceptes du *Roman expérimental*; même en authentique disciple, paroxysât-il les théories du maître en amenant à la surface de ses livres le tréfonds des fanges et des ignominies; puisatier des pires égouts, il eut le triste honneur de concrétiser la formule naturaliste dans des tableaux dont l'ignominie cynique, sereine, méprisante.

(1) *En Route* — Paris, Tresse et Stock éditeurs, 3,50 fr.

ne fut point égalée. La perversité humaine le tenta — non dans sa banalité coutumière, comme elle attire Zola — mais dans ses raffinements les plus spécieux et les plus exceptionnels... Parmi l'ordure même, tout ne lui parut pas bon à être décrit; il se livrait a des sélections vers le rare, le non-vu, l'inouï, le non-ressenti, et ainsi il advint qu'aux antipodes des idées morales, les livres de J.-K. Huysmans symbolisèrent dans le sens du vice la manie d'exception que l'école naturaliste reprocha si véhémentement à l'idéalisme d'avoir adopté dans le sens de la vertu... A ce point de vue, l'œuvre première de J.-K. Huysmans, par l'inconséquence de son exécution avec les principes dont elle se prétendait issue, a contribué beaucoup au discrédit des tendances naturalistes.



Dans certains livres, tels que ceux-là, qui réalisent au suprême degré la débauche des idées, une chose parfois prohibe la plénitude du dégoût et enchaîne à l'œuvre un reste de sympathie : le style!

A quelque bas-fond d'ignominie qu'il puisse être descendu, ne désespérez jamais d'un écrivain dont le verbe frissonne du haut souci de l'art; c'est le clou d'or auquel peut se suspendre un jour la patène de l'idéal; c'est, sur les marécages noirs du pessimisme, le feu follet annonciateur de la persistance d'une âme...

De tous les naturalistes de Médan — j'entends, comme tels, Zola et ses disciples directs, Alexis, Bonnetain, Guiches — J. K. Huysmans est, avec Paul Adam, le seul qui ait ce don : le style — car on ne peut appeler style la lourde, monotone, régulière et quelconque draperie dont Zola écrase ses visions d'ailleurs grandiosément épiques... Le style exige vraiment moins de banale uniformité et plus de

primesautier relief; au lieu de ravalier le terme à la bassesse de l'idée, le style relève la bassesse de l'idée par l'originalité du terme... Tel le style de Paul Adam — qui lui aussi, d'ailleurs, s'est depuis évadé du naturalisme vers l'inquiétude du mystère, — tel le style de J. K. Huysmans; chez celui-ci, dès ses débuts, le contraste se manifestait entre la vulgarité des choses observées et l'aristocratie de l'expression, au point que Zola, surprenant en son élève cette tare de l'écriture artiste, gage de sa rédemption future, lui reprochait dès 1880 « de trop raffiner, de travailler trop ses phrases comme des bijoux (1). »



J. K. Huysmans venait de publier *A Rebours*, où il symbolisait, en ce détraqué physique et psychique de Des Esseintes, l'aboutissement final de la jouissance; réellement alors l'artiste — et, derrière l'artiste, l'homme — avait fait le tour de la perversité humaine; mais si l'homme, ayant laissé à chaque recoin un peu de sa fierté et de sa vaillance, s'abandonnait au courant des absolues lassitudes, l'artiste demeurait intact; sous la guenille morale de Des Esseintes palpitait, transparente à certains moments, la petite flamme d'idéal que le souffle miasmatique des pires passions n'avait pu éteindre, et dont la lueur tremblotante et falote, suggérait, parmi l'usure sensuelle et spirituelle d'*A Rebours*, la vision de quelque lampe de la Vierge trouant le noir d'un carrefour nocturne de prostituées.....

En *Là-Bas*, l'œuvre suivante, la lueur d'idéal grandit; elle transluit à travers les parois de cette effrayante synthèse du satanisme, — acte de foi

(1) *Une campagne*, p. 254.

« à rebours », mais acte de foi tout de même, et enfin la voici non plus lueur mais phare glorieux et fulgurant qui enveloppe, baigne et imprègne des clartés de l'affirmation et de la croyance l'œuvre dernière : *En Route...*



« O croire, croire comme ces pauvres convers, ne pas être nanti d'une âme qui vole ainsi à tous les vents; avoir la Foi enfantine, la Foi immobile, l'indéracinable Foi! ah! Père, Père, enfoncez-la, rivez-la en moi... Que votre miséricorde réfrène votre équité; soyez injuste, pardonnez-moi; accueillez le mendiant de communion, le pauvre d'âme! » (1)

C'est, au moment de communier à la Trappe de Notre Dame de l'Atre, la prière de Durtal; Durtal, pseudonyme derrière lequel l'auteur ne se dissimule que pour éviter le « moi » monotone sinon haïssable. — Durtal gorgé de réalités s'est orienté vers le Mystère; après avoir dans *Là-Bas* promené sa curiosité inquiète autour du Satanisme, « ces latrines du Surnaturel », il trouve enfin le chemin de la Vérité vers lequel le guident, sous l'égide de la grâce divine, dont il proclame dès l'abord l'évidente intervention, les souvenirs d'une pieuse enfance, le dégoût d'une existence où l'âme fut constamment comprimée par la débauche et le scepticisme, et enfin l'amour de l'art.

Concurremment ces différents facteurs agissent sur l'âme désemparée de Durtal, la maintiennent et la stimulent dans son graduel *processus* vers la Lumière.

Sur cette route de la régénérescence les premiers jalons sont posés par l'Art (2); c'est dans la pénombre

(1) Page 311.

(2) « L'art a été le principal véhicule dont le Sauveur s'est servi pour vous faire absorber la Foi. Il vous a pris par votre côté faible... ou fort, si vous aimez mieux. Il vous a imprégné des chefs-d'œuvre mystiques, il vous a persuadé et converti moins par la voie de la raison que par la voie des sens » Pages 95 et 96.

des vieux sanctuaires de Paris « dont les pierres-suintent la Foi » où l'ogive élance sa liliiale sveltesse, où le soleil saigne mystérieusement au cœur des vitraux, où l'encens flotte aux nefs en de rêveuses banderoles, parmi l'appel grave et doux du plainchant et de la liturgie, que Durtal se ressaisit tout d'abord; au cours de ces longues et fréquentes stations à Saint-Sulpice, à Saint-Séverin et en quelques pauvres chapelles de couvents, peu à peu s'évaporent les relents mauvais de la chair et s'amollissent les âcres hostilités de l'esprit; l'art a défriché ainsi et préparé le terrain où germera — après encore des luttes tragiques de la pensée et des sens — la fleur de la Mystique...

A ce moment propice, Durtal rencontre sur sa route l'abbé Gévresin, un vieux prêtre nourri de la pure moëlle des hagiographies et qui l'introduit dans la fréquentation familière des œuvres de Sainte Thérèse, de Saint Jean de la Croix, de Sainte Angèle de Foligno, de Ruysbroeck l'Admirable... Grâce à ces Evangélistes de la haute Mystique, Durtal passe rapidement du cycle des songeries passives dans celui de l'action positive; après la conversion du poète s'opère en lui la transformation de l'homme; et le désir surgit, tantôt timide et anxieux, tantôt impatient et exaspéré, d'inaugurer par la confession et la communion sa vie nouvelle... L'abbé Gévresin l'envoie alors faire une retraite de dix jours à la Trappe de Notre Dame de l'Atre — et ainsi se termine la première partie d'*En Route*.

La seconde partie est consacrée tout entière au séjour de Durtal à la Trappe; dans le décor apaisé de la silencieuse existence claustrale des Fils de Saint Bernard, se développe chez Durtal le drame de conscience le plus angoissant et le plus tumultueux : la chair et l'esprit rivalisent d'assauts contre cette

pauvre âme de tardif catéchumène; maintes fois elle menace de retourner à la dérive de son passé de hontes et d'orgueils, mais, quand le livre se ferme, elle semble avoir à jamais planté en Dieu l'ancre de salut...

« Durtal se promena soulevé de terre par une joie confuse. Il se vaporisait en une sorte de griserie, en une vague éthérisation où montaient, sans même penser à se formuler par des mots, des actions de grâces; c'était un remerciement de son âme, de son corps, de tout son être, à ce Dieu qu'il sentait vivant en lui et épars dans ce paysage agenouillé qui semblait s'épandre, lui aussi, en des hymnes muettes de gratitude. » (1)



On risque de fort mal juger *En Route* lorsqu'on perd de vue ce que, dans l'intention de l'auteur, cette œuvre doit être.

En Route n'est point un roman et ils ont beau jeu ceux-là qui veulent y signaler l'absence de ce qu'ils appellent « une intrigue ».

En Route n'est point non plus un traité de théologie; et chicaner Huysmans sur l'absence, dans son livre « de motifs de crédibilité théologique » (2) est une bêtise que n'excuse point, même chez un Père de la Compagnie de Jésus, le peu de sympathie que Durtal montre, à tort évidemment, pour les « Exercices Spirituels » de Saint-Ignace de Loyola.

En Route est l'analyse d'une crise de psychologie morale, faite par un artiste.

Jugée à ce point de vue, l'œuvre profère trois maîtresses qualités : l'unité, la sincérité, la profondeur.

(1) Page 380.

(2) *Etudes religieuses des R. P. de la Compagnie de Jésus.* — 15 Avril 1895.

Quand on clôt le volume et qu'on repasse et condense ses souvenirs, les détails s'estompent, les circonstances reculent, les épisodes s'éloignent et l'impression s'impose d'une conception naturellement et spontanément une; l'âme de Durtal — ou combative, ou souffrante, ou joyeuse — palpite sous chacune des pages de ce livre, le traverse d'un bout à l'autre, en relie les différentes parties et enfin en domine les contingences des hauteurs de la contemplation où l'a portée son essor.

Une telle unité ne saurait être simulée par aucun artifice de composition; elle est la résultante non de combinaisons de métier, mais d'une absolue sincérité d'âme.

De longues discussions s'engageront nécessairement sur la sincérité d' « *En Route* ». Puisque l'on se trouve en présence d'une « *confession* », il me paraît tout naturel de juger le livre de J.-K. Huysmans d'après le *criterium* auquel furent toujours jaugés les œuvres analogues : qu'est-ce qui fait que nous acceptons les *Confessions* de Saint Augustin, tandis que nous nous rebiffons contre les *Confessions* de J. J. Rousseau et les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand? C'est que celles-ci procèdent de la vanité et tendent à la gloriole, tandis que celles-là procèdent de l'humilité et tendent à la mortification.

L'humilité, voilà la pierre de touche du genre « *confessions* », et voilà précisément la caractéristique des confidences de Durtal... Dans l'élan de foi repentante qui prosterne Durtal aux dalles de la Trappe, c'est non seulement un abandon méprisant de toutes ses fiertés d'homme supérieurement doué et d'artiste auréolé de gloire, c'est l'aveu sans jactance et sans forfanterie des défaillances, des fourvoiements, des chutes — et quelles chutes, difficiles entre toutes à reconnaître publiquement! — qui signalèrent jusque

là la voie ténébreuse et tâtonnante de son existence...

Au brusque tournant de la quarantaine, devant la raillerie qui le guette, Durtal apostasie les contingences dont jusque là fut tissée sa vie; il vomit son dédain à la face d'un monde qui le choya de succès; il dresse contre la chair — la chair qu'il célébra dans tant de ses livres — un acte d'accusation impitoyable; à ces livres mêmes, aux théories morales et littéraires dont ils procèdent, il donne un catégorique et solennel démenti : le disciple de Zola proclame notamment la stérile et nuisible vanité d'un art auquel l'exclusivité des réalités matérielles voile la perspective de l'Idéal; dans cette démolition exaspérée de sa vie ancienne, Durtal n'épargne rien, au point que son acharnement à se détruire ainsi lui-même peut, à certains endroits, même paraître excessif; en tous cas il est tel que, sans le ressort continu de la sincérité, il ne se peut imaginer; cette discipline — la plus douloureuse de toutes, puisque le pénitent flagelle ses fiertés les plus hautes et ses tendresses les plus intimes — n'est concevable qu'amorcée continuellement et stimulée par un retour à Dieu qui ne soit pas « qu'une postulation littéraire », mais un acte véritable de foi.

Mais, a-t-on déjà objecté, si J. K. Huysmans est bien le contrit humble et sincère que l'on prétend, pourquoi effeuiller aux yeux de tous, jusqu'en ses pages les plus secrètes et les plus douloureuses, le livre de sa vie; l'examen de conscience auquel se livre l'écrivain d'*En Route* n'eût-il point présenté plus de garanties d'effets salutaires et durables en ne franchissant pas les limites des asiles du recueillement et du silence où se déroulèrent ses angoissantes péripéties?

De telles remarques me surprennent de la part de chrétiens, voire de prêtres; que faites-vous, leur

répondrais-je, de cette grande loi chrétienne qui veut qu'au retentissement du scandale corresponde le retentissement de la réparation; indiquez moi pour J.-K. Huysmans un moyen autre et plus adéquat que cette solennelle « confession publique », de réparer, dans la mesure du possible, les conséquences effrayantes et désastreuses de tant de livres blasphématoires et corrupteurs; et d'ailleurs avouons le droit de regretter et de dédaigner, à l'actif de l'Idée chrétienne, cet hommage d'un homme dont l'adhésion revêt la triple garantie de la science, de l'art et du désintéressement... Y aurait-il, par hasard, surabondance d'œuvres mystiques modernes?

Tout au plus pourrait-on reprocher à l'auteur d'*En Route* d'être entré, au cours de ses confessions, dans l'analyse de certaines turpitudes répugnantes, et surtout de n'avoir jamais reculé, dans cette analyse, devant le mot brutal et cru, le mot propre... Mais encore faut-il ajouter que, si impitoyables que soient les révélations de J. K. Huysmans, (et n'est-ce pas là un gage de leur sincérité?) l'horreur frissonnante et furieuse qu'elles inspirent à l'écrivain en abolit le caractère nocif; à la vérité, dans ces 458 pages, il n'y a pas une ligne qui puisse être, soit directement soit indirectement, une incitation au mal. Est-ce que les Confessions de Saint-Augustin peuvent-être mises entre toutes les mains?

Les Confessions de Saint-Augustin!... De ce prototype immortel de la « confession » humble et sincère, *En Route* se rapproche tout au moins par la profondeur psychologique... Les critiques les plus défavorables à l'ouvrage de J.-K. Huysmans ne lui contestent point sa haute valeur d'analyse; au sortir de cette lecture, que paraissent donc mesquins et dérisoires le fin psychologisme amoureux ou le mécanisme ténu de la douleur mis à la mode par

les Bourget et les Rod; *En Route* appelle comme point de comparaison les œuvres mêmes qui servent à Durtal d'appuis et de guides dans son ascension vers les sommets rédempteurs de la Grâce; oui, il faut remonter aux Mystiques pour rencontrer pareille et aussi acharnée passion à scruter son âme, à en guetter tous les mouvements, à la traquer dans ses mobiles les plus lointains et les plus intimes, à surveiller son évolution heure par heure, instant par instant, sans nous épargner une pensée, un sentiment, une impression; parfois serait-on tenté de crier grâce, mais la constatation arrête de l'harmonieuse collaboration de tous les éléments, petits et grands, insignifiants et capitaux à cette « histoire d'une âme » dont la valeur morale et la beauté artistique sont faites, nous ne saurions le trop redire, d'une absolue sincérité et d'une scrupuleuse bonne foi.



Tellement attachant et absorbant est, dans *En Route*, ce qu'il est convenu d'appeler « le fond » qu'on en oublierait vraiment « la forme »... Et ce serait, dans une étude en somme littéraire, lacune et injustice... Car ce livre n'est point seulement un chef-d'œuvre de psychologie, il est aussi un chef-d'œuvre d'art; notamment le style de J.-K. Huysmans s'est admirablement modelé sur la diversité des sujets auquel l'écrivain a dû tour à tour l'assouplir : parmi les rafales d'âme qui assaillent Durtal, le style a la fougue effarée et entrechoquée des vagues orageuses; puis, quand le calme renaît, il est doux de la douceur des premiers rayons printaniers et caressant comme les caresses des brises de mai; successivement il s'exhausse au niveau des grandes vérités mystiques et aussitôt après se familiarise au contact des infimes

détails de l'existence simple et monotone des Trappes... L'appropriation est saisissante du mot, de l'image, du ton, à l'idée qu'il faut faire ressortir ou à l'objet qu'il faut décrire... Nulle surcharge, nulle amplification, nulle insistance exagérée; c'est, en toute la force et toute la valeur du terme, un style *moulé* sur l'idée.

Que citer? Le chapitre premier où s'épanouissent en de si magnifiques paraphrases, les bouleversements de sentiments produits en Durtal par la liturgie catholique; le tableau de la prise de voile chez les Bénédictines, où l'érudition la plus minutieuse s'allie à la plus surélevée poésie; la description des offices de la Trappe, d'une empoignance progressive; le commentaire si pénétrant et si assimilé des différents chefs-d'œuvre de la Mystique — ou mieux ce croquis d'un petit coin solitaire de nature devant lequel se dilate l'âme de Durtal régénérée par la confession : « Il s'installa près de l'étang dont les bords étaient ceinturés par des roseaux qu'entouraient des touffes d'osiers; et il s'amusait à contempler les couleurs de ces arbustes, leurs feuilles d'un vert lisse, leurs tiges d'un jaune citron ou d'un rouge sang, à observer l'eau qui frisait, qui se mettait à bouillir sous un coup de vent. Et des martinets la rasaient, l'effleuraient du bout de leur aile, en détachaient des gouttes qui sautaient ainsi que des perles de vif-argent. Et ces oiseaux remontaient, tournoyaient au-dessus poussant les huit, huit, huit de leurs cris, tandis que des libellules s'allumaient dans l'air qu'elles sabraient de flammes bleues. »

« Le pacifiant refuge! pensait Durtal; j'aurais dû m'y reposer plus tôt; il s'assit sur un lit de mousse, et il s'intéressa à la vie sourde et active des eaux. C'était par instants le clapotis et l'éclair d'une carpe qui se retournait, en bondissant; par d'autres c'étaient

de grands faucheux qui patinaient, à la surface, traçant de petits cercles, se cognant les uns sur les autres, puis refileant, en dessinant de nouveaux ronds; et, par terre, alors, auprès de lui, Durtal voyait jaillir les sauterelles vertes au ventre vermillon, ou grimpant à l'assaut des chênes, des colonies de ces bizarres insectes qui ont sur le dos une tête de diable peinte au minium sur un fond noir.

« Et au-dessus de tout cela, s'il levait les yeux, c'était la mer silencieuse et renversée du ciel, une mer bleue crêtée de nuages blancs qui s'escaladaient comme des vagues; et ce firmament courait en même temps dans l'eau où il moutonnait sous une vitre glauque.

« Durtal se dilatait, en fumant des cigarettes; la mélancolie qui le comprimait depuis l'aube commençait à se fondre et la joie s'insinuait en lui de se sentir une âme lavée dans la piscine des Sacrements et essorée dans l'aire d'un cloître. » (1)



... Je viens d'achever la lecture d'*En Route* aux calmes et sauvages hauteurs de Maredsous; en des heures de tourmente j'ai entendu les cloches lutter de violence et d'angoisse avec les hullements du vent qui soufflait de la vallée — puis, aux soirs dorés et pacifiques, leur tintinnabulement s'épandait en doux appels suggestifs d'infini; dans la perspective des ogives claustrales, j'ai vu défiler, aux derniers rayons du couchant, la théorie psalmodiante des moines; j'ai feuilleté de-ci de-là Sainte Thérèse et Angèle de Foligno; et surtout, une fois de plus, j'ai entendu,

(1) P. 317.

par la voix grave des moines et la blanche voix des moniales, monter aux voûtes des églises et des chapelles, le divin plain-chant; et je l'affirme, pour extraire, d'une façon aussi intensive que J.-K. Huysmans, de cet ensemble religieux l'essence inhérente de mystère et d'absolu, il ne suffit point d'être un artiste, il faut déjà être un croyant.

Je plains les catholiques qui ne le comprennent point et qui, pour quelques attaques, d'ailleurs méritées et salutaires, contre la statuomanie grotesque et la musique de café-concert qui sévissent dans certains temples, méconnaissent la valeur à la fois apologétique et artistique du livre de J.-K. Huysmans.

Avec Pol Demade, dans *Durendal*, je souhaite ardemment au grand et nouvel écrivain catholique, qu'après avoir franchi tout l'abîme qui distance *En Route* de *Là-Bas*, il ne tarde point à parcourir le chemin qui sépare encore *En Route* de *Là-Haut*.

FIRMIN VANDEN BOSCH

Mai 1895





LOUISE DE SAVOIE

LN historien italien, M. L. A. Ferrai, dans une étude publiée récemment (1), parlait ainsi de Louise de Savoie, éducatrice de François I et de Marguerite de Navarre : « L'éducation de François I et de sa sœur Marguerite, qui fut ensuite reine de Navarre, s'était accomplie dans l'antique château des comtes d'Angoulême près d'Amboise. Louise de Savoie, fille du comte Philippe de Bresse, devenue très jeune encore veuve du comte Charles de Valois-Angoulême, vécut de longues années avec ses enfants dans cette retraite volontaire. Là grandit, portrait vivant de l'homme qu'elle avait passionnément aimé, François I, doué d'une santé robuste, d'une intelligence vive, et porté naturellement à toute œuvre bonne et généreuse. On lisait, il y a quelques années encore, dans une des salles du château, cette devise : *Libris et liberis*, que Louise y avait fait peindre dans les années de sa douleur, et cette devise résume le sacrifice, fait spontanément comme sans regrets, d'une jeunesse flétrie. La bibliothèque d'Amboise a transmis à la bibliothèque nationale de Paris

(1) L. A. FERRAI, *Francesco I et Carlo V*, dans la *Vita italiana nel cinquecento*, t. I, p. 20.

de nombreux manuscrits que Louise de Savoie fit exécuter pour servir à l'instruction de ses enfants. Ils contiennent les petites œuvres de Pétrarque et de Boccace, les lettres d'Ovide traduites par Ottovien de Saint-Gelais, un exemplaire de la Divine Comédie et beaucoup de romans de chevalerie. Née en Italie et élevée dans une cour où avait déjà pénétré le souffle de la Renaissance, Louise voulut donner à ses enfants une éducation purement classique. Un savant abbé, François de Rochefort, leur enseigna les premiers éléments des langues latine et grecque, pendant que leur mère confiait à Arthur Guffier, seigneur de Boissy, les fonctions de précepteur et de gouverneur de François. Mis en possession d'une riche éducation classique, les deux jeunes gens acquirent bientôt un goût littéraire et artistique des plus fins; plus tard, les relations continuelles qu'ils eurent avec les grands maîtres et les littérateurs italiens réfugiés à la cour de France, perfectionnèrent l'éducation que leur avaient soigneusement donnée leur mère et leurs précepteurs. Grâce à cela, l'affectueuse sœur du roi, appelée en ce temps par les poètes de cour *la Marguerite des Marguerites*, put écrire, à l'imitation de Boccace, *l'Heptaméron*, ainsi que les divers et gracieux poèmes qui ont fait sa renommée; grâce à cela aussi, François I sut trouver, même au milieu des fatigues et des préoccupations de la politique, le temps et la volonté de rimer, rivalisant glorieusement avec Jamet et Clément Marot. Nous ne pourrions donner ici un tableau complet de la vie de François I pendant les années où Louise de Savoie, craignant pour l'avenir de son enfant, mais entrevoyant déjà le sort qui lui était réservé, cherchait à lui donner le sentiment exact de sa situation et de ses devoirs futurs. L'histoire de ses fautes de jeunesse, de sa passion

véhémente pour madame de Châteaubriand, de ses faiblesses pour mademoiselle d'Heilly, plus tard duchesse d'Etampes, est suffisamment connue et ce n'est pas à tort, il faut le reconnaître, que ses contemporains lui ont reproché d'avoir trop souvent enfreint les conseils prudents de sa mère et sacrifié plus tard à ses caprices, à ses passions, les intérêts de sa dynastie en même temps que la dignité de la France. »

Le tableau représentant cette mère confinée dignement dans son isolement, enseignant à son fils ses devoirs futurs de roi, cherchant à doter ses enfants de toutes les richesses de l'intelligence, est, il faut en convenir, aussi gracieux que touchant et de nature à donner une haute idée de Louise de Savoie. J'étais encore sous l'impression que m'avait donnée cette page de M. L. A. Ferrai, lorsque je lus le livre que M. de Maulde la Clavière venait précisément de consacrer à la jeunesse de François I (1). Le résultat produit fut tout autre. Pièces à l'appui, laissant parler les contemporains et les correspondances du temps, l'historien français détruisait impitoyablement la légende de la veuve chaste, de la mère tendre et vigilante. Dès les premières pages, il mettait à nu une âme dénuée de scrupules, n'ayant d'autre désir que celui de la jouissance et de la domination. Puis, il l'analysait fibre par fibre et montrait en Louise de Savoie une femme superstitieuse, ambitieuse, dévergondée, égoïste, sèche, dure, jalouse. Il est faux de dire que François I, dans ses débauches comme dans sa politique souvent égoïste et déloyale, oublia les leçons de sa mère; celle-ci

(1) R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE, *Louise de Savoie et François I. Trente ans de jeunesse (1485-1515)*. Un volume in-8°. Paris, Perrin, 1895.

ne vit écouter que trop ses avis et, quant aux vices de son fils, c'est elle qui les lui enseigna.

Le caractère de Louise de Savoie, tel que le décrit M. de Maulde la Clavière dans son pittoresque livre, est peu connu. Nous essayerons d'en fixer les traits principaux en quelques pages. La mère de François I mérite d'attirer l'attention à la fois des littérateurs, des moralistes et des historiens. A la petite cour de Cognac, puis à celle d'Amboise, s'agite un monde étrange fait de seigneurs, de littérateurs, d'artistes qu'elle préside et dont elle reçoit les hommages. C'est près d'elle que commence à s'opérer la transformation qui doit faire de la France du Moyen-Age la France de la Renaissance. Son château est comme le vestibule où s'arrêtent les idées novatrices venant d'Italie avant de pénétrer plus loin. D'autre part, tandis que Louis XII et Anne de Bretagne font régner autour d'eux une morale sévère, Louise de Savoie donne l'exemple de cette morale libre qui plus tard règnera en maîtresse à la cour de son fils et des autres rois de la maison de Valois.



Ce fut d'ailleurs une singulière destinée que celle de Louise de Savoie. Anne de Beaujeu, régente de France, la marie à l'âge de douze ans à Charles d'Angoulême, qui ne veut pas de la femme qu'on lui propose et l'accepte seulement sous la pression des troupes royales envoyées pour le contraindre à cette union. Lorsque la jeune femme arrive à la cour de Cognac, une maîtresse du comte lui est donnée pour demoiselle d'honneur et elle est chargée d'élever une fille bâtarde de son mari. Quand elle atteint ses dix-huit ans, Louise se trouve veuve avec une fille de trois ans et demi et un fils d'un an.

Charles d'Angoulême aimait les arts et le château de Cognac eut pendant son règne plus d'une ressemblance avec les cours italiennes « où le plaisir et un néo-paganisme sensuel s'emparaient déjà parfaitement de l'art ». Louise continua ces errements et bientôt Cognac devint le rendez-vous des artistes et des joyeux romanciers. « Tout ce qui touche la jeune veuve va prendre l'empreinte de l'amour de la vie et de la gaîté, d'une gaîté parfois un peu nerveuse. Louise allèguera rarement comme emblème la cordelière, chère aux veuves, aux moines, aux chastes, fût-elle en or; elle prendra, comme son mari, la salamandre, animal bien dépourvu d'ailes, mais éternel, voluptueux, né dans les flammes et y vivant, ou encore la sage chouette, oiseau de Minerve et des ténèbres. » Les principaux conseillers que lui a laissés le comte d'Angoulême ne la détournent pas de la voie dans laquelle elle marche. Le premier d'entre eux est Jean de Saint-Gelais, seigneur de Montlieu, qui dès l'origine remplit les fonctions de chambellan de Louise. Il écrivit une *Histoire de Louis XII*, dans laquelle il se révèle homme spirituel, brillant, léger, plein d'aisance et de goût, possédant une intelligence très littéraire, très aiguisée, que nul scrupule ne gêne. Son influence sur la jeune veuve fut grande et l'on affirme que des liens intimes, mais peu licites, les unissaient. Après lui venait son frère, Ottovien de Saint-Gelais, père du poète efféminé Mélis de Saint-Gelais. Destiné dès son berceau à entrer dans les ordres, la volonté du comte Charles le fit évêque d'Angoulême. Ce prélat, plus connu par ses œuvres licencieuses que par ses mérites ecclésiastiques et que le plaisir avait usé, prit sur Louise de Savoie un ascendant singulier. Pour peindre le tuteur religieux que possédait la mère de François I, il suffit de reproduire les lignes dans lesquelles il parle de

lui-même et dit qu'il a été mis au monde pour « avoir chevaux et grosse prébende; en boiste, les cent mille escuz d'or... aller es lieux où puisse veoir dames à gré et damoiselles, pour faire le transy d'amour..., (avoir) toujours le barbier près pour agencer cheveux, chantres, lutz, tambourins, rebecs... »

Il n'est pas étonnant que, subissant l'ascendant de tels guides, Louise de Savoie ait passé par ces trois états d'âme que Stern affirme être le propre de toutes les âmes françaises : coquette, déiste, puis dévote. « Sous son premier aspect, elle participe à un état bien répandu alors, du moins en Italie : elle ressent une sorte de nervosisme, inquiet, impressionnable, où se mêlent la galanterie, la dévotion, la superstition, la magie, avec absence plus ou moins caractérisée de doctrine sérieuse. Elle le confessera franchement dans sa vieillesse; elle va employer la première partie de sa vie à chercher un remède contre je ne sais quel vide persistant : tous les moyens, *tous* (elle le dit), lui seront bons pour poursuivre « contentement » de son esprit, et sans l'atteindre. Une couronne de cheveux blancs la réduira seule à la paix, par une formule d'existence presque claustrale; elle découvrira, dit-elle, qu'il faut lire en se levant, chaque matin, quelques beaux psaumes, pour en parfumer sa journée, et, avant souper, « donner pasture » à l'âme d'une lecture sérieuse; passer en revue, le soir, toute sa journée, implorer Dieu pour les fautes, le remercier pour les grâces et s'endormir dans la paix du Seigneur. Tel est le prêche qu'on découvre dans l'*Heptaméron*, au milieu de souvenirs moins dévots et de prédications bien discordantes sur le monde catholique. Ce qu'il lui fallut d'épreuves pour en arriver là, elle en convient. »

Le sentiment qui chez Louise de Savoie domine

tous les autres, c'est l'ambition. François de Paule lui avait prédit que son fils serait roi et, dès le moment où elle a entendu cette prophétie, elle en attend la réalisation avec une fébrile impatience. A l'origine, bien des obstacles séparent François du trône. Charles VIII règne encore et le duc d'Orléans est son plus proche parent. Mais bientôt Louis XII ceint la couronne, il n'a pas d'enfants et le comte d'Angoulême devient son héritier présomptif. Louis fait annuler son mariage avec Jeanne de France et épouse Anne de Bretagne. Dès lors, la vie de Louise de Savoie n'est plus qu'une succession d'angoisses. La reine devient rapidement enceinte; elle met au monde une fille, Claude, qui la remplacera sur le trône de France; les droits de François sont sauvés. Mais bientôt un fils naît à Louis XII, il vit peu de temps et Louise éprouve une indicible joie en apprenant sa mort. Elle passe ainsi sans cesse par des alternatives de crainte et d'espérance, car souvent Anne de Bretagne est en état de grossesse et la santé toujours chancelante de Louis XII le met plus d'une fois aux portes du tombeau.

L'éducation que Louise de Savoie donnait à ses enfants se ressentait naturellement de l'état de son âme. Selon la mode du temps, les exercices physiques primèrent le développement intellectuel chez le futur roi de France : la chasse, l'équitation, les armes, les jeux violents absorbaient la plus grande partie de ses heures. Les manuscrits qui ont servi à François et à Marguerite pendant leur jeunesse « nous mettent clairement sur la voie d'une éducation un peu pétrarquiste, plutôt orientée vers le joli et le spirituel que vers le profond. Et comme un doux arôme de flatterie circule partout, et avec variété! et quelle pure inspiration du dehors! comme on affecte de ne connaître, avec l'antiquité, que les modes nou-

velles d'Italie! A ce plan général, il faut joindre la pratique des vieux romans. Entre deux parties de chasse, de joutes ou de mascarades, si un livre s'égarait chez François, c'est un roman : sur sa table, on trouve *Le Roman de la Table Ronde*. Que lirait-il encore? bien probablement, les mêmes choses que sa sœur. Or, un jour que Louise de Savoie reprochait à Cornélius Agrippa un libelle contre le célibat des prêtres, Cornélius riposte par cette tirade enflammée : « Pendant qu'on me reproche de dire librement ma pensée, on offre aux femmes, on fait lire aux jeunes filles les *Nouvelles* de Boccace, les *Facéties* de Pogge, les adultères d'*Euryale et de Lucrece*, les combats et les amours de Tristan, de Lancelot, et autres ouvrages où les femmes apprennent la dépravation. Ces censeurs si rigides, si pointilleux, ne lisent pourtant pas ces choses-là en cachette, ils s'en repaissent, ils les traduisent, les exposent; on dirait qu'ils accomplissent, en les répandant, un apostolat particulier, fussent-ils princes de l'Eglise, comme cet évêque d'Angoulême qui a traduit en Français les épîtres d'amour des héros d'Ovide. » Agrippa écrit sous le coup d'une grande mauvaise humeur, mais il connaissait à merveille le monde de Louise, les œuvres d'Ottovien de Saint-Gelais, les lectures qui faisaient la joie d'Amboise et y défrayaient les conversations, même entre jeunes filles. La bibliothèque de Louise de Savoie ne contredit point son dire. »

On conçoit l'effet que cette éducation devait produire au point de vue moral, effet accentué encore par la volonté qu'avait Louise de gouverner ses enfants. Tous les moyens lui étaient bons pour maintenir son ascendant. Elle choisissait elle-même des maîtresses à son fils et ne leur demandait qu'une chose, c'était de ne point lui disputer l'influence

politique. Elle-même aussi se faisait l'éducatrice de sa fille dans la vie licencieuse, — l'histoire des amours de Bonnavet en est la preuve —, et sa conduite envers ses enfants lui a mérité une terrible invective d'Agrippa d'Aubigné, qui certes n'était pas un saint.

Ces quelques traits, par lesquels nous avons essayé d'esquisser certains côtés du caractère de Louise de Savoie, montrent combien faux est le portrait enthousiaste qu'ont tracé d'elles divers écrivains. « Il faut, comme le dit M. de Maulde la Clavière, se défier des phrases toutes faites, qui la représentent inmanquablement comme infusant à ses enfants une science profonde, ou les soumettant à une discipline admirable. Il y a là un vernis convenu de politesse. » Parmi les femmes qui reçurent la grande mission d'élever des rois pour le trône de la France, il en est d'admirables comme Blanche de Castille, mais ce n'est point parmi elles qu'il faut ranger la comtesse d'Angoulême; elle se rapproche bien plus, d'Isabeau de Bavière et de Catherine de Médicis, dont les noms brillent dans l'histoire d'une triste célébrité.

ALFRED DE RIDDER






LE NOYÉ

Pour CHARLES BUET.

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues,
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.

VICTOR HUGO. *Océano Nox.*

'ÉTAIT en plein Océan. Les flots avaient cessé de lutter contre les flancs du vaisseau, où depuis trois jours se brisait leur inutile rage. Ennuyé d'une séquestration de soixante heures, j'étais allé sur le pont où séchaient rapidement les larges flaques d'eau, souvenirs de la tempête.

Sans idées précises, sans rêve fixé, je rêvais accoué aux bastingages du navire. La lune pleinement éclairait la mer et le ciel. Parfois des nuages noirs, poussés par un vent qui ne donnait plus de sensation, passaient rapidement devant sa clarté; ils en atténuaient l'éclat et faisaient penser aux cierges des obits. Ce calme vague et large qui suit la tempête enveloppait l'air. Je contemplais le navire traçant un sillon sur les eaux sombres dont les remous se blanchissaient d'écume. Un point noir, indistingué d'abord, parut dans cette écume; il s'approcha, et avec un éclat sec, dont la faiblesse dominait pourtant

le bruit de l'hélice, ce point noir vint se jeter contre la carapace du vaisseau.

Oh, l'atroce vision !

Je me relevai soudain, et un cri de pitié épouvantée me jaillit des lèvres. Oh ! l'horrible mouvement de ce cadavre demandant la rentrée dans la vie, et frappant et refrappant vainement la paroi du paquebot qui, sourd à sa voix, l'abandonnait à son sort de pèlerin sur l'Océan.

Le combat de cet homme pour *sa vie* m'apparut alors en toute son horreur. Je vis les vagues pareilles à des montagnes, les crachements de leurs écumes, et la mort de cet homme, sa mort dans les étouffements et dans les spasmes, sa mort dans le froid humide, dans l'entassement des eaux et dans le roulement qui donne le vertige. J'entendis ses supplications ardentes vers un Ciel sourd, je vis ses mains s'étendre en gestes de prière, et la Mort étreignante arrivant énorme comme l'élément qui la conduisait, et la lassitude de ce lutteur, son désespoir farouche, sans larmes, sans cris et las enfin d'aller, sans inénergie à continuer encore une lutte impossible.

A-t-il péri seul ou d'autres ont-ils subi des angoisses pareilles aux siennes, des luttes semblables à sa lutte ?

Et les siens quels sont-ils ? Sont-ils riches ? Sont-ils pauvres ? Les bras inertes de cette victime étaient-ils leur gagne-pain, ou bien cet homme était-il riche ? A-t-il dû quitter des millions et, dans les spasmes d'agonie, a-t-il rêvé de cet or qui achète tout, excepté la vie ?

Était-il aimé ? Ne l'était-il pas ? Des larmes seront-elles versées abondantes ou recevra-t-on la nouvelle de sa disparition avec une calme froideur et, pour tout panégyrique, dira-t-on « *Il n'a pas eu de chance !* » Mystère ! Mystère !

Où roulera ce cadavre avant de terminer son voyage sur les flots ? Quelles plaines de sable, quelles forêts d'algues, quels rochers visitera-t-il ? Combien de fois se heurtera-t-il le front avec le même bruit sec dont j'ai gardé souvenance ? Combien de fois suivra-t-il le mouvement de la vague qui monte et qui descend ?

D'autres le verront-ils ? Ou bien suis-je le seul à qui il est apparu dans son voyage inconscient ? Les glaces du Pôle enserreront-elles ce cadavre dans leurs froides morsures ? Les eaux du Sud le balanceront-elles dans leur tiède chaleur ? Les poissons respecteront-ils ce corps dans lequel a vécu une âme à l'image de Dieu, ou bien festiveront-ils des chairs bleuies de ce mort ? Jusqu'à quand durera son pèlerinage sur l'Océan ? Jusqu'à quand demeurera-t-il sans linceul et sans tombe ?

Je ne le sais ! Mystère ! Mystère toujours !

.

Ce mort je ne puis l'oublier. Maintenant encore cette face blême qui m'est apparue le soir, en l'infini de la mer, dans le bruit des vagues, sous la clarté blafarde d'une lune devant laquelle passaient et repassaient des nuages, reparaît à mes yeux ! Je vois les cheveux noirs collés au front blanc ! Je vois le mouvement du noyé qui suit le mouvement des vagues ! J'entends le bruit de ce crâne frappant la paroi du navire et je sens mon cœur balayé plus que par une méditation ou une retraite !

O vanité des choses d'ici-bas ! O néant des destinées ! O profondeur des choses insondables ! O écrasement de l'esprit devant le mystère ! O rêves pleins de réalité !

Quel est-il ? Où va-t-il ? Mystère ! Mystère ! Je sens des larmes me brûler les yeux ; des pressentiments vagues m'assaillent : moi aussi j'ai peur de

mourir, un jour, de cette mort où la lutte ne sert
à rien, où le désespoir envahit !

Je pleure sur cet homme. Instinctivement je
prie pour lui.

BAUDOIN KERVYN DE VOLKAERSBEKE

*Océan Atlantique,
à bord de « l'Orégon » Mars 1895*





PETITE CHRONIQUE

Les *Etudes religieuses* ont implacablement exécuté la nouvelle œuvre déjà célèbre de M. Joris-Karl Huysmans, *En Route* : c'est dans l'ordre. Le *Bien Public* a reproduit, de confiance, l'éreintement : n'est-ce pas dans l'ordre aussi ?

Le plus bizarre des reproches faits au livre est, sans conteste, celui-ci : « Puisque l'auteur était libre de choisir ses données et ses situations, *pourquoi s'est-il arrêté à celle-là ?* Plonger Durtal dans les bas-fonds du vice, l'en dégoûter par l'excès même de ses désordres, pour de là le faire monter aux sphères lumineuses de la vérité et de la vertu, *ne nous semble pas une méthode avouable*. La fin ne justifie pas les moyens, et de tels moyens ne réussiront pas une fois sur cent. »

Voilà donc, en ces lignes inouïes où triomphe le pédagogue étroit et pédant, M. Huysmans accusé d'avoir, en analysant — et le critique des *Etudes religieuses* ne l'ignore pas — un cas particulier, le sien propre, enseigné qu'il faut traverser toutes les boues du vice pour arriver à la vertu. N'est-ce pas extravagant d'incompréhension ou écœurant de parti-pris ? Nous espérons qu'à l'avenir, chaque fois qu'un hagiographe onctueux s'avisera de conter avec admiration la vie d'une repentie célèbre ou d'un illustre pénitent, comme Madeleine, Marie l'Egyptienne ou saint Augustin, les *Etudes religieuses* l'accuseront avec véhémence de prêcher que la débauche est le vestibule de la vertu et que l'on n'arrive à la sainteté qu'à la condition d'avoir été une catin ou un mauvais sujet.

Nous n'entendons point discuter en détail cet éreintement dont la déloyauté saute aux yeux. Assurément le livre de M. Huysmans n'est pas écrit *ad usum Delphini*, mais il ne suffit pas qu'une œuvre soit destinée à un public restreint pour qu'elle soit condamnable. *En Route* n'est pas exempt de tout reproche, mais, si quelques pages rarissimes affichent, sans que l'intention droite de l'écrivain puisse être le moins du monde suspectée, une crudité excessive, il n'est permis à personne de dire qu'« un tiers du volume est écrit avec une plume trempée dans les immondices » : pareille assertion est manifestement contraire à la vérité. Celui qui l'ose est irrémédiablement brouillé avec l'arithmétique et la bonne foi.

Il est affligeant de constater que des catholiques atteints de bégueulisme usent, dans leurs critiques, de si peu de charité envers un écrivain hors pair qui brave fièrement les sarcasmes de ses amis d'hier pour venir à nous en affirmant sa foi. Voici vingt-cinq ans que M. Huysmans se révèle un talent, depuis *En Route* il se révèle une âme : nous ne sommes point de ceux qui, parmi ses nouveaux frères, choisissent cet instant pour le conspuer. L'instant est trop mal choisi et ces pères de la Compagnie de Jésus, comme aussi les Sulpiciens, l'ont compris, qui, ne voulant point paraître les complices d'une exécution outrageante, ont cru devoir — nous le savons de source sûre — exprimer leurs vifs regrets à M. Huysmans.

Pour finir, signalons à ceux qui préférèrent au parti-pris la justice, l'article publié, dans *le Monde* du 12 mars, par M. l'abbé Klein, maître de conférences à l'Institut catholique de Paris — le *Bien public* a oublié de le reproduire — et les généreuses pages de notre ami et collaborateur M. Pol Demade, dans *Durendal*.



On a célébré, à la Sorbonne, le troisième centenaire de la mort du Tasse. Ce sonnet de Verlaine, empêché d'assister à la cérémonie, a été vivement applaudi :

Le poète est un fou perdu dans l'aventure,
Qui rêve sans repos de combats anciens,
De fabuleux combats sans nombre qu'il fait siens;
Puis chante pour soi-même et la race future.

Plus tard, indifférent aux soucis qu'il endure
L'aupvreté, gloire lente, ennuis élyséens,
Il se prend en les lacs d'amour patriciens
Et son prénom est comme une arrhe de torture.

Mais son nom, c'est bonheur. Oh! qu'il souffre et jouit,
Extasié le jour, halluciné la nuit,
Ou réciproquement, jusqu'à ce qu'il en meure.

Armide, Eléonore, ô songe, ô vérité!
Et voici qu'il est fou pour en mourir sur l'heure,
Et pour ressusciter dans l'immortalité.



Le Musée d'Anvers a acquis, au prix de 240,000 francs la merveilleuse toile de Memling, découverte, il y a quelques années, dans un monastère d'Espagne et dont nous avons parlé, l'an passé, à propos des *Etudes sur Memling* de M. Wauters. Ajoutons que la plupart des journaux ayant appris que le gouvernement guignait cette œuvre, se sont récriés avec vigueur contre ce qu'ils nomment une dilapidation des deniers publics : un chef d'œuvre dont s'enrichissent nos musées, qu'est cela? N'était-il pas plus urgent d'agrandir quelques gares?



La revue nouvelle dont nous annonçons, le mois passé, l'apparition probable, rassemblera dans son comité de rédaction, MM. Delattre, Demolder, Eekhoud, Maeterlinck, Nautet et Verhaeren. Le premier numéro du *Coq rouge* paraît aujourd'hui, 15 mai.



Un des doyens de la littérature contemporaine en Allemagne, Gustave Freytag, romancier et auteur dramatique, vient de mourir à Wiesbaden.



Un comité s'est formé pour préparer l'érection d'un monument à la gloire de Paul de Kock. Vous verrez qu'Alphonse Allais et Grosclaude auront leur tour.



Une strophe de M. Jean Rameau :
J'ai trop aimé les lys paresseux et les roses
 Qui ne travaillent pas ;
J'ai *pris*, senti, goûté la fleur de toutes choses
 En me croisant les bras.

Voilà une attitude capable d'embarrasser le statuaire qui immortalisera M. Jean Rameau.



M. Stéphane Mallarmé divulgue, dans la *Revue blanche* du 1 avril, ses pensées sur le catholicisme. Elles sont, par malheur, trop nombreuses pour que nous les puissions abandonner toutes aux méditations de nos lecteurs. Cela débute ainsi :

« Présomption, on imagine, par suite de silence extérieur, que cela, mainte vibration de certitude et de ténèbres jointe en un méditatif unisson, a cessé —

Ainsi —

Simple ment, dans l'inaptitude de gens à percevoir leur néant, sinon comme la faim, misère profane, hors l'accompagnement du tonnerre d'orgues absolu de la Mort.

Une race, la nôtre, à qui cet honneur de prêter ses entrailles à la peur qu'a de n'exister, autrement que par la conscience humaine, la métaphysique et claustrale éternité. échut — puis d'expirer le gouffre en quelque ferme aboi dans les âges, serait, non, j'en ris, malgré ce traitement céleste, comme si de rien, ordinaire, indemne, vague ; parce qu'il ne reste trace, à une minute de postérité quand ne sourit même pas la vie reconquise et native. »

Et voici la conclusion splendide :

« Une magnificence se déploiera, quelconque, analogue à l'Ombre de jadis.

Alors s'en apercevra-t-on ou c'u moins y gardera-t-on la sympathie, qui m'angoisse : peut-être, pas ; et j'ai voulu, d'ici, quand

ce n'est prêt, accorder le Songe à l'autel contre le tombeau retrouvé, pieux ses pieds à de la cendre. Tant de vague, dans ces indications, n'ajoute autour de la figure, exprès : que préciser, au reste? Plus — serait entonner le rituel sur l'heure ou causer, avec rutilance, le lever de soleil d'une chape d'officiant, en place que le desservant, selon le signe, enguirlande d'encens, pour la masquer, une nudité de lieu. »

M. Stéphane Mallarmé ne court aucun risque d'être mis à l'index.



On annonce l'apparition du tome VIII du *Journal des Goncourt*.



Madame la duchesse d'Uzès a été refusée au Salon des Champs-Elysées, à l'unanimité moins deux voix. Cette exclusion a fort choqué ceux qui prétendent, avec des influences et de l'argent, acheter tout.



Nous nous plaisons à reproduire de *l'Escholier* ces quelques traits d'un remarquable *Instantané* de l'abbé Hector Hoornaert, notre zélé collaborateur :

« *Intellectuel*, au courant comme pas un de la littérature de ce temps-ci — ai-je dit ailleurs; — *sensitif*, ayant parcouru l'Europe entière et même un peu l'Asie et l'Afrique à la recherche de sensations d'art et de chef-d'œuvre; *artiste* lui-même, c'est-à-dire habile en l'art de traduire les idées et les choses, Hoornaert a réussi à fondre ces trois éléments : art, émotion, intelligence en proportions si justes, avec une si parfaite harmonie, que son œuvre artistique apparaît comme la simplicité et la nature même. Violette d'âme et d'œuvre!

« Hoornaert a publié de nombreux récits de voyages. *Le pays des Sapins*, voyage en Norvège. — *Croquis du Rhin et de la Moselle*. — *Jersey*, le tour de l'île à pied. — *Tunisie et Algérie*; — de simples pages sous ce titre : *Scènes de la vie de collège*, et d'autres et d'autres. On lui doit : *Le larcin des mages*, simple comme une légende — *Le sourire de Ramsès*, une fantaisie à la Poë — *La parabole des Vierges* et enfin, peut-être aurais-je dû commencer par là, les *Ballades russes*, un magnifique volume de poésie d'allure majestueuse et parnassienne, passionnant comme un roman ou une féerie, un de ces rares volumes qu'on lit d'un coup comme on vide son verre jusqu'au fond.

« Le dirais-je, celui qui aurait lu tout ce'a ne connaîtrait pas exactement l'abbé H. Hoornaert. Pour le connaître, il faut avoir passé par son hospitalière maison de Menin — maintenant vide, depuis le départ de son hôte pour l'Espagne — où tant de nous ont été et dans laquelle, contraste pittoresque, se succédaient le petit vicaire quelconque qui venait faire corriger un cantique, et Buet et Harel et Maurice Maeterlinck etc. etc. Dans cette

demeure, quand le philistin était parti, dans l'intimité, on faisait des projets énormes (au sens de Flaubert), on lisait, on s'enthousiasmait, d'ironiques éclats de rire coupaient l'air; l'abbé lisait quelques beaux vers (jamais les siens), une page du Livre de Jade, que sais-je? Surtout il ne tarissait pas sur un précédent voyage en Espagne. L'Espagne! à ce mot l'enthousiasme montait. Et de le voir l'heure d'après, agenouillé pour le salut ou l'office à l'Eglise voisine, on réoubliait l'enthousiaste pour retrouver le modeste. »
M. D.



LES LIVRES.

Par les chemins, par PAUL ARDEN. — Bruxelles, Laco nblez, 1895.

Dans la charmante œuvrette de M. Arden, il y a à louer sans réserves les qualités descriptives, l'évocation artistique de la terre wallonne, avec ses pittoresques groupements d'eau, de bois, de rochers et de soleil. Des nouvelles, plutôt indiquées que longuement narrées, donnent une très fine impression de mélancolique réalisme. C'est du moins, dans la plaquette de M. Arden, le genre qui a nos préférences, car, pour dire vrai, nous ne goûtons pas autant les deux ou trois nouvelles à tendances mystiques, comme *La Voix*, *Sœur Ange*, où nous avons été tenus constamment sous l'appréhension d'un froissement de la délicatesse religieuse et, ajoutons-le, où le froissement s'est produit. Mais dans ces pages, comme dans les autres qui composent le volume, l'impression artistique est intense, et l'on peut avantageusement cataloguer *Par les chemins* à l'actif de notre littérature wallonne d'expression française.

M. H.

Très élémentaire psychologie de l'Art d'écrire, appliquée à l'enseignement de la langue française dans les collèges belges, par ARTHUR DAXHELET, ancien élève de l'Ecole normale des humanités, professeur à l'Athénée royal de Bruges. — Bruxelles, A. Castaigne, 1895.

D'un Wallon aussi cette brochure. Nous nous plaisons à la recommander à ceux qui s'occupent d'enseignement; à ceux également qui au sortir de leurs humanités ont constaté leur parfaite incapacité en matière de style : c'est bien rarement la faute des maîtres si l'on peut à peu près déceimment manier la langue française.

Peut-être M. Daxhelet eût-il pu insister davantage sur la nécessité d'appliquer la logique au style : que de fautes choquantes évitées par cela seul. Mais l'auteur se place plus spécialement à un point de vue national, flamand et wallon; tandis que la logique est de toutes les langues, si elle distingue plus particulièrement le français.

Se plaçant au point de vue du parler populaire, M. Daxhelet constate l'emploi, dans les patois wallons et flamands, de l'expres-

sion imagée et colorée, du mot indiquant l'action même, tandis que la langue française use du terme abstrait, fait apparaître plus volontiers le résultat de l'action, sa conséquence. C'est sans doute cette particularité qui explique l'originalité de notre littérature belge, mais cette caractéristique, pour rester une qualité, doit éviter l'excès, et l'opération de la pensée qui ramène le concret à l'abstrait est nécessaire pour pénétrer le génie de la langue française. Fréquemment le vocable français, d'apparence toute métaphysique, recèle un sens imagé que la décomposition étymologique et, si nous pouvons ainsi parler, la recherche généalogique, peuvent seules révéler : ce travail fera disparaître le préjugé courant chez le Flamand, — et même, d'après M. Daxhelet, chez le Wallon — que le français est une langue sèche, terne et incolore. La connaissance du latin seul ne suffit pas à cette tâche, comme le fait très justement observer M. Daxhelet, mais elle y aide puissamment, et s'il nous est permis de citer M. Nisard, c'est certes en ce sens que l'auteur de *l'Histoire de la littérature française* disait : « La maxime qu'on n'apprend finement le français qu'à l'aide du latin, n'est contestée que de ceux qui ne savent ni l'un ni l'autre. » Le malheur est que souvent les maîtres veulent enseigner le latin pour lui-même et qu'ainsi la connaissance approximative d'une langue morte reste stérile.

L'espace ne nous permet pas de nous étendre davantage ; félicitons M. Daxhelet de sa brochure et souhaitons lui plein succès. L'auteur d'*Une âme wallonne* et de *Nouvelles de Wallonie*, est en même temps un praticien de l'enseignement : à ce double titre, il ne pouvait manquer de parler avec autorité de la *Psychologie de l'art d'écrire*. M. H.

Une préface aux classiques chrétiens, par M. l'Abbé GUILLAUME, Curé-Doyen de Beauraing, Société de Saint-Augustin, 1895.

Bien volontiers, à propos de la brochure de M. l'Abbé Guillaume, continuerions-nous à parler de l'enseignement du style français, car le latin chrétien — le latin vulgaire — n'est-il pas le lien généalogique qui rattache au latin dit classique la lumineuse langue française ? Et si le résultat pratique des humanités latines est de donner une plus parfaite connaissance du français, n'est-il pas absurde d'exclure du trésor de la littérature latine ces joyaux dont le goût se rapproche davantage de notre conception ?

Mais ce n'est là, sans doute, qu'un des avantages accessoires des classiques chrétiens.

À plusieurs reprises le *Magasin littéraire* a entretenu ses lecteurs de la généreuse croisade entreprise par M. l'Abbé Guillaume en faveur des auteurs de la latinité chrétienne ; fréquemment nous y avons applaudi.

M. Guillaume a pensé que le moment était venu de passer à une propagande plus effective encore que celle de la prédication et, avec une ardeur digne de son enthousiaste conviction, il a entrepris d'éditer une *Collection de classiques latins comparés*. Déjà la première partie, à l'usage de la quatrième, vient de paraître ; elle est précédée d'une *Préface* dont nous dirons quelques mots :

Après avoir retracé la genèse et l'histoire du mouvement qui veut restaurer les classiques chrétiens, M. Guillaume expose sa méthode, méthode non d'exclusivisme, mais de comparaison; il esquisse à grands traits la différence entre la littérature païenne et la littérature chrétienne : la première synthétique dans la forme, aristocratique dans sa recherche du beau matériel; la seconde, analytique, populaire, inspirée du beau idéal. Sans dénier au paganisme l'art subjectif, accessible à tout homme à des degrés divers, il revendique pour le christianisme la supériorité de l'art objectif, puisé aux sources les plus pures de l'idéal.

Mais M. Guillaume ne s'en tient pas aux considérations théoriques : il connaît l'esprit routinier de tout corps pédagogique, et il s'attache à réfuter les traditionnelles objections que l'on peut faire à l'enseignement des classiques chrétiens.

Nous nous attarderions volontiers à détailler les mérites de la brochure de M. Guillaume : nous ne pouvons qu'y renvoyer ceux de nos lecteurs qui voudraient se former une opinion, non seulement de sentiment, mais de raison. M. H.

L'Espagne Thérésienne, ou pèlerinage d'un Flamand à toutes les fondations thérésiennes, œuvre posthume de M. HYE HOVS, avocat près la Cour d'appel de Gand. Deuxième édition. Gand, Siffer, 1895.

C'est en même temps une œuvre d'art d'un remarquable mérite et une œuvre de foi profonde dont nous avons à entretenir nos lecteurs : œuvre de bénédictin par le fini de l'exécution, par l'exactitude minutieuse du détail, par le patient labeur dont elle doit être le fruit. *L'Espagne Thérésienne* est un superbe album de trente planches, accompagnées de texte en regard, où se trouvent retracés, par le dessin, tout ce que l'Espagne a conservé de souvenirs de Sainte-Thérèse, la Sainte-Mystique par excellence, la grande réformatrice du XVI^e siècle : lieu de naissance de la Sainte, couvents où elle résida ou fondés par elle, portraits, reliques, se trouvent représentés avec la plus scrupuleuse fidélité, car l'auteur visita l'Espagne, l'Italie, la France et la Belgique pour y recueillir sur les lieux les éléments de son œuvre, y prendre les croquis qui lui permirent ensuite de composer une série de dessins qui feront l'admiration des connaisseurs. — Signalons à nos lecteurs que l'édition qui vient de paraître est la deuxième; cette édition doit remplacer la première, trop concise ou fautive par endroits : les personnes qui seraient en possession d'un exemplaire de l'édition primitive pourront moyennant échange obtenir un spécimen de l'édition nouvelle. H.





LES SALONS DE PARIS EN 1895

I — Petit Prélude

REMBRANDT disait souvent qu'il cessait de peindre quand il cessait de penser. Je crois qu'en lui comme dans Léonard de Vinci, par exemple, pour prendre deux artistes de procédés différents, mais d'une égale supériorité, on trouve le parfait accord de la connaissance du dessin et de la couleur, et de l'intelligence qui sait interpréter les choses et leur donner la plus grande signification. Les formes extérieures leur fournissaient les premiers éléments, la matière première de leur art; ils y ajoutaient leur réflexion intérieure qui savait dans un paysage ou dans un visage distinguer ce qui est expressif et synthétique de ce qui est banal et sans caractère. Car l'imitation n'est pas la seule base de la peinture, Taine l'a démontré dans ses études sur *l'Idéal dans l'Art*; et l'on peut découvrir les plus parfaits appareils photographiques, même la photographie en couleur, sans porter le moins du monde atteinte à l'art pictural qui donne aux formes une expression générale et définitive, et qui n'est point une reproduction d'instantanés.

Il n'en est pas moins vrai que l'artiste doit partir

de l'observation de la nature. C'est par les sens que l'homme prend possession du monde extérieur, c'est par l'observation que le peintre connaît les variations des lignes et des nuances. Sur les visions qu'il contemple s'exerce ensuite son intelligence pour en découvrir l'élément essentiel, pour leur donner une âme et une signification. Aussi les artistes qui pour peindre prendront comme point de départ leur idée ou leur rêve intérieur, s'exposeront à être irréels et faux, à oublier que la précision et l'accentuation des signes sensibles ne sont point un obstacle à la beauté, même songeuse, fuyante et mystérieuse, de l'expression : il suffit de regarder la Joconde, si merveilleusement achevée, et qui garde pourtant son énigmatique sourire. Certains des préraphaélites anglais, beaucoup de l'école mystique de la Rose-Croix, se vouèrent à l'impuissance en cherchant, loin de la nature, d'impossibles réalisations : leurs dessins trop grêles, leur contours trop uniformes et trop effacés, les infériorisent dans le domaine de l'art.

Mais il est tout aussi dangereux de se contenter de la seule imitation de la nature. L'artiste se condamne alors à ne voir que l'apparence extérieure des choses, sans en pénétrer l'âme. Il ne fera que des copies sans portée, du réalisme sans grandeur. Ses œuvres n'auront qu'une vie inférieure et grossière. L'humanité ne se manifesterà pas en elles.

C'est donc dans l'union de l'observation et de l'idée, du réalisme et de l'idéalisme que réside l'art véritable. Sans observation, pas de vie; sans intelligence, pas d'expression. Ces observations préliminaires nous serviront à mettre un peu d'ordre dans nos brèves visites aux Salons du Champ-de-Mars et des Champs-Élysées. Il suffira de s'y reporter pour voir le lien qui unit ces notes écrites sous le coup de l'impression et sans ordre apparent.

II — Le Salon du Champ-de-Mars.

Au Champ-de-Mars dominent les tentatives hardies, les coups d'audace, et s'attestent aussi les inquiétudes de ceux qui cherchent un art nouveau, une originalité. Les toiles des Champs-Élysées affirment, en général, un art plus placide, plus serein, plus content de lui-même.

Voici, dans le premier de ces Salons, le grand panneau de *Puvis de Chavannes* destiné à l'escalier de la bibliothèque de Boston; les Muses inspiratrices acclamant le Génie, messenger de lumière. Le Génie, au beau corps d'adolescent, les bras levés vers le ciel, est en haut, au centre de la toile, et c'est au-dessous de lui, de chaque côté, un envol d'idéales formes blanches se haussant vers l'Être supérieur : elles se détachent harmonieusement sur un fond de mer d'un bleu éclatant et limpide au-dessus duquel sont des encadrements de ciel vert où se découpent de grêles arbres. La muse de gauche, dont les pieds touchent encore la terre, est d'une eurhythmie admirable; la ligne courbe de son corps est étonnamment souple et élégante. De l'ensemble vous vient une impression de fraîcheur qui caresse et rassérène. C'est du grand art, de l'art calme et noble, fait de lignes reposées et de teintes heureuses; il n'y a ni heurt, ni inquiétude dans le dessin, le coloris ou l'expression. Je lui préfère sans doute les fresques du Panthéon, ou le *Bois sacré*, mais l'inspiration en est aussi pure. On regrette peut-être un éloignement voulu des ombres qui accentuent les lignes, et parfois un inachèvement du dessin qui aurait pu être plus parfait, comme dans le bas de la jambe droite du Génie. Mais la sensation générale est si profondément vivante et joyeuse : elle évoque une vie supérieure, où, loin de la souffrance et de l'incertitude, les hommes goûteraient le plein bonheur

de connaître et d'aimer. M. Gustave Geffroy disait que chez Puvis de Chavannes on pourrait découvrir de mélancoliques et pensives physionomies, mais qu'il n'y avait pas dans toute son œuvre une seule figure définitivement triste, une seule affirmation de pessimisme. Le grand critique ne songeait sans doute qu'aux plus récentes toiles du maître, et oubliait ce *Pauvre Pêcheur* qui est au Musée du Luxembourg et qui résume toute la désolation humaine. Mais cette note est rare en effet dans l'œuvre totale du peintre, et c'est une exaltation idéale et sublime qu'il laisse généralement au cœur.

Si le panneau de Puvis de Chavannes est peut-être trop de la vie idéalisée, la grande toile de *L'hermite* est, en revanche, du pur réalisme. Il a peint les Halles en pleine activité journalière. On dirait un grand panorama : les plans sont bien observés, chaque personnage pris en particulier est très travaillé, les poses sont bonnes et naturelles; enfin, les légumes surtout sont rendus à la perfection : on en achèterait. Et cependant le tableau n'est pas vivant : cela tient d'abord à un manque de synthèse, l'artiste n'ayant eu que des impressions particulières, et n'ayant pas éprouvé la sensation d'ensemble du mouvement, de l'activité, de la circulation de tous ces êtres, offrant, marchandant, discutant, se disputant, poussant leurs marchandises, édifiant sur elles leurs espoirs. Cela tient aussi, je crois, à un oubli que l'on n'a pas signalé : le peintre a oublié de faire parler la foule; pas un de ses personnages n'ouvre la bouche, ils s'agitent en silence, ils remuent sans rien dire. Les Halles sans cris, sans mots, sans cette clameur confuse faite de mille phrases proférées ensemble, cela semble un marché triste et mort.

J'aime mieux, puisque nous en sommes aux grandes toiles, les *Joies de la Vie* de Roll. Cependant

l'œuvre manque de goût : les trois musiciens en habits noirs qui jouent au milieu des couples enlacés et des femmes nues, parmi les verdure claires et les fleurs, jurent avec l'ensemble et par leur toilette et par leur couleur sombre ; leur groupe semble une tache d'encre sur du papier blanc ; ils sont trop gris sur des fonds trop éclatants. Mais, vue par fragments, la toile a de la beauté : ainsi, au premier plan, la femme qui se relève à moitié, a un dos et une nuque d'un admirable modelé. Les verdure et les fleurs qui forment le décor de la scène ont une heureuse harmonie de nuances claires.

Ceux qui cherchent dans toute œuvre, poème, roman ou tableau, de l'humanité, en trouveront dans le *Théâtre populaire* d'Eugène Carrière. Au premier abord sa toile semble un grand brouillard gris : c'est l'unique tort du peintre de s'attarder à estomper ses tableaux d'un halo diaphane où tout est immergé, il n'augmente pas l'impression par cette imprécision forcée des lignes, il gêne au contraire le regard qui voudrait plus d'achèvement et de couleur. Et puis, il tourne un peu au procédé. Ici pourtant, la brume confuse jetée sur l'œuvre, se conçoit jusqu'à un certain point : il a représenté la foule attentive d'un théâtre de banlieue, dans la salle se sont mêlées la fumée du gaz et les respirations qui ont formé comme un nuage opaque où émergent des êtres, et cela donne un caractère d'atmosphère lourde et lassante qui convient au sujet. Mais, quand on regarde longtemps cette multitude de personnages fixant tous le même objectif, une scène qu'on ne voit pas, on perd toutes les préventions qu'on a pu avoir, et la toile apparaît toute palpitante de vie et d'humanité. Les figures de premier plan finissent par devenir nettes et claires ; elles ont chacune leur signification particulière, leur vie propre, et pourtant elles s'associent à la vie

de l'ensemble, comme des chants qui s'entremêlent dans une orchestration compliquée. Elles sont des indications dans la confusion de la toile où elles apparaissent comme les monuments de Paris émergent seuls sur la ville revêtue de la brume rose des crépuscules ou des brouillards roux de l'automne. Il y a un vieillard au dos arrondi, crispant sa main droite sur son bras gauche, une petite fille au visage pâle, immobilisée dans l'extase, une jeune fille debout, appuyée à la balustrade supérieure, qui sont d'une étonnante intensité de vie. L'émotion de cette toile est grande; cependant je me demande ce qu'en auraient pensé les maîtres de la Renaissance. Il y a évidemment dans cet art quelque chose qui n'est pas sain et normal.

Les *Burne Jones* sont à un autre extrême de l'art. Ils n'appartiennent pas davantage à la pure tradition artistique : ils sont trop atteints de langueur, d'anémie, trop purement expressifs. On a parlé cette année de la banqueroute du maître; M. Octave Mirbeau l'a proclamée avec éclat. Il est certain que le peintre n'a pas retrouvé ses succès de l'année précédente. Cependant je doute qu'on puisse passer indifférent devant son exposition. Je comprends à la rigueur qu'on demeure rebelle au symbolisme de *l'Amour dans les ruines*, qu'on critique le dessin trop mou, le vague des corps, la couleur trop uniforme et sombre (bien que les étoffes bleues de la femme soient admirables); mais je reste fidèle au profil de femme qui est placé tout à côté : il y a là une telle souffrance et une telle mélancolie de la vie dans ces yeux profonds et doux, dans ces lignes infiniment nuancées de la joue, dans cette petite bouche avançante, dans les tons un peu cadavériques de cette chair mate (tons qui rappellent un peu ceux des femmes de Henner), qu'il est difficile de

donner à une toile une pareille puissance d'expression.

L'influence de Burne Jones et des préraphaélites anglais est sensible chez une partie de la jeune école française. Il y a évidemment trop de littérature dans cet art, une préoccupation trop grande de l'idée aux dépens de la recherche de la forme réelle et vraie, mais ses adeptes sont si intelligents ! Regardez la *Phalène* de M. Ary Renan : c'est énigmatique, c'est tourmenté et inquiet, mais combien délicat ! Maurice Denis est plus exquis et plus noble : si ses tableaux étaient plus achevés, ils seraient presque d'un maître : l'idée en est si élevée, et l'expression en est si profonde. Les femmes d'*Aman Jean* ont des visages songeurs et doux : la robe de la *Femme au paon* est de nuances précieuses et rares. D'*Armand Point* je signalerai une curieuse peinture à l'œuf ; on dirait une page de missel inondée de lumière ; la vierge qui se prosterne est adorable d'expression mystique ; les paysages du fond sont d'une savante dégradation de tons. Toute la toile d'ailleurs est d'une prodigieuse richesse de teintes ; l'œuvre qui est d'un virtuose manque malheureusement d'originalité.

De Burne Jones on peut encore rapprocher *Hawkins*, bien que ses toiles aux couleurs effacées, ayant presque l'air de dessins, soient d'une impression moins pure. Je n'aime pas beaucoup sa *Séverine* ; la bonne large figure flamande de la polémiste aux bons yeux tristes et charitables, se prêtait mal au mysticisme supratérestre que le peintre a voulu à toute force lui donner. Je préfère la *Femme aux ciseaux*. Elle a un sourire à la fois si gracieux et si plein de désir et de fantaisie. En épigraphe, ces quatre vers de Baudelaire :

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
O beauté, monstre énorme, effrayant, ingénu !
Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte
D'un infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

Comme il y a des écrivains plus aptes à exprimer la vie moderne avec ses attirantes complexités et ses recherches tourmentées, il est aussi des peintres qui sentent plus vivement les courants qui déterminent aujourd'hui nos façons de vivre et de penser. Je citerai Paul Hervieu parmi les premiers, *Jacques Blanche* et *La Gandara* parmi les peintres. Les femmes de Blanche sont élégantes et distinguées : leurs corps s'attestent, souples, en des étoffes aux teintes infiniment nuancées (ainsi le joli effet de la robe blanche et de la ceinture saumon sur la jeune fille qui erre dans un parc luxueux). La Gandara a exposé une Sarah Bernhardt qui a un très grand succès : la toile le mérite par l'opulence magnifique de la robe blanche et la courbe admirable des lignes de la femme qui est vue de dos et retourne la tête afin de montrer son profil. *Jeaniot*, *Alexander*, celui-ci malgré les crinolines qu'il donne à toutes ses femmes, pourraient prendre place parmi ces artistes de la modernité. C'est une formule d'art d'ailleurs très attrayante, mais trop passagère et pas assez purement humaine et naturelle.

Besnard est encore plus hardi qu'eux tous. Son talent est nerveux, aigu, inquiet, exaspéré. Il a une telle souplesse de la ligne qu'elle fait excuser les audaces folles de son pinceau. Par une vision originale de la couleur, il déforme la nature. Il lui garde heureusement ses contours pour ne lui transformer que ses teintes : ou bien il rend ses teintes telles qu'il les a observées à des minutes très spéciales, extraordinaires et brèves, exagérées encore par le souvenir, et il oublie que l'art ne consiste point à immobiliser de fugitives émotions impossibles à renouveler, mais plutôt à saisir dans la nature et dans l'homme les caractères essentiels. C'est ainsi que, dans son *Marché aux chevaux*, il peint des chevaux

violet, rouges ou verts, et pourtant l'œuvre est belle : les deux bêtes de gauche, l'une violette et l'autre rouge, ont une telle finesse de membres et d'attaches que l'on croit voir leurs mouvements nerveux. Toutes ses toiles d'Algérie sont une vraie orgie de couleurs : toutes les teintes se mêlent en des ciels embrasés et invraisemblables. Tout autre que Besnard se casserait le cou à de pareilles interprétations de la nature : de lui elles sont non seulement supportables, mais exquis et curieuses. Seulement il ferait bien de s'en tenir là, parce qu'il est à l'extrême limite du goût et de la raison.

Le réalisme, c'est-à-dire l'observation sincère de la nature, n'empêche point de donner à une toile la synthèse de l'idée, de donner à un spectacle une profonde intensité d'expression. L'exposition de M. *Charles Cottet* en est la preuve. Elle s'appelle *Au pays de la mer*. Elle est composée d'une douzaine de toiles, dont les unes représentent des marines, et les autres des scènes de mœurs bretonnes. Du paysagiste je ne dirai rien, bien que certaines teintes jaune pâle de l'eau soient d'un charme triste et doux. M. Cottet est déjà connu depuis quelques ans comme peintre de la mer, et l'on n'a point oublié l'admirable *Lever de jour sur les vagues* qu'il exposa l'an dernier. Le peintre de mœurs au contraire, est nouveau. Ses scènes de cabaret sont curieuses comme sensation de la lumière : sur les visages énergiques, hâlés et lourds, la clarté tombe d'une lampe, et cette clarté leur donne des tons chauds et violents. Dans le tableau *Les Bretonnes autour d'une bière*, cette même puissance de la couleur accentue les visages massifs, empâtés ou ridés, des femmes en noir qui entourent le cercueil et tiennent en main des cierges dont les lueurs seules les éclairent. Une autre toile simplement intitulée *Deuil*, a été com-

parée à un drame de Maeterlinck, pour la mystérieuse tristesse qui s'en dégage : elle représente trois femmes assises, affaissées sur un banc et tournant le dos à la mer : deux de ces femmes sont très âgées, l'une, celle du milieu, a une pâle figure jeune, comme lassée de son inutile jeunesse, et ces trois êtres ont une admirable douleur dans leur attitude : elles se refusent à regarder cette mer qui est derrière elles, qui leur a pris leurs maris, leurs pères, leurs enfants, qui pour elles fut impitoyable et cruelle et qui fait à leurs silhouettes sombres un décor d'un vert profond, indiciblement funèbre. L'impression peut être aussi profonde que celle causée par *l'Intruse* ou les *Avouglés* : le procédé d'art est opposé. Maeterlinck prend des êtres de légende ou de rêve, en tous cas des personnages abstraits; il les pourvoit de souffrances générales, familières à l'humanité, et le mystère qui émane d'eux provient de l'imprécision de leurs formes, de l'indécision de leurs caractères. Au rebours, les personnages de M. Cottet sont des êtres concrets, placés dans des conditions particulières, ayant eu des douleurs spéciales, et, si une impression d'humanité générale se dégage de ces êtres, cela tient à ce que la réalité et la précision de l'expression ne sont aucunement opposées à l'esprit de synthèse.

De la Bretagne de M. Charles Cottet, on pourrait rapprocher celle de *M. Richon-Brunet*. Celui-là aussi part de la nature réelle. Seulement il a moins d'idée, moins d'expression, plus d'analyse. Chacun de ses personnages semble un portrait, et il n'y a pas d'impression d'ensemble, tandis que chez M. Cottet l'individu est toujours soumis à cette impression d'ensemble.

Parmi les paysagistes, il faut citer encore Sisley, Inwill, Harrisson, surtout Damoye et Cazin. Et je m'aperçois que je n'ai point parlé des jolies aquarelles de M. Dubufe pour une vie de la Sainte-Vierge

du *Destin* et de *l'Ange de la Mort*, deux aquarelles, d'une admirable expression de *M. Carlos Schwabe*, des tableaux criards de *Frappa*, des portraits de *Shannon*, des jolies femmes et fleurs d'*Aublet*. Je n'ai rien dit non plus de la Fuite de Charles le Téméraire, une immense toile de *M. Burnand* : c'est que j'aurais désiré n'en dire que du bien.

A la sculpture il faut s'arrêter tout d'abord à l'exposition complète de *Jean Carriès*. C'est un hommage à la mémoire du sculpteur qui mourut à trente-neuf ans et qui avait tout à attendre de l'avenir. Une série d'ébauches faites pour une immense porte carrée, indique de patientes études de l'art gothique et de l'art japonais; quelques bustes, deux surtout, l'un d'une religieuse, l'autre d'une jeune femme, prouvent une tension rare de la volonté vers un but d'expression profonde et fière. Le monument funéraire de *Bartholomé* est d'un haut sentiment artistique : la disposition des groupes est heureuse; les corps de l'homme et de la femme qui sont au fond sont d'un étonnant modelé et d'une admirable pureté de formes : « Sur ceux qui habitent le pays de l'ombre de la mort une lumière resplendit... » Tout le monument est en effet comme caressé de clarté. Quand j'aurais dit que *Rodin* est toujours le plus grand sculpteur moderne, que les travailleurs de *Constantin Meunier* sont singulièrement vivants et expressifs, que les bas-reliefs de *Baffier* sont d'une jolie exécution, que les *Lutteurs* de *M. James Fibert* sont une œuvre d'art robuste et puissante; quand j'aurais pêle-mêle donné les noms *M^{elles} Claudel*, de *Saint Marceaux*, de *Vallgren*, de *Lenoir*, de *Bourdelle*, de *Dampft*, d'*Injalbert*, et ajouté un bon *et cætera* pour tous les peintres et sculpteurs omis à tort, j'aurais à peu près terminé avec le Champ-de-Mars, et pourtant j'y aurais négligé les vitraux, les gravures, les dessins, les

pastels, les émaux, les miniatures, les porcelaines, les faïences, en un mot tous les objets d'art. Mais le moyen de tout dire en si peu d'espace!

III — Le Salon des Champs-Élysées.

On a beaucoup parlé ces temps derniers de la banqueroute de la Science, et pour un mot, d'ailleurs déjà prononcé avant lui, M. Brunetière s'est mis sur les bras la science avec tous les savants. On parle aujourd'hui à propos des Salons de cette année, de la banqueroute de l'art. C'est M. Maurice Talmeyr qui a prononcé le mot dans un récent article du *Figaro* où il déplorait que le cabotinage et le désir de parvenir eussent remplacé chez les artistes l'inspiration et la foi en leur art. L'expression est bien pessimiste; elle est, en outre, trop dure pour nos peintres. En peinture comme en tout art, comme en tout, l'époque dépose son empreinte: nous sommes en un temps où les intelligences abondent, où les créateurs sont rares. Les hommes de notre âge comprennent trop de choses pour éprouver une *sensation originale* en présence des réalités: elles leur apparaissent comme des reflets d'impressions déjà vues, déjà lues, déjà vécues. Or Taine a démontré qu'en art l'imitation de la nature n'était point un facteur suffisant, si l'artiste n'y joignait cette sensation spontanée, cette faculté d'éprouver des impressions fortes et propres, et d'en démêler les caractères. Il y a trop d'habileté et de mise en valeur chez nos peintres, pas assez de spontanéité et même d'inconscience, pour ainsi dire.

Cela est surtout sensible au Salon des Champs-Élysées. Les quatre ou cinq mille tableaux, statues ou objets d'art qui y sont exposés, il est difficile, j'en conviens, de les juger en quelques lignes. Ce n'est pas dans un article, si minutieux soit-il, qu'il

est possible d'apprécier la production de nos artistes durant toute une année, et l'on est condamné à des oublis forcés qu'il faut bien excuser. Néanmoins on peut avoir quelques impressions d'ensemble. Si au Champ-de-Mars on trouve souvent des œuvres d'une exécution inférieure, la généralité témoigne cependant d'une certaine inquiétude, d'une certaine recherche qui ne se retrouvent plus ici. C'est avec sérénité qu'aux Champs-Élysées les artistes connus et aimés du public refont sempiternellement le même tableau, et que les nouveaux venus se contentent de jolies imitations ou de coquets arrangements. Il n'y a pas d'effort véritable pour sortir de la voie commune, pour aboutir soit à une expression plus aiguë de la vie moderne, soit à une préoccupation plus profonde de la nature et de l'humanité. Par contre, le faire, l'habileté sont fréquents. Commençons par les tableaux des anciens maîtres : nous y chercherons en vain une évolution de leur talent.

M. Bouguereau expose *l'Enlèvement de Psyché*. L'interprétation qu'il donne de ce mythe, l'un des plus beaux de l'humanité, est sans grandeur et sans noblesse. Les deux personnages qui s'enlèvent dans les airs sont d'un joli mouvement ; leurs visages sont expressifs, mais cette expression est uniquement voluptueuse et matérielle. La jeune femme semble dans une extase sensuelle ; l'adolescent est plein de langueur amoureuse : aucune flamme de beauté passionnée et pure ne luit en leurs regards sans mystère. Et pourtant Psyché est le symbole de l'âme, et l'âme est absente de cette toile. Selon ses procédés habituels, la peinture de M. Bouguereau est trop lchée, trop finie ; les corps de ses personnages semblent être en savon ; ils manquent de relief, de muscles, de vie véritable, ils sont d'un modelé trop mou, pas assez vigoureux.

Du moins ils ont un peu de grâce. Ceux de M. Bonnat n'en ont guère. En revanche ils sont peints avec vigueur et autorité. Ils ont de la lourdeur, mais aussi de la force. Tous ses portraits sont ainsi un peu empâtés, mais indiquent la puissante conviction de l'artiste aimant sa tâche et parvenant par le labeur à créer de la vie, une vie sans élégance et sans distinction, mais réelle pourtant et pleine d'énergie. Il a exposé cette année le portrait du Président de la République et celui d'une femme. Je n'aime pas beaucoup le premier : M. Félix Faure a l'aspect d'un président de grand cercle qui s'est appliqué à paraître chic : il est lourd et commun, il l'est peut-être en réalité, mais la peinture l'est aussi. En revanche, le portrait de femme est curieux et attachant, d'une pâte solide mais heureuse : il semble indiquer, dans la manière de Bonnat, un peu de cette inquiétude féconde qui est le propre des grands artistes et qui manquait un peu trop à sa coutumière sérénité. Mais comme il y a loin de ces portraits à ceux peints par Rubens et Van Dyck ! comme il y avait plus de caractère et de personnalité chez les maîtres anciens, à supposer qu'il n'y eût pas une plus grande conscience d'art.

Le tableau de M. *Detaille*, représentant *Leurs Altesses royales le prince de Galles et le duc de Connaught*, est d'une rare habileté et d'une grande solidité d'exécution. Meissonnier n'aurait pas montré un plus grand souci de l'exactitude dans le détail et de la justesse dans le mouvement, et il eût été gêné par la grandeur de la toile. Le prince héritier de la couronne d'Angleterre est représenté de face, passant avec son frère le duc de Connaught, une revue des régiments écossais. Le dessin des chevaux, l'accord de leurs membres, la finesse de leur robe sont parfaits ; les couleurs sont peut-être un peu

crues et violentent le regard. Cependant cet art n'émeut point, ne passionne pas : il y manque quelque chose, une vie que l'artiste n'a point su mettre en son œuvre. On peut admirer, mais sûrement on ne sent rien devant ce tableau.

Chez tous les anciens maîtres il n'y a aucune nouveauté d'impressions. La sensation qu'on a devant leurs œuvres présentes est la même qu'on éprouva devant leurs œuvres précédentes. Ils ne se sont point renouvelés, point développés, même point perfectionnés; ils ont répété chaque fois, sans se lasser d'être monotones, la même formule d'art. *Henner* s'obstine, lui aussi, dans la même répétition. D'où vient cependant qu'on s'arrête toujours avec joie devant ses toiles? C'est qu'il a un sentiment de l'harmonie d'un charme incomparable. Il n'y a certes pas plus de mentalité chez lui que chez tous ceux dont je viens de parler; il est comme eux serein et se complaît en lui-même. Notre âge aime, souffre, s'inquiète, se torture, cherche une foi, un rêve, un désir, sans qu'il daigne se pencher sur lui pour en exprimer l'âme. Il se contente de peindre la même chose avec calme et noblesse : des têtes de femmes, des corps de femmes étendues, et cela est d'un modelé si exquis, d'une si savante dégradation des teintes, qu'on est ému malgré soi et malgré la protestation intérieure de sa pensée. Son portrait de femme en deuil est nuancé avec un art supérieur, et par la seule beauté de la couleur est profondément humain; sa femme nue a des ombres savantes et adoucies qui alanguissent les tons et leur permettent de passer insensiblement de l'un à l'autre, bien qu'on puisse leur reprocher d'être trop verts et trop cadavériques.

Le *Sommeil de l'Enfant Jésus* est une des plus belles toiles du Salon. Je rapproche à dessein le nom de son auteur M. *Hébert* de celui de *Henner*. Il y

a la même virtuosité, le même charme des nuances, la même souplesse de main à les dégrader. Le rêve d'art est d'ailleurs différent. Celui de Hébert est plus spiritualiste, celui de Henner se contente de l'apparence extérieure des choses. Le sommeil de l'Enfant Jésus est conçu dans la manière des peintres italiens : l'enfant est endormi dans les bras de sa mère, et un ange vient baiser ses pieds nus; une obscurité transparente, aux tons d'un vert-sombre mystérieux et doux, baigne cette calme scène d'une adorable délicatesse. On pense vaguement aux toiles anciennes des Fra Angelico, des Perugin, en contemplant ce tableau. Cela en indique suffisamment la beauté et la spiritualité; cela en indique aussi le point faible. Il ne donne pas une impression originale. On sent que l'auteur a vécu dans l'intimité des maîtres de jadis et de toute l'école italienne, qu'il leur a demandé les secrets de leur art et a pénétré leurs admirables procédés; mais on sent aussi qu'il a laissé couler le temps sans s'inquiéter des changements qu'il apporte, des évolutions qu'il détermine, sans songer qu'on ne refait point le passé et qu'il y a dans le présent un ensemble d'idées et de sentiments dont l'artiste doit tenir compte, s'il veut prendre part à la marche éternelle de l'humanité. Malgré tout cependant on se laisse aller au charme de douceur et de pureté qui se dégage de cette toile d'une facture si achevée.

Il y a une égale conscience de l'art dans les deux toiles de *Fantin-Latour* : *Baigneuses* et *Vision*. Mais il possède le don rare de l'intellectualité qui donne à ses œuvres une séduction plus profonde. Interprète des grandes scènes de Wagner et de Berlioz, il a exprimé jadis, dans la splendeur ou la grâce des attitudes de ses personnages, toute leur beauté intérieure, toute leur âme palpitante et fière.

Dans son exposition d'aujourd'hui, il y a toujours cette virtuosité de l'artiste qui fond délicatement les lignes et les tons, qui adoucit savamment les traits par la combinaison et la graduation des lumières et des ombres, qui fait de l'œuvre une harmonie admirable de composition et d'expression. Son art semble fluide tant il est délicieux; ses figures et ses corps sont rafraîchissants comme l'eau qui coule, comme l'eau dont ils paraissent avoir le rythme lent et vivant. Rien de plus caressant au regard que les formes à la fois amples et délicates de ses baigneuses : elles sont élégantes et fortes, et la mollesse graduée des teintes veloute leur beauté. Je préfère encore l'autre toile : *Vision*. C'est une exquise apparition de femme, parmi la brume vaporeuse du crépuscule où traînent de suprêmes lueurs dorées; l'or de ses vêtements est presque rose, et elle se penche en une attitude sérieuse et pensive.

La Frise et le Dante qu'expose M. *Henri Martin* sont aussi d'une noble inspiration. Il n'a pas la connaissance et l'art de la lumière que possède M. *Fantin-Latour*, mais il a aussi une grande délicatesse d'expression. Dans sa Frise, sur un fond d'arbres grêles ses figures apparaissent nobles et songeuses. C'est une belle évocation de vie intellectuelle et presque sereine.

Dans une autre conception d'art, moins noble et moins pure que celle de M. *Henri Martin*, de *Fantin-Latour*, de *Hébert* nous trouverons des sensations intéressantes, sinon toujours délicates et distinguées. Voici de la peinture anecdotique, préoccupée du sujet et de la mise en scène, sans idée et sans révélation intérieure. D'abord *Roybet*. Il garde la vogue et de fait il la mérite jusqu'à un certain point. Il connaît son métier et il a un singulier don de vie. Il peint avec fougue et éclat. Il procède un peu des

flamands par l'exubérance du pinceau et la puissance du coloris. Ses maritornes et ses mousquetaires ont gardé quelque souvenir de la Renaissance, et les lumières tombant des vitraux sur les cadavres dans la grande toile qu'il exposa il y a deux ans et qui représentait l'entrée de Charles le Téméraire à cheval dans une église de Nancy, indiquent un sens profond des effets à tirer des oppositions d'ombre et de jour. Son tableau de cette année représente un groupe d'une vie très accusée : un seigneur assis négligemment pince de la guitare pour faire danser deux petits bébés luxueusement habillés, esquissant gravement des pas très compliqués (la petite fille surtout a une pose attentive et soignée qui est étonnante); une jeune femme le visage un peu penché, regarde la danse des deux bambins aux airs de poupées. La richesse des étoffes de la femme, la dégradation lente des teintes sur sa joue, l'épanouissement de la figure de l'homme, les attitudes des enfants, tout cela est d'un travail remarquable, d'une exécution presque parfaite. Il n'y a guère de mentalité là-dedans; mais est-il bien nécessaire d'en chercher partout? Je crois que oui pourtant; je sais bien qu'il est courant de dire, que pour faire de bonne peinture, il n'est pas nécessaire d'être intelligent, il suffit d'avoir la main, mais à mon sens la recherche de l'expression d'une figure, d'une scène ou d'un paysage, et le don de la vie, réclament un effort de pensée considérable. Pourquoi faut-il que ce soient les peintres eux-mêmes qui prennent à tâche de supprimer de leurs œuvres toute curiosité inquiète et passionnée, toute recherche d'âme, toute fixation d'un reflet d'énergie, de songe ou d'amour sur une physionomie, toutes ces manifestations des êtres ou même des choses qui nous donnent une sorte de frisson intérieur, et comme une révélation d'un monde mystérieux et

inconnu, d'une âme aimante, active, volontaire, animant les formes, d'une âme de la nature inconsciente et belle.

Les tableaux de *Juana Romani* ont le même luxe de couleurs et la même richesse de pinceau que ceux de Roybet. Il y a cependant entre eux la distance qui sépare le disciple du maître. Je n'aime pas la figure grimaçante de *Primavera*; l'autre toile, l'adolescente aux beaux yeux charmeurs, à la bouche un peu sensuelle, aux formes gracieuses sous les étoffes somptueuses, a bien plus de grâce et de séduction. Cependant il n'y pas là le puissant don de vie de Roybet.

Au hasard de mes visites au Salon, je cite d'autres peintres. Voici de M. *Orchardson* la reconstitution du Salon de M^{me} Récamier. Les figures se détachent admirablement sur un fond discret; il y a beaucoup d'art dans les attitudes et les expressions des physionomies. Une jolie toile de *Paul Quinsac* : *Amatérassu*, la déesse du Soleil; c'est une légende japonaise, de gracieuses femmes dans un décor exquis; il y a surtout dans ce tableau une étonnante variété de tons verts, allant du vert-pâle infiniment doux, au vert-foncé triste et sombre. De *Clairin* les *Aouled Naiel* se rendant au bain : des femmes arabes aux beaux yeux noirs, un peu sensuels et presque bestiaux, aux vêtements blancs long-flottants; de claires teintes d'Orient animent cette toile où je ne retrouve pourtant pas le coloris fastueux et puissant dont le peintre avait coutume. De *Benjamin Constant* un joli portrait de femme : l'épaule surtout est d'un modelé parfait. Un autre portrait de femme de *Jules Lefebvre*, très achevé, très habile de facture, peut-être pas assez vivant. Il y a beaucoup de portraits aux Champs-Élysées : peu ont l'art des portraits de Bonnat, de Constant ou de Lefebvre; même dans ceux-là pourtant on ne retrouve pas cette inquiétude si passionnante de l'âme humaine.

La *Muraille* peinte par *Jean-Paul Laurens* est faite d'après un récit de guerre qui se serait passé en 1218 et qui est raconté aux annales de la ville de Toulouse : « Simon de Montfort avait laissé le commandement du château de Toulouse, à Guy, son frère... Ceux de la ville travaillaient nuit et jour à se fortifier, ils tirèrent de leur côté un nouveau retranchement entre la ville et le château, rouvrirent les fossés et se remparèrent de toutes parts. » La toile est bien terne, bien peu humaine, bien peu vivante; l'impression d'angoisse de ces hommes fortifiant leur refuge contre l'ennemi, avec l'horrible perspective de la prise, du pillage et du massacre, n'est pas nettement rendue. Un critique y a découvert une sorte de grandeur fruste dans la gaucherie, une mélancolie lourde et inquiète. Je n'en ai point été ému.

Deux tableaux de *Munkacsy*, le grand peintre hongrois. Ils sont inférieurs à ses envois de l'année précédente. L'un représente le Christ avec les saintes femmes agenouillées et pleurant au pied de la croix; l'autre intitulé *Avant la Grève*, représente un meeting d'ouvriers, l'un d'eux debout sur une table gesticulant et excitant ses camarades à la révolte. Cela est froid, sans caractère, sans vie.

Le public s'arrête volontiers et éprouve un frisson d'horreur devant deux toiles de procédés d'ailleurs très différents, dont les sujets sont en effet hideux et terribles. Inutile de dire que c'est le sujet qui attire là le public venant y chercher un petit *excitement*, comme disent les Américains. Il y a dans la terreur un élément d'art très intense, mais il faut éviter, lorsqu'on l'emploie, de secouer seulement les nerfs et de laisser froids le cœur et le cerveau. Certains passages de *Macbeth* nous bouleversent ainsi l'âme toute entière; plus récemment, la *Chute de la Maison Usher* d'Edgar Poë causa une indicible

émotion. Les deux tableaux dont je vais parler ont précisément ce tort de ne secouer que les nerfs ; ils ne pénètrent pas jusqu'à l'âme, il leur manque de l'énergie et de la puissance : l'un tient de la caricature, et l'autre tient de l'inerte page d'histoire. Le premier est de *Jean Veber* ; il représente une bataille de culs-de-jatte cherchant à s'arracher les uns aux autres un louis d'or sortant d'un portemonnaie entr'ouvert qui gît sur les dalles : les estropiés s'arrachent les yeux, se déchirent les membres, une mare de sang coule autour de la pièce d'or tant désirée. Cela s'appelle l'*Eternelle Convoitise* : ce serait beau si ce n'était presque grotesque : Il y a cependant de l'ardeur et du mouvement dans cette toile : si l'auteur avait évité d'être caricatural, il aurait peut-être fait œuvre grande. — L'autre tableau est d'un étranger, M. *Czok*. Il représente une scène du règne d'Elisabeth Batori, reine de Hongrie vers l'an 1600. Cette reine, pour s'offrir des sensations rares, faisait plonger des jeunes filles toutes nues dans la glace, et les y laissait mourir de froid. C'est cette terrible anecdote que le peintre a pris comme sujet. Les pauvres corps violets des jeunes filles mortes ou mourantes sous les atteintes du froid, l'expression de celle qui tourne vers la reine ses regards de martyre comme pour la supplier de l'épargner, les figures sauvages des mégères qui exécutent les ordres de la souveraine et dépouillent de malheureuses enfants, tout cela est intense et puissant. Mais le visage de la reine Elisabeth ne représente pas assez la volupté sadique de son âme ténébreuse. Là pouvait être la moralité de l'œuvre, et là aussi sa grandeur : il fallait sur cette figure concentrer toute l'ignominie perverse et hideuse de la bassesse humaine, comme il fallait (et le peintre y avait à peu près réussi) concentrer sur les figures

mourantes des jeunes filles toute la souffrance et toute la pitié. L'artiste a manqué une belle œuvre, et c'est grand dommage, car l'emploi de la terreur comme élément de l'art est particulièrement difficile.

Je suis obligé, faute de place, de raccourcir les éloges. Quelques mots seulement sur d'autres toiles dignes d'intérêt. De *Rochegrossc*, *Babil d'oiseaux* : de gracieux corps de femmes, une jolie richesse de teintes; mais je trouve son envoi inférieur à ceux des années précédentes, notamment à son étrange *Parcifal*. De *Maignan*, des toiles symboliques, une muse de l'absinthe à la robe de gaze verte pressant le front d'un homme en proie à l'ivresse qui donne l'oubli. *Gerôme* expose un tableau du même genre, mais plus nébuleux : l'idée en est pénible à comprendre. *Béraud* intitule une immense toile : *Symphonic en rouge et or*, tout comme si c'était un Wisthler : seulement son œuvre ne signifie rien, ne veut rien dire, est dépourvue de tout élément d'art. On regarde beaucoup le tableau de *Montchablon*, assez vivant d'expression et d'un joli coloris, quoique bien fade; il représente Henri IV chez Gabrielle d'Estrées. De *Weisz* une *Judith* aux tons assez chauds. De *Brown* deux petites filles maigrelettes très expressives en robes vieux rouge. La toile de *Ferrier* montre une exécution très habile; l'attitude de la femme est bien ordonnée; le raccourci de son bras est très étudié. Je citerai encore, — toujours pêle-mêle, et sans souci de mêler les gens les plus opposés, les procédés d'art les plus différents, — un *Luigi Loir* très vivant, représentant les préparatifs d'une fête foraine; de *Lynch* une fraîche jeune fille blanche cueillant des fleurs, — de *Brouillet* un joli portrait d'enfant, et sa toile claire et très humaine *Le Vaccin du croup à l'hôpital Broussais*; — de *Bussière*

les adieux de Wotan à Brunehilde (de beaux effets de lumière sur la chevelure rousse de la femme, sur l'armure du dieu, sur les rochers roses qui forment le décor); — de *Chalon* une Salomé également claire, un peu imitée de Gustave Moreau, mais sans ce don intense de l'expression; — de *Franc Lanzy*, un joli nu de femme, aux nuances très fondues, un peu molles; — de *M^{lle} Fould*, une petite saltimbanque à la figure animée et joyeuse; de *M^{me} Boyer-Breton* un beau portrait d'homme et surtout une exquise fillette dont la figure un peu triste et étonnamment exquise et le costume étrange sont d'une charmante grâce d'exécution; de *Lomont*, une jolie scène d'intérieur.

Comme paysages, il faut admirer celui de *Harpi gnies*, les *Bords de la Sèvre-Nantaise à Clisson*: un beau et frais décor de verdure; les deux toiles de *Français*, celles de *Petitjean*, de *Pointelin*, de *Felix Bouchor*, etc.

A la sculpture peu d'œuvres très remarquables. Cependant une exquise Jeanne d'Arc de *Mercié*. La petite bergère reçoit son épée des mains de la France, symbolisée par une forme de femme douloureuse; son corps à peine formé est de lignes exquises, et l'expression du visage est d'une noble inspiration. Une autre Jeanne d'Arc à cheval de *Dubois* a aussi de la beauté: l'œuvre est très achevée, très parfaite, un peu froide. Le La Rochejaquelin de *Falguère* a une jolie attitude fière et une charmante grâce de figure adolescente. L'œuvre de *Frémiet* est étrangement dramatique et impressionnante: son groupe représente un orang-outang étranglant un sauvage après une lutte terrible: l'effort de l'homme se débattant encore dans la certitude de sa défaite est puissamment rendu. L'Éveil de la terre de *Boucher* déconcerte et déplaît. Une Suzanne de *Barrau*, d'un joli modelé, est singulièrement

moins chaste que celle de la Bible. L'*Illusion* de *Charpentier* est d'un intelligent réalisme. Il y a encore un puissant groupe de *Icard*, une élégante femme de *Houssin*, une autre fort gracieuse de *Houdain* etc.

Il serait peu équitable de ne rien dire des objets d'art, — dessins, gravures, émaux, porcelaines, etc., — qui mériteraient à eux seuls un Salon spécial et qui, soit au Champ-de-Mars, soit aux Champs-Élysées, témoignent d'un réel effort d'art. Mais voilà : il est de mode de parler de la peinture et de la sculpture, et de laisser dans l'ombre, au cours d'un compte-rendu de Salons, toutes ces œuvres qui sont pourtant d'un haut intérêt artistique, et qui demandent une patience, une délicatesse de mains, une laborieuse recherche de l'expression vraiment admirables. Au Champ-de-Mars, des cristaux de *Gallé* ont des colorations exquises; il y a de jolis vases de *Thesmar* et d'*Ernest Carrière*, des vitraux et des verreries curieux, — aux couleurs peut-être pas assez éteintes, — de *Seruzier*, *Maurice Denis*, *Ibels*, *Grasset*, etc. Je citerai encore des chenêts de *Vallgren*, de curieuses reliures de *M^{me} Vallgren*, des grès de *Delaherche*, des éventails de *Guérard* etc.

Aux Champs-Élysées de beaux dessins de *Jean-Paul Laurens* pour une vie de Jeanne d'Arc; un pastel caressant au regard de *Fantin-Latour*, de remarquables lithographies de *Willette*, de *Robida*. Parmi les porcelaines un portrait de femme, de *M^{lle} Rita Potron* : sur un fond rouge cuivre, les tons chauds du visage ressortent curieusement; il y a là une puissante entente du coloris; l'expression de sérénité douce du portrait est très intelligemment rendue. De gracieuses miniatures de *Guichard*, de *Richard*. Parmi les meilleurs bois, le *Rembrandt* de *Baude*. Parmi les meilleures eaux-fortes le *Corot* de *Lecouteur*, la *Notre Dame* de *Lucien Gautier*, la *Légende russe* de *Lefort* etc.

IV — Petites considérations inutiles et générales

Je voudrais finir par quelques considérations générales. Habitude de raisonneur. Un écrivain essayait récemment de donner une définition de l'art; il s'en tenait à ces mots d'un auteur latin : *Homo natura aditus*. Il voyait là une base essentielle de toute œuvre d'art et aussi de toute littérature : *la nature réelle vue à travers l'impression personnelle*.

Nous transformons ce que nous voyons par le souvenir, par l'idée, par le rêve. Tel paysage nous est bien plus cher si nous y avons laissé quelque regret d'amour, caressé quelque songerie de bonheur. De même que tel visage de femme qui est simplement beau pour les autres est pour celui qui l'aime d'un charme incomparable. Mais de ce qu'il y a transformation, il ne s'ensuit pas qu'il y ait déformation, car la proportion et l'harmonie ne sont pas détruites. Ainsi notre personnalité apparaît, changeant, modifiant les impressions de nos sens. Pour que l'art apparaisse, il faut qu'il y ait cette transformation subie à notre contact par les objets extérieurs. Sans elle l'œuvre ne saurait plus avoir que de l'habileté, de la patience et de l'imitation. Ces qualités peuvent sans doute produire des œuvres qui ne seront pas sans grâce, mais qui resteront toujours inférieures aux œuvres d'art personnelles et originales.

Il faut bien qu'il y ait dans l'art autre chose que de simples formes imitées de la nature pour que certaines toiles nous donnent l'étrange et mystérieux désir des choses éternelles et absolues. Il y a une âme en elles, une âme que l'artiste y a déposée, et qui nous parle et qui nous dit des mots infiniment doux et profonds, comme le regard ou le sourire d'un visage aimé nous révèle les pensées les plus voilées de l'être, et n'est point pour nous

d'une simple beauté extérieure. Et cette âme qui fut le reflet de l'inspiration de l'artiste et qui correspond au plus intime de sa pensée et de son rêve, est l'attestation de sa personnalité : si elle ne nous trouble point, si elle n'apparaît point à notre évocation, si elle est absente définitivement de la toile, l'œuvre aura beau être admirable d'exécution et reproduire fidèlement la nature, son impression sera limitée, elle n'aura pas cette ardeur passionnée des chefs-d'œuvre qui détachent notre être des apparences pour l'élever jusqu'aux régions de la Beauté absolue.

Un amateur hollandais, possesseur d'une galerie hors ligne, et qui vivait il y a bientôt cent ans, avait fait une étude sur le jugement des œuvres d'art au point de vue de l'amateur. A tout instant ses descriptions les plus détaillées, les plus précises, paraissent lui avoir causé un sentiment de l'impuissance où il était de faire bien comprendre les causes de son plaisir et de son admiration. Alors il emploie l'expression : ce tableau est peint avec un charme *magique*.

Je serais bien embarrassé aussi de dire ce que c'est qu'un *charme magique* ; mais il est vrai que dans toute œuvre d'art il y a une puissance mystérieuse, un souffle pour ainsi dire supérieur à l'humanité, quelque chose qui ne tient ni au mécanisme du pinceau, ni à la simple juxtaposition des couleurs, mais qui par le pinceau et les couleurs produit matériellement une impression immatérielle.

C'est ce charme magique que je cherche et que je désire tant rencontrer dans les œuvres d'art modernes.

HENRY BORDEAUX





HIVER DU CŒUR

PANTOUM

*Comme des cygnes blancs, au sein d'un ciel glace,
Les frimas ont semé le duvet de leurs ailes.
— Pourquoi sertir les pleurs de ton triste passé,
O poète, dans l'or des vers que tu cisèles?*

*Les frimas ont semé le duvet de leurs ailes
Sur l'horizon, qui semble un mort en son linceul.
— O poète, dans l'or des vers que tu cisèles,
Tu veux cacher ton cœur mélancolique et seul.*

*Sur l'horizon, qui semble un mort en son linceul,
Les râles de la bise ont secoué les branches.
— Tu veux cacher ton cœur mélancolique et seul;
Mais j'ai tu ton secret sur le front que tu penches...*

*Les râles de la bise ont secoué les branches,
Avec un désespoir lugubrement gémi.
— Mais j'ai lu ton secret sur le front que tu penches;
Laisse-moi te parler tout bas, comme un ami!*

*Avec un désespoir lugubrement gémi,
Jusqu'en l'âtre, le vent fait frissonner la flamme.
— Laisse-moi te parler tout bas, comme un ami,
Peut-être trouverai-je un mot qui l'aïlle à l'âme.*

*Jusqu'en l'âtre, le vent fait frissonner la flamme,
Tandis que les corbeaux jettent leurs cris plaintifs.
— Peut-être trouverai-je un mot qui l'aïlle à l'âme,
Si Dieu veut m'inspirer ses doux et forts motifs.*

*Tandis que les corbeaux jettent leurs cris plaintifs,
Un rayon de printemps illumine la plaine.
— Si Dieu veut m'inspirer ses doux et forts motifs,
Les anges de l'Espoir planeront sur ta peine.*

*Un rayon de printemps illumine la plaine,
Et le gai roitelet chante au bord d'un fossé.
— Les anges de l'Espoir planeront sur ta peine,
Comme des cygnes blancs au sein d'un ciel glacé!*

GASTON DELLA FAILLE DE LEVERGHEM

Janvier 1895





LES PARTICULARISMES NATIONAUX (1)

A'AGRÉGAT de nationalités qui compose l'Empire Austro-Hongrois n'a de lien véritable que la personne du souverain. La monarchie habsbourgeoise, formée, au début, des seuls états allemands de l'Autriche propre et de la Suisse, a eu l'heureuse chance, par voie d'alliances matrimoniales plutôt que par voie de conquêtes, de joindre à la couronne ducal autrichienne, la couronne royale de Bohême, celle de Hongrie, celle de Croatie. Un distique bien connu rappelle cette merveilleuse fortune dans les termes suivants :

*Bella gerant alii; felix tu, Austria, nube :
Quæ dat Mars aliis, dat tibi regna Venus. (2)*

Au moment de son apogée, la maison d'Autriche réunit à ses états propres et à la Bohême la couronne d'Espagne avec les Indes, celle de Naples avec la Sardaigne et la Sicile, celle de Bourgogne avec tous les Pays-Bas. Le titre impérial n'était pas, théoriquement du moins,

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 mai 1895.

(2) *Laisse les autres faire la guerre; toi, Autriche, marie toi, car les royaumes que Mars donne aux autres, Vénus te les accorde à toi.* — Les initiales de la devise des Habsbourg : A. E. I. O. V. : *Austria Est Imperare Orbi Universo*, ont été transfigurées en *Austria Erit In Orbe Ultima*.

héréditaire dans la famille d'Autriche, mais ses possessions dans l'Empire Germanique lui assuraient la prépondérance dans la Diète et lui faisaient accorder la suprématie impériale. C'est ainsi que Charles-Quint réunit sous son sceptre un faisceau d'Etats égal peut-être à l'actuel domaine britannique. Mais, à partir du jour où le grand empereur eut abdicqué, la décadence commença par la séparation de l'Espagne et des Indes et provisoirement des Pays-Bas. De siècle en siècle, l'axe de l'Autriche se déplace vers l'Orient; de siècle en siècle, cette puissance devient moins germanique, plus slave, moins européenne, plus rapprochée de la Turquie. Presque dès le début de la lutte entreprise contre elle par la France, lutte qui fut continuée pendant quatre cents ans par Louis XIV, Louis XV, la 1^{re} République, Napoléon I^{er} et Napoléon III, au grand profit de la Prusse, c'est une chose surprenante que les succès de la nation française sur sa puissante rivale. La clef de l'énigme est facile à découvrir : la supériorité militaire de la France réside dans sa centralisation plus avancée. Morceau par morceau, l'Autriche se désagrège, mais la nationalité autrichienne n'est pas atteinte, parce qu'il n'y a pas de nationalité autrichienne : chacun des membres qui composent l'empire vit de sa vie propre. Jusqu'alors la question des races ne se pose pas parce qu'il n'y pas de tentative de centralisation.

Mais l'exemple de la France et, plus proche, celui de la Prusse, attirent l'attention de Joseph II : il croit sans doute avoir découvert le secret de la faiblesse de sa monarchie; sans voir que ce qui est possible à des nations homogènes comme la France, comme la Prusse, est impraticable dans son chaotique empire, à son tour il se met à centraliser. La Révolution Brabançonne et, en même temps, le soulèvement des Tchèques sont les premières manifestations du particularisme contrarié dans les états de la couronne d'Autriche : c'est à soixante

ans de distance, et avant l'éveil des nationalités, provoqué dans toute l'Europe par la Révolution Française, l'avertissement de la révolte des Hongrois en 1848. En effet, la politique de Joseph II, poursuivie par ses successeurs, a été également pour les nations de l'actuel empire d'Autriche le point de départ des mouvements particularistes.

L'histoire avance; Bonaparte renverse le vieil empire d'Allemagne et établit l'empire d'Autriche; les Pays-Bas sont détachés définitivement de la monarchie des Habsbourg.

L'Autriche ainsi réduite, privée du prestige moral que lui donnait une suprématie toute théorique d'ailleurs sur l'Allemagne, ne s'aperçoit pas que, si sa capitale et sa dynastie sont allemandes, ses peuples sont en majorité slaves; elle ne peut se faire à l'idée d'abandonner l'hégémonie des états de la nouvelle Confédération Germanique et elle prétend germaniser toutes ses provinces pour garder avec ses dix millions d'Allemands, ses vingt millions de Slaves et ses six millions de Hongrois, la supériorité du nombre en face de la Prusse, dont elle sent le prestige grandir aux yeux des peuples allemands. Alors, tandis qu'une diplomatie louche et sans grandeur travaille à Francfort, la germanisation reprend plus active dans les pays de la couronne d'Autriche : au début ces efforts semblent couronnés de succès : les Tchèques surtout cèdent à la pression; ils oublient leur langue, leurs usages; les fonctionnaires allemands remplissent toutes les places.

Viennent les événements de 1848 auxquels nous avons fait allusion tantôt. Tandis que les barricades s'élèvent à Paris, à Berlin et aussi à Vienne, les Tchèques et les Lombards-Vénitiens se révoltent. Les Hongrois en profitent pour revendiquer leur indépendance.

L'empereur Ferdinand, assailli de toutes parts, accorde aux Magyars une administration particulière.

Mais les Croates et les Serbes, dévolus aux Hongrois, savent bien qu'ils n'auront rien gagné en changeant de maître : ils se révoltent à leur tour contre les Magyars, et quand l'empereur François-Joseph, monté au trône par l'abdication de Ferdinand, a dompté l'insurrection italienne, il lève le masque, veut reprendre aux Magyars ce qu'il leur a concédé et s'appuie sur le ban Jellachich et les 40000 Croates qui ont pris les armes contre le gouvernement de Buda-Pesth et qu'il vient de désavouer. Mais cette malhonnêteté politique ne profite pas : Jellachich est vaincu ; Vienne se révolte de nouveau ; Charles Albert tente de constituer l'unité italienne et triomphe un instant des Autrichiens.

Les Magyars balaient les Impériaux et leur alliés les Croates de tout le territoire transleithan. La monarchie des Habsbourg semble à deux doigts de sa perte, mais bientôt elle se relève et n'a plus d'autres ennemis à combattre que les Magyars. Ennemis terribles que les Autrichiens ne purent dompter avec leurs seules forces et dont ils ne vinrent à bout que grâce à l'intervention d'un corps d'armée de deux-cent-mille Russes. La Hongrie fut réduite, mais dès lors l'Autriche mit une sourdine à la germanisation. Enfin en 1867, après le désastre de Sadowa, ayant perdu tout espoir de recouvrer l'hégémonie de l'Allemagne, sur la proposition du ministre Beust, on adopta le projet du Hongrois Déak, et la réconciliation eut lieu par l'établissement de la dualité monarchique aux dépens des Slaves.

François-Joseph est empereur d'Autriche et roi de Hongrie : il a été couronné en cette dernière qualité le 8 juin 1867 : le Royaume de Saint-Etienne est rétabli avec une quasi-autonomie. La Hongrie a son gouvernement propre, avec ses ministres, son parlement, des garanties pour sa nationalité, ses mœurs, ses coutumes, sa langue et ses privilèges. Indépendamment des ministères de la guerre et des finances propres à

chacune des deux branches de la monarchie, il existe des ministères de la guerre, des finances et des affaires étrangères, communs pour tous les états Austro-Hongrois, responsables devant les Délégations des Chambres particulières de l'Autriche et de la Hongrie.

Les états de la couronne Autrichienne sont, comme on sait, dits Cisleithans, ceux de la couronne Hongroise, Transleithans, du nom de la rivière Leitha, qui sert de limite aux deux groupes sur une distance de 130 kilomètres, alors que l'ensemble de la ligne frontière comprend plusieurs milliers de kilomètres.

Dans l'arrangement conclu en 1867, les Magyars ont seuls été avantagés; à quelques dix mille près, ils sont tous compris dans la Transleithanie. Allemands, Slaves de toutes nationalités, Italiens et Roumains ont été sacrifiés. Deux millions d'Allemands sont dominés par les Magyars dans la Transleithanie; dans la Cisleithanie huit millions d'Allemands imposent leur langue, leurs lois et leurs mœurs à quinze millions de peuples d'autres races; six millions de Magyars en agissent de même à l'égard des dix-sept millions d'habitants de la fédération transleithane.

Car, à l'inverse de ce que l'on eût du attendre, les Magyars n'eurent pas plus tôt obtenu leur autonomie, réclamée au nom des principes libéraux, qu'ils se prirent à tyranniser les Roumains, les Slovaques, les Croates et les Serbes. Ils *magyarisèrent* à outrance : c'est ainsi que pour être député à l'une des deux Tables Hongroises, il faut parler la langue nationale; c'est ainsi encore que, grâce à une habile législation électorale, les Magyars, qui représentent seulement les deux cinquièmes de la population des états hongrois, occupent la presque totalité des sièges parlementaires. Tant il est vrai qu'on ne veut jamais de la liberté que pour soi-même.

Malgré tout, les Magyars ne sont pas pleinement satisfaits; ils protestent contre l'usage de la langue alle-

mande dans l'armée; une notable fraction réclame l'indépendance absolue, et dans sa haine antidynastique, se souvient de la déchéance des Habsbourg, prononcée par Kossuth, à Debreczin, le 14 avril 1849.

Que les Magyars ne soient pas tendres à l'égard des Croates, qui prêtèrent, avec le ban Jellachich, leur concours aux Autrichiens pour étouffer la révolte de 1867, qu'ils soient les antagonistes les plus décidés du Panslavisme dans la monarchie, il n'y a là rien de bien surprenant, mais qu'ils comprennent tous les Slaves dans leur ressentiment, que notamment ils soient hostiles aux Tchèques de Bohême, qui réclament seulement ce que les Magyars eux-mêmes ont obtenu, qui par leur révolte simultanée en 1848 ont aidé aux triomphes des généraux hongrois Georgey, Bem et Klapka, cela ne peut s'expliquer que par l'indomptable orgueil de cette race Magyare et n'a d'égal comme monstruosité que le honteux égoïsme avec lequel les Autrichiens abandonnèrent les Croates, leurs alliés de la veille, à la rancunière domination des Magyars.

Tout le mouvement national croate est dominé par la figure de Mgr Strossmayer. Evêque catholique de Diakovar, ce vénérable vieillard, âgé aujourd'hui de 80 ans, est l'âme de la résurrection croate. On se souvient encore du télégramme de félicitation qu'il adressa à l'Empereur de Russie, en 1888, à l'occasion des fêtes religieuses græco-russes de Saint-Wladimir, qui se célébraient à Kiew. Cette démarche généreuse, qui lui attira un blâme sévère de l'Empereur d'Autriche, et prit la proportion d'un événement européen, lui était dictée sans doute par son patriotisme croate, mais aussi par son désir ardent de réconcilier l'église schismatique avec Rome, et de réaliser ainsi un des plus chers projets de Léon XIII. Dans le même but, il a obtenu l'autorisation pontificale de célébrer les offices divins

en langue slave, mais ici encore il s'est heurté à l'opposition inflexible du gouvernement impérial. Cependant son activité a su fonder une université nationale à Zagreb (nom slave d'Agram), un musée, des écoles et donner une grande intensité au mouvement intellectuel et littéraire de son peuple. On lui a reproché parfois son attitude lors du Concile du Vatican, où il se trouva parmi la minorité des opposants. Il est juste de dire qu'il adhéra franchement au dogme de l'infaillibilité papale, quand celui-ci fut promulgué, et son attitude dans la question de l'Eglise russe est la preuve de son dévouement au trône pontifical. L'opposition du vénérable évêque lors du Congrès du Vatican et son retentissant télégramme à propos des fêtes de Saint-Wladimir, dévoilent tout un caractère d'homme convaincu et décidé, un caractère fait de générosité, appelé à dominer, à guider un mouvement populaire et national.

Comme leur chef, Mgr Strossmayer, les patriotes de Croatie ont abandonné aujourd'hui leurs vues séparatistes et antidynastiques, malgré l'exploitation politique et économique dont leur pays, sous le couvert d'une certaine autonomie apparente, est l'objet de la part des Magyars (1).

Les Tchèques donnent aujourd'hui, dans les pays Cisleithans, les plus grandes marques d'activité. Domptés en 1848, ils ne bénéficièrent pas de l'œuvre de justice qui établit la quasi-indépendance des Magyars. Bien plus, ceux-ci, dans leur crainte du Panславisme, s'opposèrent au redressement des griefs tchèques, lorsqu'en 1872 le gouvernement de Vienne fut sur le point

(1) Sur une des places d'Agram s'élève la statue de Jellachich. Le Ban est représenté le sabre levé, dans une attitude de combat, et tourné vers la Hongrie.

d'accorder une demi indépendance au Royaume de Bohême. En 1830 les négociations reprirent sur ce sujet entre les Vieux Tchèques et le ministère impérial : cette fois ce furent les Jeunes Tchèques qui firent échouer l'accord. Jusqu'en 1863, tous les patriotes bohêmes avaient formé un groupe, sous la direction de Palacky. A cette époque les nationalistes radicaux rejetèrent l'union avec la noblesse et le haut clergé et se formèrent en club distinct, sous le nom de Jeunes Tchèques.

Ils ne furent au début qu'une fraction infime, mais par l'évolution fatale des principes qui mène infailliblement au radicalisme, leur groupe s'est constamment accru aux dépens des Vieux Tchèques, au point que ces derniers n'ont plus guère aujourd'hui de force parlementaire, et n'existent plus qu'à l'état de parti théorique. Déjà s'annonce un parti plus radical encore que les Jeunes Tchèques et destiné peut-être à les supplanter : ce sont les Omladinistes. Cette nouvelle fraction s'est constituée à la suite du retentissant procès de l'Omladina ; son programme est radico-socialisto-panslaviste.

L'exagération des Omladinistes fait cependant prévoir une concentration des sphères aristocratiques et bourgeoises, du clergé et des Allemands, qui forment les 2/5 de la population.

Déjà cette concentration s'est effectuée en Moravie, pays indépendant de la Bohême, mais habité pour les deux tiers par des Tchèques : respect au droit de chacun y est la devise commune des Tchèques modérés, des Allemands catholiques et même de bon nombre de libéraux.

L'effervescence est extrême en Bohême : les Jeunes Tchèques préconisent, par exemple, le boycottage des boutiques dont les enseignes sont écrites en allemand ; la foule arrache les écriteaux des rues, rédigés dans les deux langues allemande et tchèque ; même dans les localités purement allemandes de la Bohême, on exige

que les inscriptions soient bilingues. Et cependant la langue tchèque, est loin d'être si unanimement parlée : c'est ainsi qu'un journal aux tendances nationalistes, le « Politik », est écrit en Allemand, pour mieux atteindre les populations des villes, qui parlent plus volontiers la langue officielle (1).

La résistance au mouvement tchèque est dangereuse, car la compression ne sera pas indéfiniment suffisante; mieux vaudrait accorder aux Tchèques ce qui a été concédé aux Magyars, cela d'autant plus que le Panslavisme menace, que les Jeunes Tchèques, généralement protestants ou athées, à l'inverse des Vieux Tchèques, catholiques, n'auront pas, au même point que ceux-ci, la crainte du Czar orthodoxe.

Tout différemment des Tchèques ont agi les Polonais et les Ruthènes. Bien que divisés par la religion, ils se sont mis d'accord sur la question de langue et de nationalité, et par une politique adroite ils ont beaucoup obtenu, tandis que les Tchèques échouaient misérablement. Malgré la présence de 318000 Allemands parmi eux, ils ont reçu notamment un enseignement entièrement polonais, depuis l'école primaire jusqu'à une université. Aussi peut-on dire que la question polonaise n'existe plus.



Nous pourrions nous attarder longuement encore à l'inépuisable question des langues et des nationalités

(1) Nous avons reçu de Bohême les détails les plus complets sur le mouvement tchèque. L'importance de ces renseignements sort du cadre de cette étude, mais nous comptons les publier sous peu. En attendant, que notre aimable correspondant (désireux de garder l'anonymat) reçoive ici une première fois nos vifs remerciements.

en Autriche-Hongrie : nous n'avons rien dit du Sémitisme, nous avons à peine effleuré l'Irrédentisme, et la population roumaine aurait donné matière à de longues considérations, mais les pages s'accumulent, et il nous reste à parler rapidement de quelques autres particularismes européens. Sans nous arrêter à la nature à la fois religieuse, économique et ethnique de la question irlandaise, bien connue d'ailleurs, ni aux tendances séparatistes de la Norvège en Scandinavie, ni à une infinité de mouvements semblables, nous nous occuperons encore de deux manifestations plutôt linguistiques du particularisme : la question finnoise et le renouveau de la littérature provençale.

Nous l'avons dit tantôt, la race touranienne, à laquelle appartiennent les populations asiatiques du Turkestan, compte comme représentants en Europe, outre les quelques milliers de Turcs de la péninsule balkanique, les Magyars et les Finnois. Ces derniers sont cantonnés en Finlande et dépendent de l'Empire Russe. Trois langues sont ici en présence : le russe, instrument de domination, le suédois, souvenir du temps où la Finlande dépendait de la Suède, langue des hautes classes, jouant à peu près le rôle du français dans nos régions flamandes, enfin le finnois, langue populaire, persécutée jusque dans les derniers temps par le gouvernement russe, opprimée aussi par les classes dirigeantes, noblesse, haute bourgeoisie, qui se servent du Suédois. A ces trois divisions correspondent trois partis : les russophiles, les suédomanes et les finnomanes.

Nous ignorons les forces respectives des divers partis, mais nous savons que, sur une population de 2 millions d'habitants, 85 % sont finnois, 14 % suédois, et 6000 seulement russes.

Quand ils voulurent slaviser la Finlande, les Russes trouvèrent ligüés contre eux les suédomanes et les

finnomanes qui pouvaient tous deux se nommer « partis nationaux », puisque l'un se réclamait de la race, l'autre de l'histoire du duché de Finlande. Les suédomanes puisaient aussi une certaine force dans le fait que presque tous les Finlandais sont de religion luthérienne, laquelle est aussi celle de la Suède; d'autre part, fiers des glorieux souvenirs militaires de la Suède des Gustave-Adolphe, des Charles XII et des Gustave III, ils menaçaient la Russie, un peu présomptueusement sans doute, d'une diversion suédoise en cas de conflit avec la Triple-Alliance. La Russie finit par reconnaître la vanité de ses efforts contre la coalition des éléments suédois et finnois. Convaincue du danger séparatiste que les aspirations suédoises contenaient en germe, elle déclara, le 15 septembre 1893, la langue suédoise abolie comme langue officielle, qualité que celle-ci avait gardée depuis la conquête par Pierre le Grand, et y substitua non la langue russe, ce qui eût rencontré une opposition quasi-invincible, mais la langue finnoise. La lutte semble donc s'être terminée ici par le triomphe de la cause populaire et vraiment nationale.

Le gouvernement de Pétersbourg a-t-il définitivement renoncé à la russification, ou n'a-t-il pris cette nouvelle attitude que pour parer au danger le plus pressant? Il serait difficile de répondre. Mais si quelque jour la Russie veut étouffer la langue finnoise, elle rencontrera une résistance fortifiée par le nouvel élan que vient de lui donner l'édit du 15 septembre 1893.

Du moins la langue finnoise n'a pas attendu la protection officielle pour prendre de l'essor. Nous trouvons dans une statistique que 44 % de livres finnois imprimés, depuis le milieu du XVI^e siècle (1544) jusqu'en 1885, l'ont été pendant les 9 dernières années de cette période de 340 ans. D'autre part, depuis vingt ans le prix des ouvrages s'est majoré de 60 %, ce qui est l'indice d'une pénétration dans des milieux plus riches,

moins exclusivement populaires, et la preuve que les livres représentaient en moyenne une plus grande valeur intrinsèque, intellectuelle, scientifique ou littéraire.

La question finnoise n'est pas cependant exclusivement linguistique : les tendances Suédomanes, avec leurs aspirations d'indépendance, en sont la preuve. Le Grand-Duché de Finlande, qui, comme on sait, jouit d'une certaine autonomie sous un régime constitutionnel un peu moins qu'autocratique, a présent l'exemple de la malheureuse Pologne, indépendante elle aussi autrefois, réduite aujourd'hui à la dure condition de pays conquis, et, avec raison, elle s'attache à sa langue, comme au plus sûr rempart de sa nationalité.

Mais pour parcourir toute la gamme des particularismes, il nous reste à rappeler à titre exemplatif un dernier mouvement linguistique, le particularisme littéraire ou de dilettantisme des Provençaux.

Roumanille, Mistral et Aubanel, tel est le triumvirat qui a créé le mouvement provençal. Roumanille s'était adonné d'abord à la poésie en langue française, mais attristé de ce que sa mère, personne simple et d'instruction restreinte, ne pouvait comprendre ces vers, dont il ressentait tant de joie et de fierté, il abandonna le Français, cette langue de clarté et de précision, faite pour convaincre, mais si factice, si conventionnelle dans son expression poétique, et dans toute la rigueur du terme il s'adonna à sa langue maternelle, le provençal. Mistral et Aubanel avaient de leur côté commencé à cultiver la langue du terroir, et avec Roumanille et quatre autres, le 21 mai 1854, ils fondèrent le Félibrige.

Plus profondément imbue de la civilisation romaine, la Provence avait gardé dans son idiome des traces plus profondes de la langue latine que les parties septentrionales de la France. Le dialecte provençal, plus sonore, plus riche en voyelles, que la langue française,

constitue une transition marquée entre cette dernière et la majestueuse et grandiloquente langue espagnole. Aussi son domaine n'est-il pas limité aux Pyrénées. Si elle compte pour adeptes sur le sol français les habitants de la Provence proprement dite, du Languedoc et de l'Aquitaine, dans la presqu'île hispanique elle est parlée également par toute la Catalogne, dont la langue diffère sensiblement de l'Espagnol, ou pour parler plus exactement, du Castillan. Le Félibrige est donc, de par son origine, un mouvement international, mais il n'a aucune aspiration séparatiste; Mistral l'a dit un jour : « Si, comme nous le croyons tous, la France, elle aussi, doit redevenir vigoureuse, c'est en nous retrempant dans nos origines, c'est en favorisant les pousses nouvelles qui verdissent dans les profondeurs populaires, que nous échapperons au flasque cosmopolitisme et à la platitude d'un nivelage général. »

C'est chose heureuse et remarquable que la cohésion de la nation française, car si les dix ou quinze millions de Provençaux et de Bretons, les quelques cent mille Basques, Flamands, Italiens et Allemands devaient revendiquer leur autonomie et tendre la main par dessus les frontières à leurs frères d'Espagne, de Flandre, de Belgique, d'Italie ou d'Allemagne, la France gallicante se trouverait bientôt réduite à l'Île-de-France et aux proportions d'une royauté d'Yvetot. Remarquable entre tous est l'exemple de l'Alsace-Lorraine, de race Allemande, rattachée séculairement à l'Empire Germanique, unie pendant quelques deux cents ans seulement à la France, et si profondément attachée à cette expression géographique, qu'après vingt-quatre ans d'incorporation aux peuples de sa race, de sa langue, de ses mœurs, elle n'a pas encore abandonné toute aspiration française. A l'inverse des autres nations, la France, constituée par la conquête, aurait beaucoup à perdre et peu à gagner par l'application de la politique des races : quelques mil-

lions de Wallons belges et de Romands suisses ne compenseraient pas la perte des populations d'origine étrangère groupées sous son gouvernement. C'est le motif, sans doute, pour lequel elle a défendu pendant des siècles la théorie contre nature des frontières naturelles.



Nous croyons avoir démontré combien le système des frontières naturelles est faux.

Les frontières naturelles ne sauvegardent pas les conquêtes, et, sauf les chances de la guerre, l'Alsace-Lorraine redeviendra bientôt allemande en dépit d'une prescription deux fois centenaire.

Pour les nations constituées rationnellement, et en conformité avec les aspirations populaires, la langue est un des plus solides boulevards de l'indépendance, et c'est là déjà un des motifs pour lesquels les mouvements particularistes sont dignes d'encouragement. N'est-ce pas, en partie du moins, à la dualité des langues parlées en Belgique qu'est due la constitution de notre nationalité? La Flandre, au Moyen-Age, dépendait de la France : toute la partie gallicante en a été absorbée; la partie flamande est restée, pour une notable portion, indépendante; les Comtés de Hainaut et de Namur, les Duchés de Limbourg, de Brabant, de Luxembourg, l'Evêché de Liège dépendaient de l'Empire germanique, mais ils contenaient des populations de langue française et la germanisation n'a eu sur eux aucune prise. Une portion du Luxembourg cependant était de population allemande : elle s'est trouvée détachée de la Belgique. Déjà le Grand-Duché est rattaché au Zollverein, les locomotives de l'Etat Allemand en parcourent les voies ferrées et il y a lieu de craindre que le premier remaniement européen consacrera son absorption par le *Vaterland*. Depuis des siècles la langue française a été imposée aux habitants de la Flandre; déjà sous

Louis de Maele, le français seul était toléré à la cour comtale. Mais, malgré les efforts des Comtes de Flandre, d'abord, des Ducs de Bourgogne ensuite et plus tard ceux de la grande République et du régime napoléonien, les Flamands sont restés flamands de langue, de mœurs et de cœur. Les expressions politiques passent, les nationalités restent. Etouffées, opprimées, jugulées pendant des siècles, un instant de liberté leur rend leur essor premier.

Mais des raisons d'ordre plus élevé soutiennent la cause du particularisme. Quand une langue étrangère usurpe le rôle de langue nationale, quand elle n'est plus seulement un moyen de s'assimiler les trésors d'intellectualité produits par d'autres peuples, en un mot, quand elle destitue la langue maternelle, un phénomène se produit toujours : la langue du terroir se conserve indéracinable dans le peuple, abâtardie peut-être par le croisement, mais vivace toujours dans les couches profondes de la population. La langue étrangère devient la langue des classes élevées, elle devient un symbole d'aristocratie : tel est le cas du français dans nos régions flamandes, de l'allemand ou du magyar dans l'empire Austro-Hongrois, du suédois en Finlande, de l'anglais au Pays de Galles et en Irlande. Une nation étrangère se forme dans la nation, et cette division coïncide avec le rang social. La guerre des classes est organisée, elle a son mot de ralliement, qui rappelle le mot d'ordre des Matines Brugeoises, le *Schild ende Vriend* rebelle aux gosiers français. C'est une aumône que l'homme d'un rang supérieur fait à l'homme du peuple de lui adresser deux mots dans la langue vulgaire, dont il connaît à peine les quelques centaines de vocables nécessaires pour se faire servir et pour dominer.

L'exclusion de toute vie intellectuelle où croupit le peuple n'est pas le moindre inconvénient de cette superposition d'une langue étrangère sur la langue natio-

nale. Tout ce qui pense dans ces pays, tout ce qui lit, tout ce qui écrit, tout ce qui remue des idées, pense, lit, écrit, discute dans la langue étrangère : pour tout ce qui concerne le domaine de l'intelligence, les mots même font défaut, pour la masse instruite, dans la langue nationale. Or le mot est le symbole de la chose, et si le mot fait défaut, la chose reste fatalement inconnue. « La langue est le symbole du capital intellectuel d'une nation. » La dualité des langues constitue une sorte d'écluse entre les deux niveaux d'intellectualité et de civilisation : les vannes sont étroitement fermées, bien peu de chose s'écoule du bassin supérieur dans la vasque inférieure ; la fusion n'a pas lieu, et si la force de la pression laisse sourdre quelque mince filet d'eau vivifiante dans la mare stagnante du populaire, rien de ce que celle-ci renferme d'aspirations latentes, de générosités étouffées, de force expirante ne remonte au niveau supérieur : le fleuve de la vie nationale ne coule pas et des deux fractions du peuple, sans contact et sans pénétration, l'une croupit dans un immobilisme absolu tandis que l'autre se meut d'une agitation factice, qui n'est que le contre-coup éloigné du torrent de vie étrangère dont elle s'est constituée l'accessoire.

Nous aurons sans doute des lecteurs wallons, nous en avons certainement que le flamingantisme ne séduit pas. Nous leur devons quelques explications, car déjà nous les entendons se récrier et nous reprocher de les conduire à la scission de la Belgique. Non, la scission est au contraire l'aboutissement fatal de l'oppression d'une race. Notre pays est bilingue et nous avons lieu de nous en réjouir, nous surtout Flamands, que notre origine germanique prédispose à l'assimilation des langues. Ce que nous voudrions, c'est que, continuant à user de ce bienfait, les Flamands apprennent le plus possible la langue française, qu'ils soient le plus nombreux possible à même de se faire comprendre de leurs frères wallons. La connaissance simultanée du flamand et du français leur

donnera par surcroît la clef de toutes les langues de l'Europe occidentale. Et la connaissance du français nous est plus facile à acquérir pour nous qui tous les jours avons l'occasion d'entendre parler et de parler nous mêmes cette langue, que le flamand n'est accessible aux Wallons; sans compter, qu'à titre de langue étrangère, le flamand n'ouvre pas de champ d'activité comparable au domaine français, si restreint que soit ce dernier.

Mais ce qu'il faut, au triple point de vue national, démocratique et civilisateur, c'est que Flamands, nous connaissions la langue flamande, la langue de notre peuple; que nous la possédions suffisamment pour ne pas être des étrangers dans nos provinces flamandes, pour être de la même nation que nos classes inférieures, pour faire part à ces dernières du trésor d'intellectualité que notre position sociale, notre instruction nous ont donné. Il ne s'agit pas de démonstrations vaines et déclamatoires, dont le seul résultat est de vexer l'autre moitié du pays; il s'agit d'être Flamands en Flandre, dans nos rapports avec le peuple flamand, il s'agit d'être Flamands de conviction et non par pose et par ambition. La pose et l'ambition seules mèneront aux extravagances vexatoires. Et même, que celui qui conçoit ses idées seulement en langue flamande fasse usage de son idiome natal partout et dans tous les milieux, cela est juste et raisonnable, nul n'y trouvera à reprendre, mais en dépit de l'odieuse adage juridique, « qui use de son droit ne lèse personne », l'affirmation stérile d'un droit n'a jamais facilité les rapports d'un bon voisinage.

Dans notre étroite Belgique, la lutte clérico-libérale a concentré depuis quarante ans toute activité : elle a absorbé tous nos enthousiasmes; vers elle ont tendu tous nos efforts; en elle s'est agitée toute notre vie publique. Aujourd'hui le problème politique s'est déplacé : à la guerre des partis s'est substituée la lutte des classes. Un mouvement nouveau, parti lui aussi du peuple, un élément

de la question sociale, un mouvement d'opinion qui ne peut être négligé, c'est le mouvement flamand. Nous n'en admettons pas les intransigeances et les vues séparatistes. Ce sont là des extravagances qui se retrouvent dans tous les radicalismes de parti, mais nous proclamons la justice de certaines aspirations flamandes, parce qu'elles sont une forme du patriotisme et de l'esprit démocratique. D'ancienne date, la Belgique a été imbuë du particularisme et nulle part peut-être sur le continent l'autonomie des communes et des provinces n'a été poussée si loin. L'avenir des gouvernements semble être dans la forme fédérative : peut-être un jour sera-ce la solution de la question de double langue parlée en Belgique.

En attendant, une des grandes objections au mouvement flamand, est l'étroitesse du groupe se servant de cet idiome : trois millions d'hommes environ. Les uns y voient une raison pour s'opposer *unguibus et rostro* à toute revendication flamingante; ils disent qu'un peuple composé d'un nombre aussi restreint d'individus ne peut se suffire à lui-même; ils méconnaissent ce fait constant que le flamand est indéracinable dans le peuple, et, sous prétexte de civilisation et de progrès intellectuel, ils vouent les couches populaires de nos provinces flamandes à un immobilisme absolu. Les radicaux du flamingantisme tirent de l'étroitesse du groupe flamand une conclusion différente : ils jettent les yeux sur leurs voisins et veulent rattacher le pays flamand à la Hollande; ils se souviennent des analogies linguistiques et ethniques qui unissent, sous le nom de Plats-Allemands, les seize millions d'hommes qui vivent le long de la Mer du Nord, la Mer Germanique, depuis Gravelines jusqu'à Kœnigsberg. Si la conclusion des anti-flamingants est oppressive des aspirations populaires et du développement de nos régions, la solution des radicaux flamands, pour être fondée sur la race, n'est pas moins utopique.

Nous le disions plus haut, les nationalités se sont

substituées aux races. Les *platduitschen* sont divisés irrévocablement en trois groupes. La nationalité hollandaise est inébranlablement établie; l'Empire Allemand marche rapidement à sa consolidation définitive : vouloir ramener à l'unité ces trois tronçons, c'est tenter le chimérique travail de refaire l'histoire. Que nous devenions un jour hollandais ou allemands, il n'y a pas à se le dissimuler, nous ne formerons qu'un appoint à la nationalité qui nous aura absorbés : comme après 1815, nous constituerons un acquêt, une terre conquise, pour l'Etat auquel nous serons échus, et infailliblement nos regards se tourneront de nouveau vers nos frères wallons, et, si nous en avons les forces, nous leur tendrons la main pour secouer le joug étranger. Ce n'est pas des Flamands que la scission de la Belgique est à craindre : la religion et la langue même les détacheront rapidement de la Hollande ou de l'Allemagne, s'ils étaient annexés à l'une de ces deux puissances. Le vrai péril de la nationalité belge est dans la Wallonie et dans la France, de même langue, de même religion apparente, de même indifférentisme final, de mœurs assez semblables également. Voilà où gît en dernière analyse le danger : et la conclusion s'impose, une portion notable de la Belgique doit rester flamande, s'arrêter dans sa francisation pour être une barrière insurmontable à l'annexion française, tandis que les provinces wallonnes rempliront le même office à l'égard de l'annexion allemande.



Ne l'oublions pas, si la langue est un élément des nationalités, il en est bien d'autres.

La Suisse trilingue constitue indiscutablement une nation.

La longue communauté d'histoire et de dynastie, l'identité des intérêts, l'affinité des mœurs et des caractères,

tères, l'unité des opinions religieuses ont une importance majeure : aucun de ces éléments n'est le signe certain de la nationalité ; mais le concours de plusieurs d'entre eux en est la marque indiscutable ; le sentiment intime, la conscience répandue dans les populations d'une existence propre y met le sceau de la certitude.

L'unité de dynastie et d'histoire maintient l'empire des Habsbourg à l'encontre de multiples causes de dissociation ;

L'affinité des mœurs et l'identité des intérêts, mises en lumière par le Zollverein ou union douanière allemande, ont été les premiers liens de l'Empire des Hohenzollern. Et, si Napoléon III a voulu créer l'union douanière franco-belge, ce n'était pas sans arrière-pensée d'annexion.

L'unité de religion maintient vivaces malgré tout les nations polonaise, irlandaise et bavaroise. L'Autriche germanique y puise sa raison d'être en face de l'Empire d'Allemagne.

Et, pour conclure, si la Belgique bilingue manque d'un des caractères de la nationalité, elle en possède d'autres non moins importants.

C'est l'unité de mœurs et de caractère qui, malgré l'intérêt, nous a fait rompre l'alliance avec la Hollande et s'oppose encore aujourd'hui à une union quelconque avec cette nation pleine de morgue, d'égoïsme et de froideur, cette nation de religion différente de la nôtre, et dont, nous Flamands, nous sommes plus éloignés que nous ne le sommes des Wallons.

La dualité des langues est invoquée souvent comme la preuve de l'inexistence de notre nationalité. Mais un argument tangible, puisqu'il se base sur des faits constatés, sur l'histoire, prouve non seulement que la divergence du parler wallon et du parler flamand n'est nullement un obstacle à l'unité de la Belgique, mais encore que cette unité s'est perpétuée à travers les siècles,

L'ancien Comté de Flandre, le Duché de Brabant, l'Évêché de Liège, les provinces les plus florissantes des Pays-Bas, étaient tous trois composés du double élément flamand et wallon. La Flandre s'étendait de l'Ecluse jusqu'à Valenciennes; le Brabant comprenait tout le pays de Bréda à Nivelles et, sous la crosse des Evêques de Liège, vivaient en paix les habitants de Maeseyck, de Bouillon et de Fontaine-l'Evêque. Et cependant, s'il faut rechercher le berceau de la Belgique, où le trouverons-nous si ce n'est dans ces trois principautés bilingues? D'ailleurs les relations entre les diverses régions de la Belgique sont fréquentes : par deux fois la Flandre fut unie au Hainaut, plus tard le Comté de Namur dépendit de Gui de Dampierre; le Brabant en partie wallon se confondit bientôt avec le Limbourg flamand, allemand et en partie wallon lui aussi.

Et, pour passer à un point de vue moins exclusif, ne voit-on pas la liberté communale et la prospérité naître simultanément à Gand, à Bruges, à Ypres, à Louvain, à Bruxelles, à Liège et à Dinant ?

Tout le territoire belge, sans distinction de langue, ne dépend-il pas jusqu'au XVI^e siècle des autorités épiscopales de Tournai, de Cambrai et de Liège?

L'unité du droit public et, jusqu'à un certain point, du droit privé règne sur tout le territoire de notre actuelle patrie. Nulle part la diversité des langues ne met obstacle à la fusion de nos provinces, et cela, constatation pleine d'enseignement, grâce à une large autonomie locale et régionale; partout et à travers toute notre histoire, les liens les plus étroits, les relations les plus diverses et les plus multiples cimentent l'unité nationale.

Une première fois, elle apparaît réalisée sous les ducs de Bourgogne, mais Charles le Téméraire veut adjoindre aux Pays-Bas des populations de nationalité étrangère et son effort échoue.

Charles-Quint continue l'unification des provinces belges, il crée le Cercle de Bourgogne et sa qualité de Flamand, de Belge, maintient le faisceau des dix-sept provinces.

Philippe II, le roi espagnol, constate le premier l'esprit de nationalité dans nos contrées. Guillaume d'Orange met la cause religieuse au service de la cause nationale : tous les Pays-Bas, faisant défection au catholicisme, sont sur le point de rompre tout lien avec l'étranger. Les provinces septentrionales se détachent définitivement, tandis que les Wallons, sauvant la vieille foi nationale, signent le traité d'Arras et fondent, une première fois, la Belgique catholique en face de la Hollande réformée.

Mais le Prince d'Orange sait bien que la question religieuse n'est que le prétexte de la Révolution, que sa cause réelle et vivace est l'esprit de nationalité; il fait proclamer la déchéance de Philippe II et offre la souveraineté des Pays-Bas au duc d'Alençon.

Ce stratagème échoue; les provinces flamandes méridionales, définitivement unies aux provinces wallonnes et restées catholiques par elles, se détachent du Taciturne. Mais la haine de l'Espagnol, proclamée hautement par la Pacification de Gand, est vivace; Philippe II le comprend enfin et abandonne les Pays-Bas catholiques à Albert et Isabelle : dès lors la nationalité belge ne sera plus brisée. L'indépendance est acquise et se maintiendra pendant les deux siècles de torpeur qui déparent notre histoire, malgré des éclipses, malgré le retour à l'Espagne, et malgré la domination autrichienne, française ou hollandaise.

Chaque fois qu'elle en aura la force, la Belgique réprimera les atteintes portées à sa nationalité : la Révolution Brabançonne et celle de 1830 en sont la preuve irréfragable. Tout ce pays compris dans le bassin de l'Escaut et de la Meuse non maritime et navigable forme une nation indissoluble.

L'attachement dynastique est peu répandu dans nos populations : imbus d'esprit républicain, comme les Anglais et les Hollandais, les bienfaits séculaires de la monarchie ne nous ont pas encore pénétrés comme eux de loyalisme royaliste. Le malheur et les revers, les luttes et les succès ont fait naître ce loyalisme chez nos voisins : les soixante-cinq ans de paix dont a joui notre pays n'ont guère laissé occasion à ce sentiment de se faire jour en Belgique, car les masses ne voient pas la protection occulte que le monarchisme assure à notre indépendance ; elles ne veulent pas voir que l'utopie de la République Belge se dissiperait, comme le rêve des Etats Belgiques Unis de 1790 : ce serait le *Finis Poloniae* consommé par les baïonnettes françaises et allemandes, et les faibles échos des *Brabançonnes* de liberté seraient étouffés sous les despotiques hurlements des *Marseillaises* et des *Wacht am Rhein*. Statthalter et préfet nous auraient bientôt désappris la liberté sous le régime du sabre et de la centralisation.

Et finalement, l'on dira peut-être qu'il n'y a pas de patriotisme belge, que la conscience d'être manque à la nation. Si l'on entend par là l'amour odieux de la gloire militaire et des succès guerriers, non, ce patriotisme-là n'existe pas dans notre pays. Dépendants de nations étrangères, nous n'avons guère eu, depuis le XV^e siècle, le souci de défendre des causes qui nous étaient indifférentes, d'épouser les querelles de nos gouvernants : les Belges n'ont servi ni les Espagnols ni les Autrichiens et c'est bien à contre-cœur qu'ils ont servi la France républicaine ou napoléonienne ; ils n'ont de souvenirs belliqueux que ceux du Moyen-Age, ceux de leurs trois révolutions et ceux de la Guerre des Paysans ; ils n'ont pas le patriotisme militaire. Si nous disions que le patriotisme se forme par le temps, on pourrait nous répondre que la nationalité belge n'est qu'en voie de formation. Mais non, nous pratiquons tous le chauvinisme, un chau-

vinisme négatif; tous nous avons la conscience de notre nationalité, nous ne voulons être ni Hollandais, ni Français, ni Allemands; si l'on veut nous passer cette boutade, notre patriotisme se traduit en un débinage systématique et raisonné de tout ce qui est belge : malgré tout, c'est du chauvinisme cela, du chauvinisme inconscient. Ce chauvinisme à rebours est l'indice d'un amour de la patrie froissé de tout ce que celle-ci renferme d'imperfections, c'est la manifestation d'un désir inavoué, mais vivace de voir notre petite nation tenir une place toujours plus brillante dans la civilisation et le progrès.

MICHEL DE HAERNE

Décembre 1894






PIERRE LOTI AUX LIEUX-SAINTS

(FRAGMENT)

*A ma bonne chère tante Louise, ces pages
sur le Maître dont nous aimons le cœur
encore plus que les livres.*

U contraire de l'opinion commune, parmi les livres nerveux, voluptueux et frissonneurs de cette sensitive de Loti, peut-être le plus extraordinairement délicat de tous les poètes qui aient existé, médiums entre l'âme des choses et la nôtre, parmi ces pages qui semblent détachées d'une vie humaine fleurie à tout printemps sous des latitudes différentes, ce que je préfère, ce sont les volumes où il raconte tout simplement ses voyages heure après heure, sans chercher à équilibrer artificiellement un ensemble, à coordonner les imprévus de la vie et les hasards des rencontres, de façon à simuler tant bien que mal un roman à tournure conventionnelle selon le type à la mode. Je ne prise rien tant que ces pages de sa vie qu'il s'est contenté de transcrire telles quelles de son journal : le *Maroc* avec la monotonie pas encore assez prolongée, à mon gré, de ses champs d'asphodèles, *Fantôme d'Orient* plus navrant que les plus navrantes pages de l'archange Lamartine, le *Livre de la pitié et de la mort*, le pieux reliquaire, *l'Exilée*, un *ritrato mulicbre*

expressif comme un Burne-Jones, et enfin, et surtout cet éblouissant *Désert*, lui aussi, comme le *Maroc*, d'une monotonie pas assez longue, pas assez lente à mon enthousiasme Et en ce point particulier encore, au contraire de l'opinion générale, — mais est-elle sincère ? — qui vient de se faire jour avec une malveillance subite que n'ont point suscitée à Loti — encore et toujours quoi qu'on en pense — les maladroits qui l'ont hissé dans cette surannée guimbarde à rotonde d'Académie française, mais bien la lente et totale transformation que Loti lui-même a opérée en Loti, — en ce point particulier, qui est l'estimation à leur juste valeur du *Désert* et de *Jérusalem*, j'affirme que l'auteur jamais n'a atteint à de si belles intensités dans la réalisation de la beauté, à de plus grandioses effets dans ses paysages, en même temps qu'à une si touchante expression de l'universelle pitié dont son cœur éclate. Jamais non plus nous ne l'avons vu avec autant de bonne foi s'enquérir de la Vérité et la chercher avec plus d'effort; jamais, en outre, nous ne l'avons senti comme dans le *Désert*, pénétrer plus avant dans l'âme d'un pays et d'un peuple et la traduire, cette âme, avec des mots mieux appropriés.

Ceux qui soutiennent l'opposé me paraissent aveuglés de parti pris.

Il y a, sinon de l'injustice, tout au moins de l'incompréhension, à reprocher à l'un des plus grands artistes de notre temps de *voyager pour écrire tandis qu'autrefois il se contentait d'écrire ses voyages*, du moment qu'il se met en route avec la ferme conviction d'accomplir une sorte de pèlerinage, avec la volonté d'aller « se prosterner dans la poussière devant d'ineffables fantômes » et non point d'aller à la chasse aux impressions et à la pêche des notes. Cela, non seulement Loti l'a affirmé,

mais tout son livre le prouve de reste — malgré tout ce qu'il peut encore présenter de profane. Et puis en admettant même qu'il prenne un jour fantaisie à Loti de voyager pour nous rapporter un livre qui sera une œuvre d'art — et je souhaite de tout mon cœur que cela arrive à propos de beaucoup de pays — où serait le mal d'aller conquérir de la beauté neuve au prix de très grandes fatigues et de toute une odyssee, alors qu'il est trouvé parfait que Monsieur tel ou tel, confortablement assis à son bureau au coin de son feu, se calfeutre chez lui sous prétexte de tramer dans le recueillement l'éternelle petite histoire de l'adultère du jour...! Alors quoi? Loti, le seul Loti serait un homme désormais condamné à ne plus *partir* à moins que de ne pas *revenir* ou de ne plus *écrire*. Et pourquoi donc ne serait-il pas tout aussi mauvais qu'il restât? C'est lui demander en somme le silence, étant donné qu'il ne saura jamais écrire que son âme, et que son métier autant que ses goûts, puisqu'ils ne font qu'un, le sollicitent à voyager... Inouïe de ridicule, l'incrimination!

Le plus clair de toutes les chicanes cherchées à Loti depuis quelques années se réduit à ceci : en tant qu'artiste, bien loin de se gâter, il s'est accru; il écrit mieux que jamais; bien plus, il pense plus et mieux qu'autrefois; mais c'est l'opinion publique à son égard qui se modifie, non point tant fatiguée par des amis que les pires ennemis n'ont souvent qu'à regarder faire, mais gênée, atrocement mortifiée de s'être trompée à son égard, de le constater bon au milieu d'un monde méchant, aucunement égoïste, ne vivant que d'aimer et d'être parfois payé de retour... moins encore qu'il ne le mérite. Cherchez profondément; vous trouverez cela; en cela se résolvent tous les griefs. On lui reproche sa *charité*, car la *charité vraie* n'a point de prestige mondain, et

on ne pardonnera jamais à Loti d'avoir donné le change sur sa bonté native. C'est pourquoi il lui arrive ce qui est arrivé à Lamartine, d'être nié en la plénitude de son génie alors qu'il avait été adulé aux promesses de son adolescence artistique. Eh bien ! c'est une gloire pour lui que son cas ait des analogies avec celui du magnifique poète qui domine le siècle en France, du resplendissant génie dont on se lassait et proclamait la lassitude au moment même où apparaissait cette colossale *Chute d'un ange*, œuvre unique auprès duquel tout Hugo, par exemple, croule en une vaine poussière de mots.

I

Je m'explique.

Le monde a d'abord adoré le petit monstre mystérieux apparu jadis en un freluquet de gentil officier de marine poseur, qui s'évertuait à se façonner à l'image d'un parfait gommeux du temps, et dont on ne savait rien, rien sinon que par maniaquerie de distinction il gardait l'anonyme, courant, entre deux voyages au long cours, les boudoirs des actrices en vedette, offrant les prémisses d'« *un gentil talent d'amateur* » à Madame Sarah Bernhardt. On ne s'était guère aperçu de tout ce qu'il y avait de tendresse contenue dans *Aziyadé*, dans *Rarahu*; on n'en voulait admirer que le dandysme apparent et retenir que le superficiel égoïsme, tout en s'étonnant de la saveur nouvelle de ce *don juanisme* rondant autour du monde. Le siècle augurait un petit Néron et s'en réjouissait. En ce temps-là M. le comte de Montesquiou donnait à un exemplaire du *Mariage de Loti* une superfine parure de papier de corail et une précieuse reliure que M. Ary Renan décorait d'un motif exquisement macabre. Mais voici qu'un beau matin, Loti se met à jeter une à une, comme

autant de défroques qui le gênent, les charmants petits vices dont on lui savait gré de se targuer si ingénûment, et les modes et les maniérismes adjacents, tout autant de *juvenilia* affectés. Il n'y avait pas à dire, la main gantée faisait craquer le gant, et la main qui, sous le gant, apparaissait, quoique encore aristocratique et blanche, gonflait tout un réseau de veines sanguines sur de vrais nerfs, de vrais os et de la vraie chair. Le *Roman d'un Spahi* avait paru. On ne dit rien encore, car un moment la petite main exquise se reganta, fit sauter des chiens dans des cerceaux, et émonda en serre chaude les précieuses *Fleurs d'ennui*. Mais tout soudain elle fut, cette main mondaine, elle apparut, la petite main blanche de l'officier de marine, dans la main brune et calleuse d'un robuste matelot breton qu'une seule pression de cette petite main empêchait de se saouler, de cogner, peut-être même de désertier. On eut *Mon frère Yves*. Et dès lors ce furent à plein cœur des étreintes avec tous les pauvres souffrants rencontrés; une pitié immense déborda de l'âme de ce jeune homme qu'on eût cru rencontrer plus chez Mollier qu'au chevet des moribonds, des dyssenteriques et des fiévreux; il y en eut pour tout le monde de cette pitié, pour les pauvres hères qui pêchent la morue dans la mer d'Islande, pour les petits soldats qui meurent de fièvre au Tonkin, pour les scrofuleux de Penn Bron, pour les étudiants pauvres qui lui mendiaient ses livres, pour les saute-ruisseau du journalisme implorant la charité d'une interview d'abord réputée insaisissable et grâce à laquelle ensuite ils obtenaient de l'avancement, pour qui donc encore... cela déborda bientôt jusque sur les plus infimes bestioles; on vit même la blanche petite main enterrer des chats galeux.

Alors ce fut fini. Le monde, qui avait commencé

par sourire comme à des caprices de blase, à des raffinements de jouissance, comprit qu'il s'agissait d'âme et poussa des cris de paon. Un instant la sottise aventure japonaise de *M^{me} Chrysanthème* arrêta le tolle, mais cette déplorable Académie française par là-dessus, et le seul discours auquel, étant donné Loti, on devait s'attendre, survinrent fort à propos et furent élus les spécieux prétextes à toutes les récriminations. On aima mieux se donner les dehors de l'envie, de la jalousie, de la lassitude, affecter des allures de justicier bafouant des ridicules ou égratignant une vanité, que d'avouer les sales visières d'où provenaient la rancune et la malice, le fiel et la bile. Ah! c'est que l'on a beau les prononcer à propos de tout, les mots de fraternité, de pitié universelle ne sont encore le plus souvent que balles à jongler aux mains de bateleurs, sophismes aux lèvres de rhéteur, et qu'en *réalité vraie* l'enragement est grand en plein dix-neuvième siècle de constater bon, doux et humble de cœur un de ceux que le monde avait adoptés, pour lequel il s'était engoué étourdiment sur des apparences de dandysme, — de le constater aimant de charité vraie les petits, non pas rien qu'en théorie dans des livres académiques, oh! non, mais, ce qui est tellement méritoire aux yeux de Dieu, jusque dans la pratique de tous les jours en la vie privée.

L'infatigable charité, l'inépuisable bonté de cœur, l'infinie compâtissance, verbes de lumière qu'il est beau de célébrer en des proses décoratives! Mais en pratiquer le sens aptère de la vie au jour le jour, allons donc! Bon pour des goujats... ou pour des saints! Aimer Dieu par dessus tout et le prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu, la plus éloquente parole qui ait été prononcée jamais! Aussi consentira-t-on à la reconnaître comme unique loi. Mais la prati-

quer ? C'est se faire conspuer, puisque du même coup c'est envoyer baller aux cinq cents diables les usages, le bon ton et les belles manières. Aussi admettre la religion de la souffrance humaine pratiquée par un qui ne croit pas en Celui qui l'a enseignée, et subir son exemple, encore moins ! jamais ! Avoir rêvé Héliogabale et se trouver en présence d'un poète qui ne rougit pas de se déranger et de se départir des impassibilités décoratives, pour épargner un soupir à un être estimé inférieur par le monde — qui est si supérieur, lui ! — pour essuyer une très amère larme de vieille femme à laquelle la patrie et la guerre imbéciles volent ses enfants, pour adoucir par un peu de sympathie efficiente les discrètes misères des veufs de bonheur, ou cautériser les blessures envenimées et criantes des forçats de la vie, réellement cela ne se saurait tolérer. Au couvent la miséricorde ! et qu'on nous laisse la paix avec l'utopie de pratiquer le culte de la souffrance, bel en paroles seulement. Sinon alors, cela impliquerait la théorie subversive que chacun en devrait faire autant.

Il n'y avait qu'un parti à prendre en présence d'une flagrante violation de la conception actuelle du bon ordre social : baver sur l'homme de cette charité, flétrir la beauté de cette charité, la dénaturer, sinon, encore une fois, elle aurait pu être contagieuse, et quelle révolution, songez donc ! Alors on fit à l'auteur grief de tout, depuis ses affections jusqu'à ses formules artistiques, jusqu'à ses manières d'embellir l'extérieur de la vie. Et avec la perfidie diabolique coutumière en pareil cas, la calomnie s'empara pour armes... de quoi ? — justement de ces vieilles défroques du carnaval juvénile qu'elle ne pardonne pas à l'auteur d'avoir quittées ; dans ces hardes elle ramassa tel fez, tel turban, telle ceinture, telle robe, tel cachet, dont caricaturer la charité, l'amour du

prochain si audacieusement affichés *urbi et orbi* à travers la vie non seulement, mais à travers l'œuvre, immortel reflet de la vie. Et de force on fit ren-dosser à l'âme épurée de l'actuel Loti gravisseur de Calvaire, les puérils travestis du Loti d'antan. On lui tressa une couronne d'épine de ses couronnes de loti de Tahiti, et la flagellation commença. Pour le punir de s'être un instant plu à les mystifier par les allures conquérantes d'un petit César décadent, les déçus de leur espéré moniteur de dépravation ne crurent pas mieux pouvoir se venger qu'en lui rejetant à la face et en l'y plaquant le masque d'autrefois, si bravement et si dédaigneusement lacéré et jeté, à l'heure où la virilité morale s'était éman-cipée des erreurs de jeunesse pour se fiancer enfin à la douleur.

« On fait expier à Loti, » ai-je entendu dire, « la facilité miraculeuse de ses débuts. » Non. Ne croyez pas cela; et voyez plus ardemment. Cette facilité miraculeuse était un tribut d'admiration payé à la virtualité sphingienne du petit monstre naissant; les compliments, les *fectamus genua* s'adressaient directement « à Satan, à ses pompes et à ses œuvres » par dessus les épaulettes d'or du jeune officier. Et tout à coup l'on s'aperçut que la phosphorescente prétendue luciole d'enfer éclairait d'une clarté blanche, beaucoup trop blanche; on s'aperçut que des larmes (shoking!), de vraies larmes coulaient sur le velours du loup ricaneur de ce Méphisto au petit pied, et que, loin de griller en fumée sur le satin noir du pourpoint, elles y faisaient de larges taches humides, ces larmes de diamant qui font dans Parsifal le miracle du Vendredi-Saint. Alors tout prestige s'éva-nouit. Tout à coup même on ne vit plus rien de tout cela, mais simplement là où l'on entrevoyait Don Juan, il y eut simplement, bel et bien, une âme

torturée d'angoisse et de doute, une âme affolée d'amour, une âme obsédée par le mystère de la mort. Ce jour-là, la progression ascendante du succès de Loti, au sens mondain du mot, fut finie. Il perdait pied au Jockey-Club et dans les cercles chics, et conquérait en revanche l'injustice sans laquelle il n'est pas de vraie gloire, la malveillance sans laquelle pas de vrai mérite, le sarcasme sans lequel pas de saint orgueil justifié, et du coup, par dessus le marché il râflait dix fois, cent fois plus d'affection chez ceux qui le savent bien aimer en même temps que le nombre de ceux-ci s'accroissait singulièrement. Désormais Loti est sorti des ténèbres extérieures où clignotent les vers luisants des salons terrestres illuminés *a giorno*, et son front émerge dans les rayons qui descendent d'*en haut*; et maintenant il ne lui reste plus qu'à monter à son tour son chemin de croix dans la vraie lumière, jusqu'au jour où il apparaîtra, le soleil de la Foi recouverte autour de lui, au sommet d'un Golgotha éblouissant où l'Espérance éternelle lui sera enfin donnée. Qu'importent maintenant, sur le sentier d'épines, les défaillances et les souffrances purificatrices, la lutte avec l'esprit précédent qui remplissent *Jerusalem*, elles sont l'apanage de tous les pénitents. De jour en jour Loti s'accroît autant par la calomnie qui s'attache à ses pas, que par son âpre, sa douloureuse recherche d'une conviction, par sa perpétuelle requête à l'Inconnu de se dévoiler à lui.

Et cette quête du Graal intérieur, c'est une recherche à laquelle aucun de nous ne doit demeurer indifférent. C'est de nos prières que nous devons aider ce grand poète à la découverte de Dieu. Je m'arrête... Il est des choses que ce n'est pas le lieu de dire même ici où je sais pourtant que beaucoup me comprendraient. Je voudrais seulement.

montrer en quelles proportions l'art de Loti a grandi du fait de son humilité et de sa bonne foi à entrer sur le chemin qui le mènera infailliblement à la Totale Connaissance, je voudrais montrer combien cette croisade pour Jerusalem, qui est à la fois plus ou moins qu'une croisade, puisqu'elle désirait être un chemin de Damas, a amplifié son verbe et son geste, et leur a prêté un accent et une autorité morales qu'ils n'avaient pas eus jusqu'ici.

II

Oh ! il faut parfois retomber de haut. Disons-le lui très nettement à Maître Pierre Loti, son *Jérusalem* est encore en quelques points, ça et là, très Loti d'autrefois. Et même au désert ce prodigieux descripteur se rappelle trop l'occident et ses préjugés et ses niaiseries ; il a encore un peu de respect humain, il se soucie du qu'en dira-t-on, il se regimbe à l'idée de rentrer au Caire par un chemin banal à cause surtout des quolibets que provoquera sa déconfiture ; il se demande s'il ne paraîtra pas ridicule aux lecteurs d'assister à un enterrement de chouette. Ces scrupules rendus encore plus mesquins par l'immensité du décor, c'est de l'enfantin Loti d'autrefois et cela devrait disparaître. En revanche le commun des mortels n'a pas le droit de lui reprocher d'apparaître encore plus voyageur que pèlerin, car pèlerin au vrai sens du mot, il ne saurait en substance l'être. Un pèlerinage implique une religion et par conséquent ce qui est la base d'une religion : la foi. Or nous avons vu que Loti, lui, pèlerine précisément en l'espérance de rallumer en lui cette étincelle de la foi, seule capable d'allumer en l'âme le brasier des espérances d'au-delà. Il implore la foi de descendre en lui et n'en est pas encore à l'étape heureuse où

il n'est plus besoin que de la confirmer. C'est le désir de la foi et non point la foi qui le meut et le pousse sur les pistes séculaires d'Orient, comme il y a des gens qui agissent parce qu'ils aiment aimer plutôt qu'ils n'aiment. Et il tient encore au monde extérieur par trop de liens qu'il a laissé tisser entre ce monde et lui par les araignées noires des habitudes matérielles de sa vie précédente, pour avoir toujours l'esprit assez lourd de la grande pensée qui est le but avéré de son périple.

Pas une minute il ne cesse de voir et de sentir comme un immense artiste qu'il est, mais l'artiste est en lui encore plus grand que de coutume chaque fois qu'il se souvient mieux de ce but, de cette fin suprême, ou chaque fois que la grande, l'immarcessible et insondable plainte humaine fait sourdement vibrer un douloureux accord en lui. Il serait absurde d'exiger de ce Loti, qui, des années durant, n'a cherché ici-bas que l'amour humain, d'exiger de lui, lorsqu'il s'en va à Jérusalem, le ton de l'*Itinéraire* ou du *Voyage en Orient*, de Chateaubriand et de Lamartine, ou même, comme on l'a fait, celui de Madame de Gasparin, lesquels avaient la foi, eux. Tannhäuser sur le chemin de Rome dut penser souvent au Vénusberg, et cependant il était chrétien et avait invoqué Marie à cœur perdu. Loti, lui, n'est pas encore chrétien entièrement, il ne l'est que par la charité, et la charité n'est pas exclusivement chrétienne, elle fut enseignée avant même N. S. Jésus sur terre. Mais il est si profondément humain (et par conséquent si digne d'entrevoir enfin le Messie un jour!) qu'il est en même temps excusable de se laisser distraire de la recherche par des spectacles qui, après tout, célèbrent aussi à leur façon la gloire de Dieu! Le *Désert* est plein de ces sortes de spectacles, et Loti s'y attarde — pour nous heureu-

sement — avec une complaisance que n'aurait pas ou ne devrait pas avoir quelqu'un qui va à Jérusalem. Et cependant, sur le chemin de Montsalvat, Parsifal s'attardait parfois à cueillir des fleurs. A certains moments où Loti rage trop de ne pas aller à Pétra — et nous, ses lecteurs, nous en rageons encore bien davantage — il a complètement oublié le Golgotha qui est proche et la Semaine Sainte qui se hâte. Tout cela n'est peut-être pas d'un chercheur obstiné de conversion, mais ne suffit pas à autoriser un doute sur sa bonne volonté. Des chrétiens, purement et simplement chrétiens, n'auraient déjà pas le droit de lui en faire un reproche, d'abord parce qu'étant chrétiens, ils doivent mieux que tous autres connaître l'humanité, ses faiblesses et les séductions tentatrices de la vie, et en second lieu toujours parce que, chrétien, Loti ne l'est pas encore tout à fait, qu'il ne l'est encore qu'à demi, pour l'être tôt ou tard tout à fait, puisqu'il a le bon vouloir de le devenir. Et si, en outre, nous sommes artistes, à plus forte raison n'avons-nous pas le droit de lui reprocher ses superbes distractions, car nous mêmes aussi nous succombons à tout bout de champ à la tentation d'oublier où va Loti en lisant Loti, et, si ses descriptions à ce point nous distraient de cette pensée, combien plus excusable est Loti lui-même d'avoir subi la fascination des réalités. Et par le fait même qu'une fois, ne fût-ce qu'une seule fois, nous avons en le lisant agi de même que lui, c'est-à-dire oublié le but, il ne nous reste plus qu'à nous taire; nous aurions mauvaise grâce, en effet, de lui reprocher l'inadvertance dans laquelle nous venons de tomber; ce serait voir la paille de son œil à travers la poutre du nôtre!

Et, puisque tout chemin mène à Rome, si le chemin de Jérusalem traverse le désert, regardons-

le désert sans scrupules, par les yeux magiques de Loti, au travers desquels beaucoup le verront mieux qu'au travers de leurs propres yeux, surtout si la poutre s'y trouve.

(A suivre)

WILLIAM RITTER





INCENDIE

Au feu! Au feu!

Tout le village s'éveille à ce cri. Sur le pas des portes, aux fenêtres, des gens anxieux. Où est-ce, demandent des voix, et celui qui crie l'incendie, loin déjà, se retourne :

« A la ferme Loison ; allons, dépêchez-vous, qu'on leur aide! »

Habillés en un tour de main, les hommes se hâtent vers la pompe. Le curé, le boucher prêtent leurs chevaux, on attelle, et, en grand fracas, la pompe part suivie de toute son équipe.

A quelques kilomètres du village, en plaine, une épaisse colonne de fumée monte vers le ciel ; déjà quelques flammèches voltigent dans l'air ; puis, tout d'un coup, de la fumée plus épaisse, plus noire, une immense gerbe de feu s'élançant, s'élèvent, s'épanouissent dans l'air.

La pompe arrivée, on se passe des seaux et la chaîne s'organise, chaîne longue, le mince ruisseau coulant assez loin des maisons.

Aux deux bouts, des hommes ; au milieu de la chaîne, des femmes, les jupes serrées entre les jambes, crânes à l'ouvrage, venues curieuses et travaillant ferme puisqu'on manquait de bras.

Par les fissures du toit, de toutes parts, des flammes sortent, crevant les tuiles qui s'effritent à terre : les poutres plient ; le toit un instant ondule, puis se fend, soulevé par la colonne de feu et s'effondre laissant s'élever libre vers le ciel la masse de flamme intense irradiant l'air, éclairant la plaine et presque tout là-bas la masse sombre de la forêt des Ardennes.

Des pigeons tournoient éperdus dans l'air, éclairés de rouge, pareils à d'étranges ibis.

Les bêtes avaient toutes été retirées des étables, les quelques objets de valeur sortis des habitations et, la première angoisse passée, le travail de la chaîne devenait moins actif. Déjà même quelques seaux passant par des mains trop fatiguées avaient roulé par terre et les bavardages, les cris, éteints dans la houle de l'incendie, reprenaient entremêlés de rires :

« Eh ! Maria, tu ne laisserais pas tomber un seau de vin ? »

« Et toi, t'as peur de fondre que tu nous quittes ? »

Mais soudain on se tut.

Le fermier, hagard, les yeux fous, une main levée dans un geste incertain, passait regardant le feu dévorer son avoir. Il tournait autour de la ferme, revenant sans cesse aux mêmes endroits, un instant arrêté, repartant bientôt, et comme inconscient murmurait :

« Mon Dieu, mon Dieu ! »

Un pan de mur s'écroula découvrant la grange, les gerbes rentrées de la veille flambant en tas, écroulées sur les machines agricoles qui, chauffées à blanc, semblaient d'énormes insectes inconnus nés de la flamme.

Un instant le fermier s'arrêta ébloui, mais bientôt reprit sa course accentuant seulement son geste, la main plus haute, toujours répétant :

« Mon Dieu, mon Dieu ! »

Monté au haut du toit de la maison du fermier, un homme dirigeait le jet de la pompe sur la fournaise.

Un instant, une épaisse fumée sortait des endroits mouillés, mais bien vite la flamme renaissait plus haute, plus claire.

Un mur encore s'écroula, sapé à sa base, ensevelissant les machines, la récolte, écrasant sous les décombres le foyer même de l'incendie et, par l'air, des milliers d'étincelles jaillissaient, retombaient en pluie de feu.

On inonda cet amas fumant et le feu déjà presque éteint, le travail des pompiers se ralentit tout à fait.

On passa des cruches de bière et les propos reprirent :

« Pour moi, disait l'une, c'est tout ce trop de blé entassé là-haut sous le toit qu'aura pris feu par la chaleur. »

« Taisez-vous donc, avec ça que ça se serait jamais vu ! C'est pour sûr le mauvais gars qu'ils ont renvoyé voilà pas longtemps qui leur a fait le coup. »

« Causez toujours, » disait M. Lessard, l'huissier, les mains dans les poches, l'air renseigné : « Savez donc pas qu'il est assuré, c'est un malin, allez, qui vend sa récolte le premier de vous tous. »

Des couples s'isolaient dans l'ombre grandissante. Des gens partaient et bientôt il n'y eut plus autour de la pompe que ceux de la ferme.

Le feu encore une ou deux fois eut l'air de se ranimer, mais bientôt fut éteint tout à fait.

Et l'ombre de nouveau s'étendit sur les champs, enveloppa la ferme.

Dans le silence de la nuit, on n'entendait que des sanglots et les pas du fermier rythmés par son :

« Mon Dieu, mon Dieu ! »

Vers l'est une clarté, une bande verte, puis rose, et ce fut le jour.

Le soleil bientôt se leva, éclairant dans les prés tout brillants de rosée cet amas de choses grises et noires, ces pans de murs écroulés, ces poutres effondrées au milieu des pierres, ouvrage de l'homme, hier misérables maisons, aujourd'hui décombres.

Dans un enclos, les bestiaux collés les uns aux autres meuglaient, le cou tendu vers l'endroit où avait été leur étable et, pâles, glacés sous le froid du matin, les gens de la ferme s'éveillaient dans un coin de hangar adossé au mur ; les yeux fixes, le fermier regardait devant lui.

Deux jours plus tard, ce fut de nouveau vers la ferme un défilé de tout le village. On était au dimanche et les enfants libres de l'école, d'abord les yeux grands ouverts, saisis d'épouvante, s'étaient tenus à distance de tous ces décombres. Mais, familiarisés bientôt, ils se mirent à courir parmi les murs, les poutres, les pierres et, malgré les gendarmes, ébauchaient des parties de cache dans les tas de paille brûlée.

Un mouvement se fit vers la route. Deux messieurs de la compagnie d'assurance arrivaient de Mézières pour constater le sinistre. Un grand silence, un respect, entouraient leurs redingotes et leurs chapeaux hauts de forme. Le brigadier de gendarmerie très empressé, le bras arrondi, montrait la ferme à ces messieurs, les guidait parmi les murs éboulés. L'un d'eux du bout de son stick remuait des choses informes à terre. Une brique bizarrement colorée l'arrêta un instant, puis il voulut soulever une poutrelle.

D'un air indifférent, il continuait ses petites fouilles lorsqu'un soulier attira son attention. Il essaya de le dégager avec sa canne mais n'y parvenait pas. Le brigadier voulut aider et tira, mais le soulier ne venait toujours pas, retenu par le poids du corps dont il chaussait le pied. Le gendarme appelant à

son aide, dérangea les poutres, les gravats, les pierres amoncelées sur le cadavre et, dans la foule des curieux, ce fut une stupéfaction.

Qui était-ce ? d'où venait ce corps ?

Après l'incendie, personne n'avait manqué.

Le cadavre cependant était amené peu à peu.

D'abord les jambes vêtues d'un pantalon de velours à côtes, puis une ceinture bleue, et le torse apparaissait enfin, les vêtements brûlés. Prises sous les tisons la tête et les mains avaient été carbonisées ; de la figure il ne restait trace...

L'homme enfin dégagé complètement, porté sur une civière, entouré de tout le village, était là.

Tous se penchaient sur lui, curieux de reconnaître, reculant devant l'horreur de cette tête aplatie, ces os cassés, saillant à travers les chairs noircies-recroquevillées, mangées par les flammes.

Non, personne ne le reconnaissait. Le fermier enfin approchait aussi, tiré de sa torpeur, et lui se souvenait.

Sur la maison d'habitation il avait vu l'homme très penché en avant, tenant le jet, puis un mur s'était écroulé. Mais tout cela lui apparaissait vaguement, comme une silhouette, une esquisse. Il ne pouvait se rappeler le visage de l'homme, un visage jamais vu certainement, ombre disparue dans la grande lumière de l'incendie.

Une fille d'auberge se souvenait également, elle avait vu l'homme... Oui... le soir de l'incendie quelques instants avant le cri « au feu » il était venu à l'auberge, avait demandé à coucher.

Dans ce village situé à quelques lieues de la frontière, loin de la route départementale, très peu de gens passaient et pourtant l'étranger n'avait fait sur elle aucune impression. Une figure distincte ne se redessinait pas dans sa mémoire.

Mais encore elle se rappelait. L'homme avait une musette en bandoulière, et cette musette il l'avait laissée à l'auberge. Et vite, on courut chercher l'objet.

Mais rien, là non plus, ne put servir de renseignement.

Un pantalon, une chemise, des espadrilles, un morceau de pain... Aucun outil, pas de livret.

Dans les vêtements, les papiers avaient été brûlés et la mort avait bien voulu anéantir cet inconnu.

Et personne ne le reconnaissant, nulle chance ne subsistant de découvrir qui il était, on enterra dans un coin presque hors du cimetière ce corps sans nom.

Le fermier seul jeta avec un adieu une poignée de terre sur la bière anonyme.

Aucune inscription, pas de croix sur la tombe.

La ferme rebâtie autour du cimetière, le souvenir de l'inconnu s'effaça, emporté avec les dernières cendres de l'incendie.... et au loin peut-être des femmes pleurent et attendent un être aimé.

PRINCE BOJIDAR KARAGEORGEVITCH





PETITE CHRONIQUE

M. José-Maria de Heredia a été reçu à l'Académie, le 30 mai dernier. Le sort ne l'avait point gâté en lui imposant l'éloge de M. de Mazade. Revêtir de toutes les pourpres splendides du style un publiciste aussi terne, non ! c'était impossible. Le personnage est trop contagieusement banal. Par bonheur le chroniqueur défunt de la *Revue des Deux-Mondes* a écrit un livre sur Lamartine. Le poète des *Trophées* s'est raccroché à ce livre terre-neuve. Il a célébré, en des pages vibrantes, l'âme haute et le noble génie du poète des *Méditations*. C'est Lamartine qui a triomphé en cette séance académique : à lui sont allées les ovations, à lui et au généreux chevalier de sa mémoire.

M. François Coppée a mis beaucoup de bonhomie cordiale et gracieuse à souhaiter la bienvenue à son vieux camarade du Parnasse.



M. Anatole France pose sa candidature au fauteuil académique de Camille Doucet. Son élection honorerait l'Académie.



La *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai publie de très intéressants souvenirs de M. Jean Dornis sur Leconte de Lisle. Ils sont tout à l'honneur de l'illustre poète qui y apparaît très fier, très désintéressé, très bon. Comme on le sait, Leconte de Lisle vécut toujours pauvre. Ses magnifiques poèmes n'étaient point de ceux qui *rappellent*, étant trop au-dessus de la foule. Un jour, Napoléon III, informé de sa douloureuse situation, lui dépêcha une personne de son entourage, pour offrir au poète une pension s'il voulait bien dédier au jeune prince impérial les traductions des classiques grecs auxquelles il travaillait. Leconte de Lisle refusa net. « Il serait sacrilège, répondit-il, de dédier ces chefs-d'œuvre antiques à un enfant trop jeune pour les comprendre. » L'empereur eut la sagesse de s'incliner devant ce magnifique scrupule d'artiste et, quoiqu'il connût les sentiments républicains de Leconte de Lisle, il lui fit servir, jusqu'en 1870, sur sa cassette particulière, une pension mensuelle de 300 francs, qui aida le poète à écrire en paix tant de chefs-d'œuvre.

M. Jean Dornis cite, au cours de son article, plusieurs extraits

inédits de l'auteur des *Poèmes barbares*. Voici une de ces pièces composée l'année même de sa mort :

Le Sacrifice

Rien ne vaut, sous les cieus, l'éclatante liqueur,
Le sang sacré, le sang triomphal que la vie,
Pour étancher sa soif toujours inassouvie,
Nous verse à flots brûlants qui jaillissent du cœur.

Jusqu'au ciel idéal dont la hauteur l'accable,
Quand l'homme de ses dieux voulut se rapprocher,
L'holoocauste sanglant fuma sur le bûcher,
Et l'odeur en monta vers la nue implacable.

Domptant sa chair qui tremble en ses rébellions,
Pour offrir à son Dieu sa mort expiatoire,
Le martyr se couchait sous la dent des lions,
Dans la pourpre du sang comme en un lit de gloire.

Mais si le ciel est vide, et s'il n'est plus de dieux,
L'amère volupté de souffrir reste encore,
Et je voudrais, le cœur abîmé dans ses yeux,
Baigner de tout mon sang l'autel où je l'adore !



M. le baron de Haulleville, professeur à l'université catholique de Louvain, a adressé, dans le *Journal de Bruxelles*, une lettre ouverte au *Bien public*, dans laquelle il prenait avec chaleur la défense du beau livre de Joris Karl Huysmans, *En Route*.

Le *Bien Public* n'a pas répondu. Il prétère ne pas justifier les diatribes de M. Noury, si complaisamment reproduites. Peut-être ignore-t-il ce qu'il a blasphémé ?



M. Huysmans a plus d'une fois raillé la manière dont s'y prend la niaiserie dévote pour ridiculiser le catholicisme. Ses invectives contre la *bondieusarderie* lui ont été amèrement reprochées. Comme il avait raison pourtant ! Croirait-on qu'un industriel bruxellois vient d'établir, rue Fossé-aux-Loups, une *Savonnerie du Sacré-Cœur* ? Chaque boîte, contenant une brique, ornée d'un magnifique Sacré-Cœur transpercé d'un glaive, se vend 75 centimes et porte, sur le couvercle, une des quatorze stations du Chemin de la Croix. Les prières appropriées sont imprimées à l'intérieur. Il y a un rabais pour qui achète 14 boîtes. Voilà ce qui se débite dans les boutiques bien pensantes. Cela ferait mourir de rire si c'était moins navrant de géniale stupidité. N'y a-t-il donc personne qui puisse, par de bons conseils, empêcher ces gens-là de rendre la religion solidaire de leur bêtise ? Si cela continue, je ne désespère pas de rencontrer quelque jour, aux vitrines, le *Petit clystère de Saint Jean Chrysostome* ou la *Poudre insecticide de Saint Benoît Labre*.



On annonce la publication très prochaine du 15^e volume de *Les Œuvres et les Hommes*, par Barbey d'Aurevilly. Il s'intitulera : *Journalistes et Polémistes*.



Annoncée également l'apparition d'un livre quasi inédit — il ne fut publié jadis qu'à 99 exemplaires — de Renan : *Ma Sœur Henriette*.



Dans un article sur *Victor Hugo et le 4 septembre*, M. Antonin Proust assure que la petite ville de Bouillon *tire son nom* du célèbre croisé Godefroy.



Paul Verlaine nous informe, dans la *Revue blanche*, qu'il dit « un définitif bonsoir à l'esprit de confiance, qui jusqu'à ce jour forma presque tout le fond de sa littérature ». Il est résolu à se noyer dans l'Art Impersonnel.



On vient d'inaugurer à Calais le fameux groupe des *Bourgeois de Calais*, l'œuvre magnifique de Rodin. « Tout, écrit M. Octave Mirbeau, est à étudier, à retenir en cette œuvre puissante, la plus belle, la plus complètement belle, de la sculpture française, — et l'originale simplicité de la composition, et la vie si intense qu'elle exprime, et la majesté tragique qui l'enveloppe, comme d'une atmosphère de terreur, et surtout la maîtrise d'un métier dont M. Auguste Rodin est peut-être le seul aujourd'hui à connaître les perfections les plus secrètes. Sur la place publique de la ville vaincue, affamée et sans armes, les six bourgeois ont délibéré. Pour sauver la ville de la ruine, et leurs concitoyens de la mort, ils ont fait le sacrifice de leur existence, et ils vont se livrer au roi d'Angleterre. Le monument de M. Rodin, ce n'est pas autre chose, dans un miracle d'exécution, que l'instant précis de cet héroïsme unanimement accepté par les six bourgeois, mais différemment ressenti, selon la différence des caractères qui agissent en ce drame. Les vieillards, décharnés par les longues privations d'un siège, redressent leurs tailles en attitudes hautaines presque provocantes, ou se résignent noblement; les jeunes se retournent vers la ville, laissant derrière eux, dans un suprême regard, le regret de cette vie à peine commencée, et dont ils n'ont connu que les joies. Et derrière le groupe, prêt à se mettre en marche, l'on entend réellement le bourdonnement de la foule qui encourage et pleure, les acclamations et les adieux. Nulle autre complication, nul soin du groupement scénique; aucune allégorie, pas un attribut dont se servent les sculpteurs, pauvres d'idées, pour exprimer l'illusion de l'idée. Il n'y a que des attitudes, des expressions, des états d'âme. Les bourgeois partent. Et le drame vous secoue de la nuque aux talons. »



L'Etoile belge a publié des souvenirs d'un vieil ami de Baudelaire, M. Neyt, sur le séjour du poète à Bruxelles, de 1864 à 1866. Il y est question d'une lecture que fit, un soir, Baudelaire, chez M. Crabbe, de quelques admirables poèmes en prose et de plusieurs pièces de vers. Le grand poète n'obtint, d'ailleurs, dans ce milieu mondain, aucun succès. « Non pas, dit M. Neyt, que le poète lût mal ses œuvres. Au contraire, Baudelaire lisait avec beaucoup de distinction

et d'art. Mais il avait la voix chantante. Le vers sonnait sur ses lèvres avec une musique étrange et solennelle. Cette façon d'accentuer le rythme déplut à la « société ». Il me semble que je vois encore aujourd'hui les petits jeunes gens et les jolies dames, qui chuchotaient dans les coins. Plusieurs auditeurs se retirèrent même avant la fin de la lecture. Heureusement, un état-major d'amis fidèles et de lettrés resta groupé autour de Baudelaire, qui, d'ailleurs, pendant toute la soirée, ne leva pas la tête et ne vit pas que la plupart de ses auditeurs avaient déserté. »

M. Neyt défend son ami contre certaines légendes stupides qui le représentent comme adonné aux liqueurs fortes et s'enivrant d'absinthe : jamais on ne le vit, à Bruxelles, toucher le moindre verre d'absinthe.

Il raconte aussi l'origine d'un des plus célèbres poèmes en prose de Baudelaire, *Les bons chiens* :

« J'ai assisté, dans la taverne Horton, au cadeau que Joseph Stevens fit à Baudelaire, de son beau gilet de couleur fanée. Le poète l'enviait tant au peintre !

« Joseph ! disait Baudelaire à Stevens, lorsque celui-ci entra chez Horton, quel beau gilet vous avez ! »

— « Vous y tenez donc bien ? répondit un jour, en riant, le brave Joseph. Mais prenez, le voilà. »

Et le grand animalier, qui était comme vous savez un homme très simple et très bon, ôta aussitôt son veston, et aux applaudissements de l'assemblée tendit son beau gilet à Baudelaire, qui, au premier moment, parut assez embarrassé. Enfin il prit le gilet ton feuille-morte et tigré noir des mains de Joseph ; et, quelques jours après, il lui dédia en guise de remerciement, un poème en prose qui se termine par quelques lignes reconnaissantes à l'adresse de Joseph Stevens, l'admirable peintre des chiens. »

M. Neyt termine par quelques tristes détails sur les premières attaques du mal qui devait emporter si lamentablement le poète des *Fleurs du Mal*.

M. D.



La librairie Dietrich, de Bruxelles, a eu la gloire de se faire sur le continent le foyer de propagande des œuvres et reproductions de la si belle école préraphaélite anglaise. Et le très sobre petit manuel qu'elle a publié, dû à la plume autorisée de M. Olivier Georges Destrée, notre collaborateur, lui-même si profondément influencé en sa correcte distinction par les poètes préraphaélites dont il a traduit, avec une rare conscience, quelques éburnéens poèmes, nous semble le meilleur ouvrage à faire lire de but en blanc à qui désire sérieusement s'initier aux tendances si raisonnables et si élevées de cette école d'esthétique spiritualiste, et pénétrer à fond l'esprit de l'œuvre de flamme et de grâce des Dante, Gabriel Rossetti, Burne Jones, Watts, Morris et Walter Crane, les cinq glorieux chefs de file dont les portraits par Watts lui-même prêchent d'exemple. Disons tout de suite que l'apparence si propre et d'un goût anglais si parfait de ce petit volume prêche également d'exemple. Quant au texte destiné à convaincre plus qu'à charmer, œuvre de vulgarisation plus qu'œuvre d'art à

propos d'œuvres d'art, il expose assez sommairement et avec les gestes officiels d'un Monsieur qui préside à la pose d'une pierre angulaire, cette thèse-ci : pour qu'un pays excelle comme l'Angleterre dans les arts décoratifs, il faut ruiner la sotte distinction qui a encoie malheureusement cours en France et en Allemagne, entre les arts majeurs et les arts mineurs, et pousser les artistes à pratiquer simultanément les deux arts. Tels furent-ils exercés unis par les grands préraphaélites anglais, dont M. Destrée nous esquisse de rapides biographies, un peu froides à mon tempérament, mais qui, pour être contées mains gantées et en un style diplomatique, n'en auront que plus d'autorité sur les gens de sang-froid qu'il s'agit de convaincre. Nous autres passionnés nous sommes tout convaincus lorsque nous avons vu et senti, et pour nous convertir au Préraphaélisme — dont voici bientôt dix ans que nous sommes l'un des passionnés — il eut suffi de nous montrer l'admirable portrait de jeune femme à l'iris de Dante Gabriel Rossetti qui orne la couverture, le même type qui deviendra l'Astarte Syriaca, sous le regard de laquelle j'écris depuis si longtemps. Les traductions littérales de Dante Gabriel Rossetti dont M. Olivier Georges Destrée a enrichi son volume sont intéressantes à lire après celles de M^{me} Couve, revues par le Sar Peladan qui y mit plus de lui-même et de son entente personnelle et rosi-crucienne du Préraphaélisme que M^{me} Couve n'y avait mis de Dante Gabriel Rossetti. M. Destrée rend à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, c'est à-dire qu'il écrit en français ce que le poète italo-anglais a vu en anglais, car jamais il n'y a eu tant d'analogies entre la peinture et la littérature : c'est le même art, la même poésie en deux modalités différentes. Les précieux catalogues de l'œuvre de Rossetti et de Burne Jones relégués à la fin de la brochure sont un excellent document à avoir sous la main. En somme jamais opuscule n'a été mieux réussi : et plus pratique, et plus intelligemment compris, il prouve irréfutablement sa thèse et par la raison et par la poésie, et par le texte et par l'image et par l'impression ; de sorte que les incrédules pour qui rien ne sert de dire et qui répondent à tous les beaux discoureurs qu'ils veulent voir de leurs propres yeux, n'ont plus d'échappatoire possible ; car ce livre est probant comme un fait. Mais le fait acquis, cette brochure appelle un autre livre, l'œuvre d'art sur l'œuvre d'art qui est ma façon de souhaiter la critique, pour ce qu'elle donne à ceux qui ne peuvent voir les tableaux la sensation de les avoir quand même vus, le spectacle des ateliers dans un fau'euil ou le voyage autour de ma chambre à travers les musées étrangers. M. Destrée serait assez artiste pour nous les donner s'il voulait ; il suffit de ses traductions de Rossetti pour le prouver.



A lire immédiatement après le livre de M. Destrée celui de M. Gabriel Mourey sur le même sujet. Ce dernier est intitulé *Passé le détroit*. (Paris, Ollendorf.) Là, déborde la vie ; là, l'enthousiasme trépide, et j'ai été bien heureux de découvrir là enfin un chapitre qui rendit justice à mon vénérable ami H. B. Brabazon, le successeur immédiat de Turner, que je citais ici même pour la première fois en

1892. En revanche une visite à Swinburne où sauf le portrait du poète et la description de son intérieur, il ne se dit guère que des banalités ! Mais combien vrais et alertes les chapitres consacrés aux Préraphaélites et les croquis londoniens. M. Mourey s'acharne à retrouver dans la rue, dans les lieux de plaisir, jusque dans la boue, les types physiques de ses peintres préférés ; et son livre qui va comme il le souhaitait du *Strand à la Maison de Vie* est celui que je connais jusqu'ici, qui donne le mieux l'aspect d'ensemble matériel et moral de ce Londres où l'art décoratif moderne semble avoir été enfin découvert par tous ces poètes et artistes, universels comme on l'était à la Renaissance, qui s'appellent : Burne Jones, Walter Crane, Morris, Heywood Sumner.



J'ai prononcé tout à l'heure le nom du libraire Dietrich. A signaler chez lui un premier et probant symptôme et si bien fait pour encourager l'influence de Walter Crane et de Grasset ou du moins de leur entente de l'art décoratif sur l'illustration et l'ornementation du livre en Belgique : j'ai nommé l'*Almanach* d'étonnantes poèmes de Verhaeren illustré par van Rysselberghe. Une seule gravure exceptée : l'été : (route pierreuse, maisons, chaumières et moulin à vent) voilà réellement du paysage interprété décorativement, et voilà parfois des ornements qui sont de purs chefs-d'œuvre. Je m'attends à l'éclosion prochaine en Belgique d'une nuée de livres semblables ; et ce qu'il faut la souhaiter ! Il y aura encore de beaux jours pour les bibliophiles au XX^e siècle dans un pays qui compte parmi ses artistes des Fernand Khnopff, des Auguste Donnay et des Théo van Rysselberghe.



Et voyez aussi à ce propos l'inouïe revue qui vient d'apparaître en Allemagne : *PAN* ; une revue à vingt-cinq francs le numéro ; mais ce n'est pas trop payer ! Cela éclipe tout ce qui a paru jusqu'ici en fait de revue d'art. Tendances résolument idéaliste malgré la présence d'un vernis mou de Rops qui a l'air d'un Millet, et d'une eau-forte de Liebermann d'un réalisme hollandais admirable. Tout le reste dans le sens opposé Dieu-merci. Voici le dominateur Böcklin, le maître du siècle à côté de Wagner, avec un tableau dont aucune reproduction jamais n'avait circulé, grandiose et brutal comme la chevalerie ; puis autour de lui Sattler récemment révélé à Paris par le *Mercur de France*, et dont certains ornements, en-têtes et culs-de-lampe instaurent un art décoratif revenu aux origines haut-allemandes, tout différent de celui de Crane et Grasset ; L. de Hofmann qui cherche par le nu en plein air à rénover aussi l'art de l'encadrement ;... il faudrait tout citer : le buste de femme grecque de Klinger, l'enthousiaste évocateur et personnificateur des tourbillons d'apparitions suscitées par certaines musiques modernes ; les vignettes de Hans Thoma, l'admirable maître vieil-Allemand de Frankfort. Nous y reviendrons si le second numéro vient, — et il n'en faut pas douter, — les étourdissantes promesses du premier.

WILLIAM RITTER



LES REVUES

La libre Critique (mai-juin) : J. Sergennois : *Qui donc êtes-vous ?*
Auguste Joly : *Yvette Guilbert*; Emile Cammaerts : *M^{me} Sarah Bernhardt*.

Le Réveil (avril-mai) : Henri de Régnier : *Sonnet*; Fernand Severin : *Eglogue*; A. Ferdinand Herold : *Sonnets élégiaques*; Alfred Lavachery : *L'aïllet des dunes*.

L'Hermine (mai) : Perdiel-Vaissière : *O Primavera*; Louis Tiercelin : *Les noces de Jeannette bretonnes*.

La Jeune Belgique (mai) : Albert Giraud : *Rupture*; Franz Ansel : *Les tendresses vagues*; Iwan Gilkin : *Un tableau de Memling*.

L'Ermitage (mai) : Charles Sauvier : *La parure des œuvres d'art*;
Joseph Declaiveuil : *Quelques mots à propos d'« En Route »*.

Etudes Religieuses (mai) : P. Martin : *Le banquet de la Science*;
P. Cornut : *Centenaire des Jeux Floraux*.

L'Art Jeune (mai) : Henry Maubel : *Octave Pirmes*; André Ruyters : *Conte menu*.

La Plume (1-15 mai) : Charles Buet : *Gabriel Mourey*; (15-30 mai) :
Numéro spécial consacré à Henri Boutet.

La Revue Néo-Scolastique (avril) : M. De Wulf : *Les théories esthétiques propres à Saint Thomas*.

Pages d'Art et de Science (mai-juin) : Villiers de l'Isle-Adam : *Hamlet*;
Léon Rycx : *Fragment*; Léon Hennebicq : *Chanson*.

Mercure de France (juin) : Henri de Régnier : *Le Vase*; Roland de Marès : *Le livre de l'amour*.

Durendal (mai) : Thomas Braun : *Les mois*.

La Revue Générale (juin) : Philippe Malpy : *Les « hommes de théâtre »*
I. Jules Lemaitre; Edouard Trogan : *Lettre de Paris*.

Le Coq rouge (mai) : Henri de Régnier : *Discours en face de la Nuit*;
Emile Verhaeren : *La Ville*; Eugène Demolder : *La mort de St.-Nicolas*.



LES LIVRES

Les Miroirs de Jeunesse par LOUIS DELATTE. — Bruxelles, chez Lacomblez.

C'est dans la paix sereine d'un soir tombant, que j'ai jeté les yeux sur ces miroirs enchanés : Mon âne en les regardant s'est sentie émue d'une joie délicate et pieuse; elle s'est arrêtée avec complaisance devant les gracieux tableaux reflétés... Mais quoi? Voici qu'ils se sont soudain estompés d'une buée vague, non sans charme, mais qui noie les contours, et brouille un peu — si peu — la netteté de la vision. Me suis-je penché trop près, captivé par cette grâce exquise et mon haleine a-t-elle terni la surface polie du miroir? Je l'essuie... Mais le paysage reflété demeure voilé toujours de la gaze douce du même brouillard. C'est donc qu'il a un défaut, le miroir?

Oui, mais si singulier qu'il est lui-même, je le disais, comme un charme ajouté... toutefois sa persistance finit par lasser, ou plutôt, car ce mot est trop dur et injustifié, pourrait finir par lasser. C'est un écueil dont il faut que M. Delattre se méfie *pour l'avenir*, car s'il l'a jusqu'ici côtoyé d'un peu près, sa grande habileté l'a sauvé du naufrage. Qu'il s'éloigne cependant, ces parages sont dangereux.

Mais vraiment, comment puis-je m'arrêter ainsi à d'infimes détails? Ai-je seulement loué M. Delattre de la naïveté aimable et savante de son style, ai-je vanté la sveltesse et la fraîcheur de l'exquis décor qu'il dresse devant nous, ai-je dit le raffinement délicat de ses idées et de ses sentiments? Non, mais je m'avoue incapable de juger ce livre avec toute la lucidité voulue : M. Delattre m'a jeté un charme!.. J. S.

Hymnes Profanes, par ACHILLE SEGARD. — Paris, Bibliothèque de la *Plume*.

On a eu la méchanceté de dire que ce livre valait surtout par le choix judicieux de ses épigraphes : c'est un tort, car il y a, à mon avis, beaucoup de bonnes choses dans ces vers. Certes le style en est peu personnel; certes le sentiment en est outré souvent... mais n'est-ce pas là l'inévitable début? Et quels progrès ne peut-on pas attendre encore de celui qui a écrit, pour clore son volume, cet « Epilogue Symbolique » au verbe si poétique dans sa belle structure? J. S.

GEORGES POLTI : **Les 36 situations dramatiques**. — Paris, édition du *Mercur*e de France.

Un livre de patience et d'érudition. De patience, car l'arbitraire inévitable d'une pareille classification n'empêche pas qu'elle ait dû exiger de la part de l'auteur le déploiement d'une lente et minutieuse logique. D'érudition surtout, par la connaissance, qui s'y affirme, quasi-complète, de toutes les grandes œuvres — et même d'un bon nombre d'autres... Et ce livre vaudrait encore, — s'il n'y avait rien que ce dernier point, — d'un intérêt vivace de catalogue intelligent et bien écrit, unique de son genre. J. S.

HUGUES LAPAIRE : **L'Annette**. — Paris, chez l'auteur.

Sous-titré : poème du Berri. Il n'était pas nécessaire vraiment qu'on nous l'annonçât : nous nous en serions bien aperçu. L'auteur abuse un peu de ce genre de couleur locale qui consiste à émailler ses vers de multiples expressions patoisantes : à tel point qu'il a jugé nécessaire de joindre au poème, un petit lexique où l'on peut trouver la traduction française des susdites expressions. Je n'aime pas cette manie ; et de devoir aller chercher au bout du volume le sens des mots rencontrés, me gêne franchement mon plaisir. Et il y aurait plaisir, n'était cet ennui, à lire ces vers, un peu réalistes peut-être (Le besoin de décrire le réveil d'Annette, précisément ce jour là! *Voir 1^o pièce*) mais robustes et sains, et d'un beau souffle rustique. J. S.

Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais? Telle est la question traitée par le R. P. LINTELO S. J., dans une brochure récemment éditée par la Société belge de librairie. Question d'un haut intérêt pour le publiciste catholique. A passer sous silence les écrivains mauvais, à les ignorer, il n'y a ni intransigeance, ni partialité, ni injustice

et pas n'est besoin même d'alléguer la réciprocité, comme en matière de protectionnisme économique, car il s'agit d'une légitime défense, se bornant à amortir les coups.

La brochure est extraite de la *Civiltà Catholica* et traduite de l'italien : la fougue de l'article trahit un peu cette origine, mais elle est compensée par une remarquable dialectique. Le R. P. Lintelo y a ajouté une analyse des rapports de *l'Art et la Morale*. Cet appendice, d'une admirable logique, trouve là une place toute marquée, car tel est bien le fond de la question : *Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais?*

M. H.

Poèmes des soirs, par LÉON L. BERTHAUT, (JEAN DE LA HÈVE).
— Paris, Fischbacher. 1895.

A plusieurs reprises déjà nous avons eu à analyser des ouvrages de l'auteur de *Pain du génie* et *Ces pauvres femmes*. C'est un volume de vers qui nous vient cette fois de Bretagne, et l'élévation de sentiments, la mâle énergie de la pensée et la foi profonde, qui caractérisaient le prosateur, sont aussi les qualités maîtresses du poète. Toute la valeur que souvent l'on peut attribuer aux productions poétiques est la difficulté vaincue de l'assujettissement aux règles du Parnasse, la réussite du nombre voulu des syllabes et la laborieuse recherche de la rime, pour revêtir une pensée quelconque. Tel n'est pas le cas des *Poèmes des soirs*.

Nous ne pouvons mieux faire apprécier les mérites du poète qu'en renvoyant nos lecteurs au morceau *Ode au Christ*, poème inédit que renfermera un de nos prochains numéros : ils y trouveront développée la pensée de la marche du monde vers le progrès par l'idée chrétienne. Mais ce n'est pas le genre lyrique seul que réussit M. Berthaut : les sentiments délicats, les enthousiasmes patriotiques, les scènes simples : les genres les plus divers, en un mot, trouvent en lui, pour interprète, à la fois un versificateur habile et un poète inspiré.

M. H.

Souvenirs d'Espagne : études et documents, par E. DUCÉRÉ.
Lamagnère, Bayonne. 1893.

Dans la nombreuse littérature dont l'Espagne a été le sujet, le livre de M. Ducéré occupe une place spéciale à raison de connaissances particulières de l'auteur. Archiviste et archéologue, semble-t-il, il s'entend admirablement à retracer les antiques légendes de la domination mauresque ou de la conquête chrétienne. Sans rendre peut-être en matière de couleur locale tout ce que peut donner l'Espagne, si l'on en juge du moins par tant d'ouvrages parus sur le pays de Cervantès, les *Souvenirs* sont pleins d'intérêt et procurent une lecture attrayante. Le style pourrait, par endroits, être plus soigné.

Aux prochains numéros :

LÉON RIOTOR : Sur deux monarques des lettres.

• Les raisons de Pascalin.

GEORGES MARLOW : L'âme en exil.

R. DE LA TAILHÈDE : De la métamorphose des fontaines.

FERNAND SEVERIN : Un chant dans l'ombre.

VICTOR REMOUCHAMPS : Vers l'âme, etc.

M. H.



TABLE DES MATIÈRES

Premier Semestre de l'année 1895

Livraison du 15 Janvier

	Pages
I. L'état actuel des Trade Unions et le Congrès de Norwich (3-8 septembre 1894), ERNEST DUBOIS	5
II. José-Maria de Heredia, PAUL DE SMET	29
III. <i>Les deux orfraies</i> , GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM	36
IV. Problèmes sociaux : Deux frères, Comte EMÉRIC DU CHASTEL	38
V. <i>Saint Jean Berchmans</i>	72
<i>Le Christ infini</i>	63
<i>La Vie et la Mort</i> , JEAN CASIER	64
VI. Recettes de Théâtre : Victorien Sardou, PHILIPPE MALPY	65
VII. Petite Chronique, M. D.	75
VIII. Les Revues	77
IX. Les Livres	78

Livraison du 15 Février

I. Le Ver-luisant, CHARLES BUET	81
II. <i>Les las d'aller</i> , BAUDOIN KERVYN DE VOLKAERSBEKE	85
III. Problèmes sociaux : Deux frères, Comte EMÉRIC DU CHASTEL	88
IV. <i>La lampe électrique</i> , JULES ONRAET	113
V. Recettes de Théâtre : Les dramaturges du Nord, PHILIPPE MALPY	114
VI. Chronique littéraire, HENRY BORDEAUX	126
VII. Le Droit privé et la Question sociale, LOUIS VERHAEGHE	141
VIII. Petite Chronique, M. D.	147
IX. Les Revues	150
X. Les Livres	151

Livraison du 15 Mars

I. Un poète pour petits et grands : Walter Crane, WILLIAM RITTER	153
II. <i>Béguinage</i> , GEORG. TARMOUËL	169
III. <i>Soldat chrétien</i>	170
<i>Danse macabre</i> , FLEURY VINDRY	171

IV. Problèmes sociaux — Deux frères, Comte ENÉRIC DU CHASTEL	172
V. De Banane au Stanley Pool, AMAND WOLTERS	193
VI. <i>Bribes</i>	205
<i>Retraite</i> , JEAN CASIER	207
VII. Recettes de Théâtre : François Coppée, PHILIPPE MALPY	208
VIII. <i>Religieuse</i> , AUGUSTE LEFÈVRE	223
IX. <i>Pax in procellis</i> , RENÉ SMITS	224
X. Petite Chronique, M. D.	225
XI. Les Revues	227
XII. Les Livres	228

Livraison du 15 Avril

I. Paul Féval intime, GEORGES LEGRAND	229
II. <i>Espoir en détresse</i>	252
<i>Ronde d'hiver</i> , FRANZ VAN CAENEGHEM	253
III. De Banane au Stanley Pool, (<i>fin</i>), AMAND WOLTERS	254
IV. <i>Dernier soir</i>	269
<i>La fée d'Avril</i>	269
<i>Rêve</i> , FRANZ ANSEL	270
V. Racine à la mode, PHILIPPE MALPY	271
VI. Classiques païens et classiques chrétiens, GEORGES VANDEN BOSSCHE	275
VII. Le Congrès des Poètes, THOMAS BRAUN	283
VIII. Le Chant de Hildebrand, FÉLIX WAGNER	291
IX. Petite Chronique, M. D., G. M. et W. R.	299
X. Les Revues	304
XI. Les Livres	304

Livraison du 15 Mai

I. Les Particularismes nationaux, MICHEL DE HAERNE	309
II. <i>Lied</i>	325
<i>Entre chien-et-loup</i>	326
<i>Traduit de Thomas Moore</i> , HENRY BORDEAUX	327
III. La Cloche de don Ramiro, HECTOR HOORNAERT	328
IV. <i>Chansons d'hiver</i> , VICTOR KINON	335
V. Colibri, SINCÈRE	340
V. Joris-Karl Huysmans, FIRMIN VANDEN BOSCH	352
VII. Louise de Savoie, ALFRED DE RIDDER	365
VIII. Le Noyé, BAUDOÛIN KERVYN DE VOLKAERSBEKE	374
IX. Petite Chronique, M. D.	378
X. Les Livres	382

Livraison du 15 Juin

I. Les Salons de Paris en 1895, HENRI BORDEAUX	385
II. <i>Hiver du Cœur</i> , GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM	411
III. Les Particularismes nationaux, (<i>fin</i>), MICHEL DE HAERNE	413
IV. Pierre Loti aux lieux saints, WILLIAM RITTER	437
V. Incendie, Prince BOJDAR KARAGEORGEVITCH	450
VI. Petite Chronique, M. D. et W. R.	456
VII. Les Revues	462
VIII. Les Livres	462



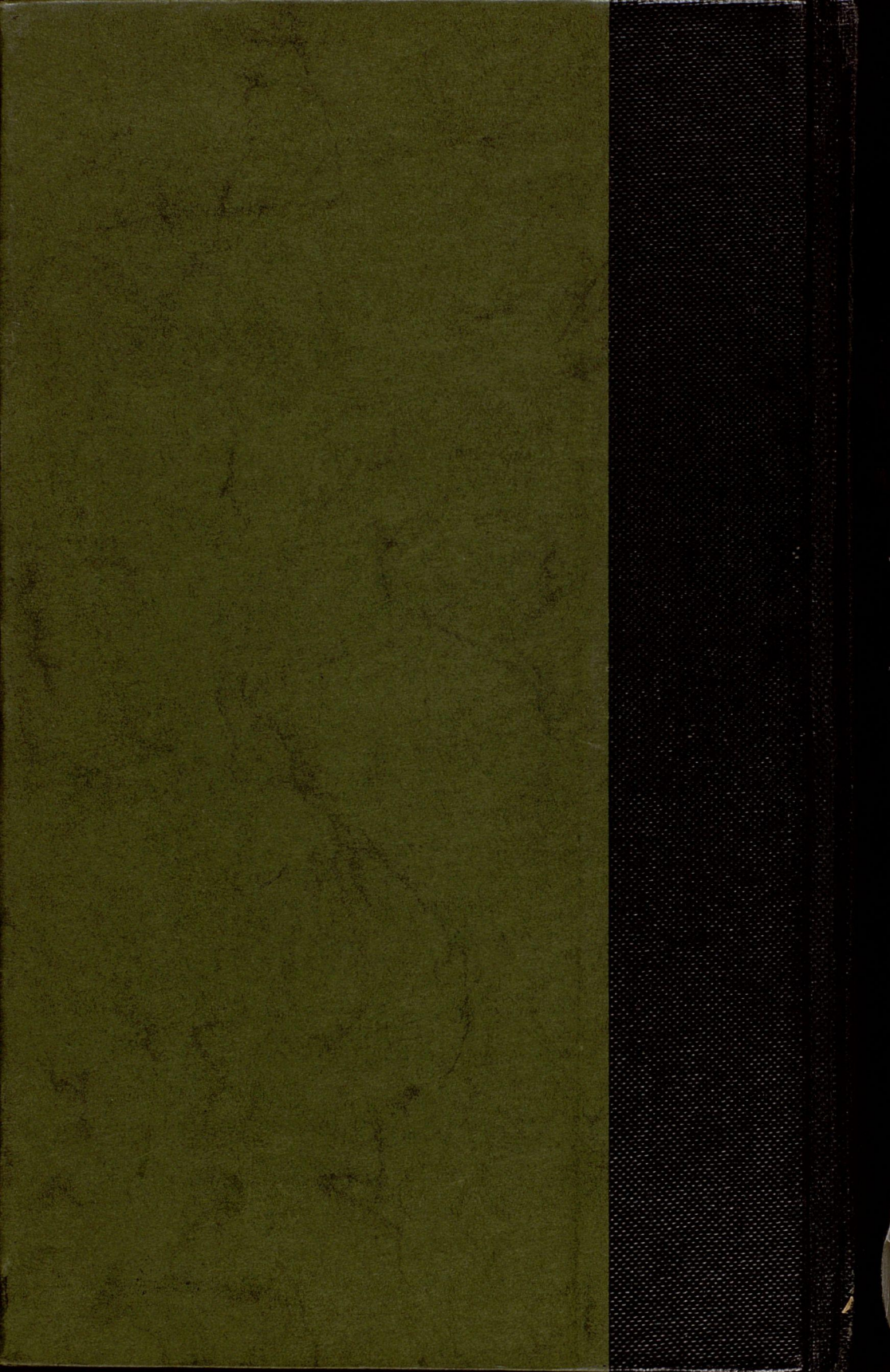
Table alphabétique des auteurs

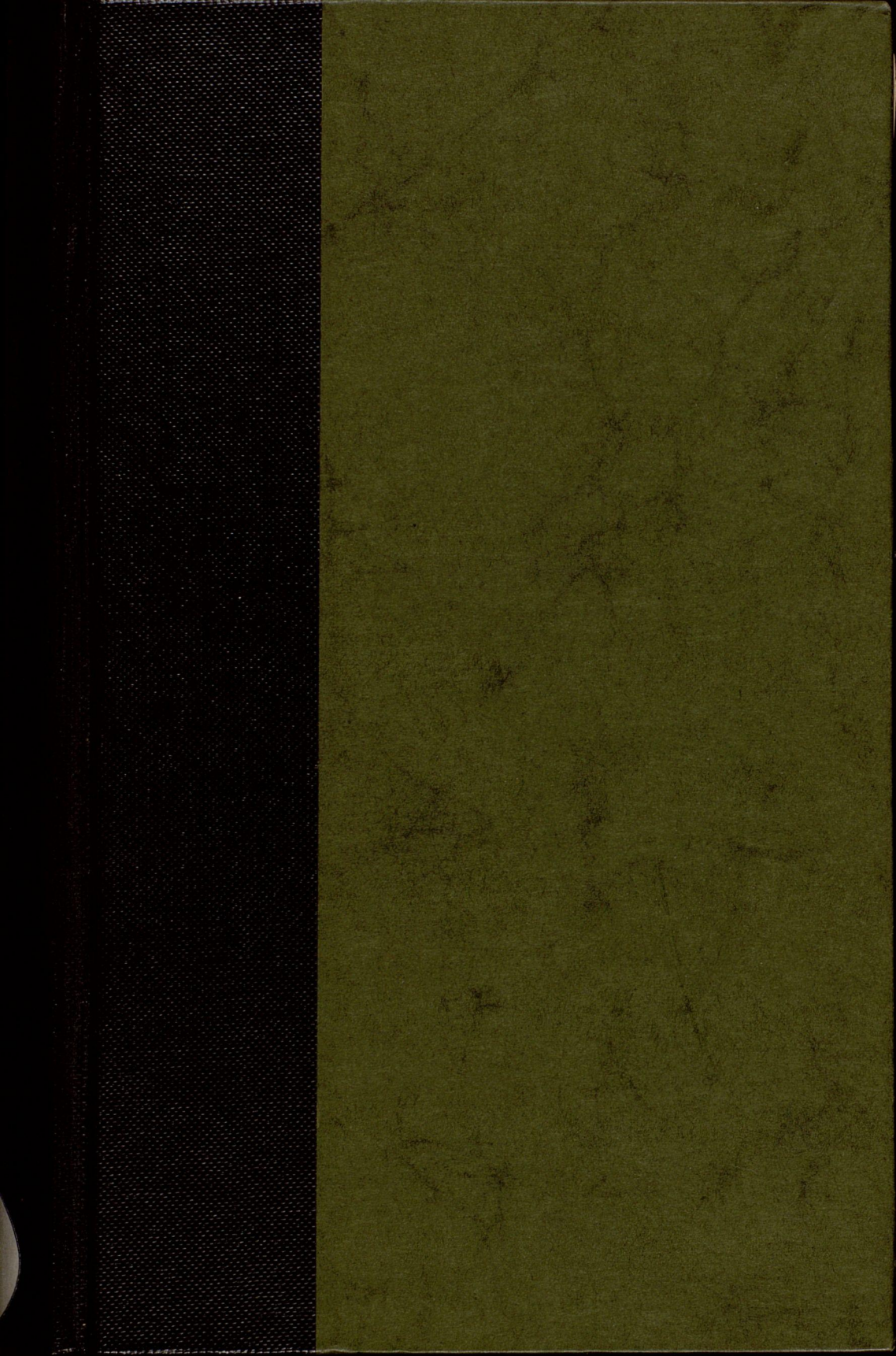
Premier Semestre de l'année 1895

ANSEL (FRANZ). — <i>Dernier soir</i>	269
<i>La fée Avril</i>	269
<i>Rêve</i>	270
BORDEAUX (HENRY). — Chronique littéraire	126
<i>Lied</i>	325
<i>Entre chien-et-loup</i>	326
<i>Traduit de Thomas Moore</i>	327
Les Salons de Paris en 1895	335
VAN DEN BOSCH (FIRMIN). — Joris-Karl Huysmans	352
VAN DEN BOSSCHE (GEORGES). — Classiques patens et classiques chrétiens	275
BRAUN (THOMAS). — Le Congrès des Poètes	253
BUET (CHARLES). — Le Ver-luisant	81
VAN CAENEGHEM (FRANZ). — <i>Espoir en détresse</i>	252
<i>Ronde d'hiver</i>	253
CASIER (JEAN). — <i>Saint Jean Berchmans</i>	62
<i>Le Christ infini</i>	63
<i>La Vie et la Mort</i>	64
<i>Bribes</i>	207
<i>Retraite</i>	207
DU CHASTEL (Comte EMÉRIC). — Problèmes sociaux : Deux frères	38-88-172
DUBOIS (ERNEST). — L'état actuel des Trade Unions et le Congrès de Norwich (3-8 septembre 1894)	5
DULLAERT (MAURICE). — Petite chronique . 75-147-225-299-378-456	
DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM (GASTON). — <i>Les deux orfraies</i>	36
<i>Hiver du Cœur</i>	411
FLEURY Vindry. — <i>Soldat chrétien</i>	170
<i>Danse macabre</i>	171
DE HAERNE (MICHEL). — Les Particularismes nationaux	309-413
HOORNAERT (l'Abbé H.). — La cloche de don Ramiro	328

KARAGEORGEVITCH (PRINCE BOJDAR). — Incendie	450
KERVYN DE VOLKAERSBEKE (BAUDOIN). — <i>Les las d'aller</i> . .	85
<i>Le Noyé</i>	374
KINON (VICTOR). — <i>Chansons d'hiver</i>	335
LEFÈVRE (AUGUSTE). — <i>Religieuse</i>	223
LEGRAND (GEORGES). — Paul Féval intime	229
MALPY (PHILIPPE). — Recettes de Théâtre — Victorien Sardou .	65
Recettes de Théâtre — Les dramaturges du Nord . . .	114
Recettes de Théâtre — François Coppée	208
Racine à la mode	271
ONRAET (JULES). — <i>La lampe électrique</i>	113
DE RIDDER (ALFRED). — Louise de Savoie	365
RITTER (WILLIAM). — Un poète pour petits et grands — Walter	
Crane.	153
Pierre Loti	437
Petite chronique	301-459
SINCÈRE. — Colibri	340
DE SMET (PAUL). — José-Maria de Heredia	29
SMITS (RENÉ). — <i>Pax in procellis</i>	224
TARMOUËL (GEORG). — <i>Béguinage</i>	167
VERHAEGHE (LOUIS). — Le Droit privé et la Question sociale. . .	141
WAGNER (FÉLIX). — Le chant de Hildebrand	291
WOLTERS (AMAND). De Banane au Stanley Pool	193-254







II

82752

A

BVL
012/23 16 21

- 11
80752
A

LE MAGASIN LITTÉRAIRE.

1895

LE MAGASIN
LITTÉRAIRE



GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER
PLACE ST.-BAYON



PIERRE LOTI AUX LIEUX-SAINTS (1)

(FRAGMENT)

III

L est difficile d'exprimer l'éblouissement qui reste dans l'esprit après la lecture du *Désert* : c'est la traînée de feu que laisse dans le ciel une étoile filante. Les paysages de lumière rose et bleue dansent au travers l'imagination, et l'on éprouve quelque chose comme l'étourdissement qui suivrait une galopade à dos de dromadaire à travers des avant-plans de métal chauffé à blanc et des lointains de braise. Le livre a une monotonie de splendeur qui me ravit ; c'est bien un peu là le livre tant désiré de Loti, qui n'aurait ni commencement, ni milieu, ni fin, qui irait incessamment déroulé à travers les plus beaux sites de la terre dans la magie des atmosphères rares, vibrantes ou pluvieuses, et les mirages des Orient rouges et des Occidents bleus, des Nordes verts et des Midis jaunes. Comparez ce désert à tous les précédents : Chateaubriand, Lamartine ; la vision décidément n'est plus la même qu'autrefois aussi bien chez

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 juin 1895.

les littérateurs que chez les peintres. Le vocabulaire d'abord a été renouvelé par Gautier, Flaubert et Fromentin; depuis eux le littérateur sait nommer les couleurs, et depuis les salons impressionistes contemporains il sait surtout les voir, il ne sépare plus le ton local de l'atmosphère qui le recouvre : le désert ne sera plus brun dans leurs récits, il sera rose. C'est l'Orient dépeint comme le peignent ou le peindraient Chudant, Claus, Monet. Et nous allons, quelques pages, le suivre étape après étape, ce livre tout en couleurs, où il n'y a d'événements que des successions de régions d'un caractère varié, des rencontres de bédouins et des couchers de soleil flamboyant. Ce livre aussi ne s'adresse pas à tout le monde : ceux-là seuls l'aimeront qui, frères de rêve de l'auteur, se sont plu à aimer avec lui les précédentes monotonies chevauchées à travers les champs d'asphodèles du Maroc. Ici succède à la chevauchée la *chameauchée*, et à la cavalcade en costume de *fantasia* marocaine, la *camelcade* en superbes vêtements arabes; et Loti s'explique de ce déguisement avec tant de simplicité et de justesse! « Lorsqu'on n'est pas seul, on doit à autrui de ne pas promener dans son tableau de désert le tache ridicule d'un costume anglais, et c'est presque une question de bon procédé envers son prochain que de s'habiller au gré de son rêve d'artiste. »

Et le voyage commence de but en blanc. Peu ou point de souvenirs historiques; à quoi bon répéter ce que d'autres ont dit tant de fois, mais en tête de certains chapitres un simple rappel de la Bible; un ou deux versets de traduction vulgaire en épigraphe ressuscitent mieux les âges morts et les suggèrent plus qu'un développement de considérations historiques en dix pages. Le fait historique tel que celui de la tombée de la manne, par exemple : trois lignes

de Vulgate. — Un point; c'est tout. — Et ensuite plus que le cadre où le miracle s'est accompli. Et ces deux éléments : la page de Loti et le verset de l'Exode, c'est plus qu'il n'en faut pour susciter et illuminer toute une vision.

Et voici que se succèdent et les nuits de vent où claque la tente sur les sommeils peureux, sur les sursauts de réveils anxieux, — et le sentiment de la solitude illimitée où l'ouragan est maître indomptable dans l'infini, — et les accablantes journées à travers les étincellements de mica sous les coups de soleil en avant-plan, avec au loin des montagnes pétrées où se déploient « des violets d'iris pour les bases, des roses de pivoine pour les cimes, le tout profilé dans la limpidité d'un ciel vert, » ou bien les courses sus à des horizons qui, tard après la nuit tombée, semblent encore recéler du feu. » Et à travers ces immensités, dont un mot lugubre dit bien toute la solitude : « plus même de mouches », — mot qui me rend l'angoisse de l'île océanique quand autrefois Loti constatait que les forêts de Tahiti n'avaient pas d'oiseaux, — la seule chose animée, c'est, chaque soir, le vent froid qui est comme la respiration du désert, et parfois aussi la présence inopinée d'hommes inquiétants sortis de rochers que l'on croyait inhabités. Et puis c'est, chaque jour, l'interminable dévidage des « imperceptibles sentes du désert qu'ont suivies et tracées depuis des âges sans nombre les bêtes pareilles dont les chameaux de la caravane descendent. » Et, à chaque tournant de page, c'est l'émoi, le trouble profond, le frisson inexprimable de courtes phrases très simples, si spéciales à Loti; ainsi à une veillée quand les Bédouins de l'escorte chantent : « L'air est vieux et lugubre, tel sans doute qu'on en entendait au désert quand passa Moïse. » Ou bien : « Musique sans âge comme en devaient faire ici les

« plus primitifs bergers, et qui tremble hésitante et
« grêle, dans les silences trop grands. » Et puis c'est
l'odeur du désert qui fait vibrer et extrait du fond
de la mémoire arrière le sinistre « tous les parfums
« de l'Arabie » de Macbeth. Oh ! ce persistant arôme
de pommes du désert pour la première fois senti
après une grande pluie, il embaume toute la pre-
mière moitié du volume jusqu'à l'arrivée à Akabah !..
Et au milieu de ces hantises d'odeurs et de couleurs,
des sentiments transissent, « l'angoisse réveillée de
« l'homme des maisons de pierre » éperdu de n'avoir
plus qu'une tente à même l'océan de sable.

Et après la succession des rocailles aux sables,
puis des granits aux rocailles, premier intermède :
c'est, étroitement comprimé dans les rochers à pic, de
tous côtés embrassé à l'infini par le désert, le petit
couvent fortifié du Sinaï, avec une initiale matinée
sous l'égouttement de la neige qui fond. Là, par
exemple, pour la première fois, Loti apparaît nulle-
ment archéologue d'une façon un peu agaçante, qui
plus tard, à Jerusalem, sera à certaines pages tout-à-
fait exaspérante. Le bibelot historique accumulé par
les siècles ne lui est jamais que motif à tableau ;
le tableau fait, tout le reste lui chaut peu. Et moi
dévoreré du désir des mêmes orientaux voyages, je me
mets à la place de Loti... et je le questionne injus-
tement, il me semble insupportable qu'il n'ait pas
fait certaines choses que j'aurais faites : Pourquoi
n'assiste-t-il jamais aux offices de nuit : dans les cou-
vents des environs de Bucarest je m'y plaisais tant,
à ces offices ! Qu'eût-ce été au Sinaï ? Pourquoi ne
monte-t-il pas jusqu'au sommet du Sinaï. Il y a
une certaine indolence sentimentale parfois, dont je
m'étonne, chez ce dévoreur d'espace. A certains mo-
ments il me semble que cet éternel voyageur manque
de la *passion de la planète*, comme dit M. de Vogüé,

de l'esprit du *trait bleu* comme je dis, moi, depuis que, sur mon petit atlas d'enfant, je marque à l'encre bleue tous les trajets parcourus. On a déjà chicané Loti sur un malheureux *Justinianus imperator* qui revient en latin deux fois alors que le voyageur raconte l'avoir lu sur une porte écrit *en grec et en syriaque*. Cela n'est pas grave; mais je crois sentir une vraie faute de goût, plus loin, quand un jeune moine aux longs cheveux, occupé à renfermer des reliques dans un cercueil de métal, évoque en Loti l'idée d'un *Christ ensevelisseur*... Ces deux mots accouplés jurent horriblement à mes oreilles de catholique : un Christ ensevelisseur! et je pense au fils de la veuve de Naïm, à Lazare « qui déjà sentait » et au radieux matin de Pâques! En revanche le pèlerin note dans ce trou fortifié des impressions de dégel et de coucher de soleil qui m'ont remué indiciblement, me rappelant avec une coïncidence d'exactitude folle ce trou de Franche-Comté, Notre Dame de Consolation, où je m'étais retiré un mois d'automne pour recopier *Ames Blanches*. Et de nouveau au départ l'angoisse de cet adieu à ces moines, qui résonne creux comme un écho de sépulcre, adieu « qui sera vraisemblablement éternel »... comme celui que moi aussi j'ai dit à quelques êtres aimés rencontrés au hasard sur le grand chemin du monde. Et c'est une indicible souffrance aussitôt éveillée en moi par cette simple ligne.

Maintenant il s'agit de redescendre de la sainte montagne. C'est d'abord au départ, en une vignette inouïe, l'impayable scène de clameurs furieuses, de gestes féroces entre chameliers qui se disputent : « Quelquefois deux ou trois d'entre eux, pour se « reposer, s'en vont à l'écart très calmes subitement « et fument dans leurs longues pipes, puis revien- « nent plus frais recommencer des hurlements nou-

« veaux. » Et encore se succèdent la région du granit, puis la région des pierres meulières, puis une région terrifiante qui offre le simulacre d'une surhumaine ville d'effroi; et de nouveau l'angoisse du désert augmente dans ce pays noir, calciné en villes écroulées, et revient aussi le regret du printemps qui verdit tout ailleurs et ici n'a rien à rajeunir, sauf les jardins potagers aux terrasses fortifiées du Sinaï qu'il sait rejoindre *revenu pour eux tout seuls* malgré les environnants infinis du désert. Toutes ces descriptions sont, au point de vue couleur, si précises qu'on les traduirait à l'aquarelle, je crois, sans erreur. C'est ainsi que les belles verdure bleues de l'Oued el Aïn, l'oasis de la fontaine, me donnent telle extraordinaire aquarelle de Biskra enlevée par le seul ami de Loti, digne de Loti : le prince Bojidar Karageorgevitch.

C'est le second intermezzo, ce délicieux Oued el Aïn avec ses fontaines et ses bassins dans les rochers où les panthères et les gazelles viennent s'abreuver de nuit, et où les Bédouins de l'escorte prétendent avoir entrevu sur un palmier *Bekril*, le serpent à deux têtes, roi des serpents. Et encore une fois au départ, lorsqu'un messager a apporté à Loti la fière lettre du Cheik de Pétra Mohammed Jahl, le *croquemitaine du désert*, toujours la mélancolie de ce lieu qu'on ne reverra jamais.

Et reprend la *chameauchée* à travers ce merveilleusement propre pays de soleil où l'on ne se salit jamais. Et des sites étranges toujours défilent, un pays fait de cassons de terrains peu sûrs où il faut marcher à pied. Et la fantasmagorie des couleurs reprend de plus belle, pleine de changements à vue, « des changements de teinte tout d'une pièce ». Et, çà et là, des détails exquis, une bergeronnette familière surgit, dans cette horrifiante solitude où il

doit y avoir « comme un pacte entre les êtres vivants, une trêve de destruction » ; plus loin la rencontre d'une famille errante dont la première question est la capitale dans le désert : « Avez-vous trouvé de l'eau ? » et ces musettes de bergers invisibles que l'on entend de loin en loin ; et cette « lune sacrée du Ramadan fine comme un trait d'ongle ». Tout cela brodé légèrement sur l'âpre fond de mélancolie d'un pays de cendre auquel resuccède le granit rose, d'un pays « où l'on pense avec résignation à la mort ». Et c'est une des grandes surprises du livre que ce perpétuel désert montagneux contrairement à la notion saharienne. Si décidément ce livre est de tous points analogue au *Maroc*, entre les deux livres il y a pourtant l'immense différence des pays. Deux curieuses expressions à noter en passant : les *chiens naissants* et les *naissants des chameaux* pour les petits des chiens et des chameaux. Et cela me rappelle le roumain qui dit des enfantelets : les *poussins d'hommes*. Plus loin *être coudé* pour *faire un coude*. Et je note ces deux innovations de Loti uniquement parce qu'il est de l'Académie, et pour bien montrer que l'Académie ne l'empêche pas d'écrire comme il veut.

Et, tout à coup, première vision de ce golfe d'Akabah, mer triste de soleil, « qui ne voit jamais passer une voile, ni une fumée de bateau à vapeur ». Dès ici le flamboiement coloriste du livre atteint son paroxysme. Un amusant épisode et une halte à N'Noubia font encore un répit, un répit où l'on entend planer la voix du muezzin comme seul Loti jusqu'ici a su l'exprimer ; et la fantasmagorie incandescente reprend. La route maintenant à travers des plages de débris de corail, de coquilles grandes comme des bénitiers d'église, longe la mer, la mer *couleur de queue de paon* et, sur l'autre rive, quel-

ques pages durant qui sont parmi les plus belles de l'écrivain, c'est la continuelle vision de la Grande Arabie, une paroi rocheuse formidable toute rose ombrée de bleu, dont « aucune des magnificences lumineuses qu'eussent vues les yeux de Loti n'approchait encore ».

Et je souhaite en vain incendier ma palette et mon style aux couleurs de ces pages incandescentes. Sur une île apparaît un petit couvent abandonné depuis une centaine d'années, et je m'étonne encore de trouver un Loti si peu curieux qu'il ne prenne pas même la peine d'y aller. Il est vrai que les jours sont comptés puisqu'il veut arriver pour Pâques à Jérusalem et puis Akabah est proche.... Akabah où va apparaître ce terrible Mahomed Jahl qui signe ses lettres « Au nom d'Allah qui est tout et pas au nom du sultan de Stamboul qui n'est rien ! » Et cependant, ici aussi, deux mots qui me choquent : à propos de ces amas d'énormes coquilles : il y en aurait pour remplir combien de *vitrines de collectionneurs* ; et plus loin, le voyageur se sent de nouveau étrangement isolé, et il ajoute... *du monde contemporain*. Oh ! ces « vitrines de collectionneurs » et ce « monde contemporain », les admirables pages qu'ils me gâtent... Pourquoi ces rappels d'Occident qui rapetissent tout ?

Il faut aller plus vite... Mais c'est si beau, cette mer d'Akabah, qu'on voudrait à tout prix s'y attarder... Au reste je préfère infiniment au volume sur Jérusalem, si tourmenté de luttes intérieures, si plein de mécomptes, l'unité triomphale de ce volume sur le désert. A chaque coup de théâtre lumineux, à chaque changement de pays, les descriptions ont été si belles que je passe aux suivantes avec le regret que les premières soient finies, le regret de quitter chaque endroit si prodigieusement évoqué... Et nous arrivons cependant à cette ville de palmiers où flotte le drapeau

rouge à croissant blanc. Et là ce sont des angoisses! le caïmacan interdit le chemin de Pétra. Mohammed Jahl alors dirige la caravane sur Gaza à travers le désert de Tih et il affecte à l'escorte de Loti son fils Hassan dont l'exquise silhouette fine désormais fera vignette à toute page. La bonté de cœur foncière de Loti, en doutez-vous? Prenez, dans le récit du séjour à Akabah, l'épisode des deux pauvres soldats turcs de Smyrne pour qui l'exil est si dur et à qui Loti va apporter quelques réconfortantes paroles en la langue de Stamboul, le soir, au « subit allumement des étoiles ».

Et ici j'abandonne ce merveilleux livre... que les lecteurs y aillent voir eux-mêmes... Tout ce qui suit au reste rentre bien plus dans les notions communes sur le désert et passe du flamboiement rose aux anxieuses tristesses grises et noires, non moins captivantes mais moins prestigieuses.

Pour ce qui est de moi je n'ai pas souvenir d'avoir jamais achevé un livre avec autant la mélancolie « que « ce soit déjà fini ». Et maintenant « au bout de la route « longue, troublée de mirages, Jérusalem apparaîtra « ou du moins sa grande ombre, et alors peut-être, « ô mes frères de rêve, de doute et d'angoisse, nous « prosternerons-nous ensemble, là dans la poussière, « devant d'ineffables fantômes. »

IV

A un livre de splendeur musulmane et d'épanouissement de santé physique succède tout à coup un livre d'affreuse angoisse morale. Les spectacles de cette longue retraite dans le désert ont été trop éblouissants. Et la ville sainte a été tant profanée ces dernières années...

Entrée à Jérusalem par une pluie torrentielle; et

chute... à l'hôtel! Cela débute mal. Tandis que tout à l'heure, à la vue de Bethléem, Loti pleurait; une rage sourde déjà l'envahit, et de longtemps il ne retrouvera plus aucun de ces moments d'accalmie où son cœur se tait assez pour entendre la voix des grands souvenirs. Et, pour nous, un agacement continu de sentir se réveiller sous le Loti, âprement désireux de retrouver la foi perdue, un Loti protestant qui a des objections superficielles de protestant ou de renaniste à la vue des splendeurs des cérémonies des divers cultes et qui s'obstine à ne pas comprendre qu'en dix-neuf siècles une religion, à travers les temps, les civilisations et les pays divers, ne peut pas plus se passer de transformations apparentes sous les parures symboliques que Jésus lui-même, s'il revenait évangéliser Paris, Londres ou Rome, ne serait vêtu, ne se nourrirait, ne parlerait même avec les mêmes images qu'à Jérusalem au temps de Tibère. Ici le fait de n'être pas érudit, de ne pas assez savoir d'histoire et d'archéologie, le tort de juger les choses sans en sonder le pourquoi et surtout de ne pas s'être donné la peine d'approfondir le sens des rites et des liturgies, la signification des cérémonies, a rendu à Loti la compréhension intime du sens profond de ce qu'il voyait de la Jérusalem chrétienne impossible. Du coup il s'est buté en protestant, en jeune taureau têtu, qui donne des cornes contre un mur et il n'en veut plus démarrer. Et il y a dans son cas un peu, oh! très peu, un petit reste, de ce bizarre sentiment que j'ai observé chez certains autres protestants de mes amis qui eux ne supportent pas même leur présence dans une église catholique, qui ont un effroi, une panique véritable devant les autels, les ornements sacerdotaux, les encensoirs, et qui ne sauraient demeurer deux secondes dans une église, gênés par l'atmosphère comme le diable par l'exorcisme. C'était à prévoir. Loti est à la fois trop

simple et trop compliqué pour admettre les complications résultant de la simplicité, de la nécessité de fixer une religion, de la répandre et de la transmettre, toujours la même, mais toujours adaptée aux circonstances qui changent; un testament moral, pour passer de génération en génération, doit avoir ses forteresses et ses défenseurs, bien plus encore que la mesquine idée de patrie. Qui a écrit tant de belles pages religieuses sur les humbles chapelles bretonnes s'égare complètement dans les dédales du Saint Sépulcre, et s'y trouve moins près de Dieu. Il n'a pas assez réfléchi pour comprendre la nécessité d'un culte fixé, non point pour arrêter les élans de l'âme, mais les favoriser, les provoquer; et puis il y a au fond de lui, ne l'oublions pas, la vieille erreur protestante et l'esprit de libre examen, ce pire et le plus décevant de tous les orgueils. De sorte que l'étalage au grand jour des pompes religieuses l'offusque et lui obstrue sa vision du Christ: il trouve barbares les icones aux fonds d'or, les processions rayonnantes dans des nuages d'encens; et pourtant voyez le progrès déjà:

« Jadis, avec mes idées calvinistes, j'englobais
« dans une même réprobation la magnificence des
« autels et celle des prêtres. Aujourd'hui si le faste
« des vêtements sacerdotaux me paraît toujours
« antichrétien, j'en arrive à admettre cet emploi des
« pierreries — petites choses qui sont ce que notre
« monde contient de plus précieux et de plus
« dangereusement convoité: je comprends mieux ce
« besoin de les sacrifier comme des riens perdus et
« d'en faire des écrins d'une valeur folle, pour des
« évangiles, pour des fragments vrais ou supposés
« tels de la croix du Christ. »

Et ainsi le livre halète d'un point acquis à un autre tout à coup perdu, d'un pas en avant à dix

en arrière. Tout à coup on s'était réjoui et voici que l'on s'aperçoit n'avoir rien gagné. Oh! le drame formidable qui en somme se joue dans ces pages à travers des évocations fastueuses telles que seul jamais Loti a su nous y faire assister. Mais on sent l'artiste peu à peu s'énerver, s'exaspérer... La voix et l'écriture prennent de l'amertume, le désenchantement perce de toutes parts. Parfois, c'est comme de l'irritation sourde dont on surprend un indice qui subitement éclate. Et, tôt après, des paragraphes si douloureux, si suppliants qu'ils compteront sans doute pour beaucoup dans la balance de Celui qui sonde les reins et les cœurs.

Mais, hélas! le péché capital, le voici: trop souvent Loti fait en somme au Seigneur *l'injonction* de se révéler à lui, d'une prière *trop autoritaire*; pour un peu, il semblerait à certains moments avoir le le marché à la main, « je suis venu pour Te réapprendre », « si Tu ne Te révèles pas à moi cette fois-ci, c'est fini; Tu m'auras perdu ». Il veut être ému, et ne l'est par conséquent pas. Il y a encore trop d'orgueil dans sa recherche; lui qui, en pays islamite, est si fataliste, il ne l'est plus assez avec Jésus, il ne s'abandonne pas assez à sa volonté, il ne se laisse pas aller, prêt à l'appel de la grâce quand elle viendra doucement persuasive, il ne se remet pas en la volonté de Dieu comme un enfant qui met sa main dans celle de sa mère. Mais comme un enfant il discute avec lui-même, lui qui n'a jamais sérieusement lu ou étudié rien de philosophique ou de religieux; à écouter ses arguments on croirait entendre parfois un superficiel lecteur de la revue des Deux-Mondes au temps de Havet et de Renan dont quelques passages seraient restés fichés dans la mémoire. Il est convaincu d'avance que rien ne sert de discuter, qu'on n'arrive pas à croire par raison;

et à la fois il éprouve le besoin calviniste de cependant raisonner, au lieu de se laisser aller à ses impressions et de laisser venir à lui la grâce. Parfois même il va plus loin, il *tente* Dieu.

Disons-le lui très nettement, nous qui l'aimons, la façon à la fois précautieuse et pompeuse dont il se rend veiller une nuit au jardin des oliviers, en faisant ouvrir spécialement pour lui, par très insigne faveur, les portes de Jérusalem, est absolument ridicule, et même pire. Ccla sonne faux ! Je crois qu'en tout français il y a un brin de théâtral besoin de représentation. C'était ici le lieu ou jamais de l'oublier. Et justement voyez : pour forcer cette porte fermée de Jérusalem, Loti ne va pas cogner du front et des poings contre les verroux, il sait trop bien que c'est inutile. Il adresse des supplices, obtient des permissions, et alors la porte s'ouvre toute seule devant lui. Eh bien ! cela c'est le très exact symbole de ce qu'il n'a pas fait pour Jésus à Jérusalem. Et il semble bien le constater lui-même non seulement quand il écrit du Saint Sépulcre : « au Gethsémani, la nuit dernière, il y avait sans « doute trop d'orgueil encore dans ma recherche « de solitude ; ici je suis mieux à ma place de « misère confondu avec ces humbles qui appellent « de toute leur âme », et à la fin de son livre encore, puisque ce qui l'a ému le plus dans la ville sainte, c'est la vue de pauvres moujiks qui avaient la foi, c'est la constatation de la foi chez les autres. Toutefois au moins l'extrême fin du livre est tout à fait consolatrice et apaisante, puisqu'après cette immense désillusion elle laisse encore une espérance :

« Et en ce moment, si étrange que cela puisse « paraître venant de moi, je voudrais oser dire à « ceux de mes frères inconnus qui m'ont suivi au « Saint Sépulcre : cherchez-Le, vous aussi, essayez...

« puisqu'en dehors de Lui il n'y a rien ! Nous n'aurez
« pas besoin pour Le rencontrer de venir pompeu-
« sement à Jérusalem, puisque s'Il est, Il est partout.
« Peut-être Le trouverez-vous mieux que je n'ai su
« le faire... Et d'ailleurs, je bénis même cet instant
« court où j'ai presque reconquis en Lui l'espérance
« ineffable et profonde — en attendant que le néant
« me réapparaisse, plus noir demain. »

Non ! il n'en sera point ainsi. Même immédiatement l'écrivain encore « s'en ira là-bas chercher le
« souvenir du Christ dans les petites villes de Galilée
« ou sur les bords déserts de ce lac de Tibériade
« où il a passé la majeure partie de sa vie. » Le
pèlerinage de Loti à Jérusalem n'est pas perdu.
Quand un homme a entrepris avec tant de bonne
foi l'œuvre de se retrouver chrétien et qu'il a fait
tout ce qui dépendait de lui pour cela, qu'il a versé
des larmes de regret et de désir si cuisantes, et
qu'il s'est repu de tant d'amertume, les erreurs de
méthode ne peuvent qu'un peu retarder l'arrivée au
but, mais point l'empêcher. La grâce descendra.
Unissons-nous donc tous, nous ses frères de rêve
catholiques, pour la demander à Dieu de toutes nos
prières pour cet admirable artiste qui saurait chanter
sa guérison en des livres qui feraient peut-être plus
de bien que beaucoup de sermons. Il faut, il faut
que Loti revienne à Jésus de tout son cœur, tout
entier. Nous perdrons trop à ne point l'avoir pour
frère dans la fraternité du Christ dès ici-bas, et
après la mort tout de suite dans la gloire, sans
d'autres terrifiants retards...

Cette question du retour de Loti à la foi dans
Jérusalem prime tout, et nous empêche d'être attentif
à autre chose. Cette poursuite vaine, cet atroce, ce
lugubre désenchantement qui s'accroît de chapitre
en chapitre jusqu'à ce qu'au dernier luisse de nouveau

un rayon d'espérance, s'entr'ouvre de nouveau le cœur aimé que l'on a senti peu à peu se durcir et se fermer au contact d'impressions qu'il n'était pas préparé à sentir, c'est là l'une des lectures les plus poignantes que je sache; et il semble vraiment puéril après cela de constater que pas un livre encore ne nous a donné le spectacle de la montagne de basiliques du Saint Sépulcre mieux que celui-ci. A citer surtout l'excursion à la Mer Morte, un chef d'œuvre également, et où, là encore, l'âme toute de tendresse de Loti réapparaît en un petit épisode délicieux, celui de l'enfant qui, à la vue de ce triste pays maudit, se sent perdu et se met à pleurer.

Tout ce qui est extérieur est vu, traduit, rendu en des pages qui n'ont été jamais égalées. Mais à Jérusalem il fallait cependant encore plus : je n'ose le répéter, j'ai déjà appuyé si fort tout à l'heure, il faut l'initiation au symbolisme religieux. Je vois en esprit le même livre, le même, mais complété, doublé, par un autre livre sur Jérusalem, celui-là écrit par Joséphin Péladan !.. Et cela me met immédiatement au cœur ce souhait : que Loti et Péladan apprennent à se connaître ! Par la voie de leur commune — et pourtant si différente — admiration et compréhension de l'Orient antique, puis par l'ésotérisme ils arriveraient si facilement à parler du christianisme d'une façon raisonnée... Ah ! si Loti avait eu pour compagnon de voyage Péladan — le seul croyant assez artiste pour avoir prise sur l'âme artiste de Loti, l'instruire et faire apparaître nettement à ses yeux le sens réel de ces cultes magnifiques que vraiment il est trop facile de taxer superficiellement d'*idolâtries* — je crois que notre Loti nous reviendrait plus rassuré, plus confiant, et pour jamais délivré de l'obsession et de l'effroi de la mort.

Et puis qui sait?... Peut-être au contraire, le

vieux fond de protestant qui sommeille en Loti ne permettrait-il pas une culture de ce genre. Un petit fils de huguenot, un convaincu de la doctrine du libre examen doit se révolter à l'idée d'une initiation et le mot d'ésotérisme doit évidemment lui sembler une monstruosité. Péladan c'est déjà trop! Et Jérusalem aussi c'était trop! Les desseins de Dieu sont si grandioses et si simples et le rayon de la grâce est souvent si direct! il tombe inattendu comme ces subites illuminations d'un coin du désert que l'écrivain tout à l'heure nous retraçait d'une façon si saisissante. Peut-être suffira-t-il un jour d'un simple enfant breton récitant son *Notre Père* devant la croix d'un Calvaire pour que dans l'âme de Loti subitement la lumière soit! Ce jour-là il n'y aura pas dans le nombre des fidèles de Loti d'admirateur plus heureux que moi, ce jour là le *Livre de la pitié et de la mort* aura pour conclusion le *Livre de la foi et de la Résurrection*, et ce jour-là sera l'un des plus beaux de ma vie.

WILLIAM RITTER





ODE AU CHRIST (1)

« Gloire à Dieu dans le ciel ! paix à l'homme sur terre ! »
Ainsi tu l'annonças par les voix du mystère
Aux humbles à genoux ;
Et sur le bois sacré, lorsque l'homme farouche
Élevait, ô Jésus, le fiel jusqu'à ta bouche,
Toi, tu priais pour nous.

« À quoi bon ! — se sont dit les mères qu'on outrage —
« La haine au fond de l'âme et l'orgueil au visage,
« Les princes triomphants
« Se moquent de ta croix et s'en font une épée !
« Par ce signe sauveur, l'Humanité trompée
« Voit périr nos enfants ! »



Voilà dix-huit cents ans que, bravant l'anathème,
Les chrétiens répandaient sur les fonts du baptême
Tout le sang fraternel ;
Voilà dix-huit cents ans, o Christ sauveur du Monde,
Que les chrétiens laissaient la Guerre, chienne immonde,
Mordre au flanc maternel.

Voilà dix-huit cents ans que, malgré l'Évangile,
Taillant, broyant, hachant la douloureuse argile
Au gré de leurs orgueils,

(1) Voir au n° du 15 juin notre compte-rendu de *Poèmes des Soirs*.

*Rois, empereurs, consuls, affamés de victoire,
Comparaient leur grandeur, au livre de l'Histoire,
Par le nombre des deuils.*

*Voilà dix-huit cents ans, Christ, que du mont Calvaire,
Tu peux voir les humains, sous cette loi sévère,
Ecrasés, gémissants !
Dix-huit cents ans, ô Christ, qu'on appelle génie
Ce qui devant ton Père est une ignominie,
Et qu'on rit aux puissants.*

*Christ, pardonne leur donc, aux mères, pour leurs doutes.
Si ta mère autrefois jusqu'aux dernières gouttes
But ton âcre douleur,
Tu comprends leurs sanglots, tu comprends leurs alarmes :
Quand on meurt par amour, on sait le prix des larmes ;
O Christ, pardonne leur !*



*Or donc, tristes ainsi, tous, mères et poètes,
Penchés sur les berceaux, et les lèvres muettes,
Nous sentions dans nos cœurs
Fondre avec nos espoirs la foi de nos ancêtres ;
Et Nous t'abandonnions, Christ, pour de rudes maîtres,
Pour les doutes moqueurs.*

*Ainsi qu'au jour d'angoisse où la sainte nature
Prit le deuil et trembla dans toute sa structure
Au frisson de ton corps,
La nuit tombait sur nous, la nuit sombre des âmes
Qu'aucun rayon de foi n'éclaire de ses flammes,
La nuit des astres morts.*

*Et nous allions peut-être, ô tristesses dernières,
Oublier à jamais les suprêmes prières
Qui bercent les petits ;
Et peut-être, enfonçant nos ongles dans la terre,
Allions-nous retomber en proie à la matière,
Aux crocs des appétits.*

*Mais, ainsi que l'on voit certains regards d'étoiles
Pour un temps obscurcis, percer enfin les voiles
Des siècles révolus;
Ainsi ton signe, ô Christ, toujours visible aux sages,
Va mettre à tes genoux, comme autrefois les Mages,
Ceux qui ne croyaient plus.*

*Car enfin la misère et les clameurs des races,
Le sang des nations, rouge encor sur leurs traces,
Ont touché les Césars;
Car la douleur des uns fait réfléchir les autres,
Et l'on voit s'allier les rois et les apôtres,
Les peuples et les tzars.*

*Car les songeurs ont vu des abîmes du rêve
Surgir la vérité, qui brisera le glaive,
Brisera les canons,
Et qui, passant au feu le temple de la guerre,
Fera briller ta croix où les tueurs, naguère,
Avaient doré leurs noms.*

*Et cela, c'est ton œuvre, ô Christ béni des hommes!
Aussi nous chanterons ton règne, nous qui sommes
La douleur et la voix.
Et, qu'ils t'appellent Dieu, Frère, Sauveur ou Prêtre,
Tous les hommes demain ne voudront aucun maître
Au-dessus de tes lois.*

*Ton miracle se fait, ô Christ béni des mères!
Demain, jeunes et vieux, chevaucheurs de chimères,
Semeurs de vérité,
Tous voudront acclamer dans sa splendeur d'aurore
La Croix où, pantelants, tes bras veulent encore
Bénir l'Humanité.*

LÉON L. BERTHAUT





RÊVES DE PRINTEMPS

FRAGMENTS D'UN JOURNAL INTIME

Mai 18 . .

MIER, à l'heure du crépuscule, s'est élevé au loin un son étrange et prolongé : j'ai écouté et j'ai reconnu le son du cor. J'ai ouvert ma fenêtre, et voici que, apporté par ces vibrations lointaines, un flot de souvenirs m'a envahi le cœur. Ce printemps que je respirais dans l'air calme et tiède, ces arbres aux rameaux desquels frissonnait un feuillage tendre, le son du cor dans le triste lointain de la banlieue, tout cet ensemble si connu, si souvent éprouvé, vu et entendu, m'a rappelé tant d'autres printemps ensevelis dans le passé, tant d'impressions, de sentiments, de rêves de jeunesse évanouis à jamais.

Et, je ne sais pourquoi, à cet instant, il m'a semblé que, pour la première fois, je voyais clair en moi-même.

Depuis l'enfance je n'ai jamais aperçu qu'un côté de la vie. Notre éducation de famille tendait à affiner toutes nos émotions, tous nos sentiments, tous nos plaisirs même. Mon père était écrivain et d'une nature d'artiste sensible et délicate; il vivait loin de la foule, toujours entouré de ma mère et de nous; il nous donna naturellement une éducation toute spéciale. Au couvent

l'instruction et l'éducation que l'on nous donnait étaient basées sur la foi et la charité. De sorte que là j'appris à croire à Dieu, c'est-à-dire à la bonté suprême, à un bonheur surhumain et éternel qui me serait donné si, par ma charité envers mes compagnes, par ma reconnaissance pour mes professeurs, j'arrivais à faire du bien et à donner des joies à ceux qui m'entouraient.

D'autres ont reçu cette même éducation : mais ils ont su réserver, à côté de leurs sentiments, de leur religion, une part pour la vie matérielle; tandis que chez moi les émotions ont pris la force de la passion, l'admiration et le respect pour l'art la force d'une religion, et la religion la force d'une exaltation mystique. Et c'est avec ces tendances que j'entrai dans la vie. Sont-ils plus heureux ceux qui, n'ayant pas eu des félicités idéales, n'ont pas non plus eu de déceptions? Aujourd'hui je ne pourrais plus répondre à cette question. A dix-sept ans je disais sans hésiter : ceux-là sont les privilégiés qui vivent de la vie de l'âme seulement, qui planent au-dessus de la terre, dans des régions d'azur. J'avais des convictions, à dix-sept ans, je tranchais même des questions; aujourd'hui tout me semble problème et je voudrais que d'autres prennent pour moi les décisions importantes. L'art me paraissait être le but de la vie. Et le combat dans lequel je voyais, depuis toujours, mon père engagé, le combat entre l'art et le matérialisme, entre l'artiste et le bourgeois, me paraissait être la seule lutte digne d'être soutenue. J'en étais arrivée à croire qu'il était de notre devoir à nous, enfants d'artistes, de tout sacrifier à l'art, même notre bonheur.

L'amour de mes parents, leur immense bonté avaient développé en moi une tendresse et une sensibilité extrêmes. Cette sensibilité, cette tendresse je croyais les trouver chez tous les êtres. Je m'imaginai que tout

dans la vie tendait à la bonté, à la beauté, au bien. Je croyais rencontrer partout indulgence et dévouement, et ainsi le contact de la réalité me donna bientôt de cruelles déceptions.



Juin 18 . .

Je ne pourrais exprimer la mélancolie, le trouble qui m'ont envahie au moment où j'ai senti que mes sensations et mes impressions n'étaient plus celles d'une enfant, mais bien d'une jeune fille, où la vie m'est apparue sous un jour tout nouveau. Un rêve me captiva souvent et longuement : l'amour ! Et je me demandais quel serait celui qui éveillerait en moi ce sentiment. J'appréhendais cet instant et je le désirais avec la même ardeur. Bien des fois je me dépeignis à moi-même le héros qui éprouverait pour moi le même sentiment mystérieux que je sentais naître au fond de mon cœur et qui m'attacherait à lui à tout jamais. Je me racontais notre première rencontre. Je me disais : tandis que je serais ici, sur cette plage, me lamentant de la solitude de mon cœur, une voile se montrerait au loin, entre le ciel et la mer, et, poussée par une brise bienfaisante, serait amenée en quelques instants au rivage. Alors l'être mystérieux et inconnu, si impatientement attendu, descendrait de la barque, viendrait à moi et me déclarerait son amour et, plus tard, m'emporterait dans des régions enchantées. Ou bien, au détour d'une allée, au fond d'un bois mystérieux, j'apercevrais le personnage idéal m'attendant. Et, dans un avenir doré, je me voyais chevauchant auprès de lui de rêve en rêve, pour aller habiter un ciel d'illusions.

Ce fut à la campagne que notre rencontre eut lieu : dans une jolie villa, chez des amis, où je passais quelques semaines d'été. Un soir, la maîtresse de

maison m'annonça la visite d'un jeune homme, un très bon musicien, me disait-elle. Une dizaine de personnes étaient réunies dans le salon lorsqu'il entra. Il s'entretint avec le maître de la maison, tandis qu'une jeune fille et moi nous causions de l'autre côté de la chambre. Son aspect était froid, sec même : il paraissait se raidir par excès de timidité et pour dompter des nerfs que l'on sentait d'une susceptibilité extrême. Physiquement, rien du héros; son regard seul renfermait du mystère. Toute la soirée j'eus une sensation étrange; toutes les fois que le regard du nouveau venu s'arrêtait sur moi, je le « sentais » sans le voir et je me troublais. Il fit de la musique : et alors je compris enfin ce qui, en lui, m'avait mystérieusement attirée. Lorsqu'il fut au piano, tout son être se transforma. Il était emporté par les superbes compositions de Wagner dont il donnait merveilleusement la sensation en chantant de sa voix au timbre pénétrant, et il entraînait à sa suite, dans des mondes surhumains, ceux qui l'écoutaient. Ce fut ce jeune homme qui devint le héros du roman de ma vie. Et cependant il n'avait rien de ce qui caractérisait les héros de mes rêves, si ce n'est que je sentais en lui une âme tendre et une âme d'artiste.

Je m'arrête : l'air de printemps, qui m'arrive par la fenêtre largement ouverte, m'enivre; et je me sens incapable aujourd'hui de supporter plus longtemps l'émotion que réveille en moi ce souvenir, le plus troublant de ma vie.



Juin 18 . .

Ce grand événement dans ma vie : l'invasion de mon cœur par l'amour; les doutes, les joies, les angoisses qui précédèrent le moment où j'appris que mon affection était partagée, tout cela s'accomplit en quelques jours, et les dehors de la vie conservèrent autour de

moi un aspect si identique à celui du passé que je ne pouvais croire que ce que j'éprouvais alors était cet amour dont j'avais tant rêvé et que je ne reconnaissais pas lorsqu'il était transporté dans la réalité. Je ne pouvais admettre l'indifférence des choses. Pourquoi tout autour de moi ne subissait-il pas une entière transformation, puisqu'en moi tout était changé? J'étais effrayée de la simplicité avec laquelle s'accomplissent les événements graves de la vie.

Nos soirées se passaient identiquement comme les précédentes et, depuis quelques jours, je leur trouvais, à ces soirées intimes, toujours les mêmes, je ne sais quel charme enivrant et poétique que je n'aurais jamais cru auparavant pouvoir leur découvrir.

Dès qu'il entrait, je demeurais muette et concentrée en moi-même. J'étais incapable de *causer* avec lui, tant sa présence me troublait. Jamais, devant personne, je ne m'étais sentie aussi ridicule. A peine m'avait-il quittée que je me reprochais toutes les occasions où j'avais, par ma timidité et mon trouble, répondu avec une apparence d'indifférence à ses questions, dont je retenais cependant chaque intonation, et dans lesquelles je découvrais des intentions sans nombre. Je prenais alors la résolution de me dominer le lendemain, et je passais la nuit à préparer les questions que j'aurais à lui poser et les explications que je lui donnerais pour réparer les malentendus de la veille. Mais dès que je le revoyais, le même trouble s'emparait de moi, et la même impossibilité de lui parler. Et je m'exaspérais, car je *sentais* que je produisais sur lui une impression profonde et que c'était ma manière d'être qui le mettait dans l'impossibilité non seulement de s'avancer, mais de me connaître telle que j'étais. — Je sentais qu'un rien, un instant d'abandon suffirait pour me rendre heureuse à jamais, et il m'était impossible de profiter de cet instant. Il en fut ainsi pendant quinze jours. J'allais partir, rentrer

chez mes parents, si transformée intérieurement, et il me faudrait reprendre ma vie passée toujours la même, et je ne le reverrais plus! Toute apparence de joie aurait disparu pour moi. Sans lui rien n'aurait plus d'intérêt ni de charme dans la vie : et tout cela faute d'un instant d'abandon pour lui laisser voir qu'il ne m'était pas indifférent, qu'au contraire toutes mes joies, tous mes chagrins dépendaient désormais de lui. Je me disais sans cesse : « En sera-t-il donc ainsi? Après avoir tant désiré connaître l'amour, après avoir rêvé si ardemment d'être aimée, faudra-t-il que je laisse, par ma faute, s'anéantir cet amour comme s'évanouit un rêve de bonheur? » Et je m'exaspérais contre moi-même et je me désolais — Cela se passait par un mois de juin radieux, par une atmosphère tiède et lumineuse.

Un soir, il y eut entre nous une sorte d'entente vague et fugitive : j'allais quitter le surlendemain ces amis, cette villa, ce parc où le secret du charme de la vie m'avait été enfin révélé; et la désolation envahissait mon cœur et se répandait sur tout ce que j'allais quitter. J'avais le pressentiment que jamais plus je ne reverrais un pareil printemps. — Lui, comme moi, sembla se dire : « Si je ne profite pas de ces instants qui nous sont donnés maintenant, notre amour est enseveli à jamais! » Il vint s'asseoir auprès de moi et, malgré les paroles banales qu'il m'adressa, je sentis au fond de lui une émotion si vive que le timbre de sa voix en était tout changé. Je sentais que l'instant définitif était proche où allait se décider notre destinée.

— Vous partez après demain? me dit-il. Et j'interprétai ces mots comme un cri de désespoir. Puis nous gardâmes tous deux le silence. Quelques instants après, avec un accent de lassitude, comme quelqu'un qui se décide à parler après avoir longtemps réfléchi à ce qu'il va dire : « Ce que vous avez chanté tantôt était ravissant; de qui donc était cette musique? » — « Je ne m'en souviens

plus » répondis-je comme dans un rêve. Depuis quelques instants je sentais que chaque parole que nous échangeons pourrait être une parole solennelle et je me disais : « Ce que j'éprouve en ce moment, c'est donc là ce que l'on nomme *l'amour*? » Et je ne pouvais y croire. Absorbée dans ma rêverie, je me souviens vaguement d'avoir entendu la voix du maître de la maison *lui* disant : « Voudriez-vous bien, cher monsieur, reconduire chez elle madame X? » Et vaguement je *sentis* qu'*il* partait. Lorsque tout le monde se fut retiré et que je me trouvai seule dans ma chambre, je n'avais pas encore compris ce qui s'était passé. Tout en lui me paraissait toujours aussi séduisant; je l'aimais, j'en étais persuadée, qu'est-ce donc qui nous avait retenus tous les deux? Qu'est-ce qui nous avait empêchés de prononcer les paroles qui devaient changer la sensation vague et mystérieuse que nous éprouvions en un sentiment réel et définitif? J'avais l'intuition qu'il y aurait toujours entre nous un malentendu, que la timidité nous séparerait à jamais : et cependant je l'aimais tendrement, et une mortelle angoisse s'emparait de moi. Je me répétais : « Jamais je n'aurai le bonheur de l'épouser. Je vais perdre le plus grand charme de la vie, le charme qu'*il* m'a révélé! » Mais, au même instant, je revoyais l'expression d'amour dont son regard était plein, ce regard à la fois vague et lumineux, qui m'avait fait tout comprendre et, en pleurant, je me disais : « Non! non! Nous nous aimons trop pour ne pas franchir tous les obstacles qui pourraient se dresser entre nous! Nous serons l'un à l'autre à jamais! » C'est dans ces alternatives que je passai toute la nuit.



Juin 18 . .

L'atmosphère tiède que je respire aujourd'hui me met dans un état si identique à mon état passé que

je ressens toutes les impressions de cette journée d'été, fraîche et un peu grise au milieu d'une série de jours radieux et ensoleillés; de cette journée où a été résolu le problème de ma destinée.

Nous étions conviés à prendre part à une fête champêtre, mes amis et moi. Le trajet que je fis avec eux en voiture me parut long. Je parlais sans penser à ce que je disais, je ne pouvais arracher mon esprit à l'unique préoccupation qui l'absorbait.

Lorsque nous fûmes arrivés, beaucoup d'hommes et de femmes, vêtues de toilettes claires, se promenaient par groupes dans les grandes prairies flamandes. *Il* n'était pas là encore, et mon cœur battait à se rompre; et tout, autour de moi, semblait tourner et s'évanouir chaque fois qu'une nouvelle voiture arrivait, amenant des convives. Enfin il apparut! Alors je dus me retenir des deux mains à une barrière qui, par hasard, se trouvait à ma portée; et, lorsqu'il s'approcha de moi, je pus lui tendre la main et le saluer comme j'avais fait pour tout le monde.

Le temps s'éclaircissait, on décida de faire une excursion au village le plus rapproché de la ferme où nous nous trouvions.

Je ne pourrais dire ce que j'éprouvais ce jour-là. Il me semble que l'amour flottait dans l'air et que, pour en être enivré, on n'avait qu'à respirer. Il me parut que *lui* aussi était sous l'empire de cette émotion. Il ne me quittait pas et, sans qu'il eût besoin de rien exprimer, je sentais que tout ce qu'il me disait, tout ce qu'il faisait me répétait : « Je vous aime! » — Lorsqu'il me tendait la main pour franchir les ruisseaux, je sentais, au contact de sa main brûlante, un trouble délicieux pénétrer jusqu'au plus profond de mon être; lorsqu'il me faisait remarquer quelque détail touchant du paysage, qui lui plaisait particulièrement, tel qu'un coin de prairie mystérieux sous l'ombrage mouvant des

peupliers; ou qu'il me parlait de la grâce enlaçante d'une branche de liseron aux fleurs délicates et si discrètement nuancées de rose ou de mauve; ou bien encore qu'il attirait mon attention sur le ciel dont la teinte d'abord grise et terne bleuissait et s'illuminait peu à peu; l'air à la fois anxieux et radieux de son visage donnait à chacune de ses paroles un sens et une valeur qu'elles n'avaient que pour nous deux

A midi la table fut dressée dans la grande salle de la ferme. A la fin du repas le son du violon monta jusqu'à nous par les fenêtres ouvertes. C'était un appel à la danse qui fut bien vite compris par les jeunes gens; et l'on s'élança dans la prairie et l'on dansa sur l'herbe. Je me laissai entraîner dans le tourbillon de la danse. Ainsi du moins je pouvais m'abandonner aux sensations vagues et délicieuses que j'éprouvais. Lorsque j'eus dansé avec beaucoup d'autres déjà, *il* vint m'engager. Le son mélancolique du violon, joint au charme alanguissant de cette tiède atmosphère d'été, m'enveloppait l'âme, tandis que je planais entraînée par lui comme dans un rêve, et je ne savais plus si c'était l'amour que je respirais, que je buvais dans l'air embaumé de senteurs capiteuses, ou si c'était l'été qui pénétrait en moi, qui faisait battre mon cœur et circuler du feu dans mes veines. Cet instant me parut un éclair et cependant il me révéla le sens de l'éternité. Non, jamais je n'avais commencé à l'aimer. Nos deux âmes étaient une même parcelle de cette éternité; et c'était lui que j'avais aimé, je le compris alors, dans tous les héros que mon imagination m'avait montrés; et je l'aimerais toujours, malgré la vie, malgré la mort. — Nous fûmes les derniers à nous arrêter de danser. — Depuis quelques instants le jour commençait à décliner. Une immense mélancolie enveloppait doucement la nature. Le son du violon mêla ses vibrations lentes à la mystérieuse arrivée de la nuit, et une tristesse, vague d'abord, se dégagea

pour moi de cet harmonieux ensemble. Peu à peu elle devint poignante. Mon âme s'exalta dans la tristesse comme elle s'était exaltée dans la joie; et j'eus, à ce moment, le sentiment que mon bonheur terrestre se mourait avec cette journée.

On apprêtait les voitures qui devaient emmener les invités. Et les jeunes filles se promenaient au bras de leurs cavaliers en échangeant des paroles d'adieu. C'est alors qu'il se pencha vers moi et que ses lèvres murmurèrent : « Je vous aime! Oh! soyez à moi! » — Et sa voix avait un accent de doute et de crainte. Oh! comme j'aurais voulu me laisser aller au désir d'anéantissement délicieux de mon âme dans son âme qui m'envahissait. Mais, à cet instant, je ne sais quel doute, quelle crainte inexplicable et vague entra dans mon cœur et, encore une fois, y mit une sorte de défiance. Je sentais que le rêve qui était si près de se réaliser *devait* s'évanouir. Le sentiment qui, la veille, nous avait empêchés tous deux de prononcer les solennelles paroles qui devaient nous révéler la natale et éternelle parenté de nos âmes, et qu'il venait de vaincre, s'éveilla plus fort et plus fatal en moi et, d'une voix émue, je répondis : « Cher ami! » — Puis, obéissant à une puissance étrangère à ma volonté, je retirai brusquement ma main qu'il avait prise dans les siennes et j'ajoutai : « Mais *il faut* nous séparer, nous sommes condamnés à n'être jamais unis, je le sens. » Et, quittant son bras, je m'enfuis et sautai dans la voiture qui n'attendait plus que moi pour partir, et qui m'emporta. Un tourbillon de poussière le déroba bientôt à ma vue, ainsi que le tableau charmant de la prairie où se dessinaient encore dans la pénombre de mouvantes et claires silhouettes de femmes.



Pendant notre retour en voiture, mes pensées, mes sensations, mes sentiments semblaient entraînés dans un tourbillon, et je n'en distinguais nettement aucun. Mais, lorsque je me trouvai seule et bien sûre que personne ne viendrait me troubler dans ma rêverie, le cœur délivré de toute contrainte, je restai anéantie, affaissée dans un fauteuil. Je pensais : « Qu'est-ce donc encore qui s'est passé? Pourquoi ai-je une première fois effleuré et puis touché ce trésor qu'il m'est défendu de saisir et de posséder? Pourquoi ce désir d'amour, cette folle impatience d'être délivrée de la solitude du cœur étaient-ils si irrésistibles en moi, pour qu'un obstacle mystérieux vienne se placer entre moi et mon rêve toutes les fois que j'en entrevoyais la réalisation? » Tout à coup, il me sembla que j'avais trouvé. Ce qui m'avait fait hésiter, n'était-ce pas la crainte d'abaisser le sentiment idéal et pur dont mon cœur vivait et qui permettait à mon imagination de le créer tel que je le désirais? Non, je ne le pensais pas. Alors je me dis : « Je me sens indigne de cet amour, qu'il me donne si complètement, si généreusement. Je ne pourrai jamais faire son bonheur. » Il me semblait qu'il était impossible que quelqu'un m'aimât, moi si peu séduisante, si peu faite pour inspirer un pareil sentiment. Non, je ne le méritais pas et c'était là peut-être la torture que mon cœur redoutait. Parmi ces suppositions, la seule qui me parut réelle, et qui s'implantait dans mon esprit de plus en plus forte et tenace, était celle de la crainte de cet écroulement qui se produirait en moi le jour où nous quitterions le rêve pour entrer dans la réalité. Je pensais avec effroi à la routine qui est le fond de la vie de ménage; à tous les incidents matériels qui occupent cette vie, tandis que le sentiment poétique s'émiette de jour en jour. Alors je songeais : « Mais

pourquoi ne pourrions-nous pas vivre dans le rêve, nous aimer, épuiser avidement les joies que nous puiserions dans notre mutuelle passion, boire jusqu'à la dernière goutte de cette liqueur enivrante dans la coupe d'or de la vie et puis mourir ensemble? »

Tout à coup mes yeux effleurèrent du regard les portraits de mes parents. Ils se trouvaient, ces chers portraits, dans un buvard ouvert devant moi sur la table, et jamais je ne m'en séparais. Et, dans la vue de ces deux visages doux et saints, qui avaient fini par se ressembler à force de refléter les mêmes pensées, les mêmes sentiments depuis tant d'années, je trouvai un sublime enseignement et soudain le calme se répandit en moi. — Mon père, ce grand artiste, avait su être aussi un mari et un père admirable, profondément doux et tendre. La vie de famille n'avait pas tari en lui la source de la poésie et de l'art. Au contraire, il serait mort du vide du cœur s'il avait été condamné à la solitude. Je compris que j'avais été en proie à une folle exaltation, plus nerveuse et moins élevée cent fois que cette affection de famille que je méprisais quelques instants auparavant; qu'il y avait quelque chose de bien plus beau, de plus grand, de plus véritablement idéal que les rêves d'une imagination exaltée et les élans de la passion; et que c'était cette affection de famille, c'était ce sentiment doux et fort, égal et cependant plein de variété, qui lie deux êtres dont le dévouement l'un pour l'autre ennoblit tous leurs actes. L'amour véritable est celui qui nous fait penser à celui qui nous aime plus qu'à nous mêmes, et qui nous apprend à vivre pour nous efforcer de rassembler des éléments de bonheur épars dans la vie, pour les lui apporter chaque jour et à chaque instant. Je compris que la vie du cœur, et non celle de l'imagination, seule existe, que hors de là tout ment, tout est vain, et que cette vie n'annule pas les facultés artistiques : et un bien-être adorable

pénétra en moi, un sentiment de bonheur doux, de ce bonheur intime et profond, dépourvu d'exaltation, qui ne s'épanouit que dans le calme, comme tout ce qui est véritablement grand et fort. Une parole que j'avais entendu répéter maintes fois au couvent et dont je n'avais jamais compris véritablement le sens, me revint alors à la mémoire : « Dieu n'est pas dans l'agitation. » Donc ce qui est réellement beau, bon, tout puissant, se manifeste par le calme. Je ne comprenais plus ce qui m'avait donné le triste courage de nous déchirer le cœur à tous deux, de sacrifier une si belle réalité à une crainte invraisemblable et chimérique. Et je résolus de *lui* écrire. Alors une paix profonde descendit en moi, me donnant confiance dans la grandeur et la durée du sentiment que j'éprouvais.



Juin 18...

Je retournai chez moi le lendemain. J'étais calme et heureuse le jour de mon départ, parce que j'appréciais la valeur du sentiment qui était en moi, et cependant un pressentiment vague de brisure, de fin, m'accompagna pendant mon voyage et à mon retour à la maison. En quittant mes amis je me disais : « Ce baiser d'adieu que je vous donne est aussi un adieu à l'inoubliable temps de bonheur qui s'est écoulé tandis que j'étais auprès de vous. » En quittant cette salle où je l'avais vu pour la première fois, ce jardin où tous deux nous avions senti tant de fois le bienfait d'une brise fraîche effleurant nos fronts brûlants lorsque l'amour nous communiquait sa fièvre, je me disais : « Tout cela est déjà à l'état de souvenir, tout cela est passé, fini à jamais » et j'avais le cœur si serré que j'éprouvais une sensation d'étouffement. Tout le paysage qui se déroula sous mes yeux fut vague et embrumé de tristesse, quelque chose comme une vision

nette et détaillée, restée intacte dans le souvenir, mais enveloppée de la mélancolie du lointain.

Lorsque je rentrai chez moi, je me sentis pénétrée du chaud et intime bien-être que l'on respire dans l'atmosphère affectueuse de notre famille. Je ne sais pourquoi, mais je compris à ce moment que cette douce sensation serait désormais la consolation de ma vie et je m'y retrempai avidement.

Le lendemain de mon retour, comme j'allais descendre, on m'apporta une lettre. Avant de l'avoir ouverte je savais qu'elle était de *lui*. En effet : et cette lettre était le reflet d'une âme si grande, si généreuse que, malgré la douleur profonde qu'elle m'apportait, je ressentis un cruel bonheur pour avoir compté dans la vie de cette âme. Il me demandait pardon pour avoir osé me parler d'amour. Il avait de moi une si haute opinion et j'avais le sentiment de la justifier si peu que ce fut là un de mes plus vifs chagrins. Il jugeait ma nature supérieure et mes sentiments plus nobles que ceux des autres êtres, et craignait pour moi le mariage. Il avait compris le sens de mon hésitation à lui répondre : il pensait que la réalité ne pourrait être que décevante pour moi, qui croyais à une vie idéale et supraterrrestre ici-bas ; et, s'effaçant complètement, il faisait le sacrifice de son propre bonheur pour me mettre à l'abri de cruelles désillusions. Il se reprochait le trouble qu'il avait jeté dans ma vie et me suppliait de lui pardonner. « Oui, disait-il, séparons-nous. Cette souffrance sera moins cruelle pour vous que celle de voir de jour en jour le personnage que votre imagination s'était plu à doter de qualités surnaturelles, se dépouiller de ces qualités et n'être plus, au bout de quelque temps, qu'un homme à peu près semblable à tous les autres ; moins cruelle que celle de comprendre, par une expérience personnelle, que ce sentiment entièrement détaché de la terre n'est pas de ce monde. Une déception serait plus meurtrière, plus inguérissable pour

votre âme que le déchirement d'une séparation, Adieu donc ! En cherchant à vous épouser je m'écartais de mon devoir. J'ai jeté les yeux autour de moi et j'ai découvert l'obstacle invincible qui devait me séparer de vous, dont je n'aurais pu faire que le malheur. Vous m'avez conduit à la voie qui certainement est pour moi celle du devoir. J'ai demandé la main d'une jeune fille dont j'avais, depuis longtemps, l'amour, et je l'ai obtenue. Désormais ma vie aura un but : celui de la rendre heureuse et je trouverai, moi aussi, mon bonheur à remplir cette tâche. » — Cœ qui se passa en moi pendant la lecture de cette lettre, je ne pourrais le décrire. Le désir de mourir, seul, je le sentais nettement. Je comprenais clairement tout ce que j'avais perdu par mon unique faute. Je sentais toute la force du sentiment qui m'attachait à lui et je me demandais pourquoi continuer à vivre ? Pourquoi continuer à éprouver toutes les souffrances de l'amour, sans plus en connaître les joies ? Et je me figurais la longueur interminable de ces journées, de ces semaines, de ces années que j'aurais à passer encore en ce monde sans but. Alors le sentiment que c'était moi-même qui étais la cause de cet anéantissement de tout espoir de bonheur ; que c'était moi-même qui avais jeté loin de moi, sans en avoir connu la saveur, le fruit dont le goût mystérieux éveillait en moi une soif de curiosité si dévorante que pour le posséder j'aurais donné ma vie, achevait de me désoler. Dans ma détresse, ma première pensée fut de recourir à mes parents. J'avais encore au fond de moi cette confiance de l'enfant qui, lorsqu'il est sur les genoux de ses parents, se croit à l'abri de tout danger et de toute atteinte du mal. Et les larmes les plus amères que je versai furent celles qui s'échappèrent de mes paupières à la pensée de leur impuissance à me soulager et de la peine qu'ils en éprouvaient.

On ne meurt pas cependant d'amour et de regrets. Non, l'impassibilité des choses, l'indifférence de tout ce

qui nous entoure, nous communiquent à nous mêmes une sorte d'indifférence matérielle, une persistance dans les habitudes de chaque jour, qui nous force, malgré nous, de continuer à vivre. Tandis que nous portons en nous la froide et sombre mort de notre cœur, la nature se renouvelle et nous jette, par les rayons de son soleil, par la tiédeur de son atmosphère, de la chaleur et de la lumière, et nous nous assimilons ces éléments de vie sans que notre volonté y soit pour rien. Maintenant je vis ensevelie dans mon souvenir ; je suis lasse de me dire que c'est à de folles chimères que j'ai sacrifié mon bonheur ; que j'ai brisé moi-même ma vie sans profit pour personne et, qui plus est, empoisonné celle de l'être qui m'était le plus cher : car j'ai acquis la certitude que mon image, qui est restée pour lui l'incarnation de son rêve de jeunesse évanoui avant de se réaliser, vient encore aujourd'hui troubler de regrets son cœur et l'empêcher d'être heureux. A quoi bon l'art, à quoi bon l'idéal, si, pour être apte à les comprendre, à s'y adonner, il faut renoncer au seul vrai bien de la vie, qui est l'intime bien-être du cœur ? Aujourd'hui j'ai perdu la foi en tout ce qui jadis constituait ma religion de l'idéal. Aucune idole nouvelle n'est venue remplacer celle que j'ai vu s'écrouler. Peut-être un jour vivrai-je pour des motifs que je trouve maintenant vides d'intérêt, de même que j'ai trouvé le néant au fond de ce qui m'a intéressée tout un temps. Mais je n'ai plus de cuisants regrets. Je ne m'explique pas le motif de toutes les souffrances que j'ai endurées et je ne cherche plus à me l'expliquer. J'ai seulement appris à *me soumettre*. Peut-être un jour trouverai-je ma consolation dans cette soumission même. Peut-être aussi l'horizon maintenant borné et obscur qui limite la vue de mon âme s'étendra-t-il jusqu'où il me semble pressentir une céleste lueur. Il en sera ainsi lorsque j'aurai retrouvé un but nouveau


dans la vie, c'est-à-dire une nouvelle espérance, une foi en la possibilité du bonheur ici-bas. Et j'ai le pressentiment que *la charité* sera le levier à l'aide duquel je ferai s'écrouler l'immense mur de tristesse qui me sépare du jardin enchanté où fleurit ce bonheur. Peut-être me suis-je trompée, et mon cœur n'est-il pas mort? Peut-être sommeille-t-il seulement et guette-t-il le pas d'un voyageur attardé et hésitant dans la vie, afin de l'emboîter et de marcher avec lui à une nouvelle conquête de l'idéal et de l'amour!

I TER LINDEN





LE MEMLING DU MUSÉE D'ANVERS

 N a beaucoup parlé dans ces derniers mois du fameux triptyque de Najera, que le Musée d'Anvers vient d'acquérir pour la somme de 240,000 francs. Les journaux ont eu à ce sujet une polémique assz ardente, les uns l'exaltant jusqu'aux nues, d'autres s'efforçant de le rabaisser aux proportions d'une œuvre vulgaire. D'aucuns ont été jusqu'à émettre des doutes sur l'authenticité du tableau en tant qu'œuvre ancienne : supposition absurde, qui fait hausser les épaules à tous ceux qui connaissent les circonstances dans lesquelles le tableau a été découvert ou qui ont pu le voir, ne fût-ce qu'un moment. Bref, ce tableau a eu la bonne ou mauvaise fortune d'alimenter pendant plusieurs jours la presse quotidienne.

Mon intention n'est pas de fournir un nouvel aliment à cette polémique, ni même de faire l'histoire du triptyque de Najera. Je désire simplement exposer quelques sensations éprouvées en présence de cette œuvre magnifique et rechercher le pourquoi des singularités apparentes qui ont effarouché certains prétendus connaisseurs, peu familiarisés avec l'art du XV siècle et, en particulier, avec l'art chrétien.

Le dimanche 5 mai ne sera pas oublié de sitôt par tous ceux qui, à Anvers, s'occupent d'art. Le gou-

vernement avait été en négociations avec M Stein, de Paris, pour l'acquisition du « Christ et ses Anges », communément attribué à Memling. Tout le monde le savait. Ce qu'on savait moins, ce dont — en dehors d'un petit groupe d'initiés — personne ne se doutait, c'est que, de son côté, la commission du Musée d'Anvers négociait dans le même but. Aussi fut-ce avec un sentiment de plaisir et de surprise, mêlé de beaucoup d'incrédulité, que les amateurs d'art purent lire dans les journaux d'Anvers, le samedi 4 mai, un mince entrefilet, accompagné de fort peu de commentaires, annonçant tout simplement que le Musée d'Anvers venait de faire l'acquisition du fameux triptyque, objet de tant de convoitises. Jugez de la joie : on ne s'attendait guère à si bonne fortune. L'Anversois aime bien sa ville et ne s'en cache pas ; aussi la crainte qu'il avait eue un moment de voir le tableau entrer au Musée de Bruxelles doublait le plaisir de l'avoir à Anvers. Pour comble de bonheur, le soir, autre grosse nouvelle : le lendemain le tableau serait exposé dans une des salles du Musée. Le lendemain ce fut un pèlerinage général, un pèlerinage d'art ; il fallait connaître « de visu » la merveille. Généralement on ne s'écrase pas au Musée d'Anvers. Ce jour-là il y avait foule, et quels commentaires dans cette foule ! Les uns avaient l'admiration expansive, bruyante ; d'autres ne cachaient pas leur déception, n'y comprenant rien. On commentait le prix d'achat : 240.000 francs, un beau denier, incontestablement ; d'aucuns trouvaient la somme raide, pour d'autres c'était une bagatelle. Le mot a été prononcé par M. Van Ryswyck, bourgmestre d'Anvers, en plein conseil communal, et je lui sais gré de ce mot, car, il n'y a pas à dire, qu'elle soit de Memling, de Jean ou Hubert Van Eyck ou d'un Maître inconnu, c'est une œuvre absolument maîtresse. Devant ce tableau on éprouve une de ces intenses sensations d'art qui

vous pénétrèrent jusqu'à la division de la moelle et des os, on ressent ce petit frisson ineffablement délicieux que donne une œuvre d'une absolue beauté.

La première impression, c'est la surprise. On se sent un peu déconcerté, désorienté. Tout est imprévu. La disposition générale ne ressemble à rien de ce qu'on est accoutumé de voir. L'œuvre, très considérable, se compose de trois panneaux, qui se développent sur une longueur de près de 7 mètres. Disposition rare, ces trois panneaux ont, à peu de chose près, les mêmes dimensions. Dans le panneau central le Christ avec, de chaque côté, trois anges qui chantent, les yeux fixés sur de grands antiphonaires. Dans chacun des panneaux latéraux, cinq anges jouent de divers instruments de musique. En résumé, au centre le Christ, de grandeur plus que nature, dominant de toute la tête une théorie de seize anges placés moitié à sa droite, moitié à sa gauche, et tous d'ailleurs sur le même plan. Ce qui achève de surprendre, c'est l'absence presque complète de groupement, du moins dans les panneaux latéraux. Dans le panneau central, les anges qui chantent de chaque côté du Christ forment deux groupes, fort simples et fort symétriques.

Voilà la disposition. Il serait difficile d'imaginer une disposition plus simple, plus « primitive », et cependant l'effet est intense, captivant au delà de toute expression.

Rien ne peut donner une idée de l'émotion artistique qu'on éprouve devant cette œuvre grandiose. Le Christ est inoubliable. Il est impossible d'imaginer un type plus parfait du Christ-Roi. Il est là, mitre en tête, de la droite levée il esquisse un grand geste bénissant, la gauche repose sur le globe terrestre surmonté de la croix, une chape splendide, ornée de pierres précieuses, couvre ses épaules. La tête surtout est toute divine. C'est le type traditionnel du Christ aux longs

cheveux, à la barbe naissante gracieusement partagée. Cette physionomie est saisissante de grandeur et de majesté, on n'y retrouve aucun sentiment qui rappelle, même de loin, une passion humaine, pas même la mansuétude ni la bonté.

C'est le Christ-Roi, vainqueur de la mort, transfiguré par la résurrection et jouissant maintenant, dans le royaume de son Père, d'un repos absolu, d'une béatitude que rien jamais ne pourra troubler. Un sentiment de calme divin, de paix toute céleste, de pleine possession de soi-même se dégage de ce visage aux traits d'une finesse idéale. Jamais âme d'artiste chrétien, dans ses méditations solitaires, ne rêva une tête plus belle.

Ce même sentiment de calme, de béatitude parfaite, d'assouvissement de tous les désirs, se retrouve dans les anges qui l'entourent. Ces anges paraissent tous frères et sœurs; c'est toujours le même type, diversifié par des détails d'une extrême délicatesse.

Ce ne sont pas des figures émaciées, respirant la mortification et la pénitence; nous sommes dans le séjour de la gloire; le temps de l'épreuve est passé, ici rien ne la rappelle; ce sont de bonnes figures, aux joues pleines, au teint frais et délicat sans ombre de mièvrerie, brillantes de santé et de vigueur, mais sans la moindre nuance d'exagération. Toutes sont virginales, idéalement pures, et rien n'y pourrait éveiller les sens chez l'homme le plus vicieux. Nulle trace de fatigue sur ces fronts si limpides, nulle ride n'accuse la moindre souffrance : tous jouissent du plein et pacifique épanouissement d'une jeunesse que le temps ne flétrira point. « Et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra. » (1)

(1) Apoc. XXI-4.

« La mort ne sera plus, ni les pleurs, ni les cris, ni les afflictions. » Les yeux baissés dans un recueillement divin ou plongeant dans un lointain d'une profondeur infinie, on les devine absorbés dans une extase éternelle.

De longs cheveux d'un blond très chaud, aux nuances parfois légèrement fauves retombent sur leurs épaules, des diadèmes enrichis de pierres précieuses ornent leurs fronts; ils portent, les uns de longues dalmatiques aux broderies d'or, avec le monogramme du Christ ou le nom de Marie, d'autres encore de blanches aubes avec des reflets azurés; leurs longues ailes bleues et roses, irisées comme l'arc-en-ciel, s'entrecroisent et se perdent dans les nuées qui encadrent toute la scène.

Les anges du panneau central chantent, mais leur chant est fort doux; la bouche est à peine entr'ouverte et nul effort ne déforme leurs placides physionomies. Les anges des panneaux latéraux jouent de divers instruments de musique, la flûte, la viole d'amour, la harpe, la trompette marine. Chacun d'eux paraît indépendant de son voisin, et l'on voit qu'avec une aisance surnaturelle, sans aucune tension d'esprit, ils produisent les concerts les plus ravissants.

Une poésie intense se détache de cette œuvre si belle et si chrétienne. Lorsqu'on la regarde longtemps, avec obstination, un charme étrange opère. Quel bonheur si alors aucun visiteur importun ne vient troubler la poétique vision qui passe sous vos yeux! Quand on voit ce grand Christ bénissant, si majestueux, d'une si inaltérable sérénité, qui ne vous regarde pas, mais qui, absorbé dans la contemplation de ses propres perfections, répand cependant autour de lui une félicité infinie; quand on voit ces anges aux ailes multicolores, à l'expression si douce, si calme, se détachant sur ce fond d'or dont le temps a adouci l'éclat, il semble

que l'âme s'enlève de la terre; on respire une atmosphère nouvelle; un profond apaisement envahit tout l'être, on se laisse aller et bientôt l'on croit entendre partir de loin, de bien loin, d'une sphère inaccessible aux bruits de la terre, des chants très suaves, des mélodies « que l'oreille de l'homme n'a jamais entendues. » Vraiment c'est un coin du ciel, une vision de cette Jérusalem céleste vers laquelle tout chrétien aspire. Il est impossible d'exprimer plus parfaitement, au moyen de la matière, les immatérielles joies du Paradis. C'est une œuvre supra-terrestre et, pour la sentir, il suffit d'un cœur de chrétien.

Devant une telle œuvre, on regrette que le mouvement de « la Renaissance » soit venu donner à l'art une orientation païenne. On s'arrache avec effort du « Christ et ses Anges », et, en passant devant les merveilleuses toiles de Rubens, malgré leur facture grandiose, malgré leur étincelant coloris, on les trouve bien froides. Elles parlent peut-être à l'esprit, elles laissent le cœur indifférent. Comment Rubens eût-il traité le même sujet? Probablement il eût produit un tableau dans le genre de l'Assomption de la cathédrale d'Anvers; un Christ un peu théâtral, entouré d'une multitude d'anges aux poses tourmentées, un enchevêtrement de jambes et de bras sur un fond d'étoffes éclatantes avec quelques coins de ciel bleu. L'œil eût été charmé, mais le cœur, oh! non, jamais, en présence de cette toile, on n'eût éprouvé cette sensation « d'au delà » qui vous saisit devant l'œuvre de Memling.

Il est manifeste que la simplicité même de la disposition, ces anges qui paraissent indépendants les uns des autres, ces corps aux poses si dignes, ces physionomies si sereines, ces regards où n'éclate la moindre passion, ce Christ avec son long et comtemplatif regard au dedans, il est manifeste que tout cela contribue puissamment à produire cette sensation de calme et de repos qui vous transporte dans un autre monde. Ce tableau est

le résultat d'une longue et profonde méditation. Il a fallu, pour le produire, une imagination virginale, un esprit fortement nourri de la lecture de l'Apocalypse en même temps qu'une extrême habileté de pinceau. Car l'œuvre est d'une facture admirable. Nulles traces de ces gaucheries — parfois cependant si adorables, si divinement naïves! — que l'on rencontre chez les gothiques. Toutes les figures sont belles, les mains d'une idéale finesse, les étoffes chatoyantes, les pierreries d'un rendu parfait.

Le tableau est relativement bien conservé. Certaines couleurs ont poussé au noir, les nuées notamment qui encadrent le tableau sont devenues un peu opaques. Le temps a assez bien respecté la plupart des tons et, s'il y a mis un peu de sa patine, pour les vrais amateurs c'est un charme de plus.

Le Musée d'Anvers a fait une acquisition de tout premier ordre, on ne peut que l'en féliciter. Une œuvre vraiment supérieure vaut mieux que cent œuvres simplement belles. Devant une œuvre belle, jolie, on s'arrête un moment, puis l'on passe; le désir de la revoir ne vous hante guère. On s'arrache à regret du « Christ et ses Anges, » on est heureux d'y revenir se baigner dans ce flot de poésie et d'oublier un moment, dans l'entrevison d'un autre monde, les banalités et le terre-à-terre de l'existence présente.

A qui faut-il attribuer « le Christ et ses Anges »? Question bien délicate. Tout le monde est d'accord pour l'attribuer à un Flamand; il n'y a pas de doute à ce sujet. Mais encore, à quel Flamand? Les connaisseurs paraissent unanimes à rejeter les noms de Jean et Hubert Van Eyck. Il reste donc Memling, à moins qu'il ne faille l'attribuer à un Maître inconnu ou peu connu dont le nom nous sera peut-être révélé quelque jour et qui alors sortira de l'ombre grand comme Memling lui-même, car il faut un génie égal au sien

pour produire une œuvre de cette envergure. Au fond la question importe assez peu et présente un simple intérêt historique. Le nom n'ajoutera rien à la valeur intrinsèque de l'œuvre, mais, pour la gloire de notre illustre Memling, il est juste qu'on lui rende ce qui lui revient. Quoi qu'il en soit, nous connaissons peut-être un jour l'auteur inspiré du tableau, inconnu hier, célèbre aujourd'hui. La question est difficile, pas insoluble. Le tableau est originaire de Najera; or les archives de l'abbaye des Bénédictins de Najera ont été déposées à Rome, à la bibliothèque du Vatican. On pourrait y découvrir les comptes de l'abbaye et, parmi ces comptes, qui sait? la quittance de la somme payée pour le « Christ et ses Anges ». N'y aurait-il pas là de quoi tenter un chercheur?

ABBÉ FÉLIX KINON

Anvers, juin 95.





L'ÉGALITÉ DES PROFESSIONS

ou

DÉFINITION ÉCONOMIQUE DE L'INDUSTRIE

Rendre un service rétribué, c'est poser
un acte industriel; le rendre habi-
tuellement, c'est exercer une industrie.

LE mot *industrie* n'est pas encore bien défini en économie politique. Il ne sera donc pas oiseux de l'analyser dans ses acceptions et dans ses applications. Peut-être arriverons-nous ainsi à une définition mieux accentuée que les acceptions vagues et obscures qui ont cours dans le langage usuel et qui jettent une véritable confusion dans la science. La haute importance de cette définition ressortira des conclusions pratiques que nous en déduisons :

I

Le caractère fondamental et universel de tout travail industriel est d'avoir pour but un gain et pour moyen le rendement d'un service.

En dehors des travaux qui sont un apostolat ou une mission et dont la récompense est hors de ce monde ou dans le for intérieur, toutes les professions ont le

même but et tous les travailleurs usent du même moyen pour l'atteindre.

Les uns remuent la terre ou en transforment les produits en les manipulant, les autres en facilitant, en éclairant, en dirigeant cette manipulation et en l'entourant d'ordre et de sécurité; mais on doit bien remarquer que la distinction entre les travaux de manipulation et les travaux qui n'ont pas pour levier principal le muscle humain, n'est en aucune façon industrielle, c'est-à-dire que cette distinction n'atteint ni le but, ni le moyen qui constituent l'industrie. Pour nous faire bien comprendre, nous nous servirons ici d'une comparaison.

On appelle *voyager* : se transporter d'un endroit dans un autre. Le déplacement est ici le caractère du voyage, comme le rendement d'un service rétribué est le caractère du travail industriel; mais, de même qu'il y a différentes manières de travailler, il y a différents modes de voyager. On peut voyager par le seul jeu des muscles, pédestrement, et on peut le faire en diligence, en chemin de fer, en ballon, en vélocipède. Mais tous ces modes de déplacement n'en constituent pas moins le *voyage*.

Ceci doit faire clairement saisir qu'opérer un gain au moyen d'un effort, n'importe lequel, ne cesse jamais d'être l'*industrie*.

Nous employons le mot *industrie* comme terme générique pour tous les genres de travaux, parceque c'est bien ce mot qui tend à être généralement adopté de la sorte dans la technologie économique et le langage usuel.

Il n'y a pas bien longtemps, le mot *industrie* n'était employé que pour indiquer la transformation des produits de la terre; mais, de nos jours, on peut déjà dire sans choquer les oreilles : *industrie agricole, industrie minière, industrie manufacturière, industrie commerciale, industrie financière*, et des économistes

avant-coureurs osent déjà écrire : *industrie de l'enseignement* pour dire bientôt *industrie de la peinture, industrie de la sculpture, industrie architecturale, industrie théâtrale*, etc. Il n'y a plus qu'un petit progrès à faire pour avoir la nomenclature complète et elle le sera quand l'éducation économique aura pris plus de racines et qu'une dénomination générique quelconque sera appliquée à toutes les professions.

Les préjugés qui regardent la qualification *industrielle* comme amoindrissante s'opposent seuls à ces appellations, et, quand ils auront disparu, on n'aura plus aucune peine à reconnaître que *rendre un service rétribué, c'est poser un acte industriel, le rendre habituellement, c'est exercer une industrie*.

II

L'agriculteur rend service au moyen des produits de son champ et le manufacturier au moyen des produits de sa fabrique, de même que les peintres et les sculpteurs rendent service au moyen des produits de leurs ateliers. Le commerçant rend service par le déplacement des marchandises d'un lieu où elles abondent en un autre où elles sont demandées, de même qu'un notaire rend service en transmettant, au moyen de ses actes, les meubles et les immeubles d'un propriétaire à un autre. Le banquier rend service au moyen du crédit qu'il accorde, comme l'instituteur au moyen de l'enseignement qu'il donne. Un bijoutier rend service au moyen d'une belle parure qui flatte les yeux, comme une chanteuse d'opéra au moyen d'une roulade qui flatte les oreilles. Un constructeur de machines rend service au moyen des combinaisons de son génie appliquées à ses machines, comme un écrivain rend service par les idées qu'il a retracées dans un livre. Toutes ces professions, par leurs travaux divers, constituent la *propriété* qui

n'est qu'un ensemble de travaux utiles incorporés dans la matière. Un gendarme, un juge, un avocat, un fonctionnaire public, en maintenant l'ordre dans la société, en faisant valoir les droits qui sont méconnus, ajoutent une valeur nouvelle à la propriété et rendent service par là.

On le voit, toutes les professions ont pour objet de rendre des services, de produire ce qu'on appelle en économie politique *des utilités*. Mais la similitude ne s'arrête pas là. Tous ces services rendus sont soumis aux mêmes lois économiques et sociales quant à leur échange.

Le salaire, l'appointement, la rémunération, le gain étant le but de l'industrie, c'est-à-dire le but de tout effort professionnel, il en résulte que tout producteur d'utilités tâche de vendre ses services à la plus haute valeur possible et qu'il a à lutter contre l'intérêt contraire de l'acheteur. C'est ainsi que toujours, quand les transactions sont libres, la loi de l'offre et de la demande établit la valeur des services rendus, quels qu'ils soient.

Un professeur, un juge n'accepteront pas une place de mille francs si on leur en offre une de cinq mille, de même qu'un agriculteur et un manufacturier ne se contenteront pas de dix pour cent de bénéfice s'ils peuvent en obtenir vingt.

Un avocat, un médecin, demanderont pour les services qu'ils rendent toute la somme qu'ils pourront exiger sans aller jusqu'au risque d'arrêter la demande de leurs services. La concurrence est là pour maintenir dans certaines limites le prix des services rendus par ces professions, de même qu'elle limite les salaires et les appointements dans la manufacture et toute autre branche d'activité.

La similitude entre les professions est tellement complète qu'on la retrouve même dans les inconvénients que le placement ou la vente des services entraîne. Par exemple, c'est ainsi que le citoyen qui veut placer ses

services comme fonctionnaire de l'Etat, doit se plier à toutes les exigences que doit subir un manufacturier qui veut vendre ses services incorporés dans une marchandise. Si le fabricant est forcé d'avoir des commis-voyageurs et d'en remplir souvent le rôle lui-même, le fonctionnaire a ses solliciteurs et ne manque pas de solliciter en personne un avancement, comme le fabricant sollicite un ordre. Si le négociant est parfois sous une certaine dépendance de sa clientèle, s'il doit se soumettre à certains caprices, le fonctionnaire, de son côté, est aussi sous la dépendance de ceux qui achètent ses services, c'est-à-dire, de toute une hiérarchie bureaucratique, d'administrateurs des affaires publiques qui souvent ne se contentent pas des égards qui leur reviennent, mais vont jusqu'à exiger la soumission de l'opinion et l'asservissement de la conscience.

III

La similitude entre les professions, pour justifier la définition générale de l'industrie, franchit-elle aussi le domaine de l'art et des sciences? Est-ce que par hasard la distinction entre les professions libérales et industrielles n'est point fondée sur ce que, d'un côté, on trouverait la science et l'art et, de l'autre côté, rien qu'un simple travail musculaire, une simple routine?

C'est là une vieille idée que l'époque païenne a transmise jusqu'à notre génération, mais qui est aussi erronée que surannée.

Est-ce que l'agriculture, l'horticulture, la botanique ne seraient pas une science et en même temps un art dans leur sphère luxueuse? Est-ce que l'extraction minière, est-ce que le commerce, la finance ne constituent pas des sciences vastes et incommensurables, est-ce que la mécanique, le travail qui se produit dans le bronze, dans les tissus, dans la reliure, dans l'imprimerie, dans

une foule de métiers, ne sont pas de l'art aussi bien que n'importe quoi?

Quand on remarque qu'à notre époque les esprits les plus sérieux parquent l'art dans la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et la musique, on serait vraiment tenté d'en rire et l'on ne conçoit pas comment une classification semblable ait pu résister jusqu'à ce jour à l'esprit analytique et scrutateur de notre époque.

Oui, dans l'antiquité et le moyen-âge, certains travaux méprisés pouvaient rester dans un état rudimentaire, parce que ceux qui portaient des chaînes ne pouvaient prendre l'essor que donne la liberté; mais, dans notre civilisation moderne, à laquelle toutes les classes sociales participent, est-il possible que l'art, c'est-à-dire l'idéal, le gracieux, le beau soit banni d'un travail quelconque? Arrière donc les antiques prétentions qui nomment artistiques de leur nature certains genres de travaux et qui refusent ce titre d'honneur et de gloire à d'autres travaux. L'art, qu'on le remarque bien, ce n'est pas une *classe* du travail, c'est une *qualité* du travail.

Voilà où l'on se trompe. Un peintre, un sculpteur, un architecte, un musicien ne sont pas artistes en vertu de leur profession, mais, s'ils méritent ce titre, c'est simplement en vertu d'un talent sachant produire des œuvres qui portent le cachet de l'art. Est-ce que l'industrie de la peinture n'a pas ses badigeonneurs comme l'agriculture a ses valets, est-ce que la sculpture n'a pas ses tailleurs informes comme la manufacture a ses simples manœuvres. Et, si tous les travaux ont leurs rudiments, quel est le travail qui ne peut atteindre au beau dans les formes qu'il produit?

Un ancien ministre belge, M. Pirmez, disait, lors d'un congrès des arts du dessin : « Partout où il y a matière il y a forme, partout où il y a forme il y a de

l'art. » Ces paroles, si vraies et si peu comprises, feraient saisir, si elles étaient implantées dans les idées, que le beau est à créer partout et que la culture de l'art n'est pas exclusivement le propre des industries qui s'occupent de la forme des habitations et de celle des hommes et des animaux au moyen du crayon, du pinceau ou du burin, mécanismes primitifs de la naissance de l'art; mais qu'elle naît spontanément dans toutes les industries, sans devoir y être importée par ce qu'on appelle d'une façon si bizarre *l'application de l'art à l'industrie*, comme si l'art ne pouvait être de l'industrie, ni l'industrie de l'art!

IV

Mais les professions dites *libérales* ne se distinguent-elles pas des professions manufacturières par le danger qu'elles offrent soit pour les personnes qui les exercent, soit pour le public qui en reçoit et paie les services?

Cette distinction échappe à l'analyse comme toutes les autres. La profession militaire est la profession dite libérale qui est considérée comme la plus dangereuse; mais il y a des métiers qui offrent des dangers tout aussi grands. Ainsi, en Belgique, le métier de pêcheur, celui de mineur, celui de souffleur de verreries et beaucoup d'autres occasionnent à la vie humaine infiniment plus de nuisances que l'état militaire

Dans les professions libérales, on cite la profession d'avocat comme étant à redouter pour le public, par suite des grands intérêts qui sont confiés à la science et à la sagacité des plaideurs; mais n'a-t-on pas, dans le monde financier et dans les grandes entreprises industrielles, des intérêts bien plus majeurs confiés à l'intelligence et à l'honnêteté de ceux qui dirigent les sociétés anonymes?

En dehors des intérêts mercantiles, certaines professions sont redoutables par l'influence qu'elles exercent sur la santé et sur la vie des masses. Telle est la profession dite libérale de l'art de guérir; mais les industries qui ont pour but l'alimentation publique ne sont-elles pas tout aussi redoutables au regard de la santé des consommateurs ?

Les simples aiguilleurs qui dirigent les trains circulant sur les voies ferrées, ne tiennent-ils pas infiniment plus de vies humaines dans leurs mains que tous les médecins du monde et l'erreur d'un marmiton ne peut-elle pas empoisonner comme celle du pharmacien ?

On le voit, tout élément de distinction qu'on veut établir entre les professions dites libérales et les autres est de pure fantaisie.

On pourrait étendre cette démonstration, mais il importe de se limiter pour ne pas fatiguer le lecteur.

Il est une objection, cependant, que cette dissertation soulèvera et que nous tenons à rencontrer avant d'arriver aux conclusions que nous avons annoncées au début de cette étude.

V

Chaque fois qu'il s'agit d'économie politique, on ne manque jamais de jeter à la face de cette science, comme une insulte, le reproche d'être utilitaire et de tendre à étouffer, en quelque sorte, tout ce qu'il y a de généreux, de grand et de noble dans le cœur humain. Ce reproche, on ne manquera pas de nous l'adresser. On dira : « vouloir réduire toutes les professions à une industrie, n'apercevoir dans les professions qu'un vil but mercantile, c'est ravalier les choses les plus dignes, c'est abaisser les caractères, c'est étouffer les aspirations les plus élevées, c'est détruire les ambitions qui mènent à la gloire et les beaux élans qui mènent à la vertu. »

Nous répondons :

En disant que toutes les professions sont industrielles, c'est-à-dire ont pour but le gain et pour moyen un rendement de services, nous n'avons aucunement prétendu que toute la somme des efforts d'un individu doit se concentrer dans sa profession, dans son industrie, et que des aspirations plus élevées que celles qui se réduisent en monnaie, lui sont interdites; bien au contraire, en élevant le niveau de la dignité du travail, nous faisons naître une tendance laquelle ceux qui ont des sentiments élevés devront applaudir et que nous allons ébaucher en quelques lignes.

L'homme a plusieurs devoirs : sans parler des devoirs envers le Créateur, il a des devoirs comme père de famille et il a des devoirs sociaux. Les devoirs économiques du père de famille sont renfermés dans la profession et s'accomplissent au moyen d'efforts rémunérés; les devoirs sociaux résident en dehors de l'industrie et s'exécutent sous un stimulant qui n'est plus le gain et qui peut être la considération publique, la renommée ou, ce qui vaut mieux, une satisfaction intérieure de la conscience, l'amour du prochain. Eh bien, quand nous proclamons l'égalité dans les professions, nous proclamons aussi l'égalité des devoirs. Nous disons à tout homme qui n'est pas né dans l'opulence que son premier devoir est de pourvoir aux besoins de sa famille, qu'il exerce ce qu'on appelle une profession libérale ou ce qu'on appelle une profession servile; mais nous nous hâtons d'ajouter, en nous adressant également à tous les citoyens, sans distinction, que la préoccupation d'accumuler de la richesse ne peut pas être une préoccupation unique, qu'elle ne peut pas aller jusqu'à la rapacité et jusqu'à l'étouffement des sentiments du cœur qui font la grandeur, la dignité de l'homme, et procréent les bienfaits et les gloires de la civilisation. Nous dirigeons ainsi l'homme dans

un double sens parce qu'il est d'une double nature : d'une nature morale et d'une nature physique.

Au contraire l'opinion que nous combattons, l'opinion qui dit que telles classes de citoyens, par la nature de leurs professions, n'ont à se préoccuper que d'intérêts industriels et que telles autres classes doivent mépriser tout ce qui a un caractère mercantile pour ne songer qu'à la gloire et à la régénération universelle, cette opinion oublie l'essence de l'humanité et crée en certains endroits des situations cruelles où le génie, ayant oublié ses attaches à la terre, oublie sa famille et lutte avec elle contre de dures privations. Ailleurs cette même opinion, en affranchissant certaines catégories de travailleurs des devoirs sociaux, leur disant que leur seul but doit être l'industrie, dégrade bien des caractères en les refoulant dans l'individualisme. Ils les rendent ainsi insensibles à tout ce qui n'est pas gain et sèment dans les cœurs des sentiments sordides qui paralysent bien des efforts généreux et arrêtent, plus qu'on ne pense, le progrès social dans sa marche.

Conclusions

Si la définition de l'*industrie*, que nous venons de développer, est exacte, s'il y a égalité entre les professions, si les travaux divers auxquels l'homme se livre ont tous un même mobile et sont tous de même nature dans le sens déterminé, il en résulte que toute législation basée sur la distinction des professions pêche par sa base et mène à des conséquences absurdes et injustes.

Nous indiquerons tout d'abord la distinction qui a été établie entre la juridiction *commerciale* et celle dite *civile*. Cette distinction se noie dans un vague tellement nébuleux que la plupart des actions litigieuses entre particuliers débutent par un procès de compétence.

L'égalité des professions commande donc tout d'abord l'égalité dans la juridiction. A cet effet les législations civiles et commerciales devraient être fondues dans un seul code et être régies par une seule juridiction. C'est là une réforme qui appartient à un avenir peut-être éloigné, mais qui se produira par la force de la logique.

De même que l'égalité des professions appelle l'égalité devant les tribunaux, elle appelle aussi l'égalité devant l'impôt. Ici se présente la question tant controversée des patentes. L'égalité des professions la résout de la façon la plus simple. Elle dit que toutes les professions doivent être patentées ou bien qu'aucune ne doit l'être.

La troisième conclusion qui découle de l'égalité des professions, c'est l'égale liberté dans leur exercice.

Si la loi permet l'exercice des professions manufacturières et commerciales sans qu'il soit besoin d'exhiber devant l'autorité un diplôme quelconque, la même liberté doit exister pour toutes les autres professions. Et l'État ne peut exiger des certificats de capacité ou de moralité que des fonctionnaires qu'il prend à son service, comme peuvent le faire les particuliers vis-à-vis de tous ceux auxquels ils confient leur vie ou leurs intérêts. Si la liberté professionnelle n'impose pas les diplômes, elle est loin de les proscrire.

Dans un autre ordre l'identité de la nature des affaires établit que l'administration d'un état, d'une province, d'une commune ou d'un simple établissement public peut être assimilée à l'administration d'une société anonyme et que, conséquemment, il n'y a aucun motif pour maintenir dans les affaires publiques une comptabilité surannée qui confond les dépenses à contre valeurs avec les improductives et ne permet pas d'arrêter

définitivement les comptes à une date fixe, comme cela se fait, de la façon la plus simple, dans les affaires privées.

A côté de la routine administrative qui pèse sur les finances de la communauté, il y a les plus sots préjugés qui entâchent la dignité de certaines professions au détriment d'une masse de gens.

C'est ainsi que la noblesse croit déroger à ses titres en s'occupant d'industrie manufacturière plutôt que d'industrie agricole, quoique maint comte et maint baron ne vivaient que de brigandage dans les temps passés.

C'est ainsi encore qu'un ordre de savants, dont les allures d'esprit sont d'ordinaire caractérisées par une grande indépendance, se soumettent, de la façon la plus humble, à l'antique préjugé professionnel. C'est ainsi que l'ordre du barreau, par un comble de la sottise humaine, frappe d'indignité tout avocat qui aurait l'outrecuidance de consacrer ses loisirs à quelque affaire commerciale ou industrielle!

Enfin, si la raison exige que toutes les professions aient une même juridiction légale, soient soumises au même régime de patente, jouissent des mêmes droits quant à leur exercice, aient une même comptabilité, soient également dignes, la logique détruit aussi toute distinction *professionnelle* que l'on voudrait établir devant le droit souverain, c'est à dire, devant le droit électoral. Quoi! lorsqu'il est établi que toutes les professions ont la même essence et le même mobile, on voudrait parquer les unes sous l'enseigne du travail, les autres sous celle du capital, et d'autres encore sous celles de l'art et de la science!

Les capitalistes ne sont-ils pas souvent les plus grands travailleurs et l'art comme la science ne sont-ils

pas les plus puissants moteurs du travail? N'est-ce pas une dérision que de vouloir échafauder des classifications distinctes au moyen d'éléments qui n'en comportent aucune? Mais, objectera-t-on, nos bases de classification sont les intérêts. Soit. Est-ce qu'il y a divergence d'intérêts entre le travail et le capital, entre la cause et l'effet? Y-a-t-il divergence d'intérêt entre la science qui est la pensée et le bras qui l'exécute?

Certes, dans tout état social il y a des intérêts en conflit avec d'autres intérêts, mais ce n'est pas en raison du métier ou de la profession, c'est en raison des circonstances qui varient à l'infini et s'entrecroisent à travers toutes les professions.

Nous comprenons qu'il y ait divergence d'intérêts entre l'employé et l'employeur quant à la fixation d'un salaire, mais cet intérêt n'est que celui qui divise le vendeur et l'acheteur et, comme tout individu est tantôt l'un et tantôt l'autre, cet intérêt est trop fugitif pour former un intérêt de classe.

L'ouvrier, aussi bien que le bourgeois, lorsqu'il achète soit un pain, soit un vêtement, soit une habitation, achète le salaire d'un autre ouvrier produisant des vivres, des tissus ou des bâtiments. De façon que, s'il a intérêt à ce que son salaire à lui soit élevé, il a intérêt à ce que le salaire d'autres producteurs soit bas. Or pareille antinomie exclut la communauté d'intérêt nécessaire à tout groupement.

Quant aux conditions hygiéniques et morales du travail, elles sauront toujours être mieux réglées par un conseil d'usine que par une pression électorale.

De là il résulte que, non seulement ce n'est pas la profession qui peut, logiquement, servir de base à une classification légale des intérêts devant l'urne électorale, mais que ce n'est pas même le *salariat*.

Les classifications libres, qui sont forgées *grosso modo* par et dans les partis, peuvent avoir une raison

d'être momentanée pour donner satisfaction à un état sur-excité de l'opinion, mais au-fond, selon nous, elles ne peuvent produire aucun des avantages que l'on a en vue. Et, s'il y avait avantage pour un groupe électoral à peser d'une façon *prépondérante* sur certains mandataires, cette prépondérance serait neutralisée par un manque total d'influence sur les autres mandataires.

En dehors de ces raisons, il y a à considérer que tout système séparatiste porte en soi un germe de discord qui doit être évité dans toutes les grandes luttes sociales.

Quand on aura mieux analysé l'incidence des salaires et la répercussion des impôts, qui démontrent que toute hausse de main-d'œuvre et de contribution, sauf exceptions temporaires, se reportent, non sur le capitaliste que l'on veut atteindre, mais sur le consommateur; quand la vraie notion de la valeur sera vulgarisée et qu'on saura que toute valeur dite *intrinsèque* n'est qu'un mythe, vu que la Providence ne se fait pas payer; quand on saura que toute *propriété* n'a ce caractère que par le travail, que ce soit un travail de conquête ou de colonisation, un travail des esprits ou un travail des muscles; quand on se sera rendu compte des transformations fantastiques qu'a subies l'existence humaine par la liberté des professions, on s'apercevra que tout ce qu'on veut entreprendre, par des entraves légales, pour favoriser certaines classes et amoindrir la situation des autres, est complètement chimérique et ne peut entraîner que d'amères déceptions.

Quand l'opinion enfin sera épanouie et qu'on verra, non seulement que le bien-être général ne fait que s'améliorer, mais que toutes les familles jouissent tour-à-tour des richesses, on cessera de maudire l'organisation économique moderne et on bénira l'égalité devant la loi, dont naquit l'égalité professionnelle, comme la plus grande conquête dont le Christianisme ait fait bénéficier les classes inférieures.

En considérant les erreurs qui étreignent la question sociale on dirait vraiment que le monde soit frappé de cécité.

Comment ne voit-on pas que le revenu du capital s'équilibre par l'émigration des valeurs et que, conséquemment, toute réaction contre le capital serait vaine?

Comment ne voit-on pas que tout nivellement factice de la hiérarchie du salaire serait vaine encore, puisque les hommes d'élite, qui ne seraient point payés à leur valeur, suivraient la route du capital, phénomène qui se produit déjà de l'Occident à l'Orient?

Comment ne voit-on pas que le pays qui chasserait ses initiateurs, ses inventeurs, ses explorateurs, ses savants, ses artistes, ses penseurs, se condamnerait à la misère la plus affreuse?

Déjà le phénomène d'émigration que nous signalons a pris une consistance redoutable au Japon, en Chine, aux Indes où des usines de toute nature et très importantes ont été établies avec des capitaux, des machines, des directeurs et contremaîtres européens et américains.

On peut prédire, sans être prophète, que si le socialisme continue à se développer, il donnera un essor prodigieux à l'industrie orientale et fera ainsi baisser le salaire parmi nous au lieu de l'élever. Il fera que nous serons battus par l'Orient dans la grande bataille qui se livre pour la vie des nations.

Afin d'éviter ce malheur combattons donc l'esprit subversif de notre époque par une unité d'action complète, faisons trêve à l'empirisme politique de la division professionnelle dans le domaine électoral et reconnaissons qu'il n'y a que les grandes questions d'intérêt général qui peuvent délimiter la classification des partis.

Ces questions sont concentrées aujourd'hui dans deux doctrines : *le Socialisme et le Christianisme.*

La première est une doctrine de nivellement qui porte dans ses flancs la misère et le despotisme.

La seconde est celle qui encourage le travail par la rémunération du mérite et du talent sous la forme de la propriété. C'est la doctrine qui, tout en sanctifiant les âmes, répand dans le monde le bien-être et la liberté.

En attendant que nous abordions ce grand problème, en attendant que nous démontrions que les conditions des classes inférieures ont toujours suivi et ne cessent de suivre une voie rapide d'amélioration, nous avons la conviction que la Providence saura préserver son œuvre par la civilisation chrétienne, basée sur le droit commun. Elle poursuivra la rénovation sociale sans le dangereux concours de la statolatrie.

PIERRE DULAC





DE L'ASSISTANCE PAR LE TRAVAIL

L y a près de trois siècles, celui qu'on appela depuis le premier des journalistes, présentait au roi Louis XIII et à l'assemblée des Notables, un long mémoire tendant à l'introduction de l'assistance par le travail en France.

« Commandez à ces fainéants qu'ils travaillent, à ces paralytiques qu'ils cheminent » — disait Théophraste Renaudot dans cette requête célèbre, sagement pensée, qui, dès l'an de grâce 1626, préconisait la charité par le travail et indiquait le véritable remède à cette plaie que constitue la mendicité des individus valides.

Les crises périodiques de notre époque, crises politiques, économiques et financières, rompent l'équilibre de l'offre et de la demande en matière de travail.

Si d'une part les progrès du machinisme ont provoqué une recrudescence inouïe de production et partant de consommation, d'autre part, les modifications constantes des conditions du travail, produisent des chômages temporaires que rien ne peut éviter.

L'ouvrier, empêché par des circonstances accidentelles, indépendantes de sa volonté, de se livrer aux occupations constituant son gagne-pain, retombe à la charge de la société qui, bien malgré elle, lui fait cette situation.

Mais à côté de ces malheureux qui légitimement peuvent réclamer un soutien, exiger l'exercice de ce droit de vivre appartenant à toute créature humaine, il est

quantité d'autres individus cherchant à se confondre avec eux, dont les exigences n'ont plus le même fondement.

Vivre d'une vie oisive et facile, demander à la pitié ce qui ne doit être donné qu'au travail, consommer sans produire, tel est l'idéal de ces misérables que l'organisation défectueuse de la charité crée et soutient.

Si la charité ennoblit toujours celui qui la pratique, elle déprime fréquemment celui qui la reçoit.

Ses ressources s'égarer dans des mains indignes, au moins aussi souvent qu'elles soulagent de réelles infortunes.

Nous nous trouvons, par conséquent, vis-à-vis de deux situations bien nettes qu'il importait d'établir.

Celle du vrai sans-travail qu'un secours en argent ou en nature, forme la plus ordinaire de l'assistance, viendra presque certainement humilier.

Celle du faux sans-travail refusant la besogne offerte et réclamant l'aumône à laquelle sa paresse ne donne aucun droit.

Certes entre ces deux extrêmes, il est des classifications termes. Il y a l'invalidé. Celui-là dépend tout entier de la charité, et c'est justice.

Il y a le malheureux, souvent plein de bonne volonté, que trahit son incapacité ou sa faiblesse.

Quelques essais infructueux le découragent. Vaincu définitif de la lutte pour la vie, il tombe bien vite à la charge de la communauté et finit d'ordinaire une existence lamentable dans quelque colonie agricole, maison de refuge ou dépôt de mendicité, dont il s'estime heureux d'être le pensionnaire.

De ces incurables, nous ne pouvons utilement nous occuper. Mais parmi les lâches et les faibles, il est parfois un homme à sauver et ce n'est point non plus l'aumône, telle qu'on la pratique aujourd'hui, qui restituera ce dévoyé au travail fier de l'ouvrier honnête et laborieux.

D'ailleurs, à quelque catégorie qu'appartienne le sans-travail, qu'il le soit par calcul, ou que sa situation

soit indépendante de sa volonté, il importe d'être fixé avant tout sur cette cause de chômage, avant de chercher le remède à y apporter. Jusqu'ici, en fait, la pierre de touche manquait. Des renseignements incomplets, puisés à des sources fréquemment suspectes, étaient le maximum des garanties dont un bureau de bienfaisance ou une société charitable pouvaient s'entourer lorsqu'on venait frapper à leur porte.

La charité individuelle, extrêmement répandue en notre pays, ne dispose même point de ces moyens d'investigation.

Il en résulte des abus dont les exemples que nous donnons, font soupçonner l'importance (1).

Les expériences les plus connues sont celles de MM. Mamoz et du Pasteur Robin à Paris.

M. Mamoz offre à 727 individus une occupation payée quatre francs par jour. 553 refusent net, 37 travaillent une demi-journée, 68 ont le courage de demeurer jusqu'au soir, 51 travaillent deux jours. Le troisième jour il en restait 18. M. Robin est parvenu à trouver sur 700 mendiants en état de travailler, 11 hommes de bonne volonté, prêts à accepter une besogne régulière.

En Allemagne, le jour où le Pasteur Bodelschwingh annonçait dans la station de secours en nature de Bielefeld (2) qu'une heure de travail à la carrière voisine paierait à l'avenir les portions de soupe et les vêtements qu'on y distribuait, la salle se vida soudain... trois hommes au plus se mirent à l'œuvre (3).

L'hiver de 1892-1893, de longs cortèges de sans-

(1) A consulter à ce sujet le livre remarquable de M. LOUIS PAULIAN, *Paris qui mendie. Les vrais et les faux pauvres. Mal et remède.* (Paris, Ollendorf. 1893).

L'auteur a eu recours à un mode d'expérimentation original et sûr, s'il est peu agréable. Il s'est fait mendiant pour étudier les mœurs des mendiants.

(2) Actuellement colonie de Wilhelmsdorf (Westphalie).

(3) P. Bodelschwingh, Arbeiter Kolonie, avril 1884.

travail parcoururent les rues de la ville de Gand. L'autorité communale, désireuse de pallier à la misère qu'un tel état de choses semblait décéler, engagea ces ouvriers à s'incrimer aux bureaux de police et ordonna la distribution de secours immédiats.

Une enquête, soigneusement conduite, établit que des 871 individus inscrits, 39 n'avaient point leur domicile au lieu indiqué, 30 refusaient toute assistance, 4 n'habitaient pas la territoire de la ville. Pour le surplus; 194 ménages avaient des ressources suffisantes. On en a relevé deux notamment, dont le revenu hebdomadaire était respectivement de fr. 70,50 et fr. 72,50, chiffre très élevé étant donné le salaire moyen payé en cette ville.

Il est indéniable que ces faits, choisis entre mille, établissent que parmi les personnes qui se disent sans travail, beaucoup exploitent à l'abri de cette qualité la commisération publique. Et quel meilleur moyen de s'assurer des dispositions de ces individus que de leur offrir, non l'aumône dont la recherche est souvent le but poursuivi, mais le travail?

La charité effectuée en fournissant du travail et un salaire à ceux qui n'en ont pas, conduit tout d'abord à ce résultat, que par le fait même, elle opère un triage entre les personnes qui jouissent de ses faveurs et permet la répression du paupérisme coupable.

Ensuite, et c'est là une considération de la plus haute importance, l'assistance par le travail est la seule que l'on puisse dignement offrir à l'homme valide.

Les conditions d'existence matérielles et morales de la classe ouvrière se modifient profondément. La hausse des salaires, le bas prix des denrées améliore la situation sociale de l'ouvrier. L'instruction le fait plus conscient de sa dignité d'homme, l'électorat en fait un citoyen.

L'esprit de solidarité, l'assurance et le secours mutuel tendent certainement à rendre plus rares les cas où la charité doit intervenir.

Il en résulte également que lorsque cette intervention se produit, elle doit se manifester avec plus de délicatesse, avec un plus grand souci de ménager le sentiment de valeur propre de l'individu. Et lorsqu'elle revêt la forme d'assistance par le travail, elle semble perdre ce caractère de charité pure, qui ne demande rien à qui l'on donne. Elle laisse à qui reçoit, le droit de croire que ses bras ne sont point inutiles, que sa force et son intelligence sont mis à contribution, en échange non point d'une aumône mais d'un salaire.

L'assistance par le travail échappe d'ailleurs à ce caractère démoralisant de l'assistance ordinaire qui suscite l'idée d'une vie sans efforts et sans labeurs, qui permet fréquemment cette existence oisive et enlève au travail son premier attrait, la nécessité.

De là à prétendre à la suppression entière du secours en nature, il y a loin.

Fait avec discernement et surtout avec cœur, dans bien des cas il restera une des formes de l'assistance publique. L'assistance par le travail viendra à point à la généralité des individus valides, elle éprouvera la bonne volonté de l'assisté, elle procurera un secours provisoire à l'ouvrier qui chôme, et permettra au malheureux de remonter lentement, mais sûrement, les degrés qu'une misère physique et une déchéance morale lui ont fait descendre.

Forme plus scientifique de la charité, elle sera l'un des facteurs d'une réorganisation qui s'impose. Réorganisation que les nécessités de l'heure présente rendent inévitables et qui fatalement se poursuivra dans ses divers domaines.

La *Charity Organisation Society* en Angleterre et en Amérique, l'*Office central des institutions charitables* de France, le *Generalverband der Naturalverpflegungsstationen* et le *Central-Vorstand Deutscher Arbeiterkolonien* en Allemagne poursuivent une œuvre parallèle.

Si d'une part ces associations puissantes combattent le paupérisme avec vigueur, de l'autre elles veillent à une meilleure répartition de la charité, à laquelle jusqu'ici on n'a guère songé en Belgique. Car aucun lien chez nous, ne lie les diverses institutions créées pour venir en aide à l'indigent. Une anarchie complète règne sur ce terrain où toutes les bonnes volontés pourraient si facilement se rencontrer.

Nous dirons le fonctionnement de ces organismes, les résultats remarquables qu'on a déjà pu constater. Tous tendent à rendre la charité sage et raisonnée, à la faire moralisatrice. Ils luttent contre la pauvreté certes, mais bien plus contre le paupérisme qui en est l'exploitation.

En somme c'est dans la substitution, dans nombre de cas, de l'assistance par le travail à l'assistance ordinaire, c'est aussi dans la création d'un organisme, embrassant les diverses œuvres de charité, et leur permettant à toutes, en connaissance de cause, d'atteindre le summum des résultats possibles, que gît présentement la solution du redoutable problème du paupérisme.

Non point que repoussant loin de nous les espoirs des écoles nouvelles, considérant comme entièrement utopiques les conceptions d'une société dont tous les éléments jouiraient sinon d'un égal bien-être, tout au moins d'un sort plus clément, nous nous refusions à espérer dans un avenir lointain, la disparition presque totale et de la misère, et du paupérisme qui y trouve sa raison d'être, par des moyens autres et plus puissants que ceux que nous indiquons. Au contraire. Persuadés de l'ascension lente et perpétuelle de la masse vers un bien-être matériel, hier encore inconnu, nous ne doutons point que les remèdes indiqués aient la plus grande efficacité sous ce rapport et contribuent à faire paisible l'évolution qui s'accomplit. Le doute qui nous reste, c'est la généralisation entière de cet état

meilleur, car on ne dépouille pas l'humanité de ses vices et de ses passions. A toute époque, quoiqu'on fasse, il y aura des malheureux par leur faute ou celle des autres. La parole du Christ, tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral, restera vraie : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous. »

L'assistance par le travail d'ailleurs ne peut pallier qu'à un état transitoire. Elle constitue une assistance qui ne peut indéfiniment se prolonger pour la grande masse d'individus. Pour quelques-uns, seulement, les inaptes et les faibles que le *struggle for life* a éliminés, elle doit demeurer perpétuelle, de même que l'humanité exige l'entretien gratuit et continu des invalides et des vieillards indigents.

Pour les autres, l'assistance par le travail deviendra le moyen digne, de passer des jours mauvais.

D'ailleurs son rôle, que nous avons esquissé, ne mène point à la guérison de toutes les plaies sociales. Ce serait folie que de le prétendre. Le redoutable problème du travail n'est point résolu par elle. Si son action est de nature à rendre moins pénible certaines transitions, elle ne supprime point celles-ci. Si pour l'ouvrier, que l'inexorable loi de l'offre et de la demande vient priver de son travail, elle constitue un refuge temporaire, il n'en résulte point qu'il ne faille chercher d'autre côté à atténuer dans les limites du possible les crises redoutables qui en sont la cause.

La réduction des heures de travail, l'élévation graduelle de l'âge des enfants dans l'industrie, l'élimination lente des femmes mariées des usines, tous progrès qui fatalement s'introduisent dans la législation et les mœurs, tendent à diminuer la proportion des sans-travail.

L'établissement et la généralisation des bourses du travail conduit à faciliter le réengagement de l'ouvrier, à l'instruire sur la situation du marché du travail dont précédemment il n'avait que vague notion. La fédéra-

tion de ces bourses, qu'un avenir prochain verra sans nul doute, en augmenterait encore l'effet utile et faciliterait le travail de statistique. De cette enquête permanente on pourrait tirer un excellent parti, même au seul point de vue de l'assistance, car celle-ci peut se manifester de diverse manière, notamment par des travaux d'utilité publique, extraordinaires, dont un chômage local, ou général, pourrait provoquer l'entreprise.

Quoi de plus juste, quoi de plus légitime que cette intervention des pouvoirs publics, lorsqu'une situation plus particulièrement pénible, appelle des mesures spéciales? L'Etat qui intervient en procurant du travail à l'ouvrier le fait dans un double intérêt, le sien d'abord, car tous sont appelés à profiter du travail entrepris, celui des ouvriers ensuite qu'il a voulu secourir. Mais cette solution n'est point toujours possible, non plus que le déplacement de l'époque d'un grand nombre de travaux d'utilité publique que d'aucuns préconisent. Les faits démontrent que certaines lois président au chômage, que certaines professions y sont sujettes à des époques à peu près fixes (1).

(1) Nous croyons intéressant de publier ici la statistique du nombre des *outworks* des Trades Unions anglaises durant les années 1887 à 1893 et embrassant l'ensemble des diverses professions :

	1887	1888	1889	1890	1891	1892	1893
	p. c.	p. c.	p. c.	p. c.	p. c.	p. c.	p. c.
Janvier	10.3	7.8	3.1	1.4	3.4	5.0	10.0
Février	8.5	7.0	3.8	1.4	2.6	5.0	9.5
Mars	7.7	5.7	3.2	1.7	2.8	5.4	9.5
Avril	6.8	5.2	3.0	2.0	2.7	5.4	6.9
Mai	8.5	4.8	2.0	2.0	3.0	5.9	6.2
Juin	8.0	4.0	1.8	1.9	2.9	5.2	5.8
Juillet	8.5	3.9	1.7	2.3	3.3	5.0	8.2
Août	8.3	4.8	3.5	2.3	4.2	6.1	7.1
Septembre	7.5	4.4	3.1	2.6	4.5	6.2	7.3
Octobre	8.6	4.4	1.8	2.6	4.4	7.3	7.3
Novembre	8.5	3.1	1.5	3.4	3.8	8.3	7.2
Décembre	6.9	3.3	1.7	3.0	4.4	10.2	7.9

Supprimer les grands travaux publics d'été pour les reporter en hiver, moment où le manque d'ouvrage se fait plus vivement sentir, provoquerait certainement plus de stabilité sur le marché du travail.

La nature de certaines entreprises s'oppose à cette modification aux usages établis. L'époque de la mise en train de beaucoup d'autres, pourrait être remise sans nul inconvénient et somme toute il en résulterait un bien appréciable.

Certaines administrations en Belgique cherchent à entrer dans cette voie et rompent avec des traditions et des routines quasi-séculaires.

Si les pouvoirs publics, peuvent en certaine circonstance pallier ainsi à des situations de fait douloureuses, tous les industriels, tous les *employeurs*, et nous n'en exceptons point ces pouvoirs, se trouvent en certaines circonstances, à même d'empêcher des crises qui sont parfois causées par leur propre faute. L'augmentation indéfinie de la production, en un moment de prospérité, l'accumulation des travaux à un même moment, est dangereuse, parce qu'elle réduit à la misère le surplus des ouvriers employés, le jour où l'on n'a plus besoin de leurs services. Au contraire, l'égalité de la production dans les limites du possible, les travaux publics bien répartis donnent une stabilité réelle. Cette égalité constitue une mesure de prudence, à d'autres point de vue encore, et a pour corollaire la permanence des engagements si hautement désirables pour la classe ouvrière.

Moyens qui dépendent avant tout de l'intelligence, de l'esprit de prévoyance du patron et de l'employé, l'égalité de la production et la permanence des engagements trouvent leur place dans un exposé général de la grave question du chômage. Ils sont par eux-même très complexes, et deviendront efficaces le jour où le grand nombre comprendra son réel intérêt.

Jusqu'à ce moment, en ce qui concerne les individus tout au moins, ils seront plus souvent du domaine de la théorie que de la pratique.

Quant à l'esprit de prévoyance lui-même, il peut se manifester dans la question qui nous occupe et par l'épargne et par l'assurance mutuelle.

L'épargne, ne l'oublions pas, c'est pour l'ouvrier sérieux une accumulation lente de très petites sommes, que quelques jours de chômage viendront balayer. Tant de circonstances nécessitent une brèche au petit capital, fruit de privations multiples, qu'un chômage tant soit peu prolongé le fait disparaître sans retour et s'il est entièrement désirable de la voir généraliser, il faut avouer que souvent elle n'est point possible, que presque toujours dans notre cas spécial, elle est inefficace.

Reste l'assurance mutuelle contre le chômage, pratiquée depuis des années par les *Trades Unions* Anglaises, introduite tout récemment en Suisse.

Il est trop tôt encore pour tirer quelques conséquences des essais faits dans ce dernier pays.

Les caisses de chômage des *Trades Unions* ont depuis leur existence distribué près de cent millions de francs, à leurs membres privés d'ouvrage. Elles s'alimentent par les cotisations de tous et trouvent dans ce fait même un contrôle vis-à-vis des bénéficiaires. L'ouvrier a tout intérêt à empêcher les abus dont il serait la première victime. La caisse de chômage est une de ces institutions de relèvement de l'ouvrier par lui-même, qui sont bien préférables encore à tous ces organismes patronaux ou de charité, auxquels on a recours le plus souvent sans résultat.

Pour que l'assurance contre le chômage ne devienne point une prime à la paresse, il faut qu'elle soit l'œuvre de l'ouvrier. Il faut l'entente entière, l'esprit de classe, la solidarité qui fait encore défaut chez nous, mais qu'une longue éducation a développée chez l'ouvrier

anglais. Elle ne s'adressera qu'aux ouvriers syndiqués, qui seront une élite, parce que de par sa nature elle excluera impitoyablement tous les éléments de second ordre. Ceux-ci, plus fréquemment, feraient appel à la caisse de chômage et épuiserait des ressources que les meilleurs ouvriers, ceux qui chôment très rarement, seraient presque seuls à réunir.

Malgré le long travail d'émancipation de l'ouvrier anglais, malgré le développement intellectuel et moral remarquable d'un milieu qui jadis était encore beaucoup inférieur à notre classe ouvrière, le nombre des *unskilled labourers* est énorme. C'est dire que les caisses de chômage ne fonctionneront jamais pour tous, que le risque étant trop mal défini, cette assurance ne s'appliquera qu'à une classe forcément restreinte.

De tous les remèdes préventifs auxquels nous venons de nous arrêter, aucun n'est absolu. Jointes les uns aux autres, employés avec discernement, ils peuvent servir à combattre le chômage, ils peuvent atténuer les crises que traversent les classes ouvrières, mais aucun ne les supprimera totalement. Nous le disions, les découvertes et les applications nouvelles dans l'industrie poursuivent leur cours, l'immigration des campagnes vers les villes ne s'arrêtera point de sitôt, des barrières économiques protègent de plus en plus les pays voisins.

Il n'y a point d'illusion à se faire. Dans l'avenir comme à présent, on luttera contre des conditions de vie plus ou moins défavorable. Si on peut légitimement espérer progrès dans l'ensemble, croire à une société parfaite, établie sur des bases nouvelles, rentre dans le domaine de l'imagination.

Aux situations réelles il faut des remèdes réels. Des hommes qui peuvent et désirent travailler n'en trouvent parfois point l'occasion.

Il s'agit de prévenir si possible ce fait, et si ce pouvoir nous échappe, si nous nous trouvons souvent dans l'im-

possibilité de modifier cet état de choses, veillons à rendre le moins pénible la situation de ceux qu'il affecte.

Procurons leur ce travail qui fait défaut, préparons leur absorption nouvelle dans les rangs des travailleurs réguliers que bien à contre-cœur ils viennent de quitter, réalisant ainsi ce que John Burns, le laeder démocrate anglais, invoque dans son « *the unemployed* », non tout à fait à tort certes, contre certaines colonies agricoles de sans-travail : « Into the mass of the industrial army, the ragged régiments of the unemployed must be absorbed. »

(*A continuer*)

MAURICE BEKAERT





PETITE CHRONIQUE

M. Edouard Dubus, un des bons poètes de la génération nouvelle, vient de mourir. Il laisse un volume de vers : *Quand les violons sont partis*.



Il est sérieusement question de l'installation prochaine du théâtre de l'*Œuvre* à Bruxelles. Dès cet hiver, si M. Lugné-Poë parvient, comme nous le souhaitons, à réaliser ses projets, sa troupe nous donnera huit représentations de chefs-d'œuvre du drame contemporain.



La Direction des Beaux Arts, rattachée depuis quelque temps au Département de l'Intérieur, vient d'être transférée à celui de l'Agriculture. Quant à la Direction des Belles-Lettres, il est sérieusement question, paraît-il, de la rattacher au Département de la Guerre. Cela n'étonnerait personne.



Le clan poétique de France est mis en émoi par l'annonce d'un poème sans rimes de Mistral.



L'inauguration, au Jardin du Luxembourg, du buste de Murger a provoqué une manifestation, qui s'imposait, de la descendance bohème du poète de Musette. Au moment où l'on attendait, pour ouvrir la cérémonie officielle, le Ministre des Beaux-Arts, survint un groupe d'étudiants débraillés. « L'un deux, raconte le *Figaro*, porte au haut d'un bâton une pancarte rouge sur laquelle on lit : « **La vraie Bohème**. Banquet à fr. 0,70. » Les soldats veulent écarter cette délégation qui n'a pas été invitée, mais le président du Comité, M. Jean Aicard, prie les officiers de la laisser entrer dans l'enceinte réservée aux personnages officiels. Elle franchit la barrière et dépose des fleurs devant le monument. Son président, M. Guy de La Forandole, dit : « Au nom des bohèmes du quartier Latin, je viens déposer cette couronne devant le monument élevé à la gloire d'Henry Murger. Vive la vraie bohème ! A bas la bourgeoisie pseudo-littéraire. »

Grâce à cet intermède, la fête ne fut point banale. Chose moins banale encore : au banquet à 0,70 centimes qui eut lieu à minuit, la bohème a bu du champagne en l'honneur de l'Ancêtre.



Le Musée du Louvre possède une très belle œuvre de Carpeaux reléguée depuis plus de vingt ans dans les combles. Le prétexte de cet ostracisme est le caractère éminemment subversif de ce groupe sculptural qui représente Napoléon IV enfant, un chien assis à ses pieds. La manufacture de Sèvres a été chargée de la reproduction en biscuit de cette œuvre, reproduction destinée à la vente. Pour épargner à la République les plus sérieux dangers, l'administration a décidé d'ignorer le prince impérial de Carpeaux : elle ne connaît que *l'Enfant au chien*. N'est-ce pas d'un joli crétinisme?



A lire dans *l'Art moderne* une intéressante série d'articles sur le *Renouveau au théâtre*, par M. Edmond Picard.



Le peintre Henry de Groux fut mis en rapport dernièrement, raconte le *Figaro*, avec un Anglais qui cherchait, pour le compte d'une compagnie londonienne, un peintre capable de faire un panorama gigantesque de la bataille de Waterloo. Déjà l'artiste avait dessiné les plans, des esquisses, composé des groupes, évoqué de glorieuses hécatombes d'hommes et rêvé un Napoléon vaincu toujours superbe, et l'Anglais en question s'en était retourné à Londres parler de sa trouvaille, soumettre les projets, quand, au bout de quelques jours, ayant presque fait ses malles et lavé ses pinceaux, le peintre reçut de Londres une lettre au cours de laquelle on lui faisait entendre que, malgré la grandeur épique de sa conception, il fallait la modifier et se borner... à une apothéose de Wellington.

A cela, qu'allait répondre Henry de Groux? C'est bien simple, l'Histoire lui dictait son devoir. Après avoir écrit une enveloppe à l'adresse du membre de la compagnie londonienne, il prit une feuille du papier le plus blanc et y grava en caractères gras et visibles ce seul mot... « Henry de Groux ne se rend pas! »

Bravo!



L'Académie française vient d'élire, en remplacement de M. Duruy, M. Jules Lemaitre.

Elle a failli remplacer M. de Lesseps, le même jour, par M. Francis Charmes, député. Faute d'un point...



Une question de M. Georges Rodenbach :

« Les Parnassiens furent des poètes chevelus; ceux d'aujourd'hui sont des chauves. Est-ce par hasard ou symbole d'une esthétique, d'une génération? »

N'en doutez pas : c'est symbole. « Il faut croire à ces signes mystérieux. »

M. D.



Menu de la petite collation offerte par les artistes belges aux visiteurs du Salon viennois clos le mois passé. Peu de peintres, toutefois de vraies pièces de résistance; rien de carême comme l'on va voir.

Une maîtresse page de Claus, un flambardeur coup de soleil sur un automne de prés, moquette de sinople, de cinabre et de safran, plantée d'un éparpillement de baliveaux, tiges frêles, feuillages grêles jaune frileux épuisés déjà de xanthophyle, mais tout épanouis d'aise en un regain de vie, un dernier sourire aux caresses moribondes d'un soleil attiédi. Premier plan fascé d'une écharpe lilas et bleue, rivière de ciel reflété au delà d'une route envahie d'ombres violacées. Sur le bac une vache s'aventure. Tout cela peint en charpie d'éclairs lumineux, en tricotage de laines fulgurantes, avec le sentiment de toute la mélancolie des étés trop courts, des étés qui meurent jeunes.

Contraste : la discrétion oppressante, la distinction désenchantée, l'étouffement de limbes et le ciel lourd et la terre sans espoir du retour de lawn-tennis de Fernand Khnopff, requiem de souvenirs, requiem au pastel épais et endeuillé. Dans la nudité verte et grise d'un paysage de purgatoire, l'en-allade fantomatique de jeunes filles très réelles, et cependant inquiétantes, comme une procession de jeunesses de jadis aujourd'hui mortes : anglaises de Burne Jones, chevelures *auburn*, cols et cravates garçonnières, vierges modernes modernement cuirassées, et surtout l'inquiétude de la sorte d'âmes qui hante ces effigies, créatures qui glissent en silence les pieds coupés par le cadre, de la façon dont il faut que la lune ou la vie s'y prennent pour renforcer l'imperceptible marée de leurs cœurs monotones sous leurs robes sororales, et encore, qui aggrave l'angoisse et qui plane irrésistiblement sur l'effacement de ces passages d'ombres, la mémoire des gynandres de Péladan.

Après cette oppressante distinction, un salubre coup de vent marin du large : M. Jan Verhas a envoyé un travailleur de la mer d'une bonne démarche laborieuse, blouse bleue dans les gris de la plage et les nuages et l'azur en loques d'un fond mouillé de lumière. — M. Charles Martens, en la paix pleine de pensée et de pénombre d'une chambre à la Rodenbach, re-entre un trio de musiciens et les recueille dans une ambiance de pellicules de mystère et de clarté sourde si bien observée et si souplement rendue qu'il règne dans cette intimité harmonieuse comme une transposition saisissable à l'œil de l'atmosphère musicale. L'âme de Beethoven passe là dedans. Rappele et peut-être surpasse certains intérieurs de Claus.

M. Franz van Leemputten se souvient d'une admirable nativité vue à travers des lys de Grasset; il la transpose en Belgique selon la formule de Uhde et C^{ie}. Résultat : une page de poésie populaire moderne d'un charme indéniable : ouvrière vêtue de bleu, et toute parée d'un sourire de maternité heureuse, qui d'elle émane vers le berceau. Mur de brique, et à l'angle droit au premier plan la petite plantation des très hauts lys rigides, spectateurs, témoins, cierges propitiatoires évoquant d'une vague idée de printanière chandeleur, au bout de longues hampes vertes, coupes évaporatrices de blancs parfums purificateurs.

Très mal placé un tableau excellent de M. Alfred Cluysenaer : des chanteurs ambulants de Séville, loqueteux gris ou bruns aux silhouettes dégingandées et graves, gamins débraillés avec dignité, allures déclanchées avec sérieux, et, dans ce groupe de défroques couleur de

mule, une mule couleur de défroque. De peinture sévère, belle pâte espagnole sobre et étoffée; mériterait d'être mieux vu.

Avec son magnifique chemin buissonneux dans les pécages, et sa petite armée de moutons serrés dru, M. Courtens m'apparaît une fois de plus le maître que j'aime à saluer à chaque exposition; et de plus en plus je me le représente comme une sorte de Courbet lavé du fumier franc-comtois et des odeurs d'étable, dégrossi, attendri, pastoral et amateur des grasses plaines de jacinthes de Haarlem. Il est puissant avec goût et avec tact.

Enfin de M. Paul Jean Clays une Tamise aux environs de Londres qui pourrait illustrer tel motif londonien de Gabriel Mourey; ciel et reflets floconneux nuancés avec une distinction exquise, des aurores décolorés dans des citrius, des zinzolins dans des mauves, et sur le tout des bleuâtres dans des rosâtres. Et dans cette neige chaude essorent des voiles discrètement orangées, se fondent des fumées discrètement pourprées, cabote le petit train-train de la vie marine grouillante sous de légères éclosions de brume carnée. On dirait une aube d'Orient pressentie dans une fortune éclaircie des climats de brouillard et de suie.

Aux aquarelles: une plage de Katwyk de M. Henry Stacquet, la blancheur d'une tour gypsée contre un ciel en tendelet de tulle illusion plantée droit comme un i au milieu d'une plage d'un beau gris boueux, peuplée de minuscules silhouettes amusantes. De la verve et une main prestigieuse au service d'une vision élégante, en exacte équidistance de la manière, tout en haut de Brabazon à Londres, et aux antipodes de Mainella à Venise, mais justement dans cette même gamme de nuances si fines parfois commune à ces deux artistes d'un art si contraire.

WILLIAM RITTER



LES REVUES

L'Art Jeune (juin) : Henri de Régnier : *Vers*; Jean Delville : *Au port*.

La libre Critique (juin, juillet) : Camille Mauclair : *Motif de Camée*; Emmanuel Vo-saert : *Désenchantement*.

La Plume (1-15 juin) : Adolphe Retté : *Oripeaux académiques*; Henry Dupuy : *Le V^o de Colleville*.

L'Ermitage (juin) : Jacques des Gachons : *L'art décoratif aux deux salons de 1895*; Raymond Bouyer : *Notes sur Corot*.

L'Hermine (juin) : Yves Berthou : *Pierre le Camarade*; Louis Tiercelin : *Bretagne est Poésie*.

Le Réveil (juin) : Emile Verhaeren : *Une statue*; André Lebey : *Épithaphe d'un amour mort*.

Durendal (juin) : Firmin Vanden Bosch : *Lettre ouverte à Paul Demade*; Henry Bordeaux : *Le sonneur de cloches*.

La Jeune Belgique (juin) : Arnold Goffin : *En route*; Valère Gille : *Chronique Littéraire*.

Revue Benedictine (juillet) : D. Ursmer Berlière : *La réforme de Melk au 15^e siècle*.

Mercure de France (juillet) : Fr. Vielé-Griffin : *Discours académiques*; Emile Verhaeren : *Les spectacles*.

La Revue Indépendante (juillet) : V^{te} de Colleville : *Sur l'œuvre des jeunes*; Jules Barbey d'Aurevilly : *Lettres*.

La Revue Générale (juillet) : Henry Bordeaux : *Les récits de voyage : Pierre Loti et Paul Bourget*; Eugène Gilbert : *Chronique Littéraire*.



LES LIVRES

N'est pas sceptique qui veut, comédie en deux actes par le Comte MAXIME DE BOUSIES. Bruxelles : Deman, 1895.

Affecter de ne plus croire à rien, de ne plus aimer rien, de ne plus s'occuper de rien; feindre de ne plus s'intéresser à personne, ni même à soi, c'est le *nec plus ultra* du scepticisme. Louis de Chambert (38 ans) se croit arrivé à cet état d'âme qu'il estime idéal. Mais il a compté sans la rencontre de Marguerite (18 ans). Après quelques semaines de douce intimité, en villégiature, sous l'œil bienveillant d'une mère, Chambert se surprend croyant à l'amour, aimant Marguerite et tout disposé à l'épouser. La brave enfant, heureuse de sa cure, consent au mariage. — Le rideau tombe nous laissant ignorer si Chambert ne sera pas repris de son mal au lendemain de la lune-de-miel.

Tel est le sujet de *N'est pas sceptique qui veut*. Indépendamment des qualités du style et du dialogue, la pièce de M. de Bousies a le mérite de l'actualité, car elle dépeint une « pose » très commune en cette fin de siècle. Si le *Sceptique* ne prête pas à une comédie de caractère, genre Molière, ni à un de ces croquis de « travers » où excelle Labiche, du moins M. de Bousies a réussi à mettre en lumière le trait caractéristique du scepticisme que l'on pourrait tracer d'un mot : faire bonne mine à mauvais jeu. M. H.

Morceaux choisis d'auteurs latins comparés, à l'usage de la quatrième — volume de l'élève; volume du maître —, par M. l'abbé GUILLAUME. Société de Saint Augustin, 1895.

Il y a peu de temps, à cet endroit même, nous rendions compte de la préface qui orne le si intéressant volume dont nous avons à nous occuper aujourd'hui. M. Guillaume, qu'il nous soit permis de le rappeler, joignant l'œuvre à la prédication, a entrepris la composition de chrestomathies combinées des auteurs latins chrétiens et païens et graduées pour les différentes classes des études humanitaires. Du coup, M. Guillaume est lavé du reproche d'intransigeance qui lui a été si souvent adressé. Les païens ne sont pas exclus, mais il est fait à la littérature chrétienne latine la place due à sa supériorité philosophique et, partant, littéraire quant au Beau objectif. Comme le fait remarquer M. Léon Dubois dans son examen du livre de M. Guillaume, les études latines sont desséchantes, par la double impression d'un paganisme odieux et d'une civilisation archi-morte.

La méthode comparative adoptée par M. Guillaume, outre qu'elle distraira davantage l'humaniste, dissipera chez lui cet absurde préjugé du classicisme, que l'introduction de la foi chrétienne a d'un coup tari pour quelques cents ans la source du beau littéraire et obscurci la splendeur de la langue latine. Quel collégien n'a découvert un jour les beautés de l'*Adoro te*, du *Stabat Mater* ou du *Dies iræ*, et ne s'est révolté, au grand dam de son estime pour ses maîtres, contre l'appellation de latin macaronique appliquée à la langue de l'Eglise? Allons, Messieurs les Professeurs, saisissez l'occasion que vous donne M. Guillaume d'augmenter votre prestige aux yeux de vos élèves, tout en leur rendant le latin moins aride et en les instruisant mieux.

Si le *volume de l'élève* est remarquable par le choix des morceaux, le travail d'annotation syntaxique, littéraire et historique, le *volume du maître* constitue non seulement une œuvre d'érudition, mais un livre d'une lecture attachante, où les aperçus originaux captiveront pas uniquement les spécialistes de la pédagogie, mais aussi ceux même que le souvenir d'une satiété de six ans a éloignés depuis longtemps des études classiques.

On juge le maçon au pied du mur : l'œuvre de M. Guillaume ne peut manquer de lui attirer de chaleureuses félicitations, car par elle la rénovation chrétienne des humanités vient d'accomplir une étape marquante.

M. H.

L'art en Suisse : *Arnold Böcklin*, par WILLIAM RITTER. — Gand, A. Siffer, 1895.

L'infatigable publiciste qu'est M. William Ritter continue son encyclopédie de *l'Art en Suisse*. Après Edmond de Pury, le peintre de la Venise moderne, qu'il analysait si subtilement il y a quelques mois, M. Ritter entreprend l'œuvre de M. Arnold Böcklin. M. Ritter a le tempérament enthousiaste et les admirations parfois un peu emballées : il est bien difficile de trouver un défaut dans l'excès de cette qualité si rare à une époque de scepticisme systématique et de désenchantement universel, mais la remarque de cette tendance devait être faite pour apprécier *l'Arnold Böcklin*. C'est ainsi que, pour ceux qui, comme nous, n'ont pu par eux-mêmes apprécier le talent du maître, elle peut paraître légèrement hyperbolique cette phrase de M. Ritter : « En vérité, je vous le dis : que ceux qui ont regretté de ne point connaître Wagner au bon moment se hâtent d'étudier Böcklin pour aller à lui, car réellement ce sont deux génies de même ordre et la consanguinité souvent produit de frappantes analogies dans les conceptions. » Encore que Wagner ait jusqu'ici de nombreux détracteurs, — ils ont tort sans doute — élever Böcklin à la hauteur du génie wagnérien, en faire le Wagner de la peinture, au risque d'être traité d'*homme médiocre* par les Hello-làtes, nous trouvons quelque chose d'excessif dans cette louange, à moins qu'il faille interpréter la phrase dans un sens comparatif. *Sí parva licet componere magnis*.

Dans cette dernière acception, la remarque paraît absolument juste : c'est chez Böcklin, comme chez Wagner, la même inspiration puisée aux sources à la fois germaniques et classiques, la personnification de l'art

du Saint Empire-Romain-Germanique, le même réalisme visionnaire, le même idéalisme vécu. Böcklin, comme le fait remarquer M. Ritter, a de la sorte émancipé la Suisse, il l'a dégagée de sa vassalité artistique vis-à-vis de la France. Mais qu'il ait libéré son pays de la dépendance allemande, cela nous semble plus douteux, à moins, encore une fois, que comme le répète infatigablement M. Ritter, la personnalité de Böcklin ne soit si marquante qu'elle entraîne à sa suite la peinture allemande, comme elle a déjà imprimé son sceau sur la pléiade des artistes helvètes.

Quoiqu'il en soit, le *Böcklin* de M. Ritter est une remarquable monographie, dont, nous le reconnaissons, il nous est bien difficile d'apprécier l'exactitude, mais dont l'évidente sincérité, jointe à une richesse extraordinaire d'image et de couleur, appellera l'attention et les applaudissements des fervents de l'art. M. H.

Constantinople, le Mont Athos, la Grèce. — XIX^e caravane d'Arcueil. — Sans nom d'auteur; avec un avant-propos du R. P. DIDON. Ouvrage orné de nombreuses gravures. Paris, J. Mersch, 4^{bis} Avenue de Châtillon; 1895. — Prix : fr. 7,50; franco, fr. 8,50.

Dans son avant-propos, le R. P. Didon s'adresse « Aux jeunes », et leur dédie en quelque sorte ce livre : c'est en effet une œuvre d'exubérance et de gaieté que ce voyage à la terre classique par excellence. Qu'on n'espère par y trouver une pédantesque érudition ni l'exactitude d'un guide Joanne; mais, si l'on recherche un délassement, où se mêle encore quelque enseignement utile, *Constantinople, le Mont Athos et la Grèce* est l'ouvrage tout indiqué.

Le livre n'est pas signé, et ceci déjà exclut toute arrière-pensée de prétention, mais l'auteur a eu tort de garder l'anonymat, tout comme il aurait tort de laisser rouiller sa plume : ce coup d'essai, — supposons le tel, puisque l'avant-propos dit que *Constantinople* est l'œuvre d'un jeune, — indique un talent qui veut être révélé et développé.

Pour terminer, appelons l'attention sur les superbes phototypies qui ornent le volume, reproduisant les monuments et sites les plus saillants du voyage; à remarquer aussi les dessins gentiment croqués qui s'intercalent dans le texte et achèvent, avec le soin de l'exécution typographique, de faire de *Constantinople* un livre de luxe. M. H.

Du beau moral et du beau formel, par ALPHONSE GERMAIN. Paris, Girard, éditeur.

J'ai dit le bien que je pensais des précédents livres de M. Alphonse Germain. Aujourd'hui je lis son nouveau livre avec encore plus de recueillement. Le noble caractère et l'excellent critique d'art sont nôtres plus que jamais. Alphonse Germain étudie la théologie et demain sera prêtre : c'est l'Art qui l'a conduit à l'apostolat; à force de prêcher le devoir de beauté, il a rencontré le devoir de charité et a compris qu'il était une œuvre d'art plus belle que de mener des formes à l'immortalité, celle de mener des âmes à l'éternité. Son nouvel opuscule fait le trait d'union entre sa critique d'hier et son apostolat de demain. C'est presque déjà un sermon et c'est encore de la critique. C'est convaincu plus que ja nais, cependant les laïques trouveront peut-

être moins convaincant. La contradiction est telle de la nature humaine que nous ajoutons moins foi aux paroles de ceux dont le devoir est de prêcher qu'à ceux qui le font par conscience ou par plaisir, mais sans mission obligée et déterminée. J'ai peur qu'Alphonse Germain prêtre soit moins entendu des lettrés; je sais combien il s'en soucie peu puisqu'il va cesser de s'adresser à l'orgueil des artistes pour ne plus s'intéresser qu'aux humbles, mais je souhaiterais que, tout en gagnant un prêtre de plus, nous ne perdions pas le seul critique d'art à principes et à fil conducteur dans le dédale anarchique d'aujourd'hui, non plus que l'artiste effectif dont j'ai vu certains dessins qui m'ont fait penser à ceux des maîtres du XVI^e siècle et dont la place serait sans conteste à l'Albertine. J'aurais bien deux ou trois réserves à faire sur quelques détails à certaines pages de ce nouveau volume, mais à quoi bon; ce sont points de vue personnels, qui ne convaincront pas ceux qui se placent à celui de M. Germain non plus qu'ils n'échapperont à ceux qui se placent au mien. Toutefois seulement les indiquer : démolition de l'école préraphaélite en se basant sur la théorie de Ruskin, au lieu que sur la pratique souvent contradictoire de Rossetti, Watts, Morris, Walter Crane et Burne Jones que M. Germain étague je ne sais pourquoi du préraphaélisme. Connaissance peut-être pas assez suffisante de l'œuvre ni de Rossetti, ni de Turner « enjambé » un peu superficiellement. Enfin en l'estimation morale de ce que peuvent valoir les mérites de l'artiste en beauté et de l'artiste en charité, pas assez tenu compte de la somme de charité immanente à une œuvre d'art transmise de siècle en siècle. Je crois que, si Léonard avait été d'un dixième moins artiste et d'un dixième plus vertueux, cela eut mieux valu pour Léonard, mais pas pour les admirateurs de Léonard. Or, je crois fermement que, dans la balance du jugement dernier, Dieu surchargera le plateau des mérites de Léonard de tout ce qu'a pu faire de bien son œuvre, et, si je songe à tel dessin, celui du Christ au Musée Brera, par exemple, je crois que... Dieu fait bien ce qu'il fait. Avoir consolé des misères ambiantes par l'œuvre laissée après soi, des esprits d'élite comme, par exemple, cet absolument génial Péladan qui vient de nous restituer *Prométhée* et être pour quelque chose par conséquent dans ce *Prométhée*, je le crois fermement escompté aux yeux de Dieu pour le salut de Léonard de façon à contrebalancer bien des fautes. C'est à Dieu évidemment que chaque artiste doit son art, mais non point l'emploi qu'il en a fait; donc il y a des mérites acquis par l'art. Je ne fais qu'indiquer mon sentiment. Un pareil débat ne saurait s'accroupir à l'angle d'une petite chronique. J'ai seulement voulu montrer tout ce que peut susciter de réflexions ce beau livre qui est une bonne œuvre.

WILLIAM RITTER





LE PAPE LÉON XIII

Quand ils sortent tous deux, égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre, avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu : le Pape et l'Empereur.

VICTOR HUGO : *Hernani*.

« Je tiens mon Pape ! »

EMILE ZOLA



LE Pape Léon XIII, Pontife suprême de l'Eglise Universelle, Patriarche d'Occident, primat d'Italie, archevêque et évêque de Rome, est entré dans la dix-septième année de son règne, et achève la quatre-vingt-cinquième de son âge. Lorsqu'il fut élu, en 1878, il était presque septuagénaire, d'une santé délicate, d'apparence débile, et le conclave qui voulait un pape de transition, d'une durée probable assez courte, le choisit de préférence à d'autres cardinaux papables. On était un peu fatigué du long pontificat de Pie IX, le seul successeur de Pierre qui eût dépassé les années de Pierre. Trente-deux ans de péripéties inattendues, de révolutions, d'exils et de retours imprévus, de luttes violentes et de triomphes éclatants, règne extraordinaire dont fut remué le monde. On savait que Pie IX, âme si tendre, n'avait aucune tendresse pour Joachim Pecci : on le lui avait proposé pour remplacer le cardinal Barnabó à la Propagande — situation colossale ! — et on lui représentait qu'il était un bon évêque.

« Un bon évêque, riposta le Pape, eh bien ! qu'il fasse l'évêque ! » Il ne l'appela à Rome que pour l'investir de la charge de camerlingue, qui, selon d'anciens préjugés, et par la nature même des obligations qu'elle impose, empêche ordinairement son titulaire d'accéder au trône romain. Il l'avait laissé trente ans à Pérouse, dans les montagnes, et c'est là qu'un journaliste français — qui ne me démentira pas — choqua son verre contre le sien en buvant « au futur Pape », un an juste avant que le cardinal pérujin fut élu.

On assure qu'avant d'accepter la tiare, le cardinal Pecci exigea de son plus fidèle ami, le cardinal Franchi, l'engagement de le servir comme secrétaire d'État. Mais Franchi, homme d'une vaste intelligence, ne dura pas. Il mourut subitement, de même que mourut un très jeune gentilhomme que Léon XIII affectionnait, voyant en lui un futur ministre laïque du Saint-Siège, le comte Charles Conestabile. Ces deuils attristèrent les premières années de son règne et aussi la malveillance de certaines intrigues contre ce qu'on nommait la *faction pérujine*, le pape ayant, tout naturellement, recruté ses familiers parmi les prélats et les prêtres qu'il avait connus et pratiqués durant son épiscopat.

Mais les années ont passé. Pie IX est oublié, — hormis comme figure historique — et Léon XIII a accompli ce miracle de dissiper l'indifférence en matière de religion, d'imposer au monde entier, outre la primauté de sa fonction, la primauté de sa personne, de devenir l'arbitre des puissances, de préparer enfin l'évolution de l'Église vers les idées nouvelles et les aspirations de la société moderne, transformée par la révolution qui va terminer son cycle. Et il est resté, pourtant, immuable dans le dogme et la foi, de même que touchant aux extrêmes limites de l'âge, usé par le travail toujours grandi, par d'incessantes fatigues, il est demeuré le cœur simple et l'âme candide, ce vieillard que Bourget

nous montre dans *Cosmopolis*, errant à pas comptés dans les jardins du Vatican et penché sur une rose pour en respirer le parfum !

Le temps n'est plus où le Pape, en ce siècle, ne préoccupait que les catholiques et n'exerçait qu'une influence religieuse. On reconnaît maintenant sa mission et son action sociale, et le rôle qu'il joue est celui du *premier homme de l'Europe*. Il n'est plus considéré, suivant l'expression de M. Jules Lemaître, comme « le grand lama de la superstition, un personnage suranné et commode ». Sa voix est écoutée et retentit : son autorité est admise. Grâce à lui, la religion n'est bien que le lien des âmes, sans distinction de caste et de rang, ni de fortune, et il a démontré de façon péremptoire que l'Eglise n'est pas la servante de la royauté. C'est assurément pour cela que certains catholiques, à qui plaisaient davantage l'expansion attendrie, l'éloquence prolix, la bonté naïve, la majesté tempérée d'une affabilité familière de Pie IX, prirent quelque plaisir à prêter au Saint-Père une ressemblance avec Voltaire, à lui en attribuer le sourire, le « hideux sourire » mis en scène par Alfred de Musset.

Mais, comme l'a dit Louis Veillot : « Quand tous les essais auront été tentés, et quand ces essais auront tout broyé et que le genre humain sera devenu le jouet sanglant et déchiré de la force, c'est à Pierre qu'il demandera de lui rendre l'autorité. Le Pape restaurera la monarchie, ou il organisera la démocratie, et de toute manière la Papauté sera ce qu'elle est, la tête du monde, — ou le monde décapité périra. »



Carpineto est une petite ville du diocèse d'Anagni, à quinze lieues de Rome, au cœur du pays des anciens Volsques, bâtie au sommet d'une roche escarpée, sur

les flancs de laquelle se déroulent ses maisons en granit noircies par le temps. Une forteresse et de nombreux clochers dominant la cité, adossée aux massifs du mont Capreo, couverts de forêts de chênes, de pins maritimes et de cyprès. C'est là que se trouve la maison des Pecci, venus de Sienne au quinzième siècle, et où naquit en 1810 Vincent Joachim Pecci, du comte Louis, colonel honoraire dans l'armée française, et d'Anna Proserpi, d'une famille de petite noblesse. Dans leurs armes, à *enquerre*, il y a une comète d'or, où l'on a vu la réalisation de la prophétie de l'ermite Malachie : *Lumen in cælo*.

Léon XIII n'a plus que des neveux, enfants de son frère Jean-Baptiste. Pas plus que Pie IX, il n'a recherché pour sa famille les alliances princières et n'a comblé ses parents de titres et dignités; il leur a laissé le patrimoine de cent mille écus, fortune modeste, et leurs mariages sont exactement ceux qu'ils eussent été dans leur condition de petits gentilshommes campagnards. Il ne sera donc point accusé de népotisme et ne laissera d'autre héritage à sa parenté qu'un nom glorieux à jamais.

Elevé d'abord chez les jésuites de Viterbe, le *contino* Pecci se rendit à Rome à quatorze ans, suivit les cours du collège romain; entré ensuite à l'Académie des nobles ecclésiastiques, il fut reçu docteur *in utroque jure*, nommé par Grégoire XVI référendaire à la signature, ordonné prêtre par le cardinal prince Odescalchi, envoyé comme déléгат apostolique à Bénévent, à Spolète, enfin à Pérouse; à trente-trois ans, sacré évêque de Damiette et nommé nonce à Bruxelles. De retour à Rome, il fut aussitôt pourvu du siège épiscopal de Pérouse et reçut le chapeau.

Toute la vie du Pape tient en ces quelques lignes. Il faudrait des volumes pour exposer tous les actes de son administration, son entente des affaires ecclésiastiques,

ses qualités de négociateur et d'évêque, de diplomate et de théologien. Les actes de son pontificat appartiennent également à l'historien qui les jugera plus tard. Questions religieuses et questions politiques veulent être étudiées avec plus de développement. Il me suffirait d'ébaucher le portrait du pontife dans une attitude plus intime et de montrer, si je puis, le peu qui reste de l'humanité dans cet homme, sommet d'une hiérarchie qui compte soixante-dix cardinaux, treize patriarches, douze cents archevêques et évêques des rites latins ou orientaux, des ordres religieux, des congrégations, un clergé innombrable et quatre cents millions de fidèles répandus sur la surface de la terre.

On pourrait presque dire que Léon XIII ne vit que par artifice, tant son apparence est immatérielle. D'une haute stature que sa maigreur d'ascète rend encore plus sensible, le torse droit, la démarche un peu balancée, à la façon d'un roseau qu'un souffle de brise fait osciller, il redresse la tête avec une imposante dignité. Dans la blancheur de ses vêtements, blancheur nuancée par les tons divers des étoffes, le mat un peu terne du drap, le luisant de la soie, par les ombres bistrées ou bleuâtres, et que rehausse le rouge éclatant du manteau, il apparaît majestueux et presque sur-humain.

Son visage est d'une pâleur extrême, qui n'a rien de morbide; ce n'est point le blême jauni du vieil ivoire, non plus que la lividité des las de vivre : c'est une teinte doucement nacrée, transparente, résillée d'un laciné de rides fines et ténues, sillonnée de larges plis, un peu dorée aux tempes sous les rares cheveux floconnant en houppes soyeuses. Le front est large, carré, puissant, dominateur. L'œil très vif, d'un noir de diamant fumé, atteste une vigueur singulière, s'aiguise parfois en une pénétrante acuité, ou s'affine, se voile, se noie, pour ainsi dire, dans le rêve ou l'extase. La

bouche est large, aux lèvres minces, à peine rosées, souvent entr'ouvertes par un sourire qui a de la grâce, à la fois très bienveillant et très royal.

Les mains fortes et longues, comme chez les rejetons des races où l'on a longtemps porté l'épée, sont maigres, exsangues, nerveuses; et l'anneau de saphir qui chatoie sur la peau diaphane en glace la blancheur d'un imperceptible reflet d'azur.

La voix est grêle, avec de rares éclats; elle pénètre; elle semble venir de loin et de haut. Le pape n'est pas un orateur, mais un écrivain. Il parle peu, avec recherche, sans traits d'esprit, *scherzi*, ni fioritures. Sa parole est solennelle et mesurée, son élocution lente, compassée; son langage est académique, précis, sans image.

Ce qu'il est difficile de saisir c'est l'expression de ces traits, à la fois si vigoureusement burinés et en même temps d'une immatérialité qui leur donne une sorte de rayonnement extra-naturel. La physionomie, ici, traduit fidèlement le caractère. Elle révèle, d'abord, la certitude de sa propre grandeur, la parfaite sérénité, la sécurité fille de la Foi, la sagesse, l'onction calme. Elle déclare une volonté inflexible, une incomparable force de résistance, le sentiment profond d'une fonction auguste, l'ambition noble de servir le dessein de Dieu, l'ampleur des vues et des visées, le désir supérieur d'une gloire utile à la société et devenant le patrimoine de l'humanité. Elle avoue quelque reste de cette gaîté italienne, faite de malice et d'ironie, une candeur juvénile sommeillant dans le cœur, si vieux. Elle trahit plus de raison que de sensibilité, malgré un fonds de bonté sincère, de charité attendrie; c'est la bonté et la charité évangéliques, inspirées par le devoir; ce sont des vertus, non des sentiments : l'émotion n'y apparaît point, ni l'élan, ni l'enthousiasme. L'âme commande et l'esprit obéit.

Léon XIII, impératif et souverain, est un Roi plutôt qu'un Pontife. Dans l'Eglise il prendra rang plutôt comme docteur que comme saint, semble-t-il. Depuis le XVI^e siècle, aucun politique de sa taille n'avait occupé le siège de Pierre. Il a l'âme de feu de ces grands papes qui présidèrent aux révolutions sociales, aux affranchissements des communes et des personnes, aux croisades, aux luttes contre les envahissements de la royauté, les usurpations de l'Empire. Si le concile du Vatican, suspendu depuis 1870, eût repris ses séances, que de réformes il eût opérées sous la direction ferme du successeur de Pie IX, et que de questions il eût résolues ! Les récentes encycliques nous laissent entrevoir le plan très vaste conçu par le génie d'un Pape qu'anime, plus qu'on ne veut le confesser dans le monde catholique, l'esprit moderne. La condition des classes laborieuses, la pacification du vieux continent, l'évangélisation de l'Afrique, l'établissement de la hiérarchie dans l'Amérique du Nord, la réunion des Eglises orientales, la fin du schisme grec, tels sont les vastes sujets que ce puissant cerveau étudie sans cesse, et qu'il jette à la discussion avec une audace, heureuse jusqu'ici.

Le Pape habite un appartement très simple, sans luxe. Il se couche assez tard, se lève tôt, partage la journée entre la prière et le travail. Il sort peu, n'a presque pas de besoins. Un potage, une bouchée de viande rôtie, des légumes, un fruit, un verre de vin, tel est son repas qu'il prend toujours seul. Un peu de lait, le matin, du bouillon le soir. Ce régime frugal ne coûte pas un écu par jour. Comme distractions, comme plaisirs, une courte promenade, une courte causerie avec le jardinier, *Sor Cesare*. Quelquefois, très bon latiniste, le Pape écrit des vers latins, dont une édition a été publiée en un pitoyable volume enluminé, par le jésuite Brunati. Quelquefois encore un concert où les jeunes clercs des écoles ecclésiastiques chantent

de la musique religieuse, le vrai plein-chant grégorien que Sa Sainteté préfère à tous les chefs-d'œuvre profanes. Et c'est tout. La réclusion, la tâche laborieuse, la sobriété d'un moine : d'austères exercices de piété, des audiences fatigantes, de longues cérémonies sous le poids des lourdes étoffes cuirassées d'orfrois massifs.

L'étiquette romaine est minutieuse : on y tient pour relever le prestige de la cour. On se souvient encore des allures désinvoltes de l'empereur allemand, qu'on jugea trop militaires, des costumes par trop « bain de mer » de la princesse de Galles et de sa suite, qui se présentèrent en manière de touristes de l'agence Cook.

On a dit, bien à tort, que Léon XIII était aussi avare que Pie IX était généreux. C'est une erreur. Il y a de vrai que l'Italien n'est pas libéral, il ne donne pas volontiers, il est économe, voire parcimonieux, par éducation, par l'habitude de la sobriété, parce que ses besoins sont restreints. Le Pape donne beaucoup, mais il compte toujours : sa générosité est mesurée. Pour sa dépense personnelle le traitement d'un vicaire de Paris suffirait largement ; il a toute l'administration de l'Eglise à entretenir, et c'est là qu'il exige l'ordre le plus strict. Aussi n'est-il guère en faveur auprès des quelques prélats fantaisistes, trafiquants de titres, de décorations, d'indulgences, qui ont fait du sacerdoce une carrière. Leurs secrètes rancunes le poursuivent, et leurs basses intrigues ne les enrichissent point.

Le règne glorieux du Pontife, qui, d'après les misérables calculs de ses compétiteurs, ne devait durer que deux ou trois années, s'est continué bien au-delà du temps moyen accordé aux suprêmes magistratures dont sont investis des vieillards.

Il ne reste au Sacré Collège que sept ou huit cardinaux de Pie IX : tous les autres sont des créatures de Léon XIII ; la proportion des Italiens a diminué ;

les Anglais, les Américains, les Polonais, presque tous personnages de haute valeur, ont une influence qui n'est pas à méconnaître; les Allemands, les Espagnols auront également un large crédit dans le Sénat de pourpre; les cardinaux français n'ont plus la prépondérance : ils sont honnêtes et médiocres; ils représentent un épiscopat sans autorité et sans éclat, un clergé asservi.

Que sera le futur Conclave? C'est le secret de l'avenir. *Lumen in cælo*, prédisait Malachie de Léo XIII. Et il appelle son successeur *Ignis ardens*. Quel *porporato* désigne ce mystérieux pronostic? Est-ce le cardinal Stampa, qui a des flammes dans son blason? Est-ce un des Américains qui ont converti le Pape à la démocratie? Secret de Dieu, qui a toujours pourvu comme il fallait, exalté celui qu'il fallait pour récompenser ou châtier la chrétienté, selon ses mérites...

CHARLES BUET





LES ÉTOILES

*Il est des étoiles lointaines
Dont l'existence est bien connue
Et dont les lucurs incertaines
Ne nous sont jamais parvenues.*

.

*Au sein de la nuit enchantée
Les étoiles sont dispersées;
La blancheur de la voie lactée
Eprend ses voiles d'épousée.*

*Oh! ces pâleurs d'argent, si frères
Qu'elles semblent agonisées!
Oh! ces lucurs surnaturelles
Et ces pâleurs opalisées!*

*Aussi doux que des yeux de femme,
Que les yeux d'une femme aimée,
Leurs reflets pénètrent mon âme
Dans la nuit charmée et pâmée.*

*Ainsi qu'un chant de cornemuses,
Accords sans nulle mélodie,
Les voix de l'horizon, confuses,
Mêlent leurs notes assourdies.*

*Dans la transparente atmosphère,
J'écoute, saisi jusqu'aux moëlles,
Et je ne sais si je préfère
Des yeux de femme ou des étoiles.*

.

*Il est des étoiles lointaines
Dont l'existence est bien connue,
Et dont les lucurs incertaines
Ne nous sont jamais parvenues.*

LIED

*Je veux un amour qui soit doux et triste,
Qui soit triste et doux comme de la moire;
Et je cherche, au soir d'un rose améthyste,
Mon dahlia bleu, ma tulipe noire.*

*Mon dahlia bleu, ma tulipe noire,
C'est un amour fait d'aurore et de neige,
Par des chaînes d'or tenant ma mémoire,
Artificiel comme un sortilège.*

*Artificiel comme un sortilège,
Vu l'unique fois, fantôme illusoire :
Mon dahlia bleu, ma tulipe noire,
L'ai-je vu vraiment cette fois? que sais-je?...*

SES MAINS

*Elle avait des mains pâles, pâles,
Aux veines roses-violettes
Qui marquaient sur la peau, très-nettes;
Elle avait des mains blanches, blanches.*

*Elle avait des mains fines, fines,
Minces comme le poignet, frêles
Comme des cous de tourterelles;
Elle avait des mains pâles, pâles.*

*Elle avait des mains fuselées
Comme sur les vitraux les saintes
Qu'un très pieux artiste a peintes;
Elle avait des mains fines, fines.*

*Elle avait des mains tristes, tristes,
D'une rose de soir diaphane
A l'heure où la couleur se fane :
Elle avait des mains fuselées.*

*Elle avait des mains de princesse
D'une race par trop ancienne
Et d'une beauté patricienne;
Elle avait des mains tristes, tristes.*

*Elle avait des mains fuselées,
Tristes, fines, pâles et belles....
Elle est morte, et ses mains si belles
En mon âme se sont moulées...*

HENRY BORDEAUX





NOS HELLENISTES FLAMANDS AU XVI^e SIECLE

A fin du dix-neuvième siècle est marquée par de grands progrès dans la science de l'antiquité grecque.

De nombreuses découvertes ont éclairé récemment d'un jour nouveau notre connaissance de l'histoire économique, politique et littéraire de la Grèce. Les principales revues de l'Europe en parlent fréquemment à leurs lecteurs étonnés. On leur donnait, hier, un document musical de la plus grande importance, l'hymne à Apollon ; quelle surprise demain nous réserve-t-il encore ?

Le public, dérouté d'abord quelque peu par ces « antiquités » qui paraissent si éloignées des « choses à l'ordre du jour », commence à prendre pour ces études un vif intérêt.

Ne serait-ce pas ici le moment de consacrer quelques pages à ceux d'entre nos compatriotes qui s'y adonnèrent les premiers dans notre pays, dans nos provinces flamandes principalement. C'est un chapitre de notre histoire littéraire qui n'est pas des moins glorieux pour nous et il est de ceux dont les périodiques étrangers ne parlent pas.

Parmi ces vaillants de la première heure, parmi ces champions des lettres, que les français, les allemands, les italiens couvrent de fleurs (quand ils sont des leurs) nous pouvons saluer bien des nôtres, bien des illustrations.

nées sur cette terre de Flandre si féconde en grands hommes.

Peut-être, dans la vieille cité de Gand où ils naquirent presque tous, ne sera-t-il pas sans quelque intérêt de montrer brièvement avec quelle ardeur ils cultivèrent la philologie grecque, comment ils la firent éclore, la menèrent à plein épanouissement.

Et si ces lignes tombent entre les mains d'hommes du métier, ils reprendront volontiers avec nous ce récit. L'homme de science aime toujours redire les noms et rappeler les œuvres de ceux qui se sont consacrés avant lui à ses études de prédilection. Ce n'est pas seulement par sentiment d'orgueil national ou de simple dilettantisme; il n'y n'est pas poussé uniquement par le plaisir cher à l'esprit humain de remonter à l'origine des choses : il y a aussi la curiosité intéressée du voyageur qui, avant de s'engager dans un pays peu connu, pose mille questions sur ses premiers explorateurs, sur leurs découvertes, sur la façon dont ils ont été amenés à les faire. Pour celui qui part, il n'est point de minuties; sur le caractère, le genre de vie, le tempérament, l'équipement de ses devanciers, il veut tout savoir. Il faut que l'expérience de ceux qui l'ont précédé tourne à son avantage; chaque détail est en raison du noble but que l'on poursuit, aucun d'eux n'est sans importance.



Le 27 août 1517, mourut à Bordeaux, se rendant en Espagne où il avait été envoyé par Charles-Quint, le seigneur Jérôme de Busleiden, membre ecclésiastique du grand conseil de Malines, un personnage dont le nom restera étroitement lié, avec celui de son ami le hollandais Erasme, à la renaissance des lettres en Belgique.

Ils concoururent, le premier par une riche dotation testamentaire, le second par son initiative, ses conseils, son appui à la fondation et à la prospérité du Collège

des Trois-Langues de Louvain, destiné spécialement à l'étude du latin, du grec et de l'hébreu.

C'est avec cet établissement qu'il faut commencer l'histoire de la philologie grecque en Belgique : elle allait sortir, grâce à lui, des langes où elle était encore enveloppée. Le grec était, au commencement du XVI^e siècle, généralement inconnu, même des personnes les plus cultivées : il n'existait pas dans notre Belgique de cours où les auteurs fussent interprétés régulièrement. On possédait fort peu de textes imprimés : quelques uns avaient paru en Italie dès la fin du XV^e siècle; en France et aux Pays-Bas rien n'avait vu le jour.

On n'y possédait même pas de caractères et, quand les typographes rencontraient dans un auteur latin quelques mots grecs, ils étaient réduits à laisser la place en blanc; cette première lacune une fois comblée, il fallut un certain temps avant de voir apparaître les accents. Ceux-ci se montrent pour la première fois dans un livre publié en 1505 par un de nos compatriotes Josse Bade, qui fit ses études à Gand, enseigna à Lyon et imprima à Paris. En 1507 enfin, parut, pour la première fois en France, un livre grec. En tout 350 lignes! il faut lire les pages toutes de verve et de finesse que M. Egger lui a consacrées.

L'institution de Busleiden et d'Erasmus arrivait donc à son heure : on le vit bien quand leur exemple excita l'émulation des conseillers de François I^{er} et que le roi de France créa à Paris, sur le modèle de celui de Louvain, un Collège qui porte aujourd'hui le nom à jamais fameux de Collège de France.

Comme premier professeur de philologie grecque, Erasmus voulut un des nombreux savants byzantins réfugiés en Italie ou en France. Il s'adressa dans ce but à un personnage bien connu, le grec Lascaris, de la famille impériale des Lascaris, un grand seigneur doublé d'un érudit et d'un homme d'enseignement; mais

cette démarche demeura sans résultat et ce fut un élève de l'université belge, Rutger Rescius, né à Maeseyck, qui eut l'honneur d'inaugurer les leçons le 1^{er} septembre 1518.

Sans doute ses débuts furent modestes et le premier maître, comme son successeur, dut s'attacher d'abord à l'interprétation de quelques auteurs. D'ailleurs, le nombre des livres grecs se multiplia rapidement : Rescius y fut même pour beaucoup, car il dut unir aux fonctions de professeur le métier du correcteur et de l'imprimeur.

Puis, l'élan était donné. Aussi, au moment de l'inauguration de l'Ecole de Louvain, vit-on le magistrat de Tournai décider l'établissement d'un *Graeco-Latinum Collegium Tornacense* et y admettre à la chaire de grec le philologue Jacques Teing, né à Hoorne, plus connu sous le nom grec de Κεραττινος; qu'il s'était donné d'après celui de sa ville natale.

En quelques années, la cause de l'hellénisme réalisa de grands progrès : les Jésuites, les Hiéronymites firent du grec une des bases de leur enseignement; des collèges de province, tels que ceux de Gand, Bruges, Courtrai, Anvers, devinrent des foyers de propagation et de culture hellénique. Le flamand Paul Léopard tint école à Hondschoote, puis à Bergues-St-Winoc et si grande fut la réputation qu'il sut s'acquérir qu'on lui proposa la place de professeur de grec au Collège de France, honneur qu'il déclina d'ailleurs, alléguant l'attachement de sa femme pour le pays natal.

Un fait est significatif : c'est l'apparition presque simultanée de plusieurs grammaires grecques. En 1520 vit le jour à Louvain un essai de simplification de la grammaire dû à la plume du français Amerot, élève de Louvain et successeur de Rescius. Puis vinrent les ouvrages d'Oridryus, de Bergeyck; celui du hiéronymite Lankvelt (Macropedius) qui possède d'autres titres à la célébrité, — la syntaxe du malinois Varennius.

Dès 1524, Κερατινος avait publié un dictionnaire qui lui valut, outre la chaire de philologie grecque à l'université de Leipzig, une préface extrêmement flatteuse d'Erasme, où on lit qu'il a su allier à une modestie presque inouïe une connaissance exacte du latin et du grec.

Mais la renommée de ces livres fut dépassée et de beaucoup par celle de la grammaire du prêtre Nicolas Cleynaerts, né à Diest. Les premiers travaux grammaticaux de Cleynaerts parurent en 1521 et, en 1736 encore, on imprimait à Paris un abrégé de ses rudiments.

L'ouvrage devint classique dans plusieurs pays de l'Europe. En 1563, il fut expliqué publiquement à Louvain par un jeune helléniste français, dont le nom ne périra jamais : Jacques Amyot.

L'auteur du fameux traité professa lui-même en cette ville et avec grand succès. Un jour, au sortir d'une leçon qu'il avait donnée à de très nombreux auditeurs, causant avec l'un d'eux, un Espagnol, il prit la résolution de partir pour la Péninsule : cet interlocuteur n'était autre que Ferdinand Colomb, le fils de l'explorateur qui nous donna l'Amérique.

Quelque temps après, Cleynaerts faisait route pour l'Espagne : il voulait y recueillir des données sur les langues orientales. Il habita d'abord Salamanque où, comme en Belgique, il enseigna le grec devant un public considérable, puis passa quatre ans à Evora, résidence de la cour portugaise, à faire l'éducation du frère du roi, Jean III.

Un peu plus tard, nous le retrouverons au cœur même du dernier royaume arabe d'Europe, résidant à l'Alhambra de Grenade, l'ancien palais des rois Maures. De là, il se rendit en Afrique où il séjourna pendant quinze mois au milieu des plus grands dangers et connut toutes les horreurs de la misère. Il mourut, peu de temps après son retour en Europe, d'une maladie contractée au cours de sa mission volontaire, à l'accom-

plissement de laquelle il avait, à différentes reprises, sacrifié les plus grands honneurs : la crosse et la mitre des évêques et le chapeau cardinalice.



Nos savants aimaient à compléter par des voyages l'éducation qu'ils avaient reçue dans notre pays. Leurs études terminées en Belgique, ils allaient les parfaire à l'étranger et, comme Cleynaerts, y séjournèrent souvent très longtemps.

Ils y nouaient des relations avec les intelligences les plus distinguées, relations qui, dans la suite, étaient entretenues par correspondance; ils travaillaient dans les bibliothèques, visitaient les musées, enrichissaient par des acquisitions les dépôts de notre pays.

De tous les hellénistes dont le nom revient dans cet article, il en est bien peu qui n'aient parcouru la France, l'Allemagne, l'Italie. Souvent il leur arrivait d'accompagner au loin quelque prince ou quelque grand personnage en qualité de lecteurs, de secrétaires particuliers.

Les membres des plus hautes classes de la société s'intéressaient extrêmement alors, on le sait, au mouvement littéraire; ils étudiaient avec ardeur les lettres anciennes, prodiguaient les encouragements aux savants et leur fournissaient, avec d'importants secours pécuniaires, de précieux instruments de travail.

C'est ainsi que Busleiden avait formé à Malines un musée qui excita l'admiration de son ami le chancelier Thomas Morus. Un autre amateur d'une renommée européenne était le châtelain de Commines, Georges de Halewyn, fils d'un conseiller du duc de Bourgogne et d'une nièce du grand Philippe de Commines, gouvernante de Philippe le Beau et de Marie de Bourgogne.

En Flandre aussi, dans la ville de Bruges qui

avait reçu et mérité à cette époque le surnom d'Athènes de la Belgique, Marc Lauryn, seigneur de Watervliet, possédait une collection de manuscrits et de monnaies et une bibliothèque qui étonnèrent son siècle. Il les plaça dans le Blauhuys, maison de campagne qu'il occupait non loin des portes de la ville et appelait pompeusement avec ses amis *Laurocorinthus*.

Le nombre des pièces romaines et, ce qui nous intéresse plus, des pièces grecques qu'il y avait réunies était si grand qu'il se décida à en faire l'objet d'une publication spéciale. Il s'adjoignit dans ce but le peintre Hubert Goltz de Venlo qu'il paya largement et envoya au préalable faire un voyage de recherches, qui dura deux années, dans les principaux médaillers d'Europe.

Bien plus, quand son collaborateur fut rentré au pays après une campagne fructueuse, il créa une imprimerie et un atelier de gravure, afin d'assurer pleinement le succès de son entreprise. Non seulement les volumes projetés par Lauryn y furent admirablement publiés, mais plusieurs autres œuvres importantes y virent le jour.

Deux hellénistes éminents en étaient les obligés correcteurs.

L'un, Adolphe de Meetkerke, président du Conseil de Flandre, chargé de plusieurs ambassades, y donna *l'editio princeps* de Bion et Moschus ainsi qu'un intéressant et savant traité de la prononciation grecque qu'il avait composé pendant ses études à Louvain.

L'autre, François Nans, fut bourgmestre du Franc de Bruges, s'illustra par de nombreux travaux sur les auteurs grecs, entre autres par une édition critique de la paraphrase de l'Évangile de St Jean écrite par Nonnus; son attachement pour le parti du Taciturne le força à se retirer en Hollande où nous le retrouvons, dans ses vieux jours, enseignant les langues anciennes à Dordrecht et à Leyde.

Personnel distingué que celui de l'imprimerie brugeoise !

Ces nobles intelligences avaient compris combien féconde serait pour le progrès des études grecques une alliance entre la science du philologue qui épure, transcrit et commente les textes et l'art du typographe qui doit les reproduire avec exactitude et élégance.

Il convient d'insister sur les immenses services que rendit à la cause des lettres l'Imprimerie, cette « sœur des Muses et dixième d'elles » comme le dit si joliment du Bellay. Notre pays a eu ses Estienne, ses Froben et ses Alde qu'il faut citer parmi les promoteurs de l'hellénisme : ce sont avec les Lauryn, les Josse Bade, les Rutger Rescius, les Lambrecht et leur maître à tous : l'illustre Thierry Martens. Parcourez les œuvres du grand bibliographe Ferdinand van der Haeghen et vous verrez que, dans la ville de Gand seule, cette époque a connu un mouvement de librairie qui n'a peut-être jamais eu son égal.



Ainsi grands de la terre, philologues et imprimeurs unissent leurs efforts et s'associent dans un noble élan pour marcher à la conquête de la science !

Aussi que de progrès réalisés ! que de remarquables travaux ! Le champ qui, au début du siècle, s'ouvrait à l'activité de nos érudits était immense ; quand on considère la façon dont ils ont su le défricher, le degré de culture auquel ils l'ont porté et les moissons riches et abondantes qu'ils y récoltèrent, on ne peut vraiment réprimer son admiration.

Ce n'est pas ici le lieu de faire à chacun sa part d'éloge ni même de citer les noms de tous nos hellénistes ; mais nous pouvons indiquer en peu de mots la nature de leurs écrits. Les objets de leurs travaux furent, en effet, sensiblement les mêmes.

Ils traduisirent en latin les chefs d'œuvre de la littérature grecque, donnèrent des éditions avec commentaires, notes philologiques, historiques et littéraires; ils publièrent des recueils d'observations de critique diplomatique et de critique conjecturale; ils firent enfin de nombreux ouvrages destinés à l'enseignement.

En dehors de ce cadre, ils produisirent peu.

C'est que leur science avait pour but, moins un amas de connaissances techniques, qu'une intimité plus pénétrante des choses de l'antiquité, qu'une communion plus grande avec ses grands hommes. Ils avaient compris que le meilleur moyen de s'approcher d'eux était de lire et de relire les textes qu'ils nous ont légués. Ils considéraient ceux-ci comme l'élément et l'aliment de la science dont ils étaient si avides, comme les sources par excellence auxquelles on devait remonter pour l'acquérir : ces sources ils les voulurent abondantes et nombreuses, pures et vraiment fécondantes. Il fallut que chacun y put venir puiser facilement et en toute confiance : voilà pourquoi ils mirent toute leur activité à publier les auteurs, à les restaurer, à les interpréter.

Certaines sciences philologiques, les antiquités, l'histoire, l'épigraphie et d'autres encore qui sont maintenant des sciences spéciales, parfaitement définies et ordonnées n'avaient, alors, pas d'existence propre. Elles étaient cultivées non pour elles-mêmes, mais pour autant qu'elles pouvaient servir à l'intelligence des écrivains anciens.

Tel est bien l'esprit dans lequel Castellanus de Grammont composa ses ouvrages d'antiquités grecques.

Juste-Lipse, de son côté, avait projeté un traité complet d'antiquités qu'il voulait appeler *fax historica*, le considérant comme un *flambeau* à la lumière duquel il fallait lire les œuvres de la littérature ancienne. Il avait toutefois plus spécialement en vue celles de la littérature latine. Néanmoins, nous nous plaisons à évoquer ici le souvenir de l'illustre triumvir brabançon de la

République des Lettres. Scaliger dit bien qu'il ne fut « grec que pour sa provision », ratifiant de la sorte cette phrase du maître lui-même : « j'ai quelque connaissance du grec, mais pas beaucoup au delà de ce qu'en sait le vulgaire. » Mais cet aveu est trop modeste, car Lipse a su traduire et commenter si heureusement Polybe, sa correspondance atteste une connaissance si approfondie des écrivains de la Grèce que son nom ne sera pas déplacé dans le canon de nos hellénistes.

Si nous pouvons dire que, depuis trois cents ans, l'horizon des études s'est fortement élargi, nous constatons aussi que, sur le terrain même où les efforts de nos savants se confondent avec ceux de leurs devanciers, la comparaison est tout à notre avantage.

Cela tient au perfectionnement même de la critique fondée actuellement sur l'histoire du texte, la connaissance exacte de la langue des écrivains, la constitution d'une science nouvelle, la paléographie.

Mais pouvons-nous en reporter le mérite sur nous mêmes? Aurions-nous pu marcher si sûrement, si rapidement dans la voie du mieux, si nos devanciers, grâce à beaucoup de génie parfois, à un labeur des plus persévérant et des plus intelligent toujours n'avaient ouvert la marche et frayé le chemin; n'est-ce pas là une application de la loi du progrès?



Parmi nos éditeurs, une place d'honneur revient au brugeois Bonaventure de Smet (Vulcanius) : la liste de ses œuvres imprimées est longue et la bibliothèque de Leyde en possède encore plusieurs inédites. Il fut longtemps secrétaire de l'évêque de Burgos en Espagne, dirigea l'école publique d'Anvers et occupa pendant 32 ans la chaire de philologie grecque à l'université de Leyde.

Plusieurs auteurs virent également le jour pour la première fois par les soins de l'anversoïis André Schott qui enseigna successivement à Tolède, à Saragosse, à Valence, à Rome, à Anvers.

Le flamand Pierre Pantin, son successeur à Tolède, fut lecteur et bibliothécaire de l'archevêque de cette ville, ce qui lui donna l'occasion de copier plusieurs manuscrits grecs que possédait ce haut personnage. Philippe II mit notre compatriote au nombre de ses chanceliers; il revint aux Pays-Bas en la même qualité à la suite de l'archiduc Albert.

Dans des fonctions plus modestes, le maître d'école de Bergues St. Winoc travailla autant à l'illustration de notre patrie. Ses vingt livres d'*emendationes et miscellanea* sont un vrai titre de gloire. Plusieurs prosateurs, Diodore, Plutarque, Strabon, Polybe, Lucien, Dion, Stobée et Athénée y sont corrigés en de nombreux endroits et souvent de la façon la plus heureuse, généralement par la comparaison. Léopard avait compris toutes les ressources que ce procédé pouvait offrir à l'amélioration des textes.

Que d'autres encore se distinguèrent par l'ingéniosité de la critique, la pénétration du jugement, la connaissance parfaite du grec : nous aurions bien des noms à ajouter à cette liste déjà longue.

Nous ne pouvons taire cependant celui de Lievens de Termonde qui, entre autres bons livres, donna une excellente édition d'un traité de St. Grégoire de Nyssa d'après divers manuscrits du Vatican; nous devons aussi rendre hommage en terminant à trois enfants de Gand, Charles d'Uyttenhove, André de Paep et cet homme de génie philologue et poète qui relie le XVI^e au XVII^e siècle, Daniel Heinsius, l'éditeur d'Hésiode, de Maxime de Tyr, de Théocrite et de plusieurs traités d'Aristote.

Il était bien digne de l'inscription que le cercle archéologique de sa ville natale propose de placer en son honneur.

C'est lui que ses contemporains, au dire de son dernier biographe, se plaisaient à célébrer comme l'honneur de l'université de Leyde, le prince des hommes de lettres, l'ornement de son siècle. Sa réputation attirait au pied de sa chaire des étudiants allemands, anglais, norvégiens; les hommes les plus illustres se disputaient la faveur de son amitié. Venise lui envoya les insignes de chevalier de St. Marc, le roi Gustave-Adolphe le nomma conseiller et historien de son royaume, lui allouant une pension de 1300 florins et l'invitant à venir se fixer en Suède, tandis qu'Urbain VIII cherchait à l'attirer à Rome.



Ces détails nous nous plaisons à les rapporter, parce qu'ils sont de ceux qui caractérisent nettement la carrière d'un homme. Heinsius fut grand helléniste et grand professeur; la diffusion de la science fut la grande affaire de sa vie : il y travailla autant par son enseignement que par ses écrits. C'est un point que nous voulons mettre en lumière, car ce que nous venons de dire de lui peut être répété à propos des autres; le lecteur a déjà pu en juger par ce qui précède.

Presque tous nos hellénistes brillèrent par toute l'Europe au premier rang des professeurs d'université : faut-il évoquer après tant d'autres le souvenir d'un Hoius qui enseigna le grec à Douai pendant trente-sept ans, celui d'un Gruytere qui professa aux universités de Rostock, Wittenberg et Heidelberg, auxquelles Leyde et Padoue disputèrent vainement l'honneur de le posséder?

Libros scribere, discipulos docere semble bien être leur devise.

N'est-ce pas là le devoir du savant, du professeur d'université, son seul, son noble idéal? On croit trop souvent que, quand le professeur a donné quelques

heures de leçons, sa tâche est terminée : il n'en a encore accompli qu'une partie et ce n'est ni la plus difficile, ni la plus fatigante. Cette mission, les érudits du XVI^e siècle, l'ont comprise dans toute sa grandeur ; mieux qu'en aucun temps ils en furent pénétrés.

Pour eux la soif d'apprendre et de produire n'eût d'égale que la soif d'enseigner.

Dans leurs cours, ils n'essayèrent pas seulement de communiquer à leurs élèves quelques fragments d'une science déterminée, ils s'efforcèrent aussi de cultiver leur esprit, d'assouplir leur intelligence, de former leur jugement, servant ainsi à la fois et les intérêts de la science et les intérêts supérieurs de la civilisation.

Bien des éducateurs de nos jours seraient fort surpris de voir combien leur méthode était littéraire, rationnelle et attachante.

Loin d'eux la pensée d'une science égoïste et fermée ; ils n'avaient pas, pour nous approprier les expressions de M. Ferdinand Buisson, retrouvé pour eux seuls l'antiquité, ni pour eux seuls rouvert les sources du beau. Leur premier mouvement fut au contraire d'y faire participer les jeunes générations, de les mener à la lumière.

Ils eurent le sentiment très net des grands intérêts qui étaient en jeu dans le travail de leur époque ; nous en trouvons à chaque instant le témoignage dans les préfaces de leurs livres, dans les lettres qu'ils écrivaient à leurs amis. Et c'est parce qu'ils sentaient toute la valeur de la littérature grecque, parce qu'ils la considéraient comme le dépôt de toutes les sciences et de tous les arts libéraux, parce qu'ils voyaient en elle la suprême éducatrice, qu'ils mirent tout en œuvre pour la connaître et la faire connaître : ce fut leur plus grande préoccupation.

ALPHONSE ROERSCH





L'HEUREUSE EXILÉE

*Encor tout frémissants des vœux de la veille,
Au soleil printanier qui rallumait ses ors,
Un de ces clairs matins où l'âme s'émerveille
De voir Avril en fête épandre ses trésors,*

*Nous hantions la forêt, pleine de babillages
D'oiselets heureux d'être et d'allègres ruisseaux :
Nos cœurs battaient de joie, et les jeunes feuillages
Abritaient notre extase en de calmes berceaux.*

*De la colline verte où nous nous reposâmes
Dort-il en ta mémoire un lointain souvenir ?
Tu ne peux l'oublier : c'est là que nos deux âmes,
Pour la première fois, rêvèrent de s'unir.*

*Le bonheur de m'aimer te faisait rayonnante,
Et tu me souriais comme un ange des cieux....
Mais moi, je te montrais la plaine environnante
Qui déroulait sans fin ses vagues à nos yeux :*

*« — Là-bas, là-bas, disais-je, est la terre chérie,
La terre où tu naquis : n'en regrettes-tu rien ? »
Et tu me répondais : « — Qu'importe la patrie,
Puisque mon cœur ému peut battre sur le tien ? »*

*Qu'importent mon pays et la maison natale ?
Jamais un tel bonheur n'a fleuri sous mon toit !
De l'immense horizon qui devant nous s'étale,
Ce coin-là seul m'est cher où je suis avec toi ! »*

*Des rayons de tendresse éclairaient ton visage,
Et tu me souriais comme un ange des cieux;
Tandis qu'indifférent au vaste paysage,
Le regard de tes yeux s'arrêtait à mes yeux.*

*Suspendue à mon bras, dans la mélancolie
Du soir qui descendait, lentement tu revins :
L'ivresse de l'amour te faisait plus jolie.....
Oh! ces jours disparus, c'étaient des jours divins!*

Avril 1894

PENSÉE MÉLANCOLIQUE

POUR TH. BRAUN

*Quand mes amis en pleurs et mes parents en deuil
Jusqu'au Jardin des Morts suivront mon noir cercueil,
Lourdement oppressés par la mélancolie
Où la terre en automne est tout ensevelie,
— Car c'est avec les fleurs que je disparaîtrai — :
En voyant défiler ce cortège éploré,
Quel passant songera que celui qu'on emporte
Au sombre et froid caveau dont on scelle la porte,
Aima sous le ciel bleu, dans l'ardeur des vingt ans,
Une enfant qui riait au soleil du printemps?*

FRANZ ANSEL

Novembre 1894





LES OUVRIERS DE L'ÉTAT ET LES UNIONS PROFESSIONNELLES

L'UNE des caractéristiques de cette fin de siècle, c'est une énergique déclaration de guerre à l'individualisme. « L'individualisme, voilà l'ennemi ! » Tel est le cri qui échappe à tous ceux qui suivent attentivement les phénomènes sociaux. Il n'est pas étonnant dès lors d'entendre proclamer bien haut la toute-puissance de l'association ouvrière, de voir s'ériger partout des coopératives et des syndicats.

Tous les partis s'unissent aujourd'hui pour réclamer l'octroi de la personnification civile aux unions professionnelles, idée qui, à l'origine, s'était heurtée à des préjugés séculaires et à de routinières résistances.

Dans une brochure récente, traçant le programme social du parti catholique, le duc d'Ursel demande la prompte introduction de cette réforme (1). Déjà le 7 août 1889, le Gouvernement avait déposé un premier projet de loi sur la matière. Le 16 novembre 1894 un nouveau projet, signé par M. Begerem, fut distribué aux Chambres; il viendra prochainement en discussion.

(1) *Politique Sociale*, par le Duc d'URSEL, p. 38. Voir aussi la remarquable brochure que vient de publier M. ARTHUR VERHAEGEN sous le titre : *Demain* pp. 45 et 51.

L'ouvrier aura donc le droit de constituer des associations permanentes investies de la personnification civile, discutant les conditions du contrat de travail avec le patron.

Le législateur encourage la formation de ces collectivités volontaires; il y voit le seul moyen d'assurer la liberté réelle de l'ouvrier; il veut par conséquent l'application générale du remède.

« Notre Constitution, disait l'exposé des motifs du « projet du 7 août 1889, garantit aux ouvriers le droit « de s'associer librement, mais l'association n'est une « force dans les conflits d'intérêts que pour autant qu'elle « ait une organisation bien réglée. Celle-ci est du domaine « des contrats. Aussi dépend-il du législateur d'assurer « l'efficacité de l'association, d'en multiplier les appli- « cations pratiques, d'en développer les avantages et de « *les rendre accessibles à tous.* » (1)

Voilà certes clairement exprimer l'intention de favoriser le plus possible la création des unions professionnelles!

Et cependant un point important reste douteux.

Le bénéfice de la loi s'étendra-t-il à tous les travailleurs sans exception?

Ou bien faut-il établir une distinction : accorder le droit de fonder des unions professionnelles aux ouvriers de l'industrie privée, le refuser aux employés et ouvriers de l'Etat?

Cette question s'est présentée plusieurs fois en France; elle a été également soulevée en Belgique. Il n'est pas sans intérêt d'examiner l'attitude prise par les pouvoirs publics dans ces circonstances.



(1) *Documents parlementaires.* Chambre des représentants. 1888-1889. — 7 août 1889 n° 287.

Dès le 21 mars 1884 avait été votée en France la loi sur les syndicats professionnels.

La portée des dispositions législatives semblait générale. En fait quelques ouvriers de l'Etat ou des administrations publiques s'étaient constitués en syndicats sans la moindre opposition de l'autorité.

Les employés des postes et télégraphes avaient voulu, eux aussi, prendre part au mouvement et former une association professionnelle.

Toute tentative de ce genre fut aussitôt réprimée avec énergie. On menaça même de révocation quiconque eût osé assister à une seule réunion.

Le Gouvernement fut interpellé sur ces faits à la séance du 17 novembre 1891.

Le Ministre du Commerce et de l'Industrie répondit au discours de M. Dumay :

« Je ne reconnais pas du tout aux agents du gouvernement le droit de mettre à exécution la loi sur les syndicats professionnels, *parce que cette loi ne s'applique pas à eux*(1). »

Cette déclaration franche et catégorique ne laissait aucun doute sur l'interprétation que l'on entendait donner à la loi de 1884.

A la séance du 22 mai 1894, la question se représenta devant le Parlement.

Un congrès syndical des employés et ouvriers des chemins de fer devait se tenir à Paris.

Les compagnies de chemins de fer avaient refusé à leurs ouvriers l'autorisation de se rendre aux réunions du Congrès.

M. Salis demanda que le Gouvernement fit respecter par les compagnies la loi sur les syndicats professionnels.

(1) *Journal Officiel*. Séance du 17 novembre 1891, p. 2214 et ss.

Les ouvriers des administrations publiques n'étaient donc pas en cause; il s'agissait seulement des ouvriers des compagnies.

Et cependant, le ministre des travaux publics jeta dans le débat la question du droit d'association des employés et ouvriers de l'Etat.

« Les compagnies de chemins de fer, disait-il, sont des industries privées; c'est très légitimement que les ouvriers et employés de ces compagnies invoquent le bénéfice de la loi de 1884, et nous avons le devoir de leur en garantir le bénéfice. *Mais le Gouvernement ne croit pas que cette loi puisse s'appliquer aux agents de l'Etat*(1). »

Cette théorie restrictive, favorablement accueillie en 1891, souleva cette fois les protestations les plus vives, et la Chambre adopta un ordre du jour, consacrant la légalité des unions professionnelles entre ouvriers de l'Etat.

Ce vote renversa le cabinet Casimir-Périer.

Mais la difficulté n'était pas définitivement résolue.

Jusqu'ici le principe n'a pas été proclamé catégoriquement par une loi. Les doctrines d'exception comptent encore des partisans nombreux.

Quelques-uns même ne se contentent pas de combattre le syndicat ou association permanente : ils voudraient ressusciter le délit de coalition et frapper d'amende et de prison ceux qui se seraient mis en grève.

C'est ainsi que cinquante-cinq sénateurs ont signé la proposition suivante :

« Sera punie d'un emprisonnement de 6 jours à 6 mois, « et d'une amende de 16 à 500 francs, toute coalition « de la part des ouvriers des arsenaux de l'Etat, des « ouvriers ou employés des autres exploitations de l'Etat, « les agents commissionnés ou classés des compagnies

(1) *Journal Officiel*. Séance du 22 mai 1894, p. 855 et ss.

« de chemins de fer, pour faire cesser en même temps, « suspendre ou empêcher le travail, s'il y a eu tentative « ou commencement d'exécution(1). »

Ce projet n'atteint pas seulement les employés supérieurs des administrations ; il condamne à l'isolement tout travailleur jusqu'au plus humble terrassier !



En Belgique, nous constatons des tendances analogues.

La question se présenta aux Chambres à la séance du 17 novembre 1891 — au jour même où, par une coïncidence étrange, la difficulté se posait devant le Parlement français.

Une fédération des facteurs de la poste était en voie de formation et avait été dissoute. M. le Ministre des chemins de fer, interpellé sur la mesure prise, déclara qu'il s'agissait d'une association politique déguisée.

Cette association eût-elle été interdite, si elle s'était confinée dans le domaine purement professionnel, sans incursion sur le terrain politique ? C'est ce que la discussion n'a pas établi clairement.

Quoi qu'il en soit, le Ministre prouva par des précédents que les administrations publiques belges avaient toujours vu d'un mauvais œil toute tentative d'association entre leurs employés et ouvriers (2).

Une circulaire ministérielle de M. Vander Stichelen avait interdit les requêtes collectives et, en 1881, M. Saintelette avait ordonné la dissolution d'une fédération des employés des travaux publics.

Voici un extrait de la lettre qu'il adressait, le 14 mars 1881, aux directeurs de son département :

(1) *Journal des Economistes*. 1895, 15 janv., p. 153 et 154.

(2) *Annales Parlementaires* 1891-1892. Séance du 17 novembre 1891, p. 22 et ss.

« On perd de vue que, dans tous les départements
« ministériels et de tout temps, *les réclamations collectives*
« *ont été interdites* comme incompatibles avec la discipline
« administrative, car, sous quelque forme qu'elles se
« produisent, des démarches de ce genre ont, sinon
« l'intention, du moins l'aspect d'une pression. »

Telle est la situation en France et en Belgique.

Dans l'un et l'autre pays, les administrations publiques ont une tendance nettement caractérisée à maintenir leurs fonctionnaires, leurs employés, leurs ouvriers dans un individualisme forcé.

L'Etat semble craindre, à l'égal d'une rébellion, toute association même paisible.

Les employés de l'Etat n'ont pas à discuter les conditions de leur travail; ils ne peuvent s'unir pour arriver à une amélioration de leur sort, et les observations les plus respectueuses et les plus justes deviennent séditieuses, aussitôt qu'elles revêtent une forme collective.

N'y a-t-il pas dans cette attitude une rigueur exagérée?

Certes l'État a le droit incontestable d'exiger que ses employés s'acquittent de leur charge.

Mais pourquoi le travailleur cesserait-il d'avoir des intérêts professionnels par cela seul qu'il est attaché à un service public ?

Et, s'il a des intérêts professionnels, pourquoi ne pourrait-il les étudier et les défendre, pourquoi ne pourrait-il s'associer dans ce but, tout en restant fidèle à l'exécution des obligations qu'il a assumées ?



L'Etat doit nécessairement pourvoir à des services multiples et recourir dans l'accomplissement de sa mission à une véritable armée d'auxiliaires. Leur situation juridique présente des nuances souvent très délicates. C'est ainsi

qu'il y a loin du fonctionnaire à l'employé, de l'employé à l'ouvrier.

Parmi ces agents, quels sont ceux qui pourront constituer des unions professionnelles ? Faut-il accorder ce droit à tous ou établir une distinction entr'eux ?

Avant de répondre à cette question, il est nécessaire de préciser ce que nous entendons par fonctionnaires, employés et ouvriers.

Au sens strict, le terme de fonctionnaire ne convient qu'à celui qui, par délégation de la puissance et de l'autorité publique, est investi d'une partie de cette autorité, c'est-à-dire du droit de commandement et de contrainte sur les personnes et sur les choses(1). Tels sont les magistrats de l'ordre judiciaire.

Les employés, eux aussi, collaborent aux services publics ; ils aident les fonctionnaires, mais ne sont pas dépositaires d'une parcelle quelconque de l'autorité publique. Dans cette catégorie se rangent entre autres les facteurs de la poste, les employés des ministères et des greffes.

Viennent enfin les ouvriers exécutant des travaux d'intérêt général, et liés à l'Etat ou à des administrations inférieures par un simple louage de services. Il en est ainsi, par exemple, des ouvriers des arsenaux de chemins de fer et des terrassiers de la voie.

Plus on descend les degrés de la hiérarchie des employés de l'Etat, plus aussi se simplifie la situation juridique. Aux premiers échelons, la notion du contrat de travail se complique d'une participation plus ou moins directe à l'exercice de l'autorité. Aux derniers échelons, cette notion apparaît seule, nettement dégagée.



Les fonctionnaires au sens strict du mot peuvent-ils

(1) GIRON. *Droit Administratif*, t. I, N° 32, p. 38.

participer au bénéfice de la loi sur la personnification civile des syndicats ?

Nous ne le croyons pas.

L'union professionnelle est une association conclue entre ceux qui désirent étudier les intérêts de leur profession ; elle est donc avant tout un organe de conciliation.

Mais, si ces intérêts sont menacés, l'union devient un instrument de lutte, et la cessation du travail ou la grève apparaît alors comme sanction naturelle des résolutions prises.

Or les fonctionnaires proprement dits n'ont pas le droit de se mettre en grève.

Tout en travaillant au service de l'Etat, ils sont dépositaires d'une partie de l'autorité publique. Se mettre en grève, arrêter l'exécution des lois, ce serait abuser du dépôt qui leur a été confié.

Aussi, les lois pénales punissent-elles toute coalition de fonctionnaires qui aurait pour but « d'entraver l'exécution des lois ou l'accomplissement d'un service légal ». (1)

La question présente d'ailleurs un intérêt plus théorique que pratique. Les articles de la loi répressive auxquels nous faisons allusion n'ont jamais, croyons-nous, été appliqués en Belgique. Et certes l'on imaginerait difficilement un syndicat de magistrats exigeant sous menace de grève une augmentation de traitement !

Il est probable même que les fonctionnaires ne songeront jamais à réclamer le droit de former des unions professionnelles.

L'explication est bien simple : ils n'ont pas, à proprement parler, d'intérêts économiques à faire valoir. Leur traitement est généralement élevé. Leur position est enviée et si jamais un mécontent quittait sa place, les candidats à sa succession surgiraient de toutes parts.

(1) Articles 234 et 236 du Code Pénal.

Toute autre est la situation des employés et surtout des ouvriers de l'État.

Nous ne nous trouvons plus en présence de dépositaires d'une partie de l'autorité publique ; les dispositions du Code Pénal réprimant la coalition des fonctionnaires ne sont donc plus applicables ici.

Vainement chercherait-on une loi restreignant la liberté des travailleurs au service de l'État.

La Constitution, à l'article 20, accorde à tous les Belges le droit de s'associer.

Sans doute, l'existence du délit de grève créait jadis aux ouvriers une situation exceptionnelle.

Mais, en 1866, le législateur proclama licite toute coalition en vue d'arriver à une amélioration des conditions du travail. Aucun texte ne soumit les employés et ouvriers de l'État à un régime spécial.

Et si nous examinons le projet déposé par le Gouvernement à la séance du 16 novembre 1894, nous constatons aussi qu'aucune proscription ne frappe les ouvriers des administrations publiques. L'article premier s'exprime en termes très larges : « Les unions formées pour l'étude et « la défense de leurs intérêts professionnels et économiques « entre personnes exerçant la même profession jouissent de « la personnification civile(1). »

Les employés et ouvriers de l'État ont des intérêts professionnels et économiques. Le projet de loi ne leur interdit pas de les étudier et de les défendre.

Ainsi la Constitution, le Code Pénal, le projet de loi du 16 novembre 1894 sont unanimes à proclamer, comme règle générale, la liberté d'association. A ce principe une loi formelle seule pourrait créer des exceptions.

De ces considérations se dégage une conclusion

(1) *Documents Parlem.* Séance du 16 novemb. 1894, n° 4, p. 5.

importante : si les Chambres entendent maintenir les précédents établis par l'administration, si elles sont hostiles aux associations d'employés et ouvriers de l'État, la loi sur les unions professionnelles doit mentionner l'exception en termes exprès.

A défaut d'une restriction légale, les employés et ouvriers de l'État jouiraient du bénéfice de la loi, et le Gouvernement ne pourrait pas, croyons-nous, les en priver à coups de circulaires ministérielles.



Nous avons à nous demander maintenant si réellement il est nécessaire de placer les employés et ouvriers de l'État en dehors du droit commun.

Comme les ouvriers de l'industrie privée, les travailleurs au service de l'État ont, eux aussi, leurs misères et leurs besoins. Comme eux, ils ont des intérêts économiques et professionnels.

Les salaires payés par l'État ne sont pas toujours des plus élevés. Pourquoi l'ouvrier ne pourrait-il en désirer l'augmentation ?

Pourquoi ne pourrait-il demander la réduction des heures de travail quand elles sont excessives ?

Et si les conditions du travail exigent telle ou telle modification, pourquoi une association d'ouvriers ne pourrait-elle signaler respectueusement à l'État, ou au ministre qui le représente, les changements à accomplir ?

On a souvent décrit les avantages multiples que les unions professionnelles peuvent procurer à leurs membres. Nous ne nous attarderons donc pas à renouveler ici cette énumération.

Peut-être dira-t-on que rien n'empêche chaque ouvrier de s'adresser seul à l'administration qui l'emploie. Les réformes véritablement justes finiraient toujours par triompher et, partant, la constitution d'un syndicat serait inutile.

Cette objection se base sur des déductions purement théoriques ; elle est malheureusement en contradiction flagrante avec la réalité.

En fait, que peut l'ouvrier isolé? Ne serait-il pas téméraire, celui qui oserait élever la voix? Loin d'obtenir ce qu'il demande, n'aboutirait-il pas le plus souvent à se faire renvoyer? Si des unions professionnelles naissent, si elles se développent rapidement, c'est précisément dans le but de porter remède à cette situation.

Et ici, rien ne paraît plus étrange que l'attitude de l'Etat.

S'agit-il de faire des lois sur l'industrie privée, l'Etat-législateur vante bien haut les avantages de l'association et encourage partout la création des syndicats ; il leur promet même la reconnaissance légale.

Et quand l'Etat prend le rôle de patron, quand il traite en cette qualité avec des employés ou des ouvriers, peut-être s'attendrait-on à lui voir mettre en pratique les innovations qu'il propose d'introduire dans la loi.

Erreur profonde! Il combat énergiquement toute tentative d'effort collectif entre ses ouvriers ; vis-à-vis de lui, le travailleur doit être faible et divisé, vis-à-vis du patron seul, il peut être fort et uni.

Pourquoi cette contradiction ?

L'existence et la sécurité de l'Etat seraient-elles compromises ?

Dans le domaine industriel, aucun patron, aucun syndicat de patrons n'a sous la main une puissance comparable à celle de l'Etat.

Au point de vue financier, ses ressources sont immenses. Au point de vue administratif, le réseau compliqué des diverses administrations se réunit en un point central d'où rayonne en tous sens l'impulsion directrice.

L'Etat constitue donc une fédération redoutable du capital, s'étendant à tout le pays, et contre elle viendrait

infailliblement se briser toute coalition injuste ou violente.



Les adversaires des associations entre employés et ouvriers de l'Etat invoquent deux raisons principales à l'appui de leur opposition.

L'administration, disent-ils, serait rendue impossible; la création des unions professionnelles compromettrait la régularité des services publics.

Et d'ailleurs, ajoutent-ils, il n'y a pas ici, comme en matière industrielle, deux intérêts privés en présence. C'est un intérêt privé qui est en lutte avec un intérêt public.

Examinons successivement l'une et l'autre de ces assertions.

On allègue d'abord la nécessité de la discipline administrative.

Veut-on dire par là que, dans le contrat de travail engageant l'ouvrier vis-à-vis de l'Etat, une des parties a seule le droit de se faire entendre? L'Etat est-il si infaillible que toutes les mesures qu'il décrète doivent être de droit réputées les meilleures?

Ne peut-il se faire qu'il y ait des observations justes à présenter? Pourquoi alors serait-il interdit aux ouvriers de donner à leur requête une forme collective?...

L'administration accueillant des demandes fondées ne pourrait que croître en prestige. Le maintien de la discipline administrative est donc parfaitement compatible avec l'existence d'une association professionnelle entre employés ou ouvriers.

Mais, objectera-t-on, que devient l'administration, que deviennent les services publics si les ouvriers de l'Etat décident de se mettre en grève?

On oublie que la grève peut éclater en dehors de toute association professionnelle. Les ouvriers de l'Etat jouissent du droit de grève depuis 1866; quand même

aucun syndicat ne se serait constitué entre eux, ils peuvent se concerter et cesser le travail, sans que leur action commune tombe sous le coup de la loi répressive.

Proscrivez donc toute union professionnelle !

Etablissez des peines sévères contre les syndiqués ! Ces mesures seront inutiles puisqu'elles n'empêchent pas la légalité des grèves.

Peut-être même la prohibition serait-elle nuisible. En enlevant aux ouvriers de l'Etat la faculté de constituer des associations permanentes, on les livre aux tâtonnements aveugles, aux conséquences souvent désastreuses des coalitions momentanées. Ce qu'on proscriit donc en réalité, ce sont les réclamations paisibles. Loin de combattre la grève, on l'encourage, puisqu'on la laisse à l'ouvrier comme seule et suprême ressource.

Le danger des grèves est d'ailleurs moins à craindre de la part des ouvriers de l'Etat que de ceux des industries privées. Les ouvriers des administrations publiques sont généralement dans une position plus stable ; leur salaire est moins sujet aux fluctuations du marché. A côté des travailleurs en place se presse la multitude des inoccupés, en quête d'ouvrage et de pain. Quiconque abandonnerait son poste ne parviendrait plus guère à s'établir ailleurs. Et ici encore apparaît saillante la différence entre l'ouvrier de l'Etat et celui de l'industrie.

L'ouvrier ou l'employé renvoyé par un industriel peut espérer encore être reçu par d'autres. Mais une fois congédié par l'Etat, l'ouvrier, — le spécialiste surtout, — aurait beau se représenter dans une autre ville, partout il rencontrerait son ancien patron, partout il se heurterait aux mêmes refus.

L'expérience prouve d'une manière frappante la vérité de cette assertion. Qu'on interroge les statistiques des grèves en Belgique ! Combien de fois y trouverait-on mentionnée l'existence d'une grève des ouvriers d'une administration publique ?

Mais soit ! Admettons un instant que les associations des ouvriers de l'Etat puissent compromettre les services publics et que, par ce motif, elles doivent être prohibées. L'interdiction ne devrait pas leur être réservée à elles seules ; il faudrait s'en prendre à toutes les unions professionnelles quelconques.

Les services publics n'ont pas le monopole de l'importance ; il est des services privés tout aussi indispensables : tels sont l'alimentation, le vêtement, le logement.

Pourquoi établir une injustifiable distinction ? Pourquoi maintenir le régime d'exception pour les seuls ouvriers de l'Etat ?

Tous les syndicats, nés de la liberté d'association, devraient être considérés comme des fléaux contre lesquels l'intérêt national commanderait de se prémunir !

Et l'on se jetterait, tête baissée, dans un régime d'interventionnisme à outrance, fait de proscriptions artificielles et d'individualisme obligatoire !

Pour justifier la différence de traitement entre l'ouvrier de l'Etat et celui de l'industrie, on invoque souvent la diversité des situations. Dans l'industrie, si l'ouvrier se syndique contre son patron, c'est la lutte de deux intérêts privés. Mais les ouvriers des administrations publiques, s'unissant pour traiter avec elles, dirigent dit-on, leur association contre l'intérêt général.

Cette idée, nous la retrouvons exprimée dans toute sa force par le Ministre du Commerce et de l'Industrie, à la séance de la Chambre Française, le 17 novembre 1891 :

« Les employés de l'Etat, s'écriait-il, ne sont pas
« en présence d'un intérêt privé, mais bien d'un intérêt
« général, le plus haut de tous, l'intérêt de l'Etat lui-

(1) *Journal officiel*, Séance du 17 novembre 1891, p. 2214 et ss.

« même, représenté par les pouvoirs publics, par la
« Chambre et le Gouvernement. Par conséquent, s'ils
« pouvaient exécuter à leur profit la loi sur les syndicats
« professionnels, ce serait contre la nation elle-même,
« contre l'intérêt général du pays, contre la souveraineté
« nationale qu'ils exécuteraient la lutte. »

Il y a là, nous semble-t-il, une exagération manifeste.

En quoi la souveraineté nationale serait-elle compromise si des associations professionnelles se formaient entre ouvriers de l'Etat?

L'intérêt général n'exige-t-il pas que les réclamations fondées soient admises?

Et comment le seraient-elles si l'on enlève à l'ouvrier le seul moyen de les produire efficacement?

Chaque fois qu'il y aurait lieu d'introduire une réforme juste, le rôle des syndicats consisterait précisément à s'adresser respectueusement au Parlement par voie de requête.

Où voit-on dans cette ligne de conduite une manœuvre quelconque, dirigée contre les Chambres? N'est-ce pas plutôt une reconnaissance formelle de leur souveraineté; n'est-ce pas leur permettre de coopérer à la destruction des abus et d'user ainsi de leur droit de contrôle sur les administrations publiques?

Il ne faut pas l'oublier d'ailleurs, les ouvriers ne sont pas ici vis-à-vis de l'Etat dans les rapports de sujets à souverain; ils sont dans la situation créée par le contrat de louage de services entre le travailleur et celui qui l'emploie.

Sans doute des grèves peuvent toujours éclater. Mais ce danger, nous l'avons dit, existe bien plus sous un régime proscrivant l'union professionnelle. L'interdiction aurait pour seul effet de priver les ouvriers de l'Etat des avantages multiples de l'association sans écarter la possibilité d'une cessation simultanée du travail.

Il nous reste à insister sur un dernier point. Les unions formées entre ouvriers de l'Etat devront se tenir strictement renfermées dans le domaine professionnel.

Il n'est pas admissible qu'elles deviennent des armes dirigées contre le Gouvernement ou les administrations par des adversaires politiques.

Les questions qui touchent aux conditions du travail, aux salaires, aux intérêts professionnels, sont assez importantes pour absorber l'activité des syndicats; ils n'ont pas à se jeter dans la mêlée des partis.

Comment parer à cette éventualité?

Ne serait-il pas excessif de priver les syndicats de tout droit à la vie pour remédier à un abus simplement possible?

Il suffirait de recourir à la sanction ordinaire, établie par l'article 11 du projet de loi déposé par le Gouvernement le 16 novembre 1894.

L'association serait dissoute par les tribunaux, sur la poursuite du ministère public.

Cette solution aurait l'avantage de remplacer le système préventif par des mesures répressives.

De l'ensemble des considérations qui précèdent, nous croyons pouvoir conclure au rejet de toute doctrine d'exception.

Dans la lutte industrielle, on a rendu à l'ouvrier la liberté de coalition; on a compris qu'il était juste de mettre sur un pied d'égalité le capital et le travail.

Pourquoi faudrait-il, dans les rapports de l'ouvrier avec l'Etat, anéantir toute liberté d'association et organiser ainsi la protection du fort contre le faible?

ETIENNE DE SMÉT

(1) *Doc. parlem.* Séance du 16 novembre 1894, n° 4, page 8.





DE L'ASSISTANCE PAR LE TRAVAIL APPLIQUÉE PAR L'ÉTAT (1)

NOUS rappelions au début de notre travail la célèbre requête de Théophraste Renaudot, nommé commissaire général des pauvres en 1616.

Les moyens que prône ce haut fonctionnaire de l'ancien régime, pour guérir une plaie pour lors effrayante, témoignent d'idées originales et hardies. Théophraste Renaudot demandait au roi Louis XIII « per-
« mission de faire travailler les dits pauvres selon leur
« portée, avec la douceur et humanité requise ».

Préoccupé d'une réorganisation générale de la charité, et d'une disposition plus intelligente des « aumônes
« publiques qui ne servent qu'à entretenir la mendi-
« cité », il demandait la création de vrais organismes
d'Etat, avec *procureur des pauvres* « qui ne prendra
« aucun salaire d'eux, seulement des autres » et maître
ou à son défaut, compagnon de chaque métier, chargé
de diriger le travail des pauvres valides, compagnons
et apprentis de son métier.

Outre cela, un *Bureau des pauvres*, sous la présidence du *Commissaire particulier* des pauvres du lieu, serait constitué de bourgeois dont nul ne pourrait « être

(1) Voir *Magasin littéraire* du 15 juillet 1895.

« admis à aucune charge honorable sans avoir été un an pour le moins du bureau des dits pauvres ».

Quantité d'autres dispositions fort sages étaient proposées dans la requête. Certains travaux publics, « net-
« toyer les rues, élargir, réparer et entretenir les che-
« mins, chaussées et levées, planter des arbres », leur étaient réservés. De même leur était accordé « permis-
« sion de dessécher, défricher, réparer et habiter tous
« marais inutiles, terres vaines et vagues, héritages et
« maisons demeurées sans culture et habitations depuis
« cinq ans, à la charge que les propriétaires y rentre-
« ront en payant aux dits pauvres leurs loyaux coûts et
« mises ».

On affectait « un sergent en chacune paroisse pour
« faire les captures de ceux qui voudraient mendier au
« préjudice du règlement ».

Enfin les dits pauvres, ou le proposant pour eux, auraient pu « faire tenir registre de toutes les commo-
« dités réciproques », partout où la chose aurait été utile, embryon de l'institution moderne des bourses du travail. On leur accordait « une foire franche par an
« en chacune ville pour débiter leurs manufactures » ; chose nécessaire en ces temps où les corporations détenaient le monopole des ventes. « hôtellerie aussi franche
« de tous impôts et aides pour recevoir les pauvres
« passants, allant avec leurs certificats ». Application primitive des hospitalités de nuit et des « *Herbergen zur Heimath* » d'Allemagne.

On le voit, la science de la charité ne date pas d'hier. Les idées généreuses et larges concernant l'organisation de l'assistance ne sont point l'apanage exclusif de notre temps. Est-il plus beau langage que celui que tient Louis XIV au début de l'ordonnance du 13 avril 1685 : « La bonté que nous avons pour tous nos sujets
« nous engage à procurer les moyens de gagner leur vie
« à ceux qui ont la volonté de s'employer aux ouvrages

« dont ils sont capables; et le bon ordre que nous
« désirons maintenir dans notre royaume nous oblige
« de contraindre à travailler ceux qui, par fainéantise
« et par dérèglement, ne veulent pas se servir utilement
« pour eux et pour leur patrie, des forces qu'il a plu à
« Dieu de leur donner ».

D'ailleurs l'assistance par le travail présente de si réels avantages, que de tous temps on a cherché à la réaliser.

Charlemagne en 806, le Roi Jean en 1350 prescrivait le travail aux mendiants valides. François I ordonne que « ceux qui seront mendiants valides seront
« contraincts labourer et besongner pour gagner leur
« vie, » à défaut de quoi « chacun pourra les prendre
« et les mener à la prochaine justice avec deux témoins
« ou plus qui en puissent déposer, pour les punir et
« corriger publiquement de verges et fouets » (1)

Le 16 janvier 1545, nouvelle ordonnance du roi à ce sujet. Henri II à son tour se préoccupe de la même question. Sous ce règne on alla jusqu'à faire enchaîner les vagabonds et les astreindre en cet état à divers travaux.

Quantité d'ordonnances nouvelles, toutes consacrant l'assistance par le travail et la répression du paupérisme coupable, émanent de leurs successeurs. L'Assemblée nationale expérimente les ateliers de travail. La Convention proclame le 19 mars 1793 que « tout homme a droit à sa subsistance par le travail, s'il est valide, et par secours gratuit, s'il est hors d'état de travailler ». Napoléon écrit le 14 novembre 1807 à son ministre de l'intérieur Crétet : « Il faut qu'au commencement de la belle saison la France présente le spectacle d'un pays sans mendiants (2) ».

(1) Recueil d'Isambert XII, 525.

(2) Correspondance de Napoléon I^{er} XVI, p. 194.

Le décret du 5 juillet 1808 crée les dépôts de mendicité, qui présentement en France, ne répondent plus du tout au but que l'on poursuivait et concernent bien plus la répression que l'assistance. En Belgique les lois Lejeune sont venues modifier cet état de choses.

N'oublions point les ateliers nationaux de 1848 et les essais de colonisation algérienne entrepris vers la même époque.

Si nous envisageons le but et le résultat de ces nombreuses tentatives officielles de jadis, nous constatons qu'en général elles partent du double point de vue de l'assistance aux malheureux et de la répression de la mendicité. Les ordonnances et dispositions prises s'attachent tantôt au premier élément, tantôt au second, le plus souvent les unissent indissolublement.

Henri II attribuait le nombre toujours croissant des mendiants valides à ce que « ne leur était donné le moyen de travailler ». C'est là pourquoi la plupart des dispositions prises sous l'ancien régime ne furent d'aucun effet.

Rien n'était de proclamer qu'on punirait sévèrement les oisifs, si d'autre côté on ne leur fournissait l'occasion de sortir d'une oisiveté qui n'était point toujours de leur fait. La distinction entre le malheureux et l'exploiteur de la charité publique a été de tous temps délicate. Le travail fourni constitue la seule pierre de touche.

Il semble démontré que, si le plus grand nombre des dispositions de l'ancien régime sont restées lettre morte, c'est que précisément on ne fournissait point aux mendiants valides les travaux qui auraient permis de châtier ceux qui refusaient d'y prendre part. Tout au moins les bonnes dispositions des législateurs ne se sont manifestées en général que de façons essentiellement temporaires et certains travaux publics que les troubles de la société d'alors faisaient vite interrompre, venaient à peine, de temps à autre, légitimer des mesures de rigueur vis-à-vis des mendiants valides.

Une autre cause de l'échec de ces premières tentatives d'assistance par le travail gît dans ce fait, comme le constata Louis XV dans le préambule de l'édit de 1724, que l'exécution des divers règlements n'avait pas été générale dans tout le royaume.

Si le prédécesseur de ce roi de France pouvait dire : « Nous avons donc fait commencer différents ouvrages « dans les provinces de notre Etat et avons appris avec « beaucoup de plaisir le succès que ces entreprises ont « eu jusqu'à cette heure, (1) » il devait lui-même avouer, à quatorze années d'intervalle, qu'il se produisait une émigration des campagnes en ville, notamment vers Paris, et que la situation de mendiant était des plus lucratives.

A l'intervention du premier Président Pomponne de Bellièvre, Louis XIV défendit, sous peine d'amende, à toute personne de distribuer des aumônes (2). Il est vrai que cette mesure était complémentaire de l'institution d'un *Hôpital général*, groupant une série de maisons dont les directeurs avaient pouvoir d'établir toutes sortes de manufactures et de faire vendre les produits au profit des pauvres.

Louis XIII déjà en 1612, avait créé un *hôpital* pour hommes valides en sa bonne ville de Paris.

C'est la première application permanente de l'asile de travail, reprise depuis sous les titres les plus divers.

Presque toujours on aboutit aux mêmes résultats... Disparition temporaire des mendiants valides dans les moments de sévérité, recrudescence énorme de leur nombre aussitôt qu'une circonstance venait faire oublier les mesures de rigueur à leur égard.

Révolte perpétuelle du fainéant contre la loi du

(1) Isambert XIX, 504.

(2) Le 16 juillet 1894, le préfet comte de Schulembourg, en Allemagne, remettait en vigueur dans sa circonscription un règlement de police punissant d'une amende, jusqu'à concurrence de trente marcks, les personnes qui donnent aux mendiants.

travail, lutte qui est de tous les âges puisqu'un rapport récent au Conseil municipal de Paris constatait que 90 % des personnes recueillies en 1890 dans les asiles de cette ville, refusaient le travail, plaie qui croîtra toujours dans les moments de philanthropie mal comprise, d'exercice de la charité sans l'intelligence de celle-ci.

La rigueur est indispensable du moment qu'il y a preuve quelconque de mauvaise volonté. La mendicité doit constituer un délit, mais il faut qu'il soit bien établi qu'elle est pratiquée dans un but de fainéantise. A cette condition seule, le châtement doit suivre le fait et ce châtement doit précisément se constituer de ce travail dont le vagabond a l'horreur.

Théophraste Renaudot, dont malheureusement les projets fort sages ne furent point sérieusement mis en pratique, part d'un autre point de vue encore.

Il envisage la somme de travail que représentent ces bras inoccupés et considère la valeur économique stérile dont on pourrait et devrait tirer en France si bon parti « pour la conservation et l'ampliation de ce royaume ». Il demande au roi de ne point permettre « qu'un si grand trésor demeure plus longtemps enseveli ».

Donner une importance trop grande à la valeur du travail que de n'importe quelle façon on peut obtenir des mendiants et vagabonds, constitue une erreur dans laquelle le célèbre commissaire général des pauvres semble verser. En aucun des endroits où l'assistance par le travail a été mis en pratique, la valeur de ce travail n'a atteint le prix d'entretien du malheureux qu'on secourait de cette façon. Certaines colonies agricoles allemandes sont les seules peut-être qui puissent se suffire à elles-mêmes et partout ailleurs, où le fonctionnement de ce mécanisme est généralement moins ancien, il faut l'avouer, la différence entre le produit net du travail et le coût d'entretien, a dû jusqu'ici être suppléée par la charité.

Il n'en reste pas moins vrai que, d'une part, l'assis-

tance par le travail fait profiter la société d'une somme d'énergie précédemment sans emploi, d'autre part, permet de reporter sur les misères réelles les ressources qui actuellement favorisent la mendicité oisive.

Aussi les tentatives faites en France antérieurement à la Révolution, si elles ne résolurent point la redoutable question du paupérisme, vinrent en diverses circonstances réduire celui-ci et prêter assistance aux malheureux en des circonstances critiques.

En ces époques de guerres fréquentes et de disettes, les *hôpitaux* et les *ateliers de charité*, eurent leur utilité réelle. Si les effets des mesures royales furent essentiellement temporaires, il n'en résulte point qu'elles ne furent aucunement utiles et qu'elles ne maintinrent dans certaines bornes un fléau toujours prêt à se déchaîner.

La célèbre déclaration des droits de l'homme (1) marque une phase nouvelle de l'assistance par le travail. Celle-ci devient une « dette sacrée ». Le citoyen malheureux a *droit* au travail.

L'Assemblée nationale, animée du même esprit, n'avait point attendu cet exposé de principe pour ouvrir des ateliers et allouer dans ce but des subsides à chaque département.

Ce ne furent plus seulement les vagabonds et mendiants qui peuplèrent, de gré ou de force, ces ateliers.

Le droit au travail étant proclamé, un nombre toujours croissant d'individus s'y porta.

La surveillance, de jour en jour plus difficile, ne parvenait point à rendre le travail effectif. L'abus prit de telles proportions que le licenciement de ces ateliers s'imposa. Quinze millions reportés entre les divers départements facilitèrent une suppression qui ne laissa point de provoquer de troubles graves.

(1) 24 juin 1893.

L'échec absolu de l'application du principe posé par la Convention n'empêcha point le gouvernement provisoire de la République Française en 1848, de s'engager solennellement à « garantir l'existence de l'ouvrier par le travail ». Tout citoyen peut exiger de l'Etat un labeur proportionné à ses dispositions naturelles et un salaire proportionné à ses besoins.

L'application suivit immédiatement l'énoncé du principe.

Une série de travaux de terrassement sont mis à la disposition des ouvriers qui s'adresseront aux maires de Paris. Un salaire de 1,50 fr. par jour, abaissé plus tard à 8 fr. par semaine, est alloué aux travailleurs. En deux mois le nombre de ceux-ci atteint cinquante mille.

Ces milliers d'ouvriers inscrits aux registres des ateliers nationaux, réclament de l'Etat le travail qui pour eux constitue un droit reconnu par les pouvoirs publics. Ce n'est point une charité qu'on leur fait. On leur doit le travail, on leur doit le salaire qu'ils s'empressent d'ailleurs de ne point mériter.

Le sans-travail en faveur duquel les mesures ont été votées a fait place à l'ouvrier oisif. Celui-ci déserte l'atelier, préférant gagner un salaire modique à ne rien faire, que de voir majorer celui-ci au prix d'un réel travail, car la besogne effectuée aux chantiers officiels est nulle.

Le mètre cube de terrassement, qui pouvait revenir à moins de cinquante centimes, se payait couramment huit francs.

La discipline fait totalement défaut sur les travaux, les chantiers de l'Etat deviennent un foyer d'agitation incessante et un danger permanent pour l'Etat.

Bientôt, convaincue de cette vérité, l'Assemblée nationale prend des mesures pour faire disparaître graduellement ce qui était devenu « un véritable obstacle

au rétablissement de l'industrie et du travail ». Plus de cent mille individus occupent les travaux. Un aussi grand nombre demande à y être admis et l'on n'ose, de crainte de troubles graves, supprimer cette malencontreuse institution.

Enfin, le 23 juin, M. de Falloux propose à l'assemblée nationale, de dissoudre les ateliers nationaux dans les trois jours, et l'octroi d'un subside de trois millions pour indemnités et secours aux ouvriers privés momentanément d'ouvrage. Nous extrayons le passage suivant de son rapport : « Nous aurions voulu voir renaître « l'activité et l'abondance dans les travaux privés avant « de vous proposer cette mesure; mais plus nous avons « étudié les besoins et les intérêts de l'ouvrier lui- « même, et plus nous sommes convaincus que ce qu'il « considérait comme son refuge était l'un des motifs « principaux de sa détresse et que la première des « conditions pour le retour de son bien-être, était la « disparition radicale de ce foyer actif d'agitation stérile ». Le 24, les barricades se dressaient et les terribles journées de juin vinrent terminer cette lamentable aventure qui coûta à la France des sommes énormes.

Il semblait qu'une aussi désastreuse expérience eût dû faire renoncer ce pays à l'organisation officielle de l'assistance par le travail généralisée, à la consécration d'un droit aussi solennellement proclamé.

Cependant, quelques mois plus tard, le gouvernement français tentait une nouvelle expérience qui n'eut point meilleur résultat, si elle n'eut point des conséquences politiques et économiques aussi désastreuses que l'institution des ateliers nationaux.

Il s'agissait de transporter en masse la population misérable et d'organiser en Algérie une colonisation rapide. L'habitation, de quatre à douze hectares de terre, des semences, instruments de culture, bestiaux et rations de vivres jusqu'à la mise en valeur des terres étaient, aux

frais de l'Etat, alloués aux colons. Des milliers de personnes partirent, mais les résultats ne répondirent point du tout aux espérances. Les éléments envoyés ne convenaient nullement au dur travail agricole. L'anarchie la plus complète régna dans les villages créés ainsi. Deux années ne s'étaient pas écoulées, qu'il était évident que la tentative avait abouti à un échec complet.

Si, depuis cette époque, on n'a plus guère songé en France à chercher l'application des théories proclamées à la Convention et à l'Assemblée nationale, on y a maintenu cependant les dépôts de mendicité. Vingt-cinq établissements de ce genre subsistent en France, mais comme nous le disions plus haut, ils ne répondent point du tout au but de leur institution. Ce sont plutôt des asiles d'incurables où pêle-mêle, à côté de vieillards infirmes, on enferme d'incorrigibles vagabonds.

Dans onze de ces établissements le travail n'est point organisé. Dans les treize autres, il l'est à peine, mais d'aucune façon on ne peut trouver là une application réelle d'assistance par le travail au profit d'individus valides.

Il nous reste à examiner les applications par l'Etat de l'assistance par le travail, en Angleterre, en Amérique et en Belgique.

La première application de l'assistance par le travail en Angleterre ne date pas d'hier. Après avoir expérimenté celle-ci en procurant des matières premières aux indigents, destinées à leur permettre la mise en œuvre de ces matériaux, la loi anglaise prescrit l'édification dans chaque paroisse d'une maison de travail. C'est le *workhouse* qui, sous des législations diverses, modifié de réglemens multiples, s'est transmis jusqu'à nous.

Hôpital pour les indigents, maison de refuge pour les ouvriers valides sans emploi, maison de correction pour les mendiants et les vagabonds, ce *workhouse*

était tout cela. La promiscuité qui en résultait, les conséquences désastreuses qu'un tel état de chose devait inévitablement causer, conduisirent les législateurs anglais à décider en 1782 l'exclusion de tous les ouvriers valides de ces établissements réservés depuis lors aux enfants, aux vieillards et aux infirmes. Les hommes valides étaient directement à la charge de la paroisse, obligée de les entretenir jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé emploi.

Cela constituait plus que le droit à l'assistance, c'était le droit au travail dont nous avons constaté les déplorables résultats en France. Aussi les paroisses n'eurent-elles nullement à se féliciter de l'innovation et partout où la loi fut mise en pratique, elle fut l'origine de nombreux abus.

En 1834 la *Poor Law*, la loi des pauvres, en revint à l'ancien *workhouse*. Les autorités chargées de veiller à l'application de la loi, les *Poor Law Guardians* ouvrent à tout homme sans ressources le *workhouse*, pratiquant ainsi le *indoor relief* par opposition à l'*outdoor relief*, le secours à domicile, en argent ou en nature, que le règlement de l'Union ou de la paroisse peut adopter. Cette forme de secours, jadis fréquente, tend à disparaître. L'expérience semble démontrer que le paupérisme décroît au fur et à mesure de sa restriction.

La *Poor Law* anglaise reconnaît le droit à l'existence de chacun, qui a pour corollaire le droit au secours. Sauvegarder le droit des pauvres à l'existence, telle est la seule obligation des autorités.

Mais celles-ci sont en droit d'exiger de la personne qu'elles secourent un travail qui paie son séjour et

(1) Pour l'étude des lois anglaises relatives au paupérisme voir : *Loi des pauvres et la Société Anglaise*, par E. CHEVALLIER, député, Paris, Rousseau, 1895. — *The English Poor Law. Past and Present*. Dr. ASCHROTT. — *History of the English Poor Law* by Sir G. NICHOLS.

son entretien au *workhouse*. Celui-ci est ouvert à tous. Nulle formalité à l'entrée, nulle formalité à la sortie. En fait c'est une réelle application de l'assistance par le travail et c'est à ce régime que l'on doit en partie la réduction énorme du paupérisme anglais diminué des trois quarts, si l'on considère le chiffre des adultes valides, diminué de moitié pour les enfants, diminué d'un tiers pour les vieillards. La taxe des pauvres a été réduite de 5 à 3 pence par livre sterling de revenu imposé. La loi des pauvres en Angleterre a été fréquemment critiquée. On lui reproche sa sévérité grande, d'avoir rendue trop pénible la situation du pauvre obligé de recourir au *workhouse*.

Il n'y a pas à se le dissimuler, la loi anglaise s'efforce de détourner le pauvre de l'envie de venir chercher au *workhouse* les facilités de la vie oisive. L'indigent déploiera toutes les ressources dont il pourra disposer, toute l'énergie morale dont il est capable pour y échapper. Il préférera fréquemment le régime de la prison à celui de la maison du travail officielle et cette tendance commence à se manifester en Belgique depuis la réorganisation de colonies agricoles de bienfaisance. Mais n'est-ce point là l'indice du mal qu'il s'agit de guérir? Un grand nombre d'assistés ne méritent nullement les secours qu'on leur octroie, d'autres ne recourent à la bienfaisance publique qu'en raison d'une sorte d'accoutumance, d'un droit qu'ils se prétendent aux ressources mises à la disposition des indigents. Le droit que reconnaît la *Poor Law* au pauvre n'est qu'un droit à un minimum de secours. Il faut que l'individu soit poussé par la dure nécessité pour y recourir et, du moment que celle-ci existe, il ne reculera point devant le régime du *workhouse*.

Une considération qui, à première vue, militerait encore davantage contre l'institution de cette maison de travail officielle, c'est l'atmosphère morale de ces

établissements qui laisse beaucoup à désirer, c'est là question d'organisation, et, dans ces derniers temps, on s'est tout spécialement préoccupé de la rendre meilleure. La promiscuité déplorable du *workhouse* peut être évitée. Le classement intelligent des individus qu'on y reçoit ôte à l'institution ce caractère de « foyer d'infection » qu'on lui a fréquemment et nullement à tort attribué.

La plupart des critiques dirigées contre la loi des pauvres anglaise ont d'ailleurs leur raison d'être. Mais certains organismes privés viennent aviser à des situations pénibles que le *workhouse* ne peut améliorer. La charité faite par l'Etat, en vertu de lois, revêt une rigidité qui n'est point le fait des institutions libres. Si à l'Etat seul incombaît le soin de soulager toutes les misères avec les moyens propres, il ne suffirait jamais à cette tâche écrasante. Ici le caractère d'assistance par le travail s'affaiblit tant actuellement qu'il semble à la veille de disparaître. Le *workhouse* anglais, à côté d'avantages évidents, confond le caractère d'assistance et celui de répression. Le malheureux sans asile qui, en échange de la nourriture et du séjour, vient y apporter son travail, y rencontre le vagabond et le mendiant que la restriction de plus en plus grande de l'aumône aveugle force de s'y rendre.

Ce n'est pas la maison de refuge, la maison de travail où l'ouvrier honnête, le malheureux, momentanément privé de besogne, peut aller frapper pour passer, sans trop de peine, quelques jours mauvais... C'est un remède au paupérisme, bien fait pour ôter à l'homme tenté par la vie oisive et facile du mendiant le désir et le moyen de la mener. Et voilà pourquoi, comme « assistance », l'intervention de l'Etat anglais a été un échec complet. Mesure pénale, la loi des pauvres a sa raison d'être. Mesure de philanthropie et de piété, elle ne répond point du tout au but cherché. La réduc-

tion du paupérisme est en grande partie la suite de la terreur qu'inspire le *Workhouse*. Quant à l'indigent malheureux et honnête, ce n'est point là qu'il trouvera de n'importe quelle façon à se régénérer.

Nous ne nous étendrons point sur la législation Américaine relative au même sujet. Elle offre avec la *Poor Law* anglaise grande analogie, mais l'organisation des *workhouses* aux Etats-Unis laisse beaucoup à désirer. La cause doit en être cherchée, paraît-il, dans les variations de la politique américaine.

Le personnel de tous les établissements subit le sort commun des fonctionnaires des Etats-Unis. Un changement d'orientation politique suffit pour provoquer leur remplacement.

En Belgique une loi nouvelle pour la répression du vagabondage et de la mendicité, due à l'initiative du ministre Jules Lejeune, est venue, le 27 novembre 1891, consacrer le principe de l'assistance par le travail, appliquée par l'Etat. Modifiant la législation antérieure consacrant l'existence des « colonies agricoles de bienfaisance » où toute la population vagabonde et misérable était déversée, la loi-Lejeune crée deux sortes d'établissements concernant les hommes valides : le dépôt de mendicité et la maison de refuge. La colonie agricole de Merxplas où sont dirigés « les individus valides, « qui, au lieu de demander au travail leurs moyens « de subsistance, exploitent la charité, comme mendicants de profession, les individus qui, par fainéantise, « ivrognerie ou dérèglements de mœurs, vivent en état « de vagabondage et les souteneurs de filles publiques », revêt un caractère de répression et d'assistance par le travail tout ensemble. Il en est de même du dépôt de mendicité de Bruges réservé au sexe féminin.

La colonie agricole de Wortel, pour hommes, la maison de refuge de Bruges, pour femmes, reçoivent les personnes trouvées en état de vagabondage et men-

diant à l'exclusion des professionnels et de ceux qui vivent en état de vagabondage par fainéantise, ivrognerie où dérèglement de mœurs.

Ici, le seul caractère d'assistance prédomine. L'Etat ouvre un refuge aux malheureux dans des conditions toutes nouvelles.

En retour de cette assistance, il réclame le travail de ses pensionnaires. (1)

Il est trop tôt encore pour préjuger des effets de cette intervention. L'organisation des établissements en question est trop récente pour qu'on en puisse apprécier tous les résultats, et quelques années s'écouleront encore avant qu'on puisse porter un jugement définitif.

A part l'expérience de la loi anglaise, et nous l'avons jugée à ce point de vue, celles tentées en Belgique sont les seules qui comportent une certaine intervention permanente de l'Etat en matière d'assistance par le travail.

Partout ailleurs un échec complet a été la suite ordinaire des tentatives faites. Si, pour la Belgique, il y a lieu d'espérer la réussite de celle entreprise à l'initiative du ministre Lejeune, c'est qu'on y a compris ce que l'on oublie ailleurs, qu'il y a dans la population indigente des degrés infinis de misère qu'on peut pallier. Entre le reclus du dépôt de mendicité de Merxplas et le pensionnaire du workhouse il y a grande analogie. Celle-ci ne se rencontre plus si l'on compare l'interné de la maison de refuge et le client de l'établissement anglais. Le passé du premier est indemne : c'est le malheureux qui ne doit s'attendre à trouver à la maison de refuge que des malheureux comme lui. Ce qui fait défaut au système belge, c'est

(1) Pour plus de détails sur l'organisation de ces divers établissements, voir : *Dépôts de mendicité et maisons de refuge en Belgique*. MAURICE BEKAERT, Gand, A. Siffer, 1895.

précisément l'absence des œuvres dues à l'initiative privée, la maison de travail, le système du bon de travail dont nous nous occuperons dans la seconde partie de notre étude. Si pareils établissements, et tout semble démontrer qu'il en sera ainsi dans un délai rapproché, venaient à se développer en Belgique, nous croyons que l'assistance par le travail, introduite par l'Etat dans les conditions où elle l'est en Belgique, serait appelée à un réel succès.

En effet, l'Etat vient uniquement suppléer à l'initiative privée dans ce cas. L'individu qui a passé par la maison de travail privée, où les moyens de relèvement sont plus à sa portée, ne doit point être irrémédiablement perdu et considéré comme tel parce qu'on n'a pas réussi à le reclasser dans la société. Si sa faiblesse physique, intellectuelle ou morale lui rend la lutte pour la vie trop difficile, impossible même, faut-il l'envoyer au dépôt, au workhouse, pêle-mêle avec le repris de justice et le souteneur?

De cette classe d'individus l'alcoolique est un exemple frappant, et tels d'entre eux, ouvriers de premier ordre à l'établissement officiel, deviennent incapables dans la vie de se conduire eux-mêmes.

Si l'œuvre de régénération des établissements privés échoue, il est bon qu'une maison de refuge de l'Etat vienne recueillir le faible, charge onéreuse de la maison de travail, l'incorrigible, dont la présence ne ferait que démoraliser les compagnons plus courageux.

Œuvre parallèle parfois, complémentaire toujours, de celles qu'engendre l'initiative privée, la maison de refuge comme telle est utile.

Entendue ainsi, l'intervention de l'Etat en matière d'assistance par le travail s'explique et a sa raison d'être.

Entendue comme on la concevait en France en 1848, elle était condamnée à un échec fatal et si toutes autres tentatives encore ont échoué, c'est qu'on a voulu faire trop grande la part de l'Etat en cette matière.

On a voulu en faire une sorte de providence, un universel guérisseur, alors qu'il devait se borner à être le dernier recours quand à toutes les autres portes on avait inutilement frappé.

La maison de refuge porte bien son nom... C'est tout ce que l'Etat, qui déjà intervient en certaines circonstances exceptionnelles par des travaux publics, peut faire de façon permanente pour le malheureux en cette matière : ouvrir un asile dont les portes ne se referment pas définitivement sur lui, lui permettant de tenter un travail de régénération plus lente si encore elle est possible, lui permettant de vivre sans se dépraver entièrement, dans la promiscuité et l'inaction, si elle ne l'est plus.

MAURICE BEKAERT





SOIR AU BORD DE LA MER

N'EST-IL vraiment pas singulier, étonnant même, ce pouvoir, en quelque sorte magique, que possède l'art musical, de réveiller en nous les souvenirs? — Je parle, bien entendu, des mélodies sérieuses, graves ou tristes, la puissance suggestive de la musique légère et gaie étant nulle ou à peu près. — Et ce pouvoir évocateur, ne serait-il pas le moyen, le *philtre* par lequel cet art enchanteur parvient à nous charmer?

L'exilé n'est-il pas profondément touché en entendant les airs de sa patrie, et ne voyons-nous pas le vieillard essuyer une larme furtive, lorsqu'il écoute les chansons de sa jeunesse? Comment ces chants pourraient-ils provoquer une telle émotion s'ils n'avaient pas la vertu d'évoquer des temps lointains, le plus souvent meilleurs?

Nous possédons tous, au fond du cœur, un mystérieux caveau, où dorment certaines heures de notre passé, et c'est la porte de cette oubliette que la musique nous ouvre de temps en temps. L'âme y jette un regard curieux et n'aperçoit souvent, au milieu de la nuit qui y règne, qu'un amas confus de choses mortes. Alors nous prend cette vague tristesse, douce et captivante cependant, des illusions perdues,

des bonheurs évanouis, des tendresses envolées. Parfois, un pâle fantôme s'échappe du sombre réduit, prend peu à peu une forme définie, enveloppe notre pensée de ses voiles vaporeux, et, rebroussant le chemin de l'éternité, nous emporte vers des temps passés, vers des pays oubliés.

C'est ce qui m'est arrivé ce soir, tandis que, dans une heure de solitude, je parcourais, au piano, la partition des *Contes d'Hoffmann*.

Je venais de jouer l'originale barcarolle, et, sous l'influence de cette suave mélodie, échappée du cœur inspiré d'Offenbach, je demeurais tout rêveur, le coude appuyé sur le clavier, le front dans la main lorsque tout à coup, comme dans un songe, une délicieuse image de femme apparut à mes yeux.

« Mariette! » murmurai-je, d'une voix émue, et soudain, je me vis transporté au bord de la mer en une certaine nuit du mois d'août de..... je ne sais plus de quelle année.

Oh! il y a de cela bien longtemps! Mais je m'en suis souvenu, comme si quelques jours à peine me séparaient de cette heureuse époque.

C'était le soir d'une journée caniculaire. La chaleur avait été accablante et il faisait si bon respirer la fraîche haleine de la mer.

Nous allions, tous deux, sur la plage, Mariette et moi, suivis de nos parents.

Elle était la fille d'un ingénieur que mon père avait connu dans sa jeunesse et qui, sur le point de partir avec sa famille pour Calcutta, était venu passer son dernier congé à Ostende, où nous l'avions rencontré par hasard.

Le bon accueil de ces nouvelles connaissances m'avait bien plu; mais surtout la conversation spirituelle et enjouée de la jeune fille m'avait vraiment charmé. Une fois la glace rompue, nous avions éprouvé

une vive sympathie l'un pour l'autre et une amitié sincère nous avait bientôt liés.

Nous faisons d'ordinaire, le soir, une promenade sur la digue et, avec toute la liberté qu'autorise la ville de bains, nous allions bras dessus bras dessous, comme deux bons camarades, causant de choses tour à tour frivoles ou sérieuses.

Ah! que nous avons passé d'agréables soirées! Et qu'il était dommage que tout ce bonheur dût bientôt finir!

Ce jour, en effet, était la veille du départ de Mariette et c'était la dernière promenade que nous faisons ensemble. Aussi, ne ressemblait-elle guère aux précédentes : nous avons perdu, cette fois, toute notre gaieté et nous allions tous deux rêveurs, sans trouver un mot à nous dire.

La plage n'était pourtant pas moins brillante, pas moins animée, que les autres soirs. D'un côté s'alignait l'interminable file de villas et de cafés illuminés, où résonnaient gaiement les notes perlées des pianos, les rires joyeux et le cliquetis des verres ; tout au bout apparaissait, comme une fournaise ardente le *Kursaal* brillamment éclairé, fourmillant de monde, jetant par ses baies ouvertes sa profusion de lumière et nous envoyant du lointain les effluves harmoniques de son orchestre d'élite.

Mais cette joie nous faisait mal et nous détournions la tête, laissant errer nos regards pensifs de l'autre côté, dans l'immensité noire, où la mer murmurante laissait deviner son vide inquiétant.

— Vous paraissez bien triste, ce soir, mademoiselle, vous ne dites rien, fis-je à la fin.

— En effet, répondit-elle, je pense à notre départ; je songe à tout ce qu'il faut quitter, à cette mer si vaste, à ces Indes si lointaines.

— Bah! repris-je en manière de consolation, les

distances n'existent plus de nos jours. Votre absence ne sera peut-être pas longue, le temps passe si vite; et puis, vous verrez de belles contrées, d'étranges choses, une population curieuse à étudier, enfin tout un monde nouveau.

Pendant toutes ces bonnes raisons ne parvenaient pas à la dérider, et vraiment j'étais aussi triste qu'elle. S'il n'avait dépendu que de moi, j'aurais tout fait pour retenir la bonne camarade que j'avais rencontrée sur mon chemin.

Tandis que nous allions ainsi, l'orchestre du *Kursaal* commença, tout à coup, la barcarolle des *Contes d'Hoffmann*.

Grâce, sans doute, à l'état de notre âme, cette musique sentimentale, qui déroulait dans l'air sa mélancolique mélodie, nous fit une profonde impression et nous écoutâmes tout recueillis.

Entraînée, peu à peu, par le rythme, Mariette, suivant l'orchestre, s'était mise à chanter, d'une voix émue, les paroles de la barcarolle :

*Belle nuit, ô nuit d'amour,
Souris à nos ivresses.....*

Et il me sembla que, d'un mouvement involontaire, sa main serrait mon bras plus tendrement.

.... Je me sentis envahi soudain par un sentiment tout nouveau. Qu'elle me parut belle, et qu'il me sembla bon vivre près d'elle!... Mais, bientôt je ne verrais plus cette jolie tête aux cheveux bouclés; je ne verrais plus ces yeux rieurs et pourtant si purs et si sincères; je n'entendrais plus cette voix si douce; je ne sentirais plus cette petite main potelée presser la mienne!... Et si elle m'aimait?... Quel avenir de bonheur entrevu tout à coup, mais, comme un rêve, aussitôt évanoui!

Oh! alors, je sentis le désespoir se glisser dans

mon cœur; je compris combien m'était chère celle que j'étais sur le point de perdre, et, l'âme éperdue, j'allais m'écrier :

— Mariette! Nous nous aimons bien, n'est-ce pas?... Voudrais-tu rester?... Voudrais-tu devenir ma femme?..

Je n'osai pas. Était-ce une timidité naturelle, ou la crainte de me tromper et de me rendre ridicule, qui me retenait? Je ne sais, mais je ne lui dis rien, et notre promenade continua triste et silencieuse jusqu'à ce que l'heure de se quitter fût venue.

Le lendemain, j'assistai au départ. Plusieurs membres de la famille de l'ingénieur et bon nombre d'amis étaient venus lui souhaiter un heureux voyage et, en ma qualité d'étranger, me tenant à l'écart, je ne pus dire un mot à Mariette. La pauvre enfant paraissait aussi désolée que moi; tous ces préparatifs, toutes ces cérémonies nous avaient profondément émus, et, lorsque mon tour fut venu de faire mes adieux, je pus à peine balbutier quelques banalités.

Oh! pourquoi n'ai-je point parlé alors? Pourquoi ne lui ai-je pas dit :

— Ne pars pas, car je t'aime et sans toi il m'est impossible de vivre!

Elle se serait, peut-être, jetée dans mes bras, en sanglotant; peut-être l'aurais-je suivie; Dieu sait ce qui serait arrivé.

Mais non, cette fois encore, je ne lui dis rien.

Le cœur gros, je regardai le steamer se mettre en mouvement et je le suivis des yeux, aussi longtemps que je pus l'apercevoir. Lorsqu'il se fut perdu dans les brumes de l'horizon, je quittai la plage et courus m'enfermer dans ma chambre pour pleurer. — Quelque chose venait de mourir au fond de mon cœur.

.

Je ne revis plus Mariette; je n'eus plus de ses nouvelles : le temps, l'absence tuent tant de choses,

et tout ce qui m'est resté d'elle, c'est ce souvenir que je viens de retrouver, ce soir, en feuilletant un cahier de musique, comme on retrouve une fleur fanée dans un vieux livre.

Et elle, qu'est-elle devenue? A-t-elle encore songé, parfois, à notre dernière promenade au bord de la mer? A-t-elle encore chanté la barcarolle :

*Belle nuit, ô nuit d'amour,
Souris à nos ivresses.
Le temps fuit et sans retour
Emporte nos tendresses!.....*

PAUL AMAURY





PETITE CHRONIQUE

En Béotie. Il a été question, ces jours-ci, à la Chambre, — une fois n'est pas coutume — des lettres belges. Nous avons eu le regret de constater que, seuls, deux députés socialistes, MM. Destrée et Demblon, en parlèrent avec compétence et sympathie. A droite, l'on n'a su que faire l'apologie du moyen-âge et conspuer Maeterlinck.

A M. Coremans le pompon. Il n'a pu se résoudre à voir en l'auteur de *l'Intruse* autre chose que « l'auteur de quelques petites pièces d'un théâtre de marionnettes où les interjections « oh! oh! » et « ah! ah! » remplacent trop souvent les autres parties du discours. »

M. Demblon ayant commis l'imprudence de déclamer le magnifique sonnet de Giraud à Lemonnier, qui débute ainsi :

Ta gloire évoque en moi ces navires houleux
Que de fiers conquérants aux gestes magnétiques
Poussaient dans l'infini des vierges Atlantiques
Vers les Archipels d'or des lointains fabuleux.

M. Coremans s'est illustré par le commentaire suivant, dont la finesse sera, pensons-nous, universellement appréciée :

« L'honorable M. Demblon nous a déclamé tout à l'heure un sonnet qu'il déclare sans défaut. Qu'il me permette de lui dire que je trouve son sonnet très peu intelligible. Que signifie « ces Vierges atlantiques » que j'entends pour la première fois? (On rit.) Nous connaissons les vierges du Parnasse, les neuf sœurs d'Apollon et quelque onze mille autres vierges; mais « les Vierges atlantiques » j'avoue humblement qu'elles m'étaient inconnues jusqu'ici. »

La Chambre, approuvant, a ri. Tirons l'échelle. Mais pas, cependant, avant d'avoir signalé à la stupeur publique la métaphore, mémorable autant que téméraire, dont M. Hoyois a enrichi, en la séance du 4 juillet 1895, la littérature française :

« Vous faites allusion à des siècles où l'esprit chrétien avait à peine pénétré dans les masses populaires, sans les avoir encore dégrossies. »

On annonce la publication prochaine des *Mémoires* et de la *Correspondance* de Taine.



Théodore de Banville jugé par M. Eugène Vuillot : « Murger a son monument; Banville, depuis assez longtemps déjà, avait le sien. Je crois même qu'il en a deux : l'un en province, l'autre à Paris. Comment se fait-il que Baudelaire, malgré les appels de la *Plume*, appuyés du *Gaulois*, du *Figaro*, etc., attende encore que le même hommage soit rendu à ses vers et à ses enseignements? De ces trois écrivains, qualifiés poètes et qui tous trois firent quelque bruit vers 1860, *lui seul cependant avait une véritable valeur littéraire.* » Stupéfiant, n'est-ce pas?



Lottie Collins, qui créa à Londres *Tarara boom de hay*, la scie fameuse et inepte, vient de rentrer en Angleterre après avoir promené sa rengaine en Amérique. Sa tournée lui a rapporté, paraît-il, la modique somme de un million. Voilà qui donne une fière idée de l'idéal américain.



En sa séance du 11 juillet, l'Académie française, présidée par M. Bertrand, célèbre mathématicien, a abordé l'examen du mot *alguazil* et adopté, après un vif débat, la concise définition suivante : « Agent de police espagnol. »



Dans ses *Souvenirs d'un auteur dramatique*, M. Henry Becque pourtr. icture ainsi celui que Bloy nomma, un jour, avec une brutalité plutôt discourtoise, l'oracle des mufles :

« Esprit borné et paresseux, incapable d'un effort intellectuel, Sarcey depuis bien longtemps ne vit que sur quelques rengaines qu'il reproduit invariablement. Nature vulgaire, irréfléchie et joviale, qu'Ibsen l'embête, comme il le dit, et que Labiche le transporte, c'est tout naturel. Scatologue distingué, sans avoir la grande envergure de Zola, il trouve tout naturellement avec le pétomaue des jouissances artistiques qui sont à sa portée et qui lui suffisent; la scatologie fait partie de cette figure littéraire et la complète. Enfin et bien que son passage dans l'université ait été fort insignifiant, Sarcey se vante très justement d'avoir été professeur. Nous lui avons toujours vu, avec les talents indépendants, cette attitude si réjouissante du cuistre qui croit sérieusement à sa férule et à sa direction. »



Le poète Henri de Régnier épouse M^{lle} Marie de Heredia, fille du poète des *Trophées*.



Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1 août, une série de poèmes de M. Potez : *Sonnets de Bruges*. Nous en transcrivons un :

La Sainte

Vous cachez dans l'ampleur de la robe aux plis verts
Votre corps frêle et pur de vierge et de martyr,
Jamais vos yeux baissés ne cesseront de lire,
Et d'une coiffe d'or vos cheveux sont couverts.

Je veux, bien que je vive en un siècle pervers
Et que l'antique espoir loin de nous se retire,
Madame sainte Barbe au bienheureux sourire,
A vos pieds délicats faire chanter mes vers.

Un murmure affaibli d'orgues aériennes
Flotte sur les parfums des fleurs élyséennes,
Quand vous vous promenez dans les vergers du ciel.

Tel, célébrant la grâce angélique des femmes,
Quand Jan van Eyck eut dit la splendeur du réel,
Le divin Hans Memlinc a su peindre des âmes.



La *Nouvelle Revue* du 15 juillet publie une étude de M. Gustave Kahn sur les *Poésies d'Ibsen*.



Tous les curieux de littérature ouïrent parler mystérieusement, comme d'un chef-d'œuvre, de *Gaspard de la Nuit*, fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot, dont l'auteur, Aloysius Bertrand, le créateur du poème en prose, fut un des plus échevelés romantiques et disparut prématurément de la vie. Ce livre, né en 1836, et depuis longtemps devenu introuvable, vient d'être réimprimé par le *Mercur de France* en une luxueuse édition. Il sera moins difficile de s'en régaler désormais. Voici, choisi dans le tas, un de ces poèmes à l'eau-forte :

Le Maçon

Le maçon Abraham Knupler chante, la truelle à la main, dans les airs échafaudé, si haut que, lisant les vers gothiques du bourdon, il nivelle de ses pieds et l'église aux trente arcs-boutants, et la ville aux trente églises.

Il voit les tarasques de pierre vomir l'eau des ardoises dans l'abîme confus des galeries, des fenêtres, des pendentifs, des clochetons, des tourelles, des toits et des charpentes, que tache d'un point gris l'aile échancrée et immobile du tiercelet.

Il voit les fortifications qui se découpent en étoile, la citadelle qui se rengorge comme une gélinne dans un tourteau, les cours des palais où le soleil tarit les fontaines, et les cloîtres des monastères où l'ombre tourne autour des piliers.

Les troupes impériales se sont logées dans le faubourg. Voici qu'un cavalier tambourine là-bas. Abraham Knupfer distingue son chapeau à trois cornes, ses aiguillettes de laine rouge, sa cocarde traversée d'une ganse, et sa queue nouée d'un ruban.

Ce qu'il voit encore, ce sont des soudards qui, dans le parc empanaché de gigantesques ramées, sur de larges pelouses d'émeraude, criblent de coups d'arquebuse un oiseau de bois fiché à la pointe d'un mai.

Et le soir, quand la nef harmonieuse de la cathédrale s'endormit couchée les bras en croix, il aperçut de l'échelle, à l'horizon, un village incendié par des gens de guerre, qui flamboyait comme une comète dans l'azur.

M. D.



M. de Brinn' Gaubast vient de publier, en un énorme volume auquel je ne reprocherais pas d'être trop copieux s'il était moins verbeux, une excellente traduction de la *Tétralogie* (Paris : Dentu) destinée à initier le gros du public au rayonnement poétique et dramatique au moins égal à celui musical, du génie de notre dieu Richard Wagner. Par malheur je crains que ce lourd volume n'atteigne pas tout à fait son but et ne soit jamais populaire à force d'être empêtré, de commentaires non pas, mais de commentaires écrits, (sauf celui de M. Barthélémy, le collaborateur de M. de Brinn' Gaubast), d'une manière pas assez sobre et claire. Evidemment il y a là une mine de renseignements incroyablement riche, mais d'où il n'y a à tirer, comme de toutes les mines, que du minerai. Or, ce que nous aurions désiré, pour une œuvre de propagande semblable, c'est du bel et bon acier strictement laminé; et je crois qu'un tiers au moins de la totalité de ce volume pourrait être défalqué pour cause de paroles inutiles trop longuement exprimées. Le reste vaut une bibliothèque; il résume la plupart des meilleurs travaux allemands et étrangers. Mais pourquoi donc a-t-il aussi le style allemand? M. de Brinn' Gaubast, qui s'est fait en France l'introduit d'œuvres portugaises et le champion du très pur artiste Eugenio de Castro et qui est, aussi bien qu'un autre, dépositaire d'une belle parcelle d'esprit latin, s'acharne contre les tentatives avortées jusqu'ici de traduction littérale de Wagner. Alors pourquoi conserver si souvent à son commentaire l'allure d'une traduction littérale de tel ou tel ouvrage théorique ou scientifique allemand? On est certes libre, surtout dans les œuvres d'imagination, de se créer une langue selon son bon vouloir et même de lui donner une façon allemande pour parler des choses de l'Allemagne, mais il faut, me semble-t-il, s'en garder soigneusement et se méfier d'une langue trop abstruse, lorsqu'on veut *vulgariser* l'œuvre d'un génie universel encore étranger à beaucoup. J'insiste à mon grand regret sur ce défaut parce qu'il empêchera beaucoup de monde de profiter des qualités de ce livre et du travail incalculable que M. de Brinn' Graubast a eu la patience de mâcher au gros public par dévouement à la cause — au reste gagnée — de Wagner. Aussi voudrais-je pouvoir crier à tous ceux — et ils sont légion — qui ne peuvent lire dans l'original les poèmes de Wagner : lisez *d'abord* la traduction de Brinn' Gaubast sans

vous laisser rebuter par les compactes introductions et notes. Ensuite absorbez ces introductions courageusement; votre courage sera récompensé, car jamais minerai n'a renfermé tant de métal et de l'aussi précieux. Pour ma part, je regrette infiniment de n'avoir pas, lors de mes déjà si lointains trois premiers pèlerinages de Bayreuth, été en possession d'un ouvrage semblable; aussi je souhaite, l'année prochaine, sur la colline sainte le voir entre les mains de tous ceux qui ne savent pas assez l'allemand pour se faire spontanément une juste idée des textes dramatiques de Richard Wagner.

WILLIAM RITTER



LES LIVRES

Sous les Brumes et les Clartés des Flandres, par EMILE GREYSON. — Castaigne, Bruxelles, 1895.

Au frontispice de la plaquette de M. Greyson, le beffroi de Gand, la tour des Halles de Bruges, et au loin le clocher de la ci-devant cathédrale d'Ypres, s'élèvent au-dessus des toits à pignons de mystérieuses villes flamandes, dans un ciel brumeux que perce l'irradiante clarté de l'aurore; au-dessus, dans des palmes se dessinent les écussons des deux Flandres. Cet artistique croquis attire une attention spéciale sur le livre de M. Greyson, et les pages qu'il ouvre n'en démentent pas l'heureuse impression.

Trois nouvelles de genres essentiellement différents composent le petit volume : *Eefje*, *Le Calvaire*, *Mélodie idyllique*.

Dans une mystérieuse imprécision géographique et chronologique, s'évoque une petite ville flamande, où commence l'existence d'Eefje, pauvre fille sans nom, exploitée par la méchante Griet, poursuivie des odieuses assiduités de Godliet; cette existence se continue dans une roulotte de faiseuse de balais, pour se terminer à l'hôpital.

Le Calvaire est la peinture des souffrances d'un mari paisible, bien flamand, aux prises avec une femme et une famille dépensières et gaspilleuses. L'auteur mélange ici le vieux parler français au style moderne : à notre avis son essai n'est guère heureux; le continuel changement de ton laisse l'impression d'une pauvreté, d'une impuissance à traiter la nouvelle intégralement dans le style d'Amyot. *Les Légendes flamandes* de De Coster, par exemple, procurent à cet égard une satisfaction plus complète.

Mais des trois parties du livre, la dernière, *Mélodie idyllique*, nous a plu davantage. M. Greyson ne l'a pas intitulée « poème en prose » par horreur, sans doute, de l'abus que l'on fait de cette étiquette, mais cette fois vraiment la chose y est : « Age d'amour, âge de raison, âge de vieillesse; de tendresse toujours ». Dans *Eefje*, celle-ci est la clarté; Griet et Godliet sont les brumes; le mari flamand, travailleur et économe; la femme insouciant et légère offrent le même contraste dans *Le Calvaire*; la *Mélodie idyllique* est toute de clarté, sans que même les brumes de l'âge parviennent à en ternir la lumière.

M. H.

Au pays de Paul et Virginie, ouvrage accompagné de gravures et d'une carte, par JULES LECLERQ. — Paris, Plon, 1895.

Se voir condamner par la Faculté à un long séjour dans l'atmosphère marine et partir pour le Cap, c'est là une fantaisie dans laquelle se reconnaît l'intrépide voyageur qu'est M. Leclercq. Cette petite excursion hygiénique, M. Leclercq l'a voulu mettre à profit pour voir, à son retour en Europe, le *Pays de Paul et Virginie*, autrement dit l'île Maurice, autrefois l'île de France, aujourd'hui colonie de la Couronne britannique.

Le trajet de la côte orientale d'Afrique et le retour en Europe encadrent la relation du voyage dans l'île Maurice et des détails sur les origines de la colonie, sur son gouvernement, sur sa situation économique, sur le pittoresque de ses sites.

Un chapitre, d'un intérêt spécial pour les dévots de littérature, est consacré au roman de Bernardin de Saint Pierre. Paul et Virginie n'ont, semble-t-il, jamais existé que dans l'imagination du romancier, mais les épisodes de leur odyssée sont empruntés à des souvenirs locaux, tel le naufrage du *Saint-Géran*, telle l'histoire de la vieille esclave nègre protégée par Virginie, etc. Bernardin de Saint-Pierre a transformé ces menus faits en les touchant de son génie. « Vouloir après cela, comme le dit l'auteur, découvrir, dans ce poème, des invraisemblances et des erreurs géographiques, c'est ne comprendre rien à une œuvre toute de sentiment et de poésie pastorale. »

On le voit, le dernier livre de M. Leclercq présente un intérêt multiple par les divers objets qu'il touche. Le voyage d'exploration littéraire est, pensons-nous, une nouveauté : il révèle une fois de plus un voyageur auquel aucune des sources du beau ne demeure étrangère, et mérite ainsi une place spéciale dans la brillante série d'œuvres géographiques dont notre compatriote est l'auteur.

M. H.

Traité de la Capacité de disposer, la quotité disponible et son calcul, par C. DE BOCK-BAUWENS, candidat-notaire à St-Nicolas, vice-président de la fédération des candidats-notaires de Belgique. — A. Siffer. Gand. 1895. Prix : 5 frs.

Le préjugé est assez répandu dans le monde juridique que le domaine du droit civil est suffisamment exploré, que tous les sentiers y sont battus, archi-battus. Nous ne le dénierons pas, mais ce qui reste incontestablement à faire sur bien des points, et Monsieur de Bock vient d'en donner une preuve, c'est de dresser une carte synthétique d'explorations nombreuses, mais souvent dépourvues de haute vue d'ensemble et de toute coordination.

L'ouvrage de M. de Bock se divise en trois parties :

- 1° la capacité de disposer;
- 2° la quotité disponible;
- et 3° son calcul.

Dans son ensemble il compte 440 pages. C'est un livre appelé à rendre des services considérables à tous ceux qui s'occupent des choses du Droit, mais particulièrement aux notaires, chargés de la confection de contrats de mariage et de testaments et appelés à procéder à des liquidations testamentaires.

M. H.



L'IDÉAL

A MADAME POL DEMADE

C'ÉTAIT par une de ces extasiantes soirées d'automne, de cette saison si suggestive, dont la brise alcoolisante enivre le cerveau du penseur, fait pleurer l'âme sensitive du poète et inspire le génie de l'artiste.

Devant nous, s'étalaient, dans leur rutilante beauté, les champs dorés par les chauds baisers et les séduisantes caresses de l'été qui venait d'expirer. Les oiseaux faisaient gaîment retentir les bois d'une dernière chanson que l'hiver allait bientôt, de sa main neigeuse, étouffer dans leur gosier harmonieux. Dans un lointain mystérieux, on entendait les clochettes argentines de l'humble église villageoise tintinnabulant l'angelus du soir. L'horizon était superbe. De légers nuages, d'une blancheur de cygne, y flottaient majestueusement, tout empourprés par les rayons sanguinolents du soleil s'endormant à l'Occident. Toute la nature faisait planer les pensées dans des sphères poétiques, bien au-dessus de ce monde tout pétri de mesquinerie, de médiocrité et de sotte vanité. Albert et moi, nous flânions à deux, au milieu de cette nature d'une éloquence si puissante, à travers prés, champs et bois, silencieux, rêveurs, attentifs seulement au monde de pensées qui causaient entr'elles dans

nos âmes. Tout d'un coup, je rompis le silence et, m'adressant à Albert, je lui dis : « Quel est ton idéal, Albert ?

— Mon idéal ! reprit vivement Albert, que ma question inattendue semblait réveiller en soubresaut, en l'arrachant à ses méditations extatiques, mon idéal ! en voilà-t-il un point d'interrogation !

— Bien oui, ton idéal ? Ma question est-elle donc si étrange, pour te secouer si dru ?

— Ah mais, reprit Albert, en s'arrêtant pour me lancer en face un de ces regards moqueurs et quelque peu sceptiques, qui lui étaient familiers, sais-tu seulement si j'ai un idéal, mon lieu ?

Et moi, de lui répondre, avec le sérieux qu'il avait oublié de mettre dans sa question sournoise : — Comme si tout le monde n'avait pas son idéal.

— Idéal, idéal ! dit Albert, va-t-en promener avec ton idéal, je n'en ai jamais eu et je n'en aurai jamais.

— Et que faisais-tu donc il y a un quart de seconde, quand ma question saugrenue, comme tu dis, vint t'arracher aux pensées de ton cerveau enivré par la brise alcoolisante des soirées d'automne ?

— Ce que je faisais, tiens, je réfléchissais, je contempiais, je rêvais, j'admirais, je m'extasiais.

— Ah, tu rêvais, tu contempiais, tu songeais. Mais de quoi rêvais-tu sinon de ton idéal, de cet idéal dont tout le monde rêve, de cet idéal qui jette les saints dans l'extase, et qui crée l'artiste. »

Tel fut le commencement d'un entretien sur l'idéal, que j'eus avec un ami et que je veux avoir avec vous, comme je pourrais l'avoir avec tout homme à sentiments un peu élevés.

La question que je posais à mon ami Albert, je pourrais la poser à quiconque je rencontrerais dans la rue, sur les places publiques, à l'église, au palais, au musée et surtout à la campagne ou à la mer, en face des beautés de la création. Souvent je suis tenté de le

taire, surtout quand celui que je croise a un air rêveur, quand je le vois lever vers le bleu du ciel un regard un peu vague et nuageux, quand son front porte l'empreinte plissée de la méditation. A lui comme à mon ami Albert je voudrais, en l'arrêtant au beau milieu de ses songeries, demander à brûle-pourpoint : Mon cher semblable, n'y aurait-il pas d'indiscrétion à vous demander quel est votre idéal ?

Ce serait tout aussi naturel et en tous cas beaucoup plus esthétique que de lui demander : comment vous portez-vous ? question bête, celle-ci, d'autant plus bête qu'on la pose aussi bien au bourgeois rubicond et congestionné sortant d'un plantureux repas, et dont la santé qui ruisselle de toute sa personne saute aux yeux, qu'à un malheureux anémique, dont l'état maladif s'accuse sur un visage au blanc de linceul. Cette question idiote est du reste l'entrée en matière de toutes ces sottises conversations banales, que nous sommes forcés d'avoir avec nos prosaïques semblables.

Autrement intéressante, d'une portée infiniment plus haute, n'est-il pas vrai ? serait ma question d'artiste : Mon cher, quel est votre idéal ? Des uns, navrante serait la réponse. Rayonnante de beauté, celle des autres.

La réponse à cette question me donnerait sur le coup l'explication de toute une vie, me dévoilerait l'avenir de chacun. Elle est aussi grave que cette autre question, intimement liée du reste avec elle, que je ne puis m'empêcher de me poser tout le long du jour en rencontrant quelqu'un : Est-ce un élu ou un réprouvé ? Serons-nous unis un jour dans l'idéal du ciel pour l'éternité ? ou l'un de nous sera-t-il éternellement banni dans les ténèbres de l'enfer ?

Oui, tout homme a son idéal.

C'est de notre idéal que nous rêvions, Albert et moi, en parcourant silencieux et méditatifs les champs et les bois. Nous faisons alors ce que fait tout homme

d'esprit, sous le charme du grand spectacle de la nature, qui a tant de puissance sur nos âmes. Oui, chacun de nous est hanté par l'idéal. Partout, nous le portons avec nous, partout il nous poursuit. Nous avons beau vouloir en écarter la pensée par la distraction et les plaisirs. A un moment donné il revient, il s'impose.

Parfois cet idéal est notre tourment et nous nous efforçons de le secouer de notre esprit. Nous voyons tout autour de nous dans le monde conspirer contre sa réalisation. Les amis qui nous entourent s'en moquent. Ils nous traitent d'utopistes, de rêveurs.

Et en effet, est-il réalisable cet idéal mystérieux qui nous poursuit de ses importunités partout où nous allons et n'importe ce que nous faisons?

Le monde a beau revêtir ses plus riches parures, il ne m'offre pas même l'ombre de l'idéal qui est mon idole. Sans doute, il y a de belles choses ici-bas. Mais ce ne sont que de pâles reflets de l'idéal que je rêve. Mon idéal est quelque chose d'infini et toute créature ici-bas, si belle soit-elle, est étroite et bornée. Quand j'en ai contemplé une pendant quelques instants, la vue de ses splendeurs finit par me lasser et je me dis : il doit y avoir quelque chose de plus beau que cela. C'est beau, mais mon idéal est plus beau encore.

Mais cet idéal mystérieux, insaisissable, que ma parole est impuissante à décrire, ne fait pas que me tourmenter.

Souvent aussi il sourit à mon âme, l'épanouit, la fait tressaillir de joie, l'inonde de paix; il remplit mon esprit de délices ineffables, l'illumine de clartés éternelles, l'éblouit de ses rayons; il fait bondir mon cœur en haut vers je ne sais quel monde invisible, bien au-dessus de ces vastes et radieux horizons, qui s'étalaient dans toute leur splendeur vespérale à nos yeux, durant ma promenade avec Albert.

En ces heures bénies d'extase et de mystère, je me sens comme enivré d'un bonheur, d'une béatitude que je ne m'explique pas et qui semble un prélude des exultations du ciel. Alors je suis pris d'un besoin irrésistible de fuir la ville moderne et prosaïque, avec ses rues droites, alignées et prétentieuses, avec son mouvement fiévreux et agaçant, avec son air empesté et malsain, pour aller respirer à pleins poumons le vif et grand air des champs et des bois et savourer dans une contemplation amoureuse les splendeurs ensoleillées de la nature. Les bruits du monde m'étourdissent, me donnent le vertige. Tout ce que je vois dans le monde me choque, me froisse, me rebute. Tout m'y apparaît si banal, si mesquin, si vil. Oh! que le monde est étroit, qu'il est vide, qu'il est laid! Combien je lui préfère la charmante solitude des champs, avec ses vastes horizons, ses parfums de lauriers et de roses, ses épis dorés se balançant gracieusement sous l'influence d'un doux zéphir, ses chants harmonieux et purs des oiseaux du bon Dieu : trilles brillants du rossignol dans le buisson, doux gazouillements de la fauvette dans les cieux, sifflement strident du merle sur le peuplier, roucoulement amoureux de la tourterelle sur les toits, voix résonnante du coucou dans la forêt. Oui, dans ces moments d'extase et d'ivresse, où me jette la poursuite de cet idéal caché dans les replis de mon âme, le monde me pèse, il m'est à charge, je m'y sens comme un oiseau prisonnier dans sa cage, je ne saurais fuir assez loin pour ne plus le voir, pour ne plus entendre sa voix bruyante et fausse qui me trouble et m'exaspère.

D'où vient que les beautés de la nature exercent un charme si séduisant sur mon âme et ont tant d'attrait pour mon cœur enthousiaste? Ah! c'est que, me semble-t-il, la nature se rapproche davantage de l'idéal qui me hante; elle m'apparaît comme un reflet, bien pâle sans doute,

mais cent fois plus exact que toutes les beautés artificielles d'un monde faux et menteur, de la beauté ravissante de cet idéal qui m'enivre, elle n'étouffe pas par ses beautés ces voix idéales que j'entends chanter dans mon cœur; elle est calme, elle est paisible, elle me procure ce recueillement qui me permet de m'abandonner plus aisément à ces rêveries qui élèvent mon âme et toutes ses puissances vers la pensée d'un monde meilleur, plus beau, plus vrai, plus idéal en un mot que celui qui nous entoure ici-bas dans cette vallée de pleurs, de misères et de tristesse.

Toute âme un peu élevée éprouve ce je ne sais quoi qui tantôt la tourmente, tantôt la fait tressaillir de joie; ce je ne sais quoi, c'est la faim de l'idéal.

Heureuse celle qui, dans ce monde où l'on ne rencontre généralement que bassesse de caractère, banalité de sentiment, égoïsme, froideur et médiocrité vulgaire, rencontre sur son chemin une âme à qui s'ouvrir, un esprit qui soit capable de la comprendre, un cœur battant à l'unisson du sien! Car elle sent en ce moment comme un besoin impérieux de verser le trop plein d'idéal dont son esprit et son cœur débordent, dans une âme sympathique, ouverte à toutes les idées poétiques, à tous les vrais enthousiasmes, à tous les sentiments nobles et généreux.

Mais qu'est-ce que l'idéal? Quelle est sa nature? son essence? Où est sa demeure? son sanctuaire? Cet idéal n'est pas si mystérieux qu'on se l'imagine. St. Augustin a dit à ce sujet une parole éternellement belle et que je ne me lasse jamais de savourer, cette parole nous donne la clef du mystère : *Fecisti cor nostrum ad te*, dit le grand Docteur en s'adressant à Dieu, *et irrequietum est cor nostrum donec quiescat in te*. Oui, si l'homme ici-bas ne peut trouver son repos, s'il finit toujours tôt ou tard par être saturé des joies de la terre, si aucune chose créée, quelque brillante, quelque

belle, quelque fascinante qu'elle soit, ne parvient à captiver et à remplir complètement les vastes capacités de son cœur, c'est qu'il n'est pas créé pour les biens de ce monde, c'est qu'il a une destinée plus haute et moins vulgaire que les autres êtres de la création terrestre, c'est que le bien dont il a faim, le vrai qu'il cherche, le beau qu'il aime, est un bien plus grand que tous les biens réunis de cette terre.

Notre cœur est créé pour Dieu et ce n'est qu'en le donnant tout à Dieu, que l'homme peut être heureux ici-bas. Notre esprit est ainsi fait qu'il cherche la vérité pour elle-même, et comme il n'est qu'une seule vérité, la vérité éternelle qui soit inépuisable, la contemplation de cette vérité seule peut apaiser sa soif insatiable; notre volonté est créée pour le bien en lui-même et il n'y a que le bien souverain, infini et éternel qui soit à même de la remplir.

Mais d'où vient, si cela est vrai, que tous les hommes qui ont cependant la même nature et par conséquent la même destinée, la même fin, se ressemblent si peu sous le rapport des idées qu'ils ont de cette fin et dans leur façon de poursuivre leur destinée? Que voyons-nous en effet autour de nous? L'un court après les richesses, l'autre est dévoré par la soif de l'ambition et la faim des grandeurs; celui-ci ne rêve que plaisirs et voluptés sensuelles, celui-là ne connaît que la science et les livres. Tout cela est bien loin, semble-t-il, de se rapprocher de ce que nous proclamons le vrai, le seul idéal de l'homme. Que dis-je, si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur le monde, sur la façon dont les choses s'y passent, sur la conduite générale du monde, tout ce que nous voyons ne semble-t-il pas être le contre-pied de la vérité que nous venons de proclamer? Supposons un instant que nous nous trompions, que l'homme ne fut pas créé pour Dieu, que le lot de l'homme ici-bas soit de souffrir le moins

possible, de jouir tant qu'il peut des voluptés de la terre, pourrait-il agir autrement qu'il n'agit actuellement? Quand on jette un coup d'œil sur le monde pour y trouver dans la manière d'agir de l'homme en général la preuve de sa croyance en Dieu, on éprouve le même étonnement qu'un homme qui regarderait dans une glace et n'y verrait pas son visage.

Si l'homme est le jouet des illusions d'ici-bas, c'est que trompé par la faiblesse de son intelligence, emporté par les bassesses de son cœur, il ferme les yeux à une vérité trop austère pour une âme rivée aux voluptés sensuelles de la matière. Pour conformer sa conduite à sa conviction, il devrait réformer ses mœurs dissolues, mettre un frein à ses passions, sacrifier les idoles qu'il adore et mettre un peu plus de sérieux dans sa vie. Et ainsi il se fait que, n'ayant pas le courage de se survaincre, il traîne misérablement jusqu'au tombeau la chaîne de ses illusions trompées

Et pourtant il a beau se tourner de tous les côtés, c'est en vain qu'à l'instar de l'abeille, il se jette successivement sur toutes les fleurs de ce monde, il finit toujours par épuiser le calice de volupté cachée dans les brillantes corolles de ces fleurs éphémères.

L'homme est créé pour Dieu et c'est toujours Dieu qu'il poursuit, même quand il cherche la créature. Qu'est-ce qui l'attire dans la créature sinon l'être sous la forme du vrai, ou sous la forme du bien, ou sous la forme du beau? Or, la créature n'est vraie, n'est bonne, n'est belle, qu'en tant qu'elle est semblable à Dieu, qu'en tant que Dieu a déposé en elle une parcelle de sa vérité, de sa bonté et de sa beauté infinies.

C'est une insanité de dire que l'impie veut ou le mal, ou le faux, ou le laid, pour lui-même. Quand l'homme poursuit le mal, le faux, le laid, il cherche, mais d'une façon désordonnée, à assouvir la soif du bien, du vrai, du beau infini qui le dévore. S'il s'arrête

à la créature sans s'élever jusqu'à Dieu, c'est qu'il est illusionné par les apparences; son goût dépravé trouve beau ce qui est laid, prend l'erreur pour la vérité et ce qui n'a que le dehors du bien pour le bien lui-même.

Si, comme les élus dans le ciel, nous pouvions contempler Dieu en lui-même, face à face, nos regards fascinés par l'éblouissante splendeur de l'Être Infini, se détourneraient de toutes les beautés de la création, pour se fixer éternellement en Dieu. Car Dieu est infiniment plus beau que toutes les beautés créées et tous les chefs-d'œuvre des plus puissants génies de l'humanité, ne sont que de ternes reflets de la Beauté Eternelle; d'humbles feux-follets ne luisant que dans les ténèbres et s'évanouissant à l'aurore du soleil incréé. La beauté charmante des fleurs, la beauté sauvage des montagnes, la grandiose beauté de l'océan, les beautés splendides du firmament, toutes les beautés si variées de la création animale, toutes les beautés de la nature en un mot, ainsi que toutes les beautés de toutes les œuvres d'art de tous les siècles sont réunis en Dieu à un degré infiniment plus parfait.

Quand nous nous trouvons en face d'un chef-d'œuvre, nous sommes paralysés par l'admiration, absorbés par l'extase, enchaînés par l'enthousiasme, il nous est impossible d'en détacher la vue. Que serait ce si nous avions devant nous, non une belle œuvre créée quelconque, mais la beauté éternelle elle-même dans son essence?

A cette question : qu'est-ce que le Beau? il n'y a qu'une réponse adéquate possible : Le Beau c'est Dieu. Car le beau, c'est la splendeur de l'être, et Dieu, c'est l'être dans toute sa splendeur.

Dieu est aussi l'idéal, oui le seul vrai idéal de l'artiste. Même si l'artiste n'a pas la Foi, qu'il le veuille ou non, l'idéal qui le hante, l'idéal dont il rêve, l'idéal qui illumine son génie de ses rayons, c'est Dieu. C'est la beauté de Dieu qui le fascine dans la créature, c'est

la beauté infinie qu'il entrevoit, qu'il devine sous le voile des choses créées, c'est la beauté éternelle qu'il cherche à faire resplendir dans son chef-d'œuvre, consciemment ou non et quand bien-même il nierait Dieu.

Dieu est donc l'idéal de l'artiste. Mais Dieu est infini et puisque Dieu et l'idéal c'est la même chose, l'idéal de l'artiste est infini. Voilà pourquoi le véritable artiste n'est jamais satisfait de son œuvre. Il n'y a que l'artiste de convention, l'artiste de formule, qui est entiché des fruits de son travail.

L'artiste, sous le coup de l'inspiration, ne cherche pas seulement à copier un modèle qu'il aurait devant lui, mais à exprimer son intuition de l'idéal, qu'il contemple au dedans de lui-même.

Qu'est-ce, en effet, que l'art, sinon l'incarnation du beau? L'art n'est pas l'imitation, ni la copie, pas même l'imitation des beautés de la nature. Il y a quelque chose de plus dans l'art : l'idéal!

L'artiste cherche à idéaliser tout ce qu'il voit, tout ce qu'il touche, tout ce qui l'entoure. Il porte en lui-même un idéal de beauté qu'aucune créature, si belle soit-elle, ne réalise jamais complètement. Au fur et à mesure qu'il avance dans la création de son chef-d'œuvre, cet idéal se développe, grandit, s'épanouit dans le cerveau; il devient à un moment donné tellement superbe, tellement transcendant, il dépasse tellement tout ce que les plus vastes génies ont réalisé, que l'artiste n'arrivera jamais, quelque soit le talent dont il est doué, à exprimer parfaitement l'idéal de beauté qui l'illumine de ses rayons et s'il s'écoutait il briserait à jamais son outil dans son désespoir de réaliser absolument cet idéal.

Le secret de cette impuissance de l'artiste à réaliser son idéal dans toute sa plénitude, c'est que cet idéal est infini, parce que cet idéal c'est Dieu.

L'intelligence humaine est créée pour la contemplation du beau infini, c'est-à-dire de Dieu. Or le beau

infini ne peut être exprimé adéquatement par l'artiste, parce que lui-même est une créature infinie et bornée. Un être fini ne peut créer une œuvre infinie. L'effet ne peut égaler et encore moins dépasser la cause. Les facultés de l'artiste, son talent, son génie, les instruments dont il se sert, sont bornés. Le vrai artiste ne le sent que trop, son intelligence pressent vaguement que même quand il a entrevu dans l'éclair de l'inspiration un coin de l'Idéal, il y a encore quelque chose au delà qu'il n'atteindra jamais.

Pour exprimer le beau en lui-même, tel qu'il est, c'est-à-dire infini, il faudrait être Dieu. Dans ce sens Dieu est seul l'artiste parfait. Lui seul peut engendrer un chef-d'œuvre d'une beauté infinie et il le fait de toute éternité, en engendrant son Fils, le Verbe éternel, image substantielle de la beauté infinie du Père.

L'Abbé HENRY MÖLLER





MATINÉE

*A l'heure où la campagne est exquise et mouillée
D'aurore, je m'en vais sous le soleil joyeux,
Écoutant à demi la chanson gazouillée
Par un petit oiseau qui se cache à mes yeux.*

*Il chante la nature et moi je rêve à l'âme.
Comme le matin rit sur les chagrins des fleurs !
Je contemple au dessous de l'azur tout en flamme
Les rosiers tout en pleurs.*

*Je passe; l'oiseau chante en ce charmant mystère.
L'abeille est dans la rose et butine son miel.
Moi j'admire au dessus des larmes de la terre
Le sourire du ciel.*

*Sœur de l'homme, la fleur s'incline et semble dire :
« J'apparais un instant, puis je meurs : tout est vain. »
Et sur ces désespoirs le ciel met son sourire,
Comme un baume divin.*

*Alors du cœur de l'homme, alors de la chaumière
Et du cœur de la rose entr'ouvert par le jour,
Dans la sérénité de la vaste lumière
Monte un parfum d'amour.*

*Et tout cela, ces chants, ces sourires, ces larmes,
Ces parfums d'un matin sous l'immortalité,
C'est la Nature, avec ses soupirs et ses charmes,
Et c'est la Poésie, et c'est l'Humanité.*



SPLENDEURS DU SOIR

*Quand tout un jour l'humaine lie
Sous le chaste éclat de l'azur
A sur la planète salie
Trainé son flot sept fois impur ;
Quand tout le jour toutes nos fanges
Effleurant les ailes des anges
Ont roulé, Seigneur, sous vos yeux, —
Le soir, au couchant solitaire,
L'énorme honte de la terre
Monte en rougeur au front des cieux.*

*Le soleil meurt, et son absence
C'est ce grand deuil : l'Obscurité.
Puis soudain la Magnificence
Eclate dans l'immensité.
Le jour meurt, mais tu te dévoiles,
Dieu de la nuit, Dieu des étoiles !
Et les cieux que ta gloire a faits
Au-dessus de tous nos désastres
Chantent qu'ils ont encore plus d'astres
Que la terre n'a de forfaits !*

JOSEPH SERRÉ





PAGES D'ENFANCE

MON PREMIER MORT

A LOUIS CARINI

UN beau cloître gothique accostait la cathédrale, bâti au quinzième siècle par un évêque commendataire, qui mourut cardinal, duc et pair de France. Quatre rangées d'ogives trilobées, soutenues par des colonnettes délicates, en albâtre noirci par les ans et les intempéries, entouraient un préau couvert d'herbes folles que jamais la faux ne menaça et qui s'étoilaient, l'été, de fleurs multicolores, vite fanées en ce lieu sans soleil et sans air.

Sous les voûtes une humidité glaciale suintait. Au long des murs, quelques plaques de marbre chargées d'armoiries et d'inscriptions pompeuses rappelaient que là gisaient des nobles d'antan dont aucun rejeton ne survivait.

Au bout de l'une des allées, en une lanterne octogone à jour, fleurronnée et fouillée comme un ivoire de Dieppe, se tordait un escalier en pas de vis qui conduisait on ne savait où, à des salles aux plafonds effondrés, aux cloisons disjointes — car cette ruine dès longtemps n'était plus habitée, — et l'on se signait avec terre en passant devant cet escalier mystérieux qui menait, assurait-on,

au lieu sinistre où naguère les francs-maçons tenaient leurs chapitres...

A un autre bout, près du perron conduisant à l'église, et juste sous la chapelle construite par le cardinal de Gorrevod, qui fut l'oncle du seul duc de Pont-de-Vaux, en Bresse, trépassé sans postérité peu après son maître le duc de Savoie, Tête-de-fer, s'étendait le caveau où l'on enterrait messieurs les chanoines. Oui, chaque fois qu'un avis mortuaire annonçait le décès de « Vénérable, scientifique et discrète personne, messire N. révérend seigneur chanoine de Maurienne », on abattait le mur de clôture, et l'on préparait la niche destinée à recevoir le cercueil de ce dignitaire.

On l'y portait dans une bière découverte, et l'on voyait le visage jaune et émacié du cadavre sous la barrette à trois cornes; ses mains croisées sur le camail d'hermine, et son corps, rigide, sous le manteau d'étamine violette à rebords de soie cramoisie, cachant à demi le rochet de dentelles.

Puis le cercueil coulé en sa gaine de pierre, on maçonnait le mur de nouveau jusqu'à ce qu'une cérémonie semblable devînt nécessaire.

Une famille, pourtant, habitait ce cloître où les francs-maçons avaient pris leurs ébats, où, disait-on, la sainte Inquisition avait tenu tribunal, et d'où Lesdiguières s'enfuit un jour sans avoir osé porter ses mains d'hérétique sur aucun des précieux bijoux du trésor de la cathédrale.

Le signor Gian-Pio Bauli, sa femme la signora Marta, leurs deux garçons Ephise et Tizio, leurs ouvriers et leurs apprentis occupaient un vaste bâtiment délabré, auquel on accédait par une porte romane fort basse, taillée dans le tuf. Ce Bauli était un artiste sans génie, et même sans talent, mais doué de ce mauvais goût piémontais, si magnifiquement cynique et si impérieux sur les prêtres de nos pays, qui parvint à détruire en

un demi-siècle tout sentiment de l'art, et put substituer aux antiques et simples églises de nos villages, des boudoirs peints à la détrempe, où rien ne rappelait Dieu.

Ce dit personnage fabriquait des autels en plâtras, blanc et or, détestablement ioniens ou doriques, chargés de moulages rococo, creusés de niches d'azur à étoiles de clinquant, voire garnis de glaces à biseaux en des cadres tarabiscotés. Et ces horreurs s'enchâssaient en des chapelles d'une ogive pure du treizième, supprimant les vieux chandeliers de fer forgé pour les remplacer par des candélabres en bois doré à outrance, et cachant sous d'équivoques badigeons les belles peintures à la cire ou à l'encaustique, embrumées par la flamme des cierges.

Il sculptait aussi des Madones, qu'il habillait d'une robe d'argent et d'un manteau d'or, qu'il couronnait d'un bonnet de roses et dont il peignait le visage de ces couleurs tendrement rosâtres qui servent aux gravures de modes. Idoles monstrueuses, d'une laideur suave et douce, où rien de la surhumaine beauté de Marie pleine de grâce n'apparaissait, mais devant qui s'abrutissait en effusions sentimentales le cœur affadi et sans foi des dévotes, mariolâtres inconscientes.

Au surplus, un type singulier ce bonhomme Bauli ! Grand, sec, maigre, courbé, les bras noueux, les jambes torsées comme les colonnes de ses autels; une forêt de cheveux noirs, en parapluie sur le crâne, et débordant autour du visage, crispés et bouclés, le visage glabre, aquilin, osseux, ravagé, du pulcinella napolitain; les mains fluettes et longues d'un pianiste; cette carcasse couverte d'une ample et flottante lévite d'un noir verdâtre, avec un col rabattu sur les bouts en spirale d'une cravate de soie jadis rouge.

L'accent des basses vallées du Piémont, le nasillement moqueur, le rire crépitant sec, l'œil rutilant sous le sourcil buissonneux, et toujours à la main une diable

de canne en sarment de vigne, flexible, terminée en crosse.

J'avais pour ami son fils Ephise et nous n'avions pas vingt-cinq ans à nous deux. Nous étions côte à côte dans la classe du frère Valfred. Je crois qu'il ressemblait à son père, où plutôt je crois qu'il avait la beauté dont son père était l'abominable et vieille caricature. Lui aussi voulait être artiste, et peintre, et sculpteur, et faire des autels, et bâtir des églises. Mais un cruel mépris contractait ses lèvres quand il parlait de l'atelier des cloîtres ; il ne priait jamais devant les madones à robe d'argent et à manteau d'or ; il se moquait des niches bleues et des colonnes torsées. Il nous parlait quelquefois d'un peintre nommé Michel-Ange, qui avait, au temps où les papes régnaient dans une autre Rome, accompli des merveilles, et il nous apporta un jour, le portrait de ce Michel-Ange : un vieillard à barbe de fleuve.

Nous allions parfois, le jeudi, à cinq ou six garçons du même âge, nous promener dans une longue et belle allée de peupliers qui menait à la rivière, dont l'eau ardoisée se diapre d'écume blanche ; Ephise nous disait ses rêves d'avenir, naïvement, peut-être même sans comprendre ce qu'il voulait et espérait. Il nous plaisait de l'entendre parler, de sa voix chaude et veloutée, avec ses gestes d'italien, son regard brûlant, et ce mouvement de tête qu'il avait, pour rejeter en arrière ses longs cheveux bouclés.

Les mots nous importaient peu. Peindre, sculpter, bâtir, c'était pour nous projets chimériques : des gens, quelque part, pour sûr le faisaient. Mais que ce fût une vocation, une carrière, ou seulement un gagne-pain, aucun de nous, certes, ne le croyait et nos ambitions ne nous poussaient à envier que les petits saute-ruisseaux des études où fleurit la chicane, lesquels gagnaient des quinze francs par mois à copier des grimoires sur du papier timbré.

Toutefois nous aimions Ephise, à cause de sa gaieté, de ses originales facéties, de ses rêves qui nous rappelaient des histoires contées au coin du feu par nos grand'mères, des récits lus en certains volumes dérobés çà et là. Son frère, Tizio, très doux, très bon, plus borné, héritait du vieux sculpteur le sens pratique et l'économie du piémontais. Il travaillait sans rêver, jouait à ses heures, parlait peu.

Aux approches de la Toussaint, en ces jours gris d'automne, où les arbres dépouillés, les prairies sèches, les vignes dévastées se diamantent de givre, où des brumes floconneuses ouatent le flanc des Alpes, où le ciel n'est plus d'un radieux azur, mais d'une laiteuse couleur d'opale, d'une tristesse et d'une douceur infinies, nos jeux devenaient moins bruyants, sous l'influence de je ne sais quelle mélancolique lassitude.

Au lieu de courir les champs, les jours de congé, ou d'arpenner la longue allée des peupliers, ou de déambuler parmi les ruelles étroites, bordées de maisons moussues et lépreuses de la vieille ville, nous restions au coin du feu, à rôtir des châtaignes dans la cendre, à faire éclater sur la pelle rougie au feu des grains de maïs qui s'épanouissaient en fleurs étranges. Et l'on buvait le « vin bourru », gris et trouble, en contant des histoires.

La Toussaint tombait, cette année-là, un vendredi. Or, le lendemain, comme nous arrivions à la cathédrale, énervés par la gémissante sonnerie des cloches qui avaient tinté pendant toute la nuit le glas des morts, nous vîmes sous le porche Tizio, très pâle et les yeux rougis de larmes, qui nous dit, avec son drôle d'accent de la vallée de Biella :

— Mon frère Ephise est bien malade. Maman dit qu'il ne ne passera pas la journée.

Et cette nouvelle, brusquement énoncée, nous consterna. On pouvait donc mourir avant d'être vieux ?

Aussi demeurai-je, pour la première fois, indifférent aux pompes solennelles de la messe. L'introït *Requiem*, seulement, fit passer en moi un frisson. Je regardai le cénotaphe tendu de velours élimé, accosté de hauts chandeliers de fer, écussonnés d'une tête de mort sur deux os en croix. Je vis l'évêque, mitré de blanc, en chape noire à lourdes broderies d'argent, la crosse au poing s'avancer au bout de son cortège de diacres, de prêtres, de chanoines, entre l'archidiacre et le prévôt, dans un nuage d'encens qui enténébrait davantage encore le chœur aux boiseries sombres, aux peintures enfumées, à peine éclairées par d'étroites verrières.

Ainsi notre Ephise allait quitter ce monde, et jamais plus on ne le reverrait au banc des enfants de chœur, si modeste et si pieux, semblable à un ange sous le surplis de mousseline à manches flottant comme des ailes!...

Après l'office, frère Valfred appela sept ou huit de ses élèves, les meilleurs, et les emmena au cloître, en faisant le tour de la cathédrale, vers l'abside, là où creusée dans l'épaisse muraille une arche gothique indique le tombeau de quelque prince, dont on a oublié même le nom.

Et la mère d'Ephise, madonna Marta, nous conduisit auprès de son fils.

Il reposait sur un tout petit lit, au fond d'une salle immense, encombrée de blocs de chêne et de noyer, de colonnes dédorées et de planches. Entre les deux croisées à vitres vertes, un énorme Christ était suspendu, plus grand que nature et cloué sur une croix faite de deux poutres.

Agenouillé au pied de la couchette, le vieux Gian-Pio pleurait silencieusement. Les mains serrées, crispées, il contemplait son Ephise, dont le visage avait la pâleur mate de la cire vierge, mais dont les yeux brillaient d'un insoutenable éclat.

Le frère, très ému, lui fit une question affectueuse, à laquelle il répondit, d'une voix morne :

— *Mi ne sais pas!*... Ce matin j'ai été réveillé en sursaut par un grand cri... Je me suis habillé lestement... J'ai couru au préau, et j'ai trouvé l'enfant, évanoui, devant la pierre qui ferme le tombeau des chanoines .. *On eut dit que cette pierre, qui est scellée, venait de retomber dans les rainures du cadre, et que des voix murmuraient dans le caveau.* J'ai pris le petit entre mes bras, je l'ai monté, je l'ai couché... Le médecin est venu. C'est tout.

Puis il s'affaissa, dans son muet désespoir. Mais Ephise nous salua d'un sourire et voulut nous toucher la main à tous. Réunis autour de ce lit nous demeurions embarrassés, n'osant point nous regarder ni préférer un mot; l'air humide et lourd nous étouffait, comme nous oppressait une indéfinissable odeur d'éther, de feuilles sèches brûlées.

Ephise se souleva, se haussa, le coude appuyé sur les oreillers, soutenant d'une main son front moite, et de l'autre rejetant en arrière ses longs cheveux bouclés. Il était calme, tout à fait résigné, ne souffrait pas. Et d'une voix lente et profonde, il répéta cette phrase, la seule qu'il eût prononcée depuis le matin, depuis cette aube glaciale, où son père affolé, l'avait ramassé sur les dalles du cloître :

— Je les ai vus... je les ai vus... je les ai vus... Plus de cent avec le manteau violet et le camail rouge... Et sept évêques en chasubles d'or, la mitre en tête... Et des comtes couronnés, et des chevaliers habillés de fer .. Je les ai vus... je les ai vus .. je les ai vus!...

La sonnette, dans l'escalier, tinta, et le curé entra, portant sous l'écharpe la double pyxide du Saint-Chrême et des Saintes-Huiles. Beaucoup de gens le suivaient, qui s'agenouillèrent, remplissant la salle. Ephise reçut l'Extrême-Onction, les doigts croisés, la figure illuminée

d'une ferveur extatique. On eut dit qu'il comprenait, maintenant. Il ne dit plus rien, et vers la tombée de la nuit il mourut, le sourire aux lèvres, les yeux levés au ciel, entre son père et sa mère qui criaient miséricorde.

Nul ne sut jamais ce qui s'était passé dans cette funeste nuit de la Toussaint au jour des morts. Nul ne sut jamais ce que le petit Ephise avait vu sous les sombres voûtes ogivales du cloître, ni pourquoi on l'avait retrouvé devant la pierre scellée du tombeau des chanoines.

On l'enterra par une brumeuse matinée d'automne, et même il fut le dernier enfant inhumé au vieux cimetière de Saint-Christophe, car le jour où il mourut fut celui où l'évêque vint bénir le cimetière neuf, désert ce jour-là et où maintenant il ne reste plus de place que pour quelques fosses.

Je fus un de ceux qui, un brassard blanc au bras, portèrent le cercueil, drapé d'une nappe d'autel et fleuri de bouquets. Je le vis disparaître dans la terre. C'est à l'entrée du cimetière, presque au ras du seuil, un tertre bossuant à peine le sol, sous un amas d'herbes grêles.

Quand je retourne là-bas, si je passe devant la porte close, je regarde par une des fentes du vantail vermoulu et je revois, le cœur serré par une angoisse que chaque année écoulée rend plus vive, ces touffes d'herbe entourant une croix déjetée, où le vent et la pluie ont effacé le nom d'Ephise, et qui ont poussé sur le corps, aujourd'hui en poussière, du premier que j'aie vu mourir...

CHARLES BUET





A MA COUSINE MARGUERITE

*Te souviens-tu parfois, jeune fille aux yeux noirs,
De ce petit garçon maladroit et timide
Qui jouait avec toi sur la pelouse humide,
Par les beaux matins clairs et les lumineux soirs?*

*Revois-tu le vieux parc, l'étang et le bois sombre,
Et Rameau qui sautait après nous, le bon chicu!
Et le petit banc vert où l'on était si bien
A l'heure où les bouleaux nous couvraient de leur ombre?*

*Oh! ces bouleaux plaintifs! j'entends encore leur voix
Qui tremble et qui frissonne au vent de la prairie,
Ce chant qui me plongeait dans une rêverie
Innocente, profonde et douce, tant de fois!*

*Te souviens-tu des cris que poussait le grand-père
Quand nous revenions tard, nous étant oubliés
A gambader, la joue en feu, les pieds mouillés,
A travers le grand pré sauvage et solitaire?*

*Parfois, quand il grondait un peu fort, tu pleuras;
Alors il lui venait une contrite;
Il disait: « Ce n'est rien, calme-toi, Marguerite,
« C'est fini; viens jouer; voyons, ne pleure pas. »*

*Il était si content quand il te voyait gaie!
Ta joie illuminait son visage; il était
Attentif, ébloui, ravi, s'il écoutait
Ta voix fraîche, sonore, et jamais fatiguée.*

*M'entraînant sur tes pas, tu courais, tu volais;
Je devais obéir à ta main souveraine,
J'étais le serviteur, toi, la petite reine,
Et je faisais toujours tout ce que tu voulais.*

*As-tu beaucoup changé, ma petite cousine?
Je suis loin maintenant, je ne puis plus te voir,
Avec un grand regret j'échappe à ton pouvoir;
Es-tu toujours la même, exigeante et lutine?*

*Aimes-tu comme alors la tarte et le raisin?
Dérobes-tu toujours au bois les fraises mûres,
A l'armoire le sucre, aux plats les confitures,
Et les bigarreaux noirs à l'arbre du voisin?*

*Mais non! tu n'as gardé de ton enfantillage
Que ton air décidé qui sied bien à tes yeux,
Et peut-être un petit penchant malicieux;
La gravité, sans doute, est venue avec l'âge.*

*C'est triste! je voudrais te voir comme jadis
Me commander souvent, et plus souvent me battre;
Me battre! pauvre moi, qui me mettais en quatre
Pour combler tes désirs aussitôt contredits.*

*Peut-être que le soir, au mois des espérances,
Tu songes au passé calme et silencieux
Entre un cousin tout jeune, un grand-père tout vieux,
Et tu prêtes l'oreille aux chères souvenirs.*

*Tu rêves à tous ceux qui ne reviendront point,
Aux fruits qui sont tombés, aux fleurs qui sont fanées,
Aux rayons de soleil de nos belles années
Qui sont encor si près... et cependant si loin!*

*Notre pauvre grand-père est parti, dans l'aurore
D'un jour du mois de Mai, vers le saint Paradis...
Oh! tous ces souvenirs émouvants de jadis
Vibrent comme l'archet sur la corde sonore!*

*Rappelle-toi cette heure, où nous étions blottis
Dans un coin; quelqu'un dit : « Il est à l'agonie. »
Nous fûmes pris d'une terreur indéfinie,
Car le mot était grand, et nous étions petits.*

*Nous n'avons plus joué, depuis cette heure, ensemble;
On nous a séparé pour longtemps... pour longtemps!
Je vois encore le jour de nos adieux, j'entends
Ta voix qui se fait douce et soumise, et qui tremble.*

*Nos voyages sous bois, tes ordres querelleurs,
Nos jeux, tout m'apparaît comme dans un nuage...
De tout cela, sais-tu qui me plaît davantage?
C'est le regard de tes grands yeux ensorcelleurs.*

*Comme l'ombre qu'on laisse après soi sur la route,
Voici que le passé s'allonge sur nos pas;
Parle-nous de ce temps qui ne reviendra pas,
Souvenir! souvenir! voix que le cœur écoute.*


LÉON SAHEL





REGARDS

AU DEDANS ET AU DEHORS

E dedans et le dehors se disputent notre existence. Le dedans nous travaille. Mais le dehors nous domine. L'homme étant une intelligence contrariée par des organes.

II

Entre eux, et dans le genre particulier d'existence qu'ils ont adopté, les uns par goût, les autres par ton, les autres Dieu sait pourquoi? tous les jeunes gens de la classe élevée se ressemblent. On pourrait dire que c'est la même coupe d'esprit, comme c'est la même coupe d'habit et la même forme de chapeau. Toutes les originalités sont passées au rabot du « cant ».

Il faudrait les voir pauvres pour les connaître vraiment. Seul l'homme pauvre apparaît dans sa nudité morale. Celui qui triomphe de ce costume est véritablement « un homme ».

III

Nous manquons de vieilles femmes.

Nous ne connaissons plus, que de souvenir, le

type de ces aïeules aimables, tenant école de bonnes traditions, de bon langage et d'honnêteté.

Les femmes dépérissent, mais ne vieillissent plus.

C'est qu'autrefois vieillir était un art. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un malheur.

IV

Il fait jour à peine. J'ouvre ma fenêtre qui donne sur le fleuve. De l'oxygène entre, avec une fièvre fraîche.

Un doux silence baigne les choses, le non-souci de tout, la grande et large paix. Sur l'eau qui coule d'un courant paresseux, un brouillard flotte comme la fumée d'un cheval en sueur. La rive opposée et les collines qui s'y étagent montrent des contours imprécis. Derrière elles, se devine le soleil. Voici tout un troupeau qui nonchalamment vient boire au fleuve, et la cohue de ces croupes luisantes, roux et blanc, jette dans ce gris bleuté la seule note de couleur vive.

Ce petit tableau est surtout exquis quand on le contemple les yeux mi-clos, à travers ce voile des cils qui donne aux choses les plus belles par elles-mêmes une teinte de notre âme.

V

Les Grecs n'avaient qu'un mot : *φρένες* pour dire l'esprit et le diaphragme.

VI

Celui qui, pour échapper à la Douleur, s'enivre de vin, de volupté ou de mensonges, agit comme ce débiteur imprudent qui renouvelle ses promesses à leur échéance moyennant un taux usuraire.

VII

L'histoire a beaucoup plus d'indulgence pour les crimes brillants que pour les faiblesses de la vertu.

VIII

J'ai connu un professeur de Rhétorique qui ne pardonnait point à Annibal de n'avoir point marché sur Rome, après la bataille de Cannes. A la place du général carthaginois, mon professeur n'eût pas hésité, — lui!

IX

Quelle métamorphose dans la substitution des caractères automatiques de la typographie au mode vivant et palpitant, personnel et intime, de l'écriture. Les œuvres sont à l'enrégimentation typographique comme les gens à l'uniforme. Les imbéciles y gagnent.

X

Comment se fait-il que la Révolution brabançonne soit si peu et si mal connue des Belges d'aujourd'hui? Il n'est point de période, dans notre histoire nationale, dont l'étude fasse mieux saisir toutes les qualités et toutes les petitesesses de l'esprit belge. Quoi de plus curieux que ce conflit entre un prince révolutionnaire et un peuple conservateur? Joseph II voulant convaincre les Belges, comme les médecins dans *M. de Pourcchaugnac*, qu'ils sont affectés de « mélancolie hypocondriaque et doivent subir force bonnes saignées et bonnes purgations pour remédier à la pléthore obturante et à la cacochymie luxuriante d'où procède la maladie »; les Belges s'obstinant à protester qu'ils se portent bien; — et Joseph II d'insister : « Mauvais signe quand un malade ne sent pas son mal. »

Puis, la Révolution victorieuse, quelle débauche

de Prudhommisme inconscient. La bourgeoisie, brusquement élevée au pouvoir, échoue piteusement au milieu des conflits personnels, des déclamations vaniteuses, des constitutions fabriquées en l'air.

Cette bourgeoisie devait d'ailleurs avoir sa revanche en 1830.

XI

Vue du bateau qui nous entraîne par les canaux aux lacs infinis, la Hollande paraît un pays éternel. Le vert des prairies baigné d'une lumière onduleuse et molle n'a point pu connaître les hivers, et cette mer qui chante là-bas sa chanson monotone n'a point pu connaître les naufrages... Ils ont dû toujours glisser sur ces mêmes eaux calmes, ces cygnes qui s'en vont deux à deux. Il a dû toujours monter dans le même ciel, de la même ascension sans secousses, ce petit panache de fumée qui s'exhale du toit de cette maisonnette blanche. Comme je comprends que Descartes ait choisi ce pays pour y écrire son *Discours sur la Méthode!*

XII

Ce n'est qu'au bain qu'on peut se peser avec certitude.

C'est pourquoi, avant de peser moralement un homme, dépouillez-le toujours de ses titres, de sa fortune et de sa réputation.

XIII

Le temps passé a ceci de commode qu'on lui prête volontiers tout ce qui manque au présent. Le temps passé cesserait d'avoir toutes les vertus dont les moralistes lui font gloire, s'il devait recommencer demain.

XIV

L'obligation de noter chaque jour sa vie force à la mieux employer.

XV

Quand la politique se préoccupera-t-elle un peu moins du progrès des lumières et un peu plus du progrès du bonheur? Pascal a répondu : « Il est aisé de persuader à un sot qu'il a de l'esprit, — mais on ne persuade pas de même au misérable qu'il est heureux. » Le bonheur dépend plus de l'humeur que de la fortune.

XVI

Si Dieu a commencé la femme, le serpent l'a finie.

XVII

« Un héros ne l'est jamais pour son valet. » Ce mot de Montesquieu est profond. Il nous explique le malaise que nous éprouvons à la lecture des mémoires intimes de la plupart des grands hommes. La publication du Journal de Stendhal m'a dégoûté à tout jamais du Beylisme.

XVIII

Certains esprits sont si stériles qu'il n'y pousse même pas de bêtises : celles qu'on y trouve sont transplantées.

XIX

Les sots sont entêtés : moins ils ont d'idées, plus ils y tiennent.

XX

Je viens d'apprendre par les *Annales parlementaires*

taires, quelle est la conception de Dieu pour nos socialistes. Il faut avouer que si Dieu a fait l'homme à son image, certains hommes le lui rendent bien!

XXI

Le rond-de-cuir, c'est l'auréole administrative.

XXII

Les femmes sont comme les enfants. Elles croient au génie d'un homme qui fait de la réclame et à la noblesse d'un homme qui a un titre.

XXIII

Les vieux politiciens ne manquent point, dans leurs harangues et leurs manifestes, de faire appel à la Jeunesse vaillante qui doit prendre leur place aux premiers rangs de l'armée... (*air connu.*)

Ne vous y fiez point, jeunes gens.

Ils appellent la Jeunesse à leur aide comme le Bûcheron appelait la Mort. Pour lui dire : Porte moi mes fagots.

XXIV

L'heure n'est-elle point venue d'entreprendre l'histoire de la famille bourgeoise à travers le XIX^e siècle?

Les traits caractéristiques de chacune de ses générations se dégagent aujourd'hui.

Les hommes de Napoléon ont la brutale franchise de leur égoïsme. Plus d'audace que de scrupules. Une force musculaire considérable au service d'un impératif catégorique dur à soi-même et aux autres.

La seconde génération incarne le doctrinarisme. Les expédients paternels revivent dans le fils, vernissés de civilisation et codifiés en sophismes. Même

rouerie naturelle, se déroband volontiers aux lois morales. Mais une ambition plus inquiète.

La troisième génération manque de cette énergie toujours prête. Il lui faut se monter à une résolution vigoureuse. Le scepticisme, souvent déçu, est plus précaire. Trop lâche pour soutenir Louis-Philippe, elle accepte Napoléon III.

La dernière génération porte le stigmate du dilettantisme et de l'impuissance.

Le dernier venu de la race souffre visiblement de la vie au gaz, nourrie par une alimentation sophistiquée. Les secousses du sport et de l'hydrothérapie ne compensent point la pauvreté du fer dans l'organisme.

Il perçoit toutes choses avec excès, — mais de se décider seulement à vouloir, il épuise ses virtualités. Capable, selon l'occurrence, de raconter la même aventure comme une escapade ou comme une action basse et vile.

XXV

Ecrire, c'est agir. Ecrire le mal, c'est le commettre.

XXVI

Pourquoi demander à la vie plus qu'elle ne renferme? Nous sommes habitués à mettre notre bonheur dans des choses impossibles, et notre malheur dans des choses inévitables.

XXVII

Un grand nom sans mérite est une épitaphe sur un cercueil.

XXVIII

Grâce à notre civilisation, tan dis que l'esprit va s'affinant, le corps s'épuise. Quand un individu est

capable de concevoir de grandes choses, il n'a plus la force de les exécuter.

XXIX

Dans les choses du cœur, l'exagération des sentiments est bien près de la négation. Absolument comme pour les pétales effeuillés de la marguerite : un peu, beaucoup, passionnément.... pas du tout.

XXX

Le « médiocre » est le maître du monde, j'entends le « médiocre » mâtiné d'égoïsme et de prudhomisme. Pas d'élan, pas de passion, pas de soubresaut. Rien qui vibre en dehors de la formule.

Grâce à sa nullité qui, dans les débuts, ne lui crée pas d'envieux, grâce à sa platitude qui ne heurte personne, il se faufile...

XXXI

Le clergé séculier de France est devenu trop souvent un clergé consultant.

XXXII

D'avoir traversé l'Autriche-Hongrie à la vertigineuse allure d'un express international, j'ai conservé l'image papillotante d'une féerie de races, de costumes et de langages. — comme d'un habit d'Arlequin géographique. Un souvenir charmant : — ces musiques militaires — bannière déployée, qui saluent le train à son passage d'une czarda tout à la fois guerrière et langoureuse. De la plate-forme d'arrière, tandis qu'à toute vapeur, le train file sur la double voie droite et brillante comme un glaive, je vois diminuer à vue d'œil ces petits soldats inconnus et leur drapeau qui

s'agite. Il n'en reste bientôt qu'une tache vibrante, puis un point qui s'efface à l'horizon ensoleillé.

XXXIII

Quand on dit d'un jeune avocat qu'il a « de l'étoffe », cela doit souvent s'entendre de sa robe.

XXXIV

Les sages de Bénarès enseignent que quatre aveugles se rencontrèrent autour d'un éléphant.

L'un palpant la queue, dit : c'est un chasse-mouche.

L'autre palpant la jambe, dit : c'est une colonne.

Le troisième palpant l'oreille, dit : c'est un éventail.

Le quatrième palpant la trompe, dit : c'est un instrument à musique.

Cette parabole n'est-elle pas l'histoire de la plupart de nos discussions?

XXXV

Au Palais de Justice, la Justice règne, mais la chicane gouverne.

XXXVI

« *Qui dicunt Videntibus : Nolite videre. Loquimini nobis placenta.* » Ce que les Juifs demandaient aux Voyants, le peuple le demande toujours aux politiciens.

XXXVII

Le Moyen-Age de carton et de terre-cuite inventé par Victor Hugo a compromis, à tout jamais peut-être, le roman historique dans la littérature française. La « couleur locale » des romantiques n'a été qu'un grossier badigeon, — gâtant le Moyen-Age véritable « *énorme et délicat* ».

A ceux qui se scandalisent du « roman catholique » et qui voudraient réduire notre littérature aux puérités de la *Bibliothèque Rose* et aux fadaises de la *Bibliothèque des mères de famille*, je signale les lignes suivantes : « Ce serait une pudeur excessive, celle « qui, au milieu du désordre actuel des sentiments « et des principes, s'effaroucherait trop d'un livre où « les faiblesses sont données pour des faiblesses, dont « le personnage principal, loin de se glorifier du mal, « comme les révoltants héros de l'adultère et de la « séduction, dont on nous fatigue, s'en humilie « avec larmes et s'en punit. J'irai jusqu'à dire que « c'est la partie la plus scabreuse du roman qui en » fait la moralité. Supprimez-la, supprimez les récits « de honte et de confusion; ne laissez que les scènes « molles, gracieuses, enchanteresses, et l'idée morale, « chrétienne n'y sera plus : en effet, le lien qui unit « les révoltes de la chair avec les égarements du « cœur et de l'esprit, c'est là un grand fait de la « science intérieure de l'homme, que seuls les moralistes « chrétiens ont bien vu. La chute est l'expression « d'une incontestable réalité. L'homme naît, entaché « dans sa naissance, souillé par le fait même de son « origine, et la tache originelle se retrouve partout : « il fallait donc montrer le rapport de la corruption « des sens aux faiblesses de l'âme et du caractère. « Ceci n'est pas la moralité du *convenable* ou du « roman, mais c'est la moralité du Christianisme, « depuis Cassien jusqu'à Nicole, depuis Saint Ambroise « ou Saint Augustin jusqu'à Bossuet. »

Ces lignes ont été écrites en 1834, à propos d'un des plus beaux romans catholiques que je connaisse : *Volupté* de Sainte-Beuve, par un des plus illustres savants dont s'honore notre foi : J. J. Ampère.

Dans ses « *Marginalia* » Edgard Poë explique le charme de la rime par le plaisir que procure à l'homme la satisfaction du sens de l'égalité.

« Quand nous regardons un cristal, dit-il, nous sommes immédiatement frappés par l'égalité qui existe entre les côtés et les angles de l'une de ses faces. Mais en observant qu'une seconde face est exactement semblable à la première, notre plaisir paraît s'être élevé au carré; à une troisième face, il est porté au cube, et ainsi de suite. » Il est juste d'ajouter qu'une fois le sens de l'égalité satisfait par la constatation d'un certain nombre de rapports égaux, le plaisir diminue suivant la même loi qui s'applique dès lors à rebours. Une certaine symétrie nous enchante. Si elle devient l'uniformité, elle engendre l'ennui.

C'est ainsi qu'on peut expliquer la double et contradictoire impression que produit toute poésie en vers alexandrins.

XL

Léon Bloy a écrit que l'art pour l'art était l'acrobatie de la pensée. Le jugement — pour sévère qu'il soit — est exact si l'on ajoute qu'il est de très beaux acrobates.

Mais ce que je ne saurais admettre, c'est qu'on prétende réduire à cette acrobatie l'action de l'artiste et du lettré; — et qu'il leur soit interdit de laisser transsuder dans leurs œuvres les convictions, voire le prosélytisme dont leurs âmes sont pleines. Eh quoi! Alcée sera donc exclu du Panthéon, et les seuls lauriers réservés à la statue de Memnon, qui *rendait, au lever de l'Aurore, des sons harmonieux?* Je n'y saurais souscrire, et j'estime qu'on peut offrir

sur les autels de l'Art, — si jaloux que soit ce Dieu,
— autre chose que des viandes creuses.

XL I

La littérature est pour les rédacteurs en chef ce que la savate dans la soupe était pour l'Auvergnat :
« Chà n'est pas mauvais, mais cha prend de la place! »

XL II

Pour nos descendants, le type de M. Prud'homme restera, je crois, l'incarnation du XIX^e siècle. C'est le produit spécifique de la Révolution française qui s'est modifié jusqu'à nos jours au gré des secousses politiques et sociales. On connaît le Prud'homme doctrinaire, aussi épris du « fait accompli » qui l'a porté au pouvoir qu'adversaire des autres « faits accomplis » qui pourraient l'en déloger, Nous commençons à connaître le Prud'homme socialiste, tout aussi présomptueux et incapable. L'un et l'autre croient qu'une délibération ou une proclamation suffisent à changer la face des choses. Ils croient plus aux expédients qu'à l'effort personnel. Dépourvus du sens du possible, ils ont des prétentions sans bornes, — aussitôt qu'il se réservent le droit de ne pas *agir* eux-mêmes.

XL III

En dépit du titre qu'il a donné à son chef d'œuvre, Léon Bloy est tout le contraire d'un « *Désespéré* ». C'est un « exaspéré ».

XL IV

Les critiques assurent qu'en imaginant Tartarin, Daudet a « créé » un type littéraire.

Il s'agit là du seul genre de création qui soit du domaine humain : une « adaptation ».

Pas plus que le savant, l'artiste ne peut faire que ce qui n'est rien devienne quelque chose.

Le type littéraire n'est que la synthèse de caractères saillants pris, dans le monde réel, à certaines individualités.

Il se produit pour l'écrivain un phénomène qui rappelle l'expérience de photographie récemment découverte et qui consiste à rechercher « l'air de famille ».

L'opérateur fait successivement défiler devant l'objectif une dizaine de portraits — représentant les membres d'une même famille — et il parvient à obtenir un cliché unique réunissant en une même image confuse les rapports des dix portraits.

De même en littérature, l'auteur prend à l'un telle particularité, à l'autre tel détail, et forme ainsi une entité hybride qui ne ressemble à aucun des sujets, mais à laquelle tous les sujets ressemblent.

Il n'y a donc pas création, il y a adaptation.

Et plus l'adaptation sera parfaite, plus on retrouvera dans le type des caractères d'individualité, moins l'écrivain aura pris dans l'indéterminé et meilleure sera l'œuvre.

Le triomphe pour l'écrivain n'est-il pas de voir mettre sur son adaptation le nom d'un homme auquel il n'a point songé, comme il est arrivé à Molière?

Il n'y a donc pas de création littéraire.

XLV

Moralité juridique.

Un oncle institua son neveu légataire.
Celui-ci négligea le bénéfice d'inventaire
Et ne recueillit que du passif.

Morale

Le mort saisit le vif.

XLVI

Le citoyen X..., gros garçon joufflu qui n'a jamais pu se faire prendre au sérieux par lui-même, raille volontiers les pratiques religieuses. Cependant, il est franc-maçon, — non pas simple frère, mais Vénérable, s'il vous plaît! Il trouve beaucoup moins ridicule d'avoir pour symbole un triangle qu'une croix et pour édifice, — au lieu d'une église, — une maison de style baroque qu'il qualifie de loge, — comme les portiers. Comme il dauberait les catholiques si ceux-ci avaient inventé de se reconnaître entre eux en se chatouillant le fond de la main et en faisant suivre leur nom de petits points en pyramide. La franc-maçonnerie est la réfutation la plus victorieuse de ce prétendu apophthegme : le ridicule tue.

XLVII

L'Angleterre passe sa vie à se faire du concert européen un concert à bénéfice.

XLVIII

Le rêve est l'escarpolette de la vie.

XLIX

Ceux qui accusent la littérature française de n'avoir point produit d'épopée n'ont point lu assurément *l'Histoire de Napoléon et de la Grande armée* par le comte de Ségur. Tout ce merveilleux récit est illuminé d'héroïsme. Je viens d'en retrouver un reflet dans la *Légende de l'Aigle*, de Georges d'Espèrès.

I.

Tirez tout le parti possible de chacun des âges par lesquels vous passez. Ayez toutes vos feuilles au printemps, toutes vos fleurs en été, tous vos fruits en automne.

(A suivre)

II. CARTON DE WIART





HENRI LASSERRE



ES cierges par centaines crépitent et brûlent dans la grotte.

Leurs flammes s'avivent à la brise de nuit; elles vont illuminer, là-haut, dans la cavité miraculeuse, la blanche statue de la Vierge Marie.

A genoux sur la terre ou bien debout en rangs pressés, la foule s'immobilise, silencieuse, absorbée en d'instantes prières.

La foule encore au second plan, mais la foule animée et bruyante dans sa dévotion, jetant aux étoiles les notes éclatantes de ses cantiques.

Vingt nationalités, affluées de tous les points de l'horizon, se mêlent ici, trahissant, au rythme tantôt méditatif et lent, tantôt alerte et joyeux de leurs chants, la variété des tempéraments et des races.

Ecoutez-les ces chœurs multiples, qui successivement s'élèvent, s'enflent et se fondent en une harmonie immense : les Bretons « au cœur fort qui s'en viennent encor du pays d'Arvor », les Provençaux « dont la foi n'a pas failli », ceux de Lyon, les Belges...

Et de temps en temps, soudain, les chants s'interrompent. Une acclamation grandiose retentit. Ou bien le flot de l'oraison commune monte, puissant et calme.

Oh! l'indicible moment!

De sentir ainsi palpiter près de soi l'âme de l'Eglise universelle! De se laisser aller ainsi aux élans de sa confiance et de son enthousiasme!

... Et dominant la houle profonde des invocations, des cantiques et des *ave*, toujours, dans la clarté des cierges, la blanche statue de la Vierge Marie, toujours la souriante image maternelle de CE QUI FUT.

Lourdes!

I

Pèlerin,

Tout-à-l'heure, t'arrachant non sans peine à ces foules, tu t'en iras boire l'eau de la source; puis, regagnant ton gîte lentement, par les rues endormies de la petite cité pyrénéenne, tu repasseras en ton cœur, comme on fait des plus chères heures de la vie, les bénies impressions de ta journée.

Au point du jour, l'aube jaunissant à peine le ciel par delà les montagnes et faisant frissonner les feuillées le long du Gave, déjà des messes se célébraient à l'autel de la grotte; déjà les fidèles, pressés, s'approchaient de la Table-Sainte; déjà des infirmes occupant la place de prédilection qui leur est réservée aux pieds de la Vierge, communiaient avec leur Dieu.

Tu les revois.

C'étaient ensuite, vers les neuf heures, les solennités liturgiques de la Basilique ou du Rosaire.

Peu après, la longue file des malades traînés dans leurs voitures par des brancardiers volontaires, se déroulait, de l'hôpital aux piscines. Spectacle minable et sublime à la fois des déchéances corporelles et des surnaturelles confiances.

Les piscines se sont ouvertes; une enceinte est réservée aux malades, et, tout autour, contenue à grand-peine, la foule, au signal du prêtre, égrène le rosaire, baise la terre en signe de pénitence, scande les

suppliants motets du *Parce*, presse sans trêve Notre-Dame de « prier pour nous, convertir les pécheurs, guérir les malades », ces pauvres qu'en cet instant même les hospitaliers aident à se baigner dans l'eau salulaire.

Tu te mêlas à cette foule, et tu sentis ton cœur s'embraser et se fondre aux ardeurs des oraisons.

Tu te mêlas à elle, lorsque, au déclin de la journée, elle fit au Saint-Sacrement le cortège d'enthousiasme et de foi qui se déploie chaque jour, semblable sans doute à celui dont l'Évangile selon Saint Mathieu garde le souvenir.

La bénédiction vient de se donner à la grotte. A travers la houle des pèlerins, la procession se fraie un chemin vers l'église. Vite les voitures d'infirmités sont roulées et rangées sur son parcours. C'est l'heure où Jésus va passer devant les malades.

Pour ceux que, dans sa providence infiniment sage et miséricordieuse, le Père céleste semble vouloir accabler du poids des douleurs et des misères physiques, Jésus aura la douceur fraternelle d'une particulière bénédiction.

Sur l'esplanade qu'enserrent les bras de la rampe monumentale, le prêtre s'arrête devant chaque brancard, trace une croix et donne à baiser au malade le pied de l'ostensoir. La foule éclate en supplications évangéliques : « Seigneur, vos amis sont malades!... Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez nous guérir... Seigneur, sauvez-nous, nous périssons... Seigneur, ayez pitié de nous! » Un boiteux se précipite par terre, les mains tendues, le front dans la poussière... Fendant les groupes agenouillés, une mère fait toucher à son enfant, pauvre petit souffreteux, la dalmatique du prêtre. Tandis que toujours, d'une seule voix, d'une seule âme, la foule, éperdue, répète en sanglotant, le cri de guérison.

Qui rendra jamais l'impression de ces scènes où le surnaturel se fait tangible? Où l'émotion suave de

la foi transporte tout ce peuple, le jette hors lui-même, le ravit un moment, tout rayonnant, aux régions extatiques du ciel. Où se contemple presque, en la resplendissante personne du Fils, présent en l'Hostie, la Trinité bienheureuse qui fit le ciel et la terre. Ah! « Seigneur, il nous est bon d'être ici! » (1).

Plus tard, comme la nuit régnait déjà et qu'au ciel s'allumaient les étoiles, sur les chemins brillèrent tout à coup les mille étoiles de la procession du soir. Les petites flammes tremblantes gravissent, en doubles rangs, les sentiers en lacets de la grotte; elles descendent vers l'esplanade, formant une coulée lumineuse, étincelante, qui s'épand, se concentre, s'enroule et se déroule lentement, et vient enfin se presser avec des oscillations de flots presque apaisés, au pied de la statue de la Vierge couronnée. « Il faut que l'on vienne ici en procession », avait dit l'Immaculée, et la procession couvre tous les chemins de la prairie, et les cantiques se lèvent et se mêlent, donnant à toutes choses, comme une voix, comme une âme, pour exalter la Vierge Immaculée.

Telles furent les étapes principales de la journée, heureux pèlerin de Lourdes, et, à cette heure, tu savoures, en les repassant, tes impressions successives.



Il n'y a guère plus de trente ans, Lourdes, humble bourgade pyrénéenne, coulait, à l'ombre de son château-fort déclassé, la placide existence des moindres villes de province. Elle vivotait obscurément du pittoresque de ses environs, des souvenirs de son passé militaire, de quelque modeste industrie locale et du transit des

(1) Ev. S^t Matth. XVII, 4.

baigneurs qui se rendaient aux villes d'eau, ses voisines.

Rien, humainement, ne la destinait à sortir de cette immobilité douce où les cités, comme les hommes, endorment leurs vieux ans.

Aujourd'hui, sur le fond des montagnes grandioses, se dessinent les lignes pures d'une svelte basilique hissée au sommet des roches Massabielle. Aux pieds, la crypte. Plus bas, taillée dans le roc, la vaste rotonde du Rosaire. Devant, un vaste espace, des jardins, au milieu desquels s'élève la Vierge couronnée.

Le Gave, vis-à-vis de la grotte, a reculé son cours pour faire place à la piété des fidèles. Sur tous les horizons se dressent des constructions neuves créées par la dévotion, vouées aux œuvres de prière ou de charité. Les routes se sont élargies; elles sont à toute heure animées de pèlerins, à toute heure on y prie à haute voix; la dévotion y revêt, sans ostentation comme sans respect humain, les formes les plus naïves et les plus saisissantes.

Ces routes convergent toutes au même endroit : la grotte.

Ces monuments disent tous le même nom : Marie Immaculée.

La Reine de céans, qui, sans effort, captive et règle tout, depuis les pierres du chemin jusqu'aux cortèges qui les parcourent, c'est la Vierge Marie.

C'est Elle qui, d'un mot, provoqua cette soudaine transformation des choses.



Vous en savez l'histoire.

Un matin d'hiver, le 11 février 1858, une petite bergère très pauvre et très pure qui s'en allait à la cueillette du bois mort, vit apparaître, dans l'anfractuosité supérieure de la roche Massabielle, une « Dame »

d'une resplendissante beauté. Dix-sept autres fois elle en eut la vision. La Dame lui dit : « Je suis l'Immaculée Conception. » Elle manda par elle aux prêtres de lui bâtir une chapelle en ce lieu, d'y venir en procession. Elle lui fit boire l'eau d'une source qui, à son geste, jaillit de la pierre. Elle lui commanda enfin de faire « Pénitence, Pénitence, Pénitence ».

La fillette, les prêtres, les peuples, obéirent.

Désormais Lourdes devient la protestation sensible de la foi contre la frivolité incrédule, sceptique ou sensuelle.

Tandis que le vieux monde s'enfonce dans la philosophie positiviste ou l'égoïsme de la vie matérielle, tandis que les fils et les filles du peuple, suivant en cela, le conventionnel des formes en moins, l'exemple des hautes classes, se ruent en impulsifs aux plaisirs de la chair... Lourdes se lève, semblable à l'étoile douce sur la mer orageuse « ave, maris stella ».

Ici l'Eglise, ici la foi, l'espérance, la charité, dressent fièrement la tête; elles démentent par l'élan, la multiplicité, la splendeur de leurs œuvres ceux qui les disaient mortes ou moribondes.

II

L'historien de ces merveilles fut Henri Lasserre.

« Je me vois encore, écrit Drumont, embarquant Lasserre à la gare d'Orléans en 1868, le jour où il partit pour recueillir à travers toute la France les documents pour son livre. C'était un 15 août, et, à cette époque, la fête de l'empereur faisait oublier un peu la fête de la Vierge.

« Je laissai Lasserre en wagon. Je m'en revins par les boulevards à travers Paris flamboyant qu'emplissait le brouhaha et les rumeurs de la foule qui courait aux

illuminations... J'étais étranger à cette époque à tout sentiment religieux... Je raisonnais simplement en philosophe, et je me disais : « Quelle chimère hante le cerveau de ce pauvre Lasserre ! Il a plus d'esprit qu'About et, s'il le voulait, il serait demain le roi de la chronique ; il a les relations les plus hautes, et il n'aurait qu'à souhaiter un poste important pour l'obtenir, et il s'en va écrire la vie d'une bergère des Pyrénées à laquelle la Vierge est apparue ! »

Quelques années plus tôt, si le chemin de sa destinée lui eût été dévoilé, Lasserre eût sans doute partagé l'étonnement de son ami.

Dans sa jeunesse, il avait consacré le plus vaillant de ses pensées aux problèmes de la politique et de la littérature. Homme de lettres, publiciste, journaliste un peu par dilettantisme, il travaillait sans grande unité, n'ayant pas de but précis à poursuivre. Il voyageait beaucoup. Il lui arriva de séjourner longtemps dans le recueillement des monastères, inquiet de déchiffrer l'énigme de sa vocation.

Avez-vous remarqué comme elle est souvent lente à se déchiffrer, cette énigme, pour ceux que Dieu réserve à des missions de choix ? Comme sont tourmentés d'incertitudes, d'hésitations, de découragements, ceux qui plus tard, selon les vues providentielles, devront sortir de l'ornière commune et prendre un rang d'élection dans la solidaire famille humaine ? Ces sentiments de doute ravageaient l'âme d'Henri Lasserre et peuplaient de tristesse les heures de son adolescence.

Il écrivait, il publiait. A Paris, à Rome, des relations précieuses le mêlaient à l'élite des intelligences de son temps. Partout il tenait bien sa place. Catholique de race, — son père, médecin de marine, l'avait mis tôt sur la voie de l'Eglise, et, sauf de légères défaillances, — qui n'a jamais défailli ? — il n'avait pas forligné. Il consacrait à défendre ses convictions chrétiennes, sociales

et politiques, les sûres et solides vertus de son talent.

Au cours de l'an 1862 ses yeux devinrent malades.

Il se voyait dès lors découragé, réduit à ne pouvoir plus lire un seul mot sans fatigue. Lui, dont c'était toute l'existence de communier par la lecture avec le monde de la pensée, s'entendait condamner à perdre l'usage de ses yeux !

« Septembre était arrivé, écrit-il en se reportant à cette époque, il y avait environ trois mois que je me trouvais dans cet état, de plus en plus grave et inquiétant. J'étais en proie à d'immenses abattements dont je ne parlais à personne. Mes parents et mes amis avaient aussi de sérieuses appréhensions qu'ils s'efforçaient de ne point me laisser deviner : nous avions fini, moi comme eux, par être à peu près persuadés que ma vue était perdue, mais chacun de nous tentait de donner un espoir qu'il n'avait plus lui-même, et nous nous cachions nos mutuelles alarmes. »

Il fut guéri par l'eau de Lourdes. Il faut lire, dans ses *Episodes miraculeux*, le minutieux et humble récit qu'il a tracé lui-même de cette cure merveilleuse. Les larmes du lecteur mouillent infailliblement ces pages, et la consolante intervention de Dieu dans les menus détails de notre quotidienne existence y apparaît lumineuse.

Cet événement, dans lequel Lasserre se complait à montrer la touche providentielle, exerça sur sa vie une influence décisive et fixa à jamais l'emploi de son talent.

Quand le vénérable curé de Lourdes, l'abbé Peyramale, eut pris connaissance des pages touchantes où la gratitude de Henri Lasserre avait consigné le souvenir de sa guérison, il se recueillit un instant, puis, de sa voix ferme et grave, il prononça ces paroles : « Voilà l'homme qui sera l'historien de N. D. de Lourdes. La Sainte Vierge l'a guéri pour cela. Elle vient de se

le choisir. » (1) Cette mission, Lasserre l'accomplit contre toute résistance personnelle, contre tous obstacles extérieurs.



Historien de N. D. de Lourdes : Très noble mais très dure tâche ! Il l'entreprit d'un cœur enthousiaste.

Ce monument qu'il était chargé de bâtir, il le devait élever pierre à pierre, sous l'œil d'une inlassable critique. Non pas de la critique loyalement sévère parce qu'elle va droit devant soi, le regard fixé sur son idéal de vérité, de beauté, de bonté. Mais de l'âpre critique intolérante d'un athéisme passionné, sectaire et bas, hostile sans rémission.

De fait, il importait beaucoup aux ennemis de Dieu que l'œuvre de Lasserre fût trouvée défailante. Lourdes et ses miracles ne sont-ils pas la splendide attestation du surnaturel et du divin, le ciel rendu sensible à la terre, Dieu révélé, Dieu parmi nous ?

Il fallait donc à chacun des matériaux dont l'édifice allait être construit une force de résistance exceptionnelle, parce que la poussée formidable de ces haines irrémédiables se préparait à les assaillir. Un à un, l'auteur devait les éprouver soigneusement.

Autre difficulté. L'histoire de N. D. de Lourdes empruntait ses éléments à la vie contemporaine. Il fallait donc les dégager de l'ensemble complexe de menus faits quotidiens, les approprier à leur destination nouvelle par un travail d'enquêtes minutieuses, de confrontations, de documentations. Puis il s'agissait de les combiner, de les harmoniser, d'en faire une œuvre totale, une vivante unité. Les tons dominants du tableau seraient la vertu et le surnaturel. Dieu sait combien il est difficile

(1) LASSERRE. *Les Episodes miraculeux de Lourdes* p. 379.

de les saisir et de les rendre, sans fadeur, sans exagération.

Lasserre travaillait d'ailleurs en pleine guerre, sous les coups de nos ennemis; comme les ouvriers du temple de Salomon, d'une main il tenait la truelle, l'arme de l'autre.

« J'ai vu, — écrit-il dans la préface de *Notre-Dame de Lourdes* — les savants parcourir péniblement les sentiers de la montagne afin de s'expliquer à eux-mêmes pourquoi tel insecte qui se trouve pendant l'été sur les sommets se rencontre pendant l'hiver dans les vallons. Cela est fort bien et je les loue. Je me dis toutefois que les grands mouvements humains, que les causes qui mettent en branle des multitudes immenses méritent, peut-être autant, d'occuper et d'exercer la sagacité de l'esprit. L'histoire, la religion, la science, la philosophie, la médecine, l'analyse des divers ressorts de la nature humaine, ont un égal intérêt à cette curieuse étude.

« Cette étude, j'ai voulu la faire complète.

« Aussi ne me suis-je contenté ni des documents officiels, ni des lettres, ni des procès-verbaux, ni des attestations écrites. J'ai voulu, autant que possible, tout connaître, tout voir par moi-même, tout faire revivre à mes yeux par le souvenir et le récit de ceux qui avaient vu.

« J'ai fait de longs voyages à travers la France pour interroger tous ceux qui avaient figuré, soit comme personnages principaux, soit comme témoins, dans les événements que j'avais à raconter, pour contrôler leurs récits les uns par les autres et parvenir de la sorte à une entière et lumineuse vérité...

« Etudier les faits, non seulement dans leur écorce extérieure, mais dans les délicatesses de leur physionomie et dans leur vie cachée; rechercher, avec une attention constamment en éveil, le lien souvent lointain, souvent inaperçu tout d'abord, qui les unit; comprendre et exposer

clairement leur cause, leur origine, leur génération ; surprendre et voir agir dans les profondeurs qu'on tente d'éclairer, les lois éternelles et les harmonies merveilleuses de l'ordre miraculeux : tel est le but que j'ai eu la hardiesse de concevoir... »



De ce labeur tenace sortit, après plusieurs années, son livre *Notre-Dame de Lourdes*. Le détail y est précis, le trait ferme. Et pourtant l'œuvre est une et vivante, vigoureusement animée, pleine de mouvement et d'émotion. La sincérité reste la qualité maîtresse. Les adversaires du surnaturel peuvent faire peser sur elle le poids de leur scepticisme ; elle résistera. Nulle idéalisation fantaisiste. Rien que la réalité des faits.

Cependant Lasserre avait été journaliste, parfois. La passion belliqueuse n'était pas éteinte en lui. De là ce ton polémique qui caractérise encore son livre. Il ne recherche pas de parti pris les occasions de mettre flamberge au vent. Se présentent-elles ? Il ne les manque pas. On lui a reproché d'être resté trop batailleur. Que voulez-vous ? Le vieil homme n'est-il pas tenace en chacun de nous ?

Certes, quand il le peut sans compromettre la dignité de sa mission nouvelle, il se jette avec entrain dans la bagarre. Ses traits s'empourprent alors, la joie l'anime, il cingle des lanières mordantes de son ironie les adversaires qui lui tombent sous la main. Jacomet, le baron Massy et combien d'autres ont gardé la marque douloureuse de ces rencontres.



A côté de ces pages où souffle l'âpre bise de la polémique, que d'autres où la pensée s'épanouit sereine,

sous les pures clartés de la religion chrétienne! Que d'autres d'où s'exhalent, comme des volutes parfumées montent lentement d'un encensoir, les rafraîchissants arômes de l'humilité, de l'innocence, de la bonté, de la paix!

« C'était le troisième jour de la quinzaine, le 21 février, premier dimanche de Carême.

« Avant le lever du soleil, une foule immense, plusieurs milliers de personnes étaient déjà réunies devant la grotte et tout autour, sur les bords du Gave et de la prairie. C'était l'heure où Bernadette avait coutume de venir. Elle arriva, enveloppée dans son capulet blanc, suivie de quelqu'un des siens, sa mère ou sa sœur. Ses parents avaient assisté, la veille ou l'avant-veille, à ses extases; ils l'avaient vue transfigurée, et maintenant ils croyaient.

« L'enfant traversa simplement, sans assurance comme sans embarras, la foule qui s'écarta avec respect devant elle en lui livrant passage; et, sans paraître s'apercevoir de l'attention universelle, elle alla, comme si elle accomplissait une chose toute simple, s'agenouiller et prier au-dessous de la niche où serpentait la branche d'églantier.

« Quelques instants après, on vit son front s'illuminer et devenir rayonnant. Le sang pourtant ne se portait point au visage; au contraire, elle pâlisait légèrement, comme si la nature fléchissait quelque peu en présence de l'Apparition qui se manifestait devant elle. Tous ses traits montaient, montaient, entraient comme dans une région supérieure, comme dans un pays de gloire, exprimant des sentiments et des choses qui ne sont plus d'ici-bas. La bouche entr'ouverte était béante d'admiration, et paraissait aspirer le ciel. Les yeux, fixes et bienheureux, contemplaient une beauté invisible, qu'aucun regard n'apercevait, mais que tous sentaient présente, que tous, pour ainsi dire, voyaient par réverbération sur le

visage de l'enfant. Cette pauvre petite paysanne, si vulgaire en l'état habituel, semblait ne plus appartenir à la terre.

« C'était l'Ange de l'innocence, laissant le monde un instant derrière lui et tombant en adoration au moment où il entr'ouvre les portes éternelles et où il aperçoit le paradis.

« Tous ceux qui ont vu Bernadette en extase, parlent de ce spectacle comme d'une chose qui est tout à fait sans analogue sur la terre. Leur impression après dix années est aussi vive que le premier jour.

« Chose remarquable ! Quoique son attention fût entièrement absorbée par la contemplation de la Vierge pleine de grâces, elle avait en partie conscience de ce qui se passait autour d'elle.

« A un certain moment, son cierge s'éteignit ; elle étendit la main pour que la personne la plus proche le rallumât.

« Quelqu'un ayant voulu, avec un bâton, toucher l'églantier, elle fit vivement signe de le laisser, et son visage exprima la crainte.

« — J'avais peur, dit-elle ensuite naïvement, qu'on ne touchât la « Dame » et qu'on ne lui fit du mal.

« Un des observateurs dont nous avons cité le nom, M. le docteur Dozons, était à côté d'elle.

« — Ce n'est là, pensait-il, ni la catalepsie avec sa raideur, ni l'extase inconsciente des hallucinés ; c'est un fait extraordinaire, d'un ordre tout à fait inconnu à la médecine.

« Il prit le bras de l'enfant et lui tâta le pouls. Elle parut n'y pas faire attention. Le pouls, parfaitement calme, était régulier comme dans l'état ordinaire.

« — Il n'y a donc aucune excitation malade, se dit le savant docteur, de plus en plus bouleversé.

« En ce moment, la Voyante fit, sur ses genoux, quelques pas en avant dans la grotte. L'apparition

s'était déplacée, et c'était maintenant par l'ouverture intérieure que Bernadette pouvait l'apercevoir.

« Le regard de la Vierge parut un instant parcourir toute la terre, et Elle le reporta, tout imprégné de douleur, vers Bernadette agenouillée.

« — Qu'avez-vous? Que faut-il faire? murmura l'enfant.

« — Prier pour les pécheurs, répondit la Mère du genre humain.

« En voyant ainsi la douleur voiler, comme un nuage, l'éternelle sérénité de la Vierge bienheureuse, le cœur de la pauvre bergère ressentit tout à coup une cruelle souffrance, une indicible tristesse se répandit sur tous ses traits. De ses yeux, toujours tous grands ouverts et fixés sur l'Apparition, deux larmes roulerent sur ses joues et s'y arrêterent, sans tomber.

« Un rayon de joie revint enfin éclairer son visage, car la Vierge avait sans doute tourné elle-même son regard vers l'espérance et contemplé, dans le cœur du Père, la source intarissable de la miséricorde infinie descendant sur le monde, au nom de Jésus et par les mains de l'Eglise.

« Ce fut en cet instant que l'Apparition s'évanouit. La Reine du Ciel venait de rentrer dans son royaume.

« L'auréole, comme de coutume, demeura encore quelques secondes, puis s'effaça insensiblement, pareille à une brume lumineuse qui se fond et disparaît dans l'air.

« Les traits de Bernadette descendirent peu à peu. Il sembla qu'elle passait de la région du soleil à celle de l'ombre, et la vulgarité de la terre reprit possession de ce visage, un instant auparavant transfiguré. Ce n'était plus qu'une humble bergère, une petite paysanne que rien, en apparence, ne distinguait des autres enfants.

« Autour d'elle se pressait la foule haletante, anxieuse, émue, recueillie (1) ».



(1) LASSERRE, *Notre-Dame de Lourdes*, p. 64.

Ainsi le livre est droit, vrai, fidèle; il a l'ardente vie, le mouvement, l'intérêt. Il est divers et varié. Aux foules qui s'en viennent, dès le premier jour, innombrables et fluctuantes, regarder d'abord, plus tard prier, ensuite former à Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie, quand on couronna la Vierge de la prairie, un cortège de soixante mille dévots, — il oppose la description sobre d'un coin de pays. Sur des pensées sévères un peu, un peu sèches, auxquelles sa réflexion s'est un moment attardée, il détache un portrait tracé de verve, esquisse une psychologie, nous fait pleurer avec lui les saintes et joyeuses larmes de l'enthousiasme au récit d'une subite guérison obtenue par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes; et soudain voici que de son cœur s'échappe une ineffable prière.

Et toujours le langage est simple; il ne s'encombre pas de mots inutiles; la phrase enserre la pensée, elle en dessine nettement les proportions. Elle ne se pare que d'imaginaires discrètes. Arrière les mièvreries, les pomponneries, les flonflons, les fanfreluches, les grelots et les plumes! La sincérité. Elle encore. Elle surtout. Il y a du de Maistre et du Hello dans cette haute façon de dire.



Que seraient d'ailleurs venues faire ici les virtuosités de style? Le spectacle que l'artiste voulait rendre pouvait-il lui laisser le souci d'une expression recherchée?

Ceux qui voient dans Lourdes, ses apparitions, ses pèlerinages, ses trains de malades, ses guérisons merveilleuses, le seul fait matériel, et ne veulent ou ne peuvent rien découvrir par delà l'écorce tangible;

Ceux qui cherchent là, non pas la vérité fondamentale, mais le pittoresque, l'impression neuve, le rare mouvement des foules suppliantes, la curieuse manifestation d'un mysticisme saisissant;

Ceux qui contemplent avec des « yeux de chair » ces scènes suprasensibles, malheureux auxquels s'appliquent trop bien ces mots de Jésus-Christ : « Celui qui est de Dieu, entend la parole de Dieu. C'est parce que vous n'êtes pas de Dieu que vous ne l'entendez pas » (1).

Ceux-là pourront faire appel, lorsqu'ils décriront Lourdes, à toutes les ressources du métier. Ils produiront peut-être des livres très riches de ton, surchargés jusqu'à l'ennui, mais vides de la flamme de spiritualité qui caractérise précisément cet unique séjour.

Mais pour des chrétiens!

Pour ceux auxquels la divine miséricorde a libéralement fait l'inappréciable don de croire;

Pour ceux auxquels sont familières ces autres paroles des saints livres :

« Si vous aviez la foi comme un grain de sénevé vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi et te transplante dans la mer, et il vous obéirait » (2).

« En vérité je vous le dis, si vous avez la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Passe d'ici-là, et elle y passera, et rien ne vous sera impossible ».

Pour ceux-ci, l'objective matérialité s'atténue jusqu'à disparaître presque, et ce qu'ils regardent éblouis, c'est l'expression du souverain domaine de Dieu sur la création. D'une part la dépendance de l'humanité manifestée par le concours de ces foules suppliantes et charitables. D'autre part, la Toute-Puissance divine attestée par le miracle des apparitions et des guérisons.

Le miracle! Sans doute l'Eglise n'a pas jusqu'ici prescrit aux fidèles de croire sous peine d'hérésie au

(1) Ev. St-Jean, VIII, 46.

(2) St Luc, XVII, 5.

caractère surnaturel des visions de Bernadette, moins encore à la nature miraculeuse des guérisons attribuées à l'intervention de la Vierge de Lourdes. Mère prudente, elle instruit lentement le procès de ces faits, et rien jusqu'aujourd'hui n'enchaîne le chrétien envers eux.

Mais Elle a manifesté ses sentiments à leur égard par les tendresses et les bénédictions que les souverains pontifes ont accordées à la dévotion de Lourdes. Aussi, bien des chrétiens, ne marchandant pas à Dieu leur généreuse confiance, entrent-ils à Lourdes dans une région inaccessible à ceux qui ne croient pas.



Lasserre est du nombre de ces chrétiens.

C'est pourquoi sa voix est humide d'une intraduisible émotion.

C'est pourquoi l'indignation le saisit, le jour où, dans des livres calqués sur ceux de l'école allemande, Renan entreprit de révoquer en doute la réalité des miracles de l'Évangile et s'imagina de voiler sous les ondulations chatoyantes de son dilettantisme sceptique, les lumineux et fermes contours du récit sacré.

Quelles colères, ce jour-là ! Car c'était le miracle, dans son essence même, qui était attaqué. Et comme il sauta, terrible, sur son arme, sa plume ! Et comme, dédaigneux des discussions académiques, faites de retenue, de généralités, de courtoisies, — celle qu'il avait pratiquée dans un livre antérieur *Les Serpents*, — il se rua au corps à corps roturier !

Jules Lemaître a laissé de Renan un impérissable portrait : personnalité trapue, épaisse, bouffie ; s'enveloppant de sourires indulgents, affectant de béates allures ; dérobée, indécise, fuyante aux coups droits et loyaux ; contente d'émettre sur les questions primordiales de la religion, des hypothèses curieuses, des « peut-être »,

des « ce nous semble » énigmatiques et malicieux, qu'il était ensuite de textes faussés, de conscients mensonges.

L'Évangile selon Renan, puis *le Treizième Apôtre* nous mettent sous les yeux la vaillante équipée de Lasserre contre cette âme vile et mécréante d'apostat.

Il n'y fut pas avec des gestes nobles et mesurés, des passes calculées et savantes. Le sang lui bouillait trop.

« J'ai eu l'occasion de montrer il y a deux ou trois ans, écrivait-il, cette prudente défiance à propos de la *Vie de Jésus* du même M. Renan, et vingt fois j'ai pris l'auteur en flagrant délit de mensonge : j'ai constaté avec stupeur que ce prétendu savant n'était en histoire, en religion et en philosophie que le plus effronté des faussaires. Aussi, maintenant, lorsqu'il me demande de m'en rapporter à sa loyauté, lorsqu'il me déclare sur son honneur que telle chose est dans tel historien contemporain des événements, je ne crois ni en son honneur, ni en sa probité, et voilà que quand je veux vérifier ses allégations, je trouve, comme jadis, qu'il ment, ment encore, et ment toujours... » (1)

Semblable à ces robustes compagnons des moyenâgeuses milices, solides de torse, intrépidement campés, qui luttaient pour Dieu et la patrie, découverts, insoucians d'eux-mêmes, lancés en avant de toute la vigueur de leurs muscles, ainsi nous apparaît Lasserre dans cette acharnée bataille contre Renan, où, sans trêve ni merci, il poursuit le fourbe et le culbute.



Lorsqu'il se fut battu vilainement ainsi, la Vierge le prit près d'Elle, à son service, à son service seul. Elle essaya son front chargé de sang, d'eau et de pous-

(1) *Le Treizième apôtre*, p. 33.

sière. Elle lui dit d'écrire son histoire. Le terrible lutteur se fit historien.

« Je ne veux plus penser qu'à ma Mère Marie,
Siège de la sagesse et source des pardons,
.
Marie Immaculée, amour essentiel
Logique de la foi cordiale et vivace,
En vous aimant, qu'est-il de bon que je ne fasse,
En vous aimant du seul amour, porte du ciel? » (1)

Notre-Dame de Lourdes marque sa première étape dans cette voie nouvelle. Par ce livre, il accédait aux régions lumineuses qui règnent sur les monts couverts de neige. Rien que du blanc immaculé sous ses pas, et sur sa tête rien que le profond azur sans tache où brillait l'orbe de gloire du soleil.

Pourtant, nous l'avons dit, souvent encore il aimait à redescendre dans les vallées où vivent les hommes, à participer à leurs combats; le vieux soldat n'était pas mort en lui. Le journaliste renaissait sous l'historien. Mais à force de plâner très haut sur les très purs sommets, il finit par se donner de toute son âme à sa vocation bénie.

C'est aujourd'hui l'homme doux et fort, dont le front s'illumine d'un reflet de bonté pris au foyer du ciel. *Bernadette*, surtout *Les Episodes miraculeux de Lourdes*, deux livres postérieurs à *Notre-Dame de Lourdes* dégagent cette impression de charme indéfinissablement bon.

Lorsque, aux abords de la grotte miraculeuse, on voit un grand et beau vieillard, solide et ferme, courbé légèrement, non par la fatigue mais par attitude de condescendance souriante; ces yeux brillants et noirs où l'enthousiasme ne s'éteint pas et qui regardent droit; ces mains accueillantes et cordiales : on a reconnu, sans l'avoir vu jamais, l'auteur aimé du livre qui fit pleurer, consola, rendit meilleur. Et si vous l'abordez, — tout

(1) VERLAINE. *Sagesse*.

le monde l'aborde, — il vous donnera, pour le dire souvent, cette prière qu'il inscrivit au seuil de son *Mois de Marie* :

« Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

« Notre-Dame de Lourdes, ô Vierge clémente et secours des Chrétiens, bénissez Henri Lasserre! Vous avez jadis guéri ses yeux malades : guérissez aujourd'hui son âme, malade aussi, comme toutes celles d'ici-bas. Oubliez, et que Dieu oublie toutes les fautes de sa vie. Demandez à votre Fils, demandez à Notre Seigneur Jésus-Christ, de le combler de grâces surabondantes, et de lui faire la grâce des grâces, celle de ne jamais résister aux bonnes inspirations, mais de les suivre toujours et de s'améliorer d'heure en heure.

« Rendez-le digne du livre qu'il a écrit, ô Vierge Marie, et faites un saint de celui qui a mis sa joie à étudier votre histoire et sa gloire à la raconter.

« Bénissez Henri Lasserre. Bénissez autour de lui la compagne aimée de sa vie, bénissez leur descendance jusqu'à la plus extrême postérité. Bénissez tous les siens, bénissez ses amis.

« Bénissez tous ceux pour lesquels il prie, soit qu'ils vivent encore en ce monde, soit que le temps ait fini pour eux.

« Bénissez Henri Lasserre, et écarter de lui également et la paresse de l'artiste et la vanité de l'écrivain. Que l'amour de Dieu et du prochain remplisse son âme et soit le principe de toutes ses pensées, de tous ses écrits, de tous ses actes.

« Bénissez sa plume, ô Mère de la Divine Grâce, et faites-en un instrument pour la conversion des âmes, pour la propagation du bien, pour la gloire de Dieu, pour le service de l'Eglise.

« Et si, au moment où nous lisons ces lignes, il n'est plus de ce monde, obtenez-lui l'éternel repos.

« Notre-Dame de Lourdes, priez pour lui.

« *Ainsi soit-il.* »

Comme si la Vierge fût jalouse de s'attacher tout spécialement l'historien qu'elle a élu, ou voulût le faire monter plus haut par l'épreuve, Elle lui fit connaître un jour les plus douloureuses mortifications qu'âme d'artiste chrétien, qu'âme d'écrivain catholique pût subir. Il les reçut et les bénit.

« Les ouvriers de Lourdes avaient élargi le sentier tracé depuis quinze ou vingt jours par les carriers sur les pentes de Massabielle; ils avaient fait jouer la mine et taillé le rocher en maint endroit; de sorte qu'ils avaient créé sur ces côteaux abrupts un chemin assez large et très praticable. C'était un travail considérable qui avait demandé de la peine, du temps, des frais. Ces braves gens accomplissaient ce labeur dans la soirée, en revenant des chantiers où ils étaient occupés du matin au soir. Ils se reposaient des fatigues de leur rude journée en travaillant à ce chemin qui conduisait à Dieu : *In labore, requies*. Vers la tombée de la nuit, on les voyait attachés comme une fourmilière au flanc du terre rapide, piochant, brouettant, creusant le roc, y mettant de la poudre et faisant voler en éclats le marbre et le granit.

« — Qui vous payera? leur disait-on.

« — La Sainte Vierge, répondaient-ils. » (1)



Et vous, Lasserre?

Votre livre a ouvert, par toute la terre, vers la grotte de Lourdes, ce royal chemin où les foules se précipitent sans trêve.

(1) LASSERRE. *N. D. de Lourdes*, p. 201.

Vous avez amené à la Vierge, qui les attendait pour les combler de ses divines consolations, ces innombrables pèlerins, infirmes d'âme, infirmes de corps, qui s'en viennent se saturer ici des émotions résignées et charitables qu'ils n'oublieront jamais, ces émotions que je n'ai pu traduire, parce qu'il y faudrait des lettres d'or et de flamme.

Vous avez arraché de leurs lits de souffrance et de désespérance ces milliers de malades qui, dans l'eau de la grotte, ont recouvré tout à coup la santé, ou la résignation plus précieuse que la santé. Vous êtes allé chercher, aux lieux où l'entraînait son scepticisme ou son indifférence, le chrétien fade et frivole et vous l'avez conduit ici, où la charité des premiers siècles rayonne et réchauffe, pour lui rendre la vie!

De tous ces travaux, de ces longs voyages, de ces douloureuses enquêtes, de ces peines autrement dures que celles des ouvriers du chemin vers lesquels vous aimez à porter vos regards et vos pensées et dont souvent votre plume a retracé les traits énergiques et généreux, qui donc vous payera?

La Vierge Marie.

CHARLES GODENNE

Namur, le 8 décembre 1893





CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Joseph de Maistre pendant la Révolution par M. François Descostes (1 vol. in-8 Tours, Mame édit.) — *Flotille dans le golfe* par M. Henri Mazel (Paris, librairie de la Plume). — *Nos Maîtres*, par Téodor de Wyzewa (Paris, Perrin édit.) — *Charlie*, par Fernand Vandérem (Paris, Ollendorff édit.) — *L'Art en Suisse : Arnold Böcklin* par William Ritter (Gand, Siffer édit.)

LE n'essaierai pas de mettre de l'ordre dans cette chronique. J'ai devant moi, sur ma table, une pile de livres dont je désire entretenir un instant les lecteurs bienveillants du *Magasin littéraire*. Je les prendrai un à un, au hasard, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus, ou du moins presque plus, parce qu'avec les livres on n'a jamais fini. Il en arrive toujours de nouveaux.

Par conséquent histoire, roman, critique, poésie, je mêlerai les genres et les auteurs, persuadé que le c'assement se fera de lui-même dans l'esprit de ceux qui auront le courage de me lire.



M. FRANÇOIS DESCOSTES a publié, il y a deux ans, deux volumes sur la *Jeunesse de Joseph de Maistre*, qui ont été couronnés par l'Académie française. Je les ai longuement analysés ici même : j'ai dit leur grand

attrait, et les jolies peintures qu'ils nous offraient de la vie provinciale au 18^e siècle. L'auteur nous éclairait la psychologie mal connue de Joseph de Maistre. Les premières années du grand homme, celles que Goethe appelait les *années d'apprentissage*, étaient presque ignorées avant la publication de cet ouvrage. Il semblait que le polémiste avait surgi brusquement pour lutter contre la Révolution, comme Minerve sortit toute armée du cerveau de Jupiter, et l'on s'expliquait mal que le petit magistrat savoyard se fût transformé du jour au lendemain pour devenir l'auteur des *Considérations sur la France*.

M. Descostes nous apportait donc la genèse de cet esprit; il montrait le formidable travail qui acheva son développement et lui permit, l'heure venue, d'être à la hauteur des plus graves circonstances.

Aujourd'hui il poursuit ses études sur l'écrivain et nous donne un nouveau livre : *Joseph de Maistre pendant la Révolution*. C'est comme une page de l'histoire de l'émigration qui serait écrite par des émigrés, car l'historien a eu entre les mains quantité de documents inédits, lettres de Joseph de Maistre, de son ami Maurice de Sales, d'une foule de ses compagnons d'exil, etc. Il y a des pages très curieuses sur le séjour que fit de Maistre à Genève et ensuite à Lausanne.

Joseph de Maistre qui était intransigeant dans ses opinions, était à l'égard des personnes le plus courtois, le plus aimable des adversaires. Il aimait la conversation et savait y briller. Il ne tarda pas à se faire une place d'honneur dans les salons de Genève; le monde protestant, dont il combattait sans cesse les idées, pressentait sa supériorité que ses écrits n'avaient pas encore manifestée au grand jour.

C'est à Genève qu'il rencontra pour la première fois Mallet du Pan : leur haine commune de la Révo-

lution et de ses hommes médiocres devait faciliter leur amitié. Mallet, esprit libéral et juste, si clairvoyant que Taine n'a presque rien changé à ses opinions pour donner la note exacte de l'histoire révolutionnaire, Mallet voyait la Révolution comme une évolution nécessaire et louable dans son principe, mais désastreuse dans ses effets. De Maistre approuvait presque sans réserves les *Considérations* de Mallet sur la Révolution, en attendant qu'il fit les siennes autrement vlvibrantes et passionnées..

De Genève, Joseph de Maistre se rendit à Lausanne où il vécut de 1793 à 1797. Il y connut la détresse matérielle et morale, et son énergie se trempa dans l'adversité. Il faut lire dans le livre de M. Descostes avec quelle ténacité et quelle vaillance il fit face à l'infortune, et le récit des soirées qu'il passait en famille ou dans le monde, après des journées d'un labeur épuisant, consacré à sa correspondance diplomatique et à l'étude du mouvement révolutionnaire. De même il faut y lire le chapitre séduisant intitulé *Les Châtelains de Coppet*, qui raconte la visite de de Maistre et du marquis de Sales à M^{me} de Staël, et les « prises aux cheveux violentes et comiques » des deux causeurs éblouissants qu'étaient l'auteur de *l'Allemagne* et l'auteur des *Considérations*. Je recommanderais bien encore d'autres chapitres, mais je crois qu'il est préférable de recommander tout le volume.



J'aurais volontiers passé la plume à M. HENRI MAZEL pour parler de Joseph de Maistre. Le dogmatisme de ce dernier lui plairait, et il en parlerait avec compétence, tout comme il tracerait un curieux tableau de l'émigration et de la vie en France durant

les temps révolutionnaires : ce sont là questions qui lui sont familières.

C'est une curieuse personnalité littéraire que celle de M. Henri Mazel. Son esprit est universel. J'en appelle à tous ceux qui l'ont entendu causer, soit aux réunions de la rue de Varenne, soit à la terrasse du café Vachette où les soirs d'été nous trouvèrent dissertant. Il y avait là René Boylesve, à la soyeuse barbe assyrienne, amoureux des formes et des sensations, écrivain limpide, harmonieux et délicat; Louis Baragnon, heureusement revenu de ses tentatives de légionnaire, promenant à travers l'histoire sa curiosité ironique et suscitant au duc de Saint-Simon un continuateur imprévu; le dessinateur Henri Gillet, à l'esprit fantaisiste et séduisant; Jacques des Gachons, le directeur du *Livre des Légendes*, amateur de théâtres et fécond en anecdotes sur la vie parisienne. Parfois Hugues Rebell, passionné de vie et aristocratiquement dédaigneux de la laideur des formes et de la bêtise des foules; le subtil Charles Maurras, habile aux joutes des idées, expert à les lancer comme une cavalerie légère aux mouvements rapides; le poète Stuart Merrill, le critique Edmond Pilon, Marc Legrand unissant en un mélange exquis et savoureux le classicisme et la fumisterie, l'irréprochable et pondéré Bernard-Kahler, d'autres encore. Quel que fût le sujet, jamais la parole de Mazel ne fut en défaut : art, sociologie, philosophie, histoire, théologie même, rien ne lui semblait étranger, tant l'inquiétude de sa pensée, amoureuse du « gai savoir », aborda de ports différents. Dans la même soirée, nous discutâmes sur la grâce et la théorie de la réversibilité, sur la philosophie de Renan, l'économie politique de Le Play, les lois de l'imitation de Tarde, la Révolution d'après Taine, les vers de Ronsard et les deux plans de campagne de Trochu et de Palikao durant

la guerre de 1870; Mazel pouvait parler de tout avec compétence.

Il est l'auteur de deux drames philosophiques : *le Nazaréen* et la *Fin des Dieux*, de délicieuses saynètes dix-huitième siècle réunies sous le nom de *Vieux Saxe*, et il publie aujourd'hui *Flotille dans le golfe*, gracieux assemblage de poèmes en prose, que doivent suivre à bref délai d'autres recueils similaires : *En Cortège*, *La Frise du Temple*, *La Voie douloureuse*, *Azur et Or*. Lorsqu'il aura terminé le livre de sociologie et d'histoire qu'il achève à cette heure, lorsqu'il aura réuni en volume quelques-uns des articles de critique qu'il a publiés dans sa revue *L'Ermitage* sous le pseudonyme de Saint-Antoine, et dont quelques-uns sont de merveilleuses expositions d'idées (je rappellerai celui sur St-François d'Assise où il combat la thèse de Paul Sabatier qui voulait faire du saint un précurseur de Calvin et de Luther, un prêcheur de l'individualisme, — celui sur *l'esprit protestant*, où il montre le catholicisme conciliable avec la science, avec la méthode positiviste, avec la plénitude de l'idéal individuel et de la conscience libre, — celui sur *Renan*, où il analyse sous forme de dialogue les deux faces de Renan, le dilettante caressant sa petite pensée, et le Jacobin faux dévot et faux mystique, — etc.); lorsqu'un théâtre intelligent aura joué *Les Amants d'Arles*, ce drame d'amour et de décadence, d'une pitié si haute, dans le funéraire décor des Aliscans : — M. Henri Mazel sera considéré avec justice comme l'un de nos écrivains de France les plus distingués. Il l'est déjà pour ceux qui le connaissent; mais il est bon qu'il le soit pour le grand public.



M. de Wyzewa s'est décidé à rassembler en volume, sous le titre de *Nos Maîtres*, les belles études

qu'il égrena jadis dans la *Vogue* et dans la *Revue indépendante*, et celles que plus récemment il donna à la *Revue bleue*. J'ai déjà analysé les premières dans un article que je consacrais à l'œuvre totale de l'auteur de *Valbert*, et depuis lors je n'ai cessé de réclamer la réapparition de ces belles et fortes pages.

Voici comment j'expliquais alors l'esthétique de M. de Wyzewa. On me permettra de me citer moi-même, en raison de la chaleur invraisemblable de cette journée (21 août) qui rend plutôt pénible la recherche de la phrase.

« Expliquant — avec quelle frissonnante clarté et quelle divination — une pensée de Platon qui porte en germe toutes les philosophies des rhéteurs allemands, de Fichte et de Shelling, M. de Wyzewa enserme la métaphysique en l'unique pensée humaine. Nulle réalité n'est hors de nous-mêmes : nos pensées et nos rêves participent de la même vie objective que, sous l'empire d'une habitude invétérée, nous attribuons sans discussion préalable aux êtres et aux choses dont les apparences nous entourent. L'esprit ne sort pas de lui-même, ou plutôt il a le pouvoir de créer perpétuellement, et de son pouvoir créateur émanent et le monde visible que nous admettons réel, et le monde invisible des songes et des évocations imaginatives, aussi réel que l'autre, plus réel peut-être puisqu'il nous appartient sans la nécessité des sens illusoire.

Aux lueurs de sa propre philosophie, M. de Wyzewa éclaire la pensée de Stéphane Mallarmé et de Villiers de l'Isle-Adam, et la parole de ces maîtres apparaît ainsi translucide, toute baignée des supérieures lumières de cette Idée créatrice et subtile. D'elle aussi, il fait surgir toute une esthétique.

L'art est pour lui la création consciente et libre d'une vie spéciale. « La nature, dit-il, avec ses cha-

toyantes féeries, le spectacle rapide et coloré des nuages, et les sociétés humaines effarées, ils sont rêves de l'âme; réels : mais tous rêves ne sont-ils point réels? Notre âme est un atelier d'incessantes fictions, souverainement joyeuses lorsque nous les connaissons notre créature. » Les fictions artistiques des âmes ont une fin unique : créer de la vie, et cette vie est faite des éléments habituels que nous vivons, mais elle est plus intense et meilleure. Les différents modes de la vie, sensations, notions, émotions, sont contenus dans l'Art, et l'art total, synthèse de tous les arts, unissant tous les signes artistiques, pourra recréer *toute la vie*. Et les réalités n'étant que des apparences, seules est précieuse et chère la vie de l'art, parce qu'elle est réelle. « La vie — dit M. de Wyzewa — est la création incessante par l'esprit, seule réalité véritable, la création continue d'idées. Le plaisir, qui est le sentiment de la vie, le seul plaisir est à créer nos idées. » Par l'art nous les recréons plus intenses, donc plus joyeuses. « Et le plaisir suprême de l'art est à se sentir le créateur de telles idées, dans une liberté consciente et désintéressée. Par l'art seulement nous reprenons notre pouvoir naturel de créer notre vie : orgueil bienheureux, seule joie. » Cette esthétique semble jusqu'ici révéler surtout l'artistique jouissance de celui qui œuvre : mais celle du contemplateur, quelle est-elle? Voici : comprendre étant le reflet de créer, suivant une parole de Villiers de l'Isle-Adam, par la compréhension du chef-d'œuvre, nous revîmes l'instant de sa création : nous devenons ainsi de conscients créateurs de vie, le monde étant pour nous une série d'idées : d'où notre plaisir d'art. »

Ainsi M. de Wyzewa se plaisait aux plus hautes spéculations de pensée. Qu'on relise les études sur l'art wagnérien, sur M. Stéphane Mallarmé, sur

Villiers de l'Isle-Adam, et l'on verra ce que pouvait concevoir et comprendre ce jeune homme de vingt-trois ans dont le sens métaphysique et artistique se révélait merveilleux.

A ces études de jeunesse, M. de Wyzewa a joint des articles récents sur Renan et Taine, Anatole France, etc. Il s'y montre plus ironique et plus désabusé : las d'errer au carrefour des idées, il voudrait se reposer en l'ingénue simplicité, loin de la science et de ses mensonges. Et il semble aujourd'hui un disciple de Hegel qui a trop lu Anatole France.

Je désire que l'artiste d'autrefois, triste, croyant et curieux, se réveille en lui, et crée une œuvre nouvelle aussi belle que *Valbert*, et d'une sentimentalité plus vigoureuse.



J'ai beaucoup aimé *Charlie* de M. Fernand Vandérem. Je le préfère à la *Cendre* qu'il publia l'an dernier et qui était déjà d'une vérité aigue et douloureuse.

Ils sont curieux, ces livres de M. Vandérem, avec leur suite de petites scènes d'une observation profonde et minutieuse, avec la réalité singulièrement vivante de leurs personnages. L'auteur a le mépris de la *scène à faire*, le parti-pris de ne pas être tragique; il voit les hommes tels qu'ils sont, avec leur médiocrité dans le bien et dans le mal, leurs caractères moyens et sans grandeur, leurs petites misères, les souffrances qu'ils éprouvent et celles qu'ils font éprouver sans s'en rendre bien compte et sans en être bien responsables. De là une intense impression de vie dans tout ce qu'il écrit, et ce frisson de la modernité qui a tant de charme. Il est certainement un des romanciers qui rendent le plus fidèlement les inquiétudes et les amertumes de l'âme

contemporaine. Lorsque ses dons très brillants auront acquis leur plein développement, — M. Vandérem est très jeune, — il créera quelque œuvre où tressaillera notre époque nerveuse et agitée.

Si je reconnais les qualités d'observateur et d'analyste de M. Vandérem, je le fais d'autant plus librement que je ne partage point toutes ses idées. Il y a dans ses livres une philosophie très humaine, mais pessimiste et découragée. Il a gratté la couche des conventions et des préjugés qui constituent la façade de notre état moral; il a vu les hypocrisies et les petites vilénies que dissimulaient ces préjugés et ces conventions, mais il a senti pour les hommes, ses frères, une grande pitié; il les a vus errant parmi les ténèbres, tirillés en tous sens par des devoirs contraires, par des attraites et des égoïsmes différents, il a compris qu'ils se faisaient beaucoup de mal les uns aux autres sans le vouloir, presque instinctivement. Et il en a conclu la diminution de la volonté humaine, l'impossibilité de résister pour les uns aux instincts, aux sympathies, à l'expansion de la vie, pour les autres, aux convenances, aux formules sociales.

Sa philosophie se rapprocherait de celle qu'il prête à Favierres dans *Charlie* et qu'il formule ainsi :

« J'ai toujours remarqué que les plus forts, les plus malins et les plus honnêtes agissaient tous à peu près de même, au petit bonheur, à l'aveuglette, sans bien savoir où ils allaient, en faisant ce que, sur le moment, ils avaient envie de faire... On a, comme cela, en soi, une espèce de fonds de morale qui ne demeure jamais égal, qui hausse, qui baisse, que l'on modèle, à son insu, au gré des événements... Mais ce dont je suis hélas! persuadé, c'est que nous sommes tous de pauvres diables... de pauvres bougres qui avons bien de la peine à nous débrouiller ici-bas entre ce qu'on appelle le bien et ce qu'on appelle

je mal... Le devoir... Mais il n'y a pas un devoir, il y en a cent... il y en a mille... Et tous se contredisent! Et tous se font la concurrence!... Comment donc s'y retrouver, comment choisir, deviner quel est le bon, le meilleur, le devoir des devoirs!... Tiens, moi, j'ai été pour ta mère] (Favierres parle à Charlie) l'ami le plus dévoué, je puis le proclamer, le plus irréprochable... Et dis-moi, par contre, ce que je vaux comme mari... »

Il serait facile de mettre de la clarté dans cet enchevêtrement de devoirs. Le devoir est plus simple : il consiste à ne pas rechercher sa seule jouissance, à penser aux autres, à abdiquer son égoïsme, à se renoncer. Il n'y a pas de noblesse d'âme à faire du mal aux autres, et les mobiles de l'adultère sont généralement trop bas pour qu'il emporte en lui son excuse ; je sais bien qu'il y des cas de très grandes passions, mais je crois que généralement l'homme suit d'abord son bon plaisir et cherche ensuite des sophismes pour en voiler à ses yeux l'égoïsme intéressé. Je voudrais généraliser cette conception de la vie indulgente et pleine de pitié, que je trouve dans M. Vandérem, et lui opposer celle de Dumas dans la *Visite de noccs*, et de Bourget dans ses romans. Je voudrais aussi prendre le cas moral étudié dans *Charlie*, celui des rapports de l'enfant avec l'amant de sa mère, cas très osé que M. Vandérem a traité avec autant d'audace que d'heureuse dextérité. Malheureusement il y faudrait quelques pages, et l'espace me manque. Je reprendrai sans doute ces questions quelque jour. Pour le moment, je ne veux que signaler l'humanité triste, douloureuse, pessimiste de ce roman, et aussi la psychologie pénétrante avec laquelle l'auteur a analysé le petit Charlie, si élégant avec ses jolis cheveux blonds et sa tournure mince et fière, si vrai et si attrayant dans ses

inquiétudes morales, dominé par sa sensibilité mais gardant du moins dans ses actes et ses pensées un exquis désintéressement et une beauté naturelle.....



Il y a eu cette année une question des Préraphaélites. C'est M. Octave Mirbeau qui l'a soulevée, en proclamant leur krach par la bouche d'un raté qui avait l'horreur des lis. Burne Jones a pu facilement s'en consoler avec les études compréhensives qui lui furent consacrés dans les livres et les revues par MM. Robert de la Sizeranne, Gabriel Mourey, Raymond Bouyer et William Ritter.

Ce dernier a écrit sur l'auteur de *l'Amour dans les runes* des pages enthousiastes et lyriques, dans *Durendal*, je crois, il en a écrit d'aussi extasiées sur Walter Crane dans le *Magasin* et dans *l'Ermitage*. Je regrette qu'il n'ait pas réuni en volume tout ce qu'il a consacré à l'art anglais. Ses articles semés dans tant de revues méritaient d'être recueillis; on oubliera, s'il les publie plus tard, qu'il fut un précurseur.

Il continue en ce moment la série de *l'Art en Suisse*. J'ai signalé ici l'article sur *Edmond de Pury*, le peintre de Venise. Je tiens à y signaler aussi celui sur *Arnold Böcklin* qu'il admire à l'égal d'Holbein. Je n'insisterai pas, préférant attendre de porter un jugement d'ensemble sur cette œuvre qu'il consacre à la gloire des peintres de son pays. J'ai seulement du plaisir à dire que M. William Ritter est un des critiques d'art à la fois les plus enthousiastes et les plus compétents qui soient à l'heure présente. Je lui voudrais un peu plus de mesure; mais peut-être ses facultés lyriques perdraient-elles de leur intensité, et ce serait dommage.

(A suivre)

HENRY BORDEAUX



PETITE CHRONIQUE

Un important tableau de Lucas Cranach, représentant *le Christ et la Samaritaine* et, au revers, des scènes bibliques, vient d'être découvert à Prague. Il provient de la succession d'une dame de Clar et c'est en le restaurant que l'on a trouvé dans un angle la marque particulière du vieil artiste allemand.



M. Franz Jourdain portraiture ainsi le vieux graveur Marcellin Desboutin qui vient d'être décoté :

Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,
Drapant sa gueuserie avec son arrogance...

Desboutin ne rappelle en aucune façon une gravure de mode ; mais, tudieu ! messeigneurs, quelle allure ! Quand ce superbe vieillard, coiffé d'un feutre cabosé, vêtu d'un veston et d'un pantalon découragés, chaussé de bottes épuisées, le ventre barré d'une ceinture de flanelle, passe — la pipe de terre aux dents — sur les boulevards et coudoie les rachitiques spécimens de la mondanité parisienne, eh bien, je vous le jure, l'avantage ne reste pas aux gélatineux palefreniers qui donnent le *la* de l'élégance suprême à l'Europe attentive....

Il a été riche, Desboutin ! longtemps il a mené grand train : palais à Florence, chevaux, voitures, table toujours dressée, hospitalité fastueuse, bourse ouverte, amis, obligés, pique-assiettes. Malheureusement, il y a des gens qui méprisent si profondément l'argent qu'ils tentent l'impossible afin de le forcer à déguerpir. Vexé de cette façon inattendue et désagréable d'être traité, l'argent un beau soir est parti, mais le talent, lui, est resté.

Et quel talent !

Voilà un quart de siècle que les planches du graveur excitent l'admiration des artistes, des amateurs, des gens de goût, des passants indifférents et même de ses adversaires. Avec Bracquemond, cet audacieux a révolutionné, galvanisé la gravure française qui s'enlizait dans une correction impersonnelle et morne. Il

manie le burin comme un pinceau et certaines de ces eaux-fortes — aux noirs veloutés et transparents — évoquent le souvenir, cependant si écrasant, du dieu Rembrandt. Dans la pointe sèche, où il a presque créé un genre, tellement il a bouleversé les vieux moules, sa taille reste incisive, vivante, audacieuse, colorée, grasse, et la collection de ces portraits si fâcheusement dispersée, entre autres ceux de Manet, de Goncourt, de Puvis de Chavannes, de lui-même, présentera à nos descendants un superbe morceau de l'art moderne. Impossible de saisir avec plus d'intensité la caractéristique, la silhouette morale d'un être.»



Le *Figaro* exhume du *Journal des Demoiselles*, d'avril 1833, au milieu d'anodines chroniques, une fable de Victor Hugo :

L'Avarice et l'Envie

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine,
 Un jour s'en allaient par la plaine
 Chez un méchant ou chez un fou;
 Chez vous ou chez quelque autre, ou chez moi-même... en somme,
 Elles allaient je ne sais où,
 Comme le héron du Bonhomme.
 Bien que sœurs, ces monstres hideux
 Ne s'aiment pas : ainsi, tout le long de la route,
 Sans se parler, ils cheminaient tous deux.
 L'Avarice, le dos en voûte,
 Examinait ce coffret hasardeux
 Pour qui sans cesse elle redoute.
 L'Envie aussi l'examinait sans doute,
 Comptant tous les écus dans son coffre entassés.
 Chemin faisant, dame Avarice
 Se répétait, pour son supplice :
 « Je n'en ai point encore assez. »
 De son côté, l'Envie, au regard louche,
 Lorgnant cet or, objet de tous ses soins,
 Disait, en se tordant la bouche :
 « Elle en a trop, car j'en ai moins. »
 Chacune à sa façon méditait sur ce coffre.
 Soudain Désir à leurs yeux s'offre;
 Désir, ce dieu puissant qui seul peut exaucer
 Tous les souhaits qu'on lui veut adresser.
 Désir dit aux deux sœurs : « Mesdames,
 « Je suis galant, vous êtes femmes,
 « Choisissez donc tout ce qui vous plaira.
 « Trésors, honneurs, *et cœtera*.
 « Surtout expliquons-nous sans trouble :
 « La première qui parlera
 « Aura tout ce qu'elle voudra;
 « La seconde en aura le double. »
 Vous jugez dans quel embarras
 Ce discours mit nos deux larronnes;
 Avares, envieux, que faire en un tel cas?
 Chacune des deux sœurs, en murmurant tout bas :
 « Que me font, ô Désir, tes trésors, tes couronnes!
 « Que m'importent ces biens que m'accorde ta loi!
 « Une autre en aura plus que moi. »

Et chacune, à ce mot funeste,
D'hésiter, sans savoir pourquoi.
Le Désir, dieu léger et leste,
Les donne au diable, jure, peste,
Et s'indigne de rester coi.
L'Envie, enfin, toujours implacable et cruelle,
Regarde sa sœur en grondant,
Puis, tout à coup se décidant...

« Que l'on m'arrache un œil! » dit-elle.

On a inauguré, le 13 août dernier, au cimetière d'Oostduinkerke, le monument élevé à la mémoire du peintre Artan, le plus grand de nos marinistes. Le monument est dû au sculpteur Vander Stappen.

Très justes, les remarques de l'*Art moderne* à propos du hall des moulages au Musée du Cinquantenaire :

« La principale erreur c'est de n'avoir point patiné les monuments et les statues. L'ensemble fait mal à l'œil et hurle de blancheur. On se suppose en un chantier de construction; on cherche à terre des râpes et des truelles. De la craie et du plâtre faisant suite à du plâtre et de la craie. Si encore on avait quelque beau ton bleu de ciel pour servir de fond à ces crudités, mais on ne voit partout que barres de fer, rosaces de verre, cloisons en bois, étiquettes veules et mal fichues. Si l'on n'avait constaté, en entrant, que l'on se trouve dans un musée, on pourrait se croire en un débarras gigantesque. Le principe devrait être : reproduire le plus exactement l'original, non pas seulement dans son dessin, mais dans sa couleur.

Un point sur lequel il nous plaît encore d'insister, c'est le manque ou l'insuffisance de renseignements confiés aux cartouches. Le catalogue du Musée n'existant pas, les inscriptions et les indications devraient être d'autant plus nombreuses et nettes. Or, à chaque pas elles font défaut. On se demande pour quelle occasion le préposé aux étiquettes ménage sa science. »



MM. Léon Parsons et Médislas Golberg préparent une traduction française de la correspondance de Th. Dostoiewsky sur son frère Nicolas. Parmi les extraits livrés en primeur aux journaux, nous avons noté ce curieux passage où le célèbre romancier de *Crime et Châtiment* prend, contre son frère, la défense de Racine et de Corneille :

« Où as-tu pris cette idée que nous ne pouvons admirer ni Corneille ni Racine à cause de leur forme défectueuse. Tu es un misérable! N'as-tu pas l'aplomb de me demander encore : « Crois-tu qu'ils manquent de poésie! » Racine dépourvu de poésie! l'ardent et passionné Racine! Racine, amoureux de ses héros, n'a pas de poésie!

On peut poser des questions pareilles! Mais, as-tu lu *Andromaque*? Ah! mon frère! as-tu lu *Iphigénie*? Dis-moi donc que

c'est admirable! Son Achille! n'est-il pas celui d'Homère? Racine a volé Homère, mais qu'il l'a bien volé! Et ses femmes! Mais comprends-le donc, ce génie prodigieux! — « Racine, dis-tu, n'était pas un génie. Pouvait-il créer le drame? Il ne pouvait qu'imiter Corneille. Et encore!... » Connais-tu *Phèdre*? Tu serais Dieu sait quoi, si tu ne disais pas que c'est la suprême nature, et poésie pure. C'est une exquise *shakespearienne*, bien que la statue soit en plâtre et non en marbre.

Passons à Corneille. Ecoute, mon frère. Je ne sais comment causer avec toi. Il est certain que tu n'as jamais lu Corneille, pour l'apprécier de cette façon! Ne sais-tu pas que, par son caractère gigantesque, par son esprit romantique, c'est presque un Shakespeare? Pauvre ami! A toute question, tu n'as qu'une réponse : le *forme* classique. Pauvre ami! Sais-tu que Corneille est venu cinquante ans après l'écrivassier sans talent Jodelle, avec sa *Cléopâtre* de carton, après Tretiakowsky, Ronsard, après le froid rimeur Malherbe! Comment voulais-tu qu'il inventât la forme? C'est déjà bien joli qu'il l'ait empruntée à Sénèque. As-tu lu *Cinna*? Devant la divine image d'Octave s'effacent Karl Moor, Tell, don Carlos. Elle ferait honneur même à Shakespeare. Ecoute. Si tu ne le connais pas, lis-le; surtout le dialogue entre Auguste et Cinna, lorsque le premier pardonne au second de l'avoir trahi. (Et de quelle façon il lui pardonne!) Tu verras que seuls les anges offensés s'expriment ainsi. Rappelle-toi Auguste, disant : « Soyons ami, Cinna! » As-tu lu *les Horaces*? Tu ne trouveras que chez Homère de tels caractères. Le vieil Horace, c'est un Diomède. Le jeune Horace, c'est un Ajax, doué de l'esprit d'Achille. Et Curiace, c'est un Patrocle, c'est un Achille, c'est tout ce qu'exprime la mélancolie de l'amour et du devoir. Comme tout cela est grand! As-tu lu *le Cid*? Mais lis-le donc, misérable! Lis-le et tombe à genoux devant Corneille. Tu l'as insulté Lis-le, lis-le... »

M. D.



Le numéro deux de *Pan*, la fantastique revue-artiste de Berlin, a tenu ce même surpassé les promesses du premier et chacun de ces numéros sera toujours davantage un événement. La Mélusine de Dampt, la femme-serpent d'ivoire, poissante et glauque, enfermée dans le baiser d'acier de Lusignan, ce parfait chef-d'œuvre digne du XVI^e siècle italien, s'y trouve reproduit grandeur naturelle, puis réduit sous toutes ses faces, et accompagné d'un superbe portrait de l'exquis et volontaire statuaire par Aman Jean. Max Klingner qu'on a connu sculpteur au premier numéro, apparaît ici en ses deux tendances contradictoires antiques et modernes, avec un triptique pastoral et sentimental, bon pour illustrer les *Amours* d'Ovide et un symbole excessif et extraordinaire, voire même extravagant, — *et cela doit être*, — de la philosophie. Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, or tout le sublime et tout le ridicule de la science et de la spéculation humaines sont inclus dans cette eau-forte. C'est donc une œuvre bien complète. De Sattler en primeur

un savoureux échantillon de sa *Guerre des Anabaptistes* où Callot et Goya trouvent leur compte. Le violoneux de Hans Thoma, une de ces lithographies géniales et simples, profondément humaines, poétiquement senties dont le maître de Francfort a le secret, mériterait toute une analyse. Enfin le Christ de Cassel de Matheus Grünwald commenté par la page superbe de Huysmanns, extraite de *Là-bas*, continue la magistrale série d'œuvres anciennes remises en honneur, inaugurée la précédente fois par le Saint Sebald de Albert Durer. Même dans le détail, jusqu'en le filigrane des papiers de soie d'un modernisme si amusant, cette extraordinaire revue plus qu'une revue, un portefeuille d'œuvres d'art, demeure intéressante et échappe au banal fut-ce le moindre. Je ne dirai qu'un seul mot du texte : avec Huysmans s'y trouve Maeterlinck.

Vers l'âme par Victor Remouchamps est un beau livre, un livre de recherche et de bonne foi ; et comme on trouve toujours quand on cherche, M. Remouchamps a commencé par trouver de rayonnantes pages et quelques profondes pensées. A chercher davantage avec cette bonne volonté il trouvera encore mieux, il trouvera même tout à fait. Pourquoi de semblables livres ne sont ils pas lus davantage et ne sortent ils pas des éditions d'amateurs, — au reste charmantes et que je préfère à toutes... quand je les possède, — mais que justement tout le monde ne peut pas posséder... Par exemple, celui-ci doit être médité dans certaine disposition d'esprit... Je l'ai relu d'un bout à l'autre un soir d'extrême tristesse, très tard dans la nuit : il m'a fait du bien. J'aime mieux raconter cela tout simplement que de l'analyser. L'âme y est déjà, allez, puisqu'elle y parle si bien aux âmes.

Flottille dans le golfe par Henri Mazel peut être lu surtout par qui connaît certains articles de fond du sérieux penseur qui dirige avec un si beau désintéressement, tant de talent et de droiture et parfois un si lumineux bon sens politique l'*Ermitage* ; mais ce n'est pas par un semblable opuscule écrit en se jouant et pour se délasser qu'il faut juger l'auteur très catholique et très réfléchi du *Nazaréen* et de la *Fin des dieux* ; de semblables amusettes littéraires sont des cigarettes à offrir seulement aux intimes. Flottille dans le golfe, oui ; mais dans un golfe où M. Mazel a déjà lancé quelques beaux cuirassés... ne fut-ce que sa belle étude sur l'Aristie. Il faut aller d'un cuirassé à l'autre par la flottille si l'on veut, mais ne pas juger des uns par l'autre et prendre la mesure d'un homme par ses récréations au lieu que par ses travaux. Et cependant lisez le très noir *Nocturne, A la barre*, lisez *Souvenirs de Noël*, une petite perle... Ma foi ! si vous avez une heure à perdre, lisez tout, et vous n'aurez pas perdu votre heure, vous aurez fait connaissance avec un charmant esprit et un brave cœur.

Une fois déjà j'ai dit ici mon estime pour M. Georges Olivier Destrée. Je n'avais lu que ses *Préraphaélites*, voici ses *Poèmes sans rimes*. Je ne parle pas de l'édition : elle serait, pour faire envie même à M. de Montesquiou ! Mais le poète ! Le *Magasin littéraire*

qui a un collaborateur de la valeur de M. Destrée ne devrait point lui permettre d'y être si rare..., c'est comme M. de Grooté ; il faudrait promettre une prime à qui nous le retrouvera ; On sort de la lecture des *Poèmes sans Rimes* comme du recueillement religieusement sourd, très fermé aux profanes, d'une petite galerie de tableaux particuliers, de tableaux très rares, exclusivement de certains maîtres chers au collectionneur ; et pendant toutes les heures où l'on a regardé, à travers les croisées un lointain bruit de cloches a bercé la contemplation presque sans que l'on s'en doute... on en a joui inconsciemment. Les Burne Jones, comme de juste, abondent dans l'inappréciable petite galerie intime, tel le chef-d'œuvre que voici, d'abord le *Prince qui sommeille*, puis les *Sirènes*, puis le *Triomphe de l'amour* qui rappelle l'*Amour dans les ruines*. Un jour, il y a très longtemps, j'ai écrit un récit, perdu pour un ami tout seul, aussi perdu depuis... Je l'ai retrouvé ce récit transfiguré chez M. Destrée et c'est précisément ce *Triomphe de l'Amour*. Voici un Dante Gabriel Rossetti : *Consolatrix* ; voici un Botticelli : *Vision florentine* et le *Chevalier printemps*. Voici un Böcklin authentique probablement sans que M. Destrée s'en doute : *Vénus Aphrodite* ; voici un Lantara, mais recopié par Turner : *Paysage nocturne* ; un Aman Jean : *Agnès*. Il y en a bien d'autres : de Walter Crane : le *Triomphe de la pauvreté*, de Victor Gilsoul : *Plaintes d'automne*. Beaucoup d'admirables paysages mystiques... L'hiver passé à Vienne où Son Altesse le prince de Lichtenstein m'avait si obligeamment fait ouvrir sa galerie, publique seulement en été, dans le silence des chefs-d'œuvre et des grands appartements où mes pas faisaient écho, j'avais éprouvé l'impression subtile retrouvée dans le livre — miraculeux d'édition — de M. Destrée ; mais il faisait un peu froid au palais Lichtenstein, tandis qu'il fait tiède dans les confortables poèmes du Préraphaélite sans rimes. Des souvenirs de famille passent réchauffant ; des souvenirs d'amour discrets, tendrement contenus s'effeuillent : l'intimité du cœur est partout dans une atmosphère d'art intime. C'est analogue parfois, mais dans ces cas là infiniment supérieur à mon sens, au *Règne du Silence* de M. Rodenbach, un de mes livres d'élection cependant ; il y a chez M. Destrée plus de cœur et plus de distinction naturelle. M. Rodenbach est plus précieux et s'efforce trop ; la sensation, à être ainsi travaillée, perd de sa spontanéité et il fait comme chez le prince de Lichtenstein un peu froid dans le *Règne du Silence*. Les fleurs de M. Destrée sont naturelles, et d'un arôme très pur. Et puis à tout moment c'est dans ce livre l'envolée sur au-delà ; une poétique église de campagne endormie sous les étoiles d'une nuit d'été très pure, dans un paysage anglais, une pauvresse à la porte Saint Germain l'Auxerrois, et les cieux pâles s'entr'ouvrent et des apparitions éclosent, descendent, remontent, s'éteignent en préludes de *Lohengrin*. Un paysage de toits étrangers vu d'une chambre d'auberge évoquant aussitôt un autre paysage de toits familiers, c'est pour moi toutes les vieilles villes de Flandres... Et c'est peut-être quel ue

chose de semblable la caractéristique du livre de M. Destrée : la poésie préraphaélite scellant une âme catholique flamande : la *Maison de vie ressouvenue* par un passant de Bruges-la-morte.

W. RITTER



Il y a quelques mois, la *Ligue démocratique belge* a ouvert un concours pour la composition d'un chant officiel de la Ligue et d'une chanson populaire en français et en flamand.

Les mots devaient être accompagnés de musique.

Beaucoup de compositions ont été présentées, et soumises à l'examen d'un jury de 9 membres parmi lesquels figuraient 3 musiciens.

La séance décisive a eu lieu.

Le jury a commencé par éliminer plusieurs pièces imprimées, qui, sans doute, ont un grand mérite mais qui ne sont pas *originales* comme l'exigent formellement les conditions du concours.

Ensuite le jury a émis l'avis qu'aucune des réactions *françaises* ne peut être couronnée.

Quoiqu'il y ait dans l'une ou dans l'autre un bon vers ou même une bonne strophe le *tout* laissait à désirer : et on ne peut pas couronner le bon vouloir seulement.

En général, les pièces flamandes valent mieux.

Malgré cela, le jury a décidé à l'unanimité de ne pas décerner le prix.

Le jury a reconnu cependant la grande valeur du « *Bondslied* » avec la devise : « *Christus ædificat* » ; du « *Gildelied* » : *Gezellen, laat ons boezems trillen* ; la chanson populaire « *Mijn blauwe kiel* » (*arbeid adelt*) dont la 2^e et 3^e strophe devraient être changées ; de la musique de « *Voor Kerk en Staat* » qui cependant, parut peu populaire et appliquée à des paroles peu énergiques.

Par conséquent le jury ouvre un nouveau concours, mais cette fois-ci dans de meilleures conditions.

A la meilleure composition littéraire en flamand ou en français d'un chant de ligue ou d'une chanson populaire sera décernée une prime de 50 frs.

Les compositions, accompagnées d'une devise et d'une enveloppe fermée portant le nom de l'auteur, doivent être envoyées au président du jury, M. Rosel, curé de St-Augustin, rue Everdyck, 44, à Anvers.

Dès qu'un texte de chanson sera admis, un autre concours sera ouvert pour les musiciens qui composeront la musique pour les compositions littéraires couronnées.

On peut concourir avec les pièces du premier concours si l'on veut y apporter les changements voulus. Les auteurs de ces compositions peuvent les réclamer au président du jury à l'adresse susmentionnée.

(Communiqué.)



LES REVUES

Durendal (juillet) : William Ritter : *Sir Edward Burne-Jones* ; G. d'Angelier : *En Béotie*.

Pages d'Art et de Science (juillet-août) : Léon Rycx : *Vers* ; José Hennebicq : *Cronique littéraire*.

L'Art Jeune (juillet) : Max Elskamp : *Chansons* ; Henry Maubel : *Novalis*.

La Quinzaine (juillet) : Henri Lasserre : *Le curé de Lourdes avant les apparitions* ; Georges Fonsegrive : *Livres et idées*.

L'Hermine (juillet) : Jean de Bruges : *Marie Pinnocente* ; Lan al Lenner : *Les Lettres et les Arts en Belgique*.

L'Ermitage (juillet) : Henry Bordeaux : *La Victoire de la femme* ; Edmond Pilon : *Paul Adam*.

La Jeune Belgique (juillet) Valère Gille : *Vers* ; Albert Giraud : *La littérature chez les Spillebout* ; Franz Ansel : *Convalescence*.

La Plume (1-15 juillet) : Léon Riator : *Edouard Dubus* ; Ernest Tissot : *Romans et Romanciers de la Suisse Française* ; (15-31 juillet) : Ledoux : *Ohé ! les Pédagogues* ; Paul Masson : *Regards Littéraires d'un Yoghi*.

Le Mercure de France (août) : Louis Dumur : *Edouard Dubus* ; Maurice Maeterlinck : *Couronne de Clarté*.

Le Réveil (juillet-août) : Cyriél Buysse : *Petits contes* ; Maurice Desombiaux : *Tcheu-Tcheure* ; Henri Mazel : *Proses*.

Revue Néo-Scolastique (juillet) : C. van Overbergh : *Les Unions Professionnelles* ; Simon De Ploige : *La Théorie thomiste de la propriété*.



LES LIVRES

Sar Péladan : *La Prométhéide*, trilogie d'Eschyle, en quatre tableaux. Paris, Chamuel, éditeur.

Voici une très noble et superbe tentative. Elle atteste victorieusement la force intellectuelle et le magnifique talent d'un artiste dont beaucoup ne consentent à apercevoir que les bizarreries de costume et les ridicules parfois d'attitude.

Les siècles ont irréparablement mutilé l'œuvre presque sur-humain d'Eschyle. De ses tragédies, neuf seules ont échappé au vaste naufrage, si splendides qu'elles laissent inconsolable à jamais de la perte de leurs compagnes. *Prométhée enchaîné*, l'une des survivantes, n'était, on le sait, que le panneau central d'un sublime tryptique. Les deux tragédies latérales ont disparu.

Les voici, autant que possible, retrouvées. Péladan a audacieusement entrepris dans la *Prométhéide*, de les restituer à l'art et de compléter la trilogie : *Prométhée porteur du feu*, *Prométhée enchaîné* (traduit d'Eschyle), *Prométhée délivré*. Il faut une belle assurance pour imposer à son œuvre l'écrasant voisinage du chef-d'œuvre eschylien, Péladan l'a osée ! Et, si l'on ne peut dire qu'il triomphe, l'on doit proclamer, tout au moins, qu'il survit bellement à sa défaite. Les deux tragédies péladanes resplendent de beautés supérieures ; elles sont d'une hauteur de pensée, d'une puissance d'images, d'une magnificence de vision, d'un élan lyrique qui s'imposent.

Si vous aimez passionnément les grands frissons d'art, lisez ce livre. M. D.



L'INFLUENCE DE LA LITTÉRATURE SUR LA CRIMINALITÉ (1)



'est un des traits saillants de notre époque que le désir de remonter des effets aux causes et de dégager les lois qui régissent la volonté humaine.

L'anthropologie a exercé sous ce rapport une influence considérable. Dédaignant de s'en tenir à la définition de nos appétitions et à la notion abstraite du crime, elle est allée au criminel, l'a ausculté et mesuré, s'est armée même de la trousse du médecin pour pouvoir nettement fixer l'action et la réaction du système nerveux, du corps et de l'âme. Le rôle de l'organisme humain, de la constitution physique ayant été déterminé, l'anthropologie plus désireuse que jamais d'indiquer la « cause efficiente » de nos actes et, aussi, les limites de la responsabilité, a appelé à son aide la physiologie, l'économie sociale et toutes les autres sciences d'observation. A celle-ci elle a laissé le soin d'analyser les conséquences de la misère sur la criminalité (2); à celle-là elle a

(1) Extraits d'une causerie donnée aux conférences du barreau de Gand et de Mons.

(2) Voir les Actes des Congrès d'Anthropologie criminelle et la bibliographie des *Archives d'Anthropologie*.

demandé de lui décrire les effets de l'éducation, du milieu social, du climat sur la volonté de l'homme. On connaît le résultat de ces diverses études. Citer les déficiences d'un organisme, le milieu social, l'éducation, le climat, c'est énumérer, dans tel cas donné, les différents facteurs du crime. Ce sont « autant de bouillons de culture » dans lesquels le microbe du mal se développe. Puisque ces constatations sont aujourd'hui indiscutées, puisque l'être humain subit le choc du milieu ambiant, n'est-il pas utile de soumettre également la littérature à un examen et de voir l'influence, « les reflexes » qu'elle produit sur notre volonté?

L'art, en d'autres termes, est-il inoffensif et ne saurait-il être destructeur? Les ouvriers de la pensée sont-ils des rêveurs impuissants, ou bien doit-on les considérer comme des pasteurs de peuples dirigeant ceux-ci au gré de la plume?

A l'heure surtout où les écarts de l'imagination contemporaine sont à la portée de toutes les bourses, à l'heure où, moyennant quelques centimes, l'enfant peut s'emparer du plus détestable roman de mœurs, il est urgent de savoir si, à l'égal de la misère, de l'abandon ou d'un trouble physique quelconque, les conceptions monstrueuses et fantaisistes du romancier peuvent troubler l'homme au point d'annihiler sa conscience et de le jeter dans le crime?

Telle est la question. Il ne s'agit pas ici d'attaquer la littérature d'imagination en général ni le roman en particulier. L'esprit peut se délasser à suivre les péripéties d'une vie entrevue dans le rêve. Celui qui se complaît à relire un ouvrage empoignant et à goûter les charmes du style, fait bon emploi de son temps. Mais est-ce à dire que l'influence de tel roman, par exemple, ne soit pas néfaste et terrible?

« Nous sommes unanimes, disait récemment

M. Proal, (1) à reconnaître l'impression déprimante produite par la lecture sur la personne de quelques suicidés. Nous avons vu des jeunes filles, à la suite d'un amour contrarié, s'asphyxier en robe blanche et la couronne de mariée sur la tête, parce qu'elles avaient lu le récit émouvant d'un suicide accompli dans les mêmes circonstances. Peu de paysannes se tuent à la suite d'un chagrin d'amour. N'est-ce pas à l'ignorance du roman que nous devons l'attribuer? Si, au contraire, ces suicides sont fréquents chez les ouvrières des grandes villes et dans les classes élevées, ne pouvons-nous pas l'imputer en partie à la lecture du roman et à la représentation des drames? A preuve la publication du *Werther* de Goethe fut suivie d'une véritable épidémie de suicides. »

Il semble donc qu'il y ait un instinct propre à l'homme que Tarde a si bien décrit dans ses *Lois de l'Imitation* et que M. Crocq appelait, au Sénat belge, « la tendance simiesque ».

N'est-ce pas cela qui rend l'être humain susceptible d'éducation?

Et l'éducation est-elle autre chose que l'imitation en quelque sorte imposée?

Eh bien si, à raison de l'instinct dont s'agit, nous ne parvenons pas à respecter notre propre vie et notre personne, comment parviendrons-nous à respecter la vie et la personne d'autrui?

Le jeune homme n'est-il pas porté à imiter les héros du drame et du roman — surtout lorsque l'auteur a un art particulier de « ciseler l'ordure » et de poétiser le vice?

Et les feuilletonistes eux-mêmes, fixés à per-

(1) *Le Crime et la Peine*, par M. PROAL, conseiller à la Cour d'Appel d'Angers.

pétuelle demeure au rez-de-chaussée du journal, qui prodiguent à chaque page les descriptions graveleuses, égrillardes, n'ont-ils pas fait surgir le fantasma dans tel ou tel cerveau et armé le bras d'un halluciné? L'interrogation nous paraît d'autant plus pressante que l'écrivain actuel a transplanté du terrain économique au terrain littéraire la théorie anarchiste des appétitions. Je veux un bien. Je le prends! J'ai un désir, un penchant. Je le satisfais! Tous les actes, bons ou mauvais, étant la résultante obligée de lois aussi inéluctables que celles de la pesanteur et de la chute des corps, il est ridicule de ne pas se laisser aller d'après ses impulsions. Voici, en plein, la thèse Lombrosienne du criminel qui va au mal comme d'autres vont au bien — d'instinct, sans raisonnement.

Et qu'on ne dise pas que la peinture des sentiments échappe à ces tendances, qu'il s'agit ici simplement du roman à thèse économique, et que l'Amour dans le récit n'a pas encore subi ces lois. On l'a déjà remarqué bien souvent.

La littérature actuelle a une façon toute spéciale de concevoir l'amour. « Jadis au temps de Goethe, Benjamin Constant, Châteaubriand, Lord Byron, la mélancolie (1) était la compagne inséparable de l'amour. On tenait moins à le couronner de fleurs qu'à paraître sombre, toujours prêt à accuser le ciel et la terre, à les prendre pour témoins de son douloureux martyre et un délire de persécution mystique était le premier acte du drame.

« Tout bon amoureux en 1830 était poitrinaire dans le roman. Avoir la poitrine bourrelée de remords et de tubercules était le scénario obligé quand on ne devenait pas fou.

(1) *La folie amoureuse*, par le Docteur GÉLINEAU.

« Aujourd'hui on se moque de Werther, de René, d'Adolphe et de Lara — de tous ces amoureux transis et grelottants, osant tout au plus pincer la guitare sous la fenêtre de leurs bien-aimées. Notre mélancolie, dit de Goncourt, n'est plus une mélancolie suicidante, blasphématoire ou larmoyante comme celle de ces beaux ténébreux. Au lieu de mouchoirs et d'odeurs, on garnit sa poche d'un bon revolver et on tue sa dulcinée, ou bien, comme Antony, parce qu'elle a résisté ou bien, comme Chambige, parce qu'elle ne résistait pas. »

L'évolution a donc envahi tout le domaine littéraire.

Quand on lit le roman, depuis George Sand, « le prud'homme de l'immoralité », jusqu'à Zola, qui, dans ses Rougon-Macquart, a édifié « la malsaine épopée de l'animalité humaine », on est porté à songer et à se demander : L'œuvre d'imagination n'a-t-elle pas souvent altéré le sens moral et provoqué sa déviation ? Le fatalisme, qui suinte à chaque page de la littérature du jour, n'aura-t-il pas amené des défaillances et précipité des chutes ?

Ces questions, je les ai posées à une série de médecins, de juristes et de sociologues de l'Europe, dont personne ne suspectera la largeur d'idées : Edmond Picard, Adolphe Prins, Tarde, Van Hamel, Maurice Barrès, Lacassagne, Benedikt, Dubuisson, Lombroso, Garnier, etc. etc. Dépouillons ce referendum épistolaire et voyons les conclusions qu'on peut en tirer.

A M. Edmond Picard j'ai adressé ma demande dans les termes qui suivent : « Le roman contemporain et les œuvres d'imagination ont-ils eu une influence sur la criminalité moderne ? Votre pratique judiciaire vous a-t-elle amené à condamner un genre de littérature déterminé ? »

Le Rédacteur en chef des *Pandectes Belges* m'a envoyé la lettre suivante que je tiens à reproduire, comme toutes les autres, dans son entièreté :

« Je suis avocat pratiquant depuis 33 ans et ma vie professionnelle a été fort active. Or, je n'ai jamais constaté un cas dans lequel le fait juridique accompli pouvait être visiblement et nettement ramené à l'influence de la littérature sur son auteur.

« Je considérerais pourtant comme téméraire d'affirmer qu'elle n'a pas eu parfois cette influence. Il existe, à cet égard, une croyance générale persistante qui est un premier motif pour se montrer circonspect. De plus, la littérature est une grande force sociale, constamment en activité, d'une ambiance presque universelle, toujours grandissante, parmi les nations de race européenne, et d'une subtile et profonde pénétration. Il est impossible qu'un tel facteur, mis en contact avec la personnalité humaine, n'exerce pas sur celle-ci, soit en bien, soit en mal, des effets considérables. Les actions réprimées par les lois pénales n'étant qu'une catégorie de toutes les actions que l'homme peut accomplir, comment admettre qu'elles ne se seraient pas influencées aussi bien que les autres?

« Quant à déterminer la part du mal dans cette dynamique morale et à rattacher cette part à un genre de littérature, je crois le problème insoluble, à moins d'envisager une personne et un livre déterminés. Et encore est-on toujours exposé à l'erreur. Le genre roman n'a rien de funeste en soi; il n'est qu'un mode pittoresque et imaginaire de présenter les événements. Il ne devient pernicieux, le cas échéant, que par le choix de ces événements et de leurs épisodes.

« La question qui m'est posée semble révéler un désir de diminuer les mauvais effets possibles de la littérature en condamnant ou en supprimant certains genres. Si telle est la pensée, je la tiens pour un rêve. Tous les essais tentés, notamment par la jurispru-

dence, pour séparer les « bons livres » des « mauvais livres », ont été malheureux et le plus sage paraît être de laisser se manifester l'art en sa liberté en réprimant, tout au plus, les licences les plus platement grossières qui ont le caractère indiscutable d'outrage aux bonnes mœurs. »

Avant de passer à l'étranger, il importe encore de communiquer ici la consultation très intéressante du professeur de droit pénal de l'Université de Bruxelles, qui est en même temps l'Inspecteur général des prisons du Royaume, M. Adolphe Prins :

« Je serais embarrassé, m'écrit-il, pour répondre catégoriquement à votre question. En effet, à mon sens, la littérature moyenne est le reflet de l'esprit public moyen; elle peint un état moral, elle ne le produit pas. Les génies littéraires eux-mêmes subissent l'influence du milieu.

« Quand Châteaubriand représente l'amour en 1809, il nous montre Eudore et Cymodocée, se rencontrant respectueux et émus dans la solitude des bois. — Quand Zola représente l'amour en 1878, il décrit Coupeau et Gervaise attablés à l'Assommoir, le regard hardi et n'ayant plus rien à apprendre l'un de l'autre. — On ne pourrait imaginer Châteaubriand écrivant les *Martyrs* en 1878 et Zola publiant l'*Assommoir* en 1809. A mon avis, ce sont les mœurs qui réagissent sur le roman, et cela est surtout d'une évidence absolue à une époque où les écrivains se proposent comme but la description réaliste de la vie ambiante.

« D'un autre côté, il me semble que, quand des âmes faibles ou désœuvrées se repaissent d'une littérature malsaine, elles y trouvent des excuses à leurs vices et à leurs impulsions et des arguments pour obéir à ces dernières. Et, dans ce sens, on peut dire que le roman influe sur la criminalité. Mais je ne crois pas possible de désigner tel ou tel roman.

D'abord il faudrait les avoir lus tous; ensuite ce sont les moins bons et les moins connus qui ont souvent la pire influence; enfin, cette influence dépend bien moins du roman lui-même que du degré de culture et de moralité, des dispositions, du caractère de celui qui les lit.

« A ce point de vue, ce qui me paraît bien plus important, c'est le mode de publication des romans. Le roman publié comme livre s'adresse encore à un public plus ou moins restreint; le prix est une garantie. Mais les journaux à bon marché sont dans toutes les mains et, quand le journal populaire publie des histoires et des dessins pornographiques, quand il spéculé sur la corruption, quand il donne le compte-rendu sensationnel d'un crime ou d'un procès criminel, avec des détails scabreux ou terrifiants, avec le portrait du criminel ou la reproduction excitante du crime, il réveille les mauvais instincts et favorise les lois de l'imitation signalées par Tarde. »

Après la Belgique, la parole est à l'Autriche. « Mon opinion, m'écrit *M. Benedikt*, l'éminent professeur de la faculté de médecine de Vienne, est que la littérature n'a pas grande influence sur la criminalité. Elle a une influence sur la moralité principalement sexuelle et sur la frivolité, mais pas sur les crimes. En général, les hommes criminels sont de mauvais « liseurs » et la seule lecture qu'ils aiment jusqu'à un certain degré est celle des journaux. Les relations judiciaires y contenues ont un certain danger, car elles donnent de mauvais exemples. L'homme pervers y trouve des détails concernant la *forme* des crimes; mais l'*origine* des crimes ne leur est presque pas imputable. En ce qui concerne le jeune âge, il est certain que l'impression de la lecture est plus forte. Lorsqu'il s'agit de crimes politiques, la littérature peut avoir joué un certain rôle, si l'esprit

public a été excité par des pamphlets violents. Mais encore ici les discours qui ont surchauffé un auditoire produisent plus d'effet que le roman. »

Rapprochons de cet avis les réflexions de M. Van Hamel, le sympathique et très distingué professeur de droit Pénal de l'Université d'Amsterdam, qui est en même temps un sociologue de mérite : « Il n'y aura à mon avis, m'écrit-il, que des cas bien rares dans lesquels l'influence que vous avez en vue pourra être signalée. La grande majorité de ceux qui peuplent les prisons ne sont pas lecteurs; dans tous les cas n'auront été formés « que peu » par la lecture — au point de vue criminel. L'enquête sur les effets de la littérature est difficile, puisque le détenu n'est pas interrogé « systématiquement » par rapport aux œuvres littéraires qu'il a lues.

« Il me semble qu'on doit distinguer deux groupes ou plutôt deux sortes d'influences.

« 1° *L'influence directe.* Elle ne se verra pas, comme je viens de le dire, chez la majorité des délinquants, les voleurs ordinaires, etc.; mais elle pourra se montrer chez les meurtriers, les violents (comme aussi dans les suicides. Exemple : les conséquences du Werther de Goethe) et chez ceux qui ont un penchant vers les crimes sexuels. Mais ce seront là toujours des cas isolés; et, pour la Hollande, je n'en connais pas. 2° *L'influence indirecte.* Ici, j'ai en vue les livres qui exercent leur influence par rapport aux idées générales, religieuses, sociales, politiques, etc. Il se peut que de tels livres, en remplaçant les principes traditionnels par des idées bien libres et quelquefois bien désordonnées, diminuent le respect pour l'autorité et pour les institutions sociales et préparent ainsi un terrain favorable au développement de quelques délits : la rébellion, la provocation, l'injure, l'escroquerie, même le vol. Comme auteur qui, en Hollande, a eu et

continue à avoir le plus grand empire sur les esprits en remuant avec un talent hors ligne les idées traditionnelles, je cite Dekker connu plutôt sous son nom de plume de *Multatuli*. »

M. Lacassagne, professeur de médecine légale à la faculté de Lyon, rédacteur en chef des *Archives d'Anthropologie*, émet une opinion qui ne diffère pas notablement des précédents avis :

« Je ne crois pas, me dit-il, que le roman contemporain ait eu une grande influence sur l'augmentation de la criminalité. Le roman érotique a pu flatter les instincts naissants des jeunes gens ou réchauffer l'imagination des vieillards. Les indifférents ou les frigides n'y ont pas pris plaisir. Le roman qui décrit les scènes criminelles a donné quelques procédés à des apprentis scélérats. J'ai peine à croire qu'un individu soit devenu assassin par imitation. Les passionnels prennent des méthodes dans les crimes dont ils ont lu la description. Ainsi le vitriolage s'est propagé après le bruit fait autour de la veuve Gras.

« Cela me rappelle un mot de Jean-Jacques Rousseau. On le blâmait d'avoir écrit la *Nouvelle Héloïse*. Une jeune fille qui lira ce volume, dit-il, sera déjà corrompue. Le Docteur Aubry, dans son livre sur la *Contagion du meurtre*, Tarde, dans ses lois de l'*Imitation* et sa *Philosophie pénale*, relatent de nombreux faits relatifs au sujet dont question. » (1)

C'est le moment d'entendre aussi l'avis d'un autre praticien français de mérite, M. le D^r Dubuisson, professeur à la Faculté de Droit de Paris, médecin en chef de l'Asile Sainte Anne :

« Il y a beaucoup de héros scabreux, beaucoup

(1) Lombroso consulté sur la même matière déclare que peu de crimes sont *directement* imputables au roman.

de descriptions obscènes, beaucoup de vices et beaucoup de crimes dans le roman contemporain. On y est toujours plus ou moins en cour d'assises. C'est le triomphe de la sensualité et de toutes les mauvaises passions. Ce serait miracle que de telles œuvres n'éveillassent pas de désirs malsains chez beaucoup de lecteurs peu résistants. On se moque de nous quand on prétend que la moralité qui jaillit de la fable sauve l'immoralité du contenu. On a beau montrer aux jeunes gens, comme le fait Daudet dans *Sapho*, que l'amour d'une courtisane n'est pas sans épines; ce que goûteront les lecteurs, ce qu'ils garderont de leur lecture, ce seront les descriptions voluptueuses, les épisodes croustillants dont le roman fourmille, et plus d'un pensera peut-être en le refermant : Que je me perde, pourvu que ce soit avec Sapho ! Il ne faut pas se faire illusion : l'exercice développe toujours les aptitudes, et, au point de vue de nos fonctions cérébrales, les images qui rappellent l'exercice de nos fonctions, contribuent, pour peu que nous les réveillions fréquemment, à les développer comme l'exercice lui-même. Ce n'est qu'une question de degré.

« Il serait prodigieux que le roman contemporain, avec ses appels constants aux passions inférieures, n'eût pas contribué à la démoralisation universelle et, par conséquent, à l'accroissement de la criminalité.

« Mais vous envisagez peut-être un autre point de la question, à savoir si tel ou tel roman n'a pas agi sur tel ou tel malfaiteur, à la façon d'un agent de suggestion, en lui inspirant l'idée d'un crime, en lui en fournissant les moyens. Pourquoi pas ? Une chose certaine, c'est que la carrière de certains hommes, petits ou grands, a été déterminée par une lecture de jeunesse.

« Le contrat social a fait Robespierre, comme les vies de Plutarque ont fait M^{me} Roland. Pourquoi, chez un vicieux, tel roman malsain n'agirait-il pas de même ?

« Un fait certain et bien connu des médecins légistes, c'est que la publicité donnée à un crime de genre nouveau entraîne presque toujours une série de crimes semblables. C'est le cas des vitrioleuses parisiennes. Il y a quelques années, il n'y avait plus de femme délaissée qui ne jetât son litre de vitriol à la tête de l'amant volage. »

Dans un débat comme celui-ci il convient aussi de donner la parole aux littérateurs eux-mêmes. A côté de M. Edmond Picard, MM. Maurice Barrès et Emile Zola ont été sollicités d'exprimer leur opinion sur le sujet. L'auteur de *l'Assommoir* s'est excusé et a regretté de ne pouvoir répondre aux questions que je lui posais, « beaucoup trop vastes, à son avis, pour qu'il les traite ainsi, dans une correspondance. » Espérons — contre toute espérance — que M. Zola abordera un jour cette étude dans un ouvrage de longue haleine.

M. Maurice Barrès, l'auteur de *l'Ennemi des lois*, a fourni le très intéressant avis suivant :

« L'influence des œuvres d'imagination peut-elle être assez forte pour étouffer la conscience du bien ou du mal à un moment donné ?

« Oui, une œuvre d'art peut être la cause déterminante d'une mauvaise action.

« Un roman de Balzac peut faire un malhonnête homme d'un adolescent, en le grisant du désir de conquérir « les joies de la vie ». Manon Lescaut peut le décider aussi à se remettre aux caprices d'une drôlesse, etc. etc. Mais ce dernier livre, si tendre en même temps qu'immoral, donnera à tel autre jeune homme le sentiment de la pitié, de la charité pour une créature humiliée, tombée. Et Balzac développera la volonté, c'est-à-dire la vertu des grands hommes, chez tel lecteur.

« Autrement dit, toute lecture peut modifier un

lecteur, lui ajouter quelque chose, l'émouvoir, lui faire perdre son équilibre, soit pour son profit moral, soit pour sa perte.

« C'est le secret de toute force, elle nous augmente ou nous diminue.

« Car cela n'est point particulier à la littérature, à l'art. Songez que telle femme qui, pour celui-ci, sera une excitation à la noblesse, à la générosité, au désintéressement, au travail, pour tel autre ne sera que sa ruine, (vol, désespoir, sottises vanités, etc. etc.)

« Le dernier mot, c'est qu'il faudrait à la plupart des êtres un directeur de conscience.

« Mais ces directeurs de conscience, ces censeurs, en proscrivant tel livre pour sauver cinquante ou deux cents êtres, risquent de laisser inféconde telle sensibilité qui eût été la gloire et la force de son pays.

« Je cite un exemple : la vie de Bonaparte et sa fortune prodigieuse ont grisé, mis à mal des milliers de jeunes gens (des Russes surtout), mais une dizaine des plus énergiques travailleurs de ce siècle ont été portés par l'exemple de ce grand entraîneur. La suppression de toute biographie de Bonaparte se solderait par une diminution morale de ce siècle, et pourtant il n'est pas de lecture plus dangereuse. »

Après les juristes, les littérateurs et les médecins, il est nécessaire d'entendre un ancien magistrat doublé d'un sociologue, dont les œuvres de psychologie dénotent une rare puissance d'observation, d'analyse et de synthèse, M. Tarde, l'auteur de la *Criminalité des foules*, de la *Philosophie pénale*, des *Lois de l'Imitation* et de tant d'autres livres justement estimés dans le monde savant.

Comme on le verra, le remarquable avis du directeur actuel de la statistique criminelle française a trait surtout à la jeunesse.

« L'influence du roman dans la criminalité, me dit M. Tarde, paraît plus grande qu'elle semble l'être de prime abord. Car elle n'est qu'indirecte. Ce n'est ni dans ses lectures d'imagination ni au théâtre que l'homme du peuple va chercher l'inspiration directe du crime, c'est dans la chronique des tribunaux. Mais l'action des écrits romanesques, quels qu'ils soient, est considérable sur l'adolescent. Ils éveillent ses sens avant l'heure et surexcitent ainsi ses ambitions prématurément. Dans les romans même les plus purs, il puise toujours un appétit désordonné des femmes et un dégoût profond de sa condition. Rien n'a plus contribué que le roman contemporain à surchauffer cette fièvre d'ascension sociale, de « capillarité sociale », disait un écrivain, qui est le grand moteur à la fois de notre activité et de nos agitations, de notre inventivité et de notre délictuosité. Le roman laisse toujours dans l'âme de son jeune lecteur — surtout de sa jeune lectrice — *des modèles à imiter qui lui sont inaccessibles par le travail*, des types de Don Juan riches et beaux, de femmes élégantes jetant l'argent à pleines mains. Comment réaliser ces idéaux prétentieux autrement que par le vol ou le meurtre, ou tout au moins par l'inconduite ou l'adultère? En deux mots, le roman n'agit pas *directement* sur le criminel, mais, en poussant à l'inconduite, au vice, à l'immoralité, à *l'ambition insatisfaisable par le travail*, il est un des « facteurs » indirects les plus actifs de la criminalité d'aujourd'hui ».

Ce qu'affirme M. Tarde au sujet de la jeunesse est d'autant plus exact que la précocité de l'enfant instruit est parfois déconcertante en matière de crimes.

C'est encore une conséquence de cette sensibilité extraordinaire du jeune homme à l'action de l'imitation et du mauvais exemple.

Arrêtons ici notre enquête sommaire et formulons

nos conclusions. De l'ensemble des consultations émises sur le sujet, il résulte que l'influence du livre et aussi du journal sur la criminalité est indiscutable. Certes, l'impression variera d'homme à homme. Sur l'être bien équilibré, bien constitué au point de vue moral, le récit n'aura presque aucune prise. Sur d'autres, atteints d'une tare physique ou mentale, il aura un déplorable effet. Pour que l'œuvre littéraire laisse une empreinte dans l'organisme intellectuel de l'individu, il faut, sans conteste, des circonstances spéciales, à savoir l'état de réceptivité émotive, pathologique (1), engendrée par la dégénérescence héréditaire, la vie à outrance, l'âge et cette sensibilité moderne qui fait de nos contemporains des névrosés et des détraqués. Ensuite, ce qu'il y a de grave, c'est le doute, la défiance de soi-même, le choc moral que l'on ressent quand on voit mise en relief une sorte de fatalisme supérieur à la volonté qui anéantit la conscience et la force de résistance aux passions.

Indépendamment de l'oblitération des sens indéniable dans certains cas, ce qu'il importe encore de noter, c'est que le délinquant n'est presque jamais un inventif et que, pour lui, le roman constitue, dans la grande majorité des cas, le guide du parfait criminel. La façon de préparer, de consommer et de cacher un forfait y est expliquée avec un luxe de détails inconnu. L'écrivain dira de quelle manière on peut se glisser dans le domicile de la victime, faire sa connaissance, capter sa confiance, quel est le breuvage, la composition chimique ou l'arme la plus sûre pour supprimer, à point nommé, l'être qui gêne. Et puis, le coup fait, on lui indique encore les moyens

(1) Communication de M. Garnier, médecin en chef de la Préfecture de police de Paris, au 3^e congrès d'Anthropologie.

modernes de dépister le Parquet, de donner le change à la police et de gagner la frontière ou les pays d'outre-mer. Que le criminel est souvent un imitateur, nous n'en voulons pour preuve que les faits suivants. Le *Germinal* de Zola a été suivi à quelques mois de la grève de Decazeville où le malheureux ingénieur Watrin était assassiné dans des conditions identiques à celles indiquées dans le roman.

J. H. Rosny, le romancier de l'anarchie, un littérateur de mérite, en deux romans de mœurs révolutionnaires : le *Bilatéral* (1887) et *Marc Fanc* a décrit minutieusement à l'avance les attentats de Vaillant et de Henry. Et M. Georges Rodenbach a pu dire avec raison : « Rosny a prévu exactement ce que toutes ces paroles révolutionnaires (on n'en était en ce moment qu'aux paroles), emmagasinées dans les cerveaux comme en des accumulateurs, produiraient à échéance prochaine. Il se convainquit qu'elles se résoudraient en actes et il les a peints en les prévoyant. » Le forfait de Henry est décrit à l'avance avec une telle prescience qu'on se demande si le romancier, en donnant tous ces détails qui appartiendront plus tard à l'histoire, a eu la vision providentielle de l'avenir ou si les anarchistes de Paris tiennent à suivre pas à pas les descriptions de leurs littérateurs.

Enfin, hier encore, les tribunaux anglais condamnaient deux enfants qui avaient tué leur mère en suivant les procédés indiqués dans un roman.

Combien plus forte et plus durable doit être l'impression, lorsqu'à côté du texte, l'image lubrique, aux couleurs criardes, s'imprègne dans un jeune cerveau. C'est le viol des yeux, a-t-on dit, se joignant à l'empoisonnement moral.

Et qu'on ne prétende pas que sur l'homme fait la littérature ne puisse produire une déviation du

sens exact des choses. En voici un exemple. Il est de mode aujourd'hui, dans les œuvres d'imagination, de cultiver le paradoxe.

Cette gymnastique, ces cabrioles de l'esprit coïncidant avec un entassement de chimères dans le récit, plaisent d'autant plus qu'elles vont à l'encontre de toute notre organisation sociale. On commence par rire, mais on finit par partager l'avis de l'écrivain et on ne s'en doute pas. Ainsi le jury composé de citoyens n'obéit-il pas souvent au roman?

Quel est celui qui prétendra que dans ces séries rouges, affreux couronnement des drames d'amour, le public n'affiche pas une commisération toute spéciale pour les tristes héros de ces affaires?

Qu'un pauvre gars de village privé d'éducation et d'instruction s'oublie dans une heure d'ivresse, au point de donner un coup de couteau, tout le monde se lève pour réclamer un châtiment exemplaire. Et le jury d'assises ne se fera pas faute de l'incarcérer, sans songer peut-être à l'irresponsabilité du malheureux paysan.

De même si un indigent, dont les entrailles sont torturées par la faim, commet un vol à main armée; si un bourgeois quelconque, sous l'empire d'une légitime colère se rend coupable d'un crime, la société toute entière se dresse menaçante pour réprimer ces instincts sauvages.

Mais qu'un homme instruit et bien éduqué médite, pendant des semaines, la meilleure façon de se venger de l'infidélité ou de la résistance d'une femme et tue, au moment voulu, sa compagne, aussitôt on l'entoure d'une sympathie secrète, on lève les mains au ciel et on s'écrie d'un air pathétique : C'est l'amour.

Et le jury d'acquitter bien souvent : c'est l'amour ! Comme si ce sentiment seul pouvait excuser les attentats à la vie humaine.

C'est une des grandes erreurs morales de nos temps de justifier, dans une certaine mesure, tous ces actes de justice sommaire accomplis dans les circonstances que l'on sait.

Si l'ambition, la vengeance, la faim, la colère et tous les autres mobiles des crimes de notre époque ne sont guère admis comme cause atténuante de l'un ou l'autre forfait, pourquoi l'amour le serait-il?

Un sentiment peut être aussi violent que l'autre.

Pourquoi l'appétit de vivre, disait hier un journal boulevardier de Paris, de manger, de se vêtir et de se chauffer l'hiver, est-il jugé moins nécessaire par le jury que le besoin d'aimer? Pourquoi l'homme las de coucher sous les ponts, de butiner sur les tas d'ordures et qui tue affolé par les suggestions de son estomac, pourquoi cet homme ne trouve-t-il pas l'indulgence offerte gracieusement au monsieur qui assassine, afin de satisfaire l'appétit particulier d'un sens ou, si l'on veut, d'un sentiment?

Ne serait-ce pas à la littérature que l'on doit cette distinction injustifiable du jury entre les mobiles du crime? Le roman et le théâtre moderne ne sont-ils pas souvent la glorification de l'adultère, un réquisitoire contre les braves gens et un plaidoyer constant pour les coupables? Et quand on a soutenu, redit et répété que l'homme et la femme honnêtes sont responsables de tout, il est très naturel qu'on rende la liberté à l'assassin.

Au fait, lorsque, pour être original, vous avez prétendu que le renoncement, l'empire sur soi-même, la lutte contre la passion sont des conceptions irréalisables, la justice ne peut accabler des rigueurs de la loi le malheureux qui, pénétré de vos lectures, est, somme toute, non la cause des troubles sociaux, mais l'effet.

A ceux qui ont demandé quel avantage il y a

à calomnier, dans le récit, la nature humaine, l'on a répondu :

« L'écrivain tire l'œuvre de son cerveau sans pouvoir l'arranger à sa guise. Il subit le milieu, les théories courantes. Le voulût-il qu'il ne pourrait pas cacher les turpitudes et les misères qui frappent ses yeux. C'est folie en effet que de ne pas vouloir respirer l'air ambiant aussi nécessaire à la vie intellectuelle qu'à la vie physique. »

Soit ! Admettons, par hypothèse, le bien fondé de ces remarques. Encore, ce que l'on peut reprocher au romancier naturaliste, réaliste ou pessimiste, c'est d'avoir généralisé, contre toute vraisemblance, les vices de l'humanité, de ne pas oser « imputer » un bon sentiment, une minute de conscience au héros ou plutôt au gredin qu'il a mis en scène, d'être, selon l'expression de Brunetière, d'une dureté choquante et irraisonnée pour les misères de la vie.

Je ne sais plus qui disait, un jour, que le réaliste et le naturaliste écrivent, pour ainsi dire, en état d'hypnotisme. De même que vous regardez dans les yeux grands ouverts de l'homme plongé dans le sommeil magnétique et que vous y cherchez en vain l'étincelle absente de la vie intellectuelle, de même, en lisant les livres susvisés, vous voyez parfaitement que l'écrivain a eu le tableau devant les yeux, mais vous vous demandez ce qu'il a fait de son âme, de son jugement, de ses passions.

A notre sens, le romancier n'a pas le droit de s'effacer dans le roman. Il n'est pas seulement un appareil enregistreur, un miroir ou plutôt une lentille qui rend au centuple l'impression produite sur le verre par les mille accidents de l'existence.

Que l'auteur n'épargne pas les descriptions prises sur le vif, la narration d'un forfait — les actes des hommes ne sont, en effet, pas toujours

recommandables! — mais qu'il y joigne la réflexion morale, qu'il ne reste pas un être passif, sinon la littérature se confond avec la photographie et l'imagerie.

Loin de nous l'idée de réclamer de perpétuelles idylles, des pastorales sereines et reposantes où l'écrivain mène paître, en compagnie du berger, une troupe de moutons tout le long du roman. D'autre part, le lecteur ne doit pas sortir du livre comme d'un rêve affreux qui bouleverse le cœur et l'esprit.

Faisons des vœux pour que le fatalisme soit proscrit du roman et que l'accusé n'y paraisse pas toujours comme l'esclave perpétuel de son tempérament et de son corps. Qu'il est triste de laisser à l'âme faible du lecteur cette lamentable impression que le chemin du crime est une route où l'on ne rebrousse jamais, que le reclassement du condamné est une chimère caressée par quelques rêveurs! Car, à quoi servent alors le dévouement et la charité de tous ceux qui, s'occupant de la prophylaxie du crime, se sont donnés sans compter dans ces multiples œuvres de patronage aux fins de reconstituer en quelque sorte une famille au galérien?

Si l'homme n'est qu'un automate obéissant comme l'animal à toutes les impulsions de l'organisme, il est nécessaire de rayer la condamnation et la libération conditionnelles et toutes ces mesures qui se fondent sur l'amendement moral du coupable.

Non, non, il y a plus et mieux à faire que de frapper de déchéance irrémédiable le prisonnier et de l'accabler de vices immondes. Que la littérature fasse luire un rayon d'espérance dans le cachot, qu'elle démontre que le véritable héroïsme réside dans la lutte contre les penchants et la nature.

Alors l'homme de lettres, en déposant la plume, à la fin de sa carrière, aura du moins la conviction

de n'avoir pas étouffé dans une âme l'idée du pardon, la croyance au relèvement, seuls soutiens du malheureux...

Alors aussi l'Humanité souffrante comprendra le rôle sublime de l'Art qui sèche les larmes, réveille les énergies, maintient la Charité et est, pour tous, un guide et un cordial.

A. GODDYN





PSAUME

— Suivant DAVID —

*J'ai dit comme eux, Seigneur : « Couronnons-nous de roses ! »
Et mon front a blanchi grisé d'âcres parfums ;
Puis l'ivresse a passé, mes rêves sont défunts,
Mais j'ai compris enfin le grand néant des choses !*

*J'ai dit comme eux, Seigneur : « Couronnons-nous de roses !
« Humons la volupté prompte à s'évanouir !
« Buons, chantons, amis ! hâtons-nous de jouir,
« Car voici poindre au loin nos vieillesses moroses ! »*

*Et mon front a blanchi grisé d'âcres parfums,
Mon esprit s'est peuplé de fantômes étranges,
Et, dans mon cœur, Seigneur, tes appels importuns
Ont roulé sans écho sur les flots de ses fanges ;*

*Puis l'ivresse a passé, mes rêves sont défunts,
Tu m'as pris tour à tour tous les êtres que j'aime ;
Car j'eusse relevé mon front sous l'anathème,
Si mon orgueil l'en eût dérobé quelques uns :*

*Mais j'ai compris enfin le grand néant des choses !
Et, parce qu'un reflet des pardons infinis
A palpité devant mes paupières mi-closes
Pour l'éternel sommeil, Seigneur, je te bénis !*

(1894)

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM





UN CHANT DANS L'OMBRE (1)

Tandis que nous songions, un enfant est venu.
Qui n'a pas entendu son parler ingénu
Ne sait ce que la voix peut avoir d'angélique.

Une voix qui s'éloigne, un rayon qui s'éteint
Ont seuls cette douceur mêlée à ce lointain.
Ses mots, même incompris, sont toute une musique.

Dis-nous, as-tu connu nos troubles, étranger ?
S'ils ont touché ton cœur, ils ne l'ont pas changé :
Il règne en ta parole un calme évangelique.



Tels qu'un portique simple, mais de noble architecture, ouvrant sur la joie souriante et fleurie d'un jardin parfumé, tels, au seuil du dernier livre de M. Fernand Severin, ces sobres et beaux vers... Et comme je les trouve à leur place, là, au début de cette œuvre nouvelle, — plus parfaite peut-être que celles qui l'ont précédée, mais fille toujours du même rêve persistant de douceur et de beauté, — ces vers dont le lucide symbole s'applique, me semble t-il, si exactement au Poète lui-même et à son Art.

(1) *Un chant dans l'ombre*, par FERNAND SEVERIN. — Bruxelles, chez Lacomblez.

La pièce a pour titre *l'Etranger*.

Et, dans notre temps brutal et positif, d'où le mépris des *gens sérieux* voudrait arracher jusqu'à la moindre fleur de poésie, n'est-ce point un étranger parmi nous, cet aède inspiré qui passe dans la vie, avec le silencieux dédain des réalités, avec aussi la fière et tranquille conscience d'accomplir la mission d'Art que son talent lui impose?

N'est-ce pas un étranger celui qui fend, le sourire aux lèvres, les vagues soulevées et grondantes de nos multiples controverses littéraires et, les yeux fixés sur l'idéal, comme le marin va vers la lueur entrevue d'une étoile, poursuit sa route, usant des formes comme il lui plaît, sans les discuter, et parvenant ainsi à forcer l'admiration des plus irréductibles adversaires de la méthode poétique employée?

N'est-ce pas un étranger encore, celui qui, à travers ses œuvres successives où s'avèrent à chaque fois un Art plus parfait et une plus sûre maîtrise, tend infatigablement vers le même but désiré, sans concession aux vaines agitations de la foule, sans l'hommage du moindre encens à la vile et méprisable idole, chaque jour autre, que cette foule élève sur le pavois?

N'est-ce pas un étranger enfin, l'homme qui se posant, au seuil de son livre, cette question :

« Dis-nous, as-tu connu nos troubles, étranger? »

y peut, avec la conscience sereine de dire vrai, — et nous tous qui l'admirons, serons témoins de la sincérité de sa parole, — répondre :

« S'ils ont touché ton cœur ils ne l'on pas changé. »

— Combien sont-ils autour de lui, dans ce noble groupe de poètes, idéale moisson germée depuis quinze ans sur notre sol ingrat, combien sont-ils, aussi loin que lui des exacerbées et folles tensions d'esprit vers le

neuf quand même, si au dessus, en même temps, de toutes banalités usées et de tous sentimentalismes faux, et auxquels puisse comme à lui s'appliquer le dernier vers de la pièce, adéquate et parfaite épigraphe, je le répète, de toute son œuvre :

« Il règne en ta parole un calme évangélique? »



C'était un jeune et vaillant jardinier, qui, maître d'un clos solitaire, soigneusement emmurillé, y passait ses jours dans un labeur persévérant : de courage et de ténacité déployés, il parvint à réformer lui-même les vieux instruments qu'on lui avait légués. Alors il s'attaqua au sol et l'émonda avec un soin jaloux. Au temps des semailles, il parcourut sa terre, souriant de joyeuse confiance en l'avenir, et il y jeta la bonne semence. Fermant ensuite la porte aux regards curieux, il vécut là, voulant pour lui seul le silencieux plaisir d'assister à la lente et progressive éclosion des fleurs.

Nul ne savait quelle récolte il attendait...

Un jour, comme passait la foule, la porte s'ouvrit sur l'albe virginité d'un champ de fleurs hiératiques et pures. Et sur la porte, le jardinier avait gravé ce mot symbolique : LE LYS.

Heureux et fier des admirations rencontrées, et des sympathies qui lui vinrent, — nombreuses malgré tout, car la vraie Beauté n'a pas perdu encore, Dieu merci, toute attirance, — il dédaigna les « sages » avis que lui prodiguèrent d'aucuns : « Quelle puérole lubie l'avait donc poussé? Pourquoi perdre son temps à ce jeu inutile, à peine digne d'un enfant?.. »

Ce dernier mot toutefois le frappa, ce mot qu'on lui jetait comme un blâme. Et tandis qu'il y songeait, il sentit sourdre en lui une gaîté printanière et une brise heureuse vint lui caresser l'âme : Douceur et beauté d'être un

simple et un enfant ! Et puisque ses fleurs lui avaient fait ainsi don d'un renouvellement intégral, d'une seconde enfance, ne fallait-il pas que ce don reçu, il le transmît à d'autres, qui peut-être l'espéraient et l'attendaient ? Il fit LE DON D'ENFANCE.

Sa vie continua, digne d'admiration. L'âme dans la lumière et le cœur dans la paix, il passait ses jours comme jadis dans ce jardin dont la blancheur suave s'appariait si bien à l'immatérielle blancheur des images qu'il évoquait et des rêves qu'il rêvait. Ses fleurs virginales avaient grandi : c'étaient maintenant de hauts bosquets, d'une idéale pâleur, qui l'abritaient aux heures lourdes, contre les rayons trop chauds. Là, de son âme grave et sereine, il laissait déborder des chants merveilleux...

Comme toujours il a songé à ses frères d'âme, le bon jardinier, le doux chanteur, M. Fernand Severin. Il a recueilli ces hymnes et voici qu'il nous les donne aujourd'hui : c'est UN CHANT DANS L'OMBRE.

Oh ! les grands vers flottants, souples et harmonieux ! Les purs et calmes poèmes aux nobles lignes, où le lyrisme ému s'atténue d'une ombre de mélancolie pour monter en de plus troublants accents, vers la Beauté parfaite ! Les douces chansons d'amour, espoir et prière, telles qu'il les faut enveloppantes et caressantes pour être susurrées par les adolescents rêveurs aux fiancées attendries !..



Car c'est bien là le décor qu'on imagine pour une jouissance plus complète de ce livre, pour en extraire en quelque sorte toute l'essence délicate et précieuse. Au soir tombant : le soleil se couche sur l'oreiller duveté des petits nuages roses et blancs, une brise frôleuse réveille de leur torpeur les arbres et les oiseaux. C'est à l'orée d'un bois, sous les branches protectrices d'un vieux chêne... Elle et Lui, les yeux errants sur l'eau tranquille d'un vaste étang où miroitent les dernières lueurs vives,

elle, écoute, pensive et recueillie; lui, que l'amour et la beauté exaltent, il dit, d'une voix musicale, un peu voilée, ces vers berceurs :

Parle! Laisse à ton gré, dans l'air émerveillé
Tinter ce pur cristal que nul deuil n'a fêlé;
Mais ne crois pas, pourtant, jalouse de toi-même,
Me céler par des mots l'aveu d'un cœur qui m'aime :
Il n'a pas de secret que ta voix n'ait trahi;
Quand tu me dirais non, ta voix dirait que oui...

ou ceux-ci encore si intimes et si émus :

Rapproche-toi... L'amour a de ces mots suprêmes
Qui ne sont point compris, s'ils ne sont dits tout bas.
Vois-tu, ma chère enfant, je sais bien que tu m'aimes,
Mais mon âme, sans eux, ne le sentirait pas...

Je t'aime... En cette nuit, toute claire d'opales,
Où monte en frissonnant la lune à son lever,
Les fleurs qui font mourir, adorables et pâles,
Se mêlent sur ta tête aux fleurs qui font rêver.

Nous nous croyons unis, et l'Amour a des ailes!
Ah! parle, parle encor! Que j'entende ta voix
Vague, ailée, enfantine, où chantent des voyelles,
Mourir dans l'air des nuits comme un lointain hautbois....

ou ces vers enfin, — car il faut s'arrêter de citer, —
ces beaux vers qui ouvrent « la Béatrice »...

T'aimer! Oh! seulement caresser d'une haleine
Ce cœur mal rassuré qui tremble comme un faon!
Ne t'appeler enfin, ma dame ni ma reine,
Mais une enfant encore et toujours une enfant!....



Et celle à qui l'on aurait dit ces beaux vers, troublée de leur charme profond, et les oreilles chantantes encore, de leur harmonieuse éclosion aux lèvres de l'aimé, celle-là, — car en son âme il y aurait place pour un vrai culte de la Beauté — celle-là, dis-je, voudrait les relire. Hélas! pour elle, pourquoi faut-il que dans cette atmosphère

si homogène et si pure, une rouge fleur — une seule — ait grandi, bien belle aussi et d'autant plus apparente qu'elle détonne plus vivement dans ce milieu de blancheur, mais dont la vue est troublante, dont le parfum enivre et dont l'âme délicate de la jeune vierge pourrait être ternie? Pourquoi cette voluptueuse et brûlante « Eglogue » a-t-elle trouvé place dans un tel livre? Et ce regret que j'exprime, — à la suite, je le sais, de M. Eugène Gilbert, — est d'autant plus intense, qu'une fois de plus, s'impose ici cette désolante constatation : Catholiques, où sont-elles les œuvres, *qui soient vraiment des œuvres d'art*, et que nous puissions sans scrupule, laisser traîner chez nous, à portée de toutes les mains et de tous les yeux?



Ce livre écrit suivant les règles les plus rigoureuses de la prosodie ancienne, ne pouvait manquer de provoquer quelques considérations autour du vers libre... Nous sommes ainsi faits — est-ce un bien, est-ce un mal? que nous ne savons pas nous contenter d'admirer, qu'il faut toujours que nous tirions de nos admirations un argument. Reconnaissons toutefois que l'on a été plutôt sobre de gloses, et que ce livre — chose remarquable et méritoire — a conquis les suffrages, non seulement des tenants de la prosodie régulière, mais encore des plus vaillants et des plus sérieux parmi les champions du vers libre. Voyez M. Adolphe Retté : ses convictions sont bien connues et il est de ceux qui ont plein droit à les avoir, parce qu'ils ont produit, suivant leur méthode, de belles œuvres. Voici la conclusion des quelques lignes qu'il consacre à *Un chant dans l'ombre* :

« Aussi cette œuvre originale, traditionnelle comme il sied, insoucieuse de la ferblanterie parnassienne, me plaît à peu près sans restriction. »

Cette question du vers libre est trop complexe pour être élucidée en quelques lignes. Je n'entends pas l'aborder ici. J'ai voulu seulement rappeler l'unanimité d'admiration qui avait salué l'apparition du livre de M. Severin. Ajoutons toutefois que pour ceux — j'en suis — dont les préférences (et non les sympathies *exclusives*, car les préférences seules sont raisonnées, la sympathie, on le sait, naît furtivement et demeure souvent inexpliquée) sont acquises à la prosodie régulière, des œuvres, comme celle de M. Severin constituent un puissant argument de plus en faveur de leur manière de voir.



Ces notes, qui disent si mal encore tout ce que j'éprouve, pourquoi les prolonger? que dire en effet à propos d'un chef-d'œuvre, qui presque toujours ne soit oiseux? Une conclusion? Que M. O.-G. Destrée me permette de transcrire ici ces lignes d'un articulet qu'il a publié au *Mercur de France* :

« Certes, les vers de M. Severin ne sont pas faits
« pour la foule, et les grands succès ne lui viendront
« pas, je crois, de son vivant. Mais il aura de son
« vivant cette gloire enviable d'être unanimement admiré
« et loué par ses frères en Apollon; tous s'accorderont,
« je pense, à lui reconnaître, à lui aussi, ce titre de
« *poète des poètes* que les admirateurs enthousiastes de
« Keats et de Shelley leur donnèrent en Angleterre. »

JOSEPH SOUDAN





LIED

I

*Nous irons là-bas, bien loin, n'importe où,
Parmi les lilas et les azalées,
Parmi les jardins où les fleurs partout
De leur floraison couvrent les allées.*

— *Nous irons là-bas, parmi les lointains,
Aux horizons bleus où neigent des roses,
Où les soirs sont beaux comme les matins,
Où l'ombre s'endort parmi les melroses.*

*Nous irons là-bas : quand je serai lasse,
Tu me porteras dans tes bras nerveux ;
L'eau des étangs bleus sera notre glace.
— Non, tu ne sais pas tout ce que je veux.*

II

— *Nous irons plus loin, et plus loin encore,
Au-dessus des bois, au-dessus des monts,
Dans les couchants d'or que le soir décore,
Que nous aimons tant quand nous nous aimons.*

*Nous ne verrons plus qu'à travers des voiles
La terre, lointain et tortueux val ;
Pour la chevauchée au cœur des étoiles
Nous chevaucherons le même cheval.*

*Les choses d'en bas sont trop méprisables,
Vers le ciel d'azur nous portons nos vœux ;
D'un seul bond gagnons les cieux désirables.
— Non, je ne sais plus tout ce que je veux.*

HENRY BORDEAUX



NOTES D'EXIL

Fin d'année (1894)

Bruelles, 10 septembre. — La frontière passée dans le lieu d'exil choisi, on est à la distance convenable pour voir les choses de son pays se confondre avec la marche générale de l'univers. La forme des groupes disparaît; la nuance des particularités s'évanouit. Les événements et les personnes se rapetissent dans l'espace, pour devenir plus invisibles encore en s'émiettant dans le temps.

Et cependant, quand il semble que l'on devrait être, au moins momentanément, affranchi des considérations mesquines et des préjugés étroits, on s'aperçoit, à tout bout de champ, que le sens de la race d'où l'on vient est à peine assoupi dans son cœur. Pour un rien, le petit diable de la patrie, que l'on porte en soi, dresse les oreilles, remue sa fourche et vous fait tressaillir.

Ainsi, toute cette animation qui emp'it Bruxelles, cette population de gens, — dont le visiteur ne sait rien d'autre, sinon qu'il les voit, — équivaut, devant ses yeux, aux personnages qui peuplent les tableaux du musée d'où il sort. Les habitants ne sont, pour l'étranger, que des choses de mouvement et de cou-

leur, auxquelles leurs monuments et leurs aventures servent de milieu et de fond.

Mais, lorsque, en vous indiquant telle ou telle maison, l'on vous dit : « Ici est descendu Henri Rochefort; là, le jeune duc d'Orléans. Voici la résidence de Drumont; voilà celle du Prince Victor... » on éprouve un afflux de vie, auquel ne se mêle pourtant aucun esprit de parti. Un corps de réalité s'est précisé en face de nous, parmi les images qui passent. Les pignons de ces façades ont d'invisibles fils qui, pour nous, les mettent en communication avec des âmes de France et l'histoire de notre pays.

18 septembre. — Aux galeries Saint-Hubert j'ai acheté un portrait de Maupassant. Rentré chez moi, je l'ai pris et contemplé longuement, de très près, avec cette tension qui vient de plus loin que les yeux, à laquelle le cerveau et le cœur ne savent pas rester étrangers. — Il semble, en ces instants, que la force du désir soit capable d'animer le petit morceau de carton que nous tenons dans nos mains, de lui communiquer la vie, de lui arracher un regard, un signe, un mot... Qui sait? le magnétisme nous réserve peut-être de ce côté, pour l'avenir, de satisfaisantes et terribles surprises. — Cette photographie est une des dernières de Maupassant, avant que le mal ne l'ait frappé... Bien que le visage donne l'aspect d'un homme parfaitement lucide et maître de son intelligence, à le voir pourtant affiné, amaigri, la joue moins en chair et les tempes plus serrées, à observer maintes rides, ténues et plus apparentes, mille plis de soucis remontés du fond de l'être à la surface, trois surtout, trois sillons parallèles creusés dans toute la largeur du front, comme trois grands coups d'ongle, je retrouve aisément le début des angoisses et de la peur envahissant ce masque troublé, spleen-

nitique et chagrin. Je pense à sa vie intérieure, plus tragique peut-être que sa mort; à son merveilleux et simple talent, et je constate, non avec étonnement, mais une fois de plus, qu'on oublie vraiment vite, à notre sèche époque. Affliction, célérité.

Nos défunts n'ont plus quinze jours, pour être pleurés, comme la Malibran, et n'essayez pas d'arrêter les Regrets au passage : ils sont débordés et n'ont pas le temps !

Ostende, 28 septembre. — ... De la fenêtre de ma chambre d'hôtel, comme d'un phare, j'aperçois la plage d'Ostende qui coule en pente jusqu'à la mer : là l'horizon se redresse, en un colossal mur de ciel et d'eau. Ostende au milieu de ce décor féérique élève ses murailles et ses pignons.

Me voici venu, amené par l'invincible nostalgie devant cette mer divine qui est ma seconde âme. L'autre est restée en France, dans un pittoresque coin de la Gironde, sous les grands chênes du Milha. Quant à l'âme des foules, qui fut mienne autrefois et me perdit dans la houle noctambule des passants, je ne la connais plus, et sans doute elle dort tapie en quelque coin, au plus obscur de moi-même. La mer profonde est là, et par les yeux qu'elle caresse de son velours, par les narines qu'elle emplit de son souffle, par les oreilles qui cherchent à entendre son murmure, elle subjugué tout l'être, berce et endort l'âme, plonge le cœur dans ce sommeil éveillé où l'on ne se sent ni vivre ni mourir, où l'on ne désire rien, où l'on est pareil à la plante, au galet, aux choses immobiles qui boivent le soleil par tous leurs pores.

Bruxelles, 1^r octobre. — Campagne Belge, Flandres ou pays wallon, il est reposant à regarder, ce pays en pâturages, enclos de haies vives et quadrillé

de saules et de peupliers, comme la campagne d'un comté anglais; il est d'une verdure invraisemblable surtout, étant donnée la saison avancée. Les petites maisons tout en briques rouges des paysans en avivent encore la fraîcheur viride, et c'est comme un collyre pour les yeux que de voir filer ces paysages d'estampes anglaises après de tristes horizons d'usines et l'automnale décoration du bois de la Cambre aux arbres défeuillés, poussiéreux et pareils à de vieux balais; un soleil jaune rit dans les pâtures émaillées de bétail, et les hautes frondaisons de la forêt de Soignes barrent l'horizon.

7 octobre. — On attaque beaucoup la jeune fille en ce moment : contes, chroniques, romans, tout l'accuse et tout la condamne. Le cri est général qui la jette au pilori. Faites la part d'une colossale exagération. Il demeure suffisamment de l'unanime réquisitoire pour donner à frémir aux moins difficiles. Seulement, où gît l'injustice, c'est dans la confusion faite de la jeune fille, aristocrate et bourgeoise, que sa mère retient sagement dans le milieu des relations héréditaires, avec la petite mondaine à outrance, lancée à tous les sports et à tous les mondes, qui, pour « sortir » tous les soirs, va partout, se montre partout et fraie avec les salons, quels qu'ils soient.

Marcel Prevost a tenté de stigmatiser celle-ci. Les *Demi-Vierges* ont soulevé la réprobation de toutes les familles. — Mon Dieu! dans quel salon est-elle éclosée, cette Maud de Rouvre qui, des filles de son entourage, est encore la plus honnête? — Parbleu! elle porte en ses veines bleues du sang hispano-américain. Elle n'est à Paris, d'aucun milieu, jetée à travers la bohème, en lisière du monde. Elle est la jeune fille que j'ai dite, trempée d'exotisme jusqu'aux moelles, tant par la sève primitive que par

le frottement habituel. Et là est toute la question : Ce n'est pas une Française, une Française de race, la jeune fille française, type de dignité et d'honnêteté en sa grâce délicieuse de fiancée et de vierge.

De celle-là, de notre jeune fille, ils parlent peu, les romans, car l'innocence comme le bonheur n'a guère d'histoire.

10 octobre. — La chanson des feuilles mortes.

Elles courent, les feuilles mortes — et on ne les voit plus, — et il en vient d'autres, — et on ne sait pas d'où elles viennent, — et on ne sait pas où elles vont... — Elles courent, les feuilles mortes. —

Celle-ci qui court, — pauvre feuille morte, — vient-elle d'un chêne, — vient-elle d'un bouleau, — ou d'un saule qui penche vers la rivière?... Vient-elle d'un tremble, — celle-ci qui court, — pauvre feuille morte.

Parce que toutes elles sont flétries, — les feuilles mortes, — flétries, tristes, brisées, — on ne peut pas les reconnaître; — elles ne se ressemblaient pas aux branches du Printemps! — Maintenant comme elles sont pareilles, — parce que toutes elles sont flétries, — les feuilles mortes!

Elles courent, les feuilles mortes. — Mais en voici une qui n'est pas semblable aux autres, — elle est plus flétrie, plus triste, plus brisée, — et je la reconnais bien, — c'est mon cœur tombé à l'automne de l'arbre de mon amour... — Elles courent, les feuilles mortes.

16 octobre. — J'ai, l'un des premiers, contribué à vulgariser, et cela avant aucune interprétation scénique, les pièces d'Ibsen. Dans une revue française, l'an dernier, j'ai donné une analyse de la curieuse et saisissante nouvelle de Strindberg où il nous montre

un officier prussien à Marlotte, éprouvant le remords d'avoir fusillé des francs-tireurs français. Mais j'estime aujourd'hui que les auteurs scandinaves prennent décidément une trop grande place dans notre littérature. Il appartient aux critiques spéciaux de guider le jugement et de borner à de justes limites l'admiration publique.

Loin de moi la pensée de repousser l'invasion intellectuelle des poètes Northmans. Edvard Grieg, Bjoernstjerne Bjoernson, Herman Bang ne pouvaient demeurer inconnus à nos esprits. C'eût été cécité spirituelle analogue à celle des hommes du dix-septième siècle qui ignoraient Shakespeare, Milton, Calderon, Lope ; une nuit littéraire comparable au commencement de ce siècle, avant que, grâce au romantisme, la nébuleuse Allemagne fut enfin visible. Nous avons raison de les traduire, de les représenter et de les admirer, ces puissants et imprévus génies du Nord. Mais il est sage de faire cette réserve que le monde qu'ils ont dépeint n'existe que par représentation dans le miroir de leur esprit et que les femmes d'Ibsen et les hommes de Strindberg, par exemple, sont de pures créatures de cerveau.

Pas plus que nos auteurs, préoccupés de peindre l'amour et l'amoureux sous toutes leurs formes, dans toutes leurs expansions, n'ont mis à la scène la société vivante qui grouille sous leurs fenêtres, Ibsen et Strindberg n'ont jeté sur les planches des mâles et des femelles rencontrés dans les rues de Stockholm ou sur les places de Copenhague.

Les femmes d'Ibsen, créatures d'énergie, dominatrices, obsédantes, aux apparitions tyranniques, aux volontés cruelles, domptant l'homme, lui imposant leurs caprices, leurs folies aussi, sont en opposition avec les personnages de Strindberg, mais elles ont ce point de commun d'être des héroïnes inexistantes,

infrôlables, et qui ne figurèrent jamais sur les registres des paroisses scandinaves.

Afin de confirmer mon dire, je me bornerai à citer presque en entier, la lettre, qu'un délicat écrivain — j'ai nommé le comte d'Arschot — m'adresse de Suède à la date du 3 octobre dernier.

« 3 Vasagatan, Stockholm, (Suède).

.
« J'habite la Suède, je fréquente les salons de
« la bourgeoisie et de l'aristocratie septentrionales,
« et il m'a été donné de constater combien la vie
« suédoise est monotone et calme, combien les filles
« et les femmes se révèlent paisibles, régulières,
« vertueuses, ennuyeuses aussi. Il n'y a pas, dans
« leur patriarcale demeure, de porte entr'ouverte à
« la passion. Les Suédoises se marient fort tard. A
« vingt-sept ou vingt-huit ans, les fiancés, sans se
« presser, commencent à songer à l'union combinée,
« arrêtée, stipulée, plusieurs années auparavant. L'exis-
« tence des jeunes filles ressemble à celle des misses
« américaines : une grande liberté est accordée par
« les parents. Ces demoiselles, hautes comme des
« tambours-majors, sortent seules. On leur permet
« des parties sur la glace, des excursions au lac
« Malaren, des flirtages avec les jeunes gens dans
« les environs boisés. Cela ne tire à aucune consé-
« quence. Une fois mariée, la Scandinave devient une
« bonne mère de famille qui ne s'habille plus, se
« couperose et se voûte. Le beau papillon mondain
« se transforme en laide chenille domestique... »

Et plus loin, il ajoute : « Dans ce pays si frigide,
« si paisible, si rangé, si honnête, si sain et si régulier,
« — une Suisse du pôle, — je ne vois aucune place
« pour les femmes de Strindberg ou d'Ibsen. Ces
« hystériques me semblent aussi invraisemblables dans
« ce milieu pondéré, raisonnable, luthérien, et profon-

« dément prudhommesque, que si d'aventure on cher-
« chait à croiser, dans la cinquième avenue de New-
« York ou sur le Wharf de Philadelphie, Ligeia ou
« tout autre fille d'Edgard Poë. »

2 novembre. — Temps d'automne, temps de sou-
venir! Malaisément, dans le mélancolique décor des
arbres nus ou n'ayant plus que des lambeaux d'or pâle
à leurs branches, au bord des eaux qui roulent des
feuilles mortes moutonnantes à la moindre ride comme
de fauves toisons, sous la chanson moqueuse du vent
qui siffle aux splendeurs défuntes, dans cette tristesse
des déclins qui semble descendre jusque dans nos
amours, évoquerait-on quelque espérance. Comment
dire à une femme qu'on l'aime quand on n'a plus de
roses à lui offrir? Voilà où est vraiment la grande
détresse d'automne! Voilà pourquoi cette tristesse
infinie des choses vous étreint jusqu'au cœur.

Plus clairement les cloches tintent dans l'air moins
chargé de floraisons et de feuillages, sous le ciel plus
bas, dans l'air plus vif, et répandent, avec le vol trian-
gulaire des oiseaux voyageurs, je ne sais quoi de mys-
térieux dans les campagnes belges. Et plus loin, plus
loin, moi qui me souviens, j'entends d'ici celles de
France, s'annonçant, innombrables sous les dômes d'or des
églises et faisant vibrer jusqu'aux tours des anciennes
cathédrales. En ce jour de deuil, c'est l'âme religieuse
du peuple français qui chante ou se lamente dans le
bruit éperdu des cloches. Le métal pur qui fait l'esprit
des races nouvelles s'y reconnaît. Elles tintent clair
et jettent parfois des envolées de trompette. Le bour-
donnement douloureux qu'elles exhalent est, aujour-
d'hui, monté jusque dans ma mémoire.

Temps d'automne! Temps d'amours et de sou-
venirs!

7 novembre. — Le courrier m'apporte deux livres deux livres embaumant encore l'encre d'imprimerie, cette odeur chère aux journalistes que je n'ai pas respirée depuis longtemps, vu la pluie et l'état désastreux de ma santé, deux livres dont la lecture me fait reprendre pied avec Paris, Paris où je ne reviendrai peut-être jamais et qui m'apparaît lointain et formidable avec son bruit, son mouvement, sa vie ardente et morne dont mes nerfs ont presque la terreur.

Si jamais lecture fut de circonstance, c'est bien celle de ces deux volumes pleins d'un charme mélancolique et sensuel avec leur délicieuse flânerie de sentiments et d'idées. C'est d'abord *l'Esprit et le Cœur*, de Gustave Geffroy, écrit à la manière d'un pastel, d'une tristesse attendrie et si pénétrante avec son atmosphère de cendre et son odeur de feuilles mortes; ce sont des coins de province oubliée, des descriptions de vieux logis depuis longtemps clos, de clavecins depuis trente ans muets et d'anciens portraits dont les yeux parlent encore et dont les âmes inquiètes et fines de jeunes filles s'imaginent comprendre le sourire et le regard.

Puis c'est Maurice Barrès, qui, avec son beau livre : *Du sang, de la volupté et de la mort*, m'apporte les commotions nerveuses de son âme passionnée et hautaine; jamais aucun volume de Barrès ne m'a autant poigné, et j'y trouve un frisson de fièvre et de malaria, une sensualité ardente et triste, je dirais presque de poitrinaire, qui m'émeut et me secoue jusqu'aux larmes.

Oh ! les pages sur la « Volupté de Cordoue », sur les « Bijoux perdus de Séville », oh ! le « Sépulcre de Ravenne », toute la description de Sienne, la mollesse délétère, le charme empoisonné des jardins de Lombardie, la visite au Vinci...

C'est certainement, dans mon opinion de malade, le plus beau livre publié depuis deux ans.

21 novembre. — Elles sont donc enfin terminées, ces funérailles du tsar dont la quotidienne relation nous obsédait depuis quinze jours, à la longue opprimante comme un terrifiant cauchemar.

D'un autre âge et rappelant le cortège errant à travers l'Espagne du cadavre aimé de Jeanne la Folle, cette solennelle promenade d'un mort, de Livadia à Moscou et de Moscou à Saint-Pétersbourg. Et puis quel cérémonial imposant ! Quelle coutume touchante que cette bière du défunt portée par le fils et les frères du mort, cet empereur et ces princes se faisant les brancardiers du cadavre impérial !

J'avoue avoir suivi passionnément toutes les phases de cet enterrement du tsar ; il me semblait lire un hallucinant conte de fées, une page merveilleuse de Michelet, une chronique inconnue de Froissart, et tout m'émotionnait jusqu'à ce clergé sortant sur le passage du cortège et se groupant sur le parvis des églises, vêtu de drap d'argent, des cierges à la main, avec des chants liturgiques que le canon de la forteresse tonnait toutes les minutes accompagnant comme un énorme râle, et puis toutes ces musiques funèbres étagées sur le parcours, cette impératrice douairière, toute cette cour en deuil suivant pendant des kilomètres de maisons tendues de noir et, dans les basiliques, les hauts catafalques de drap d'argent avec, au milieu des cires et des fleurs, l'empereur embaumé, offert, dans un cercueil ouvert, à l'adoration des foules !

Et l'âme de ces foules mêmes ! Où trouver en France cette unanime explosion de douleur de tout un peuple ? Ces milliers de bourgeois et de moujiks à genoux dans la boue et sanglotant comme pour

la perte d'un des leurs, et ce silence religieux des masses défilant, atterrées, les yeux noyés de larmes, devant le catafalque impérial, tout cela est bien d'un autre pays et d'une autre race.

Rien d'ailleurs ne peut donner l'idée de la frénésie d'enthousiasme et de passion du peuple russe. C'est le peuple enfant par excellence, capable de toutes les résignations et de toutes les révoltes, superstitieux, ignorant, héroïque, avec des emballements de femme hystérique et des férocités de bête fauve.

29 novembre. — Sur le boulevard Anspach, espacés les uns derrière les autres, des hommes-affiches vaguent, portant sur leur dos et leur poitrine quelque chose d'écrit. La foule ne leur accorde aucune attention, blasée. Je les ai vus, ce matin, à l'autre bout de Bruxelles; je les retrouve, ce soir, traînant des pieds boueux.

Alors se dresse, distincte pour moi, la vision des hommes de lettres qui, placardés par devant et par derrière, portant au jour libre leurs opinions, leurs œuvres et leur talent, vont méconnus et dédaignés.

Ils voient se lever le soleil et tomber les soirs, sans que des yeux amis ou curieux cherchent à lire ce qu'ils étalent, misérables hommes-affiches, chaque année plus las, plus vieilliss et plus mornes.

Merccredi, 5 décembre. — Quelques toilettes de femmes, et de jeunes et jolies femmes :

Toilette de grande dame. Robe, d'une simplicité héroïque en drapé marron; douillette de zibeline à grosses manches, de la même étoffe que la robe; doublure de satin blanc; au corsage, autour du cou, broderies de vraies turquoises; les cheveux de nuance auburn enguirlandés de feuilles mortes; çà et là, deux grosses épingles, l'une de turquoise, l'autre de perles;

l'air, dans ses fourrures et ses lainages, d'un pâtre de montagne, mais d'un pâtre de pays de fées.

Toilette de femme d'artiste mondain. — Après la symphonie en brun, le symphonie en noir ! Robe de satin noir toute unie, jaquette de drap noir ajustée à revers de moire ; sur les cheveux d'un blond d'or, immense chapeau de feutre noir orné de velours et plumes noires ; toutes les matités et tous les luisants de la couleur noire savamment combinés ; autour du cou, un collier de mousseline de soie soufre, fleuri de deux énormes bouquets de violette : mince, blonde et rose à ravir, l'aspect d'un elfe.

Toilette de parvenue. — Le terrible collet de velours héliotrope surchargé de guipures blanches et de rubans mauves à deux faces ; tout le tour du corps garni d'iris artificiels ; là-dessous, une pesante robe de satin vert bronze à bretelles ; sur la tête, les ailes déployées, une chouette en plumes de lophophore, une invraisemblable chouette verte, couleur de pré ; aux oreilles, des dormeuses de six mille francs.

12 décembre — Une femme, exquise de cœur et d'esprit, me reproche de fuir « le monde », où les gens de lettres doivent, pense-t-elle, parader quelquefois. J'estime, au contraire, qu'un écrivain doit se draper dans un manteau de solitude, vivre dans un tête-à-tête exclusif avec sa pensée qu'il aiguise et développe, brider ses affections, faire converger vers un but unique ses passions, ses fougues, ses aptitudes. Et puis, je l'avoue hautement, avec autant d'humilité que d'orgueil, je suis pauvre aujourd'hui, exilé, loin de ceux qui m'ont aimé et que j'aime toujours, tout jeune et n'ayant plus personne pour me guider et me défendre dans le combat de la

vie. Que ferais-je dans un monde parfois malveillant et sceptique, toujours indifférent, dont j'aurais les habitudes sans avoir l'équipage, où je ne trouverais pas l'âme sœur de la mienne, où ma fierté ombrageuse et hautaine de proscrit, serait peut-être prise en mauvaise part ?

Enfin y a-t-il vraiment un monde et des hommes du monde ? Il me semble bien que ce qu'on appelle le monde est comme le nuage d'or et d'argent suspendu dans l'azur du ciel. Quand on le traverse, on ne voit plus qu'un brouillard. En réalité les groupements sociaux sont très confus. Les hommes s'assemblent en raison de leurs préjugés et de leurs goûts. Mais les goûts combattent souvent les préjugés et le hasard brouille tout. Sans doute, une longue richesse et les loisirs qui la suivent déterminent un certain genre de vie et des habitudes particulières. C'est là en somme la communauté des gens du monde. Mais cette communauté se réduit à des habitudes de politesse, d'hygiène et de sport. Il y a des mœurs mondaines. Elles sont tout extérieures et par cela même très sensibles. Il y a des façons, des dehors mondains. Il n'y a pas une humanité mondaine. Ce qui nous caractérise véritablement, ce sont nos passions, nos idées, nos sentiments. Nous avons tous un for intérieur dans lequel le monde n'entre pas. Toute littérature dite mondaine est une littérature superficielle. Elle n'atteint pas l'homme même et s'arrête aux dehors. De là sa fadeur et sa tristesse.

22 décembre. — Madame Séverine est venue passer quatre jours à Bruxelles, et j'ai eu l'occasion de la voir, au Grand-Hotel. C'est une sainte de chronique, comme on était jadis sainte de légende, de missel et d'autel. Aurélien Scholl n'a-t-il pas déclaré, dans

un premier-Paris, que son dernier livre : *Pages mystiques* avait muselé, apprivoisé les grands fauves de la presse, et, en effet, il y a, sinon du mysticisme, du moins un grand élan d'amour et de pitié dans les pages consacrées au cardinal Manning, aux victimes de Fourmies et aux *Petits poitrinaires*.

Emballée et capable de toutes les générosités, de toutes les injustices aussi, en tout cas passionnée et sincère... sur le moment, comme toutes les femmes, telle nous apparaît à nous Madame Séverine, et nous la voyons assez bien avec le profil extasié que lui prête la belle sanguine d'Hawkins. Mais de là à croquer Sainte Blandine descendue dans la fosse aux lions.... Enfin tout cela est une affaire d'optique.

ETIENNE RICHET





ALOUETTE

A ALBERT HOCEPIED

*Grêle voyageuse,
Volligeant joyeuse
Vers le grand soleil,
De ta voix légère
Réveille la terre
De son lourd sommeil!*

*Lorsque tu l'envoles
Et que tu grisolles
En l'air matinal,
Hiver en déroute
Peid la grande joute
Contre Revival.*

*Les zéphyrus fidèles
Secouant leurs ailes
Descendent des cieux,
Et les pâquerettes
Déroulent coquettes
Leurs plis gracieux.*

*Ta fugue intrépide
En l'éther limpide
Réjouit nos cœurs,
Comme toi notre âme
Que le ciel affame
Aime les hauteurs.*

*Lance en les espaces
Les trilles fugaces*

*De tes gais rondeaux;
En l'air diaphane
Sonne la diane
Des petits oiseaux.*

*Qu'à ta voix commence
Le concert immense,
O prima donna!
Chante la première
La bonne lumière
Qu'Avril nous donna.*

*Que ton ariette,
Petite alouette,
Soit le cri d'amour,
L'hymne d'allégresse
Que la terre adresse
Au premier beau jour;*

*Le chant d'espérance
Après la souffrance
Sonnant le bonheur,
L'aubade première
Douce avant-courrière
Du Printemps vainqueur!*

.
.

*Et vous, o Poètes,
Aux chants d'alouettes*

*Mélez vos accords,
Joignez en cadence
Leur humble romance
Et vos saints transports!*

*Que les harmonies
De vos voix bénies
Montent à la fois,
Suaves et pleines,*

*Par dessus les plaines,
Les champs et les bois!*

*Que, toujours plus hautes,
S'élèvent les notes
Du doux festival,
Qui vibre sans trêve
Sous le ciel de rêve
De votre Idéal!*

FRANZ VAN CAENEGEM





CROQUIS CANADIENS

Pour mon ami ADRIEN DUMONT

I — Sous bois

DANS la forêt la neige craque sous nos raquettes. L'Indien qui m'accompagne, attentivement examine les pistes qui s'entre-croisent, nombreuses, sous le fouillis des lianes desséchées et des branches pendantes. Il lève tout à coup la tête — prend le vent, met un doigt sur les lèvres et se baisse en me faisant signe de l'imiter. — Il met l'oreille contre la neige à droite, à gauche, puis il m'indique la droite et me montre ma carabine Colts. Anxieusement j'attends. Toc! Toc! Toc! Ce sont des cornes sur les branches. Le bruit indistinct d'abord, grandit, se rapproche et une horde de cariboux, avec une rapidité de chevaux de courses, dans le finale d'un grand prix, passent devant nous. Pan! Pan! La Colts et le fusil à piston de l'Indien ont fait feu. Deux animaux tombent. L'un raide mort, le cœur traversé; l'autre les reins brisés. Avec une agilité de chat (qui ne marcherait pas à raquettes) mon guide s'élançe. Avec son tomahow il fend la tête du caribou qui se traîne des pattes de devant. Il découd la peau des deux

grandes bêtes, coupe les filets. Le reste est pour les renards, ou pour les ours qui viendront, au Printemps, festiner de ces restes de viande conservée par la gelée. L'Indien charge ses épaules des dépouilles, puis de son pas long et égal, il regagne la plaine. Là attend le traîneau, les chevaux gelés à moitié dressent la tête en nous voyant et poussent un hennissement joyeux. De leurs naseaux ils secouent les stalactites nées pendant quatre heures d'attente. Et le traîneau part découpant sa silhouette noire sur la neige immaculée.

II — Sur le Lac

Il est quatre heures du matin. Les brumes planent sur le Temisconata. Elles deviennent peu à peu plus gazeuses et le soleil voilé encore se montre. Tout à coup il éclate, le brouillard se dissipe. Longuement, immensément paraît le lac, infini à l'horizon. Des montagnes où les troncs de bouleaux détonnent dans la sombre verdure des épinettes le barricadent à droite et à gauche. Ci et là, apparaissent quelques arpents de bois, violets et pourpres, comme une peinture décadente. Le feu les a consumés.

Le lac est calme, calme comme un lac. Pas de vent, pas de brise. Dans les clartés du matin se baignent les huards et les outardes; des canards sauvages passent avec leurs sifflements d'ailes habituels et là-bas, dans l'azur sans tache du ciel, un aigle, très-haut dans les rayons du soleil, découpe sa silhouette sombre, et à la trôle traînant derrière notre canot viennent se faire prendre les touladis noirs et les saumons d'argent.

III — A l'Affût

La nuit engourdit tout dans sa noirceur. Un air pesant et lourd nous oppresse. La lune heureusement fait une trouée en la nue sombre. Les arbres parais-

sent plus longs, les herbes paraissent plus frêles. La Madawaska coule avec une pesanteur de rivière d'argent entre ses rives sombres. Dans l'air passent des points de feu, telles des étincelles sortant d'un brasier : ce sont les mouches lumineuses. Des oiseaux sautent dans les branches, réveillés par nous en leur sommeil. Les rossignols chantent dans la forêt. Des hiboux et des chouettes jettent leur hou ! hou ! plaintif. Des chauves-souris, grandes comme des vampires, passent sur la rondeur de la lune leurs ailes de démon. La nuit immense, engourdissante, avec ses bruits mystérieux et ses bêtes cabalistiques fait rêver à quelque mystérieux Sabbat dont l'horreur est proche.

Ce pendant que, sur les troncs des arbres qui pourrissent dans l'eau, viennent se percher les rats musqués qui tombent percés de plombs, lançant dans l'air une plainte comme un cri d'enfant.

IV — Scène de Village

Depuis l'église en bois de Ste. Rose du Dégelé, jusqu'au « *Post office* » perché au fond du village, la route étend sa ligne noire-grise, à travers les maisons flanquées sur ses bords. Un pont jeté sur la Rivière-aux-Perches la découpe de son bois semblable à une potence. Des roches claires, des parcelles de verre éclatent au soleil qui là haut, droit au firmament, abat sur la campagne tout le feu de son brasier. C'est le soleil d'Algérie, brûlant, raide, échauffant. Un troupeau de bœufs conduit par un *cow boy* à cheval, s'élargit entre les maisons du faubourg. Des poules picorent, des chiens sont à toutes les portes, des porcs cherchent l'ombre sous les galeries des maisons. Les parterres de fleurs clos contre les incursions d'animaux domestiques encensent le soleil, leur dieu, leur père, leur roi, des gerbes multiples de leurs couleurs, aux incarnations vives. Les oiseaux-mouches avec un bruit

de bourdon de grosse abeille, boivent le suc des fleurs, moins belles qu'eux. Et le soleil là-bas haut, brûlant, tropical, comme une majesté orgueilleuse reçoit l'encens de ces êtres se réchauffant à lui, et regarde de son œil grand et brillant, chaud et ironique comme un sourire de Ramsès.

V — Coucher de soleil

A cheval, je rentre d'Edmunston. Il est huit heures du soir, le soleil majestueusement grandi se couche à l'horizon, baignant d'or pâle les montagnes où trônent les forêts vierges. Dans les Pampas sauvages court au loin un troupeau de buffalos qui me fait songer à d'immenses taupinières soulevées par des animaux géants. Les hirondelles et les engoulevents glissent dans l'air... Me voilà dans la plaine cultivée. Les *habitants* (c'est le nom donné ici aux paysans) regagnent leur *home*; parfois sur la route je croise un troupeau gardé par des *cow boys*, la carabine en bandoulière. Les bœufs et les vaches me regardent passer de leurs grands yeux atones et lancent parfois dans l'air un sourd et long beuglement. Une brise faible fait s'entrechoquer les épis mûrissants, qui semblent sonner l'alleluia de leur fécondité et chanter la gloire de leur maturité proche. Une senteur de bois, de fleurs, de blés monte de la terre, comme un encens, vers le ciel. Au lointain, du clocher de Ste-Rose du Dégelé, l'Angelus laisse tomber ses neuf notes trinitaires. Un calme vaste se dégage de la terre et plane aux cieux : c'est le calme large, énorme comme une éternité; c'est le rêve vivant; dans le désert, l'oasis après les simouns.

VI — Soleil d'hiver

La gelée engourdissante accable tout. Sous quatre pieds de neige l'été est enterré. Tout le jour a été maussade sans éclat de soleil, sans un nuage clair. Mon

cheval semble attristé et rêver aux printemps disparus; le traîneau va lentement et sur le cou de ma bête, sans attention, je laisse flotter les rênes. Moi aussi, je rêve aux choses aimées, aux choses disparues, aux choses mortes, aux choses finies peut-être pour toujours. Fleurs de printemps, rêves d'or d'adolescence, amours de femmes. Et ce jour d'hiver, sans soleil, sans rayons, me met du froid à l'âme, intense, glacial. Tout-à-coup, sans s'annoncer dans ce

Soir pesant, léthargique, navré,

le couchant s'illumine d'une lueur écarlate, sous un soleil rouge-sang, sous un soleil gelé. Les forêts semblent secouer leurs neiges, les plaines revivent teintées de rose, tel après sa résurrection un revivant chassant sa pâleur. Les oiseaux se secouent, quelques-uns vocalisent une plaintive mélodie, et le soleil énorme se promène, là-haut, vers les couchants. Il a donné à chaque chose un souffle de vie, un frisson d'amour, un sang nouveau, frère de son sang. Et chaque être semble se dresser vers lui, jetant des hosannas pour sa vie neuve et des clameurs triomphales. Tout semble le glorifier, le chanter, le vénérer, l'adorer, dans l'enivrement de son sang largement épandu. Et la dernière strophe de la pièce de Jean Rameau « *Le cœur du poète* » me monte aux lèvres :

Et moi voyant mourir ce soleil éclatant
Un soir, tandis qu'au Ciel se terminait son règne,
Je pensais à ton cœur, poète, astre chantant,
Que l'on applaudit bien hélas! que lorsqu'il saigne.

VII — Scènes de mœurs

Le soleil se lève dorant tout dans la nature. Ce matin de Juillet est unique dans mes souvenirs. Des forêts, des forêts partout, à droite, à gauche, coupées seulement par la route longue de 88 milles qui va de la Rivière du Loup à Edmunston. Des lièvres passent et repassent,

mon buggy ne paraît pas leur faire peur. Ils se rangent et puis recommencent leur déjeuner du matin. Parfois une perdrix s'envole avec un bruissement d'ailes comme un éventail froissé. Des chevreuils en plein galop traversent la route qui se dessine plus claire à mesure que brille le soleil. Pas de vent, le calme des matins candides, où le rêve monte en infinies envolées, où l'âme est plus près de l'extase, où sans le savoir, instinctivement, vers le Dieu créateur de toutes ces beautés, se tournent les yeux du cœur.

Deux hommes apparaissent au coude du chemin. Au lieu de me laisser passer paisiblement, ils se mettent au milieu de la route.

— Nous montons, disent-ils.

— Je n'ai pas de place.

— Nous en ferons.

Et l'un d'eux se jette sur le cheval qui, par un brusque mouvement, parvient à l'éviter, il s'accroche au buggy et, s'élançant, se dresse à côté de moi.

— Voulez-vous nous laisser accompagner?

— Non! réponds-je furieux. Descendez.

— C'est vous qui allez descendre, et il lève une hache qu'il a à la main.

Son compagnon impassible regarde, tandis que le cheval prend un galop désordonné. Nous sommes à deux dans la forêt, témoin muet et tombe de tous les crimes, et cette hache se lève sur moi. Une rage de désespoir, une idée fixe de conserver ma peau, décuple ma force, je saisis la hache, en désespéré je m'y accroche d'une main, tandis que, de l'autre, je prends mon antagoniste à la gorge. La hache lui est enlevée, je la jette sous nos pieds et je cherche dans ma poche mon revolver; mon individu a vu le mouvement, plus lesté qu'un chat sauvage, il saute sur la route en proférant des menaces et se jette dans le bois.

La hache, je la conserve, comme des dépouilles

opimes, et je continue ma route en pensant au *struggle for life* qui ici souvent, très souvent, se résume dans le droit du plus fort.

VIII — En route pour le Scouatec

A midi nous nous sommes embarqués pour le Lac Scouatec distant de douze lieues.

J'ai deux blancs avec moi et deux sauvages. De la pluie, encore de la pluie. Je pense à la phrase de Shakespeare devant la tombe d'Ophélie « *Des fleurs sur des fleurs* », je puis dire de « l'eau sur de l'eau ».

Un torrent nous tombe du ciel, dru, pesant, perçant. Vaguement je rêve à des Purgatoires où le feu serait remplacé par de l'eau et indéfiniment je me demande ce qui est préférable : de mourir sous les brandons ou sous les déluges qui glacent et gèlent. La nuit tombe et la pluie redouble.

— Capitaine blanc (c'est le nom que me donnent les Indiens), voulez-vous camper ici? me dit un sauvage.

Mes compagnons préfèrent continuer, car au Scouatec il y a un « *Camp* » de bûcherons.

En avant donc dans l'eau toujours, glacés, gelés. Vers minuit on arrive à destination. La noirceur est écrasante. Le feu qu'on allume pour éclairer le débarquement des bagages, s'éteint, s'éteint encore, s'éteint toujours.

Enfin on parvient à voir suffisamment, car, avec des écorces de bouleaux, l'on a fait des flambeaux et l'on va à la recherche du « camp » qui se trouve à quelques arpents du... port.

Rapidement on y fait les réparations urgentes. Un feu flambe, réchauffant, semeur de joie et de vie. On prépare le repas et puis l'on s'endort sur les branches de sapins, entourés dans ses couvertures toutes trempées et je pense au système Kneipp, ne sachant trop ce que dirait le curé de Wœrishofen s'il devait nous voir en

pareil état. Le lendemain brille le soleil vainqueur des pluies, des brumes, des nuées noires. Tout paraît plus beau, les gouttelettes de pluie sont diamants, tel, après les désespérances et les infinis tourments, le soleil de l'amour idéal réchauffe, ranime, et fait presque bénir les souffrances passées et disparues pour longtemps, peut-être pour toujours.

IX — Scène d'amour

Au bord du Lac Temiscoata. Deux sauvages au clair de lune se promènent. Un jeune homme, une jeune fille.

Lui. Tu es belle comme la lune, tes yeux sont grands comme le Lac, tes pieds sont comme ceux du chevreuil, légers et rapides.

Elle. Je t'aime, tu es fait comme l'érable, vaillant comme ta carabine, et travailleur comme le Castor.

Lui. Aux dépouilles de mes chasses, aux produits de mes pêches, je préfère le sourire de tes yeux, et la caresse de ta bouche est plus désirable que les vagues du Temiscouata me portant pendant que je me baigne.

Elle. Ta voix est plus douce que le murmure du vent dans la forêt, que le bruit de la rivière sur les rapides du Touladi. Tes yeux sont plus beaux que les étoiles.

Lui. Tu es plus belle que la forêt, plus belle que les rivières et les lacs, rien n'est comparable à toi.

.

Et en se quittant ils se donnent rendez-vous pour l'heure à laquelle les cariboux et les chevreuils viennent boire aux eaux du lac.

Et moi, voyant cette poésie naïve dans ces cœurs d'enfants, conservés vierges dans la nature vierge, je pense à Châteaubriand, aux pages des *Natchez*.

X — Ministre protestant

Dans la Savane, assis sur un tronc d'arbre, la carabine entre les jambes, son cheval attaché à trois pas de là, se repose un aventurier, une espèce de *tramp*. Longues moustaches noires, chapeau de paille à larges bords.

Un ministre protestant, 5^me 1/2 catégorie des anabaptistes, longue redingote, lunettes d'or, chapeau de paille noire, figure de chat-huant, prêche l'homme au repos. Sa main droite agite une bible et sa main gauche montre des textes. Le « *tramp* » hausse les épaules, allume sa pipe et crache à terre d'un air de souverain dégoût et d'immensurable mépris.

Le Ministre anabaptiste. Mon ami, mon frère, il faut pardonner à tous vos ennemis.

Le Tramp. Je ne puis pas.

Le Ministre. Dieu l'ordonne, la conscience nous y oblige.

Le Tramp. Ah! Ah! La conscience, qu'est-ce que c'est? Est-ce rond? Est-ce carré? (*Is that square, is that round*). Ça va-t-il sur l'eau?

Le Ministre. Le pardon des injures, c'est si beau! Oublier ce que nos ennemis nous ont fait; rendre le bien pour le mal...

Le Tramp. Je n'ai pas d'ennemis.

Le Ministre. Ah! mon frère...

Le Tramp (d'un air joyeusement féroce). J'ai tué le dernier ce matin. (*I killed the last this morning!*) (Authentique.)

Baron BAUDOUIN KERVYN DE VOLKAERSBEKE

Sainte Rose-du-Déglé, (Canada) 1895





LES DOUZE FRÈRES

Conte roumain

L y avait une fois un empereur et une impératrice qui vivaient en paix : ils eurent douze enfants, mais seulement des garçons.

L'empereur dit un jour à sa femme :

« Si notre treizième enfant est une fillette, je tuerai les douze garçons : ainsi ma fortune s'agrandira et l'empire ne sera point partagé. »

Il fit faire douze cercueils, mit dans chacun un oreiller de mort, et donna ordre qu'on les disposât dans une chambre qu'il ferma et dont il remit la clé à l'impératrice en lui défendant d'en rien dire à personne.

L'impératrice fut triste toute la journée et se lamenta tellement, que le plus jeune des garçons, qui se nommait Pierre, lui demanda :

— « Maman, pourquoi es-tu si triste ? »

— « Mon cher enfant, répondit l'impératrice, il ne m'est pas permis de te le dire. »

Mais l'enfant ne lui laissa de cesse jusqu'à ce qu'enfin elle lui eût ouvert la porte. Lui montrant les douze cercueils :

« Mon bien aimé petit Pierre, dit-elles, ces bières.. ton père les a faites pour toi et tes frères ; car si

je mets au monde une fille, vous serez tous tués et l'on vous y enfermera. »

Là dessus, comme elle pleurait, son fils la caressa et dit :

— « Ne pleure pas, maman, nous allons faire comme nous le trouverons bon, et nous partirons. »

Alors elle continua :

« Vas avec tes frères dans la forêt; que l'un de vous grimpe sur l'arbre le plus élevé que vous y verrez, et qu'il ait l'œil sur la tourelle de notre château. Si j'accouche d'un fils, j'y hisserai un drapeau blanc, et alors vous pourrez revenir; mais si c'est une fille, j'y hisserai un drapeau rouge, et alors fuyez tant que vos jambes vous le permettront, et que Dieu vous soit en aide! Toutes les nuits je prierai pour vous, afin que, l'hiver, vous puissiez vous chauffer auprès d'un bon feu, et que, l'été, vous ne vous brûliez pas aux rayons ardents du soleil. »



Après que l'impératrice eut ainsi béni ses enfants, ils partirent pour la forêt. L'un après l'autre, ils montaient la garde sur le hêtre le plus élevé, du côté de la tourelle.

Les jours passèrent et le tour de Pierre arriva. Il vit qu'on hissait un drapeau qui n'était pas blanc, mais rouge comme le sang. C'était le signe que l'impératrice avait accouché d'une fille, et que eux, les garçons, ils étaient tous condamnés à mourir.

Alors les frères s'emportèrent, et dirent : « Souffrir la mort pour une fille! Jurons plutôt de nous venger : quand nous trouverons une fille, nous ferons couler son sang, nous la tuerons! »

Ils s'enfoncèrent plus avant dans la forêt, et au milieu, là où elle était le plus dense et le plus sombre, ils trouvèrent une petite hutte abandonnée :

« Restons ici, dirent-ils, et toi Pierre, qui es le plus jeune et le plus faible d'entre nous, tu garderas la maison et tu feras la besogne, pendant que nous, nous irons à la recherche de vivres.

Ils s'en allèrent en forêt et tuèrent des lièvres, des chevreuils, des oiseaux. Tout cela ils l'apportèrent à Pierre qui était chargé de préparer les plats dont ils apaiseraient leur faim.

Dans cette maisonnette ils vécurent dix ans, et le temps ne leur pesa point.



La fille que leur mère avait mis au monde, était devenue grandelette; elle avait un bon cœur, une jolie figure, et portait au front une étoile d'or. Un jour qu'elle surveillait le blanchissage du linge, elle vit douze chemises de garçons et demanda à sa mère :

— « A qui sont ces chemises? Pour papa elles seraient trop petites. »

L'impératrice répondit, le cœur déchiré :

— « Ma chère enfant, elles sont à tes frères. »

« — Mes frères? Où sont-ils? je n'ai jamais entendu parler d'eux. »

« — Dieu sait où ils sont, ils errent par le monde. »

Là dessus l'impératrice prit sa fille par la main, ouvrit la porte, et lui montra les douze cercueils.

— « Ces cercueils, dit-elle, étaient destinés à tes frères, mais ils se sont enfuis, avant que tu sois née. » Et elle lui raconta comment les choses s'étaient passées. Alors sa fille lui dit :

— « Ma chère maman, ne plore plus, j'irai à la recherche de mes frères. »

Et elle prit les douze chemises et partit du côté de la grande forêt.

Elle marcha toute la journée et, vers le soir,

arriva à la petite hutte. Elle y entra et vit un jeune homme qui lui demanda :

— « D'où viens-tu ? où vas-tu ? » et il s'étonnait de la voir si belle, car elle portait des habits princiers, et à son front brillait une étoile d'or.

— « Je suis fille d'empereur, je cherche mes douze frères, et je parcourrai toute la terre jusqu'à ce que je les trouve. » Et elle lui montra les douze chemises.

Alors Pierre la reconnaissant pour sa sœur, lui dit :

— « Je suis le plus jeune de tes frères. »

A ces mots elle éclata en larmes de joie, et Pierre aussi se prit à pleurer :

— « Chère sœur, il faut que je te dise une chose : voici ce que nous avons décidé : quand nous rencontrerons une jeune fille, quelle qu'elle soit, nous la tuerons, parce que c'est pour une fille que nous avons abandonné notre empire. »

Alors toute émue, elle répondit :

— « Je mourrai volontiers si par là je puis sauver mes frères ! »

— « Non, tu ne mourras pas ! Cache-toi sous cette bûche ; quand mes frères reviendront, je leur parlerai. »

Elle obéit. Lorsque les frères revinrent de la chasse, le repas était prêt. Ils se mirent à table et demandèrent s'il y avait des nouvelles.

— « Et vous, dit Pierre, n'en rapportez-vous pas ? »

— « Non » répondirent-ils.

— « Comment ! vous avez été en forêt, et moi qui suis resté à la maison, j'en sais toujours plus long que vous ! »

— « Allons ! dis-nous, qu'y a-t-il ? »

— « Soit, mais à une condition : vous me promettez de ne pas tuer la première fille que vous rencontrerez ? »

— « Accordé, nous ne lui ferons pas de mal. Maintenant parle. »

— « Ecoutez donc : notre sœur est ici. » Il repoussa la bûche, et la jeune fille apparut dans ses habits princiers, avec son étoile d'or au front. Et elle était si jolie, si jolie... qu'ils l'embrassèrent et sentirent aussitôt qu'ils l'aimaient de tout leur cœur.

Dès lors elle garda le logis avec Pierre dont elle devint l'aide. Les onze garçons allaient en forêt chercher du gibier, Pierre et sa sœur préparaient les mets. Elle cherchait du bois pour le feu, elle cueillait des légumes, et posait les marmites sur le fourneau : le repas était toujours prêt quand arrivaient les chasseurs. Elle tenait tout en bon ordre dans la maison et étendait sur les lits des draps blancs. Ses frères étaient heureux ; ils vécurent ainsi dans la plus parfaite union.



Un jour que Pierre et sa sœur avaient soigné plus particulièrement le repas, après avoir bien mangé et bu, les douze frères s'étendirent sur le sol et s'endormirent.

Il y avait derrière la hutte un jardinet abandonné où poussaient douze fleurs de lilas. Voulant faire une surprise à ses frères, leur sœur les cueillit pour les leur offrir à leur réveil.

Mais comme elle rompait les tiges, les douze frères furent transformés en douze corbeaux noirs comme la nuit qui s'envolèrent par dessus les cîmes des arbres. En même temps la maison et le jardinet s'évanouirent.

La pauvre fille se sentait seulette dans la forêt enténébrée ; mais comme elle regardait autour d'elle, elle aperçut une vieille femme qui lui dit :

— « Enfant, qu'as-tu fait? ces douze fleurs étaient tes frères... pourquoi as-tu brisé leurs tiges... ils sont maintenant corbeaux, pour toujours! »

— « N'y a-t-il pas un moyen de les sauver? » sanglota la pauvrete.

— « Non, dit la vieille, ou plutôt si, il y en a un, un seul; mais il est si difficile que je ne crois pas que tu réussisses. Il faudrait que tu sois muette pendant sept ans, que tu ne parles, ni ne ries; car si tu prononçais seulement une parole, ou s'il manquait seulement une heure à ces sept ans, tout serait perdu : le mot que tu aurais dit aurait été la mort de tes frères. »

— « Oh! je suis sûre de les sauver, » se dit la jeune fille.

Alors elle grimpa sur un chêne très élevé au sommet duquel elle s'installa. La parole et le rire moururent sur ses lèvres.



Or il arriva qu'un empereur mena sa chasse dans cette forêt. Le prince possédait un grand et beau chien qui se prit à sauter en aboyant autour de l'arbre où vivait la princesse. L'empereur s'approcha et aperçut au sommet cette jolie fille qui portait une étoile d'or au front. Il fut si charmé de la voir si belle qu'il lui demanda d'être sa femme.

Elle n'ouvrit pas la bouche mais accepta par signes. Alors l'empereur grimpa sur l'arbre, la descendit dans ses bras et la porta en son palais.

La noce fut magnifique et fort gaie, mais on ne pouvait faire parler la mariée, ni la dérider.

Quelques années passèrent.

La mère de l'empereur, qui était une méchante femme, chercha à diffamer la jeune impératrice.

Elle répétait sans cesse à son fils :

— « Ta femme n'a pas la tête solide » ou bien :

— « C'est une exploiteuse par laquelle tu t'es laissé duper. Le diable sait ce qu'elle fait derrière ton dos ! Si elle est muette, cela ne doit pas l'empêcher de rire. Mais qui ne rit point, a de mauvaises pensées. »

L'empereur, d'abord, la laissa dire sans en croire un mot. Mais la mégère fit tant et si bien qu'il finit par condamner sa femme à mort.

On alluma un grand feu dans la cour d'honneur : c'était là qu'elle devait être brûlée vive. L'empereur, de sa fenêtre, regardait, les yeux pleins de larmes, car il aimait vraiment sa jeune femme. Or, au moment précis où la flamme atteignait la robe de l'impératrice, s'écoulait la dernière minute des sept ans.

On entendit un bruissement dans l'air, douze corbeaux vinrent s'abattre à terre. Mais comme ils atteignaient le sol ils se transformèrent en douze beaux garçons. C'étaient les frères de la jeune princesse, qu'elle avait sauvés. En un clin d'œil ils dispersèrent le bûcher, éteignirent les flammes et entraînèrent leur sœur qu'ils embrassèrent avec délire.

A présent elle pouvait parler ; elle raconta tout à l'empereur. Celui-ci fut tout heureux de voir qu'il avait une si bonne femme. Et ils vécurent en bon accord jusqu'à leurs derniers jours.

La marâtre fut traduite en justice, puis plongée dans un tonneau rempli d'huile bouillante et de serpents vénimeux : c'est ainsi que finit cette vieille sorcière.

RENÉ MONTAUDON





LE SALON DE GAND

Un coup d'œil d'ensemble

NAMAIS Salon ne fut plus diversement apprécié. Le visiteur profane, le « bon bourgeois », le fidèle habitué des expositions triennales le trouve mauvais, détestable, caricatural et il se demande avec inquiétude si ce sont les artistes ou les organisateurs du Salon qui se moquent de lui et, dans le doute, il les enveloppe tous en un même mépris.

Ce qu'on est convenu d'appeler le « gros du public » déteste ce qu'il ne comprend pas, et les orientations artistiques et littéraires nouvelles sont celles qu'il saisit le moins rapidement.

Aussi réserve-t-il son admiration, ce que son désappointement lui laisse encore de faculté admirative pour les œuvres *vieux-jeu*...

Artistes et esthètes ne cachent pas leur satisfaction de voir enfin s'ouvrir plus larges les portes jadis entrebaillées des expositions officielles, entr'ouvertes seulement à l'officialisme artistique, à l'art décrété d'Etat.

Avec eux réjouissons-nous, réjouissez-vous quelles que soient d'ailleurs vos préférences.

Un Salon triennal est une manifestation esthétique d'une incontestable importance (les détracteurs de l'in-

stitution en conviennent eux-mêmes); elle doit être comme toute manifestation aussi complète et aussi sincère que possible; or, il est incontestable que l'actuelle exposition est des triennales la plus éclectique, la plus complètement expressive des différentes écoles et tendances artistiques contemporaines.

Routiniers et novateurs, artistes et ouvriers d'art (les idiots classifications!) sont représentés, moins bien certes que nous l'eussions souhaité — mais il faut compter avec le jury!



Qu'on ne craigne pas, d'ailleurs, voir s'étaler ici les habituelles récriminations, échos d'artistes ou d'amateurs mécontents.

Etant donné — ce que personne ne songera à contester — que nul jury n'est parfait, ni strictement impartial, ce serait chose facile que de signaler des injustices, des passe-droits, des exclusions arbitraires, des entrées de faveur.

Quand le progrès nous aura donné les expositions libres ou mieux organisées, on échappera peut-être à ces misères, suites inévitables de l'organisation actuelle.

Un mot cependant au sujet des fameux numéros 3, les œuvres reléguées à l'étage.

A d'aucuns il semble que quand on veut faire les délicats, il le faut faire complètement, radicalement.

Les œuvres de choix, les « œuvres » tout court sont évidemment pour messieurs les jurés celles qui ont obtenu les numéros 1 et 2.

Pour pouvoir présenter un ensemble de choix, il fallait logiquement s'en tenir à l'acceptation de ces dernières œuvres et refuser les autres.

Aussi bien un esthète qui aurait foi dans le jury devrait se contenter de parcourir les compartiments du rez-de-chaussée.

A certain point de vue donc les numéros 3 constituent une superfétation.

A un autre point de vue ils constituent un regrettable classement ou plutôt un déclassement.

Quelle sera l'attitude de la commission, chargée d'acquérir des tableaux pour la tombola, vis-à-vis des numéros 3?

Achètera-t-elle du 3? Donnera-t-elle aux amateurs l'exemple des acquisitions ou de l'abstention?

Le cas est épineux, mais sa solution peut être grosse de conséquences, surtout chez cette partie du public qui a besoin de guide et qui se laisse bénévolement conduire.



Je me suis laissé conter cette anecdote.

Des marchands de tableaux anglais venus pour l'ouverture du Salon étaient guidés par un membre de la Société des Beaux-Arts, qui leur faisait remarquer les groupements; c'est ainsi qu'il leur montra le compartiment anglais, le compartiment français ..

— Et l'Ecole flamande, les belges, où donc sont-ils? dit l'un d'eux.

On lui montra des œuvres belges et des meilleures, mais le marchand anglais fit remarquer qu'à l'éparpillement des toiles correspondait un singulier éparpillement de tendances, un manque de qualités de terroir, de caractéristiques d'école, un défaut de nationalisme enfin.

Que l'on prenne son bien où on le trouve, soit! Que l'on regarde par dessus le mur du voisin, par delà les frontières; que l'on fasse des emprunts discrets et raisonnés, soit encore!

Mais, il faut bien l'avouer, à part quelques exceptions, nos artistes pastichent vraiment par trop.

Les chefs de file « s'inspirent » des étrangers et les autres copient les œuvres ainsi inspirées.

Ainsi il est actuellement en pays flamand un maître·luministe (oui, maître!) fort en vogue et voici qu'une série de disciples masculins et féminins lui emboîtent le pas.

C'est triste!

Et dire que nous avons tant et de si belles qualités·propres, émanations de la terre patriale, « reflets de la lourde richesse et de la puissante bonté des Flandres! »



Le nationalisme, vous le trouvez développé au plus haut degré chez les Anglais, qui arrivent ainsi à séduire par une distinction et un style remarquables.

On dit bien, et non sans motifs, de tel paysagiste d'Outre-Manche, qu'il est le Corot anglais, mais saisissez la nuance, un Corot *anglais*...

Les artistes du Nord qui presque tous ont appris leur art ou achevé leur éducation artistique à Paris ont cependant su conserver leur originalité : Zorn, Thaulow, Kröyer et d'autres sont là pour l'affirmer...

Au Salon de Gand la participation allemande est presque nulle et il ne nous semble pas qu'il y ait lieu de regretter beaucoup cette quasi abstention.

Les Hollandais piétinent sur place, se répètent (à preuve Maris et surtout Mesdag qui expose, notamment, des chaloupes d'un dessin et d'une couleur détestables); vraiment ils nous emprunteraient un rien de notre humeur inquiète, chercheuse, un peu contrebandière, qu'ils y trouveraient profit sans qu'il y ait perte pour nous...

Quant à l'école française il ne faudrait point juger ses tendances dernières d'après les Monet, les Sisley, les Pissaro de pacotille qu'on nous a envoyés. Pas si gobeurs que cela les petits Belges, savez-vous!

Ce sont des œuvres anciennes, des rossignols. Il doit y avoir du marchand là dessous!

Quelques beaux portraits, certains paysages de grandes·

allures maintiennent la réputation des bons artistes français, habitués de nos Salons.



Une conclusion, en faut-il?

Nous traversons une de ces époques de transition, nous sommes à un tournant.

Sans rien pouvoir affirmer de positif, on peut supposer cependant que nous laisserons derrière nous le « morceau de peinture » ou plutôt le « coin de nature » peint pour lui-même, par réaction contre le classicisme du commencement du siècle et le conventionnalisme de 1830.

De même qu'en littérature le « fragment », la phrase ciselée — qu'elle soit de Gautier ou de Flaubert — ne nous suffit plus, de même en peinture nous avons soif d'un art plus raffiné.

L'art de l'avenir ne sera ni le mysticisme, ni l'ésotérisme, ni le péladanisme, ni quelque autre charlatanisme; ce sera une fois de plus l'art réalisant la définition célèbre : *homo additus naturæ*, la nature que nous apprîmes à peindre hier et le sentiment qui manque à nos œuvres et qu'il faut que nous y apportions demain.

ALBERT DUTRY





PETITE CHRONIQUE

La querelle littéraire qui se poursuit, depuis quelques mois, entre les poètes de la *Jeune-Belgique* et les fondateurs du *Coq rouge* a dégénéré en pugilat. M. Georges Eekhoud s'est rué à coups de canne et de poing sur M. Giraud, en pleine rue : il paraît que le conteur des *Kermesses* s'était cru visé par le mot : butor, rencontré dans un entrefilet de la *Jeune-Belgique*. Visé ou non, l'auteur de cette brutale agression s'est magistralement chargé, à notre avis, de la justification de l'épithète.



« Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'eau lente qui m'écoute quand je me penche sur elle ; si j'ai parlé de mon amour, c'est au vent qui rit et chuchote entre les branches ; si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau qui passe et chante avec le vent ; si j'ai parlé c'est à l'écho. »

Nous ne sommes pas des contempteurs du magnifique talent de M. Henri de Régnier, ni les adversaires *à priori* de toute innovation rythmique. Mais nous ne sommes pas encore entièrement convertis au vers libre. Si quelqu'un pouvait reconstituer les vers de la strophe transcrite ci-dessus — la première d'une récente *Odelette* de M. de Régnier — il avancerait fort notre conversion définitive.



Vient de paraître, précédé d'une préface de Verlaine, le recueil posthume des poèmes d'Arthur d' Rimbaud, dont quelques éphèmes attestent respectueusement le génie.

Que l'on veuille bien admirer les vers jusqu'ores qui suivent du poète des *Illuminations* :

Fêtes de la faim.

Ma faim, Anne, Anne,

Fuis sur ton âne !

Si j'ai du goût, ce n'est guères
Que pour la terre et les pierres.
Dinn ! Dinn ! Dinn ! Mangeons l'air,
Le roc, les terres, le fer,
Charbons.

Mes faims, tournez. Paissez, faims,
Le pré des sons !
Attirez le gai venin
Des liserons ;

Mangez les cailloux qu'un pauvre brise,
Les vieilles pierres d'églises,
Les galets, fils des déluges,
Pains couchés aux vallées grises.

Mes faims, c'est les bouts d'air noir ;
L'azur sonneur ;
— C'est l'estomac qui me tire,
C'est le malheur.

Sur terre, ont paru les feuilles ;
Je vais aux chairs de fruits blettes,
Au sein du sillon je cueille
La doucette et la violette.

Ma faim, Anne, Anne,
Fuis sur ton âne !



M. Ferdinand Loise, de l'Académie royale des lettres de Belgique, publie, dans la *Revue générale* de septembre, un article sympathique sur *En Route* et la conversion de Joris-Karl Huysmans. Il y avoue ingénument n'avoir connu de M. Huysmans, jusqu'à présent « que sa mauvaise réputation et le portrait qu'a fait de lui Jules Lemaître dans ses *Contemporains*. » C'est peu pour un lettré, fût-il académicien.

M. Loise ne peut prendre son parti des « expressions nouvelles » qui foisonnent dans les pages si personnelles du romancier, et il se plaît à collectionner les « vocables nouveaux » rencontrés dans *En Route*. Il en cite 47 ! Horreur ! J'ai si souvent entendu le même reproche adressé aux écrivains modernes que j'ai voulu me donner le plaisir de chercher si vraiment ceux-ci abusent, autant qu'on le dit, du droit d'enrichir le dictionnaire, ou si ce ne sont pas plutôt leurs censeurs qui ignorent les richesses de la langue française. Et ma surprise fut grande. Bescherelle m'apprit que M. Ferdinand Loise prend pour « vocables nouveaux » des mots consacrés officiellement par l'Aca-

démie et, ce qui vaut mieux, de très vieux mots qu'employait Ronsard ! Et les 47 « néologismes » se réduisirent à 19.

M. Loise fera bien de se méfier désormais.



L'art belge porte le deuil d'Alfred Verwée, mort à Bruxelles, à la mi septembre, dans toute la force de l'âge et du talent. Depuis longtemps son rang était marqué parmi les maîtres paysagistes et animaliers de Flandre. Il laisse une œuvre robuste et puissante qui ne périra pas.



M. Cyprien Godebski raconte, dans *La Renaissance idéaliste*, une amusante anecdote sur Villiers de l'Isle-Adam.

« Me trouvant à Weimar (en 1869) Son Altesse Royale le grand duc me fit l'insigne honneur de m'inviter à une soirée de la cour... Les honneurs de la soirée devaient être exclusivement consacrés à Villiers de l'Isle-Adam, qui s'était engagé à lire son drame (*La Révolte*).

« Donc, sur l'invitation du grand-duc, chacun prit place : les dames d'abord, puis les invités et les hauts fonctionnaires de la cour en grand uniforme, faisant cercle ; le grand-duc en occupait le centre avec Villiers assis en face de lui. Quand le silence fut complet, la lecture commença. A un moment donné, Son Altesse, à l'énoncé d'un mot très drôle et très parisien, partit d'un éclat de rire. Villiers de l'Isle-Adam, stupéfié sans doute qu'un étranger comprît si bien les subtilités de sa langue et voulant probablement en exprimer sa satisfaction, tapa sur le ventre du grand-duc en s'écriant : « Ah ! il a compris ! » Aussitôt tous les dignitaires se lèvent comme un seul homme, prêts au premier signal à flanquer par la fenêtre le malencontreux poète ; le grand-duc, pouvant difficilement se remettre de sa surprise, dit enfin à Villiers, un peu ahuri de son inconsciente inconvenance : « Mais, oui... Monsieur, j'ai compris ! » Les choses semblaient devoir tourner au tragique, lorsque Son Altesse, avec sa bienveillance habituelle, jeta un regard circulaire autour de lui ; chacun se rassit et Villiers reprit sa lecture. »



Un procès récent a mis en lumière lâcheusement la conscience artistique de Zola. *Lourdes* paraissait en feuilleton dans le *Gil Blas*. La publication n'ayant pas été continue, Zola craignit que la fin du roman ne coïncidait pas avec la date fixée pour la mise en vente en librairie, et prévint qu'il condenserait sa copie et augmenterait la quantité des lignes quotidiennes pour que le roman fût terminé en temps utile. Finalement un accord intervint qui autorisa l'auteur à faire paraître son livre, à charge de porter le nombre de ses feuilletons de cent à cent six. C'est donc un *intérêt commercial* qui détermina

l'étendue du roman. Ah! si on lui eût imposé l'ajoute d'un mot d'un seul, à quelqu'un de ses livres, comme Flaubert eût rugi!



A méditer par beaucoup ces lignes de notre ami, M. l'abbé Henry Mœller, dans *Durendal* :

« Il ne suffit pas, pour faire une statue ou un tableau représentant, par exemple, la Mère de Dieu — je parle, bien entendu, d'une œuvre d'art — il ne suffit pas, dis-je, de peindre ou de sculpter une femme quelconque, de lui mettre dans les bras un bébé quelconque et de placer au dessous cette inscription : « Sainte Vierge Marie, priez pour nous. » Telles ces caricatures grossières et ineptes, façonnées par de vulgaires et infâmes statuaires qui souillent nos églises modernes. Ce n'est pas de l'art, cela, c'est de la prostitution de l'art. J'ai la mort dans l'âme, quand je vois nos temples déshonorés par la présence de ces misérables statues de saints et de saintes qui s'œuvrent actuellement, non dans des ateliers d'artistes, mais dans des fabriques de mannequins. Elles ont une physionomie stupide, un air sentimental idiot, elles regardent bêtement le ciel, elles sont laides à faire pleurer. Le seul moyen de ne pas perdre toute dévotion à l'objet qu'elles ont la prétention insolente de représenter, c'est de fermer les yeux pour ne point les voir. Bien loin d'inspirer l'enthousiasme pour l'idéal religieux, elles en donneraient la nausée. »

M. D.



L'un des plus remarquables artistes qu'ait produits l'Autriche, Theodore de Hörmann est mort à Vienne, dans le courant de l'été. Il a été enlevé par une maladie de poitrine contractée par suite des imprudences qu'il ne cessait de commettre, entraîné par l'amour de son art, peignant au gros de l'hiver en plein air dans la neige, et abandonnant toute espèce de traitement et de précautions, dès qu'un site, fut-il humide, ou cru, ou battu par tous les vents, sollicitait son pinceau, Paysagiste austère, d'une rare sincérité, dépourvu de toute formule, ennemi de toute recette, abordant chaque fois de nouvelles difficultés avec une âme d'écolier, on peut dire qu'il a été universel en même temps que paysagiste. Ce fut un peintre d'autrefois, bornant son ambition à peindre, et peignant bien, ce qui est semble-t-il de quelque importance lorsqu'il s'agit de peinture. Il fut en Autriche un novateur et eut à soutenir les attaques opiniâtres des vieux barbons du Künstlerhaus; toutefois au dernier Salon Viennois, il venait de désarmer ses pires ennemis. Tout lui plaisait dans la nature, il avait l'art de voir en toute chose le tableau que toute chose comporte, car ce fut un naïf qui vivait en communion avec les paysages de partout. Un prunier chargé de fruits, un roux sous-bois endeuillé de neige, des buissons de lilas dans un jardinet de banlieue l'inspirèrent autant que la baie et les ruines de Taormine ou que la basilique Saint Marc de Venise dont il fit un « portrait », ma parole, presque grandeur nature; s'il demeurait en ville, il se consolait des bois par les rues; il a dit les chan-

sous et la vie des uns et des autres avec une rare allégresse de pinceau. Heureusement pour lui il ignorait l'art de farder la vérité de sa vision et de sa parole : il restera surtout parce que le mot *franchise* résume son œuvre comme sa vie.

WILLIAM RITTER



LES REVUES

La Lutte (septembre) : G. Ramackers : *Fin de polémique*; Franz Ansel : *Vanitas Vanitatum*; Jean Casier : *Scintillements*.

L'Art Jeune (septembre) : André Gide : *Fragments*; Emile Verhaeren : *Une statue*; Fernand Roussel : *La victime nécessaire*.

L'Hermine (septembre) : Louis Tiercelin : *Choses de Bretagne*; Madeleine Maurin : *Élévation*.

L'Ermitage (septembre) : Armand Point : *Pise*; Edmond Pilon : *Images de Regret et d'espérance*; Georges Le Cardonnell : *Sur un livre et sur deux convertis*.

La Plume (1-15 septembre) : *Numéro spécial consacré à l'Art Limousin*; (15-30 septembre) : Léon Riotor : *Le sage Empercur*; Yvannohé Rambosson : *Paul Sain*; A. Gilbert des Voisins : *François de Curel*.

La Jeune Belgique (août) : Iwan Gilkin : *Le cerisier fleuri*; Arnold Goffin : *Chronique Littéraire*.

La Revue Générale (octobre) : O.-G. Destrée : *Un chapitre de Ruskin*; *Les sept lampes de l'Architecture*; Armand Thiéry : *Ernest Hello*; A. Delbeke : *Le salon de Gand*.

Mercure de France (octobre) : Francis Vielé-Griffin : *La Poétique nouvelle*; Henri Albert : *Novalis*; Judith Cladel : *Miroirs d'Automne*.

L'Art et la Vie (octobre) : Henri Carmelin : *Suggestions augustales*; Néera (Trad. Marc Legrand) : *Notes d'un romancier*; Gabriel de Lautrec : *Jules Bois*.

Bibliographia Sociologica. Sommaire méthodique des traités et des revues de sociologie et de droit, 1895, 5^e année, fasc. I-II. — Un an : 20 francs; le fascicule : 5 francs. Hôtel Ravenstein. Bruxelles.

Le double fascicule que nous signalons ici est la réunion des deux sommaires, l'un de sociologie et l'autre de droit, publiés depuis plusieurs années par MM. H. LA FONTAINE et P. OTLET, à l'interventior. de l'*Office international de Bibliographie*.

Les rédacteurs ont eu pour but de porter à la connaissance des spécialistes tout ce qui se publie en matière juridique et sociologique. Leur récolte à la fin de l'année 1894 se montait déjà à près de 16,000 notices. Leur double fascicule actuel contient plus de 4,000 notices, livres, brochures ou articles de revues, et ils annoncent que

leur contribution, pour l'année courante, se chiffrera par 10,000 renseignements.

C'est tout un répertoire d'une incontestable utilité, qu'ils ont rendu plus utile encore en adoptant, pour le classement des matières, un système nouveau, la *Classification décimale*, préconisée par M. Melvil Dewey, président de l'Association des Bibliothécaires américains et approuvée par la *Conférence bibliographique internationale*, qui vient de se réunir à Bruxelles.

Nous ne pouvons songer à décrire ce système de classement et nous renvoyons, à ce sujet, à une brochure que les rédacteurs de la *Bibliographia sociologica* mettent gracieusement à la disposition de ceux qui voudront bien leur en faire la demande.

Qu'il nous suffise d'indiquer que toutes les questions politiques, économiques, juridiques et sociales y sont spécialisées par des chiffres, toujours les mêmes pour les mêmes questions, et qu'une table alphabétique rédigée en français, en allemand et en anglais permet de retrouver aisément ces chiffres.

A l'aide d'un double exemplaire, dont toutes les notices seraient découpées et collées sur fiches, il serait loisible de se constituer un répertoire, dont la tenue à jour se réaliserait sans peine, par l'intercalation ultérieure des notices des prochains fascicules.

Signalons encore que le répertoire spécial, publié par MM. H. La Fontaine et P. Otlet sous le titre de *Bibliographia sociologica*, fait désormais partie intégrante d'un répertoire universel que l'*Office international de Bibliographie*, adopté officiellement par le Gouvernement belge, est en voie de constituer et qu'il a l'intention de faire imprimer sur fiches et de mettre ainsi à la disposition de toutes les grandes bibliothèques et de tous les grands centres intellectuels.

C'est là une vaste entreprise, dont la grandeur et l'étendue frapperont certainement nos lecteurs, et à laquelle le fascicule de la *Bibliographia sociologica* est certes de nature, par la facilité de recherches et le caractère international que ses auteurs lui ont imprimé, à attirer de nombreuses et chaudes sympathies.



LES LIVRES

J. BARBEY D'AUREVILLY : *Les Œuvres et les Hommes : Journalistes et Polémistes, Chroniqueurs et Pamphlétaires*. Paris, Lemerre, éditeur.

Parmi les journalistes et chroniqueurs ici rassemblés combien peu sollicitent ! C'est en vain que l'on s'évertuerait à éveiller quelque curiosité à l'endroit de MM. Eugène Hatin, Armand Carrel, Eugène Pelletan, Emile de Girardin. About lui-même et Vacquerie sont si défunts déjà. Tous ces princes passagers de la chronique ou du pamphlet donnèrent, à leur heure, un coup de cymbale retentissant : à peine en survit-il un très vague souvenir. Par bonheur, il y a mieux

que ces morts dans ce livre où l'on retrouve, armé de sa verve étincelante, de sa fringance d'esprit, avec sa noblesse de pensée et l'intransigeante droiture de ses jugements, le fier écrivain que fut Jules Barbey d'Aurevilly.

A peine est-il besoin de dire que l'auteur des *Ridicules du temps* nourrit une sympathie médiocre pour cette envahissante peste contemporaine qu'est le journalisme. D'instinct, un tel homme devait détester le journal, pitance intellectuelle des imbéciles, et ceux qui, sans mourir de rire, exercent devant M. Prudhomme le « sacerdoce » de la presse.

Molière se moquait jadis des gentilshommes qui prétendaient « savoir tout sans avoir rien appris ». Il y a gros à parier que ces gentilshommes étaient journalistes. L'omniscience de la gent gazetière est, certes, une des choses les plus agaçantes qui soient. Tous, comme écrit Barbey à propos de Carrel, sont « de ces hommes dont la fonction est de tout enseigner et dont la spécialité est l'univers. Rude besogne ! Pour être de force et de proportion avec une telle charge, il serait besoin d'un Atlas... » Ce sont des « touche-à-tout qui mettent audacieusement leur main familière sur l'épaule des plus hautes questions ».

Comment en serait-il autrement, l'improvisation et l'éparpillement étant les conditions premières du journalisme ? Et la conséquence fatale, c'est que le métier du journaliste est un métier dépravant qu'il faut tenir pour la plus effroyable épreuve que la destinée puisse imposer au talent, devenu le forçat d'une obligation de publicité rapide et par la même corruptrice. Le journal, c'est « l'ogre qui aime la chair fraîche littéraire et qui mange les littérateurs en bas-âge » ; il dévore les talents qui l'approchent et les condamne à se stériliser.

Le journaliste est trop pressé pour se préoccuper de mettre de la beauté dans ce qu'il dit, et trop possédé par les passions de parti pour mettre toujours de la vérité dans ce qu'il pense. Son métier le voue à l'inconsistance, à la frivolité, aux jugements faux et aux injustices de l'esprit ; il insinue peu à peu en lui cette misérable faculté de suer à froid qui lui permet de se faire illusion à soi-même pour mieux illusionner autrui.

De là la caducité rapide à laquelle se voue l'œuvre de tout journaliste. Son destin, c'est d'être l'écrivain d'un jour ; le lendemain, il n'est plus. Il a mangé en herbe, dit Barbey, le blé de sa gloire. « Quel que soit le temps auquel on appartienne, quelle que soit la grandeur des événements qu'on représente dans les mille facettes d'une polémique qui n'a souci, le plus souvent, que de les briser, le journalisme, qui fait litière pour l'histoire, n'est jamais de l'histoire, et voilà pourquoi, quand elle commence, lui n'est déjà plus. » Nul, jusqu'à présent, n'a pu échapper à ce sort. Veillot, lui-même, qui fut peut-être le roi du journal, sans ses livres, ne serait plus qu'un souvenir vague, de jour en jour s'effaçant. Et, soit dit en passant, l'on s'étonne de ne pas rencontrer, dans cette galerie de polémistes et de pamphlétaires, la silhouette batailleuse du rédacteur en chef de l'*Univers*.

Barbey ne cessa jamais de s'insurger contre la critique tolérante qui se pratique aujourd'hui et qui laisse tomber en désuétude la

franchise autant que la probité. A ses yeux, le progrès ne fut jamais d'être poliment évasif dans les questions morales et littéraires. Sa critique, à lui, est armée en guerre et pousse droit à l'ennemi. Elle est intolérante, étant dictée par une conviction. Et, si l'on peut, si l'on doit même regretter souvent ses injustices, jamais on ne peut — et c'est sa gloire — accuser sa droiture et sa sincérité.

M. D.

L'âme en exil, par GEORGES MARLOW. — Collection du Réveil. Des vers d'une poésie intime et douce avec la sensation câline et bienfaisante d'un enveloppement de linges, trempés d'eau fraîche : des souvenirs y revivent du Grégoire Le Roy de *Mon cœur pleure d'autrefois* et de certains Rodenbach aux tons pâlis de pastel décoloré, souvenirs apparents certes mais nullement déplaisants, car à côté de ces réminiscences il y a des pièces d'une originalité vraie. Ecoutez cette jolie pièce :

Image

Les vieilles aux fleurons des lampes
Ont facé leur pauvre âme lasse,
Leur âme fluette où s'enchâssent
De très malades estampes :

Et leurs rouets et leurs fuseaux
Et le lin blanc et les dentelles
Disent bien tristement comme elles
Des chants anciens toujours nouveaux.

Car les vieilles sont des enfants
Que charme un rien, qu'un rien étonne,
Les vieilles dont l'âme chantonne
De doux cantiques indolents...

A la bonne Vierge Marie,
Au petit Jésus endormi
Qui protègent des ennemis
Le simple cœur qui songe et prie,

Au petit Jésus de Noël
Elles ont offert leurs mains blanches
Pleines de lys et de pervenches
Et leurs beaux yeux couleur de ciel,

Et leur âme bien monotone
Et leur amour bien vain, bien las
Et leur espoir qu'effleure hélas
Une lente brise d'automne...

Et les rouets et les fuseaux
Chuchotent de vagues prières...
— Plaintes du soir dans les roseaux
D'une frêle île hospitalière.

Et notez que dans ce petit livre, presque rien ne détonne, que tout y est discret, tranquille, et aimable ... parfois seulement trop effacé, trop grisâtre et un peu monotone...

J. S.





« UN FRÈRE FLAMAND DE COROT »

CÉSAR DE COCK

DA-BAS, entre les anciennes portes de la Colline et de Courtrai, derrière ce beau parc que les Gantois visitent trop peu, habite un artiste doublé d'un poète et triplé d'un musicien.

Belle et caractéristique figure de vieillard que celle qui vient s'encadrer dans la porte de l'atelier toujours ouvert pour ceux qui sont vraiment épris d'art ! Mais l'huis est clos pour les petits esthètes faquins, car César De Cock déteste la pose ! La nature ne pose pas, elle !..

Poète, entendons-nous ! Non pas à la façon de Jules Breton, le peintre des « Pardons » de Bretagne et des belles filles de Courrières, qui écrit d'une plume alerte et jolie *Les Champs et la Mer* et *Jeanne*, non ! La plume est un outil moins familier à De Cock que la brosse, mais qu'importe l'instrument si le but et l'effet sont atteints ?

De Cock comme Corot — ceci n'est pas une équation mais une comparaison — est un exquis poète du pinceau, un chantre de la campagne et de ses attraits, un intimiste de la nature.

Musicien, De Cock l'est de façon plus effective ; il figure en bonne place au palmarès du Conservatoire de Gand et sa verte vieillesse demande encore, pour se

délasser, au cher violon de gaies ariettes ou de mélancoliques rêveries.



Peut-être m'en voudra-t-il, l'excellent artiste, et cependant je ne résiste pas à l'envie de vous retracer cette carrière aux rudes débuts, aux durs passages, mais illuminée par un rayon de ce soleil vivifiant et consolateur qui est l'Art; je veux esquisser cette vie de travailleur infatigable, encore actif à une époque de la vie où tant d'autres se reposent, meurent de dégoût ou de défaillance avant de s'éteindre.

Heureuse vieillesse! Bénie et enviable, la vieillesse active et féconde en œuvres durables!...



César De Cock naquit le 23 juillet 1823, en notre bonne ville de Gand.

Enfant, ses visites de prédilection étaient pour un oncle nommé Spybroek, peintre en bâtiments et marchand de couleurs. Spybroek était loin d'être un vulgaire badigeonneur : il peignait des perspectives à fresque sur les murs des jardinets urbains — c'était dans le goût de l'époque! — et il avait décoré sa salle à manger — toujours selon le goût de l'époque!

Ces œuvres avunculaires furent une des premières admirations du petit César; elles flattaient la vue de l'enfant de même que l'odeur des couleurs, vernis et thérébentine châtouillait agréablement ses nerfs olfactifs. « Ces couleurs, me disait un jour le peintre, en se remémorant son enfance, j'en aurais mangé! »

Xavier, l'animalier, le frère de César, partageait ce précoce enthousiasme; ce fut lui qui engagea César à dessiner d'après nature et qui lui apprit plus tard le mélange des couleurs.

Quoiqu'il obtint certains succès scolaires, le futur paysagiste ne fut jamais ce qu'en langage pédagogique on appelle « un bon sujet ».

Dame! il avait mordu à la pomme de l'art, il avait saisi, par intuition, la beauté, la grandeur, le calme reposant, l'immanente poésie de la campagne : avant la dixième année il eut son souf de l'école de la rue des Capucines.

Il y avait bien une autre école, l'école buissonnière qui tentait César, mais la sollicitude maternelle veillait et, sur les conseils d'un parent, chantre à Saint Bavon, on fit du futur artiste... un enfant de chœur.

César dû avoir des distractions au pied des autels, car la maîtrise de la cathédrale exerçait sur lui une fascination analogue à celle qu'il avait subie chez le digne Spybroek : après la vue et l'odorat, c'était le tour de l'ouïe!

Les cordes chantantes, ah! les violons surtout, le charmaient! Aussi n'eut-il de repos avant que sa mère le gratifiât d'un violon et le pourvût d'un professeur de prétentions et de talent également modestes.

Mais cela ne suffisait pas au jeune artiste; avec ce tenace désir de parvenir qui le soutint sa vie durant, César De Cock voulut encore suivre les cours du Conservatoire et il les suivit avec tant de profit qu'à l'âge de douze ou treize ans, à l'insu de sa mère, attifé, Dieu sait comment, avec des habits empruntés à la garde-robe de son frère, il exécuta, au cours d'une matinée musicale donnée à l'Hôtel de Ville, un difficile concerto!

Il était si drôle, le petit bonhomme, avec ses longs cheveux emmêlés et son costume étrange, il jouait avec tant de sûreté et d'aplomb, qu'il fut applaudi à outrance!

Typique et attendrissant début de carrière! Début indicateur d'une volonté ferme, d'un absolu mépris de la convention mondaine, d'un sacrifice complet de l'amour-propre à l'art, début dont toute la carrière ne fut que la suite logique.



Mais les succès bruyants n'étaient point ceux que recherchait cette âme éprise du Beau sous ses multiples formes, cette nature simple et droite, ennemie de toute réclame, hostile aux intrigues.

Malgré les séductions de la musique, le dessin et la peinture tenaient toujours au cœur de César De Cock.

Il fréquenta les cours de l'Académie de sa ville natale et suivit pendant quelque temps les leçons de De Noter.

A l'âge de quatorze ans, il peint un tableau d'imagination, *de chic* comme on dit en argot d'atelier, à l'audace de l'envoyer à une exposition organisée à Cologne et il vend cette œuvre de jeunesse, presque d'enfance.

Encouragé, il entreprend, en vue d'un Salon anversois, un tableau plus important, un paysage boisé, mais, quand il se rend à Anvers il est désillusionné : il s'aperçoit que la science du dessin lui fait défaut et il renonce presque totalement à la peinture pour acquérir la justesse et l'harmonie de la ligne, bases indispensables des arts plastiques.

Cependant il fallait vivre !

Un instant engagé à l'orchestre du Théâtre de Gand, il passe du profane au sacré et devient... chantre à l'église Saint Jacques

Après avoir chanté la messe, César s'enfuit à la campagne, couvre son carnet de croquis et court reprendre sa place au jubé, à l'heure du Salut.

Vers cette époque, il fit de remarquables dessins à la plume — on collectionnait beaucoup alors les dessins, les sépias, les aquarelles — et, sur les conseils de De Vigne, il entreprit des travaux d'eau-forte.

Pour faire mordre le cuivre il n'avait pas besoin d'aide, mais, n'étant malheureusement pas outillé pour le tirage des épreuves, il fut à la merci d'un graveur jaloux qui garda pour lui les bons « états » et remit au jeune aquafortiste de mauvaises épreuves accompagnées de conseils perfides.

Un beau ou plutôt un bien vilain jour le pauvre César découragé, doutant de lui-même, vendit ses plaques, au poids du cuivre, à un chaudronnier.

Triste période que celle qui va commencer !

Le jeune artiste a beau multiplier les dons d'aquarelles, de dessins pour les loteries du *Kunstgenootschap*, les tombolas, etc., les Gantois qui avaient applaudi l'enfant musicien, semblent dédaigner les œuvres du jeune paysagiste.

Il travaille toujours, produit beaucoup, mais le stimulant de la faveur publique lui fait défaut ; l'argent se fait rare. Et De Cock approche de la trentaine, c'est-à-dire de l'âge où le talent devrait avoir son libre et plein épanouissement.

Aigri, mécontent, inquiet, il a du moins cette bonne fortune de faire la connaissance d'un Français qui s'intéresse à lui et à ses œuvres ; son protecteur n'était pas un riche Mécène, c'était un humble professeur de chant qui l'engagea à se rendre à Paris, lui procura une place de chantre dans une église et un siège de musicien dans un théâtre (le Châtelet, si j'ai bonne mémoire).

N'est-elle pas belle, cette lutte pour la vie et pour l'indépendance ; précurseur d'une maîtrise incontestée, n'est-elle pas d'un encourageant exemple pour les jeunes artistes de condition modeste ?



Pauvre De Cock ! Combien lui fut amer le pain, durement gagné, de l'exil !

Parti de Gand avec de maigres ressources (empruntées !) il demande de nouveau sa vie à l'église et au théâtre,

A Saint Roch, il chante les solos en triste plain-chant et en mélancolique faux-bourdon ; à l'orchestre du petit théâtre du Boulevard du Temple, il accompagne tous les soirs de sept heures à minuit, — à moins qu'une répétition nocturne ne le cloue sur sa chaise jusque trois heures du matin ! — d'interminables et odieuses pièces historico-mélodramatiques.

Pendant le jour, il ne restait donc à De Cock que fort peu de temps à consacrer au dessin et à la peinture.

Ici se place un incident malheureux de la carrière de l'artiste: pris de nostalgie, il est tout content de se récréer dans la société d'une famille belge résidant à Paris et, avec ce fond de bonté un peu naïve ou plutôt excessive qui est une des caractéristiques de l'homme dont je retrace la vie, il se laisse pousser vers une union où un froid calcul et un sordide intérêt l'emportaient sur l'impulsion du cœur et le respect du talent. Glissons sur cette phase pénible, sur une union néfaste qu'une seconde, ensoleillée de sentiments plus tendres, plus généreux, plus intelligents et qui, irradiante, réchauffe encore l'heureuse vieillesse du maître, devait faire oublier.

Heureusement pour César, Xavier qui avait reçu à Barbizon la généreuse hospitalité de M. Mélingue, mais qui ne voulait pas en abuser, loua un atelier et engagea son frère à reprendre les pinceaux. César était sauvé!

Son travail opiniâtre, son courage obstiné, sa volonté de parvenir stimulée par les conseils fraternels, allaient faire fléchir la fortune hostile et avoir raison de l'indifférence du public.

Bientôt César De Cock expose à Paris un tableau composé: un ruisseau dans lequel se mirent des saules avec, à gauche, un moulin à eau; cette œuvre est reçue, bien placée, acquise par la société des Beaux-arts pour la somme relativement forte de cinq cents francs et elle vaut à son auteur une mention honorable. Pour comble de chance, Xavier avait à la même exposition une de ses meilleures pages: un paysan, surpris par l'orage, chassant devant lui des vaches; ce tableau fut médaillé et également acquis.

Le premier sourire de la fortune, faut-il le dire? accentua encore le désir, cette fois réalisable, qu'avait César de revoir sa ville natale et sa mère.

Il retourne à Gand et c'est alors qu'il reçoit la commande d'un diplôme pour la Société des Chœurs, œuvre de longue haleine, importante et complexe, gravure aux gris fins, aux noirs veloutés et profonds, splendide allégorie de l'Harmonie personnifiée par de gracieuses figures.

Un graveur de profession eût jugé téméraire de s'attaquer à un cuivre de 54 sur 75 centimètres; notre graveur novice n'hésite pas et, malgré deux morsures infructueuses, qui l'obligent à recommencer son dessin, il parvient à mener à bonne fin cette œuvre qui compte parmi les plus intéressantes de la gravure contemporaine.

César De Cock a donc repris ses travaux avec la sérénité d'un talent désormais incontesté, lorsqu'une nouvelle et terrible épreuve, qui eût découragé tout autre que cet homme à l'énergique vouloir, vint le frapper.

La mort prématurée d'une jeune nièce qui était venue travailler à Paris, l'émeut si douloureusement que le lendemain des obsèques de la pauvre jeune fille, l'artiste se lève atteint d'une surdité presque complète.

Il ne lui restait qu'à donner sa démission de chantre; l'extrême fatigue que lui imposaient les séances théâtrales l'avait déjà forcé de renoncer à son siège d'orchestre.

César revient une seconde fois en Belgique et s'établit à Ledeberg.

A peine rentré, il envoie au Salon de sa ville natale un tableau rapporté de Paris et le vend à un architecte de goût, M. Cardon.

Mais après quelque temps, sollicité par sa femme, l'artiste retourne à Paris et, sur les conseils d'un officier retraité, un voisin sympathique, qui avait deviné que le paysagiste souffrait moralement autant que physiquement, il part, le sac au dos, faire ces superbes tournées artistiques qui devaient lui fournir les éléments de ses meilleures œuvres.

De temps en temps, César De Cock rentre à Paris, ragaillardisé au contact de la saine et reposante nature, il rentre, comme il me disait récemment, avec des provisions d'études et de courage. Les tableaux venaient tout naturellement sur les chevalets et marchands et amateurs ne les y laissaient pas longtemps.

Au cours de ces excursions pédestres, l'artiste se rend à Veule, non loin de Dieppe, et y peint cette *Cressonnière*, page magistrale qui devait donner à sa réputation, déjà enviable, sa définitive consécration.

Ce tableau fit sensation au Salon de 1866; Théophile Gautier lui consacra quelques beaux vers, qui ont malheureusement échappé à mes recherches, et le gouvernement français acquit la *Cressonnière* pour le musée de Grenoble.

Mais voici que les jolis bois de Meudon retiennent le peintre vagabond; il y passe de laborieuses journées et reparaît au Salon de 1867 avec le *Chemin de la garenne* qui lui vaut une médaille d'or; ce tableau, acquis par l'Etat, est exposé successivement dans tous les pays de l'Europe; à Munich il obtient à son auteur la grande médaille (1869), à Londres on lui décerne une distinction analogue (1872). Cette œuvre, une des meilleures productions de l'école paysagiste contemporaine, est actuellement au Musée de Lille...

La guerre franco-allemande interrompt les paisibles et fructueuses études de César; il quitte Paris avant le blocus et va demander l'hospitalité à son frère; Xavier s'était définitivement fixé à Deurle, ce riant village que baigne la Lys, aux portes de Gand.

Après les brutalités de la guerre, les privations du blocus et les horreurs de la Commune, les Français éprouvèrent comme un irrésistible besoin de satisfactions matérielles et de jouissances intellectuelles; les artistes de renom vendent tant qu'ils peuvent produire et pendant le premier mois de sa rentrée, César place

pour plus de quatre vingt mille francs d'études et de tableaux.

Après avoir liquidé sa situation à Paris, l'artiste va s'établir à Gasny (Eure).

Il y poursuit sa voie et multiplie ses œuvres

En 1883, il obtient la grande médaille d'or à Amsterdam et, la même année, il reçoit le ruban de l'Ordre de Léopold.

A partir de cette époque le maître heureux n'a plus d'histoire.

Ses toiles se retrouvent dans les principaux musées d'Europe et d'Amérique et c'est peut-être, en Belgique qu'on apprécie le moins son beau talent : seuls, les musées d'Anvers et de Gand possèdent des toiles du maître.

La Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts de Gand, notamment, paraît n'avoir eu jamais qu'une médiocre estime pour ce peintre qui appartient à l'histoire de l'art au même titre que les Corot, les Daubigny, les Troyon, les Dupré et alors qu'elle allait trouver les artistes français chez eux, elle oubliait d'inviter à ses expositions ce Gantois dont toute la France artistique savait le nom et prisait hautement les œuvres.

« Et cependant, dit mélancoliquement le bon César lorsqu'il évoque, d'ailleurs sans acrimonie, le souvenir de certaines injustices ou d'une indifférence plus blessante encore, et cependant, j'ai fait honneur à mon pays et à ma ville natale ! »

Ah ! combien mieux les Français comprennent ce « naturaliste » si fin, si délicat, si intimement poétique et comme on s'explique que le désir du maître soit d'aller finir ses jours dans sa patrie artistique.



Les caractéristiques du talent de César De Cock sont la fraîcheur d'impression, la simplicité des sujets,

l'élégance des lignes, la finesse des tons, l'exécution souple, aisée, sommaire, la sincérité du rendu.

De Cock est un peintre original, non pas de cette originalité qui pour beaucoup de « jeunes » consiste dans la drôlerie ou l'extravagance, mais de cette originalité qui est synonyme de personnalité, d'émotion et d'expression propres.

Je lis dans une précieuse lettre, vraie leçon d'esthétique, que le maître estimé me fit l'honneur de m'adresser : « Quand j'étais à Paris, j'ai vu et fréquenté des artistes qui me charmaient, j'ai vécu dans l'intimité de paysagistes tels que Corot et Rousseau et jamais je n'ai eu la tentation de les imiter car j'étais persuadé que ce plagiat ne m'eût mené à rien... J'admirais ces artistes et... je retournais à la campagne ; devant la nature, je retrouvais le style et comprenait l'esthétique de mes amis, mais je voyais encore autre chose... cette chose je l'ai mise dans mes tableaux et c'est elle qui fait dire devant mes toiles, même non signées : Tiens, un César De Cock !.. »

César De Cock peint comme il voit ou plutôt comme il sent. Et, je le répète, il voit avec des yeux de poète ; il sent avec une âme aimante, éprise des splendeurs de la nature.

Que si l'on analyse plus avant sa technique, l'on est frappé de l'intensité d'effet qu'il obtient avec des moyens rudimentaires et de l'exquise délicatesse des nuances qu'il tire d'une palette primitive, réduite à quelques couleurs rudimentaires.

Ce sont les gris roses, bleus, mauves, des lointains ; les verts frais des jeunes pousses, les émeraudes atténués des frondaisons, les cinabres clairs des herbes humides que César De Cock marie le mieux en des harmonies qui évoquent Corot.

Certes, j'aime les luministes et Claus est un de mes maîtres préférés, mais, si j'admire plus Claus, j'ai-

me mieux De Cock ; un Claus me frappe davantage, mais me retient moins longtemps.

Claus exprime la joie et la force. De Cock la douceur et l'harmonie.

Claus chante avec de beaux éclats, De Cock fredonne amoureuxment.

Claus s'impose, De Cock s'insinue.



Me faut-il parler plus longuement de l'homme ?

De cette esquisse biographique sommaire, préparatoire à un travail plus complet, ressortent insuffisamment peut-être les qualités de l'homme.

J'ai beaucoup étudié Corot et, dans Corot, l'homme aussi bien que l'œuvre : Corot fut profondément bon et inépuisablement généreux, sa peinture fut simple, d'une poésie intime plutôt qu'altière ; le talent de César De Cock a des qualités analogues à celles du maître français, mais ces qualités portent l'empreinte flamande ; chez César De Cock, le cœur est également bon et généreux.

Le « père Corot » disait-on en France ; le « père De Cock » pourrait-on dire en Belgique.

Pourquoi pas : « le frère flamand de Corot » ?

ALBERT DUTRY





INCANTATION

*Je te conjure, ô Lune au-dessus des forêts,
Toi qui viens au cristal des sources, sous les branches,
Aspirer en tremblant l'haleine des muguet
Et présenter ta face aux lèvres des pervenches,
Je te conjure, ô Lune au-dessus des forêts !*

*Je te conjure, ô Lune au-dessus des gazons,
Lune des soirs de Juin que nimbe la rosée,
Lune blanche qui fais fleurir les floraisons
Et paraître la châtelaine à sa croisée,
Je te conjure, ô Lune au-dessus des gazons !*

*Je te conjure, ô Lune au-dessus des villas,
Lune que le miroir des vasques répercute
Et vers qui, doucement, blotti sous les lilas,
Le rossignol soupire avec sa voix de flûte,
Je te conjure, ô Lune au-dessus des villas !*

*Je te conjure, ô Lune au-dessus des jardins,
O Reine des parfums dont l'ombre bleue affote
Phalènes et bombyx et les autres lutins,
Et les darde, vibrants, de corolle en corolle,
Je te conjure, ô Lune au-dessus des jardins !*

*Je te conjure, ô Lune au-dessus des pignons,
Pour qui le campanile egrène d'heure en heure
Le rosaire de vif-argent des carillons,
Pendant que la jonchée, ointe un peu d'encens, fleur,
Je te conjure, ô Lune au-dessus des pignons !*

*Par toute la douceur éparse en ce soir bleu,
Par les touches d'ivoire en pleurs sous des mains blanches,
Par l'arome subtil des verveines de feu
Et les serments d'amour échangés sous les branches,
Par toute la douceur éparse en ce soir bleu!*

*Je te conjure, ô Lune au-dessus de mon cœur,
D'être propice au pauvre artiste qui se pâme
Et de faire à la fin, sous un rayon charmeur,
L'ineffable éclore aux lèvres de son âme,
O Lune roséeuse au-dessus de mon cœur!*

VICTOR KINON





CHRONIQUE LITTÉRAIRE

(Suite)

Le roman en France au 19^e siècle, par EUGÈNE GILBERT (Paris, Plon, édit.). — *La police et les chouans sous le Consulat et l'Empire*, par ERNEST DAUDET (id.) — *Lettres de Desclée à Fanfan* (Calman-Lévy, édit.). — *Le mystère des foules*, par PAUL ADAM (Ollendorff, édit.). — *Notre compagne*, par MARCEL PRÉVOST (Lemerre, édit.).

MEUGÈNE GILBERT est bien connu des lettrés de Belgique et de France. La revue trimestrielle des livres qu'il fait à la *Revue générale* lui a valu de nombreuses sympathies. Il y apporte un esprit lumineux et droit, un tact sûr et cette bienveillance compréhensive qui est, selon Goethe, rare et précieuse. Aujourd'hui il publie un gros livre : *Le Roman en France au 19^e siècle*, et ces mêmes qualités s'y retrouvent, avec une large érudition et un art de saisir les ensembles, d'opérer des synthèses.

Il s'attaquait à un sujet redoutable, car le roman a pris une telle place dans la littérature contemporaine : il a tout envahi, il contient tout, depuis le récit des chutes des belles dames amoureuses jusqu'à des études sociales et même des prédictions sur la société de l'avenir ; il est drame, analyse, pensée, poème, métaphysique, à la fois ou séparément. « Par l'imprévu

de ses combinaisons infinies, par la variété des formes qu'il peut presque indifféremment revêtir, par la liberté de son allure et l'universalité de sa langue, il convient particulièrement aux sociétés démocratiques. » (1) Pour résumer en quatre ou cinq cents pages ses diverses manifestations, il fallait beaucoup de clarté et de méthode. M. Gilbert a eu l'une et l'autre. Et puis, il y a une autre qualité que M. Gilbert a déposée en ce livre et dont on ne saurait trop le remercier. Supposez ce sujet traité par un pédagogue, ou seulement par un érudit patient, ingénieux mais indifférent: il aurait disséqué longuement tous les romanciers défunts; arrivé à l'époque actuelle, il aurait été très sobre de commentaires, et aurait négligé tous les *Jeunes*, tous ceux dont le talent n'est pas consacré par le temps. M. Gilbert a l'âme trop ouverte aux choses de son époque pour avoir attendu le jugement de l'avenir, il a fait large la part des artistes contemporains. Cependant, s'il les analyse avec sympathie, son analyse n'a ni parti-pris ni partialité; de là, son singulier attrait et son autorité.

Tout au plus lui ferai-je quelques objections en parcourant son œuvre. Il m'a semblé que, dans le chapitre sur les origines du roman moderne, il faisait une grande place à la *Nouvelle Héloïse* et à *Paul et Virginie*, et une petite aux *Liaisons* et à *Manon*. Cependant, c'est à ces deux derniers livres que se rattache toute notre production de romans d'analyse, de romans psychologiques, depuis *Le Rouge et le Noir* de Stendhal et *l'Adolphe* de Benjamin Constant jusqu'au *Disciple* de Paul Bourget. Quatre ou cinq livres suffiraient à expliquer notre état d'âme con-

(1) M. Brunetière.

temporain : lisez la *Nouvelle Héloïse*, les *Liaisons*, lisez encore les *Mémoires* de Goethe, les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, passionnez-vous pour le Julien Sorel de Stendhal et pour quelque héros volontaire de Balzac, et vous serez prêt à comprendre tous les différents protagonistes des romans d'aujourd'hui, car dans ces livres-types vous aurez trouvé, diversement combinés et amalgamés, l'âme tristement voluptueuse et toujours maîtresse d'elle-même d'un Armand de Querne (1), la sécheresse de cœur et l'inquiète curiosité d'un Julien Dorsenne (2), l'esprit idéologique et sensuel de l'ambitieux maigre cher à Barrès, la sensualité d'un Jacques Decharre (3), la chair faible et dominatrice d'un Julien de Suberceaux (4). Ainsi quelques œuvres géniales démêlent nos complexités.

M. Gilbert me permettra de protester contre ce jugement qu'il porte sur Balzac : « Son art, dit-il, aboutit à donner de l'importance aux mœurs plutôt vulgaires que noblement bourgeoises. Concurrentement il a étalé les vices, les faiblesses et les ridicules de la haute bourgeoisie, et par là même il a contribué à son abaissement. » Je crois, au contraire, que Balzac, en montrant quelle bataille d'intérêts et quels égoïsmes monstrueux entraînait notre société bâtie uniquement sur le principe de l'argent, a contribué à nous le faire mépriser, comme il a contribué au développement de notre volonté par sa passion de l'individualisme et de l'énergie humaine.

Enfin, quelques classements d'écrivains me surprennent. J'ai tort, car un classement est nécessaire dans un livre méthodique, et tout classement pêche

(1) *Crime d'amour*, par PAUL BOURGET.

(2) *Cosmopolis*, id.

(3) *Le Lys rouge*, par A. FRANCE.

(4) *Les Demi-Vierges*, par MARCEL PRÉVOST.

par quelque côté. Ainsi j'aurais mieux aimé le nom de Barbey d'Aurevilly parmi les analystes que parmi les romanciers historiques : cela tient peut-être à ce que je préfère *Une vieille maîtresse* et *Un prêtre marié* au *Chevalier des Touches* et à *l'Ensorcelée*. Nos passions jouent un rôle si grand dans nos opinions.

En revanche, je signalerai l'excellente étude sur George Sand, celles sur le réalisme, sur le roman rustique, etc., et la conclusion sur l'union, nécessaire dans l'art, du réel et de l'idéal, je signalerai plutôt tout le livre, car il est un guide excellent et sûr à travers l'immense production romanesque de ce siècle.

La période du Consulat et de l'Empire, féconde en événements tragiques et en aventures merveilleuses, est toujours en vogue parmi nous. Elle triomphe au théâtre avec *Madame Sans-Gêne*, en librairie avec les tomes d'innombrables généraux qui sans doute se battaient d'une main et écrivaient de l'autre, elle a même eu son musée spécial de souvenirs.

M. Ernest Daudet est un des historiens qui connaissent le mieux cette époque. Il l'a étudiée surtout hors de France, suivant les émigrés dans leurs différentes villégiatures. Aujourd'hui il étudie les conspirations royalistes qui essayèrent de renverser Napoléon au profit des Bourbons. Ainsi, il est, pour ainsi dire, l'historien de la contre-Révolution; il se passionne pour les souvenirs de l'ancienne France et pour ceux qui leur demeurèrent fidèles durant la tourmente révolutionnaire.

Son livre s'intitule *La Police et les Chouans sous le Consulat et l'Empire* (1800-1815). La pacification de la Vendée en 1800 n'est pas la fin définitive de la Chouannerie; il demeure encore, à travers tout les gloires du Consulat et de l'Empire, les partisans

acharnés des Bourbons, décidés à lutter jusqu'à la mort : ne pouvant plus se battre, ils conspirent. Et ils en arrivent à aimer conspirer, comme ce Georges Cadoudal (dont M. Ernest Daudet écrira un jour l'histoire) qui, s'embarquant pour l'Angleterre où il allait préparer de nouveaux complots, avec Hyde de Neuville, disait à celui-ci : « Si jamais le roi remonte sur son trône, il fera bien de nous faire fusiller. Nous ne serons jamais, vous et moi, que des conspirateurs. »

C'est l'histoire attachante de ces conspirations que M. E. Daudet nous retrace; pour nous faire comprendre leur avortement, il nous présente la police habile et astucieuse de Bonaparte, dirigée par les Fouché et les Rovigo.

Sans doute il y a beaucoup d'érudition dans ces pages, mais il y a surtout de l'humanité, et c'est ce qui leur donne de la flamme et de la vie. L'auteur aime ce passé qu'il ressuscite; il a dû avoir des minutes précieuses en dépouillant les archives : « Ainsi — dit-il lui-même, — dans ces pièces manuscrites, dont quelques unes tombent en lambeaux, revit tout un passé qui a vu des créatures humaines s'agiter, souffrir, être tour à tour heureuses et accablées d'infortunes, périr même à travers des événements qui les ont emportées à l'oubli. — Aucun des sentiments de l'âme — amour, plaisir, colère, besoin de vengeance — ne fait défaut à ces aventures tantôt comiques, tantôt tragiques. Les femmes y tiennent une grande place, y jouent un rôle important et on sait quelle physionomie elles impriment aux choses qu'elles touchent et au milieu desquelles elles passent. »

C'est encore un peu de vie humaine que nous apportent ces étranges et sincères *Lettres d' Aimée Desclée à Fanfan*. Desclée fut une grande actrice

morte en pleine gloire, qui souffrit de sa triste jeunesse déréglée, de son art, de son amour. Fanfan fut un officier qu'elle rencontra après avoir passé la trentaine et qu'elle aima jusqu'à sa mort. Ses lettres sont la touchante histoire de cet amour. Elle s'y confesse sans hypocrisie, elle y est charmante, douce, passionnée, triste, désenchantée, cruelle tour à tour. Je ne suis guère compétent pour les juger, car j'ai une prédilection invincible pour tout ce qui est de la vie sincère, pour les mémoires, les journaux, les lettres intimes qui ne sont pas gâtés par trop de vanité, qui n'ont pas été trop écrits en vue de la galerie. Et il n'y a pas de cabotinage dans ces pages d'une cabotine malheureuse.

Je vous signalerai cependant, dans ce volume, une lettre admirable et inédite d'Alexandre Dumas à Desclée. C'est l'auteur dramatique qui avait découvert l'actrice et lui avait donné de la gloire en la faisant jouer dans ses pièces. Il était demeuré son ami, et il tâcha de la relever à ses propres yeux en lui faisant retrouver son âme perdue : « Vous êtes entre ciel et terre, — lui écrit-il. — N'importe ! jetez-vous tête baissée dans le travail et dans l'art ; utilisez tout ce que vous savez, tout ce que vous avez senti, tout ce que vous avez souffert, et votre âme se fera peu à peu en vous. Soyez certaine, quoique vous ayez fait de mal, consciemment ou inconsciemment, que cette âme existe et que vous êtes dans l'âge où vous pouvez encore la fixer en vous et la rendre immortelle. Ce qu'on appelle le libre arbitre n'est pas autre chose. Il y a un moment dans la vie où la claire vue du bien et du mal nous apparaît distinctement. C'est à ce moment, plus ou moins attardé selon les circonstances et les milieux, que nous nous créons nous-mêmes en dehors de l'existence fortuite que nous devons à nos parents... C'est à vous de

vous mettre au monde, de vous enfanter divinement. Le moment ne reparaitra plus. Saisissez-le comme j'ai fait quand je me suis trouvé en face de lui. Vous verrez bientôt avec quelle sérénité vous serez maîtresse de vous et de tout ce qui vous a dominée, froissée, égarée jusqu'à ce jour... »

J'ai cité ce fragment de lettre, pour faire aimer la noblesse d'âme de son auteur, et aussi un peu la pauvre et fragile bonne volonté de sa destinataire.

Je croyais trouver dans *Notre Compagne* de M. Marcel Prévost quelques indications sur la femme d'aujourd'hui. Il y avait, dans les *Demi-Vierges*, une certaine prétention à des théories et à des peintures des types caractéristiques de notre société faisandée : le préfacier donnait son avis sur l'éducation des jeunes filles et parlait sur cette grave question avec l'autorité et l'onction d'un moraliste ; le romancier opposait à tout un bataillon (presque de Cythère) évoluant avec agilité et dextérité une unique petite voie blanche représentant l'épouse rêvée. On pouvait donc espérer que *Notre Compagne* serait un petit traité d'éducation féminine. Ce n'est qu'une réunion de contes sans grande valeur littéraire, où sont plus ou moins finement contées de petites histoires d'amour : les personnages sont à peine vivants, et les sujets n'ont qu'un intérêt passager. L'auteur lui-même, j'en suis persuadé, n'y attache pas grande importance. On aurait tort d'y attacher plus d'importance que sans doute il ne fait.

Il y a au moins un beau poème dans le nouveau recueil de vers de M. Adrien Mithouard. Ce recueil s'appelle de ce nom singulier et prétentieux : *L'iris*

exaspéré. Je veux citer ce poème, car les vers se prêtent mal à l'analyse: le voici:

GABAËL

Gabaël de Sichem, aveugle de naissance,
Rêve sur le chemin, dans la magnificence
Et la sérénité d'un soir dont ses yeux blancs
Ne voient pas s'empourprer les monts étincelants.

Et, ne voyant pas luire le soir, il l'écoute.

Jésus passe, dans un bruit d'hommes, sur la route.
Il s'arrête, le touche et lui commande : « Vois! »

Très pâle, au bord d'un pré d'herbe haute, sans voix,
Le vagabond, auquel aucun n'avait pris garde,
Entouré tout-à-coup de silence, regarde...

Il a vu face à face la face de Dieu !

Et lui qui ne connaît rien du firmament bleu,
Ni les forêts, ni l'eau vive, ni la lumière,
Il consomme en Jésus sa vision première.
Ses deux yeux de vieillard, vierges encore de jour,
Posent sur le Seigneur *la vue* avec amour.

Il ne le quitte pas des yeux, il veut le suivre.
Mais il est séparé de lui par la foule ivre.
On entoure l'aveugle, on le regarde voir.
Jésus s'en est allé sous les palmiers du soir.

Alors, pour n'avoir vu que lui, pour ne connaître
Des apparences que le visage du Maître,
Gabaël se détourne et se crève les yeux.

Le couchant sur les monts saigne, silencieux...

N'est-ce pas que vous me remercieriez de vous avoir fait connaître ces beaux vers ?

J'arrive bien tard pour parler du *Mystère des foules* de M. Paul Adam. Ces deux volumes demanderaient une longue étude: j'espère la leur donner le jour où je pourrai analyser complètement la figure

originale et inquiétante du jeune écrivain. Aujourd'hui je ne veux écrire que quelques notes en marge.

Il y a dans M. Paul Adam un artiste byzantin qui se plaît au luxe et à la magnificence des décors et des images, comme au luxe et à la magnificence des idées. Cet artiste crée de magnifiques fresques où se meurent des personnages de rêve en des cadres somptueux : il peint à couleurs vives, éclatantes ; sa phrase est inapte aux nuances, aux langueurs, aux douceurs, elle est précieuse dans les descriptions à larges traits. Ainsi cet admirable passage :

« L'invasion des blancs nuages sur le ciel se colora du couchant. Ce fut une armée en marche, rose et or, qui s'avança dans les ramilles des arbres et sur le désert bleu du zénith. Le clocher, la silhouette immense du château brunirent contre cette splendeur. Le chemin aussi devint rose, et les bois violets se rosèrent. On marcha dans une apothéose singulière. La brise murmurait sa confiance dans les feuillages qui allaient mourir... »

Sa conception de la femme est trop artificielle pour être vraie. Il la crée toujours perverse, subtile, mettant son intelligence raffinée au service de sa bassesse d'âme et de sa sensualité physique ou morale : telles sont Maïa dans les *Cœurs utiles* et, dans le *Mystère des foules*, cette belle Anne aux yeux clairs, figure de vitrail au grand lévrier blanc. Cette image cruelle ne va pas sans quelque souffrance orgueilleusement dissimulée.

A côté de l'artiste rare et subtil, il y a chez M. Paul Adam un utopiste rêvant pour les foules des bonheurs imaginaires. Ce caractère de son cerveau impliquait un certain manque d'esprit critique, en même temps qu'une générosité d'âme et un doux penchant à s'élever au-dessus des choses

contingentes jusqu'aux idées générales, en oubliant que la matière humaine est changeante et mobile et très lentement perfectible. Cet utopiste s'est épris du socialisme, il s'est penché sur la misère du peuple, et il a compris que le *Mystère de la foule*, c'étaient son ignominie et sa lâcheté. Alors le socialiste s'est détourné de la collectivité avec dégoût pour revenir à l'individualisme, au libre développement des forces conscientes et supérieures et même à l'anarchie.

L'artiste aime le beau presque dans sa perversion, presque dans ses déformations. L'utopiste s'éprend des théories sans tenir assez compte des nécessités de la nature humaine. De là, chez M. Paul Adam, des pages dangereuses qu'il faut éviter aux âmes ingénues ou ignorantes.

Toutes ces tendances se mêlent dans le *Mystère des foules*. Il a mis beaucoup de lui-même dans un de ses héros, Dessling, celui qui est le perpétuel visiteur de la vie, et qui est attiré par toutes ses formes sans se donner définitivement à aucune. Il y a mis de sa souffrance par la femme et par le peuple en qui il avait déposé ses espoirs, car Dessling est trahi par la belle Anne et trahi par la foule.

— « Et pourtant, — dit-il à son ami Jack Lyrisse, — j'aime Anne, j'aime aussi le peuple.

— « Non, mon ami, vous aimez une idée d'Anne qui n'est pas cette fille aux actes doubles, et une idée du peuple qui n'est pas ce troupeau de brutes aux cerveaux aveugles. L'idée seule est adorable. Il faut s'élever; il faut aimer en dehors des formes; il faut chérir Dieu pour lui-même, sans songer aux archanges ni aux musiques du Paradis. Soyons dans l'idée de Dieu.

— Oh! tout mon rêve d'agir !... gémit Dessling.

— « Nous rêverons de penser, lui cria Jack. Lais-

sons l'acte à Ludovicus Bax et à Cœsarès ; laissons les pasteurs de peuple tenir leur houlette dérisoire... »

Le livre se résume en un douloureux mépris du peuple qui est lâche par nature, qui toujours précipite ses flots sur les êtres faibles et désarmés. Ainsi les hommes ne mettent en commun que leurs mauvais instincts. Cette thèse pourrait être discutée : on lui pourrait objecter que les sentiments nobles et grandioses des foules créèrent chez tous les peuples, les admirables chants primitifs, et que, chez nous, la foule anonyme a bâti les cathédrales et composé les chansons de geste. Mais il y aurait tant à dire sur ce livre attrayant, artistique, tourmenté et parfois discutable...

HENRY BORDEAUX

Memento. — Je reçois du Canada les *Heures perdues*, poésies de M. Adolphe Poisson. Ces poésies ont de nobles pensées et des formes classiques. Peut-être manquent-elles d'originalité, mais M. de Wyzeva ne disait-il pas que les meilleures œuvres étaient imitées ?





FANTOMES DU SOIR

Le souvenir ! — plus beau que le Rêve,
plus poignant que la réalité.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

CETTE après-midi de février était déjà d'une douce tiédeur printanière : « Ma Sœur, mettez-moi au soleil, je vous prie, » murmura André ; et doucement, avec d'infinies précautions, Sœur Agnès avança sur le perron le fauteuil où le jeune homme était étendu, pâle de la pâleur des phtisiques ; elle lui enveloppa les jambes d'une couverture de laine dont les nuances bleu pâle accentuaient encore l'immatérielle diaphanéité du visage et des mains ; dans ce corps qui se mourait un peu plus chaque heure, les yeux seuls survivaient de vivacité fiévreuse et, à présent, ils vaguaient de rêve dans la profondeur des azurs célestes....

— « Voulez-vous un livre, Monsieur André ? » demanda tendrement Sœur Agnès.

— « Merçi, ma Sœur, j'ai déjà tant lu ces jours-ci... »

Il venait en effet de parcourir un à un des volumes de voyage, rapportés, au temps de sa vagabonde jeunesse, de ce qu'il appelait, avec une pointe d'orgueil, sa tournée en Europe....

André avait été un voyageur passionné ; au fond de son être vibrail toujours le souvenir des premiers voyages en chemin de fer, avec la volupté de se sentir em-

porté en coup de vent à travers des paysages non vus, sous un ciel nouveau; collégien, les livres de voyages lui donnaient comme de petites fièvres cérébrales et pétrissaient en lui le futur assoiffé d'inconnu qu'il devait être; maître de sa liberté, en toute la vigueur physique et tout l'épanouissement intellectuel de la jeunesse, il était parti, sans prévoyance et sans soucis, promenant par le monde ses deux yeux bleus, curieux et inquiets...

Toute la somme des jouissances d'art que les œuvres de l'homme et de la nature éparpillées en tous pays peuvent donner à une jeune intelligence vierge de tout contact avec la vie, il l'avait absorbée d'une passion gloutonne; voyager — ce qui pour d'autres est le délassement au travail, le remède à l'ennui ou le condiment de la satiété — avait été pour lui l'apprentissage exaspéré de la vie; en quelques années il avait dilapidé la réserve d'intellectualité départie à une vie d'homme; et le voici précocement miné par le dissolvant inexorable de la dégénérescence; la débauche d'esprit aussi est mortelle; l'adolescent qui s'éteignait là, en pleine virginité de l'âme et du corps, était un débauché d'esprit...

La mémoire déjà vacillante, mais aidée par de récentes lectures, André essayait de revoir ses impressions d'autrefois; dans un décor de lumières et d'élégances, Paris lui apparut, tel qu'il s'offrit à lui, ce soir d'octobre où, débarqué à la gare du Nord, après une flânerie au hasard, l'avenue de l'Opéra lui fut révélée; pendant six mois il vécut dans le halo de ce même éblouissement féérique et superficiel qui développa et cultiva uniquement en lui les sens inférieurs du dandy; il faut, à Paris, de longues et déroutantes recherches pour trouver, entre toutes les choses délicieuses et pralinées qu'y grignote le dilettantisme, le grain de mil fortifiant dont se nourrit

l'âme; André avait rapporté de Paris une façon absolument nouvelle et exquise de nouer sa cravate et de griller des cigarettes....

Au pôle opposé de ses souvenirs il revit Rome.

Celle-là, dès l'abord, l'avait possédé tout entier, le rivant à elle par les fibres les plus intimes et les plus profondes de son être. Beaux soirs religieux où il montait aux hauteurs de San-Onofrio et, après s'être absorbé devant l'impressionnante Vierge du Vinci, il déroulait vers l'horizon lointain et bleu, prometteur d'étoiles, par delà l'immense panorama de clochers et de dômes que dorait le couchant, ses infinies rêveries mystiques. Et quand il descendait, la nuit venue, le long du Colisée, du Forum, du Palatin, squelettes du passé que la brutale crudité du jour rapetisse, mais que les indécisions de l'ombre ressuscitent et apothéosent, de quels pénétrants échos résonnait en lui la voix confuse des siècles où les hymnes liliaux des martyrs rachetaient les chants lascifs des courtisanes? Et c'était ensuite, aux matins nacrés, l'agenouillement de son songe amoureux devant les adolescentes candides et passionnées de Raphaël et du Titien; et parmi la sévérité patricienne des grandes salles du palais Barberini ou la gaîté fleurie et printanière de la Farnésine, tout le meilleur de son âme montant en encens de naïve volupté vers ces immortelles Aimées de l'art.

Et André, les yeux paroxysés de fièvre, se souleva en son fauteuil et tendit ses mains tâtonnantes vers le là-bas évoqué, comme s'il eût voulu retenir l'essai fuyant de ses souvenirs. Mais il retomba aussitôt et son regard devenu hostile s'abaissa brusquement : la Rome des croyants et des artistes s'était écroulée en sa mémoire derrière la Rome des trafiquants et des utilitaires, aux hautes et uniformes bâtisses carrées, bazars parisiens, restaurants alle-

mands, bars londoniens et, se précipitant entr'elles avec la hâte et le remous du lucre, le flot tourbeux et cosmopolite des agioteurs, des marchands et des jouisseurs.

Et André revécut, à ce rappel, la meurtrissure de sa chimère et comment il s'était enfui précipitamment vers le jardin mélancolique des roides Icônes, des rares fleurs mauresques, des sveltes ogives et des mornes eaux dormantes : Venise... Et Venise fut clémente à son rêve blessé : elle l'emmaillota somptueusement dans les soies du Véronèse et le berça doucement au rythme convalescent de ses noires gondoles. Et longtemps il se laissa vivre, redevenu enfant, au grand soleil de la place Saint-Marc, en savourant des *granitis* et en éparpillant ses songes parmi le tourbillonnement effarouché des mauves colombes.

Mais, une fois de plus, le désenchantement était venu, mordurant l'illusion par la fissure de la satiété et de la lassitude. Les coins de la silencieuse ville, au début les plus suggestifs de poésie, insensiblement se dépouillaient chaque jour aux yeux d'André d'un peu de leur fraîche nouveauté. Et il partit, se soustrayant à l'angoisse de sentir lentement choir, entre son rêve et lui, le voile de la banalité...

Par quelle étrange association d'idées Londres surgit-elle soudain aux yeux du pâle malade, en le galopement échevelé de sa fébrile et haletante vie d'affaires — apaisée soudain au seuil de l'oasis de ses parcs où le sensitif pouvait, loin du tumulte des mercantiles rivalités et à l'ombre propice des arbres, cultiver ses songes ? Et André retourna sa pensée vers certain soir de mai où il avait suivi, communi-ant d'enthousiasme, l'interminable et compact cortège des miséreux gravitant sombre et silen-

cieux à travers les rues de la Cité. Aux profondeurs de l'horizon, le soleil rutilait en un disque saignant, pareil à une symbolique pièce d'or. Vers cette promesse de jouissances, la foule des parias marchait conquérante, mais voilà qu'à mesure qu'elle avançait, l'astre s'obscurcissait et à l'arrivée aux hauteurs du populaire faubourg, rien ne survivait dans le ciel de ce beau et vain couchant illusoire. Soleil du soir! Espoirs du pauvre! — mirifiques, inaccessibles et décevantes chimères toutes pareilles! Et parmi le noir de la nuit, la multitude des déshérités se débattait menaçante et grondante, contre l'éternelle et sombre fatalité de sa destinée...

.
Sœur Agnès s'approcha doucement d'André :
« C'est l'heure de votre prière » lui dit-elle ; et glissant un chapelet entre les doigts du malade, elle s'agenouilla à ses côtés. Et tandis que, dans la sérénité du crépuscule, la voix cristalline de la Religieuse égrenait des *Ave Maria*, oh! la pure vision qui du lointain du passé s'en vint au devant d'André! C'était là-bas, au fond de la Hollande, une blanche bourgade; au milieu d'une verdure trempée de rosée, l'eau mirait les ailes lentes d'innombrables moulins; des auvents de la blanche tour s'éparpillaient les appels amicaux des cloches; et par les rues jonchées de blancs pétales de roses, parmi les blondes spirales de l'encens, glissait la procession de la Fête-Dieu. Voici surtout un groupe de jeunes filles en robe blanche à manches bouffantes et dont le large bonnet blanc frémissait aux tièdes brises, et, émergeant de cet essaim immaculé comme d'un parterre de lys, sœur aînée toute pareille à ses cadettes, la Vierge...

De sa voix cristalline la Religieuse à présent égrenait les appels mystiques des Litanies de Marie
« Vierge des Vierges... Rose mystérieuse... Porte du Ciel... Etoile du matin »

André soudain s'était penché, les yeux grandis d'extase, les bras tendus comme en une envolée d'ailes. « Etoile... Etoile du matin » murmura-t-il et il s'abat-
tit dans son fauteuil, les lèvres décolorées, le regard teint, les doigts crispés, mort.

FIRMIN VANDEN BOSCH





COIN DE FLANDRE

A CHARLES FUSTER

« Kennst du das Land »
(GETHE)

*Connais-tu le doux coin de ma terre de Flandre,
Où la Dendre
Etale en murmurant sa robe de vermeil
Au soleil ?*

*Et le val odorant du flair des violettes
Si coquettes ?
Et les prés vaporeux où meuglent les bœufs roux
Aux yeux doux ?*

*Et les bosquets moussus, striés de clair et d'ombre
Où, sans nombre,
S'en viennent répéter leurs refrains aux temps chauds
Les oiseaux ?*

*Sais-tu la glèbe d'or où bruit la moisson blonde,
Comme l'onde
Eployant ses roulis, sous les tièdes soupirs
Des zéphirs ?*

*Sais-tu le lac d'argent, au flanc de la colline,
Qu'illumine
De reflets auroraux de topaze et d'or fin
Le matin ?*

*Sais-tu le lied d'amour que les pâtres entonnent
Lorsque sonnent
Les cloches d'Angelus, en le calme du soir,
Au moustoir?*

*Enfin sais-tu l'autel où la sainte Madone,
Ma patronne,
Songeuse me sourit, emmi les vieux arceaux
Des vitraux?*

*Oh ! moi je vous connais tous sur le bout des doigts !
Frais vallon, lac d'azur, glèbe d'or, tours antiques,
Vitraux historiés aux madones gothiques,
Je vous connais, chansons de la plaine et des bois !*

*Humble coin patrial de nos terres flamandes,
Toi que j'aime cent fois mieux que tout l'univers,
Vieille terre d'honneur aux naïves légendes,
A toi, Sainte Patrie, et mon cœur et mes vers !*

FRANZ VAN CAENEGEM





CHRONIQUE HISTORIQUE

Marquise des Réaulx, Le roi Stanislas et la reine Marie Leczinska. 1 vol. in 8° — *Comte de Ségur, Le maréchal de Ségur.* 1 vol. in 8° — *Gaston Maugras, La fin d'une société. Le duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV. Le duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette.* 2 vol. in 8° — *Thirion, La vie privée des financiers au XVIII^e siècle.* 1 vol. in 8° — *Ernest Daudet, Don Rafaël. Mœurs espagnoles.* 1 vol. in 18. — (Paris, Plon.)

Pour les curieux des choses de l'histoire, le XVIII^e siècle a bien des attraits. Nulle phase des annales humaines ne présente peut-être plus de perversité, comme nulle aussi ne fut perverse avec autant de grâce, d'esprit et de gaieté. L'immoralité du règne de Louis XIV se cachait sous une espèce de majesté, celle que firent surgir la régence du duc d'Orléans et la cour de Louis XV s'étalait au grand jour, mais en se parant de mille couleurs aimables et séduisantes. Cette société a mené la France à sa perte et cependant, si la justice oblige à la condamner, beaucoup peut-être n'émettront pas leur verdict sans éprouver un sentiment d'intérêt pour la coupable. Don Juan, a-t-on dit, rencontre toujours de l'indulgence dans le cœur des femmes. C'est un sentiment analogue qui fait trouver au monde d'alors grâce à nos yeux. Le XVIII^e siècle

est le siècle des dons Juan et Beaumarchais l'a admirablement incarné dans les personnages du *Mariage de Figaro*. Jamais historien ne décrira peut-être avec autant de fidélité la société de ce temps que l'a fait l'écrivain français en cette impérissable comédie. Aucun jugement n'est aussi bien fondé que celui formulé par Figaro dans son monologue célèbre.



Au milieu de ces personnages qui ne connaissent d'autre loi que leur fantaisie, d'autre guide que leurs passions, d'autre morale que le dévergondage, on voit cependant quelques figures, mais bien rares, qui font exception à la règle générale et devant lesquelles l'historien doit s'incliner avec respect. A la cour même on rencontre ce spectacle étrange de la vertu mise sur le trône à côté du vice. Nulle femme ne fut plus noble, plus chaste et plus sacrifiée que la pauvre reine de France Marie Leczinska. Elle trouva le malheur assis à côté de son berceau, elle le connut à chaque étape de son existence, elle le vit, fidèle compagnon, la suivre jusqu'à son lit d'agonie. Il n'est humiliation, il n'est souffrance qui lui ait été épargnée. Et pourtant grand fut le charme qui se dégagait de sa personnalité, si grand est-il encore qu'il suffit à un livre de nous parler d'elle pour devenir intéressant. Tel l'ouvrage, d'une facture littéraire assez médiocre, que M^{me} la marquise des Réaulx a consacré au roi Stanislas et à sa fille. On oublie les imperfections du récit pour ne songer qu'à la beauté du sujet et c'est à regret que l'on ferme le volume.

Les contemporains sont unanimes dans leurs louanges pour Marie Leczinska. Le chevalier de Méré, qui l'avait vue un peu avant qu'elle n'eût

été demandée en mariage pour Louis XV, disait d'elle : « Ces mœurs naïves et pures, ce mélange d'études graves et de gaieté innocente, ces devoirs pieux et domestiques, cette princesse qui, aussi simple que la fille d'Alcinoüs, ne connaît de fard que l'eau et la neige, et qui, entre sa mère et son aïeule, brode des ornements pour les autels, tout retraçait dans la commanderie de Wissembourg l'ingénuité des temps héroïques. » M^{me} de Genlis, qui la connut vers le déclin de sa vie, la décrit ainsi : « La reine était une charmante petite vieille ; elle avait conservé une très jolie physionomie et un sourire ravissant. Elle était obligeante, gracieuse, et le doux son de sa voix, un peu languissante, allait au cœur. Sa conduite entière avait toujours été d'une pureté irréprochable ; elle était pieuse, bonne, charitable : elle aimait les lettres et les protégea avec discernement. Elle avait beaucoup de finesse dans l'esprit, on citait d'elle une quantité de mots charmants. »

On comprend facilement l'admiration dont Marie fut l'objet, quand on parcourt sa correspondance avec son père. Il est impossible de mettre dans des lettres plus d'esprit, de cœur et de bon sens que n'en mettait la reine de France dans les missives qu'elle adressait au roi Stanislas. « Oh, mon cher papa, écrivait-elle, lorsqu'elle venait de quitter la Lorraine pour aller épouser Louis XV, qu'il y a longtemps que c'était avant-hier et que je ne vous ai rien dit. Il n'est rien que ne fassent les bons Français pour me distraire. On me dit les choses les plus belles du monde ; mais personne ne me dit que vous soyez près de moi. Peut-être me le dira-t-on bientôt, car je voyage dans le royaume des fées et je suis véritablement sous leur empire magique. Je subis à chaque instant des

métamorphoses plus brillantes les unes que les autres ; tantôt je suis plus belle que les grâces, tantôt je suis de la famille des Neuf Sœurs ; ici, j'ai les vertus d'un ange, là ma vue fait des bienheureux ; hier j'étais la merveille du monde, aujourd'hui je suis l'astre aux bénignes influences. Chacun fait de son mieux pour me diviniser, et sans doute que demain je serai placée au-dessus des immortels. Pour faire cesser le prestige je mets ma main sur la tête, et aussitôt je retrouve celle que vous aimez et qui vous aime tendrement. » Dans une autre lettre on trouve les lignes suivantes : « J'espère, mon cher papa, que vous ne laisserez pas attendre longtemps ce que vous m'avez promis. Marquez-moi bien clairement tous mes devoirs, dites-moi toutes mes vérités ; vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même, soyez mon ange conducteur ; je suis bien assurée qu'en vous suivant je ne m'égarerai pas, mais je ne répondrais pas de ce que je pourrais faire en ne consultant que ma pauvre petite tête. » Cet amour filial se manifeste toujours aussi grand à mesure que les années s'écoulaient. « Croiriez-vous, papa, écrivait-elle vers 1750, que mon fils prétend s'apercevoir que je suis un peu jalouse de l'amitié que vous avez pour lui ? Je lui ai dit qu'il était dans l'erreur et que je saurais me soumettre à l'ordre de la nature qui a établi que les aïeux aimeraient un peu mieux leurs petits-enfants que leurs enfants eux-mêmes. Comme nous étions sur votre chapitre, il me disait que vous étiez le meilleur dictionnaire qu'il connût et que tout son regret, lorsque vous venez nous voir, était de n'avoir pas assez de temps pour vous feuilleter à son aise. Pour moi, cher papa, qui n'ai pas besoin de science comme mon fils, je lui abandonnerai le reste du dictionnaire pour me livrer à

l'article *Cœur*, où je trouverai tout ce qu'il faudra. »

La charité était une des vertus dominantes de Marie et celle qui l'a le plus fait bénir par ses sujets. « Si je refuse l'aumône, disait-elle, qui ne se croira dispensé de la faire. » « Elle donnait tout ce qu'elle avait, écrit la duchesse de Mouchy, sa dame d'honneur, et quand il ne lui restait plus rien, elle vendait ses bijoux ; c'est ce dont j'ai été témoin. » Il lui arriva d'engager toutes ses pierreries et de porter des perles fausses sans qu'on s'en doutât. Son revenu presque entier était consacré aux pauvres. Quand il devenait insuffisant et qu'elle ne pouvait ou n'osait s'adresser au roi, c'est son père qu'elle appelait à son aide : « Je prenais la plume, mon cher papa, pour écrire à Alliot et lui demander un conseil, mais, réflexions faites, vous me le donnerez tout aussi bien que lui. Je voudrais savoir s'il n'y aurait pas d'indiscrétion à vous prier de me faire une avance, et un peu considérable. D'après votre réponse, je me déciderai pour vous la demander ou pour n'en rien faire. Je vous dirai, cher papa, que nous sommes ici dans une misère extrême, plusieurs de nos personnes sont, à ce qu'on dit, dans un état de détresse déplorable dont nous nous ressentons ici ; jamais on ne m'a tant demandé de tous côtés, et je n'ai plus rien à donner. On a le cœur serré ; je vous avoue, mon cher papa, qu'on n'est pas tenté de tirer vanité du peu de bien que l'on fait, en considérant combien il en resterait à faire. Nos plus grandes aumônes ne remédient qu'à de bien petits maux. Mon fils, qui voit tout en grand et qui sent tout vivement, appelle cela jeter un verre d'eau sur une prairie brûlante. Mais enfin le bon Dieu ne demande de nous que ce que nous pouvons. »

On trouve à chaque page du livre de la mar-

quise des Réaulx des traits que l'on voudrait citer, mais, malheureusement, il faut se borner et renvoyer ceux qu'intéresse Marie Leczinska à l'ouvrage même qui constitue une excellente lecture à faire en famille pendant les soirées d'hiver.



C'est encore une belle figure de l'histoire de France, quoique d'un genre différent, que celle du maréchal de Ségur, dont son petit fils, M. le comte de Ségur, vient d'écrire la biographie en un ouvrage qui révèle un écrivain de race en même temps qu'un historien habile et consciencieux. Le marquis de Ségur, l'un des derniers ministres de la guerre de la monarchie, n'est guère connu que par l'ordonnance de 1781 imposant des preuves de noblesse à quiconque voulait devenir officier dans l'armée. S'il signa ce document, il n'en est point l'auteur responsable, et il a d'autres titres au souvenir de la postérité.

Le maréchal de Ségur, né en 1724, fut de ces hommes auxquels leur naissance assura une situation privilégiée, mais qui la justifièrent à force de courage et de prouesses. La fortune des armes le promena de contrée en contrée pendant la majeure partie de sa carrière et ce seigneur, que son nom semblait appeler à occuper de hautes charges à la cour, ne connut guère Versailles qu'au déclin de son existence. Le métier militaire l'absorba tout entier. Nous ne pourrions résumer ici la vie de ce capitaine dont l'histoire est intimement liée à celle de la plupart des guerres du XVIII^e siècle. Nous essaierons seulement d'indiquer en quelques traits les aspects principaux de son caractère.

Le marquis de Ségur était, avant tout, un vaillant, brave comme les preux d'autrefois. Jamais

il ne ménagea sa personne : toujours, dans l'attaque, il se trouvait à la tête de ses soldats, leur donnant l'exemple du courage et du sang-froid. Il était de ceux qui, par une irrésistible audace, ont contribué à rendre célèbre la *furia francese*. Il avait le corps, à la fin de sa carrière, couvert de blessures et un seul bras lui restait.

A ces qualités maîtresses du guerrier, il joignait une courtoisie chevaleresque dont les écrivains du temps nous ont conservé le souvenir dans une anecdote caractéristique. C'était au combat de Clostercamp, pendant lequel le marquis de Ségur commandait une partie de l'armée qui se portait au secours de la place de Wesel, menacée par le prince héréditaire de Brunswick. Celui-ci, dans la nuit du 15 octobre, « tombait à l'improviste sur l'abbaye de Clostercamp, occupée par le corps français des hussards de Fischer, le chassait de la place, et s'y retranchait fortement. Pendant ce temps le marquis de Castries, ignorant ce qui se passait tout proche de lui, avait tranquillement établi son camp auprès de Rheinberg ; sa gauche, sous les ordres de Ségur, se trouvait en arrière du village de Camper-Bruch, presque contre l'abbaye de Clostercamp.

« Vers les deux heures du matin, un nègre, domestique de quelque officier, entre précipitamment dans la chambre où le marquis de Ségur, avec MM. de Thiard et de Bésenal, s'était jeté tout habillé sur la paille, et annonce que l'on entend des coups de fusil, que l'on va sans doute être attaqué sur-le-champ. Ségur, sans se préoccuper du péril, s'élançe au dehors avec l'ardeur d'un sous-lieutenant, prend avec lui le premier bataillon d'Auvergne, et, pour reconnaître la situation, s'enfonce dans les ruelles étroites du village de Camper-Bruch. La nuit était profonde, l'obscurité com-

plète, si bien que la petite troupe se trouve subitement en présence d'un gros détachement ennemi, commandé par le prince héréditaire en personne. Les deux partis étaient à bout portant. Ségur, qui marchait en tête, allait être infailliblement massacré, quand le jeune prince l'entend nommer et vole à son secours. Ségur, qui ne sait rien de cela, raconte Diderot, l'aperçoit à ses côtés et lui crie : « Eh ! mon prince, que faites-vous là ? Mes grenadiers qui sont à vingt pas vont faire feu ! — Monsieur, lui répond le jeune prince, j'ai entendu votre nom, et je suis accouru pour empêcher ces gens-là de vous massacrer. » Tandis que s'échangeait ce rapide dialogue, les deux troupes au milieu desquelles ils se trouvaient s'abordent furieusement, et la mêlée devient générale. Ségur, entouré d'assaillants, reçoit presque simultanément deux coups de sabre sur la tête et un coup de baïonnette qui lui perce le col. Couvert de sang, presque privé de connaissance, il tombe au pouvoir de l'ennemi ; et le prince héréditaire, après lui avoir fait donner les premiers soins, l'envoie comme prisonnier de guerre à son quartier général. » Diderot ajoute après avoir raconté cet incident : « Ne serez-vous pas étonné de la générosité de ces deux hommes, dont l'un ne voit que le péril de l'autre, et qui s'oublent si bien que c'est un prodige qu'ils n'aient pas été tués en même temps ? »

Le marquis de Ségur réalisait l'idéal que l'on se faisait au moyen-âge du vrai chevalier. Il se montrait équitable envers tous, sévère pour les grands, secourable aux petits. Pendant son séjour au ministère, il fit régner la justice dans la répartition des faveurs. Appelé à ces hautes fonctions par la protection de Marie-Antoinette, il sut défendre contre elle les intérêts de l'armée lorsque, se fai-

sant l'organe de coterics, elle voulait obtenir des grades pour qui n'en était pas digne. Les intrigants n'avaient point d'action sur lui et malheur à celui qui se hasardait à l'importuner : il en recevait des réponses parfois sanglantes, comme celle que se vit infliger un jour la vicomtesse de Laval-Montmorency. Celle-ci « mécontente d'avoir vu refuser un régiment à son fils, avait écrit au maréchal le billet suivant : « Si vous avez lu l'histoire, Monsieur le marquis, vous avez dû voir qu'il était plus aisé autrefois aux Montmorency d'obtenir une charge de connétable qu'aujourd'hui un chétif régiment. » — La riposte ne se fit pas attendre. Elle était ainsi conçue : « J'ai lu l'histoire, Madame la vicomtesse, et j'ai vu que les Montmorency, autrefois comme aujourd'hui, ont été mis à leur place. »

Il est, dans la vie du maréchal, un épisode que rapporte le comte de Ségur et à la lecture duquel on ne peut se défendre d'une certaine émotion. La révolution avait ruiné l'ancien ministre de la guerre ; échappé aux prisons de la Terreur, il végétait péniblement non loin de la capitale. « Le tout-puissant Consul apprit un jour qu'un vieux maréchal de l'ancien régime, le seul qui fût alors en France, vivait dans la misère aux portes de Paris. Le 22 vendémiaire an IX, une lettre du ministère de la guerre faisait savoir au maréchal que, par décision des consuls, il jouirait désormais du maximum de la solde de retraite attribuée aux généraux de division. C'était un traitement annuel de 6000 francs, c'est-à-dire, au moins d'une manière relative, l'aisance et le bien-être assurés à ses derniers jours.

Surpris et ému de cette généreuse pensée, le maréchal fit demander au premier Consul une audience, afin de lui exprimer ses remerciements. Elle lui fut aussitôt accordée. La réception eut lieu aux

Tuileries ; elle fut simple et digne, de part et d'autre. Bonaparte alla au-devant du vieillard, le traita avec la plus courtoise déférence. L'entretien terminé, il le reconduisit jusque sur l'escalier. Lorsque le maréchal, ayant pris congé, parut sur le perron du palais, la garde consulaire, hâtivement rassemblée, l'attendait, rangée en haie sur son passage. Les tambours battirent aux champs, les troupes présentèrent les armes, rendant les honneurs jadis décernés au grade aboli de maréchal de France. A ce spectacle imprévu, qui évoquait d'une manière si saisissante la brillante image des temps disparus, le cœur du vieux soldat fut saisi d'une émotion profonde : ses yeux se mouillèrent de larmes, et il pensa défaillir. »



Dans l'ouvrage de M. Maugras, *Le duc de Lauzun*, nous retrouvons la vraie société du XVIII^e siècle, celle qui personnifie exactement cette époque.

Le duc de Lauzun était né le 13 avril 1747. Il avait pour père le duc de Gontaut-Biron et comptait parmi ses ancêtres Charles de Gontaut-Biron décapité sous le règne de Henri IV. Il coûta la vie à sa mère ; on le mit, selon l'usage du temps, en nourrice dans un faubourg de Paris et on le confia ensuite aux soins d'un vieux laquais de la famille, appelé Roch et baptisé, à raison de ses nouvelles fonctions, du titre de valet de chambre. La véritable éducation de Lauzun se fit à la cour où il fut élevé, selon sa propre expression, sur les genoux de M^{me} de Pompadour, dont son père était le favori. Grâce à la protection de la marquise, Louis XV l'admit à l'âge de douze ans dans les gardes françaises que son oncle, le maréchal de Biron, commandait en qualité de colonel et il lui promit la

survivance de ce régiment. L'exemple de son entourage influa bientôt sur le jeune homme et il n'avait pas encore quatorze ans que les intrigues d'amour étaient sans secrets pour lui. Son père le mariait, le 4 février 1766, à M^{elle} de Boufflers, union sans amour et qui n'empêcha pas le duc de Lauzun de retourner bientôt à ses bonnes fortunes. Les plus grandes dames de la France et de l'étranger sont tour à tour ses maîtresses : M^{me} d'Esparbès, M^{me} de Cambis, M^{me} de Choiseul-Stainville, M^{me} de Grammont, M^{me} de Coigny, lady Barrimore, la princesse Czartoriska se succèdent dans ses amours. Mais ceux-ci ne sont pas toujours aristocratiques : la jolie femme d'un intendant de Toulon, M^{me} Chardon, ainsi que des géantes de foire, des actrices et des danseuses, viennent jeter une note plus bourgeoise et démocratique dans ces passions éphémères. Entre deux séductions, il court guerroyer en Corse, conduit une expédition au Sénégal, prend part à la guerre d'indépendance d'Amérique, s'occupe de diplomatie. Le règne de M^{me} de Pompadour et les débuts du gouvernement de Louis XVI comptent parmi les périodes les plus brillantes de son existence. Plus tard, il tombe en disgrâce et devient l'un des fidèles du duc d'Orléans. La Révolution l'enrôle parmi les partisans des idées nouvelles, la République l'appelle à commander ses armées et, comme pour la plupart de ses serviteurs, récompense son dévouement en l'envoyant à la guillotine.

Nul ouvrage n'est mieux fait que celui de M. Maugras pour nous apprendre à connaître le monde d'alors dans son intimité. Le duc de Lauzun, dont l'âme est enfiévrée d'action, incarne en lui tous les vices et les quelques qualités qui distinguèrent ses contemporains. Raconter son existence, c'est donc raconter celle de la majeure partie des grands seigneurs qui vivaient autour de lui.

La société du XVIII^e siècle, l'écrivain le montre à suffisance, ne possédait aucun sentiment élevé non seulement de morale chrétienne, mais même de morale naturelle. Des exemples pris en deux ordres de choses différents le prouveront clairement. La religion se pratiquait encore extérieurement, mais elle n'avait plus d'attache dans les âmes. « Le dimanche, raconte M. Maugras, pour rien au monde les habitants de Hautefontaine (résidence de Mgr Dillon, évêque de Narbonne) et leurs invités n'eussent manqué d'assister à la messe ; on s'y rendait donc pieusement. Ne vous étonnez pas cependant si vous voyez quelque sourire errer sur les lèvres des assistants ; chacun tient un livre qu'il lit avec recueillement ; mais si la reliure indique un livre d'heures, l'intérieur est un recueil d'œuvres gaillardes et scandaleuses. Personne ne s'en cache, et tous ces livres restent pendant la semaine déposés dans la tribune de la chapelle à la disposition des domestiques et des frotteurs, qui sont libres de s'en édifier à loisir. » L'anecdote suivante que rapporte Grimm n'est-elle pas aussi significative : « Une femme avait à parler au chevalier de Lorenzi et lui avait donné rendez-vous un dimanche à onze heures du matin. La conversation finie elle lui propose de le mener à la messe. Le chevalier étonné lui demande : « Est-ce qu'on la dit toujours ? » Comme il y avait quinze ans qu'il n'y avait été, il croyait que ce n'était plus l'usage, et que même on n'en disait plus ; ne sortant jamais avant deux heures, il ne se souvenait pas d'avoir vu une église ouverte. » Un clergé, dont une grande partie pratiquait les vices de son temps, n'était pas fait pour rallumer la piété dans les cœurs et la foi s'en allait rapidement remplacée par les superstitions les plus diverses.

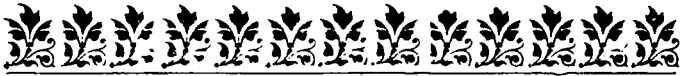
La fidélité conjugale n'était pas de mise, elle ravalait celui qui la pratiquait. Selon le mot du prince de Ligne : « la femme la plus sage a son vainqueur : si elle l'est encore, c'est qu'elle ne l'a pas rencontré. » La fidélité n'existait d'ailleurs en rien, pas plus dans le libertinage que dans le mariage. Caractéristiques sont à ce point de vue les paroles adressées au duc de Lauzun par une de ses maîtresses qui l'abandonnait : « J'ai eu bien du goût pour vous, mon enfant, ce n'est pas ma faute si vous l'avez pris pour une grande passion, et si vous êtes persuadé que cela ne devait jamais finir. Que vous importe si ce goût est passé, que j'en aie pris pour un autre, ou que je reste sans amant ? Vous avez beaucoup d'avantages pour plaire aux femmes, profitez-en et soyez convaincu que la perte d'une peut toujours être réparée par une autre : c'est le moyen d'être heureux et aimable. » Un mot de d'Argenson mérite encore d'être reproduit. On le félicitait de la jeunesse, de l'esprit et de la beauté de sa nièce, M^{lle} de Borelle. « Oui, dit-il en souriant, nous espérons qu'elle nous donnera bien du chagrin. »

Une nation dans laquelle de pareils sentiments sont dominants est mûre pour le châtimeut. Il y a des maux nécessaires, la Révolution fut un de ceux-là. La France était partout gangrenée, un remède violent pouvait seul arriver, sinon à la guérir, du moins à l'améliorer.

(à suivre)

ALFRED DE RIDDER





LES BOIS

DANS le matin frissonnant des brouillards d'octobre, voici le bois, un peu dépouillé déjà, mais combien décoratif en ses feuilles teintées et frangées de rouille!

Soit qu'il s'étende en insoupçonnés espaces, avec des airs de forêt, avec de vieux arbres lisses et droits, grandes colonnades où grimpent en spirales, écureuils et piquebois; soit qu'il dévale des pentes raides, pleines de cailloux et de bruyères à vagues odorances, et entremêle buissons, épines et arbrisseaux, toujours il conserve sa même attirance douce et sévère, plus majestueuse que folâtre.

Aimez-vous les bois?

Ne parlons point de ceux que scindent de larges et fastueux chemins par lesquels voitures et vélos déambulent à rapides allures le long des fourrés entrevus.

Ce sont là les bois civilisés, portant par dessus leur verte toge la livrée grise qu'a jetée sur leurs épaules la poussière des routes cyclables.

Mais loin, dans le repos, verdure épaisse où nul cri de roue n'a retenti, où bruissent des pas légers et des feuilles amies — un grand silence — les bois!

Oh! les bois où l'on peut se perdre, qui ne les aime?
Ne prends point les sentes frayées; sous l'épaisseur

des branches, glisse vers les profonds lointains; marche au hasard, écartant devant toi les baguettes flexibles qui se referment aussitôt en fouettant l'air avec un sifflement de serpent; va, regarde, écoute : c'est le bois, le vrai bois, le grand temple!

Droit dans l'éparpillement touffu des feuillages, je me suis souvent arrêté en de craintifs silences, me reprochant de secouer par mon invasion brutale le calme ému de la forêt.

Mais un guttural appel de geai sur le chêne voisin, un pesant battement d'aile dans le vague, une corneille passant très haut en égrénant des croisements adoucis par la distance, toute cette indéfinie sonorité des bois qui les fait plus vivants que la ville la plus bruyante, me poussait à de nouveaux pas vers un but inconnu; et parfois — subites fraternités — j'aurais voulu trouver des mains aux gros hêtres pacifiques, pour les leur serrer amicalement en reconnaissance du plaisir que j'éprouvais à les voir.



Mais plus naïves et douces sont encore les excursions aux bois entreprises, fusil au dos, sous de mensongers prétextes de chasse.

Lentement, par le soleil de septembre à peine entrevu sous les feuilles, on va silencieux et recueilli à la façon des gardes forestiers; mais quand, au sommet d'une petite éminence où les pierres s'entremêlent de mousse, on a trouvé, à l'ombre, une place attiédie, sans résistance devant le bon repos flatteur de paresse, on s'assied avec un soupir d'aise en étendant les jambes. Peu à peu la pose devient plus nonchalante encore, car la forêt est une éternelle berceuse de rêves

Rires sonores et bruyants, comme larmes et sanglots, ici s'apaisent. Saisie d'un calme aussi sublime, l'âme agitée de passions ou de douleurs se fond en d'infinies

tranquillité. C'est une bénédiction de paix qui plane au dessus des arbres et pénètre les âmes ainsi que la nature.

Dans l'oubli des quotidiennes préoccupations qui déjà semblent si loin, tel, à l'ombre des taillis, on s'enfonce aux extrêmes limites des reposantes méditations, et voici soudainement qu'on s'est retrouvé étendu tout du long dans la mousse et les cailloux, écoutant en béatitude, avec l'extérieur chantement des feuilles, la voix intérieure — aussi candide et douce — des souvenirs.

O souvenirs qui vous affaiblissez et prenez des teintes de mélancolie de plus en plus berceuse, au fur et à mesure que notre âge s'avance, revenez me visiter souvent lorsque les bois reverdissent, ou lorsqu'ils sèment dans les rayons d'un pâle soleil les vols jaunes d'or des feuilles détachées !

Ainsi couché, on plonge mieux sous les buissons, et loin la vue se porte ; les feuilles, sèches bientôt, remuent à terre, soulevées par des insectes laids qui sont aussi un charme : araignée à pattes grêles et longues, à ventre blême qu'on devine flasque, à figure goulue sous ses poils ; bête à mille pattes qui passe avec d'étranges célérités, toujours avidement pressée d'aller on ne sait où ; fourmis longues comme des fèves, noires et méchantes, avec de gros yeux.

Tout ce monde interlope fait un susurrement inattendu, comme d'une petite robe de soie froissée contre un tapis ; et tout à coup l'œil découvre une large chenille verte se traînant en subtils rampements sur la manche de l'habit, et gagnant l'épaule.

Un trottement menu, cadencé, sur les feuilles tombées, un silence.

L'oreille se tend, l'œil surveille, et le fusil lentement se soulève.

Et voilà qu'il reprend par saccades, s'approche sournoisement, et dans l'ombre l'on devine la bête :

lapin, lièvre ou toute autre, s'arrêtant en des poses mobiles pour, d'une narine défiante, humer l'air lointain, et pour branler les oreilles aux grotesques longueurs.

Sous les branches en faisceaux d'un bond elle se campe. C'est un lapin.

Alternativement baissant et relevant la tête, se coulant dans les fougères, il avance.

Le chasseur reprend le dessus. On épaule... la bête, de droite à gauche, par galops et bonds, fuit. On tire.... elle est morte.

Mais quel vacarme troublant dans les bois aux accoutumées torpeurs! De grands vols se pressent à fuir, et d'insoupçonnées galopades s'éloignent, dégringolant la raideur des pentes.

La poésie des rêves, sur les ailes des oiseaux effarouchés maintenant s'envole....

Lapereau vorace et mutin, ta chair servira à succulents pâtés, en compagnie — peut-être — de quelques confrères troublés dans la quiétude des savoureux repas d'herbe tendre.



Trois mois se passent ; voici la même bois et il n'est plus semblable à lui-même. Combien désolé paraît cet espace terne, sans rien qui repose la vue ou qui la borne !

Sur le ciel gris des branchettes grises ; à terre, un coussin de feuilles molles, presque fumier déjà, où le pied s'enfonce.... Mais quel charme ! charme de comparaison lointaine et d'attendris souvenirs.

On retrouve, tenaces aux troncs flexibles, les pliants de la tenderie aux grives, restés là accrochés, de l'automne passé, et dont quelques-uns ont gardé les dernières sorbes desséchées, presque noires à force d'être vieilles.

Revois ce sentier de tenderie tel que jadis il fut.

Te souviens tu des baies cramoisies, gouttelettes de sang, qui d'espace en espace tachetaient les baguettes courbes? Oh! le joli coup d'œil quand, au détour d'un buisson, tu découvrais le petit chemin envoûté par les hautes branches, piqueté de points rouges et zébré de rayons de soleil. Quelques ventres gris-blancs de grives s'y balançaient souvent, et point rare il n'était de trouver pendu au long des lacets l'émouchet vorace qui, pour plumer sa victime, s'était un moment posé sur le prochain pliant.

Des oiseaux migrants, aux vols épais, passent bien haut sur nos têtes; le vent qui les emporte souffle tristement sur la forêt; il fait froid

Des brindilles craquent à la bise, dégringolent dans les arbres et s'affalent, et, pour laborieusement les recueillir, des troupes effarouchées de pauvresses s'insinuent, le dos courbé, dans les vals où les ruisseaux ont fait silence.

Ami, retourne là-bas, l'hiver, et vois.

Marchant vite et frappant du pied le sol dur, en quelques heures, à travers bois, tu récolteras en ton âme des impressions cent fois précieuses, comme ces brindilles que ramassent à pleins sacs les besogneuses villageoises. Puis lorsque, rentré dans le tumulte de tes journalières occupations, refroidi intérieurement par le contact des réalités glacées, tu voudras allumer quelque feu crépitant et joyeux, fais flamber ces brindilles: elles réchaufferont ton cœur.

LÉON SAHEL





DE L'ASSISTANCE PAR LE TRAVAIL DUE A L'INITIATIVE PRIVÉE

NOUS avons vu précédemment que, somme toute, l'Angleterre et la Belgique, sont les deux seuls pays qui conservent ou ont introduit de façon pratique le principe de l'assistance par le travail dans leur législation.

En Angleterre, le système généralisé du workhouse a empêché l'initiative privée de se manifester dans ce domaine. Mais la loi anglaise, en restreignant avec raison le secours à domicile, et s'efforçant de rejeter tous ceux qui reçoivent des secours dans l'atelier officiel, a conduit à la création d'un organisme nouveau qui s'est donné la tâche de propager et de faire adopter les principes essentiels sur lesquels se base la Poor Law.

La « *Society for organising Charitable relief and repressing mendicity* » (1) complète l'œuvre de la loi anglaise. Elle la corrige en ce qu'elle a de trop absolu et épargne à bien des malheureux la honte du workhouse. La *Charity organisation Society* ou C. O. S., désignations plus courantes, fait véritablement un triage parmi toutes les personnes qui font appel à la com-

(1) Société pour organiser les secours charitables et reprimer la mendicité.

misération publique. Elle est essentiellement une société d'enquête, indiquant où et comment il faut s'adresser dans chaque cas déterminé. Elle mène la lutte contre le paupérisme par tous moyens que l'expérience a démontrés efficaces et embrasse dans son activité extrême tout le domaine de la charité.

Commentant, approuvant, combattant toute œuvre législative de nature à influencer sur le paupérisme, organisant l'entente et la coopération entre les diverses œuvres de charité, leur fournissant les renseignements que partout elle recueille, surveillant enfin les dispensateurs des secours officiels, la *Charity organisation Society* acquiert une importance et une utilité considérables. Son intervention directe, en dehors de secours urgents, durant l'enquête, ne se manifeste guère par des dons. Elle se borne à indiquer le traitement du malade qui est le pauvre, abandonne le récidiviste de la misère au workhouse, désigne discrètement à la charité privée le malheureux victime des circonstances, facilite l'hospitalisation et l'accès des œuvres.

Si, dans le cadre étroit que nous nous sommes tracé, nous faisons rentrer et esquissons sommairement des organismes n'ayant point pour but direct l'assistance par le travail, c'est qu'ils en sont l'indispensable complément. L'assistance par le travail, tel qu'elle est organisée par la loi anglaise, plus qu'ailleurs, appelait nécessairement cette intervention de l'initiative privée qui vient corriger ce qu'elle a de trop rigide et de trop universel.

Restreinte d'abord à la seule ville de Londres, la C. O. S. est dotée aujourd'hui d'un comité provincial. Son action s'exerce sur quantités de sociétés fédérées, parsemées dans tous les pays de langue anglo-saxonne et étendant sans cesse leur action puissante.

Toutes les notabilités anglaises, d'opinion politique la plus diverse, contribuent à sa direction, et son budget, consacré non à des distributions de secours, mais pour

ainsi dire à la seule lutte contre le paupérisme, s'élève à plus d'un million.

Aussi l'organisation meilleure de la charité en ce pays est surtout son œuvre. Corroborant l'action de la loi, elle a créé à l'Angleterre cette situation rare d'un pays où le nombre des assistés et les sommes consacrées à les secourir diminuent sans cesse. Elle met entre les mains de la charité privée toutes les individualités intéressantes, laissant uniquement à la charge des pouvoirs publics ceux dont la misère sans excuse appelle le traitement énergique du *workhouse*.

En effet, la loi permet aux *Poor Law Guardians*, dispensateurs de la charité officielle, de refuser entièrement les secours à domicile. L'action de la *Charity organisation Society* tend à la suppression complète de cette forme de secours de la part des autorités publiques, et les conséquences de cette mesure, là où elle est intégralement appliquée, dépassent toute attente.

Des expériences faites dans diverses paroisses de Londres et d'autres parties de l'Angleterre, il résulte que là où le *Outdoor relief* a été maintenu en pratique, le nombre des assistés et la taxe des pauvres ont suivi une progression constante, tandis que la restriction considérable du secours à domicile a fait baisser énormément le paupérisme officiel. Ces paroisses obligées, en vertu de la loi des pauvres, de fournir des secours à tous les malheureux qui se présentent, n'ont point vu croître la population de leurs *workhouses* en proportion, comme on pourrait le croire. — Au contraire le nombre des assistés dans leurs établissements a diminué souvent de plus de moitié, au cours de la même période.

L'activité de la *Charity organisation Society* s'exerce aussi sur le terrain de la charité à la rue. Ses statuts sont draconiens à ce sujet et interdisent absolument cette forme, d'ailleurs très inconsiderée, d'assistance. Mais, pour éviter qu'un seul pauvre intéressant soit victime

d'une mesure destinée à combattre une exploitation scandaleuse, la Société distribue gratuitement des tickets à remettre aux mendiants.

Ceux-ci les représenteront au siège de la Société où des secours urgents leur seront fournis durant l'enquête faite à leur sujet. Si celle-ci donne un résultat favorable, la C. O. S. intervient en leur faveur et applique le remède que le mal requiert. Le fait démontre une fois de plus l'existence de l'abus criant dont la commisération publique est l'objet.

Bien peu des nombreux bons distribués rentrent au local. Les autres sont restés aux mains de ceux qui préfèrent vivre à l'aise sans travailler, en enlevant aux vrais pauvres ce que leur misère voulue extorque de l'homme compatissant.

Se préoccupant d'une organisation d'ensemble de la lutte contre le paupérisme, la C. O. S. ne pouvait négliger un élément de succès d'une importance extrême, l'union de tous les organismes créés dans un but identique, l'entente des diverses sociétés charitables à l'effet de coordonner leurs efforts et d'en augmenter l'effet utile.

La loi anglaise dit déjà en termes exprès que la lutte contre le paupérisme, contre l'hypocrisie, contre la mendicité des rues ne peut être menée à bonne fin que par une coopération effective et complète entre tout ce qui s'occupe de charité : les individus, le clergé, les sociétés charitables, les Instituts de bienfaisance et la charité officielle.

La *Charity organisation Society* s'est basée sur ces principes pour réaliser cette coopération des œuvres diverses. Elle a constitué un groupement dont l'importance croît et les effets se font sentir de plus en plus.

Sans union, sans entente des diverses sociétés entre elles, les résultats des efforts de leurs membres sont fréquemment illusoire. Quel que soit le dévouement

dont ils font preuve individuellement, ils se trouvent, par la force même des choses, constituer un obstacle à l'organisation sérieuse de la lutte contre le paupérisme dont ils sont pourtant les adversaires convaincus.

Leur action ne peut s'étendre au delà d'un certain domaine. N'importe quelle union charitable ne peut cultiver tout entier ce champ trop vaste de l'assistance aux malheureux. Et cependant beaucoup s'efforcent de le faire et ils le cultivent très mal et le laissent envahir d'ivraies. D'autres se bornent à en défricher un coin. Ils y apportent une sollicitude très grande, mais les premiers y passent aussi. Il y a excès en cet endroit et pénurie ailleurs.

Inconsciemment, les œuvres se gênent, se nuisent, se jalouent parfois. L'exploiteur démasqué ici, recommence son industrie au détriment d'un autre. La possibilité de cacher les secours reçus, l'intérêt qu'il y a à le faire, mènent au mensonge et à l'hypocrisie. Perte d'argent, perte de temps, perte de travail, démoralisation souvent de l'objet de cette charité peu intelligente, tel le plus souvent le résultat d'une anarchie hautement déplorable et qu'il dépend de quelques uns de faire cesser. En Angleterre la C. O. S. s'est chargée de cette tâche. Elle y réussit pleinement et poursuit une œuvre qui est grande et par son but et par ses résultats.

Nous avons vu en Angleterre l'initiative privée venant au secours de la loi et complétant son œuvre. Nous la verrons en Hollande mise en branle par un énergique philanthrope, le général Van den Bosch, et réalisant une application de l'assistance par le travail que l'intervention légale, d'ailleurs bien intentionnée, faillit faire disparaître.

La société néerlandaise de bienfaisance, créée en 1818, fonda les trois colonies de *Wilhelminusoord*, *Willemsoord* et *Frederiksoord* avec les ressources

mises à sa disposition par des souscriptions publiques et une cession extrêmement avantageuse de 600 hectares incultes consentie par l'Etat. Jusqu'en 1823 elle n'admit que des colons libres, c'est-à-dire des familles d'indigents qui sollicitaient leur admission. A partir de cette année, un traité avec l'Etat mit à la charge de la société néerlandaise de bienfaisance, en échange d'allocations assez importantes, tous les mendiants et vagabonds qu'il lui plairait de lui envoyer. De nouvelles colonies reçurent cette population nombreuse, et au caractère de seule œuvre d'assistance charitable du début la société vint joindre celui d'instrument de répression. Elle s'en trouva très mal. Des motifs financiers surtout la déterminèrent à renoncer à cette seconde partie de sa tâche qui l'empêchait de réaliser convenablement la première. En 1859 l'Etat reprenait les colonies de mendiants et la société néerlandaise de bienfaisance se préoccupait exclusivement des trois colonies libres qu'elle avait créées à son début.

Les colonies de Wilhelminusoord, de Willemsoord et de Frederiksoord forment un petit état, très riant, dans l'Etat. Cités un peu uniformes, car toutes les maisonnettes, entourées de jardinets, sont bâties sur le même modèle, abritant un total de plus de dix-huit cents âmes, dotées de deux temples protestants, d'une église catholique et d'une synagogue.

Cinq écoles à charge de l'Etat, plusieurs écoles professionnelles à charge de la société, six grandes fermes, une fromagerie, une fabrique de conserves de légumes, deux fabriques de tapis de jute, de paniers et de meubles en bambou, de nombreux ateliers de tout genre viennent donner tout l'aliment désirable à l'activité des colons.

Ceux-ci entrent à la colonie comme ouvriers de la société. Des qualités exceptionnelles, des garanties sérieuses de capacité et d'énergie leur permettent d'aspirer au titre de cultivateur libre.

L'ouvrier colon, ayant charge de famille, obtient du travail de la société, moyennant un modique salaire, d'ailleurs assuré. Il en jouit et ne paie qu'un certain nombre de centimes pour loyer, service médical et fond d'habillement, plus une petite réserve, d'ailleurs prélevée à son profit. Des règles spéciales prévoient le cas de l'individu isolé.

Le cultivateur libre est plus indépendant. Il reçoit à bail une ferme avec deux hectares et demi de terre. Des avances remboursables par annuités lui permettent de passer sans peine la première année et de garnir la ferme. Une sévère discipline règne dans tout ce petit monde et le renvoi est la sanction des fautes commises.

Il n'y a point à le nier, cette organisation de l'assistance par le travail semble à première vue un idéal et il est certain que ses effets, dans la sphère d'action assez restreinte où elle s'exerce, sont excellents à bien des points de vue. Mais, à côté d'avantages évidents, l'organisation de la colonie néerlandaise présente de sérieuses lacunes, si l'on envisage la nécessité de secourir immédiatement les infortunes qu'on a en vue de soulager.

L'entrée à la colonie n'est guère facile. Une fois l'an, en juin, une assemblée générale de tous les délégués de chacune des sections de la société néerlandaise de bienfaisance décide de l'admission des familles ou des individus présentés. Encore faut-il que la section qui présente, composée des membres de la même commune ou d'un groupe de commune, payant une cotisation fixe de 2 florins 60 cents, dispose d'une somme de 1700 florins, produit de ses cotisations à la caisse centrale.

Ces 1700 florins représentent les frais du premier établissement de la famille nouvelle.

L'individu isolé est reçu à la colonie moyennant

une somme annuelle de 60 florins, plus, s'il y a lieu, la différence entre le produit de son travail et le coût de son entretien.

On le voit, cette assistance par le travail ne s'exerce point au profit de tous. Elle ne peut, par la force des choses, se préoccuper que d'un petit nombre de familles, qui auront préalablement attendu, un temps plus ou moins long, la faveur leur faite par des concitoyens.

Envisagée comme remède au chômage, l'assistance par le travail, organisée par la société néerlandaise, n'est pour ainsi dire d'aucun effet, parce que le nombre des personnes sur lequel elle agit est trop restreint et surtout parce qu'elle revêt un caractère de durée, de permanence, que les remèdes au chômage, essentiellement temporaire, excluent. Mais si l'on considère l'œuvre de la société néerlandaise, comme ayant pour but surtout le relèvement total de certaines victimes de la misère, comme remède à ces lamentables situations de fait que l'aide temporaire ne peut faire cesser, nous n'hésitons point à proclamer son action préférable à celle des gouvernements qui se sont préoccupés de cet état de choses.

Nous avons dit les inconvénients du *workhouse*. — La colonie agricole de la société néerlandaise échappe entièrement aux reproches que nous avons formulés au sujet de ces établissements. Quant à la maison de refuge de la législation belge, si les principes sur lesquels se base cette institution sont excellents, il n'en est pas moins vrai que l'initiative privée réussit presque toujours mieux dans le domaine extrêmement délicat de la charité.

On l'a vu en Allemagne, aucun pays n'est doté d'une assistance par le travail d'une organisation plus méthodique et l'Etat, s'il ne s'est point désintéressé de ce gigantesque mouvement, s'est borné à le favoriser de diverses manières, laissant à cette initiative, et pres-

que tout le poids, et tout le mérite de l'œuvre qu'elle a menée à bien.

Les premières institutions que nous rencontrons en Allemagne, ont des bases essentiellement confessionnelles. Il est certain que les *Gesellenvereine*, cercles de compagnons catholiques fondés en 1849 par Adolphe Kölping et les *Herbergen zur Heimath* protestantes, dont la première fut installée à Berlin la même année, servirent de modèles aux premières stations de secours en nature « *naturalverpflegungsstationen* » au moyen desquelles on commença à combattre le vagabondage et la mendicité.

Les cercles de Kölping, dont on compte aujourd'hui plus de six cents, répandus dans toute l'Allemagne, reçoivent fraternellement et hébergent le compagnon catholique, membre de l'association. Ses coreligionnaires lui cherchent de la besogne, s'efforcent de le placer. Dans les *Herbergen zur Heimath* de la Mission intérieure, on reçoit plus indifféremment les voyageurs protestants et on leur fournit, pour environ 90 centimes par jour, logement et nourriture pendant trois fois vingt-quatre heures.

Ces deux institutions n'ont point un caractère général d'assistance. Le *Gesellenverein* constitue une corporation. L'Auberge hospitalière ne vit point de charité. Elle se soutient elle-même, mais ne réclame aucun bénéfice de ses hôtes. Ceux-ci paient. Ils sont accueillis à toute heure et restent entièrement libres. Le *Hausväter* ne se préoccupe point de leur passé et ne leur procure du travail que lorsqu'il le peut. Le rôle de l'Auberge hospitalière est le même que celui du *Gesellenverein*, constitué pour venir en aide à la population que les circonstances économiques et les exigences des divers métiers rendent forcément errante.

On veut éviter au travailleur les dangers de

l'hôtellerie banale et des débits de l'alcool, tout en lui procurant l'hospitalité au prix coûtant. Plus de quatre cents de ces auberges accomplissent actuellement cette tâche.

Bientôt, sur l'œuvre de la Mission intérieure vint se greffer un nouvel organisme, la station de secours en nature. La *Wanderordnung* ou ordonnance datée du 21 janvier 1887 concernant les ouvriers errants, ouvrait légalement aux vagabonds de toute nature la station de secours. Elle généralisait l'œuvre entreprise par des particuliers et se méprenait peut-être sur le but que ceux-ci avaient poursuivi. Le 13 février 1884 les principes qui devaient réglementer le fonctionnement de ces stations avaient déjà été formulés. Tout ouvrier muni d'un livret, signé par le dernier patron, justifiant la recherche du travail et visé de station en station, serait reçu à la station suivante. Il y serait entretenu sans aucune prestation de sa part le Dimanche et les jours fériés. Le travail de l'après-midi paierait l'hospitalité reçue, le matin restait consacré à la marche.

Cette fois c'est un élément nouveau qu'accueillera l'auberge, car, en principe, c'est dans le local de la *Herberg zur Heymath* que s'établira la station, mais l'œuvre privée se gardera de se confondre avec l'institution nouvelle, qui malgré tout ne poursuit point le même but; elle s'efforcera le plus possible de séparer l'ouvrier errant et d'une indigence absolue dont le travail payera l'hospitalité, le vagabond volontaire qu'il est très difficile de distinguer du premier, bref, l'élément de moralité douteuse, de celui qu'elle abritait antérieurement et qui reste l'hôte payant de l'auberge chrétienne.

L'obligation du travail est introduite parce que l'expérience a démontré en Allemagne et en Angleterre que les œuvres qui ne réclament rien de ceux qu'elles hébergent et accueillent ceux-ci sans garanties, sont plutôt funestes.

Elles constituent un encouragement à la paresse et augmentent bien plus qu'elles ne réduisent le fléau du vagabondage en assurant à l'homme qui ne se préoccupe point du lendemain, le logement et la nourriture que d'autres ne conquièrent qu'au prix de leur sueur. L'accomplissement d'une tâche déterminée remédie à l'envahissement des asiles par une foule oisive. Elle ôte aussi à l'assistance le caractère toujours démoralisant de l'aumône faite à l'homme valide.

La *Wanderordnung* de 1887 n'avait point créé la station de secours. Elle n'avait fait que consacrer de façon générale l'application des principes sur lesquels l'initiative privée s'était déjà basée pour combattre le vagabondage.

Au cours de la crise intense dont l'Allemagne souffrit il y a près de vingt ans, deux cent mille mendiants et vagabonds se répandirent dans le pays, prélevant partout le tribut de la peur que la foule n'osait leur refuser. L'aumône individuelle, le don en nature même ne remédient point à situation pareille. Au contraire. Ces moyens d'assistance, louables dans des cas particuliers, entraînent des résultats déplorables lorsqu'ils sont généralisés et pratiqués par chacun, parce qu'ils se prêtent trop à la fraude et se pratiquent sans contrôle suffisant.

L'excès du mal ouvrit les yeux. Dans certaines villes, des *Armenvereine* et des *Antibettelvereine*, associations dirigées contre la mendicité, se fondèrent. Les membres se refusaient à donner n'importe quoi aux mendiants. Ils les renvoyaient au bureau de secours, la *gabestelle*, qu'ils entretenaient de leurs deniers. Un certain contrôle devenait possible.

Maintenant encore, dans presque toute l'Allemagne, sur quantité de portes, une petite plaque de cuivre ou de porcelaine, portant ce seul mot « Armenverein », décourage le mendiant qui tenterait de vivre au détriment de la

charité publique. Il sait qu'il lui est inutile de frapper, qu'il n'obtiendra rien, qu'on le renverra au bureau de secours qui scrutera le bien fondé de sa demande, et ne l'assistera qu'autant que de besoin.

Mais ce remède présentait encore de multiples inconvénients. La plaie ne guérissait point. C'est alors qu'on fonda, en 1880, dans le royaume de Wurtemberg, les premières stations de secours en nature auxquels vinrent bientôt se joindre des bureaux de placement. Dès lors, le triage des malheureux peut s'opérer. Le professionnel de la mendicité, coupable d'« *Arbeitsscheu* », d'horreur du travail, peut être reconnu, convaincu et condamné par la justice du pays.

Mais déjà on avait intéressé tous les habitants aux tentatives faites pour réprimer le vagabondage et la mendicité. Les communes, les cercles ou union de communes étaient entrés en lice. Obligées de par la loi sur le domicile de secours d'entretenir les malheureux en quête de travail, elles avaient tout intérêt à restreindre le nombre de personnes vivant de mendicité et constituant un danger permanent pour la sécurité publique. Aussi prirent-elles aussitôt les stations de secours en nature sous leur protection.

Actuellement même un grand nombre de stations sont entièrement à la charge des circonscriptions ou des communes.

Les frais des autres sont supportés par les fédérations cantonales pour toutes les stations du canton, fédérations réunies à leur tour en un organisme unique, établi en 1893, de son nom officiel « *Gesamtverband Deutscher Verpflegungstationen* ». Les fédérations cantonales ne demandent et n'obtiennent de subside que pour autant que le chef civil du canton apostille la demande. La fédération des sociétés pour l'organisation et l'entretien des stations ouvrières, charge le plus souvent le Gouverneur de la province d'indiquer les endroits où la nécessité d'une station se fait sentir. Celles-ci sont administrées par un comité de

trois membres : un artisan, patron ou négociant de l'endroit, qui se préoccupe spécialement de l'atelier, un membre du clergé protestant ou catholique du lieu, un employé de la station chargé des écritures. La direction proprement dite est confiée à un directeur responsable vis à vis du comité, assisté d'un ou de plusieurs employés chargés de la surveillance de l'atelier et de la tenue des registres d'entrée, de sortie, d'offre et de demande de travail.

La dernière statistique générale faite en 1890 constatait l'existence de 1,957 stations de secours en nature, dont 250 étaient encore dirigées et soutenues par des associations, 452 par les communes, 1, 255 par des cercles administratifs ou unions de communes.

De documents plus récents il résulte qu'en certains endroits le nombre des stations a cru considérablement. Par contre, ailleurs il a beaucoup diminué. En Saxe notamment, le chiffre des stations a déchu dans des proportions assez fortes, alors que le chiffre total des personnes qui y ont été recueillies a augmenté énormément.

Cette diminution du nombre de stations en certaines circonscriptions n'a rien qui doive étonner. Dans le premier mouvement d'enthousiasme on en ouvrit partout, même dans les endroits où la nécessité de cette institution ne se faisait nullement sentir. Conformément au programme tracé, ces stations devaient se trouver éloignées les unes des autres d'une demie journée de marche. L'ouvrier quittant le matin la station où il avait été hébergé ne devait en trouver une nouvelle, dans n'importe quel sens, avant midi. La tendance actuelle mène à une distribution plus égale de ces postes de secours, points d'arrêt de tous ceux que les nécessités de la vie obligent à se déplacer sur l'immense réseau des routes allemandes. Le certificat de voyage, le *Wanderschein*, est délivré par le chef de la station de départ et doit être produit et visé à la station d'arrivée. L'atelier est un élément indispen-

sable de la station, mais il n'est point encore partout organisé. Il en est de même de la bourse du travail. Si, en 1890, le nombre de stations pourvues d'atelier et de bureau de placement atteint déjà le nombre de douze cents, le mouvement ne s'est point arrêté dans l'intervalle et l'on peut dès aujourd'hui prévoir le moment où toutes les stations en seront pourvues.

Il va de soi que le travail est obligatoire et est censé représenter les frais d'entretien de l'hôte de la station. Actuellement nous ne croyons pas nous tromper de beaucoup en estimant le rendement moyen de ce travail à plus du sixième des dépenses totales faites pour les stations, ce qui est déjà un très beau chiffre si l'on considère les conditions défectueuses dans lesquelles le travail s'opère, le nombre de stations où l'atelier n'existe point et le peu qu'on exige des compagnons voyageurs. — A Leignitz le travail couvre le tiers des dépenses, à Dusseldorf la moitié, à Magdeburg la station se suffit pour ainsi dire à elle même.

L'organisation du travail à fournir à des ouvriers de passage présente une réelle difficulté devant la solution de laquelle on n'a point reculé, envisageant beaucoup plus l'effet moral que le résultat financier. La fabrication de margotins ou petites bûches de bois à brûler, le triage de plumes, le tressage de paille, les travaux horticoles et maraîchers pour les stations libres, les terrassements, l'entretien des routes et le balayage pour les stations de l'administration sont à peu près les seuls en usage.

Des précautions sont prises pour la vente au prix ordinaire des objets fabriqués.

Ainsi, passe, sous un perpétuel contrôle, toute la population errante et pauvre de l'Allemagne. Où qu'elle se rende, elle trouve toujours une porte ouverte, des employés qui l'instruisent des demandes du marché du travail. Jamais, si elle ne recule devant la nécessité de deux ou trois heures de besogne peu rude, elle ne court

danger de mourir de faim. Jamais elle ne se voit réduite au vol et au crime dont l'extrême misère est souvent le prétexte. C'est là de la vraie et bonne assistance, qui prépare peu à peu la répression de la mendicité coupable, qui la permet déjà en bien des circonstances. Non point que la station de secours en nature, dans son acception d'aujourd'hui, constitue un idéal. Loin de là. A part les inconvénients qu'une mise en œuvre encore récente n'a pu tous décélérer et ceux, réels, qu'on a déjà pu constater et combattre, il est certain que la station ne répond point à tous les besoins de la population errante et vagabonde, que d'autres moyens encore, à côté de celui-là, doivent être employés pour les réduire.

Quant à l'un ou l'autre des défauts reprochés aux stations, il est certainement possible, tout d'abord, d'y rendre le travail plus effectif, de se montrer plus sévère vis-à-vis de ceux qui s'y dérobent, soit par un départ matinal, à jeun, soit en ne se présentant à la station d'arrivée que le soir, après avoir dépensé à l'auberge banale les ressources que la mendicité de la journée leur a procurées. Une loi d'ailleurs, qui entrera en vigueur le 1^{er} avril 1896, frappe d'une pénalité le refus de travail à la station et les fausses déclarations que le compagnon peut y faire.

A quoi il est plus difficile de remédier, c'est aux trois inconvénients signalés par les hommes les plus dévoués à cette grande œuvre, qu'ils ont pour ainsi dire onquée. La station favorise le déplacement des compagnons allemands qui ne sont que trop portés au voyage, elle facilite la rupture du contrat de travail, elle énerve l'esprit d'énergie et de prévoyance de ceux qui y recourent. Mais l'aumône en argent ou en nature, bien plus que la station, présente les mêmes défauts. Elle aussi fait luire aux yeux du travailleur la perspective d'une vie qui n'exige plus aucun effort, elle ne dispose point de ce contrepoids du travail essentiellement moralisateur, elle n'unit point à

la charité qui élève l'homme généreux, la science qui vient efficacement en aide au secouru.

De même les asiles de nuit présentent, à un degré bien autre, les inconvénients des stations. Donnant à tous, sans prestation aucune de leur part, la nourriture et le logement, souvent plusieurs jours de suite, non point fédérés comme les institutions allemandes, privés d'institutions de placement, ils tendent bien plus à accroître la population vagabonde et ne se justifient pour ainsi dire que par la nécessité de purger les villes, la nuit, d'un élément dangereux.

La station constitue un immense progrès sur la charité aveugle des années antérieures. Elle permet bien vite de discerner le malheureux de l'indigne, opère un triage parmi les éléments qui la fréquentent et l'opérera d'autant mieux que l'organisation générale sera plus parfaite. Les uns cherchent à la station un moyen de prolonger l'existence qu'ils ont menée jusqu'ici, oisive ou peu s'en faut. Mais y revenant sans cesse, ils sont bien vite classés. Coupables d'*arbeitscheu*, convaincus d'horreur du travail, ils appartiennent à la répression comme ceux qui le refusent ouvertement. Trop faibles, victimes de l'alcoolisme, chargés de tares héréditaires, c'est à la colonie agricole qu'ils trouveront leur place et l'asile où se préparera leur lente réhabilitation. Enfin si, au-dessus des colonies allemandes dont nous allons nous occuper, mais en dernière analyse, après la perte de tout espoir, comme une espèce d'hospice pour les incurables de corps et de volonté, et envisagé comme tel, nous trouvons la maison de refuge de la législation belge, l'organisation allemande de l'assistance par le travail et de la lutte contre le paupérisme constituerait l'ensemble le plus efficace des mesures qu'indique présentement la science de la charité.

La première colonie allemande fut l'œuvre de M. le pasteur de Bodeschwingh à Bielefeld. Elle date du 22 mars 1882. Depuis, vingt-quatre autres colonies sont venues

poursuivre une œuvre parallèle. Fait à remarquer, des vingt-quatre colonies allemandes, aucune ne constitue une entreprise officielle. Toutes sont complètement indépendantes de l'État, de la province et même de la commune, mais les autorités constituées suppléent par leurs subsides à l'insuffisance des ressources demandées à la charité. Un membre du clergé protestant ou catholique, participe à l'administration de chaque colonie qui, fait remarquable, a toujours un caractère nettement confessionnel. Dans la religieuse Allemagne on comprend mieux que partout ailleurs l'influence réconfortante de la foi, on sait que la charité chrétienne est la seule qui puisse réellement soulager le malheureux, consoler celui qui souffre, rendre la dignité de l'âme et du corps à celui qui est tombé bien bas.

La religion conduit à l'ennoblissement moral. Le travail mène au relèvement matériel. Réunis ils constituent la meilleure médecine sociale, le cordial le plus énergique pour les débilités et préparent cette régénération entière de l'individu, que trop souvent l'oubli de la loi divine et de celle du travail qui a le même caractère, ont réduit à la misère et à la mendicité.

Deux délégués de chacune des vingt-cinq colonies protestantes ou catholiques, constituent depuis 1892 un comité général « *Central-vorstand Deutscher Arbeiterkolonien* » siégeant actuellement à Potsdam et réglant toutes les questions d'intérêt général, car chaque colonie conserve son autonomie propre, s'organise d'après des règles particulières et les nécessités locales.

Il n'en est pas moins vrai qu'une grande unité préside à cette organisation et qu'en tous endroits le but est poursuivi par des moyens à peu près identiques.

Presque toutes les colonies sont exclusivement agricoles. Celle de Berlin ne pratique que la petite industrie. La Colonie de Magdebourg emploie les deux systèmes. *Karls-hof*, enfin, petite colonie de la Prusse Orientale, n'a ni domaines ni ateliers. On se contente de placer les colons

dans le voisinage. Ils rentrent le soir à la colonie où ils prennent un repas, et leur salaire passe par les mains du directeur. C'est une vraie tutelle qui se retrouve en partie à Magdeburg.

Rien ne favorise davantage la rentrée dans la société du malheureux qui, après peu de temps, trouve presque toujours un engagement dans l'une ou l'autre des demeures où il a été employé.

Les colonies sont en général situées sur des terrains ingrats que le travail des colons fertilise (1).

Elles sont réparties dans presque toutes les parties de l'Allemagne et reconnues d'utilité publique.

La moyenne du chiffre de leur population atteint trois mille, répartie de façon assez inégale entre les 25 établissements. Il y a lieu d'ailleurs de faire remarquer que le manque de place empêche l'acceptation d'un certain nombre de candidats.

Quels sont-ils, ceux qui viennent frapper à la porte des colonies ? Les malheureux qui, après avoir erré de stations en stations, n'ont point trouvé le travail qu'ils cherchaient, ceux qu'une faiblesse physique ou morale empêche de remplir la tâche à laquelle répond le salaire qui fait vivre, ceux que le manque de vêtements propres, d'une petite masse, contraint à venir chercher là, pour prix de leur travail, ces parfois indispensables éléments.

Et aussi, échouent là parfois des sujets moins intéressants, des vagabonds, des mendiants que la crainte de la police pousse à arrêter, par quelques semaines de labeurs, une surveillance gênante qui conduit infailliblement à la répression.

Le dur travail qu'on leur impose les dégoûte bien vite. Peu de temps suffit pour permettre au *hausvater* de

(1) Au dernier congrès du *central-vorstand* (6 Mars 1895) un remarquable rapport de M. von Giese concluait à un ensemble de mesures tendant à la mise en culture de toutes les terres vacantes de l'Allemagne et à une généralisation du système suivi dans les colonies existantes.

savoir à qui il a affaire, pour rejeter sur la grande route un coupable que bientôt l'on retrouvera à la maison de correction.

Nous l'avons vu, le travail effectué aux colonies est avant tout agricole.

Or, sans aucun doute, le plus grand nombre des colons ne s'est jamais antérieurement livré à cette occupation. Les statistiques indiquant les professions accusées par les ouvriers recueillis en mentionnent de toute nature, tant et si bien qu'à première vue il y aurait à douter de l'efficacité du remède.

A cela nous pouvons répondre, tout d'abord, qu'en dehors des colonies semi ou totalement industrielles, dans presque toutes, de plus que le travail des champs, il est pratiqué un certain nombre de métiers pour l'entretien de la colonie elle-même. Employés, tailleurs, cordonniers, maçons, menuisiers trouvent à exercer leur activité dans ce milieu. Puis, s'il est à souhaiter dans l'avenir une organisation industrielle plus complète, les colons que présentement on met au travail de la terre sont presque tous des manœuvres, des gens qui accusent un métier, mais le pratiquent très mal. Le séjour à la colonie sert à les régénérer physiquement et moralement. On les y reçoit dans ce but, alors qu'ils ont passé par de nombreuses stations de secours, qu'il est évident qu'il ne suffit pas de leur tendre la main pour leur permettre de reprendre leur rang dans la société.

Le travail des champs, s'il est quelque peu prolongé, assainit les organismes usés par les excès de tout genre ou par de mauvaises conditions sociales, la misère, l'hygiène déplorable, la nourriture insuffisante. Le séjour devient régénérateur pour ces débilites et leur permet souvent d'affronter à nouveau la lutte pour la vie dans des conditions plus favorables.

A côté de la culture agricole et maraîchère qui constitue presque la règle générale, les ateliers organisés dans

quelques établissements ne réalisent guère l'idéal qui consisterait à occuper chaque colon au métier qui lui est habituel. La nature des travaux est identique à ceux pratiqués dans les stations de secours.

Il en est autrement à la colonie de Berlin. La fabrication de paillons, la grosse et fine menuiserie, le nattage de la paille, la broserie, la papeterie, les travaux de bureau occupent la grande masse des colons, les ouvriers en articles fins, relieurs, sculpteurs, etc. trouvent toujours à continuer là l'exercice de leur métier antérieur. On y avait également tenté la location des ouvriers au dehors, chez des fabricants, des entrepreneurs, essayé de leur faire opérer des déménagements, mais on y a renoncé très vite parce que ce système, surtout dans une grande ville, soustrait presque entièrement les colons à l'influence moralisatrice qu'on veut exercer sur eux.

On y a également renoncé au système des travaux à l'entreprise qui, au début de la colonie, lui avait rendu de réels services. La colonie fournissait l'atelier et les ouvriers, l'entrepreneur la matière première, les outils, l'éclairage. Le travail payé à la pièce ou à la journée s'effectuait à son profit. Ce système rendait facile l'organisation matérielle de la colonie, mais en certaines circonstances, il allait à l'encontre du but moral poursuivi par le comité, parce que l'entrepreneur avait un intérêt tout différent du sien. De plus, l'entreprise effectuée dans ces conditions devait nécessairement tendre à rabaisser les salaires des ouvriers libres de la même profession. Seule la vente du produit du travail des colons, effectuée par l'administrateur de la colonie, à un taux moyen, présente des garanties à ce point de vue.

La situation financière des colonies est excellente. On prévoit le moment où le travail remboursera partout au moins la moitié des frais. C'est la situation de Willemisdorf et à peu près celle de Berlin. A Magdebourg, le produit de ce travail balance ou peu s'en faut, les

dépenses d'un établissement dont l'organisation est peut-être la plus parfaite parmi les similaires.

Les frais d'entretien du colon, par jour et par tête, exigent de 20 à 55 pf. Les salaires qui leur sont payés après les quinze jours de temps d'essai, où seules l'hospitalité et la nourriture leur sont fournies en échange de leur travail, oscillent entre 10 et 40 pf. Si l'on y ajoute les frais généraux, on constatera que la dépense, couverte partie par son travail, partie par la charité et les subsides, ne peut guère dépasser un franc par jour et par individu.

Le régime n'a rien de dur, s'il est d'une sévérité indispensable au maintien de la bonne atmosphère morale que le caractère confessionnel de l'œuvre accentue singulièrement.

Tout pauvre qui se présente est recueilli s'il y a de la place et s'il n'a point été inscrit au tableau noir du journal *Die arbeiter Colonie*, organe officiel du *central-vorstand*. L'ébriété ou la maladie sont aussi des causes de refus. La colonie de Berlin n'admet que des pensionnaires natifs de Berlin. Magdenburg n'en reçoit que de l'extérieur. Aussitôt entré, l'hospitalisé signe une formule mentionnant les conditions d'admission à la colonie. La présence à la prière, à l'église, onze heures de travail, l'abstention complète de l'alcool, sont des règles qui n'admettent point d'exception. De même jamais de sortie réglementaire ou de faveur dans la plupart des établissements. Le dimanche, repos, promenade parfois en commun, chants, lectures, etc.

Les sanctions qu'appellent les règlements stricts sont tout d'abord la réprimande, puis la suppression en tout ou en partie des salaires durant quelques jours, l'interdiction de fumer, enfin le renvoi et l'inscription au tableau noir. Ces dernières pénalités entraînent le signalement à la police et l'impossibilité pour celui qui en est l'objet d'être reçu encore dans n'importe quelle colonie allemande.

Quant à la durée du séjour, on peut avancer approximativement et en moyenne, qu'un quart des colons restent cinq semaines ou moins à la colonie, un autre quart de cinq semaines à deux mois et demi. Les deux autres quarts prolongent leur séjour, les uns de deux mois et demi à quatre mois, les autres bien au-delà encore de ce dernier délai.

Les colons quittent volontairement l'établissement — à moins d'expulsion ou d'arrestation, cas assez peu fréquents d'ailleurs — tantôt parce que le directeur leur a trouvé du travail : le chiffre de ceux-là est d'à peu près vingt pour cent; tantôt, et c'est le cas pour les deux tiers des pensionnaires, parce qu'après un repos plus ou moins long, ils se sentent mieux à même de recommencer le *struggle for life*, ils espèrent trouver de la besogne étant pourvus de vêtements et d'un modeste capital, ou bien aussi, parce qu'un irrésistible désir les pousse à recommencer la vie nomade, jusqu'au jour où, suspects d'*arbeitscheu*, fatigués, à bout, ils reviendront frapper à la porte de l'une ou l'autre colonie.

C'est là le point noir de l'organisation, c'est l'erreur qu'on tend présentement à réparer. La colonie donne asile à trop de chevaux de retour, à trop d'individus qui reviennent, avec un casier judiciaire toujours plus chargé.

Ainsi elles ne réalisent point entièrement le but qu'elles s'étaient tracé et méritent certains reproches relatifs aux stations. Mais ici moins encore que là, l'abus ne peut perdurer. Il suffirait de quelques mesures de rigueur, de ne point tolérer indéfiniment de nouveaux retours à la colonie ou d'en rendre les conditions de séjour plus pénibles en proportion de ce nombre de retours, comme cela se pratique dans certains établissements et s'impose de plus en plus en matière pénale.

La fondation de ces diverses colonies est relativement récente. Il faut l'expérience pour rendre la forme d'assis-

tance toujours adéquate au mal. La fondation du *Central-Vorstand* permet une mise en commun d'observations de tout genre facilitant l'étude du problème et en faisant trouver la solution la plus parfaite qu'il convient de lui donner. De ce travail il semble résulter que le jour où, aux colonies allemandes, on se sera débarrassé de l'élément qu'on ne peut guère rendre meilleur, vagabonds incorrigibles et récidivistes d'une part, que l'obligation d'un rude travail élimine, malheureux et débiles de l'autre, trahis par leurs forces, à jamais incapables d'un travail sérieux et qui ne peuvent être justiciables que de l'hôpital ou d'une maison de refuge, d'où on ne les renverrait jamais, cette institution constituera l'instrument le plus efficace de régénération qu'il soit possible d'employer. Il l'est déjà. Outre le placement direct d'un cinquième des pensionnaires actuels, la plupart définitivement retirés d'un milieu où se recrutent les criminels, beaucoup d'autres, s'étant littéralement retrempés à la colonie, la quittent bien mieux en situation de lutter pour le pain quotidien.

Avec les stations de secours, la colonie mène à cet autre résultat, qu'on ne saurait assez poursuivre, la suppression de l'aumône donnée aux valides, elle enlève au secours son caractère démoralisant, elle soulage les pouvoirs publics d'une lourde tâche de police et aussi d'assistance, parce que fatalement les éléments qui sont sa raison d'être, laissés à eux-mêmes, iront grossir le nombre de pensionnaires des maisons de correction ou des dépôts de mendicité.

Comportant un caractère de tutelle moins définitif que les colonies néerlandaises, s'exerçant en conséquence au profit de beaucoup plus, elles tirent en outre de leur caractère d'institutions confessionnelles et privées une influence morale considérable à exercer sur les personnes qui y recourent.

L'assistance privée est toujours préférable à celle des

pouvoirs publics et, dans l'occurrence, elle remplit admirablement le rôle qui lui convient le mieux, celui de tenter une régénération qu'une loi, comme la *poor law*, peut faciliter, mais ne peut guère seule produire. Cette loi fait appel au dévouement de chacun, parce qu'elle sait qu'on ne peut tout attendre du devoir du fonctionnaire. En Allemagne, comme en Angleterre, comme partout, le dévouement libre est plus absolu, plus ingénieux, parce qu'il est basé sur la charité chrétienne.

(*A suivre*)

MAURICE BEKAERT





PRINTEMPS-AUTOMNE

I — Jeune-fille

*Sous les astres d'argent brillant dans le ciel vaste
Et qui semblent sourire avec plus de douceur,
Elle est à son balcon, toute blanche et si chaste
Que son ange gardien la prend pour une sœur.*

*Dans l'antique château, le luxe épand son faste
Mais, par la nuit sercine et molle de langueur,
La jeune fille est sourde à l'orgueil de sa caste :
Elle écoute chanter le Printemps en son cœur.*

*L'air est plein d'un parfum de lilas et de roses,
On sent autour de soi flotter l'âme des choses
Et s'animer le soir sous le souffle de Mai ;*

*Et, le regard errant dans les infinis mornes,
Elle semble, au delà des horizons sans bornes,
Chercher la radiense image de l'Aimé.*

II — Poète

*Triste comme une femme en veuvage d'amour,
Le parc a revêtu la rouille de l'Automne ;
Une mélancolie immense et monotone
Assombrit les rayons de ce dernier beau jour.*

*Au pied des troncs géants qu'Octobre découronne,
Il est venu s'asseoir et courber son front lourd
Le poète qu'on vit dans un rêve trop court
Poursuivre l'Idéal qui jamais ne se donne.*

*Aussi comme il est las d'un monde décevant
Où tout lui fut rebelle et trompeur, où souvent
Il a vu s'envoler les amours les plus fortes !*

*Et, songeant au Passé, gouffre toujours béant
Où nos illusions plongent dans le néant,
Il regarde tomber, lentes, les feuilles mortes.*

AUGUSTE LEFÈVRE





PETITE CHRONIQUE

L'Art moderne ose une anecdote suggestive sur les dessous du dernier concours de Rome.

« On s'imagine, dit-il, les répugnances qui ont dû être vaincues pour que le prix fût attribué à Delville. Il règne, en effet, dans tous ces jurys une telle étroitesse d'esprit que l'esprit de clocher fait encore la base de leurs décisions. Il est entendu, par exemple, que les membres anversoïis ne peuvent donner le prix qu'à un Anversoïis, n'eût-il aucun talent. C'est ce qui est arrivé. Au début de la délibération, ces messieurs s'occupaient exclusivement à rechercher l'origine des tableaux. Deux d'entre eux, MM. Ooms et Max Roose, Anversoïis, prirent le tableau du Gantoïis Van Biesbroeck pour une œuvre anversoïise et s'efforcèrent d'entraîner le jury. La majorité était obtenue et on allait voter quand ils s'aperçurent que c'était le tableau voisin qui était anversoïis et, avec un bel ensemble, ils changeaient d'avis. Ce déplacement de voix rendit courage aux partisans de Delville et, après un ballottage, les Anversoïis restant seuls de leur avis, il l'emporta sur Van Biesbroeck.

Tel est le niveau intellectuel des discussions de ces messieurs, et les hasards grâce auxquels a été obtenu un résultat dont ceux-là mêmes qui y ont fait la plus mesquine opposition se laisseront féliciter. ■



Parmis les œuvres acquises par l'Etat au Salon de Gand, citons *L'Atelier du peintre De Knuff* d'Alfred Stevens, les *Cordiers* de Baertsoen, la *Chapelle en Campine* de Verheyden. M. Constantin Meunier a reçu la commande du *Pardon de l'Enfant prodigue* en bronze.



M. Gustave Droz, l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*, est décédé, le mois dernier, à Paris.



Le Sar Peladan convole : il épouse madame la comtesse de Barde, née de Mallet-Roquefort, proche parente de M. le comte de Larmandie,

commandeur de la Rose-Croix, un des fidèles du Sar. Le Sar, devenant propriétaire, s'est fait couper les cheveux.



Février verra s'ouvrir à Bruxelles un Salon d'art idéaliste, d'où seront proscrits avec rigueur : la peinture d'histoire, à moins qu'elle ne soit synthétique, la peinture militaire, toute représentation de la vie contemporaine privée ou publique, le portrait, s'il n'est pas iconique, les paysanneries, les marines, les paysages, l'humorisme, l'orientalisme pittoresque, l'animal domestique ou de sport, les fleurs, les fruits et les accessoires.



M. Mounet-Sully sera-t-il de l'Institut? Par ces jours d'universel catobinisme triomphant, ce point d'interrogation préoccupe l'Europe. Il y a désormais une question Mounet Sully.



Le comité Victor Hugo a confié au sculpteur Barrias l'exécution du monument qui sera élevé, à Paris, au grand poète.



On sait que Tennyson n'est point encore remplacé comme poète-lauréat. Son successeur paraît devoir être M. Alfred Austin, dont la nomination est attendue. Swinburne et William Morris sont écartés.



Recueillis, dans la *Jeune-Belgique* d'octobre, ces beaux sonnets, le premier d'Albert Giraud, l'autre de Maurice Cartuyvels :

Le Tombeau de Baudelaire

Ceux de la race vile, avec leurs fleurs funèbres
Et leurs drapeaux de deuil, parmi le saule et l'if,
S'imaginent fêter un chanteur subversif,
Dieu du mal, roi du rire et prince des ténèbres.

Pour eux, un sombre vol de blasphèmes célèbres
Répand sa morne horreur sur le marbre tardif
De l'artiste damné dont l'esprit convulsif
Comme un féroce archet fait crier leurs vertèbres.

Mais nous, qui devinons ce qu'il a dû souffrir,
Nous savons quelle Ombrie il rêvait de fleurir
Pour le nouveau Jésus monté sur son ânesse,

Et que ce cœur d'automne, usé par sa splendeur,
S'il nimba de ses feux la Haine et la Laideur,
Adorait la Beauté, l'Amour et la Jeunesse.

Don Quichotte

(*Tristesse à l'auberge*)

Dans la pose d'rance et fumuse, tandis
Que ricanent valets poisseux et maritorne,
Le vieux preux harassé satisfait sa faim morne,
Du bout d'un vain poignard piquant quelques radis.

Près de ces fronts obscurs de manants alourdis,
Son front d'un douloureux reflet de fierté s'orne
Et, collé tout songeur à la vitre de corne,
Semble un masque de Roi perdu dans un taudis.

Hélas ! Par l'âge instruit, le héros de Cervantes
Ne voit plus l'infini dans l'œil bleu des servantes
Et ne s'exalte plus pour des moulins à vent ;

Mais, filant sur son nez héroïque en bec d'aigle,
Une larme brûlante et distraite, en rêvant,
Vient mouiller le croûton de rude pain de seigle.

M. D.



LES REVUES

La Lutte (octobre) : Jean Casier : *Prière* ; G. Ramaekers : *Les cygnes* ; Franz Ansel : *Vers le bonheur*.

La Revue indépendante (octobre) : Jules Barbey d'Aurevilly : *Lettres* ; Herman Bang : *Phèdre*.

L'Ermitage (octobre) : Charles Saunier : *Avignon* ; Jules Bois : *La douleur d'aimer* ; Raymond Bouyer : *Un Musée inédit*.

L'Escholier (15 novembre) : L'Escholier : *L'art social* ; Francis Bohan : *Lettre de Bonn*.

Durendal (octobre) : Pol Demade : *Coucher de soleil sur la mer* ; Le Père Imbert : *Pensées d'un Iconoclaste*.

La Plume (octobre) : Henry Degron : *Dauphin Meunier* ; Y. Rambosson : *Le verger doré* ; Edmond Pilon : *Les faces peintes*.

L'Art Jeune (octobre) : Charles Van Leerberghé : *Entrevision* ; Arthur Toisoul : *Instant de douce tristesse*.

Le Mercure de France (novembre) : Ferdinand Herold : *Dans la ville noire* ; Charles Guérin : *Le cycle Wagnérien d'août à Munich*.

La Revue Générale (novembre) : Prosper Saey : *Le spiritisme* ; Philippe Malpy : *André Rivoire* ; Eugène Gilbert : *Chronique littéraire*.



LES LIVRES

La musique à Paris, par GUSTAVE ROBERT — Paris, chez Fischbacher.

Une série d'articles sur les concerts Lamoureux et Colonne. L'ouverture du cirque d'été est plus variée et plus réjouissante dans ses critiques : le style de M. Robert manque de couleur et de vie, mais son livre révèle un esprit réfléchi et souvent profond. La préface est du plus haut intérêt; l'auteur étudie la manière dont certains entendent la musique. Les vrais artistes, dont l'émotion est causée surtout par la contemplation de la beauté intrinsèque de l'œuvre, sont opposés aux amateurs qui y cherchent un plaisir de sensibilité ou d'imagination dont la musique n'est que l'occasion. Des études comme cette préface sont précieuses et nous souhaitons à M. Robert d'en faire encore du même genre.

J. R.

Miss par SAMUEL CORNUT. — Paris chez Perrier.

Un roman d'humanité souffrante et vraie : l'histoire d'une pauvre *Miss* dédaignée et persécutée dans la famille où elle vit, et à qui soudain la vie semble devenir bonne dans le rayonnement d'un amour profond et partagé. Hélas ce n'est qu'un leurre, et plus amère en est la déception qui suit : Eugène Azeline s'éloigne d'elle et la pauvre délaissée à travers mille combats contre elle-même, roule enfin aux pires abîmes, se laisse aller aux déchéances irrémédiables. C'est un récit simple et poignant, c'est surtout une histoire trop réelle, hélas, quand en face du désespoir qui affole, on n'a pas dressé l'image de Celui-là seul qui console et soutient ! C'est une protestante que *Miss Lee*, et quand elle tente d'obtenir le secours divin, comme l'on sent l'indigence de cette religion froide, et la trop fréquente indifférence de ses ministres !

Monsieur Cornut a eu le rare talent de laisser parler les faits, de ne pas se perdre en des digressions inutiles ou en des apitoiements prolongés. Et cela fait le mérite de son livre, et que son œuvre vit malgré certaines inexpériences, malgré la banalité de certaines parties. Ce qui est plus grave c'est l'approbation qu'on sent qu'il donne à certaines pensées de son héroïne, et notamment aux vellétés de suicide qui lui viennent.

Mais somme toute, c'est un livre méritoire qu'il a écrit, un livre rempli de promesses, et où certains figures attirent et captivent l'attention : Je veux parler de ce type de bonté douce et discrète, *M^{lle} Colomb*; et de cet autre type de générosité foncière, quoiqu'étrange par moments, *Jean Jacques Beaufaron*. De lui, j'ai beaucoup admiré ce mot imprévu et brutal, quand devant l'abandon de *Miss Lee* par *Eugène Azeline*, dans le calme d'une soirée de famille, il jette à ce dernier cette injure soudaine :

« Monsieur mon maître, vous êtes un lâche ! »

Je répète que ce livre m'a plu et je ne doute pas que M. Cornut ne persévère et ne nous donne bientôt une nouvelle œuvre, aussi belle, et plus dégagée des quelques imperfections que j'ai signalées.

J. S.



DE L'ASSISTANCE PAR LE TRAVAIL DUE A L'INITIATIVE PRIVÉE (1)

—

SI, quittant les pàys où l'initiative privée a dès longtemps déjà cherché à résoudre la question du paupérisme au moyen de l'assistance par le travail, où une organisation générale ne demande plus qu'à être perfectionnée, nous cherchons ailleurs les œuvres similaires, nous les retrouvons presque partout, mais en général, isolées, récentes, d'application restreinte à une seule localité, par conséquent, d'effet moins général et moins directement appréciable.

L'institution dite « *Office central des institutions charitables* » de Paris, cependant, tend de plus en plus à généraliser son action. Unissant d'un lien commun toutes les œuvres parisiennes, elle acquiert déjà une grande importance au seul point de vue du milieu où son activité s'exerce et du nombre de personnes qui recourent à son intervention. La création d'offices similaires dans les autres grandes villes de France, offices avec lesquels elle demeure en rapport, permet d'espérer, dans un avenir prochain, la généralisation et l'unification de ces œuvres poursuivant le même but,

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 novembre 1895.

en une vaste fédération couvrant la France entière.

Pas plus que la *Charity organisation Society*, l'Office central n'a pour but exclusif et direct la mise en pratique de l'assistance par le travail. Mais, s'efforçant d'amener une organisation plus intelligente de la charité, elle devait nécessairement aboutir à ce mode de secourir les malheureux, l'introduire, le favoriser partout sans pour cela négliger son autre raison d'être, qui est de se constituer l'auxiliaire de toutes les autres œuvres charitables, quelles qu'elles soient. De longs détails relatifs à l'organisation et au fonctionnement de l'office central nous entraîneraient trop loin. Qu'il suffise de dire que, fondé au mois de juillet 1890, par Monsieur Léon Lefebure, le 4 juin 1895, le fondateur, secrétaire général de l'œuvre, pouvait annoncer que près de quarante mille cas avaient été examinés par l'office central, que, de mai 1894 à mai 1895, 21,000 visites avaient été reçues, enfin que le nombre d'interventions efficaces, en cette seule année, s'élevait à 11,543. L'œuvre de l'hospitalité du travail, entretenue par l'Office, avait, la dernière année, fourni un appui, du travail et un salaire à près de cinq mille personnes des deux sexes.

L'Office central des institutions charitables et la *Charity organisation Society* sont fondés pour ainsi dire sur un plan commun.

Ce qui le prouve, c'est le résumé, pour ainsi dire, des matières dans lesquelles se manifeste l'activité de l'Office central, tel que nous le détachons du dernier rapport de M. Lefebure :

1^o Renseignements sur les œuvres et sur les pauvres, et intervention de l'Office auprès des œuvres charitables : placement, rapatriement ;

2^o Assistance directe au moyen des ressources dont la répartition est confiée à l'Office, et comptes courants de la charité ;

3^o Développement de l'assistance par le travail ;

4° Rayonnement de l'Office en France et à l'étranger;

5° Publication de l'enquête sur les œuvres charitables de la France.

Nous ne nous attachons qu'au troisième paragraphe et étudierons sommairement l'assistance par le travail telle qu'elle se pratique à Paris.

La première œuvre d'assistance que nous rencontrons est celle de M. Mamoz, datant déjà de 1870. C'est une œuvre d'assistance à domicile. M. Mamoz eut l'idée, durant le siège de Paris, d'utiliser le travail des assistées qui encombraient les abords de la mairie du VIII^me arrondissement et de faire dépendre l'octroi du secours officiel, d'un travail de confection de vêtements destinés aux gardes nationaux. Du coup cette exigence diminua de moitié le nombre des solliciteuses. Après le siège, M. Mamoz eut l'énergie d'entreprendre, à titre privé, le développement de ce mode d'assistance. Successivement, il introduisit quatre branches de travail : 1° Lingerie et couture, 2° Copies et adresses, 3° Confection de chaussures, 3° Service de renseignements sur les indigents, comprenant actuellement un nombre considérable de volumes et près de 120,000 fiches individuelles.

Depuis près d'un quart de siècle, des milliers d'hommes et de femmes, privés temporairement de travail, doivent le salut au fondateur de l'œuvre, car M. Mamoz ne se contente point de venir en aide matériellement à ses protégés. Il s'efforce de les placer et réussit à le faire, définitivement, pour le tiers d'entre eux. Le salaire se paie toujours en espèces, mais l'assisté peut acheter des bons de combustibles, d'aliments, de vêtements, à des prix très réduits. Fait remarquable, l'œuvre de M. Mamoz se suffit à elle-même. Le petit capital du début, vingt mille francs, est intact. Si la modicité des ressources à retirer du travail des

assistés ne permet point de donner un plus grand développement à l'œuvre entreprise, il suffirait d'un peu plus de certitude dans l'écoulement des produits pour permettre cette extension. M. Mamoz ne procure jamais de travail lorsqu'il n'est point assuré de réaliser le montant des frais que ce travail entraîne. C'est là une mesure très-prudente, basée sur l'excellent principe d'une charité qui se borne à être l'intermédiaire et non la donatrice.

De pareils efforts méritent toute louange, mais, quel que soit le dévouement déployé, ils ne parviennent point à tous les résultats désirables, parce que leur champ d'action est forcément restreint.

En 1880, complément jugé nécessaire d'une hospitalité de nuit pour femmes, ouverte deux mois auparavant rue d'Auteuil, l'Hospitalité du travail était fondée à Paris, dans l'intention « d'offrir un abri gratuit et temporaire sans distinction de nationalité et de religion, à toute femme ou fille sans asile, décidée à chercher dans le travail le moyen de gagner honorablement sa vie, d'occuper ses pensionnaires pendant la durée de leur séjour et rendre l'habitude et l'amour du travail à celles qui les auraient perdus, enfin de chercher à leur procurer un emploi honorable qui les mette à même de se suffire pour l'avenir. » (1) Ces quelques lignes résumant parfaitement le but que se sont tracé les œuvres françaises d'assistance par le travail, but qui, somme toute, est partout le même, alors qu'uniquement les applications diffèrent. L'œuvre, dirigée par la sœur Saint-Antoine des religieuses du Calvaire de Gramat, si populaire à Paris, loge et nourrit actuellement 150 femmes, en moyenne, et les garde jusqu'au jour où on leur trouve de l'emploi. Toute femme qui consent à

(1) Rapport de M. Léon Lefebure à la séance d'inauguration de la nouvelle maison.

travailler est admise. Une blanchisserie importante, dirigée par des personnes attachées à demeure à l'établissement, des ateliers de repassage, de couture, d'éventaillage, de corsets, de fleurs artificielles et de parfilage de soie occupent les hospitalisées. Celles-ci, au cours de l'année 1894, ont été au nombre de 3202 et 79 % d'entre elles ont été placées.

Aujourd'hui, l'Hospitalité du travail, sous les auspices de l'Office central, a pu considérablement élargir le cadre de ses entreprises charitables. A côté de l'établissement pour femmes, la *Fondation Laubespain* donne depuis 1892, aux hommes, l'occasion de faire de la menuiserie, du cordage etc. sous la surveillance de contre-maîtres dirigeant le travail et préparant les matériaux, précaution indispensable vis-à-vis des inexpérimentés qui sont le grand nombre. Le salaire est de 2 francs par jour. L'établissement fournit la nourriture à prix réduit se l'ouvrier le désire et des bons de logement à des prix modiques chez des logeurs connus. On espère pouvoir bientôt l'hospitaliser complètement. 1106 hommes ont passé par la fondation Laubespain en 1896. 37 % d'entre eux ont été placés, mais il y a lieu de faire remarquer ici que 35 % n'ont pu l'être, parce que, par suite de leur âge ou de leur débilité physique, ils étaient, dès l'origine, destinés à rester les clients perpétuels des œuvres charitables.

L'œuvre du travail à domicile pour les mères de famille, fondée en 1893, a donné, l'année suivante, du travail à 527 personnes, qui ont touché en salaires plus de 40,000 francs.

Enfin, dans une dernière section, un certain nombre de jeunes filles, logées et nourries à l'avenue de Versailles, apprennent la typographie.

La *Maison Hospitalière* de M. le Pasteur Robin, fondée en 1880, ne dépend plus directement de l'office central. Elle n'a avec lui que les relations que

l'office entretient avec toutes les œuvres de charité, notamment en matières de renseignements. A la Maison hospitalière, une personne charitable paie la première journée de l'individu qu'elle veut bien recommander.

L'assisté paie lui-même par son travail les journées subséquentes. Ce travail doit être effectif, il doit couvrir entièrement les frais du séjour, parce que l'œuvre s'adresse à l'ouvrier valide et non au malheureux. Ailleurs, presque toujours on oublie cette distinction. La conséquence en est que les ateliers de charité sont envahis par une foule d'incapables, qui en sortent comme ils sont entrés, empêchant l'œuvre de produire l'effet utile qu'on en attend.

C'est sur présentation d'une carte, remise par un adhérent de l'œuvre au sans-travail et remboursable par 1,50 fr. si elle a été utilisée, que l'ouvrier est admis à l'établissement. Le travail imposé peut être effectué par tous. Il consiste à fendre des morceaux de bois pour en faire des fagots ou margotins, destinés à allumer le feu. Un chiffre minimum de fagots doit être atteint pour donner au travail une valeur de 1,50 fr., prix représentant les frais quotidiens de salaire et de logement. L'ouvrier peut sans grande peine dépasser ce minimum. La valeur du surplus lui est payée en objets de première nécessité ou constituera une petite masse le jour où il sortira de l'établissement. Tous les matins l'hôte de la maison hospitalière peut sortir pour chercher de la besogne. Il est aidé en cela par un membre du comité qui s'occupe spécialement du placement des pensionnaires. Si plus tard il se retrouve sur le pavé et que précédemment il s'est bien conduit à la maison, il y sera reçu sans carte et pourra, comme la première fois, y demeurer deux semaines.

Sur quinze cartes remises par les adhérents aux ouvriers qui se disent sans travail, trois seulement sont présentées à l'établissement. Un des trois assistés exploite

la situation, arrive le soir, soupe, loge, déjeune, use soi-disant de la faculté de chercher du travail le matin, rentre à onze heures, dîne et refuse de se mettre à la besogne ou l'effectue très mal. Il est congédié, mais en même temps, la mention « *a refusé le travail* », où toute autre de même nature, est inscrite au revers de la carte apportée, et renvoyée au protecteur, qui sait dorénavant à quoi s'en tenir vis-à-vis de son protégé. Ce renseignement lui aura coûté un franc cinquante. Les deux autres cartes, arrivées en bonnes mains, auront procuré du travail et peut-être tiré à jamais d'une situation affreuse deux honnêtes ouvriers. Ceux-ci auront passé en moyenne douze jours à la maison, gagné leur entretien, une petite masse, et souvent une situation stable au dehors, parce qu'ils y auront montré de l'énergie et de la bonne volonté. Le distributeur saura aussi, sans bourse délier, que penser des dix autres individus qui n'ont point profité de son aide.

A la Maison hospitalière, le déficit par journée d'hospitalisé ne dépasse guère 15 ou 20 pour cent.

Diverses autres œuvres d'assistance par le travail ont vu l'existence récemment à Paris, notamment celles du XVI^e, XVII^e, VI^e et II^e arrondissement.

Nous ne nous arrêterons point aux nombreux ouvroirs, d'existence plus ancienne, tous créés pour venir en aide aux femmes sans travail dans les divers quartiers de Paris et se rencontrant le plus souvent dans les maisons religieuses. Leur fonctionnement est à peu près le même partout et donne de fort bons résultats. La multiplicité des œuvres d'assistance par le travail, actuellement disséminées partout et n'ayant aucun lien entre elles, ne nous permet point de nous occuper de toutes.

Nous ne nous arrêterons qu'aux organismes, que l'un ou l'autre titre signale plus particulièrement à notre attention. L'Union d'assistance du VI^e arrondissement emploie le système du bon de travail, distribué, au

lieu d'aumônes, aux nécessiteux valides. Le prix du bon n'est que de dix centimes. Les travaux effectués consistent en fabrication d'étoupes goudronnées, travaux de corderie, défonçage de vieux corsets, pliage d'imprimés, travaux d'écriture, triage de crins pour la broserie etc. Le salaire est généralement payé en bons de logement et de nourriture. La différence entre le prix d'entretien et le résultat du travail est de fr. 1,10 à suppléer par subsides ou charité.

Le placement des hospitalisés s'effectue jusqu'à concurrence de 48 pour cent.

La société du XVII^e arrondissement fait préalablement une enquête spéciale avant de recevoir le porteur du bon. Le bon n'est valable qu'après l'expiration de 24 heures.

Au XVI^e arrondissement, on utilise deux espèces de bons : Bons de 0,10 destinés à être échangés au siège de l'œuvre contre des bons d'aliments à toucher chez un fournisseur. On n'opère point cet échange au profit d'étrangers à l'arrondissement ou des personnes se livrant à la mendicité professionnelle. Bons ou tickets gommés, où l'adhérent inscrit le montant du secours qu'il accorde au porteur. A proportion il est fourni du travail à l'assisté. Travail temporaire d'abord, définitif si possible. Chaque trimestre, les adhérents règlent leur compte avec l'œuvre, qui n'est, somme toute, qu'une agence, opérant pour le compte de chacun des associés et suivant leurs intentions.

Alors qu'à Paris, à Bordeaux, ailleurs, les œuvres d'assistance par le travail constituent souvent des dérivés d'un office central, l'association qui s'intitule « *L'assistance par le travail de Marseille* » range l'Office central du lieu au nombre de ses sections, qui sont, outre celle que nous citons, celle du *travail provisoire, de la charité efficace, de la propagande et des finances, de l'enfance*, matériellement et moralement abandonnée, enfin du *patronage des détenus libérés*.

L'institution est régie par un comité composé de représentants de la presse, de magistrats, de membres du clergé catholique et protestant, de conseillers municipaux de Marseille, etc. Durant l'exercice 1894, la section du travail provisoire a distribué plus de 12000 frs de salaires à deux mille personnes distinctes se présentant 23000 fois. Ces chiffres représentent un secours moyen de 6 fr. par personne, soit quotidiennement fr. 0.52 pendant une période de onze jours et demi. Le maximum des heures de travail permis est de quatre par jour.

Chaque adhérent dispose, s'il le désire, de carnets de bons de travail avec souche. La valeur de chacun de ces bons est de 0.25 centimes. Ces bons sont personnels ou au porteur. Seuls les bons travaillés aux chantiers de l'assistance par le travail sont encaissés à domicile à la fin de chaque mois. Le malheureux qui fait usage du bon qui lui est remis touche les 25 centimes en échange d'une heure de travail, dont le produit moyen est actuellement de onze centimes. Mais ces résultats, moins brillants que dans certaines œuvres similaires, sont la conséquence de ce fait, qu'à Marseille, on ne refuse point l'entrée du chantier à ceux qui ne sont pas capables de fournir une somme de travail fixée dans un temps donné. Ici plus qu'ailleurs le bon de travail est un chèque de secours, tiré par l'adhérent sur l'assistance et remboursable fin courant. C'est moins un triage des indigents qu'on recherche, c'est la généralisation d'une forme meilleure de l'aumône, qui à son tour fait produire à l'inoccupé d'hier, vivant exclusivement au détriment des autres, une valeur économiquement appréciable, et l'arrache à la démoralisation de l'oisiveté.

Cela présente certains inconvénients d'autre part, car il va de soi que l'atelier où ne se rencontrent que de vrais travailleurs, solides mais actuellement inoccupés, dépend moins de la charité, constitue un mode d'assistance plus conforme encore à la dignité du secouru.

L'œuvre qui présentement ouvre la « *Maison du travail*, rue Ullens, à Bruxelles, échappe davantage à ce reproche. A côté de pensionnaires qui demeurent à l'établissement et y travaillent durement un temps plus ou moins long, à peu près dans les mêmes conditions que dans les colonies allemandes, des bons de travail d'une valeur de 0,20 centièmes, distribués par les adhérents de l'œuvre, permettent à de nombreux ouvriers du dehors, de venir gagner un salaire qui peut atteindre deux francs. Ce salaire représente dix heures de besogne. Il faut pour cela que le sans-travail ait pu recueillir assez de bons, d'ailleurs impersonnels, ou que son protecteur ait été suffisamment généreux. Un minimum de tâche est indispensable et le salaire n'est payé qu'après son achèvement, dût le porteur du bon travailler bien au delà du temps que le ou les bons qu'il détient le stipulent. Les ouvriers sont employés à la culture d'un terrain, mis à la disposition de l'œuvre par la ville de Bruxelles, à la confection de fagotins et au collage des sacs de papier. Le rapport du travail excède un peu plus du tiers de la dépense. Le paiement se fait en argent. Le grand avantage de cette seconde section de l'œuvre primitive, est de permettre aux sans-travail ayant charge de famille de gagner une petite somme.

Des maisons de travail se rencontrent encore, entre autres, à Genève, à Berne, à Lausanne, à Bâle, à Bordeaux, à Lyon, Montauban, Nîmes, Nantes, Florence, Cronstadt, St-Petersbourg, Novgorod, Kief, Smolensk, Stockholm, Pskow, en quantité de cités d'Europe ou d'Amérique. Un assez grand nombre d'entre elles ont introduit le système du bon de travail.

Une récente circulaire du Ministre de l'Intérieur de France vient d'attirer l'attention des Conseils généraux sur un projet de loi, qui aurait pour objet la création au chef-lieu de chaque département d'une société d'assistance par le travail, sur le modèle des établissements de

ce genre qui fonctionnent à Paris et dans plusieurs autres grandes villes de France.



Au cours de l'examen sommaire que nous avons fait des diverses œuvres d'assistance par le travail, introduites depuis peu d'années dans tous pays, nous avons rencontré des formes d'application très différentes. La charité est ingénieuse. Elle cherche à se plier à toutes les nécessités, s'efforce partout et toujours d'opposer le remède au mal.

Ces remèdes sont plus ou moins adéquats, plus ou moins parfaits. Les uns conviennent à tel pays, les autres à tel autre. Les uns sont connus ici, ignorés ailleurs, parce que la charité n'est pas partout également bien inspirée, parce que parfois elle part trop du cœur et pas assez de la raison.

Certains sont trop préoccupés du côté subjectif de la charité qui ennoblit et élève celui qui la pratique et pas assez du côté objectif qui souvent démoralise le pauvre.

Depuis peu, la science de la charité a fait un grand pas.

Le côté objectif de la question tend à prendre une nouvelle importance. On s'est demandé s'il n'y avait point de meilleur remède que l'aumône et la bonne parole, et l'on a réalisé ces maisons de travail qu'il importe de voir généralisées en Belgique, comme ailleurs, parce que nous souffrons du même mal et avons tout intérêt à user d'un remède qui a fait ses preuves.

Or, c'est précisément parce que les preuves sont faites qu'il est utile de préciser, de réunir les résultats épars des diverses enquêtes, d'appliquer à la situation de notre pays le fruit d'une expérience que d'autres ont faite pour nous. Si parfois, mais rarement, nous nous laissons devancer sur le terrain des réformes et du progrès,

c'est le cas ici, mais cela nous permet d'aller plus vivement et plus sûrement à notre but et, sans le tâtonnement des débuts, de réaliser d'une pièce, avec une perfection plus grande, ce qui ailleurs, n'est qu'une mosaïque péniblement assemblée. Transformer, améliorer une institution coûte souvent plus que la créer.

A diverses reprises déjà nous avons fait remarquer les résultats que la généralisation de l'assistance par le travail ne peut manquer de produire. Nous pouvons les résumer en quelques lignes. L'assistance par le travail épargne la dignité de l'ouvrier, elle vient en aide au chômeur accidentel, facilite le relèvement du sans-travail d'habitude, fait disparaître enfin la disproportion actuelle existant entre l'effort charitable et le résultat matériel et moral de cet effort. Elle constitue un gain pour le vrai pauvre dont la part est considérablement diminuée de toutes les sommes qui vont présentement aux indignes de pitié. Elle excite le zèle charitable trop souvent rebuté par les tromperies des mendiants de profession.

Au point de vue de cette collectivité charitable, de tous ceux qui, de n'importe quelle façon, s'efforcent de faire le bien, l'assistance par le travail constitue une assurance contre les risques de pertes du secours accordé. Celui-ci va tout entier au vrai pauvre, à l'individualité intéressante.

L'assistance ainsi entendue réalise complètement le vœu de celui qui donne, lui permet de faire la charité sans inquiétude d'aucune sorte, parce qu'il sait que son aumône est en bonnes mains et qu'elle ne nuira pas à l'assisté.

Au point de vue de l'État, la généralisation de l'assistance par le travail correspond partout à une diminution de la criminalité, elle diminue ses charges dans d'énormes proportions, charge de police et de surveillance, charge d'établissements pénitentiaires, charge de dépôts de mendicité. La maison de travail est une

grande pierre de touche. Elle permet de discerner les bons éléments des mauvais et de désigner ceux-ci pour la répression.

Enfin la société toute entière, indépendamment des résultats moraux certains dont elle est appelée à profiter, peut inscrire à son actif la plus value économique qui résulte du travail de tous ces bras, volontairement ou non, sans emploi.

L'assistance par le travail peut être l'œuvre de l'État ou de l'initiative privée. Œuvre de l'État, elle ne doit l'être que si l'initiative privée est impuissante, si, même avec son concours, elle ne réussit point à créer. Mais l'État ne peut entièrement se dispenser d'intervenir. Laissant à des mains plus délicates une tâche qui strictement lui incombe, il n'est que juste qu'il facilite, par une mise en disposition de moyens matériels et moraux, ce qu'il reconnaît ne pouvoir faire lui-même qu'avec bien plus de peine. Puis, il est certaines catégories de personnes que le régime préconisé démontre ne pouvoir rentrer dans les rangs d'une société normale, il y a les incurables du vice et du vagabondage, auxquels seules conviennent les mesures répressives, apanage de l'État, il y a les insuffisants de corps et d'esprit, les alcooliques, les dégénérés et les débiles qu'une tutelle complète peut seule préserver des tares qu'une vie nomade et misérable accumulera nécessairement sur leur tête. Que sur ceux-là s'ouvre la maison de refuge de l'État. Débarrasser les routes de ce triste élément constitue une nécessité sociale.

Mais qu'il appartienne plus particulièrement à l'initiative privée ou à l'État de s'occuper de certains cas spéciaux, ce n'est point en individualisant les efforts qu'on arrivera à résoudre cette difficile question du paupérisme des adultes. C'est au contraire dans une union entière de tous ceux qui s'occupent du même problème. La loi anglaise le dit fort bien, ce n'est que

par une coopération effective et complète entre tous ceux qui s'occupent de charité qu'on mènera à bonne fin la lutte contre le paupérisme.

C'est ce que de plus en plus on commence à comprendre. Les œuvres charitables sont légion. Le bien qu'elles font est-il en proportion de leur puissance et de leur nombre? Non certes. N'augmentent-elles point plutôt qu'elles ne le réduisent le nombre de ceux qui vivent de la bienfaisance? Peuvent-elles garantir la valeur de leur charité? Se sont-elles jamais dit ce que M. Davis avançait déjà en 1872 au congrès de l'Illinois « L'esprit « de paupérisme est pour le pauvre un mal plus dangereux que la misère, car cet esprit dégrade tout ce « qu'il y a d'énergie et de respect de soi-même dans « l'être humain »? L'ignorance des progrès réalisés ailleurs, l'insouciance qui en résulte, paralysent de bonnes intentions ou les rendent stériles. Un mal combattu sans unité dans l'attaque ne sera jamais vaincu. Voilà pourquoi il faut la fédération des charités, pour permettre à chacun, dans sa sphère, de faire le maximum de bien. Cette union de tous n'est point une utopie. Elle se réalise en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, ailleurs encore et dans ces offices centraux, comme il en existe à Bordeaux, à Marseille, à Paris, les opinions les plus divergentes ont leurs représentants, les religions diverses, leurs prêtres.

Cette coopération de tous, extrêmement nécessaire, hautement désirable, amène bien vite, on l'a constaté partout, l'introduction de l'assistance par le travail.

La science du paupérisme enseigne qu'il n'est point de remède plus efficace en un grand nombre de cas donnés. Mais autant il est de diverses sortes de malades, autant de fois il faut modifier le traitement. L'internement dans une colonie ne convient point à l'ouvrier qui vient de perdre sa tâche et n'en retrouve point d'autre. La station de travail allemande n'est point faite pour l'incorrigible.

vagabond. Le nombre des cas divers est infini, mais, somme toute, on peut les réduire en deux grandes classes et indiquer sommairement le régime qui convient à chacune d'elles.

La première se constitue des *sans-travail accidentels*. Que leur situation pénible résulte de la périodicité des chômages de certaines industries, d'un déplacement ou d'une transformation des procédés industriels, de l'existence d'un trop grand nombre d'ouvriers de même métier à un endroit donné, de la fluctuation des marchés, enfin de la trop courte durée des engagements ou de toute autre cause de cette nature, le remède qui convient au mal, si aucune mesure de prévoyance n'a été prise, est l'asile de travail essentiellement provisoire, l'auberge hospitalière ou la station allemande, la maison de travail telle qu'elle existe à Marseille, à Genève, à Bruxelles. Si rarement le système de M. Mamoz qui consiste à ne rémunérer le travail accompli dans l'asile que du rapport effectif de ce travail, est applicable parce que généralement il serait trop minime, en disproportion avec l'effort exigé, le système du bon de travail permet de donner à l'indigent un salaire plus normal. Il intéresse d'ailleurs plus de personnes à l'œuvre et assure son existence. Celle des institutions dont la porte s'ouvre à tout venant est plus précaire. Si l'on peut triompher de cette difficulté, il y a lieu encore d'y craindre les inconvénients, conséquence des déplacements trop fréquents, que la création de ces asiles permet aux ouvriers. Une organisation d'ensemble très complète et une sanction légale peuvent seules empêcher ce vagabondage, en vérité plus honnête, mais encore condamnable.

S'il n'en est point ainsi, à tous égards le système du bon est préférable, surtout s'il permet une durée de travail suffisante. S'il ne le permet point, encore le bon est-il un prétexte servant à justifier l'aumône par la bonne volonté.

La deuxième catégorie, celle des *sans-travail d'habitude* se constitue à son tour de trois éléments distincts.

1° Des indigents de bonne volonté, mais présentement inaptes au travail régulier.

2° Des indigents de bonne volonté hors d'état de travailler ou incapables de se suffire.

3° Des indigents de mauvaise volonté.

Les premiers sont les mendiants ou vagabonds que des causes morales ou physiques, des excès de tout genre ont fait déchoir. Tristes épaves de la société tombées très bas, mais qu'une médication énergique et longue, un traitement approprié peut guérir. Ce sont les malheureux terrassés par la maladie ou victimes des crises du travail, tombés après avoir épuisé toutes ressources, après avoir lutté, et n'ayant après des mois ou des années ni la vigueur physique, ni l'énergie morale, ni l'extérieur permettant un immédiat reclassement. On peut y ajouter les prisonniers libérés auxquels le patronage n'a pu fournir le travail et qui se trouvent de par leur passé même réellement hors d'état de gagner leur vie, si la charité ne vient à leur secours.

A cette catégorie toute entière convient la colonie libre, telle qu'elle existe actuellement en Allemagne, en Hollande, les institutions identiques à la Maison hospitalière du pasteur Robin, la maison du travail de Bruxelles dans la section où sont, de jour et de nuit, hébergés les ouvriers. Ici la porte doit toujours être ouverte à ceux qui se présentent la première fois, ou tout au moins s'ouvrir sans peine. Accueillante encore à ceux qui se présentent après un premier séjour, la colonie hospitalière ne refusera point un abri et du travail au malheureux, mais s'entourera des renseignements que la centralisation peut donner. On agira avec prudence, évitant de prolonger une situation qui peut-être demande d'autres remèdes. Seul un séjour plus ou moins long à la colonie peut opérer un bien durable, armer à nou-

veau l'ouvrier pour le struggle for life, parce que le rendre trop tôt à la vie nomade, c'est le condamner à une nouvelle rechute, c'est l'exposer à retomber plus bas encore.

C'est surtout dans la colonie libre, au milieu d'une atmosphère sereine, surveillé de près avec la sympathie que le désir de faire le bien inspire, que l'on pourra juger le pensionnaire et connaître ce qu'on en peut attendre. C'est là qu'on pourra surtout discerner à quelle catégorie le malheureux appartient et donner la suite que comporte cet examen. Y a-t-il espoir de reclassement, on guide le pensionnaire, on le prépare peu à peu à reprendre sa place dans la société et le jour où l'on estime qu'il peut sans danger quitter ses protecteurs, où lui-même sent que cette tutelle n'est plus indispensable, on cherche à lui fournir définitivement un emploi, qui désormais le sauvera de nouvelles et plus tristes aventures.

Mais, est-il établi que la bonne volonté de l'assisté est impuissante, l'âge, les excès ont-ils trop profondément ruiné son organisme, l'incapacité intellectuelle ou l'infirmité physique le rend-elle à tout jamais incapable de se suffire, alors pas n'est besoin de le retenir à la maison où l'on travaille et où l'on se régénère. C'est là même un élément détestable, d'un exemple déprimant pour ceux qui veulent et peuvent reprendre le rang qu'ils ont quitté.

Voilà pourquoi il faut traiter autrement cette catégorie nouvelle, la diriger vers des maisons de refuge au régime rappelant celui de l'hospice, où l'on exigera un travail adéquat aux forces de l'individu, parce qu'il paiera tout ou partie de son entretien. Voilà pourquoi, partout, devraient s'ouvrir de nouveaux hospices, pour qui, ceux qui existent devraient se montrer plus accueillants.

Et afin de préparer cet état meilleur, en matière de transition pour le grand nombre, perdurant pour

tous ceux qui ne peuvent y être accueillis, il est bon qu'une maison de refuge de l'État, asile toujours ouvert, là-bas, loin des agglomérations et des villes, allège la charge de ceux qui cherchent déjà les réhabilitations possibles et ne peuvent supporter tout le poids de ces diverses misères. Que, dans cette situation, l'État prépare lui-même sa destitution dans l'application directe de la charité, nous le comprenons sans peine et le souhaitons vivement. En reportant sur les communes la charge assez lourde de l'entretien de tous ces malheureux, en intervenant largement dans la création d'asiles, l'État poussera à la décentralisation des secours et, par le fait même, au meilleur et plus moral régime des assistés.

Enfin il est une dernière catégorie constituée des indigents de mauvaise volonté, de tous ceux qui exploitent la charité comme mendiants de profession, de ceux qui, par fainéantise, ivrognerie, dérèglement de mœurs, vivent en un incorrigible vagabondage, des souteneurs. A ceux-là convient seule la répression impitoyable, le dépôt de mendicité, au régime sévère comme la prison.

Nous avons dit les avantages de l'assistance par le travail, son efficacité comme remède, l'application qu'il importe d'en faire à des cas donnés. Certains principes auxquels il est inutile de donner de grands développements dominent toutes ces applications et sont indispensables à leur efficacité. Le travail offert doit être facile, à la portée de tous, ne nécessiter aucun apprentissage long et pénible, précisément parce qu'il doit être approprié aux personnes qui y recourent. Le travail ne peut être donné pour une durée de temps trop longue, parce qu'il tendrait à empêcher plutôt qu'à favoriser le reclassement, et rendrait parfois trop lourde la tâche de la charité.

Le travail ne peut être trop largement payé,

parce qu'il est nécessaire de stimuler chez l'hospitalisé le désir de trouver une besogne plus rémunératrice. Le travail enfin doit être une épreuve pour l'obtention de secours ultérieurs, une marque de bonne volonté de la part de l'assisté, qui facilitera dans bien des cas un placement que toute œuvre d'assistance par le travail doit nécessairement promouvoir.

Dans notre siècle, la charité ne peut plus être cette femme aveugle qui verse sans compter l'or aux mains des misérables. Trop de cet or se perd et tombe en mauvaises mains, trop de cet or alimente la paresse et le vice.

La charité doit être intelligente.

L'assistance par le travail sage et raisonnée, parce qu'elle est un point d'arrêt sur la route qui conduit au paupérisme, qu'elle permet de distinguer le misérable digne de pitié du parasite punissable, qu'elle donne occasion de sauver le premier, de châtier le second, constitue l'un des plus beaux côtés de l'organisation de la charité moderne, cherchant à réaliser ce triple idéal : l'hospice, la maison de refuge au misérable, la prison, le dépôt de mendicité au vicieux, *le travail à l'ouvrier.*

MAURICE BEKAERT





VERS

à JOSEPH SOUDAN

*Octobre vous voyait jeunes comme au Printemps,
Arbres du Drachensfels, trembles, ormes et chênes
Que nous croyions pouvoir conserver si longtemps !*

*Vos sentiers cependant étaient couverts de faines
Et l'on voyait jaunir les herbages des prés
Ainsi que quelque feuille, hâtive, au haut des frênes.*

*Mais si le soir devait les hêtres empourprés,
Tout paraissait si vert dans les autres ramures
Et tant de fleurs poussaient à l'ombre des fourrés !*

*Les brises effleuraient les vieux nids de murmures
Et vous étiez si doux dans le calme de l'air.
J'avais même trouvé quelques myrtilles mûres...*

*Hier soir encor, là-bas, le ciel était si clair
Que je voyais très bien tourner aux fontaines
De Rolandsheck, les grands oiseaux couleur de fer.*

*Hélas ! nous arrivant des montagnes lointaines,
Le gel, pendant la nuit, a tordu le bois vert
Et les feuilles, au sol, se tassent par centaines.*

*Les champs, l'herbe, les toits, le sol, tout est couvert
Et respandit au loin sous l'émail des poussières
Qui dans nos cœurs glacés font pressentir l'hiver.*

*Car rien ne retient plus aux branches nourricières
Le fruit des lourds bourgeons qu'Avril avait mûris
Et que les chauds soleils trempaient dans leurs lumières.*

*A chaque coup de vent, le grand chêne est surpris
Et se sent déchiré du produit de sa sève
En songeant que ses bras sont peut-être taris*

*Et qu'il n'entendra plus, puisque sa vie est brève,
L'harmonieux secret des couples de vingt ans
Qui venaient tous les soirs lui confier leur rêve.*

20 Novembre

THOMAS BRAUN





CHRONIQUE HISTORIQUE (1)

TOUTES les classes de la société imitaient la noblesse dans ses débordements : celle qui s'y ingéniait le plus et y réussissait le mieux, était composée des financiers, la grande puissance d'alors comme d'aujourd'hui, dont M. H. Thirion vient d'écrire l'histoire dans son curieux et pittoresque livre sur « La vie privée des financiers au dix-huitième siècle ».

Rien, pas même le faste éclatant de la cour, n'était comparable au luxe de ces hommes qui paraît emprunté à un conte des mille et une nuits. Aucun de nos grands banquiers contemporains ne l'égala jamais. Possesseurs de fortunes incalculables, aisément et rapidement acquises, ils versent l'or à pleines mains. Quelques détails sur leurs prodigalités ne déplairont peut-être pas à nos lecteurs.

C'est d'abord le jeu qui engloutit des sommes considérables. Le fils de Paris la Montagne perd en une seule partie, au quinze, 80,000 écus. Orry de Fulvy, directeur de la compagnie des Indes, se voit dépouillé, en une soirée, de 600,000 livres et Dupin de Chenonceaux, en moins de temps encore, de

(1) Voir le *Magasin littéraire* du 15 novembre 1895.

700,000 livres. L'un des plus malheureux fut de la Haye, neveu d'un fermier général de ce nom, qui laisse au tapis vert 800,000 livres. Les financiers sont les meilleurs clients des tripots aristocratiques ou autres.

La table leur demande également beaucoup de temps et de deniers. La plupart d'entre eux y donnent 150,000 livres par an. « Ils font de leurs cuisines des laboratoires mystérieux, magnifiques, que l'on décore parfois, comme celles du château de Betz en Valois, de vitraux en verre de Bohême. On y prépare savamment des plats inconnus jusqu'alors, et dont on vante ensuite l'excellence dans Paris : la caille et l'ortolan à la financière, le turbot au coulis de homard, le jambon trois fois cuit au vin de Madère, le potage bisque et la truffe, surtout, entrent dans une foule de combinaisons diverses.

« Ne faut-il pas cette variété même pour excuser la longueur des repas? Que lisons-nous d'un fameux souper offert par la Mosson aux compagnons de l'Arc de sa bonne ville de Montpellier? On apporte sur la table cinquante soupes servies dans des plats d'argent. Ensuite leur succèdent des pâtés, des terrines, cinquante plats de rôts, des gibiers de toutes sortes, des marcassins, des ragoûts, des truffes à foison, des jambons glacés, des blancs-mangers, enfin quantité de douceurs. Chacun des deux services comporte cent quarante plats. Si l'on boit à la santé du Dauphin, dont la naissance est un événement récent, on vide et l'on brise ensuite deux mille verres. Il y a cent soixante variétés de desserts; tous les plats d'argent qui ont défilé pendant le repas devant les convives, ne sont que l'avant-garde des quarante-huit douzaines d'assiettes et des nombreuses pièces de même métal et d'or qui surchargent les buffets. »

Les financiers renouvellent, pour le service de la

table ces mille artifices auxquels s'étaient complus le moyen-âge et la renaissance. « Nous étions dernièrement, écrit un contemporain, chez un financier à qui ses grandes richesses ont donné un raffinement de goût et d'élégance qui va jusqu'à l'extravagance. Il nous retint à dîner, et nous passâmes avec lui dans la salle à manger. La table y était couverte de la plus belle argenterie, et le festin fut exquis. Après que la compagnie eut fait les trois repas ordonnés par le premier service, le maître nous pria de nous lever de table. On nous fit passer dans un autre appartement où le quatrième service était préparé. C'était un bois artistement rangé sur une table couverte de grands arbres, d'où pendaient des fruits de toutes les saisons. Un concert de rossignols sortait du milieu de cette forêt. Le même financier a imaginé des desserts en feux d'artifice qu'il a exécutés dans ses soupers avec beaucoup d'applaudissements. »

La galanterie se mêle à ces magnificences. Les jolies personnes qui prennent part aux repas, trouvent près de leur couvert soit un bijou, soit une bourse bien garnie, soit un billet payable à vue sur la caisse des Fermes, soit encore une aigrette de diamants.

Ce qui, plus encore que le jeu et la table, grève les revenus, et bien souvent aussi le capital des financiers, ce sont les femmes. Dans leur monde, comme dans celui des gentilshommes, il n'est pas de bon ton de se montrer fidèle à son épouse légitime. Chacun possède, attachée à son service, quelque aimable fille de facile vertu. L'une d'elle, M^{lle} Deschamps, est splendidement logée par le fermier général Brissart et lui coûte 500,000 livres en quelques mois. « Nous arrivâmes, raconte Dufort de Cheverny qui visita son habitation, à la maison de la Deschamps, à côté du magasin de l'Opéra, rue Saint-Nicaise. La porte cochère s'ouvrit, et nous voilà dans un palais admirable. On

nous attendait. Un valet de chambre tout galonné se trouva à la descente du carosse, tenant un flambeau à deux branches avec des bougies allumées. Nous montâmes un escalier superbement éclairé et frotté comme un appartement. Après avoir trouvé deux domestiques dans l'antichambre, nous passâmes par un salon décoré magnifiquement, par une chambre à coucher ornée de colonnes où se trouvait un lit d'une beauté sans égale, de la plus belle perse; je n'exagère pas en disant qu'il y avait plus de cinquante bougies d'allumées. Nous arrivons enfin dans un boudoir meublé en couleur rose et argent: le plafond était en glaces, ainsi que l'endroit où était fixée l'ottomane garnie de coussins de duvet à crépines d'or. J'avoue qu'accoutumé à voir ce qu'il y a de plus beau, je fus ébloui et stupéfait d'une pareille réception. — La salle à manger était garnie de statues de bronze tenant chacune un candélabre et jetant de l'eau dans des piscines de marbre. Au milieu de cette pièce, une table anglaise est dressée, qui porte des fruits en glace à la manière italienne. »

Chauvelin fils contractera en faveur de M^{lle} Minos, petite danseuse dans les bals de l'Opéra, 1,600,140 livres 19 sols 11 deniers de dettes que son père consentira à payer. Saint James, trésorier de la marine, dissipe une somme égale pour M^{lle} Beauvoisin. « On estime, assure-t-on en 1784, qu'il faut qu'il lui ait donné en bijoux seuls et en autres effets environ 15 à 1,800,000 livres, outre 20,000 écus de fixe par an. » Elle ne possède pas moins de quatre cents bagues plus superbes les unes que les autres et ses belles robes montent au chiffre de quatre-vingts.

Les acquisitions de chevaux, d'objets d'art, de mobilier, engloutissent sans cesse de véritables fortunes. « Tous les six ans, on change son ameublement pour se procurer tout ce que l'élégance du jour a

imaginé de plus beau. Il faut que les lits soient superbes, que tous les appartements soient boisés avec un vernis précieux et des baguettes en or, et le stuc est venu pour imiter les colonnes de marbre à s'y méprendre. On foule des tapis de 30,000 livres, dont l'usage n'était autrefois que pour le marchepied des autels. »

Innombrables sont encore les autres occasions de dépenses, mais les quelques exemples que nous venons de citer suffisent pour donner une idée assez exacte de l'existence menée par les financiers d'autrefois et pour montrer l'intérêt que présente l'ouvrage de M. Thirion.



La corruption du XVIII^e siècle n'était pas spéciale à la France : la cour de Saint Pétersbourg avec Catherine II, celle de Madrid avec Marie-Louise de Parme étalaient elles aussi aux yeux du monde un spectacle digne du Bas-Empire.

M. Geoffroy de Grandmaison, dans sa remarquable étude sur « l'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution », a fait, il y a peu d'années, l'histoire des amours doublement adultères de la reine d'Espagne et du prince de la Paix. Ceux de nos lecteurs, qui ont lu les « Mémoires du baron de Marbot », se rappelleront l'émouvant récit que fait le général de la fureur du peuple madrilène s'assouvissant sur le favori. M. Ernest Daudet vient de reprendre ce sujet dans un livre intitulé « Don Rafaël ». C'est un roman historique, mais l'histoire y domine le roman, et si on enlève du récit l'intrigue d'amour, il y reste une remarquable description, pleine de vérité, fortement documentée et très captivante des mœurs espagnoles à la fin du XVIII^e et au commencement

du XIX^e siècle. Ainsi compris, le roman historique a sa mission. Loin de fausser les faits, comme le firent souvent ceux d'Alexandre Dumas et de ses imitateurs, il les reproduit dans leur réalité, et, en y ajoutant quelque romanesque épisode, rend la connaissance de l'histoire plus facile aux personnes trop nombreuses qu'elle rebute si on la leur présente dans toute simplicité.

ALFRED DE RIDDER





PAROLES DE FOI

- « *Ame, réveille-toi, voici le Guérisseur*
« *Qui te sachant malade est venu vers ta couche ;*
« *Entends-moi, ne dors plus, Je suis Jésus, ma sœur,*
« *Ton péché m'altrista, mais ton remords me touche,*
« *Et je veux arrêter les sanglots de ta bouche*
« *Et je t'enseignerai la divine douceur.*
- « *Tu vivras dans le Ciel sans désir ni souffrance*
« *Si tu vis ici-bas en priant et m'aimant,*
« *Pauvre âme revenue à la sainte espérance,*
« *Mais déteste le Mal et crois profondément.*
« *Entoure-toi de foi comme d'un vêtement,*
« *Et d'un pas assuré marche dans l'innocence.*
- « *Ce que je veux de toi c'est un immense amour.*
« *Malheur aux tièdes et malheur à l'âme aride!*
« *Jette-toi dans mes bras pour jamais, sans retour,*
« *Et sois bonne, et sois pure, et sois simple et candide!*
« *Ainsi que sans amour l'âme est malade et vide,*
« *L'amour sans la candeur est une nuit sans jour.*
- « *Aime-moi donc candidement, âme bénie,*
« *Et viens à moi qui suis ton fidèle soutien ;*
« *Dis les fautes sans peur que Jésus te renie,*
« *Car qui pleure le Mal est rentré dans le Bien...*
« *Et puis Je t'aime tant ! ton amour est au Mien*
« *Ce qu'est la frêle goutte à la mer infinie.*



- « *Mon Bien-Aimé, je vous entends pleine d'espoir ;*
« *J'étais triste et voici que je me sens heureuse ;*

« J'avais très peur, comme un enfant, quand il fait noir,
« Et maintenant je ne crains plus; la fièvre affreuse
« Dans mon sommeil peuplait de démons l'ombre creuse,
« Mais ils ont fui bien loin puisque j'ai pu vous voir.

« Sur mon lit d'exilé, malade et repentie,
« J'ai pleuré bien souvent quand vous n'étiez pas là;
« Ma foi dans votre amour ne s'est anéantie
« Ni dans l'erreur ni dans la peine... et me voilà
« Toute humble et toute obscure auprès de votre éclat,
« Ayant bu votre sang et mangé votre hostie.

« Oh! qu'Il est bon le Christ qui pardonne au pécheur:
« Que son Cœur est aimant et douce sa parole;
« Sa voix répand en moi la grâce et la fraîcheur;
« Elle m'a dit le mot qui bénit et console.
« Si je fus trop longtemps comme la vierge folle,
« Rendez-moi la sagesse, ô mon divin Sauveur!

« Si j'ai parfois vécu dure et peu charitable,
« Faites-moi devenir le bon Samaritain;
« Si je fus inféconde ainsi qu'un champ de sable,
« Que cet aride sol se change en bon terrain!
« Laissez-moi ramasser les miettes du festin,
« Si je ne puis m'asseoir à la céleste table. »



*Et Jesus écoutait... ô larron converti
Qui pendais sur ta croix à la droite du Maître,
Quand ton cœur s'éveilla, que ta voix retentit
Disant : « Seigneur, au Ciel, daignez me reconnaître »
Comme aujourd'hui le Christ sentit frémir son Etre
En voyant reflourir l'amour d'un Repenti.*

LÉON SAHEL .





CONGRÈS DES RELIGIONS (1)

CE Congrès des Religions n'a pas été seulement une des attractions les plus originales de la grande foire américaine; on peut dire qu'il constitue un des événements significatifs de l'histoire intellectuelle de ces derniers temps. Je ne m'attarderai pas à en dire l'organisation, le programme, les péripéties qui sont bien connus, et me contente de donner ci-contre une succincte bibliographie (2).

(1) *Congrès des Religions à Chicago. The World's Parliament of Religions.* An illustrated and popular story of the World's first parliament of Religions, held in Chicago, in connexion with the Columbian Exposition of 1893, edited by the Rev. John Henry Barrows D. D., chairman of the general Committee of religions Congresses of the World's Congress auxiliary. London, 1893, « Review of Reviews office », in-8° 2 vol. (pp. 1600, avec gravures et portraits).

(2) Bibliographie.

Mélanges et Documents. Le parlement des Religions à l'exposition Universelle de Chicago en 1893, par J. v. d. G. « Ce n'est pas le syncrétisme des éléments honnêtes de toutes les religions qui fondera le culte de l'avenir, comme paraissent le croire les promoteurs de l'œuvre du Congrès; ce sera le retour sincère, complet, à celui que le parlement a acclamé et qui seul a pu dire : « Je suis la voie, la vérité et la vie ! » *Revue Néo-scolastique*, avril 1894.

Science et Religion, p. 238-258. De Molinari, reproduisant deux lettres écrites par M. Bonet-Maury au *Journal des Débats*.

Revue de l'histoire des Religions, t. XXIII, articles de M. Bonet-Maury, pp. 187-197, 325-346.

Il me paraît plus utile de dégager des travaux du Congrès et des impressions de la critique l'enseignement dont les catholiques peuvent profiter. Le Congrès de Chicago sera suivi de conclaves du même genre, et les évêques américains, autorisés sans doute par le Saint Père, n'y eussent pas donné leur approbation s'il n'y avait pas là une force qu'il est utile d'employer pour le triomphe de la bonne cause : là où se réunissent des hommes de bonne volonté pour dire la gloire de leur religion, la voix de la vérité doit se faire entendre.

Je n'énumère pas les noms qui ne diraient rien à mes lecteurs. Les travaux des savants japonais et hindous accusent d'une manière intéressante la transformation des méthodes et des points de vue orientaux sous l'influence des savants européens.

I. — Depuis ces dernières années, l'histoire des religions est le but secret et inavoué d'un grand nombre de travaux en apparence très divers, consacrés à l'étude des inscriptions ou à l'ethnographie. Nous comprenons que l'histoire de la Grèce et de Rome, l'histoire de l'empire Romain, l'histoire d'Orient (Achéménides, Sélcucides, Arsacides, — Musulmans) ne sera scientifiquement abordée que par ceux qui ont des notions

Bulletin de l'Académie des Sciences morales et politiques, 15 mars 1894, p. 116. Note de M. Bonet-Maury sur les divers systèmes de morale défendus au Congrès de Chicago.

Études Religieuses. (Articles du R. P. Portalyé sept. et oct. 1894.)

Adhésions catholiques. Mgr de Harlez (de Louvain), Mgr Keane (université catholique de Washington), Mgr Ireland (Archevêque de St Paul); le Cardinal Gibbons, le R. P. Augustin Hewit, Mgr Dudley, le R. P. Walter Elliot.

Protestations Protestantes. Mgr l'Archevêque de Cantorbery, le Rev. J. Eitel.

Adhésions Européennes. Mgr de Harlez, MM. C. Tiele (Leiden), Réville (École des hautes études), Bonet-Maury (Faculté protestante de Paris).

Adhésions Bouddhistes, Chinoises, Musulmanes, Brahmasomaïstes.

précises sur l'état religieux et intellectuel des populations. Connaître les textes officiels et les religions d'état, ce n'est pas pénétrer dans le secret des évolutions historiques, ce n'est pas sonder les ténèbres mystérieuses du polythéisme, de l'idolâtrie, de l'Islamisme.

C'est ainsi que la Science, qui a longtemps prétendu rendre, à son image, l'enseignement neutre et l'éducation athéologique, est de plus en plus ramenée à l'étude des faits et des problèmes religieux.

La religion est le tout de la civilisation des mondes païens, (Rome, Inde, Chine, — Carthage — Peaux-Rouges et Néo-Zélandais). Elle joue un rôle aussi grand peut-être dans notre Europe du XIX^{ème} siècle finissant. Le roman, quand il ne se contente pas d'être de la photographie, la sociologie, quand elle dépasse le domaine de la statistique, l'anthropologie, même darwiniste, le droit, dès qu'il est une science, sont invinciblement dominés par les problèmes que Pailleron appelle « ceux de l'au-delà ». Or la philosophie et la morale, chez les Bouddhistes comme dans les livres de John Stuart Mill, fussent-elles athées et négatives de tout surnaturel, subissent l'influence de « ces raisons que la raison ne comprend pas ». Parfois, elles tiennent compte, d'une manière incomplète, des faits historiques et psychologiques. De nos jours, nous les voyons aboutir à ce que Mr Rhys Davids appelle si heureusement « a fervent atheism », un athéisme fervent, pieux, dévot, imprégné illogiquement d'idées d'altruisme (1). — Le mot « altruisme » étant la traduction athée du Kārūyam bouddhique, de la charité chré-

(1) C'est dans les ouvrages de M. J. Darmesteter qu'on trouve l'expression littéraire la plus parfaite, et la plus sincère en même temps, de cet état d'esprit si sympathique aux croyants: « Vous ne me cherchiez pas si vous ne m'aviez trouvé! » — La littérature et la politique ont nui à la sincérité, par conséquent à la clairvoyance de Renan.

tienne, de la bienfaisance des Encyclopédistes. — Aucun esprit sérieux ne doute de la vérité que Carlyle a si heureusement exprimée : « It is well said in every sense, that a man's religion is the chief fact with regard to him, a man's or a nation of men's... » ; et convaincue de la nécessité des études religieuses, l'école la plus indépendante affirme que ces études doivent être faites dans un état d'esprit sympathique et religieux, sous peine de construire une science illusoire et sans portée. « Malheur, dit Darmesteter, au savant qui aborde les choses de Dieu, sans avoir au fond de sa conscience, dans l'arrière-couche indestructible de son être, là où dort l'âme des ancêtres, un sanctuaire inconnu, d'où s'élève par instants un parfum d'encens, une ligne de psaume, un cri douloureux ou triomphal qu'enfant il a jeté vers le ciel... »

II. — Il me semble que le Congrès n'a pas donné les résultats qu'on pouvait attendre. Les non-chrétiens se sont attribué un rôle qui ne leur appartenait pas. Les chrétiens, que ce soit leur faute ou celle des circonstances, n'ont pas été suffisamment compris, n'ont pas défini nettement leur attitude et leurs droits.

Les représentants des religions asiatiques (Musulmans, Taoïstes, Néo-juifs, Hindous) ne sont autorisés à parler qu'en leur nom personnel, leurs religions n'ayant jamais eu, ou n'ayant plus, de credo ni de catéchisme. Tout bouddhiste, par exemple, étant, à la manière des protestants, infaillible (« Sarvam subhās hitam buddhavadānam », très vieille formule qui dit textuellement : « Tout ce qui est bien dit (bien pensé) est parole de Bouddha (1) ») il est trop clair que le Bouddhisme de M. Dharmapāla, représentant du Bouddhisme

(1) Voir MINAYELL, *Recherches sur le Bouddhisme*; trad. Assier de Pompignan.

singhalais, est influencé par les découvertes contemporaines ou par un récent article de la *Revue des Deux Mondes* (1).

— L'attitude des catholiques (évêques américains, savants européens) a scandalisé les uns, enthousiasmé les autres. Or, la foi du bûcheron le plus exclusif ne doit pas être scandalisée; la critique la plus prévenue ne peut pas voir, dans la fraternisation des évêques avec les bouddhistes et les Anglicans, la moindre dérogation à des principes vingt fois séculaires. Les catholiques du Congrès de Chicago, comme St-Clément d'Alexandrie, comme les évêques du Concile du Vatican, affirment que le soleil de la vérité a éclairé tous les problèmes « ... φωτός δ'οἶμαι, ἀνατολῆ πάντα φωτίζειται (2) », que nous n'avons rien à apprendre des bouddhistes ou des savants, sachant toute vérité essentielle et pratiquant tous les procédés certains de salut; — quel que soit le rôle providentiel, que les adeptes chrétiens de la science des religions attribuent, trop hardiment peut-être, à Bouddha ou

(1) Il y a mieux qu'un article, il y a un gros livre à faire sur les modifications des religions hindoues en contact avec l'Islamisme, avec le Christianisme. Ce serait aussi une des pages de la longue histoire des évolutions intellectuelles et religieuses, dans leurs rapports avec le progrès scientifique. Les religions payennes, au moins en leur genèse, reposent sur les observations rudimentaires. On adore le feu, mystérieusement né du bois mâle et du bois femelle, frottés l'un contre l'autre : L'hindou adorera-t-il, continuera-t-il d'adorer, les « matches made in Germany? » — La psychologie des brahmanes, la physiologie des « yogins » s'arrangeront-elles de la médecine et de l'optique modernes? Quand ils ne croiront plus au surnaturel immanent, à la divinité du soleil, des serpents à sonnette et du choléra, quelle sera la religion, l'état d'esprit des hindous et des chinois? Le gouvernement anglais s'en préoccupe justement. Puissent les missionnaires catholiques, les prêtres protestants ou quelque nouveau Bouddha arriver à temps. La neutralité, le scepticisme, charmants dans les livres « de haute culture », ne sont pas faits pour les populations non instruites, non civilisées, — que déciment le choléra et la famine.

(2) Stromates I, 13.

à Socrate, à Confucius ou à Mahomet, ils condamnent comme fausse dogmatiquement, comme inefficace au point de vue social, toute religion qui n'est pas la religion annoncée par Moïse et prêchée par les Apôtres; bien plus, ils sont sur le sentiment religieux, mal dirigé, non réglé par le vrai symbole et le vrai catéchisme, de l'avis de Lucrece « *Tantum religio potuit suadere malorum!* » — Le type surhumain de Bouddha, la mort de Socrate, les vierges des couvents pâlis, les Bâbis martyrs, les hautes vertus morales, les énergies scientifiques et sociales du Protestantisme, ne leur font pas perdre de vue les rites phalliques et lingaïtes (1), les cérémonies de l'Açvamedha, les hindous écrasés à Jaggernath ou noyés dans le Gange, la vie ascétique et hypnotisée des Lamasseries; ne les empêchent pas d'entendre les tam-tams ridicules et les vociférations extraordinaires de l'armée du salut.

Sir Alfred Lyall constate « que la grande Eglise catholique n'a jamais permis au plus rustre des paysans de regarder Saint Thomas ou Saint Edmond comme autre chose que des intercesseurs glorifiés, avec une sorte de pouvoir miraculeux par délégation » (2). Il y a beaucoup de choses dans cette rapide affirmation. J'y trouve le germe de la démonstration qui distinguera sévèrement, au point de vue de leur influence sociale et intellectuelle, les églises chrétiennes et les églises non chrétiennes.

Le christianisme a su formuler un symbole vraiment catholique, où le bûcheron comme le théologien trouvent la règle de la pensée et la règle de la

(1) Voyez cependant A. Barth, *Religions* p. 157.

(2) Etudes sur les mœurs religieuses et sociales de l'extrême-orient, pp. 44 et 45.

conduite; seul il possède des énergies suffisantes pour résister à toutes les tendances qui pourraient le transformer, aux tendances orgueilleuses et rationalistes, aux tendances mystiques et superstitieuses. Il est éternellement d'accord avec la science et la conscience humaine, agissant de façon souveraine sur tous ses adeptes, prêchant une seule foi, un seul baptême, un seul Sauveur. Le Bouddhisme a été radicalement impuissant à cette tâche; mais c'est l'éternel honneur de la communauté Bouddhique d'en avoir eu la vue exacte, d'avoir appelé tous les hommes à devenir des Bouddhas, d'avoir eu des missionnaires, d'avoir affirmé l'unité de l'église et du Véhicule même à l'époque où le Bouddhisme était à la fois une philosophie athée, un culte superstitieux, une thaumaturgie, un mysticisme érotique.

L. V. P.





LE CHRIST POÈTE

*Chaque temps, chaque sol ont produit le poète,
Le chanteur gracieux ou le génie altier...
J'aime tous les rimeurs du monde : je souhaite
 Explorer leur domaine entier!
 Vain élan, vain désir, vain rêve...
Je ne les connaîtrai ni tous ni les meilleurs ;
Le cerveau se fatigue et cette vie est brève :
Et c'est pourquoi mes yeux se tourneront ailleurs !
 Vous êtes l'absolu Poète,
O Christ ; l'humanité vibre dans votre cœur :
Tout ce qu'elle a connu de joie ou de langueur,
Tout ce qu'elle a goûté dans l'extase muette,
 Tout ce que sa lyre interprète,
Vous l'avez ressenti, Seigneur, ou pénétré :
 Et c'est pourquoi je suis entré
Dans le Parnasse pur de votre Cœur sacré !
Je m'y console d'ignorer les chants de l'homme :
Ce qu'ils ont de plus haut, ce qu'ils ont de plus doux,
 Je le savoure et lis en Vous ;
Car vous êtes le Verbe en qui tout se consomme...
Les poèmes qui sont, qui furent, qui seront,
Les vastes chants à ma faiblesse inaccessibles,
 Les chants fougueux, les chants paisibles,
En leur essentiel éclat se fixeront
 Dans votre intelligence, ô Verbe !
Et tandis que les mots imprimés passeront,
 Dans votre Humanité superbe
 — Dans vos regards, sur votre front —
Et dans vos profondeurs de Dieu, nos cœurs feront
Se tourner les feuillets du seul et du vrai Livre*

*Et dans un bruit qui nous envire,
Dans l'immense Rythme béni,
Se dérouler tout l'Art et toute l'Harmonie
Et tous les sons de l'éternelle Symphonie
Et tous les sens profonds du Poème infini!*


JEAN CASIER





LA QUESTION OUVRIÈRE EN ANGLETERRE

par PAUL DE ROUSIERS.

ES divers types d'ouvriers anglais, leur situation économique actuelle, leurs revendications, leurs moyens d'action, leur avenir, tel est le sujet de l'ouvrage, hautement intéressant, de M. de Rousiers. La matière est vaste; mais l'auteur ne craint pas de l'embrasser dans toute son étendue. C'est ce qu'exigeait d'ailleurs l'étude fort complexe de la question ouvrière en Angleterre. En effet la solution de toute question ouvrière se trouve dans l'application des moyens qui peuvent améliorer et élever la condition des ouvriers. Mais, pour mettre cette solution en pleine lumière, il faut avant tout se bien pénétrer des données du problème. Et lorsque, comme en Angleterre, les données varient, que les solutions diffèrent d'après les métiers et industries, — tout au moins dans leur application actuelle, — l'observation doit se porter à tour de rôle sur chaque catégorie de travailleurs. C'est dans cette voie que s'est orienté M. de Rousiers. Nous l'y suivrons et, avec lui, nous étudierons séparément la situation des divers métiers dans le présent et dans l'avenir, avant de tirer une conclusion générale.

Nous disons que les conditions du problème

varient; mais l'on trouve, dans tous les genres d'industries, certains faits constants dont l'influence se fait généralement sentir sur l'impulsion donnée aux efforts des ouvriers. Citons tout spécialement l'évolution commerciale et industrielle de la fin du XIX^e siècle et l'esprit d'initiative qui caractérise le peuple anglais.

Ce n'est pas seulement l'Angleterre, mais le monde civilisé tout entier qui a subi les atteintes de l'évolution. Plus personne aujourd'hui ne songe à nier l'importance de ce fait. Pour améliorer le sort de ceux dont l'unique ressource est le travail, il ne suffit pas que les patrons modifient les conditions d'existence, parfois insuffisantes, de leurs ouvriers, ou que les Parlements fassent des lois souvent excellentes dans l'intérêt du travail. Ce serait une étrange aberration que de s'en tenir là; les patrons ne résisteraient pas longtemps à ce régime et, sans eux, plus de travail possible! Il faut donc aussi que les ouvriers sachent se plier aux exigences de la situation nouvelle qui leur est faite, et c'est d'ailleurs, nous le verrons, ce qu'a compris l'ouvrier anglais.

Jusqu'au commencement de ce siècle, le rôle du travail intelligent est prépondérant; généralement un long apprentissage est nécessaire à l'ouvrier, quel que soit le genre de métier qu'il adopte; le métier est *fermé* et dominé par une organisation corporative qui exclut en bonne partie la concurrence.

Vient l'évolution commerciale et industrielle, c'est-à-dire l'introduction de la machine dans une foule d'industries; désormais la porte se trouve ouverte toute grande à la concurrence, à la baisse des prix pour quantité d'objets fabriqués désormais à bon marché, à la victoire de jour en jour plus affirmée de

l'article fait à la main, enfin, au règne indiscutable du travail *désécialisé*, du travail de manœuvre (*unskilled labour*). Désormais l'ouvrier qui borne ses aptitudes à un apprentissage restreint court grand risque de devoir, à un moment donné, se croiser les bras. En effet, tous les jours la machine fait des progrès nouveaux et, — cela va sans dire — c'est au détriment de l'ouvrier *skilled* qu'elle les fait, de l'ouvrier dont le travail requiert des connaissances techniques plus ou moins approfondies.

Les associations d'ouvriers qui s'efforcent de maintenir un état de choses suranné, qui opposent des mesures restrictives à l'entrée du métier, lorsque le régime de l'évolution ouvre la porte toute grande, celles-là engagent le travailleur dans une voie fausse.

D'autres ouvriers, au contraire, abandonnent résolument leur situation passée, profitent de l'expérience que leur fournit le présent et se préoccupent bien plus de devenir des hommes propres à exercer tous les métiers que de se renfermer pour toujours dans une spécialité sans avenir : ceux-là seuls dirigent leur énergie dans le sens où elle peut aboutir à des résultats féconds.

Prédominance du travail *unskilled* sur le travail *skilled* : voilà donc un fait qui domine ici le mouvement social ; on peut y voir, en même temps, un puissant moyen d'élévation pour l'ouvrier. Car généralement, le travailleur anglais a compris non seulement la nécessité de conformer sa façon d'agir aux exigences du temps où il vit, mais il a su tirer parti de l'évolution ; il a vu en elle un auxiliaire puissant pour la solution du conflit social.

Ceci nous amène à parler de l'esprit anglais, dont M. de Rousiers dit fort bien qu'« il est avec ceux qui montent », c'est-à-dire qu'il est toujours

à la hauteur de la situation, qu'il ne craint pas le progrès, mais le devance, pour ainsi dire.

Sous ce rapport, l'Angleterre nous donne un bel exemple. Jamais, en effet, il n'y eut de puissance industrielle pareille à celle de ce peuple : « L'île anglaise s'élève comme l'atelier central du monde; autour d'elle, les autres régions du travail n'apparaissent que comme une suite secondaire de faubourgs industriels; ses rivages sont devenus le grand quai marchand de ce fleuve océan dont les anciens supposaient que le circuit devait encadrer la terre; les produits qu'elle y déverse pénètrent partout où pénètrent les mers, et il n'est pas de nation, petite ou grande, pour laquelle son commerce ne soit pas un secours ou une menace. »

Ajoutons y que l'Angleterre, par la variété et la fini de ses produits industriels, est le pays des méthodes les plus délicates et les plus perfectionnées du travail. C'est là que les effets de l'évolution se sont fait le plus vivement sentir. Et cependant il n'est pas possible de rencontrer ailleurs dans la vieille Europe des conditions aussi avantageuses pour l'ouvrier.

Ceci tient avant tout à la force de cette éducation qui fait de l'Angleterre ce que M. Henri de Tourville a justement appelé une grande école d'hommes. La formation qu'y acquiert le jeune Anglais ne le dispose pas précisément à telle profession spéciale, mais lui assure un tempérament physique et moral, à l'aide duquel il se rendra facilement maître des moyens de prendre part à toute entreprise. C'est cette éducation qui lui donne une force incroyable de résistance, qui lui permet, après avoir traversé dix situations différentes, de retrouver encore le courage des premiers jours et d'aborder des entreprises nouvelles. C'est elle qui met constam-

ment, au premier plan des pensées de l'ouvrier, cette préoccupation de l'avenir, alors même que sa situation actuelle serait prospère. C'est elle qui pousse le monde des travailleurs, stimulé par l'évolution industrielle et commerciale, à s'unir dans des groupements puissants, dont la présence et l'action n'ont pas peu contribué à l'amélioration du sort de l'ouvrier.

Avec M. de Rousiers, voyons quelle est, en Angleterre, l'influence de cette évolution sur les diverses sortes d'industries, et comment l'esprit d'initiative du peuple anglais sait parer aux inconvénients qui en sont parfois la conséquence et, plus souvent encore, faire sortir des événements un grand bien.

Le système suivi par M. de Rousiers est basé sur l'observation. Pour lui, pas de théories préconçues. Toutes ses réflexions, toutes ses conclusions lui sont inspirées par les faits. Et cet emploi de la méthode expérimentale l'amène tout naturellement à faire des monographies des divers types d'ouvriers, à l'exemple de Leplay. A l'intérêt tout particulier qu'il communique au sujet, ce système joint l'avantage de répondre d'une façon adéquate aux questions qui viennent naturellement à l'esprit de l'observateur : quelle est la situation actuelle de l'ouvrier ? quel est son avenir et quelles causes peuvent influer sur cet avenir ? quels moyens emploiera-t-il pour réaliser ses aspirations vers un sort meilleur ?

En Angleterre, il y a trois phases ou états différents de l'évolution matérielle du commerce et de l'industrie, et il importe de les distinguer, parce que, nous l'avons dit, la question ouvrière emprunte à chacun de ces états des aspects différents. Le petit atelier nous montre les métiers de l'ancien type en présence de l'évolution, et se défendant

avec plus ou moins de succès. Dans les mines, l'auteur nous fait rencontrer un cas particulier de l'évolution : le grand atelier des mines servi par l'ouvrier de l'ancien type. Enfin la grande industrie nous montre les métiers qui ont accompli leur évolution et qui sont servis par les machines les plus perfectionnées.

I

En abordant la question ouvrière dans le petit atelier, M. de Rousiers nous met immédiatement en rapport avec un fabricant d'outils de Birmingham, Joseph Brown. Qu'il nous soit permis ici de nous demander si l'auteur n'a pas choisi parfois, pour sujet de ses intéressantes analyses, des types trop parfaits et réalisant trop bien l'idéal soit du petit patron, soit de l'ouvrier travaillant pour autrui.

Pour le moment, tenons-nous en à Joseph Brown. M. de Rousiers nous le dit lui-même : c'est un type d'ouvrier prospère. De simple artisan, il est devenu propriétaire, patron, et élève aujourd'hui facilement une famille de huit enfants. C'est là un modèle excellent, nous en convenons, mais combien d'ouvriers ont fait comme Joseph Brown?... Fort peu, l'auteur le reconnaît; Joseph Brown est une exception. Il semble donc que la lumière concentrée sur ce travailleur d'élite laisse dans une ombre discrète l'immense majorité des ouvriers, composée de travailleurs moins énergiques, qui souffrent de la crise du petit atelier. L'auteur, au reste, nous parle aussi des petits patrons qui vont forcément à la ruine, parce qu'ils sont incapables de tourner l'obstacle que l'évolution met à l'exercice de leurs métiers; mais c'est seulement sur le patron d'élite qu'il s'étend avec complaisance.

Brown et ses ouvriers ne se font guère d'illusion sur l'avenir de leur industrie. Ils savent que la clientèle les domine et n'est pas loin peut-être de les délaisser tout à fait : la clientèle va en effet au bon marché et, dans l'espèce, « elle abandonne l'outil soigné, forgé à la main par Brown, pour prendre l'outil commun fabriqué à la grosse dans une usine ».

Aussi Brown ne s'accroche-t-il pas désespérément à une industrie qui ne va plus qu'à moitié et bientôt n'ira plus du tout. Brown ne demande rien à personne : il est bien décidé à lâcher le métier avant que le métier le lâche. S'il continue dans une voie prête à s'effondrer sous ses pas, c'est qu'il est sans inquiétude du lendemain, c'est qu'il a su jadis se débrouiller au milieu de difficultés du même genre, c'est qu'il a mis sa confiance en lui-même, dans ses aptitudes personnelles plus que dans ses aptitudes techniques. Et, aussi bien que leur père, les fils de Brown sont déjà des hommes. Ils n'ont eu garde de s'engager dans une industrie en déchéance, mais deux d'entr'eux sont partis pour la Nouvelle-Zélande, un autre apprend le commerce dans l'atelier paternel, un quatrième est commis dans une importante fruiterie de Birmingham. Et tous réussissent, mettant en lumière les avantages du *self help* et de la bonne éducation qu'ils ont reçue.

Voilà pour l'évolution personnelle de l'ouvrier du petit atelier. En outre, certains métiers principalement atteints par l'évolution industrielle opposent aux transformations modernes un procédé particulier de résistance : « le travailleur trouve insuffisant son effort à lui seul et met sa confiance dans l'effort combiné de tous ses camarades, dans la puissance du syndicat auquel il appartient. » Les

trade-unions se retrouvent donc même dans l'industrie du petit atelier. Mais ici elles édictent surtout des mesures limitatives de la concurrence, elles restreignent le nombre de leurs membres au moyen d'examens, de certificats d'apprentissage, de brevets; bref elles tentent, sous une forme ou sous une autre, un retour aux anciennes corporations.

Dans cette lutte, il y a trois phases bien distinctes, correspondant, comme nous le fait remarquer l'auteur, à trois degrés de l'évolution industrielle.

C'est d'abord le groupe des métiers encore peu menacés et plus ou moins constitués en corps fermés. Très intéressante, l'étude approfondie de M. de Rousiers sur les verriers et les couteliers. Ici la corporation existe encore avec toutes ses rigueurs: le métier est vraiment *fermé* aux non-unionistes; même chez les couteliers, les fils d'ouvriers seuls sont admis à l'apprentissage qui est la première étape nécessaire de leur carrière.

Comment ces associations font-elles la loi aux patrons? A cause de la spécialité du travail de leurs membres, la machine n'a pu encore jusqu'ici se substituer à leur habileté professionnelle. Mais cette organisation des métiers ira en diminuant comme les spécialités elles-mêmes, dont on voit constamment quelque'une disparaître. — De plus cette forte organisation ne suffit pas toujours à assurer le travail aux affiliés. En particulier pour les verriers, la mode change vite, les articles démodés ne se vendent qu'avec une grosse perte, il n'est donc pas possible de faire de stock. Or, sans stock, pas de travail régulier, et l'irrégularité du commerce se transmet fatalement jusqu'à l'ouvrier. « Telle est la brèche par laquelle les hautes murailles élevées autour du métier laissent pénétrer les influences du dehors. » — Disons enfin que cette organisation

ancienne entretient d'une manière fâcheuse l'esprit rétrograde des parties de la population qui y restent attachées; elle pousse d'innombrables jeunes hommes dans une direction fautive et surannée.

L'illusion que se font ces ouvriers, en croyant à la solidité d'un édifice si compromis, est particulièrement dangereuse dans une seconde catégorie de métiers, les métiers menacés. Ici les unions sont encore fortement organisées. Mais elles se défendent avec l'énergie du désespoir. Si leur succès est moindre que celui des unions précédentes, c'est que leur spécialité est déjà menacée par l'évolution industrielle.

Aussi, plusieurs d'entr'elles, autrefois toutes puissantes, se voient-elles obligées de courber la tête et de renoncer à leurs prétentions, tandis que d'autres lèvent vers l'État des mains suppliantes.

Un des plus intéressants de ces métiers menacés est celui des typographes. A côté d'unions qui vivent encore, grâce à la règle de l'apprentissage de 7 ans, nous voyons, à Edimbourg, par exemple, tous les journaux de la cité et beaucoup d'autres fermer leurs portes aux adhérents de l'Union des Typographes. D'où vient cette résistance soudaine? La cause en est dans la modification importante qui vient d'atteindre le travail de la composition, par l'invention bien connue du linotype ou machine à composer. Cette machine supprime l'apprentissage, fournit un travail considérable et diminue dès à présent la force de la Trade-Union typographique, en même temps qu'elle lui présage de prochains désastres.

Le danger signalé plus haut comme latent dans l'organisation corporative des verriers et des couteliers est apparent dans la catégorie des métiers menacés. Car, pour reprendre notre exemple du linotype, que pourra faire un régime de prohibitions

contre cet effort du machinisme? Évidemment, celui-ci l'emportera. Il serait donc plus sage de la part des ouvriers de s'incliner; car si le linotype abat plus de besogne qu'un homme ordinaire, d'autre part il imprime à moins de frais, permet une vente à meilleur marché, donc plus abondante, et ainsi il rétablit l'équilibre par l'augmentation de la clientèle.

Il y a enfin les métiers vaincus, parmi lesquels l'industrie textile nous offre un exemple frappant. L'ancien tissage est tombé à ce point que, en dehors des soieries, le tisseur à la main ne se trouve plus qu'à l'état exceptionnel et pour la fabrication d'objets de grand luxe.

A côté du métier en décadence dont on voit l'ouvrier avisé se détacher peu à peu, prêt à l'abandonner, comme Brown, et du métier qui résiste avec plus ou moins de succès ou bien succombe à l'évolution industrielle, il en est d'autres qui, loin d'être menacés par l'évolution, sont plutôt servis par elle. Ces métiers, sans que rien ait été changé dans leur outillage ou le travail des ouvriers, ont été atteints néanmoins par la transformation générale de l'industrie, mais ils ont vu leur clientèle grandir par les conditions nouvelles du commerce. Peu touchés par l'évolution industrielle, ils ont été modifiés surtout par l'évolution commerciale.

Les industries de luxe à patrons capables composent un groupe sur lequel l'œil aime à se reposer. Prenons l'exemple des joaillers.

Les ouvriers, ici, n'ont pas besoin d'unions puissantes: car leur spécialité n'est nullement menacée; de plus, cette spécialité n'est pas fort étroite, car l'ouvrier bijoutier peut trouver un emploi dans l'orfèvrerie ou l'horlogerie: on y comprendrait donc moins une limitation sévère du nombre des apprentis. D'ailleurs,

les joaillers ont une autre raison de ne pas constituer d'unions fermées; c'est que leur clientèle a beaucoup augmenté et augmente encore d'une manière constante.

Mais les industries de luxe ne sont pas les seules que l'évolution industrielle ait épargnées et que l'évolution commerciale ait atteintes. A côté d'elles se rencontre un groupe moins heureusement partagé. C'est ici qu'on voit l'action de ce mal nouveau connu en Angleterre sous le nom de *sweating system* : état de malaise général dont les caractères marquants sont, d'une part, le nombre des métiers sur lesquels il sévit, d'autre part, l'état chronique de souffrance qu'il comporte.

La pratique du *sweating system* se manifeste sous les formes les plus variées : « C'est le tailleur qui, au lieu de faire exécuter les commandes dans son atelier, donne du travail au dehors à des prix infimes... C'est le grand magasin qui donne des travaux de couture à de pauvres femmes retenues chez elles par les soins de leur ménage ou de leurs enfants... C'est encore l'ouvrier de chambre qui vient de terminer une armoire, qui doit au marchand de bois, au marchand de vernis, les éléments avec lesquels il l'a fabriquée, qui de plus a faim et doit son terme, met le meuble sur une charrette à bras et va l'offrir à un grand bazar de *Curtain Road*. Le bazar achète, paie comptant, mais à bas prix bien entendu. »

Où trouve-t-on le *sweating system*? Est-ce dans les industries de luxe, chez les patrons capables? Non, « le *sweating system* règne en maître là où des individus sans capacité suffisante produisent à leur compte des objets usuels de qualité inférieure. Il faut, pour qu'il se développe, la réunion de ces deux conditions : des patrons incapables, des produits de pacotille » — Mais dira-t-on, comment l'existence

du patron indigent, est-elle possible? A cause de ces deux faits qui provoquent son établissement et favorisent son maintien : premièrement la division du travail qui met à la disposition de l'ébéniste, par exemple, l'effort des machines transmis de l'usine du voisinage, lui livre le bois scié à sa longueur, les planches séchées à la vapeur et arrivées au degré de préparation demandé; et aussi, indirectement, l'extension de la clientèle qui favorise la création de grandes maisons de commerce, intermédiaires entre cette clientèle et le petit atelier.

L'ensemble de ces conditions détermine le fait générateur du *sweating system*.

On a voulu y remédier par des ordonnances législatives ou de police, Mais tout ce qu'on peut faire en ce sens est de le gêner dans son expansion. Aussi longtemps que les conditions générales du métier ne seront pas modifiées, on ne pourra empêcher la pratique du *sweating system* sans attenter à la liberté individuelle. « Mais que demain la machine ait une part plus grande dans la confection du meuble, que l'industrie exige moins de spécialistes, comme cela est déjà arrivé pour tant d'autres métiers, immédiatement l'usine tuera le petit atelier et le *sweating system*. »

C'est là un mal qui a sa cause première dans l'absence de valeur personnelle chez celui qui en est la victime. Pour avoir la vraie indépendance, ce qui importe le plus, ce sont les qualités qui permettent de la conserver. Le *sweating system* n'est d'ailleurs qu'une exception et, dans la grande industrie où les moyens de production n'appartiennent pas à l'ouvrier, nous verrons chez celui-ci une véritable indépendance, suite de l'esprit d'initiative qui forme l'apanage du peuple anglais.

II

Venons-en à l'intéressante étude que M. de Rou-siers consacre à un cas particulier de l'évolution et qui forme sa seconde étape : le grand atelier moderne des mines servi par un ouvrier de l'ancien type.

La question ouvrière dans les mines a une haute importance en Angleterre : le nombre énorme de travailleurs qu'y compte l'industrie minière, 650,000 environ, l'organisation remarquable et la force de ses Trade-Unions, sa représentation au Parlement par des hommes de valeur, champions éclairés des revendications ouvrières, son caractère enfin qui la fait participer à la fois du petit métier et de la grande industrie, tout en empêchant de la ranger dans un de ces deux types, demandaient une étude spéciale et approfondie.

Tout d'abord on serait tenté de critiquer cette division et de mettre l'industrie des mines au nombre de celles dont l'évolution a parfait l'expansion. Si l'auteur a choisi une autre méthode, c'est que l'ou-vrier des mines est resté dans toute la force du terme un ouvrier de l'ancien type.

C'est ce que démontre d'abord la simplicité de l'outillage. Une paire de bras solidement musclés, un pic de cinq shillings, voilà tout ce qu'on demande du mineur, qui n'est au fond qu'un simple terrassier. Des essais de machinisme ont été, il est vrai, tentés dans ce domaine. Mais leur introduction n'a produit jusqu'ici aucun changement appréciable dans le mode d'extraction de la houille. L'emploi des machines demeure forcément restreint, à cause de la façon irrégulière dont la houille est généralement disposée, ce qui requiert un travail intelligent et non les coups aveugles d'une machine.

Ajoutons à cela que le métier de mineur est traditionnel. « Un métier dont il est si aisé d'enseigner la pratique, s'accommodait à merveille de l'apprentissage familial. » Un mauvais mineur peut apprendre à un jeune garçon actif et vigoureux le maniement du pic. Il est donc tout naturel que le père fasse de son fils un apprenti, d'autant plus que le mineur est payé à la tâche et peut se faire aider avec profit par son fils. D'ailleurs le jeune mineur est assuré d'être payé lui-même très vite et très fort : dès l'âge de douze ou treize ans, il peut gagner de 2 shillings à 2 shillings 6 pence par jour et, à 18 ans, il pourra se faire des journées de 6 à 8 shillings. A part quelques mineurs plus ambitieux que la généralité et qui veulent faire sortir leurs fils de l'ornière paternelle en les plaçant, par exemple, comme commis chez le patron ou en les envoyant à l'étranger, un mineur peut toujours se dire : je ferai de mon fils un mineur. L'équilibre qui existe entre la main d'œuvre et la clientèle favorise ce que M. de Rousiers appelle fort bien « *l'attraction de la mine* », expression très juste et formule imagée d'un phénomène vrai.

Mais ce qui achève de donner au métier une physionomie à part, ce qui distingue surtout le mineur de l'ouvrier ordinaire, c'est la fidélité à son métier. « *A collier is always a collier.* » Un mineur l'est à perpétuité. L'attraction de la mine, le fait que les grands établissements miniers occupent généralement un village dont toutes les maisons appartiennent à la direction et où il n'y a d'autre avenir possible que la mine, enfin et surtout la spécialité du métier, sont autant de liens puissants qui enchaînent le mineur pour la vie à son puits. Néanmoins, comme nous l'avons déjà dit, les ouvriers d'élite, à vues larges, s'efforcent de *désécialiser*

leurs enfants; souvent même ils les envoient faire fortune aux États-Unis et tâchent de leur réserver un avenir meilleur que celui que peut leur procurer la mine.

Dans la plupart des petits métiers, l'ouvrier n'est pas séparé du patron par un abîme infranchissable et peut, s'il est capable, actif, énergique, ambitionner la position de patron-ouvrier; mais il en va tout autrement dans les mines. Un premier obstacle résulte de la nécessité de grands capitaux. En Grande-Bretagne, la propriété du sous-sol est une dépendance du sol. La famille qui possède la terre afferme le sous-sol à une compagnie d'exploitation, moyennant une légère redevance qui porte le nom de *royalty*. Quoique parfois le landlord exploite lui-même la mine, généralement nous trouvons la personne du propriétaire et celle du patron absolument distinctes. Même le plus souvent, ce dernier est en fait le vrai propriétaire du domaine utile, c'est lui qui fait les avances de fonds nécessaires, et ici apparaît clairement pour l'ouvrier l'impossibilité de viser jamais au patronat. Voit-on un homme sans capitaux, propriétaire d'un trésor des plus encombrants situé parfois à 1000 mètres au-dessous du sol, exécutant, sans profit actuel, les travaux de forage, d'épuisement d'eau, d'aération? De plus, et c'est le cas pour la « White Hill Colliery, » visitée par l'auteur, quand la mine est située hors d'un centre industriel, dans un village, le patron est propriétaire des maisons de tous les ouvriers et leur nombre est toujours en rapport exact avec le nombre des mineurs. L'ouvrier dans ces conditions d'isolement ne peut donc pas même songer à l'acquisition d'un foyer.

L'exploitation scientifique des mines et la formation des ingénieurs ne peut non plus avoir lieu

sans connaissances techniques difficiles à acquérir et sans avances considérables.

Enfin, le service de la clientèle, et la connaissance des aléas du commerce, la comparaison du prix de revient, déjà fort variable, avec le prix de vente probable de la houille demandent des capacités commerciales de premier ordre. La question des débouchés constitue chez le patron mineur une grosse préoccupation, d'autant plus qu'à elle se rattachent indirectement d'autres questions tout aussi graves.

La clientèle des houillères de la Grande-Bretagne est non-seulement nationale mais aussi étrangère. Cela complique beaucoup les choses, à cause de la variété des éléments dont les patrons sont forcés de tenir compte. Qu'un de ces débouchés étrangers vienne à disparaître, voilà les stocks qui vont s'accumuler jusqu'au moment où, pesant sur le marché, ils provoqueront la baisse des prix, la diminution des salaires et ainsi des troubles considérables dans le monde de la houille.

Les crises de surproduction engendrant les grèves, souvent les patrons préfèrent les éviter en n'accumulant pas de stocks, mais en n'offrant plus à leurs ouvriers que trois ou quatre jours de travail par semaine : ce sont là des mesures qui ont des conséquences très pénibles quant au bien-être des mineurs. Si on y ajoute les essais de remplacement du charbon par le pétrole ou par l'électricité, on peut prévoir, dès à présent, un état de choses où l'industrie houillère perdrait, — en partie tout au moins, — la situation privilégiée qu'elle occupe aujourd'hui et où les crises présenteraient un caractère spécial d'acuité et de gravité, surtout au point de vue ouvrier.

Ce caractère s'est révélé d'une manière impré-

vue dans la fameuse grève minière de 1893. Après nous avoir longuement décrit une famille de mineurs prospère et avoir démontré que l'ouvrier actif peut, par un travail régulier, un sage emploi de ses ressources, parvenir à élever convenablement ses enfants, l'auteur fait la contre-épreuve. Par l'étude de la grève de 1893, il se tourne du côté des mécontents, se demande la cause de leurs souffrances et étudie les moyens de terminer les conflits sociaux dans les mines.

Le chômage de 1893, qui dura seize semaines, amoncela des troubles de tout genre. Il eut des caractères différents dans les quatre bassins houillers que possède la Grande-Bretagne. Mais un fait déjà connu et qui se retrouve partout, aggrava notablement les conséquences de la crise : ce fut l'attachement indissoluble qui lie le mineur à son métier et qui, dans bien des cas, le lie à un chantier déterminé. Nous ne rappellerons pas en détail de quelle façon chaque bassin organisa la résistance. Disons seulement qu'elle fut à peu près nulle en Écosse, dans les comtés de Durham et de Northumberland et dans le Pays de Galles. Seuls, les Midlands étaient armés d'une organisation puissante : leur fédération possédait, deux mois avant la crise, douze millions de francs.

Leur action concentrée s'explique par cette circonstance que la clientèle des Midlands est surtout nationale. Dès que celle-ci ne consomme pas, les Midlands souffrent ; d'autre part cette clientèle souffre elle-même de disette quand il y a crise de production. Le plan des unions des Midlands est donc l'accaparement ; pour affamer les usines du centre, ils ont besoin d'une forte organisation. Voilà pourquoi la fédération nationale des mineurs de la Grande-Bretagne n'a pas de plus fermes soutiens.

que les Midlands. Une bonne organisation appelait une représentation sérieuse, et c'est ce que nous retrouvons ici encore.

Un point remarquable est le bon sens qui anime l'ouvrier anglais dans des circonstances aussi graves qu'une cessation de travail prolongée : « les grèves ne profitent jamais à personne, cela donne seulement une leçon au patron » dit à M. de Roussiers un ouvrier écossais. Et c'est souvent vrai : le but des grévistes est d'imposer au patron l'obligation de peser de très près les conditions dans lesquelles il exploite : il ne peut pas faire travailler à perte, mais d'autre part une grève le met en perte également. Il a donc tout intérêt à augmenter les salaires dans la mesure du possible.

La grève de 1893, qui devait, croyait-on, consacrer diverses prétentions exorbitantes des ouvriers mineurs, n'aboutit qu'à les faire tomber : c'est ainsi que la théorie du *living wage* qui voulait que les prix du marché fussent réglés par le taux du salaire normal, a pour ainsi dire succombé.

Des ouvriers comprennent parfaitement qu'ils ne sont très forts que quand ils savent donner un corps à des revendications possibles. Et, à ce point de vue l'organisation formidable de la Fédération Nationale est appelée à avoir les plus heureuses conséquences sur l'avenir du monde houiller en Grande-Bretagne. Comme le conclut l'auteur, après une longue observation des faits, « lorsque les patrons se trouvent en présence de syndicats fortement constitués dont les chefs possèdent la confiance des ouvriers, ils ont tout avantage à entrer en pourparlers avec ces syndicats ».

C'est ainsi que, pendant les seize semaines que dura la grève de 1893, les représentants de la Fédération Nationale furent constamment en rapport avec les délégués de l'association des patrons. Rien de

plus intéressant que de suivre les parties dans leurs échanges de vues empreints de calme et d'un désir de conciliation dont elles ne se sont point départies. Le but de la grève était l'obtention, pour les mineurs, des salaires plus élevés dont ils avaient joui précédemment. Ce fut Gladstone, alors premier ministre de la Reine, qui prit l'initiative nécessaire pour terminer le conflit, en invitant les deux associations à une conférence mixte. Celle-ci eut lieu, sous la présidence de Lord Roseberry et, après quelques heures de discussion, une trêve fut signée de part et d'autre. L'ancien taux était accordé pour trois mois et un bureau de conciliation formé pour fixer les conditions nouvelles dans lesquelles le travail serait continué. La suite des événements a prouvé l'efficacité du procédé : aujourd'hui les patrons ont obtenu une réduction, et les mineurs un minimum de salaire assez élevé pour leur permettre de vivre dans des conditions normales.

Si maintenant on examine d'une manière générale le programme des mineurs anglais, quelles revendications y trouve-t-on inscrites ?

Nous avons vu l'insuccès actuel de leur prétention au *living-wage*. Mentionnons ici également leur vif désir de voir supprimer les *royalties* ; un parti déjà puissant trouve exorbitant ce revenu touché par les landlords, sans qu'il nécessite de leur part le moindre travail, et réclame, en conséquence, la nationalisation du sous-sol. Mais, dans ce sens non plus, rien de précis n'a encore été tenté.

Des tentatives d'un autre genre ont été faites, dans le but de relever la condition des mineurs et de les soustraire à ces contractions brusques qui amènent les chômages forcés et déséquilibrent les petits budgets.

Dans cet ordre d'idées, signalons d'abord la loi

sur les *allotments*, ou location de petites propriétés ne dépassant pas 40 ares, et la loi sur les *small holdings*, qui ne se borne pas à organiser la location, mais agit de même pour la vente de petits domaines de un à vingt hectares. Ces deux lois ont pour but de mettre l'ouvrier à même d'occuper, par la petite culture, les loisirs auxquels le contraint le chômage ou la restriction de son travail à trois ou quatre jours par semaine; mais, tandis que la première de ces lois ne permet à l'ouvrier d'arriver à aucun résultat sérieux, — que voulez-vous entreprendre sur quarante ares? — la seconde se heurte à de graves obstacles : obstination des landlords à ne pas démembrer leurs propriétés; nécessité où est l'ouvrier à la tête d'une nombreuse famille de vendre tôt ou tard son *small holding* et de retomber sous le régime de la location.

Ce qu'il faudrait, c'est combiner les avantages que présentent ces deux essais en transformant la propriété des *small holdings* en petites tenures : de cette façon, il ne serait pas à craindre de voir les grands propriétaires se refuser à un bienfait social aussi avantageux pour eux-mêmes, car ils trouveraient là un moyen de tirer avantageusement parti de leurs terres, et, d'autre part, les ouvriers pourraient plus facilement conserver leur position de tenanciers que celle de propriétaires.

Un autre moyen mis en avant par une partie notable des affiliés de la Fédération, c'est la journée obligatoire de huit heures dans les mines. Ce projet fut bien près de faire l'objet d'une loi pendant la session parlementaire de 1894. Si les promoteurs l'ont retiré, c'est que, après la seconde lecture à la Chambre des Communes, un amendement fut proposé par celle-ci, qui permettait à un district minier d'échapper à l'obligation inscrite dans la loi, lorsque la majorité

des ouvriers de ce district serait de cet avis. La Chambre réservait ainsi la liberté des mineurs du Durham et du Northumberland, absolument opposés à la fixation législative du nombre d'heures de travail. Semblable amendement allait directement à l'encontre du but que s'étaient proposé les promoteurs de la loi : par la réduction forcée des heures de travail, faire des journées plus courtes et procurer ainsi du travail à un nombre plus grand de mineurs.

A côté de ce projet, — d'ailleurs en voie de se réaliser — il en est un autre beaucoup plus hardi et qui vise directement les crises de surproduction et le chômage qu'elles entraînent. Il est intéressant de voir comment les ouvriers anglais se tournent ici du côté de la contrainte légale et du même coup semblent vouloir réaliser un des rêves socialistes. On peut se demander comment les délégués des mineurs de la Grande-Bretagne, hommes de pratique et de bon sens, peuvent appuyer de toutes leurs forces un projet consistant à restreindre la production des houillères. Comment, en effet, les gouvernements pourraient-ils efficacement contraindre les patrons à cette restriction, et surtout fixer le point précis où ils devraient s'arrêter? Ne faut-il pas voir là une étrange altération et un oubli de cet esprit d'initiative qui caractérise l'ouvrier anglais?

M. de Rousiers nous dit que c'est là une constatation, non une explication; il est convaincu que c'est à cause d'une impossibilité absolue d'en agir autrement que la Fédération s'est adressée à la loi. Mais il me semble que c'est là, en tout cas, une étrange conduite que celle qui consiste à vouloir résoudre une question insoluble, — en apparence tout au moins, — par un moyen impraticable; car ici on veut substituer à une impossibilité une impossibilité plus grande encore. Certes, il est permis de croire que c'est à bout de

ressources et dans l'idée que tout autre moyen que la contrainte légale serait vain, que les mineurs se sont engagés dans cette voie dangereuse.

(A suivre)

PIERRE VERHAEGEN





PETITE CHRONIQUE

La mort d'Alexandre Dumas met la France contemporaine en deuil d'un de ses plus puissants auteurs dramatiques. Ses idées furent toujours discutées, son talent ne put l'être jamais que par les partis-pris d'école. Il avait l'éloquence, l'observation, l'esprit, la force, la simplicité. L'on a dit que ses comédies eussent gagné à développer moins de thèses, et je crois que l'on eut raison : le théâtre, comme le roman, sacrifie fatalement un peu de sa vérité et, partant, de sa vie profonde à vouloir être trop directement démonstratif. Le philosophe et le moraliste que prétendait être l'auteur du *Demi-Monde* a été célébré avec exagération. La plupart des thèses qu'il soutint à la scène et dans ses nombreuses préfaces, sur des questions délicates et vitales, naquirent d'une sentimentalité aussi égarée que généreuse ; les réhabilitations qu'il tenta furent paradoxales souvent, parfois scandaleuses. Ses préceptes ne sont pas étrangers à la multiplication des vengeances conjugales et des crimes passionnels. Disons à sa décharge qu'en plusieurs de ses comédies, il plaida *pro domo* et que les circonstances le disposaient psychologiquement mal à la recherche désintéressée de la solution de certains problèmes. Ce qu'il faut accorder à Dumas, c'est qu'il fut sincère et droit dans l'erreur ; c'est beaucoup. De la brillante génération littéraire qui nous apporta Flaubert, Baudelaire, Renan, Banville, Leconte de Lisle, Taine, Saint-Victor et les Goncourt, il était l'un des derniers. Edmond de Goncourt survit seul à cette heure, patriarche honoré des lettres françaises.



M. Henry Bauer ne parvient pas à comprendre comment il se peut qu'Alexandre Dumas soit mort. Il semblait qu'il dût éviter le sort commun et qu'au dernier moment une intervention surnaturelle reviserait les lois inéluctables et détournerait en sa faveur le destin de l'espèce. Imbécile !



Un poète d'Albion, héros naguère d'un procès infamant, fut, on s'en souvient, condamné avec indulgence à deux années de *hard labour* : il sombrait tout entier dans l'ordure. Il eut, à cette époque, dans les revues, quelques défenseurs et même d'éhontés apologistes. L'on s'efforce aujourd'hui d'éveiller en sa faveur, dans les milieux littéraires, un mouvement de pitié. M. Stuart Merrill, ayant appris que le régime de la prison a quelque peu altéré le teint rose d'Oscar Wilde et compromis son embonpoint, s'est senti tout ému du rigoureux destin de son confrère d'Outre-Manche et a pris l'initiative d'une pétition adressée à la reine Victoria en vue d'obtenir la grâce du condamné. Déjà certains journaux insultent copieusement les écrivains qui, à l'exemple de M. Sardou, refuseraient avec dégoût de s'associer à cette manifestation tristement symptomatique. Il nous semble que la sensibilité humanitaire dont certains font étalage trouverait à s'exercer plus louablement en faveur de malheureux moins indignes de sympathie que le condamné de Londres. Les honnêtes gens, dans les cas pareils à celui d'Oscar Wilde, laissent passer la justice du Roy.



Les journalistes publient, en bavant d'admiration et d'envie, que de tous les virtuoses contemporains, M. Paderewsky gagne le plus d'argent : un cachet récent de 35,000 francs pour une seule audition à Chicago. Il vient de signer un engagement pour l'Amérique : cent concerts, 1,250,000 francs. Gageons que les artistes de génie dont M. Paderewsky exécute les chefs-d'œuvre, sont morts de faim.



Un beau poème, pas verslibriste du tout, de M. Henri de Régnier :

Inscription

J'annonce à ton Destin des roses par la bouche
 De la trompette claire et du clairon farouche
 Avec le noir laurier en couronne d'airain.
 Que la Gorgone en pleurs gonfle à ton gorgerin
 Son rire d'épouvante avec sa chevelure
 De serpents verts taillés dans l'émeraude dure ;
 Que l'une de tes mains, à ta droite, balance
 D'un geste lent la fleur guerrière de la lance ;
 Que ta sandale chausse à ton pied meurtrier
 La semelle de cuir du jeune chevrier
 Qui garde ses troupeaux et souffle dans sa flûte,
 Car la sagesse est d'être simple et d'être auguste,
 Altière dans l'aurore et douce dans le soir,
 Et de répandre l'eau limpide ou le sang noir
 Et de joindre la bure fruste au clair métal
 Et le glaive tragique au bâton pastoral
 Et de mêler, sur le chemin des destinées,
 Dans la poudre du temps où pleuvent les années,

Et sous le fouet qui cingle et la lance qui perce,
Rouges sous le soleil ou grises sous l'averse,
Guerrière qui les hâte ou berger qui les suit,
Aux croupes des chevaux en fuite vers la nuit
Le piétinement, au loin multiplié,
Des dolentes brebis, des boucs et des béliers.



Dans le *Figaro* M. Louis Tiercelin raconte le premier amour de Leconte de Lisle, celui dont le souvenir mélancolique survit dans *Le Manchy*, et que l'admirable poète lui-même conta dans une nouvelle bien ancienne, parue, en 1840, à Rennes. A noter, ce court poème en prose de celui que l'on qualifie si sottement d'impassible :

« Si le soleil du paradis s'est joué doucement sur tes lèvres roses,
Ô mon âme, je sais un soleil plus doux encore : le connais-tu ?

Si quelque ange a mis dans ton sourire un souffle plus limpide
et plus parfumé que la senteur de la myrrhe, je sais un souffle qui
donne des ailes pour le ciel : le connais-tu ?

Si la nuit éblouissante a couvert tes cheveux noirs, je sais un
voile plus discret et plus beau : le connais-tu ?

Ce doux soleil, ce voile discret et beau, ce souffle céleste, ô
mon âme, c'est l'amour! »



Messire Du Guesclin, le nouveau drame en mauvais vers de M. Paul Déroulède, remporte, à Paris, un immense succès patriotique. L'auteur a encouru les éloges publics de M^{re} le duc d'Orléans, ami de la Melba et espoir de la France.



Un mot de Barbey d'Aureville :

« C'était dans un salon. Il y avait là un compositeur, un petit compositeur ou pianiste, tout petit, minuscule, presque nain, qui enthousiasmait les dames de l'assistance. Soudain l'une d'elles imagina de lui demander un autographe. On court chercher un crayon. Notre petit homme s'exécute. On lui en demande un autre, un autre. Il signe, signe toujours. Et d'Aureville, de loin, examinait le manège, avec un sourire dédaigneux. Mais tout à coup, comme le petit homme prenait congé, d'Aureville s'élançait vers le piano, rasait dessus le crayon qui avait tant signé et rattrapant le petit musicien par le bras, sur le seuil de la porte, il prononce gravement en tendant le crayon :

— Mossieu!... Vous oubliez votre canne! »



Aurélien Scholl rappelle, à charge de M. de Voltaire, un plagiat — de nos jours on dit : une *rencontre* — dont le sans-*façon* fut rarement égalé. Voici les vers que le père de la *Pucelle*, chère aux cyniques, publia sans vergogne comme siens :

Par votre humeur le monde est gouverné,
 Vos volontés font le calme et l'orage.
 Vous vous riez de me voir confiné
 Loin de la cour au fond de mon village;
 Mais n'est-ce rien que d'être tout à soi,
 D'être sans soins, de vieillir sans emploi,
 D'avoir dompté la crainte et l'espérance?
 Ah! si le ciel qui me traite si bien
 Avait pitié de vous et de la France,
 Votre bonheur serait égal au mien!

Un poète du 17^me siècle, Maynard, avait adressé à un favori de la cour un sonnet où se trouvaient ces vers :

Par vos humeurs l'Etat est gouverné,
 Vos seuls amis font le calme et l'orage,
 Et vous riez de me voir confiné
 Loin de la cour dans un petit village.

 Je suis heureux de vivre sans emploi,
 De me cacher, de vivre tout à moi,
 D'avoir dompté la crainte et l'espérance,
 Et si le ciel qui me traite si bien
 Avait pitié de vous et de la France,
 Votre bonheur serait égal au mien.

N'est-ce point le cas de crier : Au voleur?



Une exposition des œuvres de M. Henry de Groux s'ouvrira, en janvier, à la Maison d'Art de Bruxelles, avenue de la Toison d'Or.

M. D.



LES REVUES

La Lutte (décembre): G. Ramaekers : *La naissance de Dieu* ;
 Ch. Chauviac : *La vie d'un mage*.

L'Art Jeune (décembre): Maurice Beaubourg : *Les lutins d'amour* ;
 Arthur Toisoul : *Chanson d'automne* ; Camille Mauclair : *Deux nuages d'automne*.

La libre critique (1 décembre): Maurice Desombiaux : *Georges Eckoud* ; (8 décembre): Jules Herpain : *Alexandre Dumas fils* ;
 (15 décembre): Comte Paul d'Abbes : *Alexandre Dumas fils*.

Mercure de France (décembre) : Albert Samain : *Soir Païen. Ténèbres* ; Maurice Magre : *Celui qui vient* ; Thomas Carlyle (Edmond Barthélemy trad.) *Sartor Resartus*.

Notes d'Art et d'Archéologie (novembre): Stanislas de Bréza: *Chants nationaux de Pologne*; Auguste Marguillier: *Une Merveille artistique*.

La Revue générale (décembre): Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul: *Contre l'oisiveté*; William Ritter: *Récents sensations de Prague*; Henri Bordeaux: *Un romancier chrétien*: M. René Bazin.

L'Escholier (1 décembre): Franz Ansel: *L'Éden rêvé*; (15 décembre) Avus: *Trois punchs d'Étudiants*.

La Plume (1-15 décembre): *Numéro spécial consacré à André des Gachons*.



LES LIVRES.

Vers l'âme par VICTOR REMOUCHAMPS. — Bruxelles, chez Deman.

Ce qui fait le charme de ce livre, c'est le style: il est vigoureux et robuste, il est aussi souple et nuancé. Il vêt de musique grave les retours pensifs sur soi-même, et sait envelopper d'une caresse apitoyée les dolentes rêveries et les angoisses qui s'atténuent. Sincère aussi, évidemment et pleinement sincère, mais si échevelé parfois que l'on doute si l'auteur, emporté par la fougue de son imagination comme par une indomptable et farouche cavale, ne s'est pas laissé, par endroits, griser par l'ensorcelante magie des mots, et s'il se rend toujours un compte exact de ce qu'il veut dire.... Toutefois cette œuvre est belle et quelques réserves que l'on puisse avoir à faire sur telles de ses pages, elle captive l'attention et la retient. C'est beaucoup.

J. S.

De la métamorphose des fontaines, par RAYMOND DE LA TAILHÈDE. — Paris, bibliothèque de la Plume.

M. Raymond de la Tailhède appartient à l'école Romane, où se sont groupés des poètes de talent, MM. Ernest Raynaud, Maurice du Plessys et Charles Maurras sous la direction de l'auteur d'*Eriphyle*, M. Jean Moréas. Le but de cette école, M. Raynaud l'a défini jadis. « La Renaissance romane, a-t-il écrit, c'est-à-dire le retour dans « la pensée comme dans le style à l'équilibre et à l'harmonie, était » déjà souhaitable aux plus belles années du romantisme; on comprendra » combien, après les mille excès du décadisme et du symbolisme, elle « était devenue aujourd'hui nécessaire. » Ce but, « le retour au style et à l'équilibre » est presque indiscutable comme théorie, car l'application en peut être aussi diverse que l'on voudra; mais pratiquée comme elle l'est par les poètes de l'école Romane, elle soulève bien des objections d'une grande gravité. Va-t-on donc retourner aux formes mêmes, aux coupes de vers guindées et raides des anciennes odes, aux tours de phrases latins et grecs de Ronsard et de ses disciples? Le livre de M. de la Tailhède prouve encore une fois — vérité éternelle — que quand on prétend renouer d'anciennes traditions, souvent

on tombe dans la servile imitation des procédés, que le passé ne doit servir qu'à l'instruction, et que pour une œuvre à créer, c'est devant soi qu'il faut regarder, c'est le procédé que l'on a raisonné, *soi-même*, qu'il faut employer.

Tout ceci ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de beaux vers dans le livre de M. de la Tailhède; son talent est trop haut, pour pouvoir être entièrement étouffé par la mauvaise herbe d'une conception prosodique erronée.

J. S.

Ephémères, par le vicomte DE COLLEVILLE. — Paris, bibliothèque de la Plume.

En quittant ma chaumière
Je me souviens, ma mère
Me serrant dans ses bras
Me dit, me dit tout bas :

Fillette, je t'adjure,
Redoute la parure,
Redoute les garçons,
Redoute leurs chansons.

Depuis j'entends sans cesse
Une voix qui caresse
Répéter en mon cœur
Ces mots pleins de douceur :

Les fleurs vont au corsage,
Le via sied au visage,
Doux chants bercent toujours;
Sans garçons, pas d'amours !

Cette gracieuse et aimable chanson, et bien d'autres pièces qui sont jolies et fraîches, montrent assez quelle heureuse idée ils ont eu, ceux qui ont poussé le vicomte de Colleville à colliger ses vers épars. Et quel meilleur éloge en pourrions-nous faire que de reproduire ici, ces lignes du grand poète Paul Verlaine :

« Et tout de suite on a cette intuition que l'auteur est un *franc* — et j'ajouterais pour ma part, moi, paraît-il un raffiné, un « roublard » du rythme et de la rime, sans me vanter beaucoup plus qu'il ne sied, de l'éloge ou de la censure, un *naïf*, dans la meilleure acception du mot, quant aux grosses malices du métier poétique... »

« Moi, je réponds, que dans ce volume trop, et par trop, modestement intitulé *Ephémères*, M. le vicomte de Colleville a — par dessus toutes oiseuses et odieuses considérations de *menuiserie en mots*, — émis la note vraie, nette, naïve, j'y insiste, d'un cœur et d'une âme tout à l'idéal sain et clair qu'on chercherait longtemps parmi les œuvres d'un « talent » plus prétentieux.... »

J. S.

Le sceptique loyal par LÉON RIOTOR. — Paris, bibliothèque de la Plume.

J'ai lu il y a quelques mois avec les sentiments très divers, d'un vif plaisir mêlé d'une véritable exaspération, les fines et spirituelles *Raisons de Pascalin*. Ces deux impressions de plaisir et d'exaspération se sont exaltées encore à la lecture du présent volume, sans que je sois parvenu à les parquer chacune d'un côté. Et mon embarras est grand : Louanger ou bien critiquer? Encore une fois, rien de plus simple s'il suffisait de dire : Ceci me plaît, ceci ne me plaît pas. Mais si presque à chaque page, je me retrouve devant ce sentiment complexe et persistant, qu'attendre de moi que l'aveu de mon état d'âme ! Et les raisons ? Mais voilà justement où le bât me blesse : Evidemment j'ai pour reprocher certaines parties, cette primordiale raison qu'elles froissent mes convictions morales et religieuses, mais après cela, il y a des choses encore dont je n'apprécie pas le charme... Peut-être les ai-je mal lues, mais j'ai trouvé qu'elles prenaient parfois une allure un peu pédantesque et j'aurais préféré rester toujours dans la note spirituelle et cruellement railleuse de cette simple phrase cueillie entre bien d'autres :

« Les marges du Code sont si vastes qu'on peut s'y promener en calèche, éclaboussant ceux qui pratiquent le rituel pur de ce culte trompeur. »
J. S.

Le voile de flamme, par MADELEINE LÉPINE. — Paris, bibliothèque de l'Association.

« L'Amour est comme la Mort; le zèle de l'Amour est inflexible comme l'Enfer; les grandes eaux n'ont pu l'éteindre; les fleuves n'auront point la force de l'étouffer... Quand un homme aurait donné toutes les richesses de sa maison pour l'amour, il les mépriserait comme s'il n'avait rien donné... »

Cet épigraphe tiré du Cantique des Cantiques, indique bien la note dominante — ou plutôt unique — de ce livre : L'Amour. L'amour y est chanté en des vers faciles et flottants, qui ne manquent pas de souffle, mais d'où trop souvent le nerf et la vigueur sont absents.

J. S.

La Chambre blanche, par HENRY BATAILLE. — Paris, édition du *Mercur*e de France.

« Doux petit livre qui s'attarde ! Ses paroles sont murmurées ou minaudées, ses phrases enmaillotées par d'anciennes mains tendres de nourrices, ses poèmes étendus dans des lits frais et bordés où ils sommeillent à demi, rêvant de pastilles, de princesses, de nattes blanches et de tartines au miel »

Ces phrases et d'autres où M. Marcel Schowb s'est ingénié à quintessencier l'essence fine et subtile, la grâce puérile et douce de cet exquis petit livre, sont les meilleures encore et les plus adéquates; celles qui peuvent éveiller le mieux dans l'esprit du lecteur, cette idée-là précisément qu'il faut qu'il se fasse, à mon avis de la *Chambre blanche*. J'aime mieux ne rien ajouter. Qu'on lise plutôt :

Ma nourrice me racontait une petite fille
Qui allait à l'école, sous les pistachiers,
Au pays de Castille.

Elle était de la tête aux pieds
 Comme une sainte coloriée,
 Elle avait des lèvres de pastille
 Et des cheveux filés par les quenouilles des rois..
 Des yeux couleur de cendre bleue,
 Une gorge de blonde argile et des doigts
 Comme les cols des limaçons quand il pleut...
 Sa robe était pleine de nacres
 Et brodée de géraniums blancs,
 Comme à la grand'messe, les robes des diacres —
 Toute petite, toute seule, sans maman...
 Je ne me souviens pas de son nom.
 Il était je crois comme le nom d'une vallée
 Ou comme celui d'un golfe... Elle s'en est allée. —
 Et il en fut ainsi de toutes mes chansons...
 Pourtant je me souviens, comme de cendrillon,
 Que lorsque je pleurais, que j'avais la fièvre,
 Elle posait sur mon front
 Ses mains de porcelaine fraîche et ses lèvres...
 O la petite fille de Castille,
 Je m'endormais bien plus content
 Quand vous étiez venue, petite fille...
 Colombe charmée, colombe parée,
 Il y a maintenant bien longtemps,
 Vous êtes partie, je vous ai aimée,
 Colombe parée, colombe charmée.

N'est-ce pas que tout commentaire serait oiseux pour d'aussi jolies
 choses?

J. S.





TABLE DES MATIERES

—
Second Semestre de l'année 1895
—

Livraison du 15 Juillet

	Pages
I. Pierre Loti aux Lieux-saints (fragment) (<i>fin</i>), WILLIAM RITTER	469
II. <i>Ode au Christ</i> , LÉON L. BERTHAUT	485
III. Rêves du Printemps (fragments d'un journal intime), J. TER LINDEN	488
IV. Le Memling du Musée d'Anvers, Abbé FÉLIX KINON	505
V. L'Égalité des Professions ou Définition économique de l'Industrie, PIERRE DULAC	513
VI. De l'Assistance par le travail, MAURICE BEKAERT	529
VII. Petite Chronique, M. D. et W. R.	541
VIII. Les Revues	544
IX. Les Livres	545

Livraison du 15 Août

I. Le Pape Léon XIII, CHARLES BUET	549
II. <i>Les Etoiles</i> , HENRY BORDEAUX	558
<i>Lied</i>	559
<i>Ses mains</i>	559
III. Nos Hellénistes flamand au XVI ^e siècle, ALPHONSE ROERSCH	561
IV. <i>L'heureuse Exilée</i> , FRANZ ANSEL	574
<i>Pensée mélancolique</i>	575
V. Les Ouvriers de l'État et les Unions professionnelles, ETIENNE DE SMET	576
VI. De l'Assistance par le travail appliquée par l'État, MAURICE BEKAERT	592
VII. Soir au bord de la mer, PAUL AMAURY	609
VIII. Petite Chronique, M. D. et W. R.	615
IX. Les Livres	619

Livraison du 15 Septembre

I. L'Idéal, L'Abbé HENRY MÖLLER	621
II. <i>Matinée</i> , JOSEPH SERRE	632

	<i>Splendeurs du Soir</i>	633
III.	Pages d'enfance. Mon premier Mort, CHARLES BUET	634
IV.	<i>A ma cousine Marguerite</i> , LÉON SAHEL	642
V.	Regards au dedans et au dehors, H. CARTON DE WIART	645
VI.	Henri Lasserre, CHARLES GODENNE	660
VII.	Chronique Littéraire, HENRY BORDEAUX	682
VIII.	Petite Chronique, M. D. et W. R.	693
IX.	Les Revues	700
X.	Les Livres	700

Livraison du 15 Octobre

I.	L'Influence de la littérature sur la criminalité, A. GODDYN	701
II.	<i>Psauve</i> , GASTON DELLA FAILLE DE LEVERGHEM	722
III.	Un chant dans l'ombre, JOSEPH SOUDAN	723
IV.	<i>Lied</i> , HENRY BORDEAUX	730
V.	Notes d'Exil. — Fin d'année (1894), ÉTIENNE RICHET	731
VI.	<i>Alouette</i> , FRANZ VAN CAENEGEM	745
VII.	Croquis Canadiens. Baron BAUDOUIN KERVYN DE VOL- KAERSBEKE	747
VIII.	Les douze frères, RENÉ MONTAUDON	756
IX.	Le Salon de Gand. — Un coup d'œil d'ensemble, ALBERT DUTRY	763
X.	Petite Chronique, M. D. et W. R.	768
XI.	Les Revues	772
XII.	Les Livres	772

Livraison du 15 Novembre

I.	« Un frère flamand de Corot » César De Cock, ALBERT DUTRY	777
II.	<i>Incantation</i> , VICTOR KINON	788
III.	Chronique littéraire, HENRY BORDEAUX	790
IV.	Fantômes du Soir, FIRMIN VANDEN BOSCH	801
V.	<i>Coin de Flandre</i> , FRANZ VAN CAENEGEM	807
VI.	Chronique historique, ALFRED DE RIDDER	809
VII.	Les Bois, LÉON SAHEL	822
VIII.	De l'assistance par le travail due à l'initiative privée, MAU- RICE BEKAERT	827
IX.	<i>Printemps-automne</i> , AUGUSTE LEFÈVRE	851
X.	Petite Chronique, M. D.	853
XI.	Les Revues	855
XII.	Les Livres	859

Livraison du 15 Décembre

I.	De l'assistance par le travail due à l'initiative privée (<i>fin</i>) MAURICE BEKAERT	857
II.	<i>Vers</i> , THOMAS BRAUN	876
III.	Chronique historique (<i>fin</i>), ALFRED DE RIDDER	878
IV.	<i>Paroles de Foi</i> , LÉON SAHEL	884
V.	Congrès des Religions, L. V. P.	886
VI.	<i>Le Christ Poète</i> , JEAN CASIER	893
VII.	La Question ouvrière en Angleterre, par Paul de Rousiers PIERRE VERHAEGEN	895
VIII.	Petite Chronique, M. D.	917
XI.	Les Revues	920
X.	Les Livres	921



Table alphabétique des auteurs

Second Semestre de l'année 1895

AMAURY (PAUL). — Soir au bord de la mer	609
ANSEL (FRANZ). — <i>L'heureuse Exilée</i>	574
<i>Pensée mélancolique</i>	575
BEKAERT (MAURICE). — De assistance par le travail. 529-592-827-857	
BERTHAUT (LEON L.) — Ode au Christ	485
BORDEAUX (HENRY). — <i>Les Etoiles</i>	558
<i>Lied</i> . — <i>Ses mains</i>	559
Chronique Littéraire	682-790
<i>Lied</i>	730
VAN DEN BOSCH (FIRMIN). — Fantômes du soir.	801
BRAUN (THOMAS) — <i>Vers</i>	876
BUET (CHARLES). — Le pape Léon XIII	549
Pages d'enfance. Mon premier mort	634
VAN CAENEGHEM (FRANZ). — <i>Alouette</i>	745
<i>Coin de Flandre</i>	807
CARTON DE WIART (HENRY). — Regards au dedans et au dehors	645
CASIER (JEAN). — <i>Le Christ Poète</i>	893
DULAC (PIERRE). — L'Egalité des professions ou définition économique de l'Industrie	513
DULLAERT (MAURICE). — Petite Chronique . 541-615-693-768-853-917	
DUTRY (ALBERT). — Le Salon de Gand	763
César De Cock	777
DELLA FAILLE DE LEVERGHEM (GASTON). — <i>Psaume</i>	722
GOUDYN (ARTHUR). — L'influence de la littérature sur la criminalité	701
GODENNE (CHARLES). — Henri Lasserre	660
KERVYN DE VOLKAERSBEKE (Baron BAUDOUIN). — Croquis Canadiens	747
KINON (FELIX). — Le Memling du Musée d'Anvers.	505
KINON (VICTOR). — <i>Incantation</i>	788
LEFÈVRE (AUGUSTE). — <i>Printemps — Automne</i>	851

TKR LINDEN (J.) — Rêves de Printemps.	48
MOELLER (HENRY). — L'idéal	621
MONTAUDON (<i>René</i>) — Les douze frères	756
DE RIDDER (ALFRED). — Chronique historique	809-878
RICHET (ETIENNE). — Notes d'exil	731
RITTER (WILLIAM). — Pierre Loti aux Lieux-Saints.	469
Petite Chronique	541-615-693-768
ROERSCH (ALPHONSE). — Nos hellénistes flamands au 16 ^e siècle.	561
SAHEL (LÉON). — <i>A ma cousine Marguerite</i>	642
Les bois	822
<i>Paroles de foi.</i>	884
SERRE (JOSEPH). — <i>Matinée</i>	632
<i>Splendeurs du soir</i>	633
DE SMET (ETIENNE.) — Les ouvriers de l'Etat et les Unions Profes- sionnelles	576
SOUDAN (JOSEPH). — Un chant dans l'ombre	723
V. P. (L.) — Congrès des Religions	886
VERHAEGEN (PIERRE). — La question ouvrière en Angleterre	895





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.